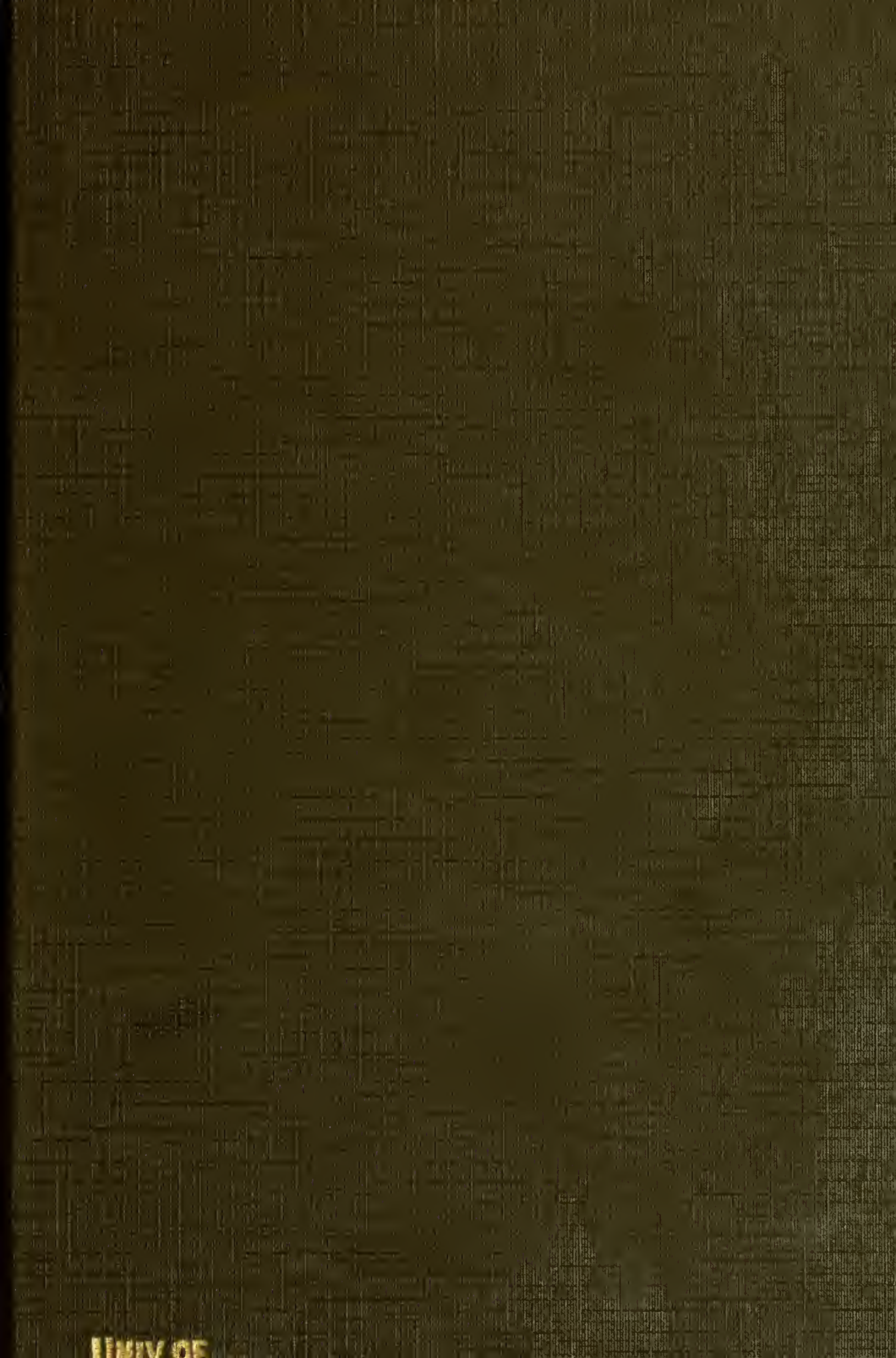


BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

(SIÈGE SOCIAL : A LA SORBONNE)

N° 58

(XVI, 2)

SOMMAIRE :

Ce Bulletin est publié exclusivement *pour les Membres de la Société et n'est pas mis dans le commerce.*

PARIS

SEPTEMBRE 1910

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1910

Président : M. L. Finot, 11, rue Poussin, Paris.

Vice-présidents : M. H. Pernot, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine).
M. Barthélemy, villa du Guilan, rue des Trois Chantiers, Chaville (S.-et-O.)

Secrétaire : M. Michel Bréal, 87, boulevard Saint-Michel, Paris, V^e^.

Secrétaire-adjoint : M. A. Meillet, 24, boulevard Saint-Michel, Paris, VIe.

Administrateur et bibliothécaire : M. Rob. Gauthiot, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris, XIVe.

Trésorier : M. J. Vendryes, 85, rue d'Assas, Paris, VIe.

Membres du Comité de publication : MM. P. Boyer, L. Havet, C. Huart, L. Leger, A. Thomas.

Les Sociétaires sont instamment priés de faire connaître immédiatement tout CHANGEMENT D'ADRESSE *à M. Rob. GAUTHIOT, administrateur de la Société, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe Arr^t^). Cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des Mémoires, Bulletins et Convocations.*

COTISATIONS

La cotisation annuelle doit être payée intégralement *dans les trois premiers mois* de chaque année.

Tout Membre qui, n'étant redevable à la Société d'aucune cotisation arriérée, versera une somme égale à dix cotisations annuelles deviendra par ce fait Membre perpétuel. Les bibliothèques et établissements scientifiques ne sont pas admis à remplacer les cotisations annuelles par ce versement unique.

Les COTISATIONS *doivent être adressées* exclusivement *au trésorier, M. J. VENDRYES, 85, rue d'Assas, à Paris (VIe Arr^t^).*

PUBLICATIONS

Les Membres nouveaux ont droit à tous les fascicules des Mémoires et du Bulletin parus dans l'année de leur admission ; il n'est fait exception que pour les Membres qui, élus à la fin de l'année (novembre et décembre), sont exemptés de la première cotisation.

Les Sociétaires peuvent se procurer, à prix réduit, tout ou partie des volumes des Mémoires et du Bulletin antérieurs à leur admission. Les conditions sont indiquées p. xix du texte et p. 4 de la couverture du présent bulletin.

La *Collection linguistique,* publiée sous les auspices de la Société, est la propriété de M. Champion, éditeur. Tout membre de la Société a droit, en s'adressant à l'éditeur, d'acquérir avec 50 °/₀ de réduction un exemplaire unique de chaque volume de la *Collection.*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 58

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 20 NOVEMBRE 1909 AU 18 JUIN 1910

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1909.

Présidence de M. CART, président

Présents : MM. Altenkirch, Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Boyer, Cart, G. Cohen, Finot, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Lejay, Lévy, Marouzeau, Mélèse, Meillet, Reby, Roques, Sacleux, Vendryes.

Nouvelles. M. Gauthiot signale la perte que la Société de Linguistique et la science ont faite en la personne de M. OTTO DONNER, dont il rappelle brièvement les titres. M. A. Meillet rappelle le souvenir et les services d'un autre membre que la Société vient de perdre, M. E. ROLLAND.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. NORDEMANN, chargé de cours d'annamite à l'École des Langues Orientales, DELAFOSSE, chargé de cours

pour les dialectes soudanais à l'École des Langues Orientales, GUESDE, chargé d'un cours libre de cambodgien à l'École des Langues Orientales, par MM. Boyer et Meillet ; M. RONJAT, par MM. Vendryes et Grammont ; M. Léon BLUM, maître des requêtes au Conseil d'Etat, par MM. Bréal et Meillet ; M. GRENIER, maître de conférences à l'Université de Nancy, par MM. Meillet et Ernout ; et enfin la INDOGERMANISCHE BIBLIOTHEK de l'Université de Vienne, par MM. Meillet et Gauthiot.

Commission des finances. MM. I. Lévy, Marouzeau et J. Bloch sont élus pour faire partie de la Commission chargée d'examiner les comptes de l'exercice 1909.

Communications. M. A. Meillet discute les vues qui ont été souvent exprimées en ces derniers temps sur la superposition des dialectes grecs les uns aux autres. S'il est vrai que le dorien a été superposé en Laconie par exemple à un parler de type arcado-cypriote, il ne semble pas qu'aucun trait du laconien s'explique nécessairement par là. La survivance d'un nom propre tel que Πολοιδαν prouve l'existence d'un parler arcado-cypriote sur le sol laconien, mais n'établit aucune influence linguistique de ce parler sur le dorien.

M. Halévy discute l'origine du mot arménien *ənkujz* qu'il croit être d'origine sémitique. Il indique à ce propos que le basque *encur* qui ressemble tant au mot arménien doit être un emprunt lui aussi. Remarque de M. A. Meillet.

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1909.

Présidence de M. CART, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Cart, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Huart, I. Lévy, Reby, Vendryes.

Assistant étranger : M. Maxoudiantz.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Elections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société, MM. Léon Blum, maître des requêtes au Conseil d'Etat, Nordemann, chargé de cours à l'École des Langues Orientales, Delafosse, chargé de cours à l'École des Langues Orientales, Guesde, chargé d'un cours libre à l'École des Langues Orientales, J. Ronjat, Grenier, maître de conférences à l'Université de Nancy. Est admise aussi à l'unanimité la Indogermanische Bibliothek de l'Université de Vienne.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société : Mlle L. Homburger, par MM. Meillet et Havet ; M. E. Lévy, agrégé de l'Université, par MM. Meillet et Gauthiot ; M. M. Maxoudiantz, par MM. Meillet et Vendryes ; M. Kluge, par MM. Meillet et M. Cohen ; M. Morel-Fatio, professeur au Collège de France, par MM. Bréal et Gauthiot ; M. P. Porteau, lecteur de français à l'Université de Gothembourg, par MM. Brunot et Laurent ; enfin la University of Chicago Press, par MM. Meillet et Gauthiot.

Commission des Finances. Le rapport annuel sur la gestion du trésorier et de l'administrateur pendant l'année 1909 est lu par M. J. Bloch. Ce rapport est adopté à l'unanimité.

Messieurs,

Après examen des comptes de votre trésorier, votre commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 15 décembre 1908 au 18 décembre 1909.

Recettes :

Report d'exercice	6 445 fr.	19
Cotisations annuelles 1907	32	20
Cotisations annuelles 1908	305	20
Cotisations annuelles 1909	2 347	10
Cotisations annuelles 1910	20	»
Cotisations perpétuelles	400	»
Subvention de l'État	1 000	»
Vente de publications	60	»
Rentes de la Société	1 529	50
Intérêts des dépots	19	15
Total	12 158 fr.	34

De cette somme totale il faut mettre à part les recettes de la fondation Bibesco, qui s'élèvent actuellement, déduction faite de la somme de mille francs, décernée comme prix l'an dernier à M. Roques, à 602 fr. 17, dont 290 fr. 83 représentant les intérêts normaux de la fondation en 1909. La Société sera donc en mesure de décerner en 1911, un nouveau prix Bibesco de 1 000 francs.

Dépenses :

Factures de l'éditeur.	5 905 fr.	20
Frais généraux, services, gratifications.	264	95
Table du t. XV des *Mémoires*.	400	»
Indemnité de l'administrateur.	400	»
Achat de rentes 3 pour 100.	847	95
Prix Bibesco.	1 000	»
Frais de banque.	19	»
Solde { à la Société Générale.	3 552	54
Solde { en caisse du trésorier.	68	70
Total égal.	12 158 fr.	34

Le budget des dépenses est cette année particulièrement élevé ; mais cette augmentation est normale. D'abord, comme nous le faisions prévoir dans le précédent rapport, les frais de publications ont atteint un chiffre inconnu jusqu'ici et en-deçà duquel il sera prudent de se tenir désormais. Ensuite il y a lieu de mettre à part les 1 000 francs du prix Bibesco, qui relèvent d'un fonds spécial et n'intéressent pas directement les finances de la Société. Enfin 847 fr. 95, provenant pour la plus grande partie de cotisations perpétuelles, ont été, conformément aux statuts, employés à l'achat de 26 francs de rentes 3 pour 100 sur l'État.

Les 3 019 fr. 07 qui appartiennent en propre à la Société, déduction faite des revenus de la fondation Bibesco, ne sont grevés d'aucune charge spéciale. D'autre part le nombre des membres nouveaux a augmenté cette année d'une façon sensible et dépasse celui des pertes que la Société a subies ; ce qui est dû, on peut le croire, à l'abondance et à la qualité des publications. Si cette augmentation continue, comme il est permis de l'espérer, les finances de la Société seront pendant longtemps assez prospères pour lui permettre de poursuivre et de développer encore son activité.

La Commission vous propose de voter des félicitations à notre trésorier qui, grâce aussi à la bonne volonté des membres, a fait rentrer les cotisations presque sans aucun retard et sans aucun manque.

J. Bloch.

J. Marouzeau.

I. Lévy.

Paris, le 18 décembre 1909.

Élection du bureau. Il est procédé à l'élection du bureau pour l'année 1910, au scrutin secret. Ce bureau est composé comme il suit :

Président :	M. Finot.
Premier Vice-président :	M. H. Pernot.
Second Vice-président :	M. Barthélemy.
Secrétaire :	M. M. Bréal.
Secrétaire adjoint :	M. A. Meillet.
Administrateur et bibliothécaire :	M. R. Gauthiot.
Trésorier :	M. J. Vendryes.

Les pouvoirs des membres du Comité de Publication, MM. d'Arbois de Jubainville, L. Havet, Cl. Huart, L. Léger, A. Thomas, sont renouvelés à l'unanimité.

Communications. M. Vendryes propose de rattacher l'italique *fancua* (cf. M. S. L., t. XV, p. 148) au gallois *cainc*, irl. *géc* « branche » en supposant à l'initiale une alternance de *gh-* et de *k-*. Observations de MM. Meillet, Reby, Finot.

M. Vendryes signale d'autre part l'existence en irlandais de formations verbales en *-ā-* comparables 1° au latin *-parāre*, *-cupāre* en face de *parere*, *capere* dans *scaraim* « je me sépare » en face de lit. *skiriù* « je sépare » ; 2° au latin *dicāre*, *labāre* en face de *dīcere*, *lābī* dans *-scannaim* (*adscannaim* « je désire », *-tindscannaim* « je commence ») en face de *scennim* « je marche ». M. A. Meillet fait observer à ce propos que la valeur moyenne des formes en *-ā-* est attestée clairement en arménien dans les aoristes en *a*, type *beray*, *gorceçay*, etc.

Séance du 15 Janvier 1910.

Présidence de M. Finot, président.

Présents : MM. Altenkirch, Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Cart, de Charencey, Delafosse, Deny, Gaudefroy-Demom-

bynes, Gauthiot, Huart, M[lle] Kantchalovski, MM. Lévy, Meillet, Mélèse, Reby, Sacleux, Vendryes.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. M. de Charencey dépose sur le bureau une brochure dont il est l'auteur, *sur la langue Tzotzile et sa numération* (extrait des actes du 16[e] Congrès international des Américanistes) et signale à l'attention le système de numération propre à cette langue. Le R. P. Ch. Sacleux fait hommage à la Société de sa *Grammaire des dialectes swahilis* et de sa *Grammaire swahilie*.

Élections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société : M[lle] L. Homburger, MM. Théodore Kluge, Ernest Lévy, agrégé de l'Université, Mesrop Maxoudiantz, élève titulaire à l'École des Hautes Études, Morel-Fatio, professeur au Collège de France, Paul Porteau, agrégé de l'Université, lecteur à l'Université de Gothembourg. Est admise aussi à faire partie de la Société la University of Chicago Press.

Communications. M. I. Lévy montre d'abord que le nom de *Sarapis* vient de *Wsr-Ḥ'pi*, transcrit 'Οσαρᾶπις et 'Οσερᾶπις, bien que l'éclipse de la forme 'Οσαρᾶπις ne soit pas expliquée.

Il rend compte ensuite de la transcription particulière à quelques inscriptions de égypt. *še-n* par χεν ; elle s'explique par l'influence de la transcription du *h* qui a été rendu par χ même après qu'il fût devenu *š*. Les listes pharaoniques de Manéthon et d'Eratosthène où *h* est transcrit par σ ne peuvent donc remonter au III[e] siècle avant l'ère chrétienne, le premier exemple daté de cette notation phonétique étant de l'an XV après J.-C.

Le secrétaire adjoint présente à la Société un travail de M. Th. Kluge sur un préfixe des langues caucasiques du Sud.

M. A. Meillet expose que le ο de εἴκοσι représente vraisemblablement l'un des deux traitements possibles de la nasale voyelle dont α est l'aboutissant ordinaire.

L'administrateur donne lecture de deux notes de M. Šč́erba portant l'une sur la prononciation de *ł* dure, l'autre sur celle de *y* en grand russe.

Séance du 19 Février 1910.

Présidence de M. Finot, président.

Présents : MM. Bauer, prince Bibesco, Delafosse, Deny, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Guesde, Huart, Lejay, E. Lévy, I. Lévy, Meillet, Patte, Pernot, Sacleux, Vendryes.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. L'administrateur dépose sur le bureau de la Société, au nom de M. R. Brandstetter, de l'Académie de Madagascar, le sixième fascicule de ses monographies de linguistique indonésienne. Cette brochure, intitulée *Wurzel und Wort in den Indonesischen Sprachen,* traite avec la compétence connue de l'auteur de la formation nominale dans les langues malayo-polynésiennes.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Solmsen, professeur de linguistique indo-européenne à l'Université de Bonn au nom de MM. Gauthiot et Meillet, et Destaing, directeur de la Médersa d'Alger au nom de MM. Meillet et Gaudefroy-Demombynes. Sont présentés en même temps pour être admis dans la Société le Sprachwissenschaftliches Seminar de l'Université de Bonn, par MM. Gauthiot et Meillet et la Bibliothèque de l'Université de Bordeaux, par MM. Meillet et Cuny.

Communications. M. I. Lévy montre que le mot *diaphoros* (*diaphora*) qui apparaît chez le Pseudo-Hécatée (Contre-Apion), le Pseudo-Aristée et Galien ne doit pas être corrigé ou biffé. Il caractérise une catégorie particulière de livres (rouleaux) et n'a sans doute rien à faire avec διάφορος. Son origine est obscure ; peut-être faut-il songer à une déformation du sémitique *sepher*.

M. A. Meillet montre que le type athématique de skr. *rehmi* représente l'état indo-européen ; de là la différence de forme de gr. λείχω, v. irl. *ligim,* got. *bi-laigon,* v. sl. *ližą,* etc... Observations de MM. Vendryes et Gauthiot.

M. Delafosse étudie les classes de mots en peul et tâche de déterminer leur nombre exact et leurs signes caractéristiques. Des remarques sont faites par MM. A. Meillet et Pernot.

Séance du 12 Mars 1910.

Présidence de M. Finot, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Boyer, G. Cohen, Delafosse, Deny, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Guesde, Halévy, Huart, Mlle Kantchalovski, MM. E. Lévy, Marouzeau, Meillet, Pernot, Reby, Sacleux, Vendryes.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le président rappelle le souvenir de M. d'Arbois de Jubainville, l'un des membres les plus anciens et les plus assidus de la Société. Invité par la famille, il a représenté la Société aux obsèques de notre regretté confrère et se fera l'interprète des sentiments de tous auprès des fils de M. d'Arbois de Jubainville.

M. Meillet lit la notice suivante de M. Bréal, secrétaire de la Société.

Les disciples de M. d'Arbois de Jubainville, qui lui gardent un affectueux et reconnaissant souvenir, diront ce que la science a perdu en lui : il appartient à ceux — en bien petit nombre aujourd'hui — qui ont été témoins de ses débuts dans la linguistique de rappeler l'ardeur d'apprendre qui l'a amené à nous quand il était déjà en possession, dans une autre branche d'études, d'une juste et honorable notoriété.

Il aimait la linguistique, il aimait notre Société, dont il a été l'un des membres les plus fidèles. Outre le goût de la science, il avait une sorte de patriotisme celtique d'autant plus digne d'estime que lui il n'appartenait pas par la naissance à nos provinces de l'Ouest. Mais il avait été attiré de ce côté par l'esprit de justice qui était en lui et qu'il apportait en toutes choses. Il crut que c'était un devoir de protester contre l'esprit de défaveur ou d'abandon qui avait longtemps pesé sur ces études. Aussi a-t-il été heureux de pouvoir reven-

diquer pour la famille celtique certains titres de noblesse qui avaient été trop facilement concédés à d'autres races. Mais on se tromperait si on lui attribuait l'ombre d'un parti pris : il ne connaissait que la science, il était toujours prêt à s'incliner devant la vérité.

Sa vie était consacrée à l'étude : il n'y avait pour lui ni repos, ni distractions. Son cours au Collège de France était le centre auquel il rapportait tout.

Il avait pour ses anciens maîtres, pour Quicherat, pour de Wailly une vénération sans limites. Les ouvrages de Zeuss étaient des guides qu'il entourait du plus profond respect. Mais une fois que par ses observations personnelles il arrivait à se faire, sur un point particulier, une opinion différente de ses maîtres, il soutenait son avis avec toute la chaleur de la conviction.

C'est ainsi que nous l'avons connu pendant plus de trente ans, infatigable jusqu'à la dernière heure, n'admettant pas, ne comprenant pas l'idée du repos.

La sûreté des relations était à la hauteur du zèle scientifique. Les hommes étaient classés pour lui d'après leur dévouement à la science, d'après les services rendus aux études. Aucune considération ne pouvait prévaloir contre cet intérêt essentiel. C'est grâce à cela qu'il a réussi à assembler autour de lui une école, et qu'il a mérité d'être regardé comme un initiateur et un maître. Tel nous l'avons connu, tel il restera dans notre souvenir.

M. Meillet s'associe aux regrets exprimés par M. Bréal ; il rappelle que M. d'Arbois de Jubainville a été l'un des rares Français connaissant profondément la grammaire comparée des langues indo-européennes. Notre regretté confrère unissait une connaissance précise des faits à une méthode rigoureuse, et son enseignement a beaucoup contribué au progrès des connaissances linguistiques en France.

L'administrateur dépose sur le bureau de la Société un travail de M. Th. Kluge sur les inscriptions lyciennes considérées dans leurs rapports avec le groupe des langues caucasiques.

Elections. Sont élus membres de la Société à l'unanimité MM. Solmsen, professeur à l'Université de Bonn et Destaing, directeur de la Médersa d'Alger ; sont admis en même temps dans la Société le Sprachwissenschaftliches Seminar de l'Université de Bonn, et la Bibliothèque de l'Université de Bordeaux.

Communications. M. Pernot fait ressortir les graves inconvénients qu'entraîne la multiplicité des systèmes de transcription et demande d'abord si la Société de Linguistique est sensible à ces inconvénients ; ensuite si elle serait disposée à y porter remède en prenant l'initiative de mesures d'unification. M. G. Cohen s'associe aux regrets et aux vœux de M. Pernot. Il rappelle comment il a été amené à s'occuper de la question et à faire des propositions précises au deuxième congrès international pour l'extension et la culture de la langue française. Il appuie l'idée d'une conférence internationale dont la Société prendrait l'initiative.

M. P. Boyer est favorable à l'établissement d'un système de transcription unifié. Au dernier Congrès des Orientalistes à Copenhague, il l'a déjà recommandé très chaudement et a fait adopter quelques principes. D'abord celui de la distinction entre la notation phonétique et la transcription proprement dite. Ensuite celui de deux systèmes parallèles dans chaque pays : l'un national et particulier, l'autre international. D'après lui les entreprises communes telles que la carte du monde au millionième, amèneront forcément un jour l'unification des transcriptions. La Société pourrait en provoquer l'élaboration.

M. Meillet estime à son tour qu'une entente internationale serait hautement souhaitable ; mais il ne conseille pas à la Société d'en prendre l'initiative ; car il ne croit cas que cette entente puisse se réaliser actuellement ni en France, ni à l'étranger, la plupart des savants de qui dépendrait cet accord n'étant sans doute pas disposés à s'y prêter. Du reste, il serait très difficile de réaliser soit un système de notations alphabétiques pour rendre tous les phonèmes connus, soit un système cohérent de transcription des divers alphabets. La tâche des linguistes qu'on chargerait de préparer ces deux systèmes serait très lourde, impossible peut-être.

M. Vendryes reconnaît l'utilité de l'entreprise d'unification, mais insiste sur son inopportunité. Il ne voudrait d'ailleurs pas qu'on exagère cette utilité même.

M. Gauthiot insiste sur les difficultés de l'entreprise et en donne quelques exemples. Il la juge aussi inopportune et vouée à l'insuccès.

M. Boyer revient à une question plus étroite, mais plus urgente : celle de l'unité dans la transcription des noms et titres étrangers en France. Le régime actuel, particulièrement dans les bibliothèques, ne saurait durer. Il est possible et nécessaire d'établir un système régulier et général de translitération.

M. Meillet admet aussi que la Société pourrait proposer un système de transcription des divers alphabets, système destiné à l'usage courant, au moins en France, des géographes, historiens, bibliothécaires, etc.

Observations diverses de MM. Huart, Pernot, Vendryes, Gauthiot.

M. Deny propose une explication de turc *laqïrdï* « paroles, mot ». Il montre que ce mot ne saurait être ancien, ni normal puisqu'il commence par *l*; il doit remonter à une onomatopée. Il serait dès lors à *laq* ce que *patïrdï* est à *pat*, *šaqïrdï* « bruit de la pluie » à *šaq*, etc. D'autre part M. Deny signale à propos des dérivés d'onomatopées la formation verbale en *-damaq*, ainsi dans *patïrdamaq* « faire un bruit de claquement » *šaqïrdamaq* « chanter comme un rossignol », etc. Des observations sont présentées par M. Halévy qui exprime des doutes sur l'explicaton proposée par M. Deny et M. Huart qui montre comment le turc osmanli contemporain présente des *l* à l'initiale, tandis que *r* en est encore exclue.

M. Meillet montre comment dans des langues qui avaient complètement perdu *l*, cette liquide s'est réintroduite par le moyen des mots expressifs. Il ajoute que les mots qui signifient « parler » sont particulièrement sujets à être refaits. M. Vendryes appuie sur ce point : les trois langues celtiques présentent chacune un mot différent pour « parler ».

M. Gauthiot signale, à l'appui de l'hypothèse de M. Deny, le sens « de bruit de bavardage » que possède le mot *laqïrdï*, outre celui de « discours ». Il insiste sur la correction des faits de phonétique historique invoqués et signale d'une

part l'existence du t. or. *laqïrmaq* « parler », d'autre part l'intérêt qu'il y aurait à établir l'existence d'une formation verbale propre aux onomatopées en osmanli d'abord, dans les dialectes apparentés ensuite.

Séance du 16 Avril 1910.

Présidence de M. Finot, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Boyer, de Charencey, Cohen, Delafosse, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Mlle Homburger, M. Huart, Mlle Kantchalovski, MM. Marouzeau, Maxoudiantz, Meillet, Pernot, Reby, Sacleux, Vendryes.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le président annonce à la Société qu'il a reçu les remerciements de la famille de notre regretté confrère M. d'Arbois de Jubainville pour la part que la Société a prise à son deuil.

L'administrateur dépose sur le bureau de la Société un travail de M. V. Thomsen, sur un petit texte turc, écrit en caractères dits runiques, et rapporté de Tourfan par M. von Le Coq, chef de la deuxième expédition allemande en Asie centrale. Il s'agit d'un document de minéralogie mystico-magique, comparable aux élucubrations de même nature de notre moyen âge européen.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société, M. Henri Hubert, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes Études (section des sciences religieuses) et conservateur adjoint au Musée de Saint-Germain, 31, rue Saint-Jacques, par MM. Meillet et Vendryes ; M. Max Vasmer, privat-docent à l'Université de Saint-Pétersbourg, Peterburgskaja Storona, Bolšoj Prospekt, n° 4, kv. 15, par MM. A. Meillet et Baudouin de Courtenay.

Communications. M. de Charencey propose un certain

nombre d'étymologies de mots basques et tend à montrer que le vocabulaire basque est constitué avant tout d'emprunts. Observation de M. Huart.

Le secrétaire adjoint donne lecture d'une communication de M. Boisacq sur l'origine de gr. ἑλίκη « Saule », et à l'appui de l'explication proposée par M. J. Hoops (IF, 14, 481).

L'administrateur lit une note de MM. Cuny et Féghali sur un cas remarquable de survivance dans le parler arabe de Kfâr-Cabîda, sur la côte syrienne. Dans un petit nombre de mots, on trouve dans le dialecte de cette localité, non *t*, mais *š* comme correspondant du θ de l'arabe littéral. Il est à supposer que si le *t* au lieu du θ est dû à l'influence de l'araméen parlé sur les lieux avant l'introduction de l'arabe, le *š* représente une prononciation plus ancienne encore, celle du cananéen (phénicien) que l'araméen avait remplacé.

Remarque de M. Huart qui approuve entièrement l'hypothèse proposée.

M. Vendryes entretient la Société de l'emploi de l'infinitif au génitif dans les langues indo-européennes. Il montre comment cet emploi se manifeste partout où l'on trouve à la fois un infinitif rattaché au système verbal mais capable de flexion comme un nom, et le génitif servant à indiquer le but.

Des observations sont faites par MM. Meillet, Pernot, Gauthiot, de Charencey.

M. Gauthiot montre que le nom de l'abeille a été, en indo-européen et en finno-ougrien, l'objet d'interdictions de vocabulaire rituelles. Il explique ainsi la disparition du nom de cet animal, connu et exploité dès la plus haute antiquité, dans certains dialectes de l'un et l'autre groupe de langues et son remplacement par des mots inexpliqués, des emprunts et des désignations périphrastiques.

Observation de M. Meillet qui insiste sur la portée générale du principe d'explication appliqué par M. Gauthiot.

Séance du 21 Mai 1910.

Présidence de M. Finot, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Boyer, de Charencey, Delafosse, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Mlle Homburger, MM. Lejay, E. Lévy, Marouzeau, Maxoudiantz, Sacleux, Sénéchal.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le président fait part à la Société du décès du regretté M. Th. Parmentier, général de division en retraite, qui pendant vingt-sept ans a été membre de la Société et qui l'a présidée en 1899. L'administrateur rappelle brièvement quel intérêt M. Th. Parmentier portait à l'étude du langage, ses travaux et en particulier sa part de collaboration aux Mémoires de la Société.

Le président dépose sur le bureau de la Société, au nom de l'auteur, un volume de notre confrère M. Abeille sur la « *Démocratie dans l'enseignement secondaire argentin* ».

Elections. Sont élus membres de la Société à l'unanimité MM. Henri Hubert, directeur adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes, conservateur adjoint au Musée de Saint-Germain, et Max Vasmer, privat-docent à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Fr. Psalmon, certifié d'anglais, professeur délégué au lycée Condorcet, 27, rue Bouchardon, Paris, par MM. Boyer et Mazon, Rosset, maître de conférences à l'Université de Grenoble, par MM. Meillet et Brunot, et la Bibliothèque de l'Ecole spéciale des Langues Orientales vivantes, par MM. Mazon et Boyer.

Communications. Mlle Homburger étudie un certain nombre de correspondances de sonores bantoues ; elle montre comment elles doivent être posées et interprétées et quels sont les accidents secondaires, dus à l'analogie, à l'assimilation, à l'action de divers phénomènes, et qu'il

convient d'éliminer afin d'arriver à reconnaître les lois phonétiques exactes. Observations de M. Gauthiot qui fait ressortir la portée générale de la plupart des phénomènes reconnus par Mlle Homburger, et l'intérêt que présente l'étude méthodique et comparative du groupe des langues bantoues dont la grammaire se constitue, ainsi que celles de plusieurs autres familles linguistiques, à l'image de celle des langues indo-européennes. M. Sacleux signale l'importance du rôle joué par la nasale en bantou.

M. de Charencey, continuant ses études sur le vocabulaire basque, propose l'explication de quelques mots.

M. Gauthiot expose que les formes du nom du prophète du mazdéisme, *Zaraθuštra* sont irrégulières pour la plupart. Celle de l'arménien (*zradašt*) est tout à fait obscure, celle du pehlvi (*zaratuxšt*, *zaratušt*) et du persan (*zarāδušt*, *zardušt*) sont savantes. D'autre part les Chinois ont une transcription *Sou-lou-tche* restée inexpliquée jusqu'ici ; M. Gauthiot propose d'y voir la notation de l'aboutissant correct du nominatif (vocatif) vieil iranien *Zaraθuštra*. Il cite à l'appui de son hypothèse une forme retrouvée récemment dans un texte rapporté d'Asie Centrale par M. von Le Coq.

M. l'abbé Rousselot montre quelle est l'ambiguïté et l'obscurité des termes « ouvert » et « fermé », « aigu » et « grave » dont on se sert couramment pour définir le timbre des voyelles. Il propose de changer les dénominations en usage.

Observations de M. de Charencey, et de M. Boyer qui propose d'employer simplement, ainsi que le font plusieurs grammairiens depuis assez longtemps, les désignations « antérieures » et « postérieures ». M. Gauthiot appuie l'idée de M. Boyer et indique que c'est sur une division de ce genre que sont basés les systèmes de transcription créés récemment pour des disciplines nouvelles, comme la grammaire comparée des langues finno-ougriennes.

Séance du 18 Juin 1910.

Présidence de M. Finot, président.

Présents : MM. Bauer, Bloch, de Charencey, Delafosse, Deny, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Mlle Homburger, MM. Lejay, Maxoudiantz, Mazon, Meillet, Sacleux, Vendryes.

Assistant étranger : M. Sigurd Agrell, maître de conférences à l'Université de Lund.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Election au Comité de publication. M. Paul Boyer, administrateur de l'École spéciale des Langues orientales vivantes est élu à l'unanimité membre du Comité de publication en remplacement de M. d'Arbois de Jubainville, décédé.

Elections. Sont élus membres de la Société à l'unanimité MM. Fr. Psalmon, professeur-délégué au Lycée Condorcet, et Rosset, maître de conférences à l'Université de Grenoble. Est admise en même temps dans la Société, la Bibliothèque de l'École spéciale des Langues orientales vivantes.

Présentations et élections. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Rivet, assistant au Muséum, 61, rue Buffon, Paris (5e), par MM. Meillet et M. Cohen, et J.-P. Marx, licencié de philosophie, élève de l'École des Chartes, 88, rue Lafayette, Paris, par MM. Gauthiot et Meillet. La séance étant la dernière avant les vacances, il est procédé immédiatement au vote. MM. Rivet et Marx sont élus à l'unanimité.

Le secrétaire adjoint signale à propos de ces dernières élections les progrès sensibles que la Société de Linguistique a faits pendant l'année scolaire 1909-1910. Le nombre des membres nouveaux a été au total de 24, dont 19 personnes et 5 bibliothèques ou instituts. En revanche il n'y a eu pendant ce même laps de temps que quatre dé-

missions, et la Société n'a perdu que 4 de ses membres enlevés par la mort.

Communications. M. Meillet expose que la graphie vieille perse du génitif singulier des thèmes en *-i-* qu'on transcrit par *-āiš*, à côté de la forme plus ordinaire qu'on transcrit par *-aiš*, est due à l'emploi d'une simple *mater lectionis*. Puis il discute les graphies *tya, fraharvam* qui, suivant lui, traduisent des réalités phonétiques et indiquent des mots accessoires.

M. Meillet résume ensuite une note de M. Destaing sur des consonnes inspirées, ou succées, dans des parlers de la côte occidentale d'Afrique.

M. Delafosse entretient la Société de la famille de langues parlée dans la plus grande partie du bassin de la Volta (boucle du Niger), jusqu'ici peu étudiée et assez mal connue. Il expose que les dialectes de ce groupe linguistique sont ceux précisément de la région de l'Afrique occidentale où la population est de beaucoup la plus dense et qu'à ce titre seul ils mériteraient déjà d'attirer l'attention. De plus, ils se différencient nettement du mandé auquel ils ont été rattachés par erreur : en effet, non seulement le vocabulaire est différent, mais aussi la structure grammaticale. Les langues « voltaïques » possèdent des suffixes qui jouent le même rôle que les préfixes de classification des langues bantoues ; elles placent les régimes des substantifs devant les noms et les compléments des verbes après ceux-ci. Observation de M. Meillet.

La séance étant la dernière de l'année scolaire, le procès-verbal est immédiatement lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Séance du 20 novembre 1909.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de la Habana, vol. VIII, nº 2 et 3.

Journal asiatique, 10e série, t. XIII, nº 2 et 3. — Paris, Leroux, 1909.

List of Grammars, Dictionaries, etc. of the languages of Asia, Oceania, Africa in the New-York Public Library, New-York, in-8, 1909.

J.-M. Dihigo. Roosevelt y la Ortografia Inglisa. — Habana, in-8, 1909.

Annales du Musée Guimet, t. 32. A. Moret. *Catalogue du Musée Guimet, Galerie Egyptienne* (Stèles, Bas-reliefs, Monuments divers) texte et album des planches. — t. 33. L. Delaporte. *Catalogue du Musée Guimet, Cylindres orientaux.* Paris, Leroux, in-4, 1909.

Séance du 18 décembre 1909.

Journal asiatique, 10e série, t. XIV, nº 1 et 2. — Paris, Leroux, 1909.

Eranos, vol. IX, fasc. 1-3. — Göteborg, Eranos' förlag, 1909.

Annales du Musée Guimet (Biblioth. de vulgar.), t. 31, 32. — Paris, Leroux, in-12, 1909.

R. Brandstetter. *Renward Cysat.* — Luzern, Haag, in-8, 1909.

Séance du 19 février 1910.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de la Habana, vol. IX, nos 1 et 2.

Journal de la Société finno-ougrienne, vol. XXVI, Helsingissä (Helsingfors), 1909.

Mémoires de la Société finno-ougrienne, vol. XXVII, fasc. 1, *Kalmückische Sprachproben* von G.-J. Ramstedt. — vol. XXVIII, *Über die Bannungsorte der finnischen Zauberlieder* von O.-J. Brummer.

R. Brandstetter. *Wurzel und Wort in den indonesischen Sprachen.* — Luzern, Haag, in-8, 1910.

Seance du 12 mars 1910.

Eranos, vol. IX, fasc. 4. — Göteborg, Eranos' förlag, 1909.

H. Winkler. *Das Baskische und der vorderasiatisch-mitteländische Völker- und Kulturkreis.* — Breslau, in-4, 1909.

Bourgeois. *Ethnographie européenne* (Extrait du *Bulletin de la Société belge de Géographie*). — Bruxelles, 1909.

De Charencey. *Sur la langue tzotzile et sa numération* (Extrait des *Verhandlungen des XVI internationalen Amerikanisten-Kongresses*). — Wien, 1909.

T.-S. Denison. *A Mexican-aryan comparative Vocabulary.* — Chicago, Denison, in-8, 1909.

Séance du 21 mai 1910.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de la Habana, vol. IX, n° 3; vol. X, n° 1.

Eranos. vol. X, fasc. 1. — Göteborg, Eranos' förlag, 1910.

Sphinx, vol. XIII, fasc. 3 à 6. — Akademiska Bokhandeln, Upsala.

K. Nitsch. *Versuch einer Einteilung der polnischen Mundarten* (Extrait du *Bulletin de l'Académie des Sciences de Cracovie*). — *Przyczynki do wymowy dzisiejszej polszczyzny literackiej* [Additions à la prononciation de la langue littéraire polonaise d'aujourd'hui] (Extrait des *Materiały i Prace Komisyi Jezykowej* de l'Académie des Sciences de Cracovie). — Cracovie, 1909.

Séance du 18 juin 1910.

Journal asiatique, 10e série, t. XIV, n° 3; t. XV, n° 1. — Paris, Leroux, 1909-1910.

Sphinx, vol. XIV, fasc. 1. — Akademiska Bokhandeln, Upsala.

V. Thomsen. *Ein Blatt in türkischer Runenschrift aus Turfan* (Extrait des *Sitzungsber. d. kön. preuss. Ak. d. Wiss.*, 1910).

L. Abeille. *L'esprit démocratique de l'enseignement secondaire argentin.* — Paris, Champion, in-8, 1910.

Glotta, t. II, fasc. 2 et 3. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1909-1910.

Zeitschrift f. vergleichende Sprachforschung, t. 43, fasc. 1-2, 3, 4. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1909-1910.

Ch. Sacleux. *Grammaire swahilie.* — Paris, in-8, 1909, et *Grammaire des dialectes swahilis.* — Paris, in-8, 1909.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 1er AOUT 1909

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Collection complète des *Mémoires* (tomes I à XV complets; tome XVI fasc. 1 à 3). . . . . 262 fr.
Volumes isolés : tome I. . . . . 12 fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun. . . . . . 15 fr.
— tome VII. . . . . 12 fr.
— tomes VIII et suivants. . . . . 18 fr.
Fascicules isolés : chacun. . . . . 3 fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires.. . . . . 4 fr. 50

Les numéros du *Bulletin*, dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, à savoir les tomes VI à XII complets, et les numéros dépareillés des tomes II à V, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

N.-B. — Le 1er no du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IV-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Mémoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique* ; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 °/o* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à M. Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris.

Ont déjà paru : *Les Dialectes Indo-européens*, par A. Meillet, prix réduit 2 fr. 25.

Mélanges Linguistiques, offerts à M. F. de Saussure, prix réduit 5 fr. 25.

Les Eléments dialectaux du Vocabulaire latin, par E. Ernout, prix réduit 3 fr. 75.

Le port est à la charge de l'acheteur.

NÉCROLOGIE

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

—

Henry d'Arbois de Jubainville était un de nos confrères les plus anciens et les plus dévoués. La Société de Linguistique le compta parmi ses membres dès sa fondation, en 1867, et eut l'honneur d'être présidée par lui en 1883. Il n'y eut guère de volume de nos publications qui ne contînt quelque article signé de son nom, et si en ces dernières années il avait cessé de paraître assidûment à nos séances, il tenait néanmoins à continuer sa collaboration à nos Mémoires. Le tome XV, terminé il y a quelques mois, contient encore de lui une note étymologique. Si importante toutefois que soit sa contribution à la linguistique, elle ne représente qu'une faible part de son activité ; et ceux qui ne l'ont connu que comme linguiste, en le voyant si bien informé, si curieux, avaient peine à croire qu'il eût accumulé sur des domaines tout différents une production considérable. A la fois historien et juriste, médiéviste et philologue, cet homme, dont l'érudition était prodigieuse, semble avoir réuni en lui seul l'activité féconde de plusieurs savants.

Il était né à Nancy le 5 décembre 1827 d'une vieille famille lorraine, anoblie en 1584, et il comptait parmi ses ancêtres directs des soldats et des avocats ; son père,

Charles d'Arbois, fit toute sa carrière au barreau de sa ville natale. Élevé au Collège royal de Nancy, il fut reçu bachelier ès-lettres le 13 août 1846 ; puis il vint à Paris, où il suivit conjointement les cours de l'École des chartes (1847-1851) et ceux de l'École de droit. Reçu licencié en droit le 8 mars 1850, il obtint le diplôme d'archiviste-paléographe le 11 février 1851. Après un court passage au séminaire, où il se reconnut une vocation ecclésiastique insuffisante, il fut nommé le 18 février 1852 archiviste du département de l'Aube en résidence à Troyes. Il devait y rester 28 ans. Fonctionnaire modèle, il prit à cœur les devoirs de son métier, et, à peine installé, s'occupa de publications professionnelles, répertoires archéologiques, inventaires d'archives, monographies historiques, sans parler d'une foule d'articles dispersés dans des périodiques locaux. En même temps, il travaillait à sa colossale *Histoire des ducs et des comtes de Champagne,* qui parut en sept volumes, de 1859 à 1869, et fut couronnée en 1864 du grand prix Gobert. Le 20 décembre 1867, il était élu correspondant de l'Institut et le 12 octobre 1868, nommé membre non résidant du comité des travaux historiques. Ses travaux le conduisirent peu à peu vers le domaine des études celtiques, où il était attiré notamment par la lecture des ouvrages de Diefenbach, de Zeuss et de Glück. Il commença par apprendre le breton ; dès 1867, il dévoilait la supercherie littéraire qui se dissimule dans le *Barzaz Breiz* et en 1873 il était officiellement chargé d'une mission scientifique en Bretagne. La *Revue Celtique,* qui venait de se fonder sous la direction de M. H. Gaidoz, trouvait en lui un ardent collaborateur ; il y publiait une longue étude phonétique sur le breton de Vannes, il y touchait au gallois et déjà à l'irlandais. En 1877 parut le plus célèbre et le plus original de ses livres, *Les premiers habitants de l'Europe d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique.* Il y posait notamment avec ampleur le problème des Ligures et en apportait une solution, que des recherches ultérieures devaient en partie justifier. Une seconde édition, considérablement augmentée, de ce magistral

ouvrage parut en 1889 (avec la collaboration de M. G. Dottin).

Dès qu'il eut pris sa retraite d'archiviste (22 mars 1880), d'Arbois vint s'installer à Paris pour se consacrer définitivement au celtique. Au printemps de 1881 il accomplissait en Irlande une mission dont il rapporta son précieux *Catalogue de la littérature épique de l'Irlande* (paru en 1883), et la même année il publiait coup sur coup des *Études sur le droit celtique*, ébauche d'un travail ultérieur, qui est fondamental, et des *Études grammaticales sur les langues celtiques* (*phonétique et dérivation bretonnes*), qui sont malheureusement restées inachevées. Le 2 janvier 1882, il était nommé titulaire de la chaire de langues et littératures celtiques, qu'on venait de créer au Collège de France. Une carrière toute nouvelle, celle de professeur, s'ouvrait ainsi devant lui; il s'y distingua rapidement et vit venir à son école, de France et de l'étranger, nombre d'élèves qui sont devenus aujourd'hui des maîtres. Élu membre de l'Institut le 1er février 1884, il reçut le 26 janvier 1901 la rosette d'officier de la Légion d'honneur (il était chevalier depuis le 7 avril 1866) et fut nommé le 21 mars 1904 membre honoraire de la Royal Irish Academy. Ce que fut son enseignement pendant vingt-huit ans, on peut aisément s'en rendre compte par les nombreuses publications qu'il en tira, par ses articles de la *Revue Celtique* (dont il prit la direction en 1886), par ses douze volumes du *Cours de Littérature celtique* (1883-1902, en collaboration avec M. J. Loth), par cette série d'ouvrages qui en forment comme un complément indispensable : *les Noms gaulois chez César et Hirtius* (1891), *les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère* (1904), *la Famille celtique* (1905), *les Druides et les Dieux celtiques à forme d'animaux* (1906). L'érudition s'y faisait attrayante, et la vulgarisation originale. D'un style aisé, un peu lâche, mais attachant, il y touchait successivement à tous les sujets, histoire, mythologie, droit, grammaire, littérature. Mais c'est la littérature épique de l'Irlande qui devait attirer et fixer le plus longtemps son attention; le dernier ouvrage qu'il ait

entrepris (1907-1909) est une traduction de la *Táin bó Cúalnge,* la plus ancienne épopée de l'Europe occidentale.

C'est par l'histoire qu'il avait été conduit au celtique, et par le celtique qu'il aborda la linguistique, assez tard par conséquent, et à un âge où peu d'hommes seraient capables de l'apprendre. Il la savait cependant fort bien, parce qu'il l'avait étudiée avec cette curiosité ardente qu'il apportait en toute chose. Il citait de mémoire le *Grundriss* de M. Brugmann, dont il avait fait un de ses livres de chevet, et il connaissait à fond les ouvrages des principaux maîtres de la linguistique contemporaine, sans d'ailleurs s'en faire l'esclave ; car son indépendance naturelle ajoutait encore à ses facultés critiques et son besoin de clarté le mettait en garde contre les hypothèses dont il ne saisissait pas pleinement la raison d'être et la portée. Il ne voulut jamais admettre par exemple la théorie des sonantes longues, telle qu'elle est formulée par M. Brugmann, et il protesta contre elle à plusieurs reprises. Connaissant bien le vocabulaire des langues italiques et germaniques, il aimait à reproduire les étymologies proposées, il les discutait volontiers et condamnait avec verve toutes celles qui lui paraissaient contraires aux conceptions primitives de la religion et du droit. Sa contribution personnelle sur le domaine linguistique, en dehors des articles de nos *Mémoires* ou de la *Revue Celtique,* est surtout marquée par ses *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France* (1890); ce gros volume, où il employa utilement son expérience d'historien et de juriste, fournit une base nouvelle et définitive à la toponomastique française. Il convient de rappeler aussi son travail sur *la Langue des Francs à l'époque Mérovingienne* (1900) et ses *Éléments de grammaire celtique* (1903), qui sont commodes, bien qu'incomplets. Mais il étendit ses recherches au delà même des limites de l'indo-européen. Rien ne résistait à son inlassable curiosité. Il le fit bien voir le jour où l'on découvrit la fameuse stèle d'Hammourabi. Cette découverte émut vivement son âme de juriste ; il voulut se mettre en état d'apprécier lui-même l'importance de l'inscription, de contrôler l'interprétation qu'on

en donnait et au besoin de la rectifier, si elle ne le satisfaisait pas. Il se procura des grammaires de l'assyrien, étudia la langue et releva des contre-sens dans les traductions des spécialistes. Ce résultat, dont il avait le droit d'être fier, prouve l'étonnante vigueur de ce vieillard, alors presque octogénaire. Il la conserva toujours, se réservant jalousement la direction intégrale de la *Revue Celtique,* continuant sans lassitude la préparation minutieuse de ses cours. La maladie le terrassa dans sa petite salle du Collège de France, au milieu de l'explication d'un texte irlandais, donnant jusqu'au bout à ses disciples l'exemple des plus robustes qualités intellectuelles.

Ses qualités morales n'étaient pas moindres. C'est par elles que son souvenir demeurera ineffaçable dans l'esprit de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Pour ceux notamment qui ne l'ont connu qu'à la fin de sa vie, déjà comme idéalisé par l'âge, il représentera toujours le type achevé du savant, dégagé des vaines contingences, uniquement guidé par l'amour de la vérité. Sa rude franchise dénonçait sans pitié l'erreur partout où il la rencontrait; mais, si attaché qu'il fût à ses idées propres, il aimait et sollicitait la controverse; et si on lui prouvait qu'il s'était trompé, il le reconnaissait aussitôt et s'en accusait tout le premier comme d'une offense envers la science. D'une bonhomie joviale, un peu narquoise, mais sans malice, c'était l'homme le plus complètement dépourvu de vanité et par suite le moins accessible du monde à la flatterie ; son bon sens avisé lui fit toujours estimer les hommes et les choses à leur juste prix. Nul ne pratiqua mieux que lui le culte des vérités éternelles dont parle Renan ; mais nul aussi ne poussa plus loin le mépris rabelaisien des choses fortuites, y compris la maladie, y compris la mort, qu'il vit approcher sans défaillance, comme le terme naturel d'une vie bien remplie. Esprit remarquablement équilibré, il semblait, dans ses dernières années, planer sur le monde et en contempler les petitesses d'un œil impartial et serein. Mais sa philosophie n'allait pas à l'indifférence. Il était le plus fidèle et le plus sûr des amis. D'une bienveillance toujours prête envers les jeunes, il s'intéressait avec com-

plaisance à leurs travaux, encourageait leurs efforts et leur témoignait en tout une affection quasi-paternelle. Si grand par l'intelligence et par le savoir, Henry d'Arbois de Jubainville l'était peut-être plus encore par la pratique constante et naturelle de deux vertus, qui sont la plus belle gloire d'un savant, je veux dire le désintéressement et la bonté.

J. Vendryes.

OTTO DONNER

—

Le 17 septembre 1909 est mort à Helsingfors en Finlande l'un des membres « de fondation » de notre Société, Otto Donner, peu de temps avant son soixante-quatorzième anniversaire. Il était né le 15 décembre 1835 à Kokkola et avait débuté en 1870 par une thèse traitant du rituel funéraire de l'Inde ancienne (*Piṇḍapitṛyajña, Manenopfer mit Klössen bei den Indern*) ; mais c'est à la fois pour le sanscrit et pour la grammaire comparée qu'il devint docent à l'Université de Helsingfors en 1870. En effet, le sanscrit devait être pour lui une école et un instrument, mais non pas un but : dans le choix du sujet de son premier travail se marque déjà son intérêt pour les traditions populaires et la manière dont il l'a traité, les rapprochements qu'il a faits entre les légendes indiennes et les mythes finnois, indiquent la voie qu'il devait suivre. C'est l'étude des langues et du folk-lore finno-ougriens à laquelle il se consacre : nommé professeur extraordinaire à l'Université en 1875, il publie en 1876 ses *Lieder der Lappen,* de 1874 à 1886 son *Wörterbuch der Finnisch-ugrischen Sprachen,* en 1879 son travail sur *Die gegenseitige Verwandtschaft der finnisch-ugrischen Sprachen,* ainsi que diverses autres études dont plusieurs de folk-lore.

Mais un esprit aussi ouvert et aussi curieux que celui d'Otto Donner ne pouvait s'enfermer en un seul domaine, quelque riche qu'il fût. Il était de ceux qui recherchent passionnément les liens qui unissent les divers groupements humains, les influences qu'exercent les unes sur les autres les différentes civilisations. Depuis la mort

du grand Alexandre Castrén, l'étude des langues de l'Asie septentrionale, des dialectes orientaux du finno-ougrien, des parlers samoyèdes, de tout ce que l'on groupe, faute de savoir, sous le nom vague et impropre d'ouralo-altaïque, était en quelque sorte suspendue. Otto Donner se donna pour tâche, non pas tant de la reprendre lui-même que de la rendre possible à d'autres que lui, à des hommes plus jeunes et mieux exercés et d'y intéresser des compatriotes de Finlande. N'y avait-il pas là une tâche en quelque sorte nationale, puisqu'elle touchait avant tout à l'histoire des origines finno-ougriennes? Avec un sens très net de la nécessité du travail collectif, il fonda en 1883 la Société finno-ougrienne qui est sans conteste son œuvre et aussi la plus belle et la plus utile de ses œuvres : tout le monde connaît aujourd'hui ce foyer admirable de recherches. Avec un zèle inlassable, Otto Donner sut grouper toutes les bonnes volontés et forcer l'indifférence du public ; à sa naissance, la Société, grâce à lui, se trouva disposer d'un capital de près de quarante mille francs. Sous la direction éclairée, l'impulsion ardente de son fondateur et aussi, on peut le dire maintenant que l'on ne risque plus de l'atteindre dans sa modestie, grâce à son aide généreuse, la Société a pu envoyer mission sur mission en Asie à l'effet d'étudier les populations finno-ougriennes, turques et mongoles et leurs langues, distribuer des bourses, publier les résultats de ses recherches, les travaux de ses collaborateurs dans son Journal et ses Mémoires. Il suffira de citer parmi les publications de la Société finno-ougrienne le livre admirable de notre confrère M. V. Thomsen, paru sous le titre de *Les Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées* pour donner une idée de la valeur de l'ensemble et aussi de la science et du caractère de ceux qui se sont associés aux travaux des érudits groupés autour d'Otto Donner. Il resta secrétaire de la Société finno-ougrienne jusqu'en 1890, fut son vice-président jusqu'en 1893 et son président jusqu'à sa mort.

Il convient de rendre hommage non seulement au dévouement mais encore à la clairvoyance d'Otto Donner comme inspirateur et chef de la Société finno-ougrienne.

Il a vu l'un des premiers quel intérêt présentait l'exploration de l'Asie centrale, quelle moisson de documents inédits et de faits nouveaux cette contrée délaissée réservait à ceux qui pousseraient jusqu'à elle leurs recherches. Grâce à lui la Finlande a eu l'honneur de mettre en œuvre l'étude des inscriptions turques de la Mongolie, grâce à lui deux missions finlandaises ont pu être envoyées récemment par la Société finno-ougrienne en Mongolie septentrionale, d'où elles viennent de revenir; grâce à lui encore l'exploration méthodique et approfondie des langues samoyèdes allait être mise en œuvre quand la mort l'a frappé.

Otto Donner a été un érudit remarquable et un savant d'une information sûre et variée. Non seulement il s'est occupé avec succès, ainsi qu'on l'a indiqué plus haut, de la grammaire comparée des langues finno-ougriennes, mais il s'est intéressé aussi à l'histoire de l'alphabet turc « runique », au déchiffrement des inscriptions des bassins de l'Orkhon et de l'Iénisséï, à l'étude comparative des langues dites « ouralo-altaïques » en général ; sur tout ce qui intéressait la linguistique et l'histoire de l'Asie du Nord et du Centre et les relations de l'Europe orientale avec ces régions il était au courant et il suffit de parcourir la longue série des mémoires et des rapports annuels qu'il publiait régulièrement dans le Journal de la Société finno-ougrienne pour se rendre compte de sa science et de son ardeur à la recherche de la vérité. Mais on a pu voir qu'avant tout il a été un admirable guide pour les autres : son esprit ouvert et curieux ne s'est attaché à aucune tâche, à aucune discipline de façon exclusive, mais il s'est en quelque sorte associé à tous les efforts. Et comme le dévouement d'Otto Donner était à la hauteur de son intelligence, il est tout naturellement devenu le soutien et l'ami de tous les travailleurs ; il a été réellement le centre de la Société finno-ougrienne, c'est-à-dire de l'association qui groupe en fait tous les orientalistes et linguistes de la Finlande.

Il a été aussi un représentant charmant de son pays et de la science finlandaise à l'étranger et dans les Congrès

internationaux ; quant à ceux qui ont eu l'heureuse fortune de goûter son hospitalité et de le voir chez lui, ils n'oublieront jamais la délicatesse de son accueil ni la sûreté de son amitié. Otto Donner, en effet, joignait à l'érudition un caractère d'une rare fermeté et une hauteur de vues remarquable qu'il portait également dans toutes les questions. Il a servi son pays, la Finlande, avec un dévouement passionné et clairvoyant : il a reconnu et professé ouvertement que le droit d'un peuple à une existence propre se mesure à sa part de collaboration à l'œuvre de civilisation commune, de perfectionnement rationnel et de progrès scientifique. Il a tout mis en œuvre pour augmenter la contribution de sa patrie à cette tâche commune, et a mérité ainsi également la reconnaissance et l'estime de tous les hommes. La Société de Linguistique qu'il a contribué à fonder et dont les travaux l'ont toujours intéressé de façon particulière prend sa large part du deuil qui a atteint la Société finno-ougrienne et la Finlande le jour où est mort Otto Donner.

Rob. Gauthiot.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

L. Lévy-Bruhl. — *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures.* Paris (Alcan), 1910, in-8, 461 p. (Travaux de l'*Année sociologique,* publiés sous la direction de É. Durkheim).

Formés par la philosophie rationaliste et la science positive, les grammairiens sont mal placés pour se rendre un compte exact de l'état mental des hommes de civilisation relativement primitive qui ont élaboré le langage. On se représente volontiers les langues comme des systèmes de signes qui servent à traduire des idées, et l'effort qu'a fait M. Bally, dans ses ouvrages sur la *Stylistique,* pour faire ressortir la valeur émotionnelle du langage et son rôle dans l'action a certainement surpris plus d'un linguiste. Voici maintenant un psychologue qui a étudié la mentalité des primitifs en secouant le préjugé que les « primitifs » pensent et sentent comme les civilisés. Si vraiment, comme il l'enseigne, « l'activité mentale des primitifs est trop peu différenciée pour qu'il soit possible d'y considérer à part les idées ou les images des objets, indépendamment des sentiments, des émotions, des passions qui évoquent ces idées ou ces images, ou qui sont évoqués par elles », si les représentations collectives des primitifs ne sont pas de pures représentations, s'il s'y associe constamment la notion d' « une influence, d'une vertu, d'une puissance occulte, variable selon les objets et les circonstances, mais toujours réelle pour le primitif, et faisant partie intégrante de sa représentation », on

voit que la phrase exprime quelque chose de très différent de ce qui apparaît au grammairien rationaliste comme l'idée à exprimer, et l'on voit combien la valeur du mot est chose complexe. Non seulement les interdictions d'employer tel ou tel mot en telle ou telle circonstance, interdictions qui ont joué dans l'évolution du vocabulaire un rôle décisif et trop peu étudié, s'expliquent immédiatement, puisque le mot porte en lui toute cette valeur complexe, qu'il participe à ces vertus intimes des choses et qu'il suffit à les évoquer. Mais la définition même du sens des mots doit être dominée par le fait que les représentations collectives des primitifs, — c'est-à-dire le sens attribué aux mots qui désignent ces représentations, — sont régies par ce que M. Lévy-Bruhl appelle la loi de participation, à savoir par des liaisons entre les représentations, liaisons tout à fait distinctes de notre causalité et qui ne sont pas soumises au principe de contradiction. Il faut lire chez M. Lévy-Bruhl l'exposé, tout plein de faits précis, de sa « loi de participation » ; on y apprendra comment on peut déterminer le sens d'un mot chez tout individu qui n'a pas la mentalité rationaliste et scientifique : même chez l'Européen d'aujourd'hui il subsiste de cette mentalité plus qu'on ne le croit souvent ; et, en tout cas, on ne saurait faire l'histoire du sens des mots sans avoir ces faits toujours présents à l'esprit. Une lecture attentive de l'ouvrage de M. L.-B. est indispensable au linguiste.

C'est, on le voit, l'idée générale du livre que les linguistes doivent pénétrer et s'assimiler. Mais M. L.-B. a étudié lui-même plusieurs langues de peuples demi-civilisés, et, en deux chapitres, il donne des aperçus très intéressants sur les langues de ce genre. Ce n'est pas, semble-t-il, dans la structure grammaticale que se marquent les effets de la différence de civilisation. Mais, moins est civilisé le peuple qui emploie une langue, et plus grand est le soin avec lequel sont exprimés les détails concrets et précis. Les langues les plus civilisées opposent assez volontiers le singulier et le pluriel ; mais l'indien klamath, dont on a une excellente description par M. Gat-

schet et dont M. L.-B. tire grand parti, oppose *nap* qui signifie à la fois « la main » et « les mains » à *nénap* qui signifie « chacune des deux mains » et « les mains de chaque personne », qui est, en un mot, un distributif, non un pluriel. Ailleurs, on oppose au singulier, non seulement un pluriel, mais un duel, et même un triel. L'indo-européen commun avait à la fois le singulier, le duel et le pluriel ; et de plus, détail remarquable, les noms de choses (en particulier les mots de genre neutre, mais non pas exclusivement) avaient au lieu de pluriel, un collectif singulier, on le sait ; au fur et à mesure du progrès de la civilisation, on voit cette variété concrète s'éliminer. M. Cuny a montré par exemple comment, en Grèce, le nombre duel a été supprimé peu à peu, et pour n'envisager que deux parlers proches parents, chez les Ioniens, initiateurs de la civilisation hellénique, beaucoup plus tôt que chez les Athéniens. De même l'usage des collectifs pour exprimer des choses multiples disparaît, non que la forme change, mais parce que la forme prend la valeur d'un pluriel : la règle τὰ ζῷα τρέχει, qui exprime clairement la valeur collective du « pluriel neutre », ne peut s'observer clairement que dans les langues indo-européennes les plus anciennement connues : le grec et l'indo-iranien.

Le chapitre sur la numération montre à quel point les observations de M. L.-B. renouvellent la linguistique générale. Il y a un grand nombre de langues, parlées par les peuples les moins civilisés, en Australie et dans l'Amérique du Sud, qui n'ont pas de noms pour les nombres au delà de « deux » ou de « trois » ; les membres de ces sociétés inférieures sont capables d'utiliser des objets relativement nombreux ; mais ils ne les comptent pas abstraitement. Et c'est au moyen de noms d'objets concrets qu'un grand nombre d'autres langues expriment les nombres successifs. De là vient l'extrême variété des systèmes de numération employés dans les diverses langues. De là vient aussi que des systèmes différents puissent coexister dans une même langue. On voit ici combien les formes communes, bien que entièrement préhistoriques,

des langues indo-européennes ou des langues sémitiques, représentent déjà pourtant un degré avancé de l'évolution, avec leur système décimal rigoureusement défini. Mais la distinction des noms des nombres « deux », « trois », « quatre », fléchis, et des nombres de « cinq » à « dix », sans flexion en indo-européen, est visiblement un reste d'une période où les dix premiers noms de nombre n'étaient pas strictement comparables les uns aux autres : la coupure après « quatre » est très frappante.

L'information de M. L.-B. est large et précise, son examen des faits pénétrant sans inutile subtilité et sans insistance exagérée. On le suit avec confiance. Quand il se sert de faits linguistiques, il le fait avec une grande réserve, et après un examen attentif. P. 94, il semble attribuer à la copule une valeur exagérée : dans la phrase nominale, le verbe « être » peut figurer ou manquer ; c'est une simple différence de procédé grammatical ; il n'en résulte rien pour le sens ; une copule comme *est* en français ou *is* en anglais ne dit rien de plus que ce que le russe exprime par d'autres procédés, surtout par des formes particulières du prédicat. Là où la copule a un rôle, c'est celui de faire figurer dans la phrase nominale des catégories accessoires de temps, de mode, etc., auxquelles on est habitué par la phrase verbale ; et c'est l'habitude de la phrase verbale qui conduit à employer une copule de forme verbale dans la phrase nominale ; mais là où le verbe se distingue mal du nom, ou bien là où le verbe n'exprime guère de nuances de temps et de mode, la copule à forme verbale manque sans inconvénient. Dans l'usage que M. L.-B. fait du verbe « être », en cette page 94, il y a un petit reste de préjugés logiques : rare exception dans ce livre où tout est singulièrement réel.

Un autre mérite précieux par où le livre de M. L.-B. doit attirer l'attention du linguiste, c'est qu'il est tout entier consacré à des phénomènes collectifs. Or, ce n'est pas la psychologie individuelle qui intéresse le linguiste ; c'est la psychologie collective. Sans que le titre l'annonce expressément, on trouvera ici ce dont le linguiste a proprement besoin. On sait d'ailleurs quelle est l'importance

de ces phénomènes collectifs : c'est par des phénomènes sociaux que M. Durkheim et ses disciples expliquent les catégories de l'esprit ; l'idée est exprimée sous sa forme la plus générale dans l'article de M. Durkheim : *Sociologie religieuse et théorie de la connaissance, Revue de métaphysique et de morale,* 1909, p. 733 et suiv. (introduction d'un grand ouvrage inédit) : des développements particuliers se trouvent dans : Hubert et Mauss, *Mélanges d'histoire des religions,* p. xxvii, surtout dans la 3e partie, *La représentation du temps,* p. 189 et suiv. ; Durkheim et Mauss, *De quelques formes primitives de classification,* in *Année sociologique,* VI ; R. Hertz, *La prééminence de la main droite, Revue philosophique,* 1909, p. 553 et suiv. Il convient de signaler ces études, dont il n'y a pas lieu d'examiner ici la portée pour la théorie générale de la connaissance, mais qui sont de nature à agir fortement sur le développement de la linguistique et auxquelles la linguistique fournit du reste des données.

A. Meillet.

K. Brugmann[1]. *Das Wesen der lautlichen Dissimilation,* Leipzig (chez Teubner), 1909, in-4, 40 p. (p. 139-178 du vol. XXVII, n° V, des *Abhandlungen d. phil.-hist. kl, d. k. sächsischen Gessellschaft der Wissenschaften*).

M. Brugmann discute les travaux dont la théorie générale de la dissimilation a été l'objet depuis une quinzaine d'années, et sa conclusion est que, à part l'étude de MM. Meringer et Mayer, ils n'ont pas fait avancer la connaissance profonde des phénomènes ; il faut s'en tenir à l'ancienne doctrine : le livre de M. Grammont ne vaut

1. On profitera de l'occasion pour féliciter M. K. Brugmann à l'occasion du beau recueil de *Mélanges* qui lui a été offert par un grand nombre de linguistes de tous pays et qui, constituant les volumes XXV et XXVI d'un périodique, les *Indogermanische Forschungen,* ne saurait faire ici l'objet d'un compte rendu.

guère que comme recueil de matériaux ; mon essai de distinguer la « différenciation » de la « dissimilation » est repoussé d'un mot, sans aucune discussion ; les vues de M. Wundt sont également rejetées après une brève réfutation. Il sera permis d'en appeler ici de cette condamnation.

M. Brugmann enseigne, p. 8 (= 146), qu'un sujet parlant, ayant à émettre un ensemble articulatoire, tend à ne pas répéter deux fois un même mouvement articulatoire. Je n'ai rien à objecter à cette formule, et M. Grammont n'y contredirait sans doute pas davantage ; mais elle n'a rien de neuf : c'est à très peu près celle par laquelle, M. S. L., XII, 14 et suiv., j'essayais de résumer le plus fidèlement possible la pensée de M. Grammont.

Personne sans doute ne contestera non plus que le procès dont résulte la dissimilation ne soit psychique. Les lecteurs de M. Wundt savent que tout fait linguistique, qu'il soit phonique ou analogique, se réalise par des procès psychiques. Dès avant la publication de M. Wundt, et M. Grammont, dans sa conclusion, et MM. Meringer et Mayer, tout le long de leur livre, avaient mis le caractère psychique de la dissimilation en évidence. Mais il ne suit pas de là que les phénomènes phoniques doivent être identifiés aux phénomènes morphologiques. Il y a lieu de distinguer deux sortes de changements bien distincts suivant qu'il s'agit de purs changements de prononciation où le sens n'est pas intéressé, ou de changements qui ont lieu en fonction du sens. Les phénomènes de dissimilation étudiés par M. Grammont sont ceux où le sens n'intervient pas. M. Grammont a eu tout à fait raison de les bien séparer des faits d'haplologie où il a montré que la considération du sens est essentielle ; M. Brugmann a raison d'autre part de dire, p. 21 (= 159), que la tendance à ne pas répéter la même articulation intervient ici : ce sont souvent des raisons phonétiques qui décident du choix qui est fait par la langue entre deux formes analogiques ; par exemple, les exigences du rythme ont souvent déterminé en sanskrit ou en grec le choix de formes qui n'auraient pas prévalu sans cela (v. en der-

nier lieu M. S. L., XII, 219-223). Il y a là un fait très important et que M. Brugmann note justement ; les nombreux exemples qu'il a énumérés et qu'il analyse avec sa maîtrise coutumière forment l'une des parties les plus neuves et les plus intéressantes de sa publication. Mais quiconque veut faire la théorie des faits phonétiques doit commencer par faire abstraction de ces cas complexes où interviennent simultanément des faits de sens et des faits de prononciation.

La définition de la dissimilation admise par M. B. est précisément celle en vertu de laquelle on a essayé, M. S. L., XII, 14 et suiv., de distinguer entre la dissimilation, qui s'applique aux phonèmes non contigus, et la différenciation des phonèmes en contact : si la dissimilation consiste à ne pas répéter deux fois le même mouvement, elle n'explique pas qu'on évite de tenir une même position articulatoire durant la prononciation de deux phonèmes en contact. Et en effet la dissimilation aboutit à la suppression d'un mouvement articulatoire (qui peut être suivie de phénomènes d'adaptation des mouvements articulatoires restants au système phonétique de la langue, comme l'a bien montré M. Grammont) ; la différenciation aboutit au contraire à changer, *mais nullement à détruire*, un mouvement articulatoire. Je maintiens donc la distinction de la dissimilation et de la différenciation, qui me semble capitale.

M. B. met à la base de sa classification des faits de dissimilation la suppression pure et simple ou la transformation de l'articulation atteinte. Mais la réalisation de l'un ou l'autre des deux procès dépend, comme l'a bien noté M. Grammont, du hasard qui fait que, après suppression du mouvement articulatoire atteint par la dissimilation, il reste ou non des éléments assez importants pour constituer à eux seuls un phonème qui ait place dans le système de la langue ou assez proches d'un phonème existant pour s'identifier à celui-ci. Il n'y a là rien d'essentiel. Au contraire, les lois de M. Grammont, sur le détail desquelles on peut discuter, visent à déterminer quelles sont les situations où une articulation est dissimi-

lante ou dissimilée. Il y a là une tentative extrêmement neuve. En fait, les lois de M. Grammont, posées a priori, se vérifient dans à peu près tous les cas clairs ; elles expriment, à ce qu'il semble, les conditions linguistiques générales de la dissimilation, en tant qu'il s'agit de purs phénomènes de prononciation, et que le sens n'intervient pas. M. Grammont a déjà montré, *Revue des langues romanes,* 1907, p. 273 et suiv., comment s'expliquent plusieurs des difficultés qu'on lui a opposées. Il est à souhaiter qu'il ne tarde pas à donner de sa *Dissimilation,* depuis longtemps épuisée en librairie, une seconde édition où il pourra montrer comment, après beaucoup de critiques, ses lois subsistent et doivent subsister ; car elles expriment des données fondamentales et résultent des conditions générales dans lesquelles se produit l'articulation.

Si l'on est forcé de contredire M. B. sur le fond des choses, il va de soi qu'un travail d'un maître tel que le savant professeur de Leipzig est plein de remarques utiles, qu'on y trouve la sûreté dans la production des faits et la singulière richesse d'information qui caractérisent M. B.

Deux remarques de détail.

P. 25 (= 163) ; le passage de **woi-* à *u̯ei-* en latin dont M. B. donne pour exemple *uīnum,* cf. gr. *Ϝοῖνος*, et *uīcus,* cf. gr. *Ϝοῖκος*, n'est établi par aucun exemple sûr. En effet, rien ne prouve que *uīnum* soit issu de **woinom* ; la forme ombrienne est v i n u , *uinu,* et l'on ignore de quelle nature est la parenté de gr. *Ϝοῖνος* et de *uīnum* ; le plus probable est que tous deux sont empruntés à une langue méditerranéenne qui a sans doute fourni bien d'autres mots au grec et au latin. Quant à *uīcus* et à *Ϝοῖκος*, ce sont deux mots dérivés du thème consonantique **weik-* ; rien ne prouve qu'ils le soient avec le même vocalisme ; on a gr. πέδον, ombr. p e ř u m *persom-*, arm. *het* en regard de gr. πούς, arm. *otn,* tandis que le latin a *pes.* Les deux exemples cités sont donc incertains.

P. 16 (= 154) ; il n'est pas sûr que serbe *kc'i,* en regard de v. sl. *dŭšti,* r. *doč'*, soit dû à une dissimilation ; le *c'*, serbe est, et surtout était au début de l'histoire du serbe,

un *k* très prépalatal, noté *k* en vieux serbe. Il s'agit donc d'une assimilation.

A. Meillet.

A. Dauzat. — *La vie du langage.* Paris (Armand Colin), 1910, in-8, 312 p.

C'est un simple livre de vulgarisation que M. Dauzat a voulu écrire. Sans doute la rédaction a été faite trop vite (« les phénomènes d'ordre *sociaux* et d'ordre littéraire », p. 9), et les indications y sont parfois trop sommaires, trop absolues ; la profondeur n'y est pas recherchée. Mais le livre est clair ; l'auteur connaît bien les travaux récents — au moins les travaux français ; lui-même a assez pratiqué la recherche linguistique personnelle pour avoir le sens des résultats obtenus. Les profanes prendront là une idée juste dans l'ensemble de ce que c'est que l'évolution des langues au cours d'une lecture facile et intéressante. Trop de questions et de trop graves sont abordées pour qu'on puisse les discuter ici en détail. Il suffira de marquer que le plan est bon, mais que les titres adoptés sont en partie fâcheux. Par phénomènes mécaniques, M. D. entend les changements de prononciation qui ont lieu uniquement par modification de l'articulation sans que le sens y soit intéressé, par phénomènes psychologiques les changements dans lesquels la considération du sens intervient. La classification est bonne au fond ; mais les noms choisis feraient croire aux lecteurs mal avertis — ceux à qui s'adresse le livre — que les phénomènes phonétiques ont lieu d'une manière mécanique et les phénomènes morphologiques par voie psychique ; on sait assez que les uns et les autres sont également psychologiques. De plus le plan adopté a l'inconvénient de suggérer l'idée que les innovations linguistiques sont ou phonétiques, ou sémantiques, ou sociales ou littéraires. En fait, et M. D. ne l'ignore pas, les influences se croi-

sent à l'infini ; le caractère social des faits linguistiques se manifeste du reste tout autant au fond dans les faits phonétiques, sémantiques ou littéraires que dans ceux que M. D. qualifie de sociaux. On ne peut, à propos du petit livre de M. D., agiter tous les principes de la linguistique historique ; mais on le remerciera d'avoir écrit ce livre agréable qui répandra des idées justes et fera des amis à notre science.

A. Meillet.

A. van Gennep. — *Religions, mœurs et légendes.* Essais d'ethnographie et de linguistique. Deuxième série. Paris (librairie du Mercure de France), 1909, in-12, 318 p.

Ce nouveau volume, composé comme le précédent d'articles parus dans divers périodiques, renferme deux séries de chapitres qui intéressent les linguistes, d'une part plusieurs articles sur le développement de l'écriture, où M. v. G. met notamment en évidence l'importance des marques de propriété et s'efforce de montrer que des systèmes d'écriture ont pu se former indépendamment en plusieurs temps et en plusieurs lieux ; de l'autre, un chapitre, où l'auteur établit l'importance des langues spéciales et prouve que les langues spéciales ne sont pas des phénomènes anormaux et surprenants, mais qu'elles résultent naturellement de l'organisation sociale.

A. Meillet.

R. de la Grasserie. — *Des parlers des différentes classes sociales.* Paris (chez Geuthner), 1909, in-18, 357 p.

Une fois de plus M. R. de la Grasserie a su choisir un

très beau sujet et très important, une fois de plus il a vu les principaux faits qui s'y rapportent et en a donné un classement général. Mais une fois de plus il s'est contenté d'un examen superficiel et rapide des faits, une fois de plus il s'est abstenu de presque toute indication sur les sources qu'il a utilisées, une fois de plus il a remplacé une étude approfondie par une classification scolastique et par une terminologie grecque : anaglose, mésoglose, cataglose, etc. Si l'on veut avoir une idée de la précision avec laquelle M. R. de G. étudie les données qu'il utilise, on n'aura qu'à comparer le petit texte polytechnicien qu'il cite p. 129 (sans renvoyer au périodique où il a été publié) avec l'original paru dans les *Mémoires*, XV, 191 ; la traduction qu'en fournit M. R. de la G. est plus étonnante encore que ce qu'il donne pour une reproduction.

A. Meillet.

F. Moutier. — *L'aphasie de Broca*. Paris (Steinheil), 1908, in-8, 774 p.

Élève de M. le Dr P. Marie, M. Moutier développe les idées que son maître a énoncées sur l'aphasie de Broca.

L'ouvrage s'ouvre par un exposé de la question clair même pour qui n'est pas médecin et très intéressant. Broca a été le premier à reconnaître en 1861 un ensemble de symptômes caractérisant une maladie bien définie, qu'il a nommée d'un mot assez mal formé *aphémie* ; peu après, le grand clinicien Trousseau, sans rien ajouter d'essentiel à la définition de la maladie, en décrivait des cas qu'il avait observés et, débaptisant à ce propos la maladie reconnue par Broca, la nommait du nom plus correct d'*aphasie*, qui a été adopté. Ce qui a fait la grande importance de la remarque de Broca, c'est qu'il a signalé une concordance entre l'aphasie et une lésion localisée du cerveau : la lésion atteindrait essentiellement le pied de la 3e circonvolution frontale gauche. Un progrès décisif a

été fait quand en 1874 Wernicke a distingué de l'incapacité de réaliser le langage prononcé (aussi bien par la pensée que par l'articulation), incapacité qui n'exclut pas nécessairement l'intelligence de ce qui est entendu, l'incapacité absolue d'employer le langage, soit pour comprendre soit pour exprimer quelque chose, et a rattaché cette nouvelle espèce d'aphasie à une lésion de la 1re temporale gauche. Usant alors de termes assez malheureux, on a opposé l'aphasie *motrice* ou aphasie de Broca à l'aphasie *sensorielle* ou aphasie de Wernicke. A partir de ce moment, on s'est mis à distinguer des formes de plus en plus variées d'aphasies et à construire, pour expliquer les rapports entre les centres moteurs et sensitifs et les images des choses, des schémas de plus en plus compliqués, schémas purement abstraits et qui ne reposent sur aucune donnée positive tirée de l'anatomie du cerveau ou de l'observation des lésions. Au point de vue du linguiste, l'intérêt de ces schémas consistait en ce qu'ils faisaient apparaître le mot non plus comme une chose simple, mais comme un élément complexe, résultant de la combinaison d'une « image » sensorielle et d'une « image » motrice, à quoi venaient s'ajouter chez les gens sachant lire et écrire des « images » graphiques, aussi sensorielles et motrices.

M. P. Marie et, après lui, M. F. Moutier reconnaissent pleinement le type de Wernicke et au point de vue clinique et au point de vue de la lésion cérébrale ; ils y voient même le seul type vrai d'aphasie. Mais ils ne croient pas à une aphasie de Broca parallèle à celle de Wernicke. Il est très frappant que les deux maladies se présentent dans des conditions différentes : l'aphasie de Broca se produit chez des individus de tout âge, souvent chez des jeunes, en particulier chez des syphilitiques ou des cardiaques ; on l'a observée comme suite d'otite ; elle est souvent associée à une hémiplégie droite qui en complique beaucoup l'examen ; l'aphasie de Wernicke a lieu plutôt chez des gens d'un certain âge et fait partie des déchéances qui interviennent au fur et à mesure qu'on avance dans la vie ; elle comporte un certain état de démence qui rend,

d'une autre manière, l'examen assez difficile. M. P. Marie et son élève M. Moutier ne reconnaissent à la lésion du pied de la 3ᵉ frontale aucune importance spécifique (ils n'ont pas convaincu tout le monde sur ce point, et on leur a opposé certaines observations). L'aphasie décrite par Broca se composerait de deux maladies distinctes : une incapacité de réaliser le langage prononcé, aussi bien la syntaxe que l'émission des sons, abstraction faite des troubles purement articulatoires qui caractérisent les pseudo-bulbaires ; c'est ce que ces auteurs appellent *anarthrie* ; l'anarthrie dépendrait d'une lésion de la zone lenticulaire ; l'autre maladie, qui coexiste souvent avec l'anarthrie, serait une forme plus ou moins grave de l'aphasie de Wernicke. En somme, il y aurait d'une part une incapacité de parler, qui laisserait subsister la faculté du langage chez le sujet ; de l'autre une abolition de la faculté du langage, atteignant à la fois l'intelligence et l'émission de la parole. Dès lors, il n'y a plus à tenir compte de tous ces schémas compliqués que l'on s'est plu à imaginer, qui varient d'un auteur à l'autre et qui ne répondent à rien. Il n'y a plus à envisager ces « images » qui sont de purs concepts de l'esprit. Il n'y a de réel et d'utile que l'examen attentif des lésions par la méthode des coupes sériées. Et malheureusement on est encore trop loin de savoir comment s'établissent les connexions cérébrales pour pouvoir attendre de ces recherches des conclusions utilisables pour le linguiste. En ruinant les théories artificielles et prématurées, MM. P. Marie et Moutier rendent déjà un grand service. La gloire de Broca n'est pas atteinte ; car l'aphasie subsiste ; et les lésions qui la provoquent sont au voisinage de la région indiquée par Broca ; tout l'essentiel de la pensée de Broca est donc conservé ; seul, le détail a été modifié par les recherches ultérieures. C'est ce qui arrive souvent dans l'histoire des découvertes.

Ce n'est pas seulement par ces conclusions générales — que je signale, mais que je ne puis naturellement pas critiquer — que l'ouvrage de M. Moutier peut intéresser les linguistes, c'est aussi par de nombreuses observations

de malades. Il est curieux de voir comment des formules habituelles subsistent et sont répétées à tout propos et comment certains mots sont mutilés, comment les initiales subsistent, ainsi dans *o de pei* « homme de peine », p. 481, ou seulement les voyelles : *o e é,* p. 482, ou seulement une consonne initiale, le reste étant altéré : *chanti* « chaudron », p. 481. Il semble que l'examen de sujets de ce genre par des linguistes pourrait donner quelques lumières sur la façon dont on constitue les mots en parlant.

Ce sont les substantifs, dit-on, qui disparaissent les premiers ; l'ordre de régression, reconnu dès longtemps par M. Ribot, est : noms propres, noms communs, adjectifs, verbes (v. p. 207 et suiv.) ; la formule demanderait à être précisée en ce sens que les mots disparaissent dans un ordre de particularité décroissante : les mots les plus particuliers disparaissent d'abord ; les auteurs qui constatent une survie spéciale des adjectifs et des adverbes ne disent pas comment sont traités les adjectifs et adverbes à sens précis et particulier : ces mots sont sans doute traités comme les substantifs correspondants : il ne s'agit pas ici de classes grammaticales, mais de degrés dans la valeur particulière ou générale des mots. Au surplus, la distinction des noms propres et des noms communs que l'habitude orthographique des majuscules fait apparaître rigoureuse, est en réalité on ne peut plus fuyante : *soleil* et *lune* sont-ils vraiment des noms communs ? *Français, Anglais* des noms propres ? M. Moutier reproduit l'affirmation d'un sémitisant, P. de Lagarde, relative à l'antériorité du verbe sur le nom, qui lui a été signalée ; il y aurait beaucoup à dire là-dessus ; en fait, une grande partie des langues humaines distinguent mal le nom du verbe ; et l'idée, courante chez les sémitisants, de la prééminence du verbe tient simplement à l'habitude de rattacher les noms à des racines verbales ; on sait que les sémitisants ont beaucoup abusé de cette pratique, et, au fur et à mesure que la grammaire comparée des langues sémitiques se formule, on est amené à y renoncer en partie.

A. Meillet.

H. Gutmann. — *Physiologie der Stimme und Sprache* Braunschweig (Vieweg u. Sohn), 1909, in-8, x-208 p. et 2 planches hors texte (Collection *Die Wissenschaft,* 29).

M. Gutmann n'a pas voulu écrire un traité de phonétique, mais seulement un manuel de physiologie ; son ouvrage est un modèle d'exposition précise, claire et élégante ; les linguistes y trouveront exactement ce qu'ils ont besoin de savoir. Les figures, en partie coloriées, sont remarquablement claires. Les instruments de la phonétique expérimentale sont décrits pour la plupart, au moins d'une manière sommaire ; M. G. s'intéresse à la phonétique expérimentale ; et c'est dans la revue qu'il dirige que paraît la précieuse *Bibliographia phonetica* de M. Panconcelli-Calzia. On ne voit pas pourquoi M. G., qui décrit le procédé d'observation de la position de la langue par le procédé de la coloration, ne dit rien du procédé du palais artificiel, qui, malgré ses défauts connus, est plus commode sans doute, et, ce qui est important, plus expéditif. La caractéristique des divers phonèmes n'occupe qu'une petite partie du volume ; mais on y trouvera des descriptions intéressantes, par exemple le *ł* du russe est donné comme formé par un contact léger de la luette avec la base de la langue un peu relevée, le courant d'air expiratoire passant ainsi des deux côtés de la luette. M. G. ne connaissait pas encore la fin des *Principes* de M. Rousselot quand il a publié son livre ; il n'a donc pu discuter le procédé proposé pour déterminer l'intensité ; il constate l'insuffisance des moyens employés jusqu'ici à cet effet.

A. Meillet.

A. I. Tomson. — *Obščeje jazykovêdênije.* 2e édit. Odessa (imprimerie *Texnik*), 1910, in-8 xvi-448 p.

Si le besoin d'un précis de phonétique générale est éprouvé partout, il semble ne l'avoir été nulle part plus qu'en Russie, puisque trois linguistes russes MM. Bogorodickij, Porzezinskij et Tomson en ont chacun écrit un, que le précis de M. Tomson, vite épuisé, en est déjà à sa seconde édition et qu'on annonce aussi l'apparition prochaine de la 2e édition de celui de M. Porzezinskij. Le livre de M. Tomson est assurément celui où l'ensemble des problèmes de la linguistique générale est traité le plus systématiquement.

Ce n'est pas que M. T. n'ait ses préférences : il y a, on le sait, deux tendances opposées en linguistique : certains linguistes s'intéressent surtout aux actions physiologiques et psychiques que les langues mettent en jeu ; d'autres s'intéressent davantage aux actions sociales et historiques. Il y a d'une part des naturalistes et des psychologues, de l'autre des sociologues et des historiens. M. T. est du nombre des naturalistes et des psychologues. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est la phonétique, et dans la phonétique, la méthode expérimentale : la phonétique descriptive occupe près de 140 pages, tandis que la morphologie n'en a que quelques-unes. Ce n'est pas non plus l'histoire des langues qui attire l'attention de M. T., et moins encore les causes sociales et historiques des faits linguistiques. Tous les grands problèmes de la linguistique sont brièvement indiqués ; mais seuls les problèmes de la phonétique descriptive sont traités en détail. Tel est le trait caractéristique du livre.

On ne peut guère critiquer le détail d'un livre de ce genre. M. T. est bien informé, et son enseignement est en général correct. On regrettera qu'il ne donne pas plus d'indications bibliographiques : le lecteur d'un livre général aime à apprendre où, sur chaque problème qui l'in-

téresse, il trouvera un supplément d'information. Voici quelques remarques de détail.

P. 41. M. T. reproduit la vieille affirmation sur des illettrés anglais qui n'emploient pas couramment plus de 300 mots. S'il s'agit d'hommes normaux, ce chiffre est beaucoup trop faible. Un paysan français illettré se sert de beaucoup plus de 300 mots ; son activité est trop complexe et trop variée pour qu'un si petit nombre de mots lui suffise. On ne voit pas quelle est la portée de l'indication que les inscriptions en vieux perse comprennent seulement 400 mots, dont un tiers de noms propres ; ce sont des textes courts, très monotones et où l'on ne saurait s'attendre à trouver la plus grande partie du vocabulaire perse : ni la fille, ni la sœur, ni le beau-père, ni le pied, ni le doigt, ni le cœur, ni le dormir, le manger ou le boire n'y sont nommés. Il serait aisé d'ajouter aux mots attestés dans ces inscriptions au moins autant de mots sûrement courants au temps de Darius et que les rédacteurs des inscriptions n'ont pas eu occasion d'employer. — Dans les *Menandrea* de M. Koerte, qui sont assez courts et dont le vocabulaire est simple et monotone, l'index renferme plus de 1 500 mots, et l'on n'y trouve par exemple ni ἕξ, ni ἐννέα. — Il n'est pas évident que le vocabulaire courant d'un homme cultivé soit toujours beaucoup plus riche que celui d'un illettré.

P. 69. M. T. s'intéresse très peu à la classification des langues (en général il ne s'occupe guère que des langues indo-européennes). Il n'en donne les résultats que très sommairement et sans précision. Il aurait fallu au moins indiquer nettement les familles bien établies et ne pas noyer le finno-ougrien par exemple dans un vague ouralo-altaïque.

P. 221. L'indication que, pour prononcer *aïa* trisyllabique, on affaiblit le son après chaque voyelle n'est pas bien précise.

A. Meillet.

J. Baudouin de Courtenay. — *Zarys historji językoznawstwa czyli lingwistyki (glottologji)* (*Poradnik dla samouków,* Ser. III. *Dzieje myśli,* tome II, zeszyt², p. 85-302). Varsovie, 1909.

Notre éminent confrère, M. Baudouin de Courtenay, a souvent semé dans des publications peu accessibles à la plupart des linguistes des travaux précieux. L'esquisse d'une histoire de la linguistique qu'il vient de donner à une sorte d'encyclopédie polonaise est du nombre de ces ouvrages de M. B. de C. sur lesquels il importe d'autant plus d'attirer l'attention qu'ils risquent de demeurer inconnus aux spécialistes. Elle sera précieuse aux Polonais de Russie qui, privés par la politique nationaliste du gouvernement russe de tout institut scientifique où ils puissent développer leur culture nationale, ont plus que tous autres besoin de bons recueils scientifiques. Mais elle pourra intéresser tout homme cultivé, et, par la largeur de l'information, par la hauteur des vues, par la fermeté de la pensée, par l'indépendance d'esprit qui la caractérisent, elle est propre à servir de modèle à tous les linguistes.

M. B. de C. passe en revue toute l'histoire de la linguistique depuis le début jusqu'à l'époque présente, sans négliger aucun pays pour lequel on ait déjà quelque étude. Une bibliographie bien ordonnée et qui permet de poursuivre des études de toutes les parties de la linguistique termine cet ouvrage plein de choses et qui atteste une fois de plus quel maître est M. B. de C. Dans ses chapitres finaux, l'auteur met en évidence le parti qu'on peut tirer pratiquement de la linguistique pour l'acquisition des langues. Il donne un aperçu de l'état actuel de l'organisation du travail linguistique ou plutôt de l'absence d'organisation de ce travail; il indique discrètement comment, faute de direction, il se fait assez souvent du travail inutile, tandis que des parlers très curieux disparaissent sous nos yeux, sans avoir été recueillis (en énumérant les

dictionnaires les plus intéressants, M. B. de C. a omis de signaler le plus remarquable de tous sans doute, le beau dictionnaire anglais de Murray). Parmi les causes qui retardent le progrès de la linguistique, M. B. de C. signale avec raison le fait que l'enseignement grammatical donné aux enfants ne répond pas à l'état actuel des connaissances ; des efforts ont été faits en ces derniers temps pour remédier à ce mal ; ainsi en France, M. Brunot a pris la peine d'écrire pour les écoles primaires des grammaires françaises qui représentent un grand progrès ; pour l'enseignement secondaire, il faut rappeler notamment la collection dirigée par M. Niedermann chez l'éditeur Winter ; mais il reste beaucoup à faire ; et même en Allemagne, on se méfie de la linguistique, ainsi que le montre la défense qu'a dû écrire M. Brugmann : *Der Gymnasialunterricht in den beiden klassischen Sprachen und die Sprachwissenschaft* (Strasbourg, 1910). M. B. de C. envisage toujours l'avenir, et son livre se termine par l'affirmation de l'intérêt qu'il prend à la question des langues artificielles.

A. Meillet.

F.-N. Finck. — *Die Sprachstämme des Erdkreises* (Aus Natur-und Geisteswelt, 267 Bändchen). Leipzig, Teubner, 1909. — *Die Haupttypen des Sprachbaus* (ibid., 268 Bändchen). 1910. Je M. 1 (geheftet), 1.25 (gebunden).

Franz-Nikolaus Finck a voulu renouer la tradition, depuis longtemps interrompue, des Gabelentz et des Steinthal, en faisant revivre en Allemagne les études de linguistique générale. Nommé professeur extraordinaire à l'Université de Berlin, il n'aura pas mieux réussi, hélas ! que ses illustres prédécesseurs à obtenir pour ces études la consécration d'une chaire magistrale ; une maladie de cœur l'a emporté le 5 mai dernier à l'âge de 42 ans !

Les deux ouvrages dont il est question ici sont les der-

niers qu'il ait signés. Il serait inexact de considérer comme une sorte de testament scientifique deux courts manuels de vulgarisation, qui ne sont en grande partie que des cours rédigés. On peut cependant s'y faire une juste idée de son érudition et de sa méthode et mesurer par suite la perte que la mort de Finck fait subir à la linguistique.

Le premier n'est guère qu'une classification des langues par familles, où toutes les langues du globe sont rangées méthodiquement. C'est-à-dire que c'est souvent une simple énumération, mais d'une richesse inconnue jusqu'ici et où l'érudition est vraiment déconcertante. Il est même humiliant pour un linguiste de parcourir l'index alphabétique qui termine l'ouvrage, où ne sont pas enregistrés moins de 2 100 noms de langues (il y en a plutôt davantage), et d'y voir le français et l'allemand, le grec et le latin, le sanskrit et l'hébreu noyés dans un océan de noms, dont la plupart n'évoquent aucune idée précise à l'esprit. Et la liste même n'est pas complète, puisque n'y figure pas le *tocharisch,* qui n'était pas encore inventé. L'ouvrage comporte quatre grands chapitres, correspondant aux quatre races *caucasique, mongole, américaine* et *éthiopienne*. En empruntant cette division à l'ethnographie, l'auteur ne s'en dissimulait pas les inconvénients (v. p. 7) ; mais il a pensé qu'elle offrait l'avantage de catégories très larges et très lâches, qui ne préjugeaient en rien la solution de problèmes linguistiques encore pendants. Nous ne le chicanerons pas sur ce point, tout en constatant qu'il y a dans cette détermination un aveu d'impuissance, et en souhaitant que les progrès de la linguistique permettent un jour à ceux qui reprendront l'œuvre de Finck de dégager des faits eux-mêmes une division adéquate au sujet. Parmi les langues de la race caucasique figurent les langues indo-européennes, sémitiques, caucasiques, dravidiennes et quelques autres malaisées à classer, comme l'élamite, le chaldéen, le lycien, l'étrusque et l'ibère, ancêtre du basque. Les langues de la race mongole se divisent en austriques (austro-asiatiques et austronésiques ou malayo-polynésiennes), indo-chinoises, ou-

ralo-altaïques et hyperboréennes ; Finck y joint le sumérien. Celles de la race américaine sont rangées géographiquement par région du Nord au Sud. Enfin, les langues de la race éthiopienne sont celles des nègres d'Afrique et d'Océanie. L'ouvrage n'est guère qu'un répertoire de noms ; mais comme tel, grâce à sa riche documentation, il peut rendre de grands services.

L'autre manuel renferme plus d'idées, et prête davantage à la discussion. Il est consacré à l'exposé des différents systèmes linguistiques de l'humanité. Comme il suffisait d'en fournir ici des échantillons caractéristiques, l'auteur a choisi huit langues, actuellement parlées, dont il expose le mécanisme. Il commence par le chinois, et continue par le groenlandais, langue hyperboréenne, puis par le soubiya, qui appartient au groupe africain (Haut-Zambèze). Viennent ensuite le turc qui représente l'altaïque et le samoan, langue malayo-polynésienne. Le sémitique est enfin représenté par l'arabe, l'indo-européen par le grec moderne et le caucasique par le géorgien. Le choix de ces langues se justifie parfaitement, mais l'ordre dans lequel elles sont étudiées est assez bizarre. L'auteur s'explique à ce sujet p. 6, en disant qu'il a été préoccupé de présenter dès le début les langues les plus éloignées du type classique et de marquer le plus possible par de fortes oppositions les différences des systèmes linguistiques. C'est un procédé de conférencier, qui veut tenir en éveil l'attention de son auditoire ; l'utilité en apparaît moins dans un livre. Mais on reconnaît d'ailleurs à d'autres signes encore que ce livre est une rédaction de conférences : la disposition même des matières dans chaque chapitre obéit aux nécessités du langage parlé. Il s'agit toujours de frapper l'auditeur par une image vive et précise, et de tout ramener à l'opposition de quelques idées qui se laissent aisément formuler et retenir. Le lecteur qui poursuit le raisonnement à tête reposée et qui s'abandonne aux réflexions que suggère le texte est exposé à regretter çà et là que la description ne soit pas plus détaillée ; mais il est juste d'ajouter qu'en faisant suivre chaque chapitre d'une « Sprachprobe » avec

mot à mot et traduction allemande, l'auteur a mis le lecteur à même de contrôler et de compléter l'enseignement fourni. Aussi bien se proposait-il simplement de marquer par quelques traits caractéristiques les différences essentielles entre les langues. Ces différences tiennent, suivant lui, à la façon dont s'accomplissent dans l'esprit du sujet parlant les deux opérations psychiques successives qui constituent le langage, l'une d'analyse, l'autre de synthèse. Une représentation étant donnée, les éléments en sont d'abord séparés par l'esprit, puis réunis par lui et ramenés à l'unité. « Auf jeden Fall beginnt die Rede meist mit einem Zerlegen, und fast niemals fehlt ihr das Verbinden » (p. 5). Mais les éléments séparés sont d'étendue très variable, et il y a une hiérarchie des langues, qui est donnée p. 150 dans la conclusion, suivant qu'elles sont de structure « massive » (type : le groenlandais) ou « fragmentaire » (type : le soubiya), ou qu'elles se rapprochent plus ou moins de l'une des deux (type intermédiaire : le chinois). Et d'autre part la façon dont s'opère la reconstitution de la représentation varie également beaucoup : on trouvera p. 154 la répartition à ce point de vue des langues étudiées, les unes comme le chinois et le samoan étant « isolantes », les autres comme le grec, l'arabe et le géorgien « flexionnelles » (avec des variétés dans le mode de flexion) ; tandis que les trois autres, qui occupent une position intermédiaire, sont : le turc « subordonnant », le groenlandais « incorporant » et le soubiya « juxtaposant ». Qu'il y ait quelques réserves à faire sur cette répartition, et que la réalité soit peut-être un peu plus complexe qu'on ne le croirait à lire le livre, c'est ce que Finck lui-même reconnaît avec prudence. Il faudrait pour le critiquer dans le détail une érudition que peu d'hommes sont capables d'acquérir. Dans l'ensemble, l'exposé paraît juste et se tient bien ; il est conduit d'un style oratoire, alerte, vigoureux et expressif. Comme il ne s'agit que de linguistique générale, toute considération historique en est rigoureusement bannie.

J. Vendryes.

G. Peano. — *Vocabulario commune ad linguas de Europa* (Vocabulaire commun aux langues d'Europe). Turin (Bocca frères), 1909, in-8, 87 p.

M. Peano, un mathématicien, s'est proposé de montrer qu'il existe un vocabulaire commun aux grandes langues de l'Europe : anglais, allemand, français, espagnol, italien, portugais et russe ; ce vocabulaire se compose pour une petite part de vieux mots indo-européens, comme les noms du « père » et de la « mère », et surtout de mots latins ou grecs. M. P. rédige ses explications en une sorte de latin sans flexion que tout homme ayant appris un peu de latin saisira sans peine. La tentative de M. P. prouve une fois de plus que les langues romanes et l'anglais possèdent un fonds de vocabulaire commun qui suffirait à peu près à tout exprimer. Mais les langues germaniques autres que l'anglais et plus encore les langues slaves ont des vocabulaires tout autres. Le livre de M. P. pourrait donner à un linguiste l'idée d'étudier le vocabulaire commun des langues modernes de l'Europe. Il faudrait tenir compte des mots qui se traduisent exactement d'une langue à l'autre.

A. Meillet.

H. Ehrlich. — *Zur indogermanischen Sprachgeschichte.* Progr. Königsberg, 1910, in-8, 82 p.

M. H. Ehrlich, qui n'a pas pris part à la grande *Festschrift für K. Brugmann* (I. F. XXV-XXVI), dédie en revanche à l'éminent maître de Leipzig ce programme, tout plein de remarques ingénieuses et érudites. Ce n'est pas un livre, c'est un recueil de notes. Là même où M. E. annonce un article développé, sur le verbe κραίνω, il donne en réalité sous ce titre commun une série d'observations très diverses et dont le lien est fortuit. Les indi-

cations de M. E. sont souvent intéressantes, ainsi l'hypothèse d'une haplologie à distance dans des mots tels que Ἀπολλωφάνης de *Ἀπολλωνοφάνης (M. E. aurait pu rappeler lat. *lapicīda,* au lieu de **lapidicīda*; le P. Sacleux cite, dans sa *Grammaire des dialectes swahilis,* p. 30, des faits analogues, comme *ku-pepeta* et **ku-peta-peta*); toute l'étude sur les cas mystérieux où le grec a ι au lieu d'un ε attendu; l'étymologie nouvelle assez séduisante qui rattacherait le second terme de ἰοχέαιρα à la racine du skr. *há-vate.* Mais parfois aussi M. E. semble avoir été un peu indulgent à ses propres idées; et ses hypothèses sont souvent fragiles. Il a sans doute raison de repousser le rapprochement du lat. *cāseus* avec sl. *kvasŭ,* non que le traitement lat. *u-* de **qw-* puisse passer pour démontré ou même pour vraisemblable, mais parce que l'on devrait au moins avoir **quāseus*; mais un mot de ce genre n'a pas nécessairement une étymologie indo-européenne; s'il existait pour *cāseus* une correspondance sûre dans d'autres langues, on l'enregistrerait; il n'y en a pas : c'est donc, comme tant d'autres, un mot d'origine inconnue; en tout cas lit. *kartùs* « amer » appartient à la racine de *kertù* « je coupe », et skr. *kaṭúḥ* repose sur **kr̥tuḥ,* non sur **kartuḥ.* — P. 13, il est possible que delph. hομεσ-τιων de l'inscription des Labyades soit emprunté : c'est un composé, un mot savant; mais on admettra malaisément que εκαστος C 40 soit aussi emprunté, tandis que partout ailleurs il y a Ϝεκαστος; en réalité il s'agit de la dissimilation du Ϝ sourd de Ϝεκαστος par le Ϝ précédent de Ϝοι-καδε. — P. 19. Est-ce que *τεκοσμωρ ne donnerait pas *τέκ-μωρ? — P. 21. L'étymologie que M. E. propose de sl. *srŭstĭ, srŭxŭkŭ, -srŭxnąti* n'est guère plaisante pour le sens, et elle n'est pas neuve; cf. Hirt, BB. XXIV, 235 et 252; si elle est correcte, il faut rapprocher lat. *crīnis, crista* de *cerebrum,* et cela va contre toutes les idées de M. E. — P. 27. L'abrègement de -αι dans ἔσσεται ἦμαρ est du même ordre que l'abrègement de toutes les longues en hiatus chez Homère; le grec n'avait pas de yod, et il est téméraire d'en supposer un ainsi. — P. 52. On voit mal comment ὅσιος se concilie pour le sens avec got. *si-*

dus « coutume » ; mais les exemples de θι passant à σι méritent l'attention. — Il y aurait beaucoup à discuter dans le détail ; mais on lira la brochure de M. E. avec plaisir, car elle est toujours personnelle, et avec profit.

A. Meillet.

H. Oldenberg. — *Ṛgveda*. Textkritische und exegetische Noten. Erstes bis sechstes Buch. Berlin, 1909, in-4, vii-438 p. (*Abhandlungen* d. k. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, Phil.-hist. kl., Neue Folge, XI, 5).

Le texte du Ṛgveda est, avec celui des poèmes homériques, l'un de ceux que les linguistes sont le plus souvent obligés de manier ; le commentaire suivi qu'un maître des études védiques tel que M. Oldenberg donne ici rendra aux comparatistes des services immenses, et il convient de remercier vivement le savant qui a entrepris un travail aussi vaste et aussi difficile. Il est inutile de dire ici quelle est sur ce domaine l'autorité de M. O. ; même le lecteur le plus incompétent sera frappé de la connaissance profonde qu'a M. O. de tout ce qui touche au Véda, connaissance qui s'étend à la linguistique comme à tout le reste et se sent partout sans se mettre jamais en évidence. Les indications bibliographiques toujours topiques qui sont données suffiraient à faire de ce beau commentaire un outil de travail indispensable. Il suffira de relever ici quelques détails, soit pour les discuter soit pour en marquer l'intérêt linguistique.

P. v. Suivant une vieille habitude des védisants, M. O. continue d'écrire par exemple *tăbhiām* dans les cas où la métrique conduit à restituer un *i* devant un *y* ; les linguistes, moins au fait de la graphie védique et plus sujets par suite à se laisser tromper par la transcription, feront bien de préférer des notations telles que *tăbh*(*i*)*yām*, où le *y* écrit et réellement prononcé est maintenu, et où l'*i* restitué est dénoncé comme une addition.

P. 3. Les linguistes verront avec plaisir disparaître le thème **óma-* qui faisait tache dans la racine *seṭ* de *ávati, ávitave*, *-ūtaḥ,* etc. ; l'absence de l'*i* dans *óman-, omán-* est moins surprenante ; car pareille absence est fréquente devant le suffixe *-man-*. Le rapport de **óma-* et de *ū́ma-* était énigmatique.

P. 15. M. O. admet une construction de la postposition *ā́* avec le datif ; mais il faut maintenant rapprocher l'exposé de M. Wackernagel, K. Z., XLIII, p. 288 et suiv. ; cf. Bartholomae, *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften,* Phil.-hist. Kl., 1910, nº 5[1].

P. 23. Pour qui croit que le représentant normal de l'indo-iranien **sč* est skr. *cch,* le fait que la graphie *puruçcandrá-*, *áçvaçcandra-, suçcandrá-, viçváçcandra-* est contraire aux exigences de la métrique est le bienvenu ; il aurait été bon d'ajouter que *çcand-* n'est garanti nulle part par la métrique dans le Ṛgveda ; on peut lire *canicadat,* V, 43, 5 ; *candra-,* IV, 2, 13, et VIII, 65, 11 ; et dans III, 31, 15.

máhi kṣétram purú çcandrám vividvā́n

la lecture *candrám* éviterait une longue anomale à la seconde syllabe après la coupe (on peut lire *purucandrám,* comme le note M. O.). En tout cas, il sera sage de ne pas recourir à *çcandráḥ* en grammaire comparée : c'est une forme au moins suspecte. — La correction en *camnan* de l'ἅπαξ *çcamnam,* I, 104, 2, remettrait en ordre la fin de pāda, si bien que le *çc* doit ici passer pour douteux, et du même coup on est tenté de révoquer en doute le rapport avec l'ἅπαξ avestique *sčąθwa-* « détruit (?) ». Vd XIII, 40. — Il ne reste donc à l'initiale que le groupe de *çcótati* ; il se trouve que les exemples de *çcótati* sont tous à des places qui ne permettent pas de décider si la métrique demande un groupe initial ou une consonne simple ; mais *ghṛtaçcút-* et *madhuçcút-* supposent bien en effet un groupe de consonnes ; reste à savoir comment s'explique ce cas unique de *çcótati* ; il est d'autant plus malaisé d'avoir une

1. Il convient d'attirer l'attention de nos confrères sur cette nouvelle publication académique, due à une libéralité privée.

opinion sur cette forme que l'on n'en a pas d'étymologie claire.

P. 25. Importantes observations sur l'emploi de *te* comme accusatif : c'est aussi une forme dont les comparatistes ne devront pas faire usage.

P. 53. On notera le rapprochement de *duhitā*, compté pour deux syllabes, IX, 113, 3, avec pāli *dhītā*, pràkr. *dhīdā, dhīyā* et *dhūdā, dhūyā* ; il s'agirait d'une forme familière abrégée, comparable par exemple à lit. *dūkrà* à côté de *duktė̃*.

P. 55. Les remarques faites sur le sens de *gábhastiḥ* « main (en tant qu'elle tient un objet) » sont intéressantes pour l'étymologie du nom de la main. Le nom de la « main » varie, on le sait, presque d'une langue indo-européenne à l'autre ; et le sens est le plus souvent celui de « la prenante » : gr. χείρ, arm. *jeṙn*, alb. *dorε*, lat. dial. (?) *ir* (sur l'absence de *h*, cf. Ernout, *Éléments dialectaux*, p. 86), — v. sl. *rąka*, lit. *rankà*, — got. *handus*. Il semble que *gábhastiḥ* appartienne de même à la famille du lit. *gabenù* « je porte ». — Partout le nom de la « main » est féminin par opposition au nom du « pied » qui est masculin ; même l'arménien a trace du féminin quand il oppose le génitif-datif pluriel de *jeṙkh* « mains », qui est *jeṙaç*, au génitif-datif de *otkh* « pieds », qui est *otiç* ; ces deux thèmes, originairement consonantiques, ont des traitements différents qui s'expliquent par la différence ancienne de genre. L'indo-iranien seul a le masculin : skr. *hástaḥ*, zd *zastō*, — skr. *pāṇiḥ*. De même *gábhastiḥ* est toujours du masculin ; il n'y a de doute que pour l'exemple *R̥*V., I, 54, 4, et M. O. a montré comment ce passage n'est pas probant. — Quand on essaiera de voir pourquoi le nom de la main varie d'une langue à l'autre, pourquoi il a presque partout le caractère d'un mot artificiel fabriqué pour éviter le nom propre de l'organe et pourquoi le mot est en général féminin, il y aura grand compte à tenir des remarques de M. O. sur *gábhastiḥ*.

P. 225. Le renvoi à Brugmann, *Grundr.*, II, 997, ne suffit pas à éclaircir l'accentuation de *túñjamānaḥ* ; mais bien entendu il n'y a pas lieu de toucher à la forme livrée

par la tradition. Il s'agit sans doute de cas où le type thématique a maintenu la place du ton des formes athématiques auxquelles il a été substitué ; *túñjamānaḥ* a l'accentuation de *túñjānaḥ,* qui est attesté à côté de *tuñjānáḥ, tuñjáte* (3e plur.), tout comme *çúmbhate, çúmbhamānaḥ* (en regard de *çumbháti* et *çumbhámānaḥ*) a l'accentuation de *çúmbhānaḥ* (M. S. L., XIII, 113 et suiv.) ; on a aussi *índhānaḥ.* Tous les présents thématiques à nasale infixée sont issus du type athématique : skr. *vindáti,* zd *vindaiti* ont encore en face d'eux gâth. *vīnastī,* zd *vīnasti* ; skr. *siñcáti,* zd *hinčaiti,* le participe véd. *siñcatī* ; skr. *ṛñjáti,* la 3e plur. *ṛñjate* et le participe *ṛñjatī.* Il peut arriver par hasard qu'aucune forme athématique ne soit conservée, ainsi pour skr. *kṛntáti,* zd *kərəntaiti* ; mais c'est toujours du type athématique qu'il faut partir pour l'explication.

P. 257. M. O. donne de bonnes raisons de douter de la brève de *tr(i)yudhā* en regard de *ū́dhan-* ; c'est un des principaux exemples de l'influence supposée du ton sur la quantité de *u* qui disparaît. Et à ce propos, M. O. montre l'incertitude de quelques autres exemples de l'alternance *ū* : *u, ī* : *i.*

P. 300. La racine *bhar-* n'est pas une véritable racine *aniṭ* ; elle flotte entre le type *seṭ* et le type *aniṭ* ; une coupe *bhari-ṣáḥ* peut s'autoriser en sanskrit même de *bhárī-man-,* et, en dehors du sanskrit, de serbe *brȅme,* lat. *prae-feri-culum,* gr. φέρε-τρον, etc.

Des index permettent de retrouver aisément les questions étudiées ; mais tout ne s'y trouve pas, et l'on y cherchera en vain par exemple un renvoi à l'excellente discussion de l'énigmatique *sū́re,* I, 34, 5, dont les observations de M. O. montrent qu'il sera bon de ne pas faire usage en linguistique.

On souhaitera vivement que M. O. achève le plus tôt possible ce beau commentaire qui permet aux non védisants l'usage d'un texte indispensable. Les linguistes, à qui chaque page de l'ouvrage ouvre des vues intéressantes, lui en devront une profonde reconnaissance et ne lui ménageront pas leur admiration.

A. Meillet.

A. Macdonell. — *Vedic Grammar.* Strasbourg, K. Trübner, 1910, 450 p. (*Grundriss der indo-arischen Philologie,* Band I, Heft 4).

On sait que la langue des hymnes védiques, bien qu'elle ne soit pas sans présenter des variations, se distingue bien dans son ensemble de la *bhāṣā* et du sanskrit classique, auxquels elle s'oppose non seulement pas son caractère archaïque remarquable mais encore parce qu'elle repose sur un autre dialecte du vieil indien. Aussi a-t-on reconnu depuis longtemps la nécessité d'une grammaire védique indépendante. Benfey en avait conçu le plan dès 1852 bien qu'alors la partie de beaucoup la plus grande du travail philologique préliminaire fût encore à faire ; c'est ainsi que seuls le Sāmaveda, publié par Benfey lui-même, et le quart environ du Rgveda avaient été édités. On comprend sans peine que Benfey soit mort au début de la tâche énorme qu'il s'était proposée, au milieu de ses travaux préparatoires. Depuis les choses ont bien changé : les études de détail, les relevés de formes, les éditions, commentaires et essais de traduction se sont succédés avec rapidité. Grâce aux Burnouf et Grassmann, à MM. Lanman, Oldenberg et Bloomfield, à leurs élèves et émules, le terrain a été défriché ; et pour ce qui est plus spécialement de la grammaire deux ouvrages d'ensemble d'importance capitale ont paru ou sont en train de paraître, la *Sanskrit Grammar* de Whitney et l'*Altindische Grammatik* de M. J. Wackernagel, qui sont des guides et des modèles incomparables, l'une pour ce qui est de la linguistique et de l'histoire, l'autre au point de vue descriptif. Bref, cinquante ans environ après que Benfey l'avait formé un peu audacieusement, son projet était devenu aisément exécutable. La rédaction d'une grammaire védique apparaissait, sinon comme facile, du moins comme très possible : même l'on pouvait dire en un certain sens que celui qui l'entreprendrait serait bien plutôt exposé à manquer d'originalité qu'à en montrer trop.

M. Macdonell s'est bien rendu compte que la grammaire védique dont il avait assumé la rédaction existait en grande partie à l'état dispersé ; lui-même dit dans son introduction qu'en réalité divers chapitres de l'ouvrage ont été traités déjà et que ce qui fait défaut ce n'est en somme que le groupement, la coordination de travaux restés trop longtemps épars. Sa *Vedic Grammar* réunit, en effet, tout ce qui a été publié et rend possible pour la première fois une vue d'ensemble du sujet, « a general survey of the subject ». Dans son souci d'être complet, M. Macdonell a même ajouté aux dépouillements connus des textes canoniques ceux des Khilas du Rgveda, des hymnes dipersés et des citations. D'ailleurs l'ouvrage entier est rédigé avec le plus grand soin : l'auteur a pris, par exemple, la peine de traduire tous les exemples cités et de donner partout des paradigmes véritables : c'est-à-dire qu'après avoir fourni pour chaque type de flexion nominale ou verbale un modèle, le plus souvent obtenu par reconstitution au moins partielle, il l'a fait suivre du tableau des formes vraiment attestées.

En revanche, la grammaire de M. Macdonell prête à la critique par ailleurs. Son livre n'a pas d'autre unité que celle du sujet : il répond bien au programme que trace l'auteur lui-même dans son introduction (*Vediç Gr.* p. 1) quand il dit : *it is advisable that all this... material should now be brought together* « il est opportun de réunir maintenant tous ces... matériaux ». La phonétique, qui est entièrement dépendante de la grammaire de M. J. Wackernagel, est comparative : mais le reste de l'ouvrage, sauf le chapitre des composés où l'influence de M. J. Wackernagel se fait à nouveau sentir, l'est fort peu. Bien entendu il ne s'agit pas ici de reprocher à M. Macdonell d'avoir suivi un maître tel que M. J. Wackernagel et de n'avoir pas innové après lui ; au contraire, nous serions plutôt portés à le louer d'avoir choisi un pareil guide et d'avoir aussi franchement accepté son autorité. Mais il semble que la *Vedic Grammar* dans son ensemble aurait gagné beaucoup si quelque chose de la méthode qui est reproduite dans la première partie, se faisait sentir aussi dans la seconde. Le linguiste qui lit la grammaire de

M. Macdonell, ou qui la consulte de façon courante, est surpris de voir comment le védique qui est considéré d'abord au point de vue historique, comme un dialecte indo-européen, est plus tard étudié de façon surtout philologique et descriptive. D'autant que c'est là une façon assez dangereuse d'étudier la langue des anciens hymnes. Autant Whitney a eu raison d'étudier et d'exposer le mécanisme du sanskrit pour lui-même, en le séparant à la fois de l'indo-européen dont il est fort différent et des prākrits, autant il est aventureux de vouloir isoler le védique. Nous le savons trop mal et nous n'en connaissons qu'un seul aspect d'ailleurs très particulier. Aux yeux des grammairiens de l'Inde, il apparaissait comme la somme d'un certain nombre d'exceptions, c'est-à-dire de faits obscurs, anormaux et inexplicables ; plus heureux nous sommes en mesure d'y reconnaître un dialecte vivant, et de comprendre, en partant de l'indo-européen, ce qui à première vue semble étrange en lui. Il est inadmissible que nous ne profitions pas de cet avantage. Ainsi aucun comparatiste ne consentira à voir avec M. Macdonell une voyelle de liaison dans l'*i* de *mah-i-ṣá-* ou de *tav-i-ṣá-* (*V. G.*, p. 133, § 184 *a*) alors que l'on a en védique *mahā-* et *tū-*, non plus que dans l'*u* de *ar-u-ṣá*, à côté duquel on trouve *aruṇa-* en sanskrit même, ἐρυθρός en grec ; peu importe ici comment les théoriciens indiens, tous relativement tardifs, ont conçu les choses. D'autre part la présence de *-iṣa-*, *-uṣa-* à côté de *-sa-*, si elle est obscure au point de vue du sanskrit s'explique précisément en védique pourvu qu'on le considère au point de vue comparatif. De même la flexion de *máh-*, telle qu'elle est indiquée § 351, *c*, est tout à fait incompréhensible, car elle aussi repose sur une série de phénomènes indo-européens propres à la racine dissyllabique **mehā-*, **mehə-*. De même encore le rôle véritable des thèmes de cas obliques en *-an-* dans les noms neutres à suffixes variables ne ressort guère de l'exposé du § 326 *c* : et par suite les alternances *dā́ru*, gén. *drúṇaḥ*, loc. *drúṇi*, *ā́yu*, loc. *ā́yuni*, *-sā́nu*, loc. *sā́nuni* par exemple, dont le sens est pareil se trouvent isolées et demeurent forcément inintelligibles.

Il est superflu d'ailleurs d'aligner des exemples particuliers. Il apparaît assez à travers toute la *Vedic Grammar* que l'intérêt principal de M. Macdonell ne porte pas sur la linguistique ; ses références se bornent uniquement au *Grundriss* et à la *Kurze vergleichende Grammatik* de M. Brugmann. La forme si intéressante de nominatif-accusatif pluriel *dīrghaçrút*, par exemple, reste sans explication dans la grammaire (§ 308, p. 188), simplement parce que l'interprétation qu'en a donnée M. A. Meillet, qui n'est pas proprement sanscritiste ne figure pas dans le Manuel de M. Brugmann, et pour cause (cf. *M. S. L.*, t. XIII, p. 206). D'ailleurs là même où M. Macdonell a pour guide des grammairiens, il laisse voir que la linguistique ne lui est pas familière et qu'elle lui reste, en quelque sorte extérieure. Il emprunte, par exemple, à M. Brugmann sa distinction, qu'il n'y a pas lieu de discuter ici, entre la *base* et la *racine* (p. 7, note 8). Le premier de ces deux termes désigne, on le sait, d'après MM. Hirt et Brugmann, tout élément, radical ou suffixal, qui est capable d'alternances vocaliques ; le second s'applique seulement à la partie essentielle et caractéristique du sens qui se retrouve de façon constante dans toute une catégorie de mots (Brugmann, *Abrégé de Gr. comp.*, § 365). Comme exemple de base, M. Brugmann donne (*loc. cit.*, § 211), skr. *bhū-táḥ*, i.-e. **bhū-tós*, qui alterne avec skr. *bhávi-tum*, i.-e. **bhéwə-tum* : M. Macdonell au contraire pose d'une part *bhávi-* comme base, de l'autre *bhū-* comme racine. Ce faisant, il paraît attribuer au degré zéro de racines (ou bases) dissyllabiques un autre nom et une autre définition qu'à leur degré *e*. Il se peut qu'il ne s'agisse en fin de compte que d'une gaucherie d'expression ; mais il faut reconnaître que c'est une gaucherie surprenante en l'espèce et qui certes ne se rencontrerait pas sous la plume d'un grammairien exercé. Cette sorte d'imprécision, d'à peu près se retrouve d'ailleurs sans cesse ; il est difficile, par exemple, de comprendre comment dans *çákhā-* le *ç* initial serait pour **ch* parce que deux aspirées ne sont pas tolérées dans *une même syllabe* (*Vedic Grammar*, § 40 *a*) ; on ne voit pas non plus comment le morphème *-ar-* de *uṣár-*

« aurore », *devár-* « frère du mari », *nánāndar-* « sœur du mari » est un suffixe de noms d'agents et l'on est surpris d'apprendre que les féminins en *-ā* long ne présentent jamais la finale *normale -s* au nominatif singulier. On peut regretter aussi que certaines précisions qui sont données par M. J. Wackernagel ne se retrouvent pas chez M. Macdonell : par exemple la traduction de *ní* par « in » est trop vague (§ 18) ; certes *ní* peut être rendu le plus souvent par l'anglais « in », mais seulement d'une façon approximative et son sens exact est « vers dedans, vers en bas » ce qui au point de vue de l'étymologie, n'est pas sans importance (cf. gr. ἔνι et v. sl. *nizŭ*). A propos de la résistance qu'offre à l'allongement rythmique l'*ă* final du vocatif singulier des noms masculins thématiques, M. Macdonell cite l'exception bien connue *vṛṣabhā* et aussi *hāriyojanā*, mais il ne reproduit pas le point d'interrogation dont M. J. Wackernagel avait dans sa prudente sagesse fait suivre un vocatif douteux que déjà Ludwig considérait comme un instrumental (cf. Oldenberg *Ṛgveda*, I, 61, 16).

En somme la *Vedic Grammar* du *Grundriss* est l'œuvre d'un védisant compétent, et tous ceux qui l'utiliseront y trouveront réunis des renseignements abondants, disposés de façon traditionnelle mais claire ; elle est appelée à rendre des services appréciables comme répertoire. Mais en tant que grammaire au sens strict du mot le livre de M. Macdonell ne remplace ni ne complète aucun des ouvrages spéciaux parus jusqu'ici : les linguistes y trouveront des matériaux mais point de doctrine. Le travail de groupement et de compilation est fait, celui de coordination et de combinaison reste à faire aux techniciens.

R. Gauthiot.

A. Gercke und E. Norden (unter Mitwirkung von P. Kretschmer, P. Bickel, E. Bethe, P. Wendland). *Einleitung in die Altertumswissenschaft.* I Band. Leipzig (Teubner), in-8, xi-588 p.

Une petite partie du volume seulement a un caractère linguistique : quelques pages des observations de M. Gercke sur les méthodes philologiques, où il s'efforce de marquer les points de contact entre la philologie classique et la linguistique et de dissiper un malentendu déjà ancien ; ce malentendu d'ailleurs va s'atténuant maintenant que les linguistes s'efforcent d'avoir toute la rigueur philologique qu'ils peuvent atteindre et que de nombreux philologues ont acquis des connaissances linguistiques — et surtout le chapitre de la langue, dû à M. Kretschmer. Personne n'était mieux qualifié que M. Kretschmer pour exposer dans un manuel général de philologie classique l'histoire du grec et du latin. Linguiste sûr et rigoureux, pourvu de connaissances très larges, ayant étendu sa curiosité par delà même le domaine indo-européen, il a en même temps toute la précision d'un philologue de profession sur le domaine hellénique auquel il a donné le meilleur de son activité ; la réconciliation de la linguistique et de la philologie lui tient si fort à cœur qu'il a fondé, avec M. Skutsch, une revue, *Glotta*, tout exprès pour y travailler.

Un exposé d'ensemble de l'histoire des langues grecque et latine pareil à celui qu'on trouve ici n'avait pas encore été donné. L'espace consacré à la langue dans le grand recueil *Kultur der Gegenwart* était beaucoup trop petit pour permettre aux éminents auteurs, MM. Wackernagel, pour le grec, et Skutsch, pour le latin, de tracer autre chose que des esquisses sommaires. Disposant d'une centaine de pages (p. 131-229), M. Kretschmer a pu indiquer tout le développement historique des deux langues classiques. Les traits généraux sont indiqués avec clarté, mais, en même temps, l'exposé est plein de choses, riche

de détails savoureux (par exemple, même les précis de M. Thumb et de M. Buck ne donnent pas l'équivalent exact de ce qui est finement indiqué sur l'aoriste en -ξα des verbes en -ζω dans les dialectes, p. 149). Tous ceux qui s'intéressent aux langues anciennes devront lire cet exposé. Ce qui peut-être y manque le plus, c'est que l'importance dominante de la colonisation n'y est pas assez marquée : c'est en Asie Mineure, pays de colonisation, que se sont créées et la première langue littéraire grecque et la première κοινή hellénique, la κοινή ionienne, qui a été la première base de la κοινή définitive.

P. 132. M. Kretschmer cite sa *Glotta* comme ayant pour objet d'organiser une coopération de la linguistique et de la philologie. Le même effort se manifeste souvent aussi maintenant, et de manière très heureuse, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, et même dans les *Indogermanische Forschungen*.

P. 136. L'accord de l'indo-iranien et du slave prouve que l'indo-européen oriental avait le locatif pluriel thématique en **-oisu* (skr. *-eṣu*, v. sl. *-ěxŭ*) ; mais, en l'absence de toute autre donnée, il est un peu risqué de conclure de là que la finale du gr. ἀγροῖσι résulte d'une altération secondaire.

P. 136 et suiv. L'exemple de succession chronologique aurait été plus saisissant et plus sûr tout à la fois en prenant le cas de -νσ- ancien, au lieu de celui de -σν-, soit par exemple *ἐστᾱμαντσα > ἐστᾱμᾱνα > ion. ἐστήμηνα, puis d'autre part *παντyα > πᾶσα (ionien-attique par exemple) > lac. πᾶhα.

P. 150. La forme cypr. πεισει, connue depuis longtemps et qui vient de se retrouver sur la vieille inscription cypriote publiée par M. A. Meister, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1910, p. 148 et suiv., ne suffit pas à prouver que l'arcado-cypriote ait le même traitement des labiovélaires devant les voyelles de timbre *e* que l'éolien. Il faudrait au moins avoir les autres formes de ce verbe : si vraiment πι est le traitement normal panhellénique de *$k^w i$, on attend au présent *πινϝω, et non τίνϝω ; le parfait *πεπο(y)α, *πεπιμαι devrait aussi avoir π. Dès lors que prouve πεισει, qui est entièrement isolé, et qui n'a en arcadien aucun exemple parallèle ?

P. 160. Le béot. ηγυς ne prouve pas que les désinences de datif pluriel en -οις se soient développées aussi en Béotie ; à la date où ces formes y sont attestées, elles ne prouvent guère que l'influence de la κοινή étolienne ; la forme -υς ne doit pas faire illusion ; les Béotiens du IIIe-IIe s. av. J.-C. n'ignoraient pas que leur parler répond par υ à la diphtongue οι des autres dialectes. Sauf dans les colonies corinthiennes de Sicile, où -οις remplace -εσσι, la finale -οις de datif pluriel des thèmes consonantiques ne s'est développée de manière autonome que dans le groupe du Nord-Ouest, à commencer par l'éléen, où l'ancienne forme -εσσι ne subsiste que sporadiquement.

P. 172. M. Kretschmer maintient sa doctrine des origines multiples de la κοινή, qui a été beaucoup critiquée. Il n'est pas contestable que tout le fond de la κοινή est ionien-attique, et plutôt attique qu'ionien. La formation de l'infinitif, la déclinaison des thèmes en -ο- et en -ι-, les pronoms personnels sont très nets à cet égard.

D'une manière générale, on appréciera la prudence de M. Kretschmer. S'il vient à parler de l'habitat des Indo-Européens, il évite même de mentionner l'argument spécieux, mais trop fragile, du domaine du « hêtre » et demeure sur la réserve.

A. Meillet.

Albert Thumb. — *Handbuch der griechischen Dialekte* (*Indogermanische Bibliothek. Ie Reihe, n° 8*). Petit in-8 de XVIII-403 pages. — C. Winter, Heidelberg, 1909.

Depuis la publication du grand ouvrage d'Ahrens (*De graecae linguae dialectis* : I. *De dialectis aeolicis et pseudo-aeolicis.* II. *De dialecto dorica,* 1839 et 1843), personne n'avait mené à bonne fin un exposé grammatical d'ensemble sur les dialectes grecs. A l'époque où Ahrens écrivait, la difficulté d'une telle entreprise tenait avant tout à la pauvreté du matériel épigraphique dialectal ; elle est au contraire constituée aujourd'hui par sa très

grande abondance (surtout en ce qui concerne les périodes récentes), et son extrême dispersion. Outre les grandes collections d'inscriptions dialectales, celle de l'Académie de Berlin : *Inscriptiones graecae* et la *Sammlung* de Collitz et Bechtel, il y a une foule de recueils particuliers énumérés par M. Thumb (p. 30-31 de son ouvrage), et, chose tout à fait regrettable, les inscriptions nouvelles paraissent au fur et à mesure de leur découverte dans au moins six organes différents. Il est vrai de dire que, depuis 1891, l'*Anzeiger* des *IF.* signale les découvertes d'inscriptions dialectales, et que, depuis sa naissance la *Revue des Études grecques* publie un *Bulletin épigraphique*. Mais il faut en outre tenir compte des traités des grammairiens anciens sur les dialectes et des observations éparses que l'on rencontre dans leurs ouvrages, et aussi des commentaires des modernes à ce sujet. Si l'on ajoute enfin, non seulement les livres, mais les articles qui traitent des points de la dialectologie grecque, on verra que M. Thumb avait affaire à un matériel bibliographique énorme et très disséminé, et qu'il faut lui savoir gré de n'avoir pas reculé devant ce travail de Sisyphe pour nous fournir une exposition claire et commode, sinon complète, de l'ensemble de la phonétique et de la morphologie du grec dialectal, exposition à laquelle se joint presque en toute circonstance l'explication soit certaine, soit très probable que son autorité ou son érudition de linguiste lui fait trouver ou choisir.

L'*Introduction* du livre est en partie consacrée à énumérer toutes ces sources dialectologiques (auxquelles il faut encore ajouter les papyrus) et à en discuter la valeur réelle (p. 13-49). Vient ensuite un essai de groupement des dialectes grecs (p. 49-71). Il y a là d'excellentes pages sur l'enchaînement des dialectes, sur les rapports de la « norme interdialectale » et des dialectes, sur ceux des recherches dialectologiques et des recherches historiques ou ethnographiques. L'auteur adopte une division tripartite des dialectes : un groupe primitivement central, un groupe primitivement occidental et un groupe oriental (p. 57). Pour l'exposition de chaque dialecte particu-

lier, il suit l'ordre géographique en partant du groupe occidental et traite successivement le dorien (continent — îles — Sicile), le dialecte d'Achaïe, l'éléen, les dialectes du Nord-Ouest ; puis il passe au groupe primitivement central : l'achéo-éolien, et étudie l'un après l'autre le béotien, le thessalien, le lesbien, l'arcadien et le cypriote (et le pamphylien). Viennent enfin les dialectes orientaux, l'ionien et l'attique. Le livre s'achève par quelques pages sur la naissance de la κοινή hellénistique pour lesquelles M. Thumb était spécialement autorisé par son bel ouvrages : *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus.*

Après le compte-rendu qu'a donné du *Handbuch* M. A. Meillet dans les n^{os} de février et mars 1910 du *Journal des Savants,* il ne reste plus guère au critique que des remarques de détail à faire sur l'excellent livre de M. Thumb, les unes sans importance réelle, p. ex., sur la p. 6, où M. T. ne cite Hehn *Kulturpflanzen* qu'en 6e édition, alors qu'il en paru une 7e en 1902, les autres qui paraîtront peut-être intéressantes comme celle qui résulte du rapprochement des pages VIII-39-129 et 253 du livre. On voit de suite qu'il s'agit de graphies et de valeurs phonétiques. Aux p. 38 et 39, M. Thumb traite sommairement de l'alphabet grec primitif et laisse croire que jamais rien n'y a correspondu au ^{t}*sadé* de l'alphabet hébréo-phénicien. Pourtant son tableau de la page VIII qui donne dans une première colonne l'alphabet de la stèle de Mésa (IXe siècle), dans une seconde l'alphabet grec primitif, dans une troisième et une quatrième, les alphabets grecs orientaux et occidentaux, enseigne correctement qu'au ꝏ (^{t}*s*) de Mésa correspond encore M(*san*) dans l'écriture grecque la plus ancienne.

La valeur du ^{t}*sadé* sémitique était sûrement ^{t}*s* et elle est encore conservée par le vieil éthiopien. D'autre part le grec commun a sûrement possédé à l'origine un $^{\tau}\sigma$ provenant des groupes indo-européens *-ty-*, *-tw-*, *-ky-*, etc .... — Enfin, sur le domaine ionien, à Éphèse, on a relevé dans une inscription de la fin du VIIe siècle, un signe spécial ͲT destiné à exprimer ce qui est plus tard

noté par un double σ, p. ex. τέϠαρες. Ce signe se rencontra en particulier dans le nom d'Halicarnasse ['Αλικαρναϡε(ω)ν] dont la base est sûrement préhellénique à cause de la finale {— ησσός / — ασός} et dans les noms propres étrangers (cariens) : Παννάϡιος et 'ΟαϠάϡιος, v. Thumb, p. 253. L'auteur se demande si la valeur du signe ϡ n'était pas par hasard *š*, ceci d'après Foat. Cette prononciation déjà attribuée par Lenormant au σάν n'est nullement admissible, parce que dans aucune langue sémitique le *ʿs* n'a une valeur chuintante[1]. N'est-il pas plus séduisant et plus logique de lui reconnaître la valeur *ʿs* que l'on est *obligé* de supposer pour le grec commun? On répète également de livre en livre que le *zaïn*, gr. ζῆτα a pris le nom du *ʿsadé*. Ceci est aussi peu raisonnable. *ζῆνα a été transformé en ζῆτα simplement sous l'influence de βῆτα, δέλτα, ῆτα, θῆτα, ce qui n'empêche pas qu'il ait pu y avoir confusion du ζ et du σάν(*ʿs*) sur quelques points du domaine grec où la population préhellénique était restée particulièrement dense, et où il s'est produit des confusions de sourde et de sonore. C'est le cas pour la Crète, et nous sommes ainsi ramenés à la page 129 du livre de M. Thumb, où il traite des graphies crétoises de l'aboutissant du grec commun *τσ. Sans doute le ϟ (*ʿs*) avait pris très rapidement, ainsi qu'on l'enseigne, le son d'un σ simple ou géminé, se confondant de la sorte avec l'aboutissant du *šin* sémitique, le *samec* étant réservé en Grèce à noter le ξ, au moins à l'Orient. On a alors employé pour noter ce qu'il notait autrefois, soit le ζ (*d* + *z*) (exprimant ainsi la mi-occlusive, mais négligeant la qualité sonore de cette consonne qu'il faut lire sans doute *ʿs*), soit ττ (τ) comme

1. Et qu'on ne voit pas pourquoi le *τσ grec commun aurait passé par (*t*)*š* pour revenir ensuite à la simple sifflante σ(σ) [att. ττ]. — L'erreur signalée se retrouve encore dans le tout récent ouvrage de M. R. Dussaud : *Les civilisations préhelléniques*, p. 299. Si en Arcadie le σάν avait pris le son de *tch*, c'était par un à peu près. Du reste, M. Gercke-*Hermes* (1906), p. 542, ne propose cette valeur qu'en rappelant que M. E. Meyer, *G. des Alt.*, II, p. 385, est d'un avis différent (La forme 'ΑλικαρναϠέων était déjà connue en 1885, date de la publication du *Manuel d'épigraphie grecque* de M. S. Reinach).

en Béotie et en Attique, soit θθ (θ). Pour toutes ces notations la valeur phonétique est *tþ* suivant M. Thumb. Il semble difficile pourtant de ne pas interpréter ζ comme on l'a fait plus haut (*ts*). Ce qui n'empêcherait pas du reste d'admettre la valeur *tþ* pour l'alphabet unitaire en y voyant une évolution phonétique ultérieure. Les confusions de sourdes et de sonores sont bien attestées en Crète par πράδδω, p. ex., qui correspond à πράττω et que cite M. Thumb. [On se demande sur quoi l'auteur s'appuie (p. 129) pour *affirmer* que le θθ (ττ) de θάλαθθαν (att. θάλατταν) provient de κ + *y*; en effet comparez les exemples qu'il cite dans le § précédent : ὀθθάκιν (ὁσάκις), d'un thème * *yot-yo-*) et l'attique βλίττω (* *mlit-yō*), etc...]. Elles le sont également par l'histoire du son ζ en Crète : il est, M. Thumb le dit, également représenté quelquefois par τ(τ), ex. Τῆνα, c. à-d. * ττῆνα = Ζῆνα et par la glose d'Hésychios : ἀγκυρίττει· μεταμέλεται. Ici encore la valeur ancienne devait être *dz* (d'où *dđ*?) > *ts* (d'où *tþ*?). Si le consonantisme du crétois est si différent ici de celui des autres dialectes, cela tient évidemment à l'influence de la langue non indo-européenne qui était encore parlée sur certains points de l'île à l'époque classique et qui n'avait sans doute pas (cf. l'étrusque)[1] le même sentiment net de la sonorité et de la sourdité des occlusives que les anciennes langues indo-européennes (On sait que c'est également le cas pour l'allemand moderne et pour l'arménien). Le béotien et l'attique qui n'ont pas fait la même confusion ont toutefois le même aboutissant pour la sourde * *ᵗs* qui est ττ, sans doute par l'intermédiaire de la géminée * *tˢtˢ*.

Revenons aux remarques de pur détail. P. 59. M. Thumb aurait dû, semble t-il, citer l'*Atlas* de M. Gilliéron à côté du *Sprachatlas des deutschen Reiches*.

P. 87 et 109. Le duel n'est mentionné qu'à propos du laconien et de l'argien. Il est pourtant attesté dans presque

1. En étrusque aussi, le symbole z sert à noter la mi-occlusive sourde *ᵗs*. Les dialectes italiques indo-européens n'ont fait qu'imiter ici la graphie étrusque.

tous les dialectes continentaux à l'époque des alphabets archaïques et locaux.

P. 259. A propos de l'éolien φῆρες = θῆρες peut-être pourrait-on rappeler le φοινή = θοινή d'Alcman (frag[1] 19, édition Bergk). Le cas n'est du reste pas identique ; φοινή serait régulier dans tous les dialectes[1]. Faut-il en conséquence supposer pour θοινή une forme *θεινή ayant pris le vocalisme de φοινή ? Ou, si le mot est bien laconien (et non éolien), ne prouve-t-il pas, malgré la doctrine de M. Thumb (p. 88), que σ pour θ n'est que la notation imparfaite d'un *þ*. Dans φοινή, il serait exprimé tant bien que mal par *f* au lieu de l'être par *s*.

P. 300. Du fait intéressant (déjà signalé par M. Meillet, *REG.* XXI [1909], p. 413 et suiv.) que dans deux inscriptions pamphyliennes le *w* sourd est rendu par φ (= *f*) : φίκατι, il faut rapprocher ce que dit M. Dussaud dans la note de la page 300 de son livre (*Les civilisations préhelléniques*), savoir que le *waw* sabéen a peut-être été emprunté « à un alphabet tel que l'alphabet carien où la forme du φ primitif rend le son *w*[2] ». On peut rappeler de même que, d'après Aristote (cité par Pollux, 9, 77), on trouvait à Sicyone une graphie ὄφελος pour ὀβελός. Elle prouve que, sur ce point du Péloponaise, -β- intervocalique était devenu spirant. Toutefois on ne saurait dire s'il s'agit d'une spirante sonore (*ƀ*) ou d'une spirante sourde (*f* bilabial). La première supposition est la plus probable et dans ce cas φ (*f*) n'est qu'un à peu près.

P. 352. A propos de γίγνομαι > γίνομαι et de γιγνώσκω > γῑνώσκω, M. Thumb écrit que le second γ est peut-être tombé par dissimilation du premier. Il est inutile de recourir ici à la dissimilation. Comme l'a montré M. Havet, dans un des premiers tomes des *Mémoires,* les groupes -γμ-,

1. Au cas où φ proviendrait sûrement d'un i.-e. g_2^wh.

2. Qu'il soit permis d'exprimer à ce propos le regret que M. Thumb n'ait pas cru devoir signaler (p. 38-39) l'opinion de M. Dussaud touchant les rapports de l'alphabet grec et de l'alphabet sémitique, opinion déjà émise dans un autre ouvrage du même auteur (*Les Arabes en Syrie avant l'Islam*). On sait que pour lui l'alphabet est originaire en Grèce et emprunté dans les pays de langue sémitique. Cette hypothèse méritait du moins d'être signalée.

-γν- se prononçaient -ṅm-, -ṅn-, et les grammairiens avaient même créé le mot ἄγμα (*aṅma*) pour désigner l'*ṅ* guttural. Or de -*iṅn*- à -*īn*- il n'y a qu'un pas et le phénomène se produisait certainement dans tous les mots qui contenaient -*iṅm*-, qu'il y eût d'ailleurs un γ ou non dans la même forme.

P. 9. *urgriechischen* au lieu de *ungriechischen (illgrischen)* n'est qu'une faute d'impression.

On a réservé pour la fin une petite discussion sur la forme du nombre « quatre » en éolien (πίσυρας). P. 256. M. Thumb dit simplement : ι apparaît au lieu de ε dans πίσυρας (gl.) à côté de πέσσυρας (gl.), sans qu'on sache si dans sa pensée il faut placer ou non le signe = entre ι et ε. En tout cas cette égalité ne serait pas admissible. Pour ce qui est de -συ- d'abord, M. Brugmann (p. 42 de sa *Gr. Gr.*[3] [1900]) enseigne à bon droit que c'est un effet d'analogie pour -τυ- d'après les formes où *u* était consonne et où on avait un groupe -*tw*- (cf. att. τέτταρες ; sk. *catvā́raḥ*). Quant à la syllabe initiale, la combinaison de l'accusatif sk. *catúraḥ* et du lit. *keturis* permet de faire état d'un accusatif indo-européen *k_2^wetúr-n̥s avec la forme réduite dans le suffixe. Mais il existait sans doute aussi à l'origine un accusatif à forme réduite dans la racine : *k_2^w(°)tur-n̥s (cf. pour °, l'*ă* du latin *quattuor*, le *ĭ* du slave *čĭtyr-* [Meillet]. Sous l'influence de l'appendice labio-vélaire du k_2^w, la voyelle réduite ° se sera transformée en υ (cf. γυνή, suff. -σύνη, etc...), d'où *κυτυρας et par double analogie du nominatif, etc... *πύσυρας, d'où enfin, par dissimilation vocalique, πίσυρας. On sait que le degré complètement réduit *k_2^wtūr- existe p. ex. dans le zend *xtūiry̆a-*. — Il serait encore nécessaire de recourir à cette double analogie, si l'on accordait que le -*tw*- fermant une syllabe a pu produire sur la brève précédente le même effet que le second k_2^w dans κύκλος par exemple, de l'i.-e. *k_2^we-k_2^wl-o-s[1]. Dans ce cas aussi on obtiendrait en effet : *κύτυρας. Il vaut donc mieux s'en tenir à la première explication. Quoi

1. Ou que celui de νύξ, νυκτός (i.-e. *nok$_2^w$t-s, *nok$_2^w$t-$^e/_o$s).

qu'il en soit, le texte de M. Thumb demande à être interprété sur ce point.

M. Thumb ne s'est du reste pas chargé en général d'expliquer les formes du grec commun, bien que ce soit surtout à ce point de vue que sont intéressantes les formes dialectales qu'il a pris tant de peine à relever et à rapprocher. Mais en faisant l'énorme travail que son plan a nécessité, il a acquis un titre de reconnaissance indéniable à l'égard de tous ceux qui s'occupent de la grammaire comparée des langues indo-européennes en général ou de l'étude historique et scientifique du grec en particulier. Les remarques qui ont été faites ne serviront, on l'espère, qu'à montrer combien son livre est instructif et suggestif de pensée.

A. Cuny.

C.-D. Buck. — *Introduction to the study of the Greek dialects.* Grammar. Selected inscriptions. Glossary. — Boston-New-York. Chicago. Londres (Ginn a. Co.), 1910, [in-8], xvi-320 p., 4 tableaux et 1 carte (prix 12 s., 6 d.).

On n'avait aucun manuel de dialectologie grecque ; et voici que, aussitôt après l'excellent précis de M. Thumb, il en paraît un autre, dû à M. Buck, imprimé en même temps et qui n'a en rien subi l'influence du premier. Les deux ouvrages diffèrent du reste autant qu'il est possible : M. Thumb expose successivement chacun des parlers ; M. Buck examine chacun des traits par où se distinguent les parlers grecs. Le plan de M. Buck a, à mon sens, de grands avantages : l'exposé y gagne beaucoup en intérêt et en clarté ; et l'individualité de chaque parler n'est pas sacrifiée : des listes où sont résumées les particularités de chaque langue locale font apparaître à la fois ce qui est particulier à chacune et en quoi les parlers ont des traits communs. Des tableaux commodes placés à la fin du volume font ressortir de la meilleure manière possible les lignes d'isoglosses : les parlers grecs ont été trop disloqués

par des invasions successives, notamment par l'invasion dorienne, puis par la colonisation pour que les lignes d'isoglosses puissent être utilement disposées sur des cartes ; il y aurait d'ailleurs trop de lacunes, dues à l'absence de témoignages. Comme le manuel est fait avec la compétence et le soin que le nom de M. Buck suffit à indiquer, on voit qu'on a là un instrument d'étude de grande valeur. Toutefois le manuel de M. Buck ne dispense pas d'utiliser celui de M. Thumb. Tout d'abord, il est beaucoup plus court, et par là même un peu trop sommaire : il ne comprend en effet que 161 pages de texte et 17 pages d'appendice, le reste étant occupé par la chrestomathie. Et, en second lieu, les observations générales y sont trop brèves ; les sources à utiliser en matière de dialectologie, les témoignages particuliers à chaque parler ne sont pas indiqués suffisamment. En somme les deux manuels se complètent très bien l'un l'autre, et l'on aura tout avantage à s'en servir simultanément.

Le choix d'inscriptions est à peu de chose près le même que celui de M. Solmsen ; c'est que, en fait, le nombre des inscriptions utilisables dans un recueil de ce genre est très limité, et les mêmes choix s'imposent. S'il y a un peu plus de numéros chez M. Buck, c'est qu'il a introduit beaucoup d'inscriptions courtes, à côté des pièces principales. par exemple l'inscription rupestre des Labyades à côté de la grande inscription. L'étudiant qui n'a pas auprès de lui un maître trouvera de plus dans le recueil de M. Buck des notes qui lui faciliteront la lecture et un glossaire, qui sert en même temps d'index à l'ouvrage (p. 247, n. 86, lire *contracted* au lieu de *uncontracted*). Les inscriptions sont accentuées à la manière commune, suivant un usage fâcheux et dont le § 103, p. 79, dénonce nettement l'arbitraire.

Le plan admis par M. Buck est bon en principe ; mais il a été suivi un peu trop mécaniquement. Ce qui importe en pareille matière, c'est de mettre en évidence ce qui est commun à plusieurs parlers par opposition à ce qui est particulier ; et, en même temps, de déterminer ce qui résulte de développements parallèles par opposition à ce qui pro-

vient d'une communauté d'origine. M. Buck a eu le tort d'énumérer tout simplement ce qui a trait à chacune des voyelles, à chacune des consonnes, à chacune des formes grammaticales. Ce sont les procès qu'il aurait fallu faire ressortir. Par exemple, la tendance du thessalien à fermer les voyelles longues apparaît si l'on rapproche les traitements thessaliens de η et de ω ; elle est dissimulée si l'on isole les deux, comme le fait M. Buck ; un groupement des deux faits aurait de plus posé une question pour le béotien : η y est noté ει, mais ω toujours ω ; ceci est-il dû à ce que le béotien n'a pas traité parallèlement η et ω ? ou à ce que ου servant à noter la prononciation *u* de l'υ, ces signes ne pouvaient être affectés à noter un ō fermé ? La question se pose naturellement ; mais elle ne ressort pas de l'exposé de M. Buck. — C'est sans doute par suite d'un pur hasard que σ passe à ρ, dans des conditions différentes, à Erétrie, d'une part, en Elide et en Laconie, d'autre part ; mais il est curieux que l'éléen et le laconien, parlers contigus, présentent également le passage de -ς final à -ρ ; il n'est pas correct de mettre les trois faits à un même plan.

M. Buck a traité de tout ce qui concerne le système de la langue : phonétique, morphologie, formation des mots, emploi des formes. Il n'a pas de chapitre du vocabulaire. Il y a pourtant des répartitions de mots qui caractérisent fortement les dialectes grecs ; et l'auteur le sent si bien lui-même qu'il s'est arrangé de manière à citer les principaux faits de vocabulaire à propos de phonétique ou de morphologie. Il aurait été plus clair de marquer en quelques pages les principales caractéristiques des parlers au point de vue du lexique. On arrive à citer à propos de grammaire βόλομαι, βούλομαι, βήλομαι, βέλλομαι, etc. ; mais le groupe du dor. λη- ne pourrait figurer à côté que dans une notice sur l'expression de « vouloir ». La répartition de κτη- et de πᾱ- est essentielle à connaître ; M. Buck la signale en somme p. 43 ; et il est même difficile de ne pas se demander si ἔγκτασις, qui n'apparaît que sur le domaine de πᾱ ne serait pas un compromis entre ἔγκτησις de la κοινή ionienne-attique et ἔμπᾱσις des autres dialectes ; c'est ainsi que M. Ehrlich explique très joliment ἔγκτασις, *Zur indo-*

germ. Sprachgeschichte (Progr. Königsberg, 1910), p. 53 et suiv. ; l'existence de ἐγκτασις (avec ᾰ) que suppose M. Buck p. 43, sans le dire bien expressément, est en tout cas au moins douteuse.

M. B. sacrifie, plus que M. Thumb, les dialectes littéraires, dont l'étude fournit cependant beaucoup de faits utiles, sinon bien localisés. S'il est vrai, dans une certaine mesure seulement du reste, que l'élégie emploie la langue épique, on ne saurait dire la même chose de la poésie iambique, comme le fait à tort M. B., p. 12 ; sauf certaines licences, assez peu importantes, la langue d'Archiloque ou d'Hipponax par exemple est l'ionien courant, tel qu'on le trouve dans les textes en prose, et, à quelques détails près, dans les inscriptions. L'élément éolien de la langue d'Anacréon est-il aussi important que M. B. le dit, p. 13 ? Si artificiel que soit Théocrite, son idylle des Syracusaines (xv) concorde remarquablement avec ce que l'on sait par ailleurs du parler de Syracuse. En revanche, on se demande si le laconisme d'Alcman est assez net pour mériter la mention spéciale qu'en fait M. B. : les détails proprement laconiens peuvent tenir tout aussi bien à un éditeur antique qu'au poète lui-même, comme le montre l'orthographe béotienne du IIIe siècle répandue sur le texte de Corinne.

P. 18. Il est au moins possible que l'ο de arc. εφθορκως soit celui de ἔφθορα ; M. B. signale lui-même, p. 109, la coexistence de ἔφθορα et de ἔφθαρκα en attique ; la contamination était aisée.

P. 27. Il y a quelque témérité à expliquer par une alternance indo-européenne *ōu* : *ō* le rapport entre ion. att. béot. δοῦλος et dor. δῶλος. Il s'agit d'un mot de civilisation, dont toute l'histoire est inconnue. Il suffirait de noter le contraste dans une notice sur le vocabulaire, qui aurait l'avantage de permettre de signaler les cas de ce genre.

Même page. La différence entre l'accusatif pluriel τους et le génitif singulier δαμο dans la loi de Naupacte n'est pas nécessairement due à un caprice : τους repose sur τονς ; or, les nasales tendant à fermer les voyelles précédentes, l'*ō* de τους pouvait être plus fermé que celui de δαμο.

P. 35. Homère a λαός très souvent, jamais ληός, contrairement à l'affirmation répétée p. 36. Ceci tient à ce que le représentant de λαός ne paraît guère exister en ionien.

Même page. M. B. pose *-ᾱσων comme origine de -ᾱων ; il n'est assurément pas dupe de cette graphie ; mais il vaudrait mieux l'éviter aux étudiants ; elle pourrait leur faire croire que le passage de *-*s*- intervocalique à -*h*-, puis zéro, en grec est un fait tout voisin de l'époque historique, alors que ni l'*s* intervocalique, ni l'*h* qui en est issu ne sont conservés sur le domaine hellénique et alors qu'il s'agit sûrement de faits antérieurs à l'usage de l'alphabet grec.

P. 40. Rien ne permet de croire que la quantité des voyelles grecques ait jamais dépendu de la place du ton. On sait au contraire que, d'une manière générale, les voyelles sont d'autant plus brèves qu'elles font partie d'un mot plus long ; ce n'est donc pas de la place du ton (d'ailleurs inconnue en l'espèce), mais de la longueur du mot que dépend la différence de locr. Ὀποεντι et Ὀποντιους ; et de même dans les cas d' « hyphérèse » ou de contraction de εο dans des polysyllabes signalés par M. B.-M. Brause. *Lautlehre d. kret. Dial.*, p. 110 et suiv., a émis des idées analogues à celles de M. B., sans convaincre davantage Cf. d'autres faits chez Bechtel, *Æolica*, p. 35.

P. 41. On remarquera le contraste, très bien signalé, entre le nom du dieu ΠοτειδαϝωνF et les dérivés tels que Ποτιδᾶιος ; on a ici un bel exemple de vocalisme zéro de l'élément radical des dérivés secondaires, cf. skr. *deváḥ* : *divyáḥ*, et cet archaïsme est à noter dans un nom de dieu. — En revanche, le même mot est cité p. 53 et suiv., à propos du passage de τ à σ, sans que le σ d'une partie des dialectes soit expliqué par la formule qui est donnée. On peut admettre que τε passe à σε dans Ποσειδῶν ; mais arc. Ποσοιδαν (d'où lac. Πο*h*οιδαν) reste mystérieux.

P. 48. Ce n'est pas d'une manière *presque* absolue, c'est tout à fait absolument que **y* a disparu en grec préhistorique. C'est l'un des faits fondamentaux de la phonétique grecque. Les *y* qui sont notés, principalement à Cypre et en Pamphylie, sont tous secondaires.

P. 51. Le ἄτερος (et non ἅτερος) d'Epidaure pourrait être invoqué en faveur de l'étymologie *$\underset{\circ}{n}$*teros*, cf. v. sl. *vŭtorŭ*.

P. 52. L'inscription de Xuthias est donnée par M. B. pour laconienne ; mais elle n'a rien de spécifiquement laconien. Plus prudemment, M. Solmsen la met à part, comme appartenant à un dialecte non déterminé.

P. 55. Le plus probable est que la graphie λεκχοι de la grande inscription des Labyades répond à une réalité : il doit s'agir d'un mot expressif à consonne intérieure géminée. De même les aspirées géminées *intervocaliques* qui se rencontrent dans une série de parfaits à l'époque de la κοινή doivent avoir une valeur expressive, car elles sont propres au parfait : γέγραπφα, μετηλλαχχότα (plusieurs fois), συνηλ(λ)άχχειν, πεφύλαχχεν, v. G. Meyer. *Gr. Gr.* [3], p. 287, et Mayser, *Gr. d. gr. Papyri,* I, p. 169 ; ἤλλαχχα est manifestement un mot expressif. Le cas de δεδόκχθαι que M. B. rapproche (après beaucoup d'autres linguistes) est tout différent au point de vue phonétique.

P. 56. M. B. se croit trop tenu de donner des explications de détail ; les explications de faits particuliers sont le plus souvent périlleuses ; on en a ici un exemple. M. B. explique él. ενταυτα par l'influence de ταυτα, avec une certaine réserve, il est vrai ; la réserve était justifiée ; car une épitaphe archaïque de Methana récemment publiée (v. Solmsen [3], n° 24) a livré ενταδε.

P. 57. On voit mal ce que le mot λύκος, panhellénique à ce qu'il semble, vient faire dans un manuel de dialectologie. Quant à γυνή en regard de béot. βανά, le γ est dû à l'influence de l'υ suivant ; et il est permis de penser que le υν tient à un traitement déjà indo-européen *^{u}n de i.-e. *^{o}n après labio-vélaire ; cf. maintenant M. S. L., XVI, 217 et suiv.

P. 81. Le génitif éolien (homérique et thessalien) en -οιο ne sort pas de **-osio* qu'on n'a aucune raison de poser. L'ancien **-osyo* a donné en grec deux formes dont la répartition était sans doute réglée par des considérations de rythme, comme dans le cas de μέσσος : μέσος. On a eu d'une part **-oyyo,* c'est-à-dire **-oiyo,* d'où éol. -οιο, et de

l'autre *-*oyo*, d'où hom. -οο (qu'on doit lire en de nombreux passages) et les formes contractes des divers parlers, -ου et -ω (de là aussi le génitif masculin analogique en -*ā*-*o*); v. Reichelt, K. Z., XLIII, p. 55 et suiv. ; mais M. Reichelt a eu le tort de ne pas mettre en évidence le frappant parallélisme des types μέσσος : μέσος et *-*oiyo* : *-*oyo*.

P. 88. La mention d'une flexion plurielle de δύο (δυῶν, etc.) n'aurait de sens que dans une notice sur l'emploi du duel dans les dialectes ; cette notice, dont le travail de M. Cuny que M. B. ne cite pas fournissait les éléments et qu'on attend, ne figure pas dans le manuel, on ne sait pourquoi.

P. 104. Il est probable que -μες est en effet commun à tous les parlers occidentaux ; mais ceci ne dispensait pas d'énumérer les localités où cette désinence est attestée, en ajoutant que -μεν n'est livré à date ancienne sur aucun point du domaine occidental ; -μες est loin d'être attesté partout en fait ; ce serait abuser du plan, bon en principe, de M. B. que de poser des principes généraux en se dispensant de donner les faits positifs.

P. 117. L'affirmation que la 3[e] personne du singulier hom. ἦεν, ion.-att. ἦν représenterait une ancienne forme de pluriel est téméraire ; il n'y a en grec rien de pareil par ailleurs, et la confusion ne s'explique pas. Tout au plus peut-on dire que la 3[e] personne du parfait sing. *ἦε = skr. *ā́sa* (ἦεν avec -ν éphelcystique) a été confondue avec la 3[e] personne du pluriel de l'imparfait *ἦεν, là où le sujet était un pluriel neutre. Il ne faut pas oublier que, comme le montre ἦσθα, le prétérit du verbe « être » est en grec un mélange d'imparfait et de parfait. Il est vrai que l'explication donnée p. 78 du -ν éphelcystique est en partie détruite par là ; mais M. B. ne saurait se faire l'illusion que cette explication soit certaine. — En revanche pour établir l'existence de ἦς en ionien-attique, à une époque préhistorique, M. B. aurait pu se servir de la 3[e] plur. ἦσαν ; car on ne voit pas comment -σαν a pu être tiré de l'aoriste en -σ- : une flexion ἔλυσα, ἔλυσαν ne donne pas le moyen d'isoler une désinence -σαν ; on conçoit au contraire que sur la 3[e] p. sg. ἦς on fasse une 3[e] plur. ἦσ-αν, étant

donné que *ἦαν existait déjà, à en juger par béot. ειαν. Le fait ancien au point de vue dialectal, c'est que la 3e plur. ἦεν, ἦν a été éliminée là où cette même forme sert de 3e sing. : les deux formes devaient en effet être tenues distinctes l'une de l'autre. L'existence de ἦεν, ἦν à la 3e personne du pluriel est certaine dans le groupe occidental ; on sait que le vocalisme de la désinence est au contraire -ο- dans les verbes en -υ-, type hom. ὤμνυον.

P. 132. Il aurait été bon de signaler que les traits principaux de l'arcado-cypriote se retrouvent en pamphylien.

On peut multiplier les remarques de détail sur un livre de ce genre ; dans l'ensemble, on ne peut que recommander vivement celui-ci à tous ceux qu'intéressent les dialectes grecs.

A. Meillet.

F. Solmsen. — *Inscriptiones graecae ad inlustrandas dialectos selectae,* 3e édit., 1910. Leipzig (Teubner), pet. in-8, viii-98 p. (prix 1 mk. 60).

Paru pour la première fois en 1903, le précieux recueil de M. Solmsen avait déjà une seconde édition en 1905 ; une troisième vient d'être mise en vente. Et c'est justice : des textes bien choisis, collationnés avec soin, accompagnés d'une bibliographie bien à jour et de notes brèves et sobres, mais pleines de choses, font de ce petit livre un instrument d'étude excellent. La nouvelle édition, qui ne comprend que deux pages de plus que la seconde, renferme plusieurs textes qui ne figuraient pas dans celle-ci, notamment la très curieuse épitaphe archaïque en dialecte argien, récemment publiée. — A propos du n° 21, en argien, on notera que la collection Dutuit, dont cette tablette de bronze fait partie, n'est plus à Rouen ; l'inscription est maintenant au *Petit Palais* de la Ville de Paris.

Il est bien à souhaiter que, dans la prochaine édition, un linguiste aussi autorisé que l'est M. Solmsen ait le courage de rompre avec l'absurde tradition imposée par

les philologues, qui consiste à accentuer des textes dialectaux, là où l'on ne sait rien sur l'accentuation locale. On ne sait précisément qu'une chose sur la place du ton dans les parlers grecs locaux : c'est qu'elle comporte des variations très appréciables d'un parler à l'autre. Du reste, même en ce qui concerne les parlers sur lesquels on a des données, on n'est un peu renseigné que pour une période relativement basse ; par exemple, le papyrus de Corinne fournit quelques indications de détail sur l'accentuation béotienne ; mais c'est sur l'accentuation de la date où a été faite l'édition du texte, c'est-à-dire du IIIe siècle av. J.-C., comme le montre l'orthographe ; du reste, ces données ne suffiraient pas à faire accentuer un texte ; elles montrent seulement que le béotien avait ses particularités d'accent. De même il y a toute chance pour que l'accentuation lesbienne qui est transmise soit celle de l'époque alexandrine ; on peut l'appliquer aux inscriptions de Lesbos, qui sont presque toutes d'une époque relativement basse ; et encore il est permis de penser que l'on commet des inexactitudes de détail. Quant aux autres parlers, on n'a d'autre ressource que de leur appliquer l'accentuation enseignée pour la κοινή pour les Alexandrins. Ce procédé n'est pas défendable au point de vue linguistique ; en un temps où un philologue éminent tel que M. U. von Wilamowitz-Moellendorf déclare abandonner cette accentuation, les linguistes ne devraient pas demeurer en arrière. Ce serait une grande et courageuse amélioration si la plupart des textes de la prochaine édition apparaissaient sans accents.

A. Meillet.

J. Brause. — *Lautlehre der Kretischen Dialecte*. Halle a. S. (chez M. Niemeyer), 1909, in-8, 220 p.

Élève de M. Bechtel, M. Brause s'attache étroitement à l'examen des faits attestés, et souvent de très menus faits, qu'il sollicite d'une manière habile et dont il s'acharne à

tirer des conclusions, parfois un peu grosses pour être portées par des données aussi minces. Mais il a le mérite d'avoir étudié de très près les monuments des dialectes, sans théories préconçues, et d'en tirer tout ce que l'on en peut obtenir. Son travail a été fait indépendamment de celui de M. Kieckers, qu'il n'a connu qu'après l'achèvement de son manuscrit, mais qu'il semble cependant critiquer d'une manière tacite, au moins à la fin de son livre, p. 219. En revanche, M. Kieckers a critiqué à son tour le livre de M. Brause en plusieurs passages de son très intéressant article sur la pénétration de la κοινή en Crète, I. F., XXVII, p. 72 et suiv.

Il y a dans le livre de M. B. des observations très fines et très intéressantes. Ainsi utilisant le fait connu par deux gloses d'Hesychius et déjà signalé que, δ étant spirant, -ερδ- a abouti en crétois à -ηρ-, ainsi dans πῆριξ· πέρδιξ. Κρῆτες Hes., il a vu dans deux formes épigraphiques de Gortyne un verbe Ϝηρω « je fais », qui est évidemment Ϝέρδω. Comme M. B. ne vise pas à donner des conclusions générales, il n'y a lieu de présenter ici que des remarques sur quelques détails.

P. 28. La glose σεῖναι· θεῖναι. Κρῆτες Hes. n'est pas nécessairement corrompue ; elle peut fournir une de ces formes mêlées de parler local et de κοινή, comme on en a précisément en Crète : des parlers qui ont fabriqué des formes telles que ἄμεν « nous » peuvent bien avoir fait σεῖναι.

P. 44, n. 2. Au lieu de mettre des esprits rudes ou doux sur les voyelles initiales à la manière attique, ce qui ne va pas sans inconvénients, M. B. n'aurait-il pu s'abstenir de mettre ces ornements gênants ? Ce serait le procédé scientifique.

P. 51. A un moment où le Ϝ est exprimé par β, c'est-à-dire par une sonore, on conçoit qu'il ne soit pas noté dans ῾Ϝέκαστος, dont le Ϝ initial était sans doute essentiellement sourd. Le Ϝ existait cependant à en juger par βεκατεροι de la même inscription où figurent εκαστος et εκαστων. Du reste hεκαστος est, à Héraclée, l'un de ces mots, peut-être influencés par la κοινή, où le Ϝ n'est plus noté. En Béotie, Ϝh n'est plus noté sur l'inscription de Nicareta où Ϝ est

régulier par ailleurs. M. Thumb a déjà bien rendu compte de ces faits.

P. 55. M. B. relève avec raison que le ϝ intervocalique de la forme ἀβέλιον· ἥλιον. Κρῆτες. Hes. est surprenant. Le ϝ intervocalique est très rare partout ; il n'y en a pas un exemple en Crète. Mais les exemples donnés p. 54, νᾱοισι, etc., ne prouvent guère, car le ϝ ancien était devant ο ou ω, position où ϝ initial s'amuit en crétois.

P. 176 et suiv. Il est excellent d'expliquer les formes d'une langue donnée en tenant compte de l'ensemble du système de cette langue et sans chercher au loin des rapprochements. Mais il convient de tenir compte aussi de l'étymologie. Sans doute il n'est pas inimaginable que les formes πρειγυ-, πρεισβυ- aient un ι secondairement développé. Mais lat. *prīscus* et arm. *erēç* (gén. *eriçu*, donc thème en *-u-*, comme πρέσβυς, πρέσγυς) montrent que la diphtongue peut être ancienne ; et le plus probable, au point de vue étymologique, est que πρεσγυ- est un arrangement de πρεισγυ-, sous l'influence d'un adverbe non attesté.

P. 180. Le ττ de crét. ἀλλόττριος n'a pas des parallèles seulement en osque et en germanique occidental ; la prononciation *-ttr-* est aussi celle du sanskrit, à en juger par le témoignage des anciens phonéticiens hindous et par le traitement prâkrit.

Le livre de M. B. offre un vif intérêt, et il est à souhaiter que tous les dialectes grecs soient étudiés avec cette précision.

A. Meillet.

F. Bechtel. — *Æolica. Bemerkungen zur Kritik und Sprache der aeolischen Inschriften.* Halle a. S. (chez M. Niemeyer), 1909, in-8, vi-68 p.

En dépit du nom de l'auteur dont la haute compétence en matière de dialectologie grecque est bien établie, il ne s'agit que de remarques isolées, pour la plupart assez menues, sur des inscriptions éoliennes d'importance secon-

daire en général. On notera, entre autres choses, p. 8, l'emploi de ἐστι pour le pluriel dans des textes relativement récents, emploi inverse de celui de dor. ἐντι pour le singulier dans le sicilien de Théocrite et d'Archimède.

A. Meillet.

L. Hindenlang. — *Sprachliche Untersuchungen zu Theophrasts botanischen Schriften.* Strasbourg (K. J. Trübner), 1910, in-8, 200 p. (*Dissertationes philologicae Argentoratenses,* XIV, 2).

La langue de Théophraste représente les débuts de la κοινή ; elle mérite par suite une étude attentive, et la dissertation de M. Hindenlang est la bienvenue. Elle commence par d'intéressantes observations sur l'hiatus, dont M. H. tire ingénieusement parti pour déterminer les groupes de mots : les hiatus prouvent le plus souvent l'existence d'un groupement de mots dans la prononciation. L'auteur examine ensuite successivement diverses questions. La langue de Théophraste a un caractère assez artificiel et savant ; par exemple on y notera tout à la fois la formation de comparatifs et superlatifs en -τερος, -τατος pour tous les adjectifs savants et composés imaginables et l'usage fréquent de μᾶλλον avec les adjectifs, qui atteste le dépérissement du comparatif dans la langue courante ; la forme en -τατος ne sert jamais pour le superlatif absolu ; Théophraste recourt à σφόδρα, μάλα, λίαν. — L'emploi fréquent du participe présent comme prédicat est aussi caractéristique. — L'absence de ἐστι dans la phrase nominale est fréquente chez Théophraste ; M. H. en relève de nombreux exemples ; mais il a tort de voir là une ellipse : l'absence de « être » est chose normale dans les phrases nominales grecques, partout où l'on n'a pas besoin d'exprimer la personne, le temps, le mode d'une manière expresse. — La dissertation se termine par une étude sur le vocabulaire.

A. Meillet.

Ph. E. Legrand. — *Daos. Tableau de la comédie grecque dite nouvelle* (κωμῳδία νέα). Lyon (chez Rey) et Paris (chez Fontemoing), 1910, in-8 (*Annales de l'Université de Lyon,* nouvelle série, II. 22).

A. Koerte. — *Menandrea ex papyris et membranis vetustissimis,* Editio maior. Lipsiae (bibliotheca Teubneriana), 1910, in-8, lvii-260 p. *Accedunt duae tabulae phototypicae.*

Les textes écrits qui donnent l'idée la moins inexacte d'une langue sont naturellement les textes dialogués ; ce sont ceux qui s'éloignent le moins du type normal et usuel du langage. Pour une période ancienne de l'attique, les comédies d'Aristophane, malgré leur fantaisie lyrique et la parodie perpétuelle de la langue tragique, et les dialogues de Platon, malgré leur caractère philosophique et parfois poétique, sont des documents linguistiques d'une qualité incomparable, et tels que, à part Plaute et Térence, on n'en possède de pareils pour aucune langue de l'antiquité. Pour une période plus récente, Ménandre a la même utilité et vaudrait même mieux ; mais les fragments qu'on possédait jusqu'ici n'avaient précisément pas le caractère de dialogue ; la découverte de longs morceaux suivis sur des papyrus est singulièrement précieuse ; elle montre quel était l'état de l'attique au moment où s'est constituée la κοινή. Ces nouveaux textes méritent donc une étude attentive de la part du linguiste, et tout ce qui facilite cette étude est le bienvenu.

L'examen attentif qu'a fait M. Ph. Legrand de la comédie nouvelle sera précieux pour orienter le linguiste dans des textes fragmentaires et qui appartiennent à un genre littéraire dont aucune œuvre grecque n'a subsisté intégralement. M. Legrand, qui n'est pas grammairien de profession, donne d'ailleurs des indications fines et exactes sur la langue, p. 330 et suiv. ; il en fait ressortir le naturel ; il marque bien la rareté relative de ces particules qui caractérisent par ailleurs le grec d'une manière si spéciale ;

il signale quelques-unes des formes les plus curieuses, notamment la forme abrégée παῦ de l'impératif παῦε, employée comme interjection, où l'on voit que ces formes mutilées du langage courant n'étaient pas étrangères au grec : on n'avait guère jusqu'ici d'exemple comparable.

L'édition de M. A. Koerte doit aussi être signalée ici parce qu'elle est singulièrement commode pour l'étude linguistique ; on y trouvera au verso des pages le texte des papyrus, au recto la restitution lisible, de sorte que l'on est toujours au clair sur ce qui est livré par les papyrus. Les fragments anciens des comédies dont on a découvert de nouveaux morceaux ont été ajoutés. Il aurait été commode d'avoir dans le même volume tous les anciens fragments, et M. Koerte rendrait service en complétant ainsi le volume dans sa prochaine édition. Un glossaire permet de retrouver tous les mots, toutes les formes grammaticales qui figurent dans le texte. C'est un très bon instrument de travail, et qui sera excellent quand il aura été complété par l'édition de tous les fragments.

La langue est déjà bien différente de celle de Platon et d'Aristophane. Le nombre duel, dont l'emploi était encore régulier chez ces auteurs, comme l'a montré M. Cuny, n'existe plus ; seule, l'exclamation νὴ τὼ θεώ que les nouveaux fragments ont deux fois en garde la trace ; mais on a δύ᾽ὀβολούς en regard de δύ᾽ὀβόλω d'Aristophane ; la scène initiale des Ἐπιτρέποντες, où il y avait plusieurs occasions d'employer le duel, n'en offre pas un. — Un cas très caractéristique est celui des aoristes ἔθηκα, ἔθεμεν ; l'attique proprement dit a exactement conservé la singulière flexion ἔθηκα, ἔθεμεν, tandis que l'ionien présente dès une date ancienne le type ἐθήκαμεν, et que les auteurs d'Athènes ionisants connaissent ces formes dès le début : on les lit au VIe siècle dans une inscription votive, et ensuite chez Thucydide et chez les tragiques ; le type ἐθήκαμεν, qui est celui de la κοινή, apparaît dans les inscriptions d'Athènes dès 385 av. J.-C. et y domine à partir de 300 ; on n'est donc pas surpris de le trouver chez Démosthène ; on le lisait déjà dans un ancien fragment de Ménandre ; les papyrus fournissent ἀφήκατε et ἐξεδώκατε.

— Les formes ὀμνύω, ἀπόλλυσι sont aussi à noter, à côté de ἐξόλλυσι. — Les 2e personnes οἶσθα, ᾖσθα, que la κοινή élimine, sont encore fréquentes, et Ménandre ignore les formes οἶδας, ᾖς de la κοινή postérieure ; mais on était déjà choqué de ces formes en -θα, où semblait manquer la caractéristique de la 2e personne, et il apparaît quelques exemples d'une contamination qui n'a pas vécu : οἶσθας, ᾖσθας ; les trois exemples de ces formes sur les papyrus sont métriquement sûrs ; en revanche οἶσθα ne figure qu'une fois dans οἶσθα σύ et par ailleurs avec élision : οἶσθ', ce qui est sans doute fortuit ; car l'emploi de ᾖσθα est libre et courant. La forme οἶσθας était déjà connue par des fragments de la comédie moyenne et nouvelle ; les papy rus viennent apporter une confirmation décisive ; Nauck a aussi attribué ces formes à Euripide. — L'index de M. Koerte donne πρόβατον, προβάτιον, et non οἶς, qui disparaît dans la κοινή, on le sait. — Un exemple tel que le suivant (Ἐπιτρέπ., 99 et suiv.) montre comment a pu naître οὐθείς qui tend à remplacer οὐδείς à Athènes depuis 378 av. J.-C., à en juger par les inscriptions, et que la langue courante d'Athènes a quelque temps imposé à la κοινή sans réussir à le faire prévaloir définitivement :

ἥκω δὲ καὶ νῦν οὐκ ἐμαυτοῦ σ' οὐδὲ ἓν
ἴδιον ἀπαιτῶν. — « κοινὸς Ἑρμῆς ». — μηδὲ ἓν
εὕ]ρισχ' ὅπου πρόσεστι σῶμ' ἀδικούμενον.

Le sens est déjà moins fort et plus près de la valeur banale de οὐδείς que dans l'exemple d'Aristophane, Plut. 137 et suiv. :

.... οὐδ' ἂν εἷς θύσειεν ἀνθρώπων ἔτι
οὐ βοῦν ἄν, οὐχὶ ψαιστόν, οὐκ ἄλλ' οὐδὲ ἕν.

On voit bien ici comment οὐθείς, qui existait déjà au temps de Ménandre, résulte d'une réfection expressive de οὐδὲ εἷς, avec souvenir de οὐδείς dont il prenait la place et empruntait l'accentuation. On ne doit pas oublier que les Grecs semblent avoir cessé très tôt d'analyser οὐδείς ; déjà chez des poètes très anciens, on trouve δείς tiré de

οὐδείς par une analyse non conforme à l'étymologie ; dès lors on était amené à refaire οὐδὲ εἷς, d'où l'on est parvenu à οὐθείς par le procès indiqué ci-dessus. On n'a, bien entendu, aucune raison de croire que le flottement des manuscrits entre οὐδείς et οὐθείς reproduit une orthographe originale, ou une édition très ancienne ; le fait que le papyrus a les deux orthographes comporte plusieurs explications et n'autorise par suite aucune conclusion.

A. Meillet.

Henry Saint-John Thackeray. — *A grammar of the Old Testament in greek according to the Septuagint.* Vol. I. Introduction, Orthography and Accidence. Cambridge (University Press), 1909, in-8, xx-325 p.

Le moment n'est pas venu d'écrire une grammaire définitive des Septante : la seule édition complète qu'on puisse utiliser, la petite édition de Cambridge, ne donne pas des matériaux suffisants. M. Thackeray le reconnaît nettement. Mais on sait assez ce que renferment les manuscrits en onciale pour donner un aperçu général de la langue des traducteurs de l'Ancien Testament. Clair, commodément disposé, fait avec soin, le manuel de M. T. rendra de grands services ; l'auteur connaît bien les travaux faits sur la κοινή ; il y renvoie souvent et s'en sert pour préciser exactement la place des Septante dans l'évolution de la κοινή ; il sait aussi très bien marquer comment les textes se distinguent les uns des autres et comment certains ont un caractère littéraire. Cette première partie de la grammaire était, il est vrai, la mieux préparée par les travaux faits sur la κοινή ; M. T. rencontrera de tout autres difficultés en faisant la théorie de l'emploi des formes et celle de la phrase ; il ne faut peut-être pas compter avant longtemps sur cette partie, que M. Helbing s'est aussi gardé d'aborder.

Voici deux observations de détail :

P. 114. Si M. T. avait contrôlé les sources, il n'aurait pas attribué γίνομαι à l'attique vulgaire. En réalité Athènes est l'un des rares points de la Grèce où le -γν- intérieur de γίγνομαι se soit maintenu jusqu'à l'époque historique ; et c'est sans doute l'influence des immigrés, surtout l'influence de l'ionien, qui a répandu γίνομαι à Athènes. Les premiers témoignages se trouvent sans doute sur des *defixionis tabellae* et ont été relevés par M. Rabehl, p. 20.

P. 195. Il n'est pas bien juste de dire que -οσαν soit une désinence ancienne remplacée ensuite par -αν. On sait que le grec moderne a à la fois -αν, à l'imparfait des verbes paroxytonés, et -ουσαν, à l'imparfait des verbes oxytonés (anciens verbes contractes).

A. Meillet.

Ch. Jones Ogden. — *De infinitivi finalis vel consecutivi constructione apud priscos poetas Graecos.* New-York (The Columbia University Press), 1909, in-8, 65 p.

L'infinitif grec passe généralement pour être issu en grande partie d'anciens datifs. S'il en est ainsi — l'hypothèse n'est du reste peut-être pas aussi évidente qu'on le croit parfois —, l'infinitif de but représente l'un des usages étymologiques, le principal même. On verra par la dissertation de M. Ogden que cet usage tend à devenir de moins en moins expressif et même à s'éliminer dès les plus anciens textes grecs. L'étude de M. O. a porté sur les poèmes homériques et sur les autres poèmes anciens en langue épique ou en une langue influencée par celle de l'épopée.

A. Meillet.

Man. A. Triandaphyllidis. — *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärliteratur.* Strasbourg (chez K. Trübner), 1909, in-8, 38-192 p.

Le regretté maître des études byzantines, Krumbacher, a suggéré à un Grec de ses élèves, M. Triandaphyllidis, l'heureuse idée d'étudier les mots étrangers empruntés par le grec médiéval. M. T. a dressé la liste de ces emprunts, en les relevant lui-même dans les textes, et il les a examinés au point de vue du traitement phonétique, puis de la sémantique et enfin des faits de civilisation. C'est un travail d'élève — dont une partie a servi de dissertation pour le doctorat — par suite un peu raide et mécanique, mais fait avec soin, bien conduit et instructif. Les renvois aux auteurs y sont trop rares ; on n'en trouve guère que dans les deux premières parties ; quand on parcourt, dans la troisième partie, les listes d'emprunts qui doivent donner une idée des influences subies par les Grecs, on se demande constamment si les mots cités sont rares ou fréquents, s'ils figurent dans un ou plusieurs textes, s'ils ont le caractère de transcription de mots étrangers et restés étrangers ou s'ils sont à quelque moment entrés dans l'usage grec, ou, pour ceux qui y sont entrés, s'ils sont demeurés confinés à des groupements spéciaux ou s'ils ont fait partie de la langue commune. En examinant les faits, M. T. aurait évidemment été conduit à constater que ce n'est pas par l'intermédiaire des Turcs que les Grecs ont emprunté aux Slaves *βοεβόδας*, *βοεβόδος* par exemple.

L'auteur ne semble du reste pas beaucoup regarder hors du grec. Le vocabulaire d'une époque donnée, dans une aire de civilisation donnée, a un certain degré d'unité ; les mêmes mots tendent à passer alors par-dessus les frontières linguistiques les mieux marquées ; le vocabulaire du moyen âge appellerait une étude d'ensemble ; M. T. fournit à cette étude des matériaux commodément disposés, mais il ne la prépare pas lui-même. S'il vient à parler

de ἄρκα, ἄρκλα, il ne note nullement que les formes romanes reposent sur *arca,* comme aussi les emprunts germanique et slaves, tandis que ἄρκλα, issu du lat. vulg. *arc(u)la,* domine dans l'usage grec et a fourni à l'arménien le mot *arkl* : on entrevoit ici tout un problème que M. T. n'aborde ou même n'amorce nulle part. S'il signale la forme δεμέστικος de δομέστικος, il ne rappelle pas la forme arménienne *demestikos,* étudiée par Hübschmann, *Strassburger Festschrift* (1901), p. 71 et suiv. ; l'*e* arménien confirme la forme grecque δεμέστικος ; l'*l* énigmatique de l'arménien ne trouve-t-elle pas aussi son explication dans quelque forme hellénique ? En vérité chacun des faits phonétiques et sémantiques passés en revue par M. T. appellerait un examen particulier ; car en matière d'emprunts plus qu'en matière de toute autre partie de vocabulaire, chaque mot a son histoire spéciale et présente un traitement propre. Le classement des faits phonétiques et sémantiques donné par M. T. est donc nécessairement extérieur ; c'est un simple procédé d'énumération.

A. Meillet.

H. Pernot. — *P. Gentil de Vendosme et Antoine Achélis. Le siège de Malte par les Turcs publié en français et en grec d'après les éditions de 1567 et 1571,* avec 20 reproductions. Paris (Champion), 1910, in-8, xvi 199 p. (Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue et de la littérature néo-helléniques, III, 2).

Aux deux séries de la *Collection* commencée par Legrand, M. Pernot en ajoute une troisième qui, brillamment commencée par l'édition de Girolamo Germano, se continue par le volume annoncé ici. Cette fois, il s'agit d'un poème crétois de la fin du xvi[e] siècle, qui ne subsiste que dans de très rares imprimés. M. Pernot reproduit le texte grec (en corrigeant l'orthographe) et y joint le texte original dont s'est inspiré l'auteur grec, non pas sous la forme ita-

lienne que celui-ci a dû avoir sous les yeux, mais sous la forme de la traduction française. Il fait suivre son édition d'un bref aperçu des formes intéressantes au point de vue linguistique et d'un index des mots remarquables. On est tenté de regretter que M. Pernot, qui était si bien qualifié pour tirer de son texte tout le parti possible, se soit borné à quelques pages d'énumération. On lit par exemple, p. 178, au lieu de ἀναρίθμητος, deux formes distinctes : ἀρίφνητος, qui est tout à fait d'aspect dialectal, et qui présente un exemple d'haplologie à distance comme ἀναφάνηκεν > ἀφάνηκεν suivant le type reconnu par M. Ehrlich (cf. ci-dessus, p. cclxvj), et ἀρίθμητος, qui s'explique mal à première vue : on serait heureux d'avoir, sur ce fait curieux, l'avis de M. Pernot.

A. Meillet.

Fredericus Muller Jac. f. — *De veterum imprimis Romanorum studiis etymologicis.* Pars prior. Traiecti ad Rhenum (apud A. Oosthoek), 1910, in-8, v-268 p.

Cette étude, écrite dans un latin clair, élégant, agréable à lire, tel qu'on n'en rencontre plus aujourd'hui, et qui, avec cela, repose sur d'immenses dépouillements, est en réalité une histoire de la linguistique antique, grecque et romaine, des origines jusqu'à Varron, histoire soigneusement et précisément faite après un examen attentif des sources. Il en ressort que les problèmes linguistiques ont été posés par Platon plus nettement que par tout autre, mais nullement résolus. On a continué à réfléchir d'une manière personnelle sur les questions jusqu'à l'époque de Varron. Varron est le dernier des anciens à qui l'on puisse reconnaître une originalité ; après lui on ne fait plus que choisir entre des idées déjà émises.

Une étude des travaux des anciens sur l'étymologie n'est pas propre à faire ressortir leur mérite : les anciens ont bien analysé leurs langues, et les grammaires modernes n'ont pas eu à innover beaucoup sur le fond des descrip-

tions ; sur l'histoire, ils ne sont arrivés à aucune solution utile, et M. Müller ne peut que le constater. Sauf quelques données de fait qu'ils ont transmises, presque par hasard, ils ne livrent rien dont on puisse aujourd'hui tirer parti. M. M. a essayé de marquer ce que les étymologies de Varron enseignent pour la prononciation du latin : le chapitre a quatre pages, et les faits cités sont presque dénués d'intérêt. Il est bien établi désormais que les anciens n'ont pas su résoudre la question d'origine des mots, pas plus que toute autre question d'origine. Il fallait être un linguiste, et un bon linguiste comme l'est M. Müller, pour apprécier avec autant de justesse et de tact les productions étymologiques des anciens : on souhaitera que, après s'être montré si bon historien de la science, M. M. contribue, comme il le peut si bien, à la faire avancer.

A. Meillet.

F. Stolz und J. H. Schmalz. — *Lateinische Grammatik. Laut-und Formenlehre, Syntax und Stylistik.* Mit einem Anhang über Lateinische Lexikographie von F. Heerdegen. Vierte Auflage. Münich (Beck), 1910, in-8, xvi-779 p. (*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, II, 2).

Cette quatrième édition d'un livre connu et apprécié depuis longtemps n'est pas une réfection ; les auteurs se sont bornés à des améliorations de détail — assez notables, du reste — et à la mise au point que nécessitaient les publications récentes. Les deux parties, celle de M. Stolz (phonétique et morphologie) comme celle de M. Schmalz (syntaxe), continuent à se distinguer par une merveilleuse richesse d'indications bibliographiques qui suffirait à les rendre indispensables. Chose piquante, les deux auteurs n'ont eu connaissance des *Mélanges L. Havet* que par des revues de comptes rendus ou par l'envoi de quelques tirages à part. Le grand article de M. Ernout sur le passif latin,

M. S. L., xv, 273 et suiv., a échappé à M. Schmalz ; mais, comme il n'a paru qu'au début de 1909, on ne saurait le reprocher trop vivement à l'auteur, qui est en général très attentif.

Il n'y a pas lieu d'entrer dans un examen détaillé du livre à propos d'une nouvelle édition. Il suffira de quelques observations de détail.

Partie de M. Stolz.

P. 19. M. St. repousse résolument l'idée d'une période d'unité italo-celtique ; mais il néglige d'expliquer des coïncidences aussi frappantes que celle de l'existence d'un passif et d'un déponent en *-r-*, ou de l'existence simultanée de subjonctifs en **-ā-* et en **-s-*.

P. 116. On ne voit pas sur quoi repose l'idée que lat. *maiior* (écrit d'ordinaire *maior*) aurait jamais eu **-ghy-* ; dans le mot « grand », toutes les langues autres que le sanskrit ont un simple *g* : l'arménien, le grec et le germanique concordent, et le lat. *magis* indique aussi un *g*. Et l'on ne voit pas du tout pourquoi **meighyō* n'aurait pas abouti à **meihyō*, d'où *meiiō* (écrit *meio*).

P. 258. L'idée que *sons* serait thématique et *-sens* athématique est arbitraire : gr. ϝεκών, ὤν, ἰών n'ont rien de thématique.

Partie de M. Schmalz.

P. 328. M. von Planta, le linguiste bien connu, est nommé La Planta. On voit que M. Sch. s'intéresse peu à l'osco-ombrien.

P. 392. Il aurait été bon de dire que le locatif a en réalité en latin un caractère quasi-adverbial, là où il n'est pas tout à fait un adverbe, comme il l'est dans *humi*. *Romae* est plus qu'à demi un abverbe.

P. 483. Il n'est fait aucune allusion à la question de l'aspect en latin, bien qu'elle ait été touchée par de nombreux linguistes et que M. Barone ait, on le sait, publié tout un livre sur la question. Le silence de M. Sch. est surprenant.

A. Meillet.

J. Marouzeau. — *La phrase à verbe « être » en latin.* Paris, Geuthner, 1910, in-8, viii-324 p.

Ce livre est la thèse principale de M. Marouzeau, dont les lecteurs du Bulletin ont lu la thèse secondaire dans les Mémoires. Depuis la soutenance, M. Marouzeau a enrichi son volume d'un errata et d'un index locorum tout à fait utiles.

Il faut féliciter l'auteur du choix du sujet qui, sous cette forme, est absolument neuf. C'est la première fois en effet que la phrase à verbe « être » est étudiée méthodiquement, et que l'ordre d'un groupe dans un type de phrase bien défini se trouve déterminé. La phrase à verbe être présente cet intérêt qu'elle renferme trois éléments facilement reconnaissables : sujet, copule, attribut. En latin où l'ordre des mots est libre, l'attribut et la copule peuvent se trouver respectivement dans les situations suivantes :

[sujet] attribut copule
[sujet] copule attribut
attribut [sujet] copule.

Ces trois ordres sont possibles ; mais sont-ils indifférents ? La valeur de chacun des termes est-elle la même dans les trois cas ? L'observation de la phrase apprend qu'il faut considérer comme étant dans une dépendance étroite le groupe : attribut copule. Dans le premier cas

homo auarus est

la définition de l'attribut est l'essentiel ; la copule n'est qu'un simple outil grammatical. Deux termes sont en présence, *homo* et *auarus, est* est un enclitique, sans valeur autonome. L'idée exprimée, c'est l'affirmation de l'avarice de l'homme. Ceci est l'ordre normal, le plus fréquent, le plus banal.

Quelle est la valeur des ordres 2 et 3 ?

Homo est auarus
Auarus homo est (ou *est homo auarus*).

Dans ce cas, il y a mise en relief de la copule par *inversion* (ordre 2) ou *disjonction* (3). La copule ainsi détachée de l'attribut a une valeur autonome. Ce que l'on énonce, c'est l'affirmation de la réalité de l'avarice. Le premier ordre correspond à notre français : *il est avare* ; les deux autres, à *il l'est, avare,* ou, *c'est avare qu'il est,* pas autre chose. Dans les formes périphrastiques du verbe passif, les deux ordres *factus est* (normal) *est factus* (inverse) sont réglés par les mêmes conditions de sens. L'ordre des mots traduit donc dans la phrase à verbe être les deux valeurs de ce verbe : simple copule, ou verbe d'existence.

La métrique et la morphologie confirment ces conclusions. Dans la versification iambo-trochaïque la copule n'est point séparée de l'attribut à l'une et l'autre coupe, quand elle lui est postposée ; de même la prose métrique semble unir la copule à son appartenant. Enfin les formes asyllabiques *-s, -st* ne sont admises que dans l'ordre *seruos bonust* ; jamais on n'a **seruost bonus* ; et la forme pleine *siet*, et celle de la racine **bhu- fiat* ne se rencontrent pas en position d'enclitique.

Parlant de la phrase à verbe être M. Marouzeau est naturellement appelé à traiter de l'absence de la copule dans la phrase nominale. Le type *homo auarus* ne paraît être qu'une survivance indo-européenne, d'un emploi très restreint, limité à quelques tours, à des formules fixes, et surtout réservé à la langue savante. L'expression de la copule est pour ainsi dire constante. En particulier la deuxième personne *estis* est toujours exprimée : d'où résulte l'impossibilité d'expliquer *legimini* comme étant un participe médio-passif λεγόμενοι avec *estis* « sous-entendu » ; là où la phonétique laisse le choix entre λεγόμενοι et λεγέμεναι, c'est ce dernier type que la syntaxe recommande d'adopter. D'abord atone en italo-celtique, comme l'atteste la comparaison du vieil-irlandais, et enclitique, la copule tend de plus en plus à prendre une valeur propre, et dans l'évolution de la langue de Plaute à Cicéron, de postposée à l'attribut, elle devient peu à peu préposée. Le caractère artificiel de la langue impériale ne permet plus de suivre le progrès de cette tendance ; mais il y a dès les origines

de la littérature latine le germe de l'ordre qui deviendra celui des langues romanes : sujet copule attribut. La phrase nominale devient une phrase à verbe réel.

Telles sont les conclusions importantes que l'on dégage du livre de M. Marouzeau. Que l'on dégage..., car elles n'apparaissent pas d'elles-mêmes avec une suffisante clarté, et le plus grave défaut du livre, c'est le manque de plan. Il est divisé en deux parties sans que l'on sache l'objet de chacune d'elles, et l'auteur le sait si peu lui-même qu'il n'a pu leur trouver de titres. Dans chacune des parties, rien ne règle l'ordre des chapitres ; on ne voit entre eux nul enchaînement logique ; des chapitres différents aboutissent aux mêmes conclusions et auraient dû être fondus en un tout homogène. A l'intérieur même des chapitres, pris isolément, il n'y a souvent qu'une série d'observations fragmentaires et sans lien, sans que l'on voie exactement la portée des règles proposées. Parfois du reste l'ordre est vicieux; la division tripartite adoptée p. 43 et suivantes est mauvaise ; il n'y a en réalité que deux cas. Enfin il aurait été bon d'amalgamer dans le corps même du livre l'appendice historique qui apparaît trop comme un hors-d'œuvre.

Ceci est la critique la plus grave. Dans ce Bulletin on doit signaler aussi que la linguistique est plaquée un peu extérieurement, et que la comparaison ne joue dans le livre qu'un rôle tout à fait superficiel. Au milieu d'un développement purement latin, M. Marouzeau introduit brusquement, sans transition et sans choix, des rapprochements avec le finnois, le russe, le gotique (p. 74 et 175 par ex.) qui ne sont pas suffisamment reliés au contexte, et qui d'autre part sont trop brefs et trop de seconde main pour être de quelque intérêt. Ce défaut augmente encore l'impression de remarques détachées qu'on a à la lecture.

Au point de vue philologique, il n'est pas assez tenu compte de la tradition. P. 46, Tr. 91 l'ordre *esse amicos* n'est pas celui du palimpseste. Il eût été bon également d'observer davantage le contexte, trop négligé ; certaines exceptions auraient reçu par là une explication satisfaisante : ainsi p. 35 Amp. 97 haec urbs est Thebae doit signifier *ceci est Thèbes,* cf. Men. 72.

Les références ne sont pas très précises, ni très au courant. P. vii, de la syntaxe de Riemann il a paru une 5e édition revue par l'abbé Lejay, de même qu'une 4e de la grammaire de Stolz ; le livre de Wundt est cité inexactement ; les Mélanges G. Paris changent de titre de la page 229 à la p. 244 ; le livre de M. J. Bloch n'est pas cité d'après la pagination du tirage à part. Une revision plus attentive aurait fait disparaître ces légères taches. Il est à souhaiter que M. Marouzeau, délivré maintenant du souci de conquérir son titre, puisse dans un livre plus mûrement écrit et composé, mettre pleinement en valeur ses qualités de finesse et d'analyse, et le sens précis qu'il possède de la phrase latine.

A. Ernout.

O. A. Danielsson. — *Zu den venetischen und lepontischen Inschriften.* Upsal (Akademiska Bokhandeln) et Leipzig (Harrassowitz) [1909], in-8, 33 p. (*Skrifter utgifne af K. Humanistika Vetenskaps-Samfundet* i Uppsala, XIII, 1).

M. Danielsson, l'un des maîtres des études italiques, examine dans cette brochure deux questions distinctes.

D'abord il discute une inscription trouvée au xviiie siècle, dans le Nord de la Vénétie, et dont M. E. Lattes a publié une vieille copie ; il montre que les formes et les mots se retrouvent en partie dans les inscriptions vénètes déjà connues, et que par suite le texte est bien en un parler vénète. Comme pour toutes les inscriptions vénètes, l'interprétation n'est que conjecturale, mais la discussion de M. D. est conduite avec la prudence et l'ingéniosité qui caractérisent l'auteur.

La seconde partie de la brochure est consacrée à des inscriptions trouvées dans l'Italie du Nord, près du lac d'Orta, et que M. D. appelle lépontiennes. M. Kretschmer a proposé d'y voir des restes de parlers ligures, hypothèse

malaisée à contrôler, puisque l'on n'a pas une ligne de figure. M. Danielsson, comme l'avait déjà fait M. Hirt, y voit plutôt du celtique ; on a si peu d'inscriptions gauloises et ce que l'on a est si obscur que l'on ne saurait se prononcer non plus avec beaucoup de décision sur ce point, d'autant plus que les inscriptions lépontiennes ne sont ni toujours lues d'une manière sûre, ni surtout interprétées définitivement. Si vraiment on y trouve des génitifs en *-i*, on sera tenté de croire à l'hypothèse, que l'auteur propose du reste avec toute la réserve nécessaire. — P. 24, M. D. signale des formes en *-ei*, où, d'après l'interprétation proposée, le plus naturel est de voir des datifs de thèmes consonantiques. Mais ces datifs en *-ei* l'embarrassent, parce qu'il croit à la doctrine classique que **-ai* est la désinence du datif indo-européen. Il ne faut pourtant pas oublier que cette doctrine repose uniquement sur l'explication des infinitifs grecs en -ναι, -μεναι par le datif ; aucun datif indo-européen attesté comme datif n'a **-ai* de manière sûre. En revanche l'osque et, à ce qu'il semble, le vieux latin ont *-ei*, qui s'explique mal par l'influence de thèmes en *-i* ; et rien ne prouve que gr. ποδί ne soit pas un datif en **-i*, forme à degré zéro alternant avec **-ei*, bien plutôt qu'un locatif en **-i*. Le datif en **-ei* est donc mieux établi que le datif en **-ai*, et ce ne sont pas des datifs consonantiques en **-ei* qui doivent passer pour embarrassants.

A. Meillet.

J.-B. Hofmann. — *De uerbis quae in prisca latinitate extant deponentibus* ; diss. inaug., in-8, 56 p., Greifswald, Abel, 1910.

La dissertation inaugurale de M. Hofmann est dédiée à M. Vollmer ; les rapporteurs en ont été ce dernier et M. Crusius : ces noms mêmes indiquent que l'on a affaire à un travail de philologie. Sur l'origine des formes en

effet, l'auteur n'a pas d'opinions personnelles, et ne fait que résumer brièvement les idées de MM. Brugmann, Sommer et Walde, qu'il suit même un peu trop aveuglément. Il est faux par exemple de rapprocher (p. 44) du lat. *populo,* le slave *plŭkŭ* qui est un emprunt au germanique. Le mérite de ce travail est dans un classement très consciencieux et clair des exemples. Il apparaît de leur lecture que, dès l'époque la plus ancienne de la littérature, le déponent est dans un état de trouble et d'instabilité, indice d'une disparition prochaine. La notion de déponent n'est plus claire ; des verbes de cette classe deviennent actifs et réciproquement ; de même des verbes actifs sont employés avec le sens du moyen. Sous l'influence des grammairiens et des lettrés, le déponent se maintiendra bien à l'époque classique et dans la langue artificielle de l'empire, mais dans la langue populaire, il apparaît condamné dès les premiers textes.

A. Ernout.

K. Lerche. — *De quippe particula.* Breslau (M. u. H. Marcus), 1910, in-8, viii-126 p. (*Breslauer philologische Abhandlungen,* 41).

M. K. Lerche, disciple de MM. Foerster et Skutsch, étudie en détail l'histoire de *quippe* durant toute la latinité. Au point de vue étymologique, *quippe* admet deux origines : **quid-pe* et **quī-pe,* entre lesquelles la phonétique ne permet pas de choisir. Le sens indique plutôt **quī-pe,* ainsi qu'il résulte de la suite de l'exposé de M. L. Chez les anciens auteurs, *quippe* est peu employé et ne se trouve que dans deux cas : comme interrogatif, pour signifier « comment », et comme particule groupée avec *quī* suivant, soit *quippe qui,* pour confirmer quelque chose. Le premier de ces emplois s'explique aisément : le second est très obscur, et M. L. le constate sans l'expliquer, pas plus qu'il n'explique la juxtaposition constante de *quī*

dans ce cas ; il se borne à renvoyer à M. Wackernagel qui a délicatement analysé le procès dans ses *Vermischte Beiträge,* 12 et suiv. De Plaute, Térence et Ennius à Cicéron, *quippe* ne se retrouve plus ; en revanche Cicéron, qui n'a plus l'emploi interrogatif disparu après les comiques, fait grand usage de *quippe,* particule confirmative, et un usage libre, puisque *qui* ne figure plus nécessairement. Il y a donc sur ce point un changement très important à l'intérieur de l'histoire du latin.

A. Meillet.

H. Goelzer. — *Le latin de saint Avit.* Bibl. de la Faculté des Lettres, vol. XXVI. Paris, Alcan, 1909.

Après Sulpice Sévère, saint Jérôme, Tertullien, M. G. étudie un écrivain ecclésiastique moins connu, l'évèque saint Avit. Son enquête minutieuse et scrupuleuse, qui occupe près de 800 pages compactes, ne s'adresse guère aux linguistes, car saint Avit est un lettré et, malgré sa date, un écrivain correct : M. G., passant en revue tous les faits de syntaxe, de vocabulaire, de style, aboutit à chaque instant à cette conclusion, que notre auteur reproduit tant bien que mal l'usage des écrivains de l'Empire ; si l'on cherche chez lui « des déformations caractéristiques de la langue latine, on trouvera à peine quatre ou cinq faits intéressants », et l'on n'apprendra rien ou si peu que rien sur la langue courante de saint Avit (p. 727). Encore ces faits n'ont-ils pas tous la même valeur probante.

Rien à dire des altérations de quantité que M. G. signale dans la conclusion du livre I, si ce n'est qu'elles méritaient peut-être d'être relevées (et expliquées à part). A propos de la transcription des aspirées grecques (p. 386 n.), il eût été bon, pour expliquer certaines hésitations, de noter que le grec du vi[e] siècle était bien près d'avoir perdu toute trace de l'aspiration.

Parmi les faits de syntaxe, un des plus curieux est l'équivalence approximative de l'indicatif futur et du subjonctif présent (le cas de *foret* = *erit*, p. 26 Rem., s'explique sans qu'on ait besoin d'invoquer les nécessités du mètre : *foret* était une forme isolée, à laquelle depuis longtemps ne s'opposait plus aucun présent). Sans doute on peut supposer ici une confusion réelle entre *faciam, -as, -at* et *faciam, -es, -et* dans le parler courant ; mais n'est-il pas inquiétant que cet empiétement du subjonctif s'observe presque exclusivement en poésie ? N'y pourrait-on pas voir une marque de la faveur croissante du subjonctif dans la langue littéraire, puisque dans tout le cours de la littérature ce sont les écrivains savants et surtout les poètes qui étendent les emplois de ce mode expressif, par affectation des nuances (cf. P. Lejay, *Mél. L. Havet*, en part. p. 210)[1] ?

Du reste, à propos de cet exemple on peut se demander s'il n'eût pas été avantageux, dans une langue où tout est artifice, d'établir des degrés, et de distinguer la prose et la poésie, comme l'a fait M. Peiper dans l'index de son édition (*Mon. Germ. hist., auct. antiq.*, VI, 2). M. G. signale lui-même des différences notables : c'est la langue de la poésie qui conserve le supin en *-u* (p. 275) et le datif de direction (p. 88 ss.), qui affectionne certains procédés : adjectivation et substantivation du participe présent (p. 297), ellipse du verbe « être » (p. 50). C'est la prose qui multiplie les adverbes en *-ter* (p. 493 ss.). On voudrait voir parfois dédoubler les listes d'exemples : la plupart des adjectifs composés du type *insensibilis* (p. 339-340) sont empruntés aux œuvres de prose, tandis que ceux du type *bellifer* appartiennent tous aux poèmes ; les exemples cités de *cum* causal avec l'indicatif (p. 343) sont à peu près tous en prose ; en trouve-t-on aussi en vers ? Au chapitre de l'ordre des mots, M. G. signale comme essentiel le procédé qui consiste à bouleverser l'ordre tradi-

1. Noter (p. 659) le participe adjectif à sens passif *reuerentissime*, qui, du reste, n'est pas de Saint-Avit (Peiper, p. 46, 15), et qu'on rapprochera des formes plus connues *amans* et *desiderans*.

tionnel pour mettre un mot en vue. Or, saint Avit ne prodigue ce procédé que dans ses vers, où il cherche le relief de l'expression sans s'inquiéter de la valeur de l'idée ; pour lui la disjonction n'est plus qu'une élégance poétique, presque indispensable à la facture du vers ; cf. le début du livre I :

> Quidquid agit uarios — humana — in — gente — labores,
> Vnde breuem — carpunt mortalia tempora — uitam,
> Vel quod polluti — uitiantur origine — mores,
> Quos aliena — premunt priscorum — facta — parentum...

Il n'apparaît donc pas avec évidence qu' « à l'époque où vivait l'auteur... les écrivains ne faisaient plus de différence » entre la langue de la prose et celle des vers (p. 10-11). Ce n'est pas à dire qu'il y aurait eu un intérêt capital à insister trop sur les traits distinctifs de l'une et de l'autre, puisqu'elles ne sont que deux aspects d'une langue artificielle.

M. G. a dans la *Revue internationale de l'Enseignement* (LV, 1908, p. 97 ss.) dressé le programme des études que réclame le latin ecclésiastique. La savante enquête qu'il vient de publier montre quel en est l'intérêt pour l'histoire littéraire ; est-il permis de souhaiter qu'on s'attaque maintenant à des textes moins classiques, moins corrects, plus originaux, et dont l'examen intéresse plus directement l'historien de la langue ?

J. Marouzeau.

W. Meyer-Lübke. — *Einführung in das Studium der Romanischen Sprachwissenschaft* (2e édition). Heidelberg, C. Winter, 1909, xv-277 pages.

M. M.-L., qui avait inauguré en 1901, par son Introduction à l'Étude des Langues Romanes, la série des manuels consacrés à ces langues, que nous avons signalés l'an dernier, nous en donne une deuxième édition considérablement augmentée et soigneusement revue. Non pas que le

plan en ait été modifié, ni même les proportions données aux différentes parties. Mais une critique importante avait été faite : on se plaignait de l'absence de tout chapitre ou paragraphe consacrés à la syntaxe. Sur ce point, M. M.-L. a donné satisfaction à la critique, et ajouté 20 paragraphes, du § 192 au § 211, à cette question aussi essentielle que difficile.

M. M.-L. s'est proposé, dans son beau livre, de résumer les différentes questions que soulèvent les langues romanes, non pas celles qui concernent telle ou telle de ces langues, mais celles qui intéressent leur totalité. C'est ce qui explique le développement, qui pourrait sembler disproportionné, donné aux problèmes que M. M.-L. appelle paléontologiques, c'est-à-dire se rapportant à l'origine des langues romanes. M. M.-L. s'est d'autre part préoccupé non seulement de poser les problèmes avec l'exactitude que lui permettait sa grande science, mais encore de montrer dans quelle mesure ils sont résolus, et non seulement quelles recherches sont encore nécessaires à leur solution, mais quelles sont celles qui s'imposent actuellement à l'attention des romanistes.

L'introduction, après une bibliographie critique, donne les limites externes du domaine appartenant aux langues romanes, avec les modifications qu'il a subies au cours des temps et la division interne de ce domaine. A cette occasion M. M.-L. résume rapidement les causes différentes, qui sont ordinairement invoquées pour expliquer la formation de ce qu'on appelle les dialectes romans, tout en montrant en quoi les résultats sont encore très insuffisants. Le premier chapitre étudie le matériel, sur lequel s'appuie la linguistique romane, c'est-à-dire le vocabulaire. Après avoir indiqué brièvement le rôle important que peuvent jouer les noms propres pour la solution des problèmes phonétiques, et traité des mots empruntés par les différentes langues romanes aux langues avec lesquelles elles ont été en contact, M. M.-L. insiste plus longuement sur les éléments latin, gaulois et germanique.

C'est seulement après la détermination du domaine et l'indication de la nature des lexiques que M. M. pose le

problème de la linguistique romane. Trois procédés d'exposition sont possibles : méthodes systématique, biologique et paléontologique. M. M.-L. ne fait qu'indiquer en passant la première méthode, en raison des difficultés auxquelles elle se heurte, et du peu d'importance qu'elle a eu jusqu'à présent dans la linguistique romane. La méthode que M. M.-L. appelle biologique est étudiée plus longuement du § 53 au § 77. Elle comprend les problèmes qui ont le caractère le plus général ; divers problèmes phonétiques que résout la linguistique générale, géographie et histoire des sons, des formes et des mots, sémantique, psychologie du langage, création spontanée des mots. Ce chapitre a été notablement enrichi par les paragraphes consacrés à la géographie des mots, en raison des travaux récents de M. Gilliéron et de son école.

La fin du volume, et de beaucoup la plus grande partie, puisqu'elle va du § 77 au § 265 et dernier, comprend l'étude des probèmes paléontologiques, qui sont la matière propre de la linguistique romane. Les deux problèmes capitaux sont les suivants : montrer comment les langues romanes se rattachent au latin, et quelle influence les langues non latines, qui ont été parlées dans les régions occupées par ces langues, ont exercée sur elle. Le deuxième de ces problèmes est traité d'une façon assez brève, § 213-231. Si les résultats jusqu'à présent obtenus ne sont pas négatifs, du moins il faut reconnaître qu'ils sont assez pauvres. Quelle action peut-on attribuer à l'osque et à l'ombrien sur les parlers de l'Italie centrale et méridionale, au gaulois sur ceux de l'Italie septentrionale et de la France, à l'ibérique sur ceux de la péninsule ibérique? La question déjà difficile à résoudre par elle-même est rendue plus difficile encore par la pauvreté de nos connaissances. L'action exercée par les langues indigènes non européennes sur les langues romanes, qui sont en contact avec elles, pourra nous apporter quelques éclaircissements sur cet important problème. Malheureusement les recherches sont encore peu nombreuses ; M. M.-L. n'insiste quelque peu que sur les études que

M. Lenz a publiées sur l'influence de l'araucanien sur l'espagnol du Chili.

Les problèmes que posent les rapports des langues romanes avec le latin sont, sinon plus complexes, à coup sûr infiniment plus nombreux ; et les résultats acquis le sont également. Est-il utile de dire que les recherches ne rencontrent pas ici les difficultés indiquées plus haut? Cependant on sait que l'établissement de ce qu'on appelle le latin vulgaire constitue un problème très ardu. Et à côté de cette question essentielle, nombreuses sont les questions de moindre envergure, mais cependant capitales, comme l'évolution de l'accentuation et du vocalisme du latin, ou celui du *k* prépalatal, dont la solution n'est pas encore acquise définitivement. Successivement M. M.-L. expose tous ces problèmes, phonétiques, morphologiques, syntactiques, lexicaux, avec la préoccupation visible de ne pas fournir simplement l'état actuel de nos connaissances, mais de montrer en quoi elles sont insuffisantes, et ce qu'il reste à faire et quelle voie il faut suivre pour résoudre tel problème en suspens. Enfin M. M.-L. termine son livre par un chapitre consacré à l'étude des noms de lieux et de personnes qui apportent un appoint souvent utile, parfois même indispensable, par exemple quand on étudie les modifications qu'a subies le domaine de telle langue romane.

Telles sont les idées principales du beau livre de M. M.-L., qui répond non seulement à ce qu'on peut attendre d'un tel savant, mais au but qu'il s'est proposé : donner une direction à ceux qui veulent se livrer à l'étude des langues romanes. Est-il besoin de dire que les plus versés dans cette étude pourront en tirer un grand profit?

Cette deuxième édition, nous l'avons dit au début, a été considérablement augmentée ; elle comprend en effet plus de 50 pages nouvelles. En outre elle a été revue avec un très grand soin : les faits cités ont été mis au courant des recherches faites depuis l'apparition de la première édition ; de là de très nombreuses modifications de détail, exemples nouveaux et mieux choisis, exemples supprimés en raison de leur caractère discutable. Parfois même la

rédaction a été modifiée, pour que la pensée de l'auteur soit présentée avec plus de clarté.

Oscar Bloch.

E. Bourciez. — *Éléments de linguistique romane*. Paris (Klincksieck), 1910, in-12, xxi-697 p. (Nouvelle collection à l'usage des classes, II, 6).

Bien qu'un précis élémentaire de linguistique romane réponde à un besoin vivement senti, les romanistes se résignent trop malaisément aux simplifications nécessaires pour le donner. La grande grammaire de M. W. Meyer-Lübke est trop vaste, son *Einführung*, si riche de vues personnelles et si pleine, est trop peu un manuel ; les deux excellents petits volumes de M. Zauner, précis et denses, sont trop sommaires et un peu trop secs. M. Bourciez, dont la *Phonétique française* a eu en peu de temps trois éditions et dont on connaît le rare mérite de professeur, comble la lacune avec ces *Éléments* où tous les principes utiles à l'apprenti romaniste sont clairement exposés, et avec une compétence que je ne me permettrai pas de louer.

Sauf quelques pages de généralités que rend nécessaire l'absence d'un manuel de linguistique générale, M. B. se place toujours au point de vue historique. Le livre est divisé en trois parties : période latine vulgaire (jusqu'au ve siècle), période romane primitive (jusque vers le ixe-xe siècle), période de développement propre de chacune des langues néo-latines. Ce plan a ses inconvénients : il fait beaucoup moins bien que celui de M. Zauner ressortir les correspondances entre les diverses langues romanes qui sont la donnée fondamentale de la grammaire comparée ; et il conduit à donner des exposés séparés de chacune des langues néo-latines, exposés dont chacun est trop bref pour donner un aperçu du développement, mais qui tous ensemble occupent un grand espace et conduisent ainsi à restreindre un peu trop l'exposé de la partie es-

sentielle, à savoir la période commune. Mais le plan a aussi ses avantages : les faits sont situés dans la période même de leur développement, et les conditions historiques où ils se sont produits sont brièvement indiquées. Le précis de M. Zauner est plus l'œuvre d'un comparatiste, celui de M. Bourciez plus l'œuvre d'un historien ; ils se complètent mutuellement, et les étudiants auront avantage à se servir à la fois de l'un et de l'autre.

Je ne puis guère faire des observations de détail que sur la première partie, relative au latin vulgaire, la seule où j'aie un jugement propre.

P. 36, l. 2. M. B. parle de trois moyens de *dissimilation* dont dispose la voix humaine : l'intensité, l'acuité, la durée. Le mot *dissimilation* étant appliqué en linguistique à un phénomène spécial, bien défini, il y aurait avantage à le réserver à cet emploi ; le vocabulaire de la linguistique n'est pas si précis qu'on ne doive s'efforcer de garder aux quelques mots qui ont un sens arrêté la valeur exacte qu'ils ont une fois prise. Il aurait été — à tous égards — plus correct de dire : « On ne dispose que de trois moyens de faire varier un son de timbre donné : l'intensité, la hauteur et la durée. »

P. 36 et suiv. La formule que l'accent latin est dans un étroit rapport avec la quantité est trop vague. La place de l'accent de tout polysyllabe latin est déterminée par la quantité de la syllabe pénultième, les autres syllabes n'intervenant en aucune manière. Cette règle s'est établie à une époque antérieure à toute donnée connue sur l'accent latin ; l'application s'est maintenue aussi longtemps qu'a duré le rythme quantitatif de la langue. La scansion *fēcĕrunt,* qui est ancienne et qui concorde avec le *-ĭs-* de *fēcĭstī, fēcĭstis,* qui par suite est ancienne, a donc toujours comporté la proparoxytonaison, tandis que *fēcērunt,* analogique de *fēcēre,* comportait paroxytonaison ; la scansion *fēcĕrunt* n'est du reste pas un vulgarisme : Cicéron l'admet (v. Bornecque, *Clausules métriques,* p. 222) ; elle ne paraît peu classique que parce que l'hexamètre l'exclut naturellement presque toujours. — On ignore si l'accentuation latine vulgaire *intégrum* est un reste du

temps où un groupe tel que *gr* faisait position (prosodie conservée dans les védas et chez Homère) ; la question vaut d'être posée, mais il semble difficile d'y donner une réponse. Il s'agit au contraire sûrement d'un fait récent quand la consonantification de *i* voyelle en hiatus entraîne d'une manière nécessaire un déplacement de l'accent en avant : *fīlíolum* > **fīlyólum*. — Quant aux mots grecs tels que *bútȳrum*, ils sont entrés dans la langue à une date où la règle était fixée ; il en est tel, comme *eremus*, qui, entré très tard dans la langue, n'a sans doute jamais eu de longue, et l'on peut douter de la valeur de la notation *erēmus* que donne M. B. ; on sait par des mots comme *Tricasses* (Troyes), *Brúndisium* (*Brindisi*), *íncaustum* (*encre*) que, si la place de l'accent se maintenait traditionnellement dans les mots latins, la règle n'était plus vivante dès le IIe s. av. J.-C. — En ce qui concerne *ille, iste*, l'affirmation que Plaute connaissait déjà l'accentuation, *illé, isté*, à côté d'*ílle, íste* se fonde uniquement sur la place des temps forts des vers ; or, il n'est pas établi — et M. L. Havet par exemple a toujours nié absolument — que cette place soit en rapport avec la place de l'accent ; les exemples que donne M. B. ne sont pas probants ; si même on admettait le principe, le vers 441 de l'Amphitryon serait mal choisi pour illustrer *íllum* ; car la scansion est incertaine par suite d'une variante, et il est probable que le temps fort — sinon l'accent — tombe sur la finale du mot.

P. 40 et suiv. Il y a tout lieu de croire que, en latin comme en osque et en ombrien, une différence de timbre était liée dès le début à la différence de quantité, *ē, ō, ī, ū* étant fermés, et *ĕ, ŏ, ĭ, ŭ* ouverts. Quand la quantité a cessé d'être marquée, la différence de timbre a subsisté seule ; mais il n'y a pas eu substitution du timbre à la quantité, comme semblent le croire en général les romanistes. — Il s'en est suivi ultérieurement dans la plus grande partie de la Romania une confusion de *i* ouvert et de *e* fermé, de *u* ouvert et de *o* fermé, qui ne se distinguaient plus par la quantité. La prononciation *e* ouvert ou *e* fermé, *o* ouvert ou *o* fermé des voyelles simples issues des diphtongues *ae, au* tient sans doute à la date où la pro-

nonciation à voyelle simple, originairement rurale, s'est établie pour chaque mot : *faenum* a gardé *ae* à Rome mieux que dans les provinces, d'où le contraste entre esp. *heno*, p. *foin*, etc., et it. *fieno* (v. Ernout, *Éléments dialectaux*, p. 164).

P. 49. Il ne paraît pas douteux que *c, g* avaient une prononciation fortement prépalatale dès une époque préhistorique en latin ; autrement on ne s'expliquerait pas comment *k* et *g* ont pu empêcher l'action de *l* sur un *e* précédent : *celsus* (en regard de *pulsus*), *scelus* (en regard de *holus*), *gelu*, etc. La seule question qui se pose est de savoir quand *k* est passé à *č* ou à *c* (*ts*).

P. 50. M. B. parle de *ly*, mais ne dit rien de *l* (*l* vélaire) dont l'existence dans des cas tels que *alter* est certaine à toute époque. M. B. ne l'ignore pas, et il l'indique p. 186. Mais le tableau de la phonétique du latin vulgaire, où d'ailleurs *l* tenait sans doute plus de place, demeure incomplet.

P. 55. Le goût pour les diminutifs et les intensifs tient en grande partie à ce que l'on évite et les mots trop courts, comme les représentants romans de *auris, genu, agnus*, et les verbes forts ou anomaux, comme *canō* (*cecinī*), *adiuuō* (*adiuuī*), *edō* (*ēs, ēdī*), etc. : *cantō* a sur *canō* le même avantage que *solutionner* sur *résoudre* et *arriver* sur *atteindre* dans le français actuel. Ce qui montre qu'un infinitif *esse* « manger » ne pourrait subsister, c'est que *posse, uelle* ont été remplacé par **potére*, **uolére* (p. 80), et que *esse* l'a été par **éssere* (p. 81).

P. 60. Got. *gahlaiba*, v. h. a. *galeipo* et lat. vulg. *companio* sont des expressions parallèles ; mais on n'a pas le moyen d'affirmer que le latin ait imité ici le germanique. Le modèle ne serait-il pas gaulois ? D'après Festus (chez P. Diacre), *benna lingua gallica genus uehiculi appellatur, unde uocantur combennones eadem biga sedentes.*

P. 78. C'est l'ordre *sum amatus*, établi de bonne heure en latin, qui a subsisté (v. Marouzeau, dans *Linguistique et philologie, Mél. L. Havet*, p. 243 et suiv.).

P. 86. Une influence directe de la morphologie de l'osco-ombrien sur le latin vulgaire était peu vraisemblable : l'osco-ombrien différait trop profondément du latin pour cela.

Si le *b* de *cantabam* s'est maintenu tandis que celui de *uendēbam, dormībam* était éliminé, c'est qu'il était indispensable pour séparer les deux *a*. Reste à savoir ce qui a provoqué la disparition du *b*. Le modèle de *habēbam* n'est peut-être pas aussi insuffisant que le dit M. B. : il faut très peu de chose pour servir de point de départ à une action analogique. Mais, d'autre part, il est impossible de ne pas rapprocher *cantaui* > *cantai,* etc. — P. 98. M. B. invoque encore l'ombrien pour expliquer la forme *eo* prise par *ego* ; mais un mot accessoire est sujet à subir des altérations dont les mots autonomes n'ont pas l'équivalent. Le béotien a fait de même ἰων de l'ancien ἐγών.

P. 102. La réduction de *alius* et *alter* fait partie de l'élimination générale des formes qui opposaient la dualité à la pluralité, élimination qui a commencé dès avant l'époque historique et qui s'achève seulement en latin vulgaire ; ici *alter,* plus clair que *alius,* a subsisté. Inversement, c'est *uter* qui a disparu.

P. 122. A lire M. B. on se rend mal compte du fait que *ad* s'applique, durant toute la latinité, au lieu auprès duquel on est, et non pas seulement au lieu auprès duquel on va (*Thesaurus,* I, col. 518 et suiv.). Ce qui est nouveau dans l'emploi roman de *ad,* c'est seulement que le sens propre d'indication de la proximité, le contraste avec *in* par conséquent, a été perdu. Mais il est permis de douter que cette perte de sens soit aussi ancienne que le dit M. B. ; sans doute Cicéron écrit : *ad uillam erat Tullius* (*pro Tullio,* 20) ; mais « être *à* la campagne » est autre chose que « être *dans* sa maison de campagne », car *uilla* désigne en latin tout un ensemble de locaux et de terrains cultivés ; de plus M. B. a mal lu l'exemple particulier qu'il cite : le texte de Cic. ad Att., XII, 36, 2, porte : *tu ad uillam fortasse cras* (et non *eras*).

On est tenté d'exprimer parfois des opinions divergentes devant un livre qui touche à tant de questions si discutées et si difficiles. Mais on doit surtout en recommander chaudement l'étude.

A. Meillet.

Fr. Ribezzo. — *Reliquie italiche nei dialetti dell' Italia meridionale*. Naples, 1909, in-8, 21 p. (extrait des *Att. R. Accad. Arch. Lett. Bell. Arti,* n. 5, vol. 1, 1908).

M. Ribezzo discute quelques-uns des exemples de spirantes intervocaliques osques conservées dans des parlers italiens, qu'Ascoli a proposés ; il repousse *profenda, scarafaggio* et *bufalo, bifolco,* dont il explique l'*f* comme résultant de l'altération d'un *b* plus ancien. En revanche, il propose quelques nouveaux exemples, dont le plus joli est *l'unfu* « osso lombare », cf. lat. *lumbus*. Cette étude a été écrite avant que l'auteur ait pu connaître la thèse de M. Ernout sur les *Éléments dialectaux du vocabulaire latin,* qu'elle complète utilement.

A. Meillet.

Mélanges offerts à M. Émile Chatelain par ses élèves et ses amis. 15 avril 1910. Paris (Champion), in-4, xvi-669 p. et 35 planches hors texte.

Ce beau volume, tiré à 434 exemplaires numérotés pour les souscripteurs, renferme surtout des articles relatifs à l'étude des manuscrits, suivant le vœu des organisateurs. Mais c'est sur les travaux des paléographes que reposent souvent les conclusions des linguistes, et nous sommes heureux de compter M. Chatelain parmi les membres de notre société. Plusieurs des articles ont trait particulièrement à la linguistique.

M. Aug. Audollent réédite, après un examen approfondi de la pièce originale, une *defixionis tabella* en grec, trouvée à Haïdra (Tunisie), et qui renferme quantité de formes et de mots curieux ; on notera en particulier que l'auteur du texte n'avait aucun sentiment de la quantité des voyelles.

M. Bréal. *Fortu-*, *Gratu-*.

A. Grenier. Quelques fautes des manuscrits et des textes latins touchant les mots composés (M. Grenier n'a pas remarqué que l'*e* médian de *legerupa* est phonétique).

J. Marouzeau. La graphie *ei* = *i* dans le palimpseste de Plaute.

A. Meillet. Le groupe -vv-.

Nous espérons que M. Chatelain verra dans ces articles un témoignage de la reconnaissance que lui doivent et qu'ont en effet les linguistes pour ses précieux travaux.

A. MEILLET.

Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice WILMOTTE. Paris (Champion), 1910, in-8, XVII-969 p. (en 2 tomes).

Plusieurs articles intéressent la linguistique dans le recueil qui vient d'être offert au savant actif et distingué qui a institué en Belgique l'enseignement de la philologie romane.

M. Baldensperger publie des lettres inédites de Littré et de son père à A.-W. Schlegel ; on y voit comment le grand lexicographe avait acquis une sérieuse connaissance du sanskrit, dont il n'a jamais fait parade, et comment il a trouvé auprès de Schlegel les secours et les conseils qu'il ne trouvait pas alors à Paris. M. Bourciez étudie le démonstratif dans la Petite Gavacherie. M. Clédat donne une note sur *quitte à*. M. Dottin classe un certain nombre de faits de sémantique observés dans les parlers du Bas Maine (on notera les sens particuliers que prennent dans le patois beaucoup de mots de la langue générale ; on voit bien à plein ici les spécialisations de sens qui résultent de l'emprunt d'un terme de la langue commune par un petit groupe local). M. Gauchat, utilisant surtout les données fournies par le précieux *Atlas linguistique* de M. Gil-

liéron, discute les noms gallo-romans de l'écureuil, noms qui ont été souvent renouvelés, qui sont très variés et posent des problèmes nombreux auxquels très prudemment M. G. se garde de toujours proposer une solution (il est curieux qu'un correspondant du nom balto-slave, lit. *vaĩveris* et *voverẽ*, v. sl. *věverica*, tch. *veverka*, conservé dans lat. *uiuerra*, se retrouve en gallo-roman). M. Horning recherche l'étymologie d'une série de mots des patois vosgiens. M. W. Meyer-Lübke essaie de déterminer la prononciation de *u* en vieux provençal (les témoignages directs n'enseignent rien ; les faits linguistiques tendent à indiquer une prononciation voisine de celle de l'*u* français). M. Pirson examine au point de vue linguistique des pamphlets bas latins du viie siècle, sans peut-être marquer assez que, le manuscrit où ils sont conservés étant du xie siècle, les formes qu'on y lit ne sont pas exactement datées. M. M. Prou donne des notes sur le latin des monnaies mérovingiennes (il est peu probable que, comme le croit M. Prou, le *g* de *Ambeganes* « Amiens » note un *j* français ; le *g* intervocalique note à l'époque mérovingienne un *g* spirant, prépalatal après *e i*, dans un cas comme celui-ci, c'est-à-dire quelque chose qui ne se distingue guère d'un yod). M. P. Rajna discute la portée d'un témoignage sur la connaissance de la « lingua romana » chez un évêque du viie siècle. M. A. Stemming découvre dans le fr. *tolle* l'impératif *tolez* d'un verbe sorti de l'usage. M. C. Voretsch détermine le traitement de *o* ouvert devant nasale dans l'Alexis.

A. Meillet.

G. Millardet. — *Petit atlas linguistique d'une région des Landes,* in-8, lxiv-427 p. et une carte. — *Études de dialectologie landaise. Le développement des phonèmes additionnels,* in-8, 224 p. — Toulouse (chez E. Privat), 1910 (Bibliothèque méridionale, 1re série, vol. xiii et xiv).

G. Millardet. — *Recueil de textes des anciens dialectes landais,* avec une introduction grammaticale, des traductions en dialectes modernes, un glossaire et une table des noms de lieux et de personnes. In-4, lxviii-340 p., Paris (chez Champion), 1910.

Les deux premiers ouvrages réunis en un seul volume de lxiv-640 p. sous le titre de *Étude de dialectologie landaise,* ont servi de thèse principale, et le troisième de thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres à M. G. Millardet ; la Sorbonne a fait à cet ensemble singulièrement imposant l'excellent accueil qu'il méritait. En même temps que l'auteur qui a fourni un travail immense, il convient d'en féliciter le savant dont M. Millardet est avant tout l'élève et à qui l'Atlas est justement dédié, M. Bourciez. C'est la juste récompense d'un bel enseignement que de former de pareils disciples, qui sont à leur tour des maîtres. Il convient d'insister d'autant plus sur le résultat obtenu à Bordeaux par le professeur excellent qu'est M. Bourciez que, par une surprenante anomalie, l'enseignement des langues néo-latines, de la dialectologie gallo-romane et de la langue française n'est pas représenté dans la plupart des Universités françaises.

Les trois ouvrages forment un tout. L'Atlas fournit un ensemble extraordinairement riche, unique en son genre, de données de fait sur la région des Landes étudiée : 1° de nombreux palatogrammes ; 2° une série de tracés qui donnent le résultat d'expériences poursuivies au laboratoire du Collège de France ; 3° 573 cartes linguistiques, fournissant autant de mots et de formes relevés dans *toutes* les communes du domaine examiné. Le recueil de

textes comprend un grand nombre de pièces écrites du XIII[e] au XVI[e] siècle qui permettent de suivre, dans la mesure du possible, l'histoire des parlers de la région. L'étude sur le développement des phonèmes additionnels est un exemple de ce que l'on peut tirer des données publiées dans l'*Atlas* et le *Recueil des textes,* et de celles que M. M. a en outre par devers lui. Un pareil ensemble présente pour la linguistique générale un vif intérêt, et qu'il importe d'indiquer, sans prétendre à aucune compétence en gascon.

Ce qui fait surtout l'importance de l'*Atlas*, ce sont les 573 cartes qui donnent la traduction d'autant de mots ou formes du français dans 88 communes des Landes qui forment un domaine continu. Pour aucune région un peu étendue d'aucun pays à aucun moment, on n'a un recueil de faits comparable à celui-ci ; on atteint ici la perfection de la méthode comparative qui s'applique avec d'autant plus de sûreté que le réseau des faits constatés est plus serré. Le questionnaire employé, que M. M. ne donne malheureusement pas, comprenait 800 questions qui toutes ont été posées au moins une fois dans chacune des 88 communes à un ou plusieurs sujets nés dans la commune ou du moins élevés dans cette commune dès leur première enfance ; les lieux de naissance des parents des sujets sont indiqués en général, ce qui est précieux. On voit immédiatement de quel prix est un pareil recueil pour qui veut étudier soit la question de la régularité des correspondances phonétiques et morphologiques (lois phonétiques et formules analogiques), soit la question de la réalité des dialectes, soit les faits de vocabulaire.

Si le principe encore contesté de l'indépendance des aires de chaque phénomène linguistique dans un domaine continu où chaque parler a son développement autonome avait besoin d'une confirmation, il la trouverait — éclatante — dans ces cartes : chacun des phénomènes étudiés a ses limites propres, et toutes les fois que des lignes d'isoglosses coïncident exactement dans deux cartes, c'est qu'il s'agit d'un même phénomène dans deux mots différents. Soit par exemple la carte du

mot *joug* ; il y a d'une part la limite entre le *j* (français) et le *y* initial, de l'autre celle entre *iw* et *u* ; les deux limites se croisent, si bien que l'on a quatre domaines (assez inégaux) répartis à peu près ainsi :

jiw

yiw ╳ *ju*

yu

Et ce n'est là qu'un exemple, relativement simple.

La concordance des lignes pour certains faits dans des mots différents est frappante ; ainsi pour les divers cas où il y a *y* et *j*, cartes de *moi, Jean, jeter, jeune,* etc. et aussi celle de *cage*. Certaines des contradictions que présentent à première vue les cartes se résolvent à un examen plus attentif ; ainsi, au point 60 (Lencouacq), le traitement de lat. vulg. *-ūna* n'est pas le même dans *lune* (*lūwė*) et dans *prunes* (*prūės*) à en juger par les cartes ; mais c'est qu'il ne s'agit pas du même sujet ; or, le sujet, qui prononce *pruės* est fils de parents originaires du point 81 (Saint-Gor), où en effet on est dans le domaine de *prūės, lūė,* et où M. M. a relevé ces formes ; de même, pour la carte de *morue,* le sujet de Lencouacq a la prononciation de Saint-Gor. Cette précision est de nature à donner confiance dans les observations de l'auteur, d'autant plus qu'elle paraît avoir échappé à son attention ; M. M. signale, dans son *Étude,* p. 56 et 57 (= p. 472-3 de la thèse), l'anomalie de *prūės* (cf. aussi la carte de *une*) sans en donner l'explication.

Le principal regret qu'on ait — et on a quelque embarras à le formuler devant un travail aussi considérable — c'est celui de ne pas avoir certains renseignements de fait qui seuls rendraient possible l'usage des cartes. Sur la carte *seigle* on voit qu'une grande partie du domaine nomme le « seigle » *blăt* : il est clair que c'est une région où la céréale habituellement cultivée est (et surtout était autrefois) le seigle ; sans une limite des cultures du seigle et du froment, la carte n'a pas tout son sens. — Pour utiliser les cartes au point de vue de la question des dialectes, on aurait besoin d'avoir quelques données sur

la façon dont les localités étaient groupées ; la grande carte indique le pays d'Albret, le Marsan, etc., mais sans marquer de frontières ; les limites anciennes des évêchés auraient été indispensables. On aimerait aussi à savoir quelles localités ont et ont eu des relations naturelles, où le pays est et où il était anciennement inculte, où il était autrefois dépourvu de voies de communication. Faute d'avoir ces renseignements, on ne sait quel parti tirer des lignes qui se croisent sur les cartes, et dont certaines semblent bien coïncider en gros avec des limites politiques.

Souvent, il est difficile de rien conclure sans connaître les régions voisines de celle qu'a enquêtée M. M. Ainsi, dans l'Est du domaine, adossé à l'Armagnac, la forme simple du prétérit est normale, et M. M. l'a obtenue partout immédiatement ; dans l'Ouest au contraire, plusieurs cartes montrent que cette forme sort de l'usage ; il serait intéressant de savoir si la région placée à l'Ouest du domaine n'est pas plus avancée encore à cet égard. P. 196, M. M. dit que le passé défini a été donné partout pour *donnai*, parce qu'il s'agissait d'un petit récit ; mais la même explication n'est pas donnée et ne s'appliquerait du reste pas dans une partie des autres cartes où la forme simple de prétérit a été obtenue partout : 45 (*eut*), 142 (*dit*), 156 et 157 (*empêcha* et *empêchèrent*), 174 (*fut*), 315 (*montra*), 478 (*sortit*) ; le passé défini a des manques aux cartes 10 (points d'interrogation non expliqués), 60, 61, 148, 153, 184, 185, 186 (points d'interrogation non expliqués), 316, 327, 365, 420, 519, 529, 566 (croix non expliquées). On notera que la carte 153, spécialement consacrée à la disparition du prétérit simple, ne donne pas une idée très juste de l'aire où se produit le phénomène, à en juger par l'ensemble des cartes citées ci-dessus.

Les tracés et les palatogrammes permettent de contrôler sur nombre de points la façon dont M. M. a entendu ses sujets. Ils montrent par exemple que M. M. a en général mal perçu la distinction des occlusives *b, d, g* et des spirantes sonores correspondantes *ƀ, đ, γ* ; c'est ce qu'indique assez la remarque de la p. LVI et suiv. On voit par les tracés que *b, d, g* sont plutôt occlusifs à l'initiale

des mots, spirants à l'intervocalique, ce qui est intéressant, mais peu surprenant. — Les voyelles qui précèdent et qui suivent *n* et *m* sont à peu près également nasalisées comme le montrent les tracés enregistrés ; M. M. perçoit la nasalité des voyelles devant *n* et *m*, mais non celle des voyelles après *n* et *m* ; ceci tient sans doute à ce que l'on perçoit mal, après la nasalité très forte de *n* et *m*, la nasalité moins forte des voyelles qui suivent.

L'étude sur le développement des phonèmes additionnels fournit un spécimen de ce que l'on peut tirer du vaste matériel de faits rassemblé par l'auteur.

M. M. y discute d'abord des développements qui sont de nature syntactique ou morphologique. Plus d'un des croisements des mots qu'il admet est discutable ; les faits de ce genre sont la plupart du temps hypothétiques ; il est d'autant plus curieux de noter un cas où la géographie linguistique permet d'avoir ici une certitude : à l'Ouest du domaine, la « rainette » est appelée *arañ*, à l'est *karèk* ; entre les deux aires, on a *karañ* : la contamination est évidente (p. 30 et suiv.). En pareil cas, c'est bien la considération des aires, et par suite la méthode géographique, qui intervient. En revanche, quand M. M. dit p. 16 (= p. 432 de la thèse) : « La géographie nous enseigne que ..... », il s'agit d'un fait où la considération de trois points isolés donnerait le même résultat que celle des aires, et où par suite il ne s'agit pas de la méthode géographique proprement dite, mais tout uniment du principe de la constance des lois phonétiques.

En ce qui concerne les développements proprement phonétiques (c'est-à-dire ceux qui se produisent uniquement par suite de faits de prononciation, et non en fonction du sens), M. M. part d'une idée fondamentale qui est intéressante et qui est juste au fond : toutes les fois qu'un phonème nouveau se développe par voie purement phonétique (type *b* dans lat. *numerum* > *nombre*), il s'agit d'une partie d'un phonème existant qui est modifiée et qui acquiert progressivement une autonomie ; c'est ce que M. M. appelle une *segmentation*. Si même on ne s'intéresse pas spécialement au gascon, on aura profit à étu-

dier de près cet exposé, un peu trop encombré de métaphores et de comparaisons parfois fâcheuses, mais aussi plein de choses et de faits précis.

L'enquête de M. M. et la façon dont il en a tiré parti lui font un singulier honneur. Il est à souhaiter qu'il puisse achever le travail si bien commencé, et continuer ces études de dialectologie landaise dont la linguistique générale ne tirera pas un moindre profit que la linguistique romane.

A. Meillet.

F. Brunot. — *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome III. *La formation de la langue française (1600-1660).* Première partie, Paris (Colin), 1909, in-8, xxxiv-420 p.

La suite, impatiemment attendue, de la grande *Histoire de la langue française* de M. Brunot n'a pu paraître en 1908, comme il était promis. L'auteur s'en excuse avec une légitime fierté : la tâche est immense, et d'autre part, il a été retardé par une autre tâche, celle d'introduire enfin dans l'enseignement élémentaire ce qu'il est possible d'y faire pénétrer dès maintenant des acquisitions de la linguistique. Ses publications scientifiques en ont été retardées ; mais il a rempli là un devoir auquel les savants sont trop tentés de se soustraire : celui de faire profiter la communauté du résultat de leurs travaux. Quand on voit de quels livres on se sert d'ordinaire encore aujourd'hui pour enseigner la grammaire aux enfants, on reste stupéfait. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les ouvrages que M. Brunot a écrits pour les écoles primaires ; mais il importe de l'en remercier hautement comme d'un service éminent rendu à la linguistique.

Au lieu d'exposer d'ensemble l'histoire du français dans tout le cours du xviie siècle, M. B. a fait une coupure qui répond exactement à la réalité : c'est de 1600 à 1660 que s'est fixé l'usage classique, et le volume III, dont on annonce ici la 1re partie, est consacré à cette période.

Au début du xviie siècle, la langue littéraire française est faite ; elle est fixée par un usage déjà long et par une grande littérature. Il ne reste plus qu'à la régler ; c'est l'œuvre qui s'accomplit durant la première moitié du xviie siècle, en même temps que se règle d'une manière définitive l'ordonnance de l'ancienne monarchie. De même qu'il n'y a plus en France qu'un pouvoir, celui du roi, il n'y a plus aussi qu'une langue, celle de la cour. C'est la langue de Paris, mais acceptée de tous ceux qui vivent près du roi ou qui les imitent ; et c'est un Normand, comme Malherbes, un originaire de la Bresse, comme Vaugelas, qui donnent à la règle sa forme arrêtée. Dans une première partie, M. B. suit toute cette histoire avec précision, tout en en faisant ressortir les grandes lignes. On assiste ainsi à un procédé de fixation tout particulier de l'une des grandes langues modernes. Il est d'autant plus intéressant de le signaler que chacune de ces langues s'est créée d'une manière particulière.

Les deux autres parties du livre montrent à quel point la langue était déjà fixée. Le vocabulaire ne comporte presque pas de mots vraiment nouveaux ; en revanche beaucoup d'éliminations de termes vieillis, ou bas, ou techniques ; même les mots empruntés au latin, que l'habitude de demander les abstraits au latin rendait indispensables, ne sont pas nombreux. On est dans une période de choix, non dans une période de création. — Quant à la morphologie, on n'y observe non plus, à proprement parler, aucune nouveauté. De vieilles formes s'éliminent ; les formes fortes des verbes continuent, comme il est inévitable, les unes à se normaliser légèrement (*courir* préféré à *courre*, etc.) et les autres à sortir progressivement de l'usage : c'est un procès qui se poursuit sans arrêt et que rien ne peut arrêter. — La question des dialectes qui tenait encore une grande place au xvie siècle n'existe plus : la langue est une, et il ne saurait être question de formes dialectales que pour les condamner ; mais cette condamnation est si absolue qu'on n'a plus à la prononcer explicitement. — M. B. développe toute cette histoire en renvoyant constamment aux auteurs qui ont écrit sur le français dans la pé-

riode étudiée. Il a de tous ces textes de grammairiens et de lexicographes de la période étudiée une connaissance profonde, et il en tire constamment parti. On admirera le grand nombre de données utilisées et la domination qu'a M. B. de son sujet. Et, en même temps que les principes essentiels sont posés, les indications nécessaires sont données pour que le travail soit poursuivi par d'autres ; ainsi M. B. fournit une liste précieuse des dictionnaires à utiliser pour faire l'histoire du vocabulaire français de 1600 à 1660.

On éprouve pourtant un regret : c'est que, derrière cette langue de la littérature et des salons, on n'entrevoit nulle part la condition linguistique de la France d'alors : dans quelle mesure parlait-on, hors la cour et hors Paris, la langue qui se fixait ainsi ? il n'y a guère eu de réaction expresse, mais quelle était la réaction passive ? — Et d'autre part, sous l'immobilité de la langue commune, il serait bon de laisser entrevoir l'évolution profonde de la façon dont les formes étaient considérées. Les formes, en apparence, ne changeaient pas ; en réalité, il s'opérait alors une transformation radicale : c'est le moment où les désinences s'amuissent ou se réduisent à très peu de chose, où les pronoms, les articles, les particules font de plus en plus corps avec le verbe, où, en un mot, le français cesse tout à fait d'être une langue du type latin, à suffixation, pour devenir la langue à préfixation qu'il est aujourd'hui dans la réalité. Au XVIIe siècle, le prétérit *j'ai fait* devient une forme une de prétérit, et cette unification se réalisant devait permettre la substitution progressive du prétérit dit composé au prétérit simple, qui est chose achevée dans la langue parlée de Paris et de toute la région parisienne depuis le XIXe siècle. C'est au moment où la langue écrite change le moins et se fixe le plus que se réalise la plus grave des révolutions. Il importe de ne pas le perdre de vue. M. B. ne l'ignore assurément pas ; mais son exposé se limite rigoureusement à la langue de la cour et à la forme écrite de cette langue.

A. Meillet.

Emil Levy. — *Petit dictionnaire provençal-français.* 1 vol., pet. in-8, VIII-388 pp. Heidelberg, C. Winter, 1909. — Cet ouvrage forme le tome II de la troisième série (*Dictionnaires*), dans la *Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher,* publiée sous la direction de W. Meyer-Lübke.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Levy de nous offrir, condensée en ce petit volume, élégant et portatif, l'énorme quantité des matériaux lexicologiques dont il poursuit la publication depuis 1894 dans son magistral *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch.*

Tous ceux qui consultent cet ouvrage, désormais aussi indispensable au provençaliste que le Godefroy l'est — somme toute — à qui s'occupe de philologie française au moyen âge, savent de quels abondants dépouillements il est le fruit. Non seulement tous les textes littéraires actuellement édités soit en entier soit en partie, mais encore tous les documents d'archives, chartes, registres de comptes, livres terriers, documents de toute nature, qui ont vu le jour au moyen âge dans le pays de langue d'*oc,* depuis la Gascogne jusqu'à la Marche et à la Provence, tout, — j'entends tout ce qu'on a publié jusqu'à l'heure présente, — a été examiné, disséqué, et la substance en est passée tout entière dans l'ouvrage. Par la grande quantité des mots, par la sûre critique des textes, par la sagacité et le soin minutieux que l'auteur a apportés dans la détermination et le classement des sens, le *Supplement Wörterbuch* peut soutenir la comparaison avec les meilleurs dictionnaires de n'importe quelle langue. Tous les romanistes ont applaudi à la décision qui, en 1905, a attribué le prix Diez à l'auteur de l'ouvrage.

Les qualités du *Supplément* se retrouvent dans l'abrégé qui vient de paraître. Celui-ci suffira aux besoins courants des linguistes qui auront à s'occuper de vieux provençal. Ils y rencontreront, débarrassé de toute référence et de tout l'appareil des longues citations, l'essentiel de ce qui

constitue le trésor lexicologique de l'ancienne France méridionale. Bien plus, ils y trouveront tous les mots que M. Levy a relevés trop tard pour les faire entrer dans le grand dictionnaire, dont le dernier fascicule paru, — le vingt-sixième — n'en est encore qu'à la lettre *p*. L'auteur a eu raison de supprimer systématiquement dans l'abrégé certaines catégories de mots : plusieurs termes dont la forme ou la signification sont douteuses, quelques ἅπαξ, les mots savants et certains mots héréditaires qui se trouvent avec le même sens et la même forme dans le français moderne.

A l'exception des cas incertains, les *e* et les *o* ouverts sont régulièrement notés par *ę* et *ǫ*, les *e* et les *o* fermés par *ẹ* et *ọ*, et le *n* « caduc » par *ṇ*. Les romanistes apprécieront ces indications qui font défaut au *Supplement-Wörterbuch*, et qui sont fondées avant tout sur une connaissance approfondie de la versification des anciens troubadours. Mais ils regretteront que l'auteur ait cru devoir s'interdire, comme il l'a fait déjà dans le grand dictionnaire, tout aperçu étymologique. Ils devront, pour le moment encore, se contenter dans cet ordre de recherches des renseignements fournis sur le provençal par le *Lateinisch-Romanisches Wörterbuch* de Körting.

Signalons, pour terminer, une innovation heureuse. M. Levy a pris la peine de rédiger son livre en français. On ne peut que lui savoir gré de cette aimable attention qui contribuera certainement à assurer, dans notre pays, à cet ouvrage le succès auquel il a droit.

G. Millardet.

P. Stapfer. — *Récréations grammaticales et littéraires.* Paris (Colin), 1900, in-8, 265 p.

Il est très curieux d'examiner les conditions dans lesquelles évolue une langue comme le français, prise entre une tradition fixe qui l'immobilise et les exigences de chan-

gement que comporte un emploi constant dans les conditions les plus variées. Les lettrés assistent avec chagrin aux modifications qui ont lieu sous leurs yeux; ils ne peuvent nier la réalité et la nécessité de certaines innovations ; le principe de la fixation définitive de la langue leur apparaît évident d'autre part; aucune règle ne leur permet de choisir entre les deux exigences. Il y a là un problème inextricable, et dont le livre, spirituel et agréable, de M. Stapfer donne de bons exemples.

Presque chacun des faits cités révèle au linguiste une tendance profonde de la langue, contrariée par la fixation de la langue commune et littéraire. Si l'on a formé le féminin *ignarde* de *ignare,* c'est que la seule caractéristique réelle de l'adjectif féminin en français est l'addition d'une consonne finale à la forme du masculin (*grand* : *grande*, etc.). Si l'on écrit *clôturer* au lieu de *clore, arriver à un but* plutôt qu'*atteindre un but,* etc., c'est que les verbes forts tendent naturellement à être remplacées par des verbes réguliers. Si les journalistes usent volontiers d'adjectifs au lieu de compléments et suivent le *voyage présidentiel,* c'est qu'ils éprouvent le besoin d'*écrire* avec distinction et que d'ailleurs beaucoup sont étrangers et ont peu le sentiment de la langue ; beaucoup de choses, ainsi la question *ferrugineuse* (des chemins de fer) en Suisse ou, comme on commence à écrire en France, la question *ferroviaire,* proviennent de traductions, de calques des langues étrangères. Si les écrivains qui tiennent à écrire d'une manière expressive recourent à des mots nouveaux, comme A. Daudet écrivant *réflexionner* et *frénétisme,* c'est que, à chaque fois qu'un mot est employé, sa valeur expressive s'affaiblit et que, avec *réfléchir* ou *frénésie,* on peut faire une jolie phrase courante, mais pas une phrase vivement expressive : *beaucoup* ne signifie pas aujourd'hui plus que *maint* ne signifiait autrefois ; mais on a créé *beaucoup* pour dire plus que *maint* ; *maint* est redevenu expressif depuis qu'il est sorti de l'usage courant et que la littérature en fait un usage artificiel. Ce sont là de très grands faits linguistiques, et on en rencontre de pareils à chaque page du livre de M. S. L'observation que Flaubert a deux lan-

gues écrites distinctes suivant qu'il s'agit d'une lettre familière ou du style tendu de ses œuvres littéraires caractérise bien l'état du français moderne ; et il reste quelque chose de la langue courante de Flaubert dans sa langue littéraire.

Mais ce n'est pas seulement avec du goût, du tact, le sens des besoins du présent et des droits de la tradition qu'on peut trancher certaines questions graves. M. S. constate la tendance à employer le subjonctif ou l'indicatif avec *quoique* — et avec le néologisme *malgré que,* encore très vulgaire, mais expressif — suivant le sens à exprimer : c'est contraire à l'usage ancien ; mais la nuance de sens est bien conforme à la valeur des modes, conforme au plan général de la langue ; faudra-t-il toujours se refuser à accepter un usage qui serait un vrai progrès ? Et qui a qualité pour décréter qu'on peut parler, écrire de cette manière nouvelle ? La règle d'accord du participe n'a aucun sens dans la langue parlée pour tous les participes en *-é, -i, -u,* c'est-à-dire pour ceux de tous les verbes réguliers et de la plupart des verbes forts ; seuls quelques participes qui ont dans la prononciation des formes différentes pour le masculin et le féminin, comme *fait* : *faite,* posent la question ; dès lors l'analogie ruine nécessairement cette règle, qui peut d'autant moins subsister que le prétérit *j'ai fait* apparaît maintenant comme une forme une : qui a qualité pour enlever ce débris sans valeur d'un état linguistique périmé ? Quant à la règle orthographique qui fait distinguer *je l'ai aimé, je l'ai aimée, je les ai aimés, je les ai aimées,* il est inutile de redire que, si le bon sens élémentaire jouait dans ces questions le moindre rôle, on aurait cessé depuis longtemps de gâter l'esprit des enfants avec cette vieillerie sans valeur. On ne saurait en vouloir à M. S. — qui n'est pas linguiste — de ne pas voir très clair dans ces questions. Le mal est que le mal empire chaque jour, faute d'une autorité compétente qui suive le mouvement de la langue.

Les linguistes remercieront du moins M. S. de la façon piquante dont il leur présente quantité de faits qui sont de nature à les intéresser vivement.

A. Meillet.

H. Dehérain. — *Le Cap de Bonne-Espérance au XVII[e] siècle.* Paris (Hachette), 1909, in-8, vi-256 p.

Seul, le dernier chapitre du livre, sur *L'Extension de la langue française au Cap,* intéresse directement la linguistique. On y verra, par des faits précis, comment les réfugiés protestants français formaient en 1688 et années suivantes le quart de la colonie du Cap, mais comment, en refusant progressivement toute reconnaissance de l'usage du français dans les choses publiques, politiques ou religieuses, l'administration a obligé les fils des premiers colons à savoir tous le hollandais et a fait par suite que leurs petits-fils ont ignoré le français : au bout d'un siècle, le français avait disparu au Cap. Cet exemple d'extinction de langue est typique. Aucun nom commun d'origine française ne subsiste dans le parler des Boers ; les trois ou quatre emprunts qu'on cite, et qui ne sont pas bien sûrs, ne sont que des mots techniques. On voit à quel point la langue avertit peu des mélanges de populations.

A. Meillet.

Prof. D[r] Gustav Weigand. — *Linguistischer Atlas des Dacorumänischen Sprachgebietes,* herausgegeben auf Kosten der rumänischen Akademie in Bukarest. Leipzig (J.-A. Barth), 1909, 1 vol. in-fol., 67 cartes et une introduction. 50 mark.

Nous voici dotés d'un atlas linguistique de la Roumanie et il convient d'en remercier tout d'abord sans réserve l'éminent roumanisant qu'est M. Weigand. Il faut le féliciter d'autant plus d'avoir mené à bien cette œuvre considérable qu'il l'a accomplie presque seul et malgré des difficultés matérielles dont il nous dit un mot dans sa préface. Celle-ci, très riche en indications utiles sur la

méthode à suivre dans l'interprétation des faits, est à lire tout entière.

Commencé en 1895, achevé en 1909, l'atlas comprend 67 cartes divisées en deux séries : la première comporte 8 cartes qui se décomposent en 48 feuilles, à raison de 6 feuilles par carte. Chacune de ces 8 cartes rassemble quatre mots-types par un système assez original.

Soit la carte n° 3 qui est destinée à montrer les divers aspects de roum. littér. « *făină* » (< lat. *farina*), *inimă* (< lat. *anima*), *joi* (< lat. *jovī*), *zic* (< lat. *dīco*). A chacun de ces quatre mots est réservée une des marges et, dans cette marge, chaque forme attestée est représentée par un triangle de couleur différente, dont la pointe est dirigée vers la carte. Si l'*n* intervocalique de lat. *farina* et celui de latin *anima* subissent le même traitement leurs triangles respectifs seront de même couleur. Reproduits auprès de chaque localité explorée et rapprochés par leur sommet, ces quatre triangles forment un carré. A Mihálţ par exemple, vous constatez que les quatre triangles sont rouges : vous vous reportez à la marge vers laquelle leur base est tournée et vous y retrouvez un triangle d'orientation et de couleur identique, à côté duquel est imprimée la forme ainsi symbolisée : vous saurez alors que le latin *farina* revêt à Mihálţ l'aspect normal *fo̥ino̥*, que *anima* y est devenu inimo̥, etc. Au contraire si le triangle supérieur du carré est vert comme à Oradea mare, vous saurez immédiatement, en vous reportant à la marge correspondante, où figure un triangle vert, semblablement disposé, que *farina* s'y dit *fo̥rino̥*. Mais cette carte 3 ne vous renseigne que sur une partie de la Transylvanie, si vous voulez connaître ce qu'est devenu lat. farina dans les autres dialectes roumains, vous aurez à consulter les cartes 11, 19, 27, 35, 45[1] et cette confrontation serait assez malaisée, si M. W. ne nous avait allégé la besogne en reprenant les mêmes exemples dans sa *seconde série* de cartes, les « Uebersichtskarten » 49 à 64 qui cette fois présentent

1. Il est facile de trouver les numéros de ces cartes, les chiffres qui les désignent formant une progression arithmétique dont la raison est 8.

sur une seule feuille l'ensemble du territoire : des surfaces différemment coloriées y délimitent l'aire d'extension d'une forme.

Le domaine de *fọrinọ*, qui n'est pas comme on pourrait le croire la continuation du latin *farina*, mais une formation secondaire, dérivée de *fọninọ* (= roum. litt. *făină*), se trouvera par exemple limité sur la carte 53 par un liséré bleu.

Lorsque, par le fait de la grande diffusion de la forme littéraire normale, de larges espaces restent disponibles sur la carte, M. W. en profite pour y peindre par une teinte quelconque l'aire de quelque nouveau phénomène linguistique.

La carte 49, par exemple, est destinée à montrer l'évolution de *-án-* latin. Le mot choisi est lat. **granu* > roum. litt. *grîu*. Si la prononciation courante est, comme dans la grande Valachie, *grụu̯*[1], M. W. ne la marque pas ; il se borne à peindre, surtout en Transylvanie, en Bukovinie et en Bessarabie, quelques taches violettes qui indiquent le passage à *grọu̯* (moins sombre). Des taches jaunes sont réservées à la prononciation *grịu̯* et même *griu̯*.

Il reste alors assez de place épargnée pour permettre à M. W. d'étendre sur la Grande Valachie une large tache verte qui sera le domaine du *se* accentué restant *se* (Ex. *pasere, secară* correspond resp. à lat. pop. **passer*, roum. litt. *pásăre* et à lat. *secāle*, roum. litt. *săcáră*. Une ligne grise restreint un peu cette surface verte pour limiter le territoire de *seară* qui ailleurs est *sară* (< **sēra*).

Néanmoins le nombre de mots étudiés est assez restreint, 51, si je compte bien, mais ils sont notés avec tant de soin par l'excellent phonéticien qu'est M. W. et ils sont d'autre part si adroitement choisis qu'ils nous donnent un aperçu suffisamment complet des transformations phonétiques subies par les sons latins dans les dialectes propre-

1. Le petit rond sous la voyelle marque dans le système bien connu de M. W. (Cf. Préface, ch. II) ce que le savant allemand appelle les « gedeckte kehllaute » *u̯* correspond aux signes orthographiques roumains *î, â* ; *ọ* à l'*ă*.

ment roumains, même en Transylvanie et en Bessarabie.

Par contre cet Atlas ne saurait comme l'atlas de Gilliéron, dont le système[1] nous semble beaucoup moins compliqué, servir à l'étude de la sémantique et de la syntaxe.

En revanche il fournit des renseignements importants sur l'ethnographie du domaine roumain à laquelle M. W. a consacré la carte 67, qui intéressera tous les géographes et les linguistes. L'atlas constitue aussi un instrument très précieux pour l'histoire de la langue[2].

Loin de nous, la pensée de reprocher à M. W. de ne pas nous avoir fourni davantage ; remercions-le, plutôt, de ce qu'il nous donne. Souhaitons que la publication de son Jahresbericht, si riche en matériaux de toute espèce, et les travaux de ses deux séminaires bulgare et roumain, auxquels je ne songe jamais, pour ma part, sans une pensée de reconnaissance envers le maître, laissent à celui-ci assez de loisir pour lui permettre d'ajouter à son atlas les cartes linguistiques des domaines aromounien, méglénite et istro-roumain. Ces cartes aideront peut-être à résoudre des problèmes de migration restés obscurs.

Gustave Cohen.

1. Rappelons-le d'un mot : chaque village exploré est représenté par un chiffre à côté duquel est inscrit la forme. Chaque carte embrasse l'ensemble du territoire et il n'est pas nécessaire de se reporter, comme chez M. W., à la marge correspondante pour y trouver la signification d'un triangle coloré.

Les surfaces teintées des Uebersichtskarten sont sans doute plus parlantes et MM. Gilliéron et Mongin (*Scier dans la Gaule romane*. Paris, Champion, 1905), de même que M. Jaberg (*Sprachgeographie*, Aarau, Sauerländer, 1908) s'en sont servis avec succès, mais elles nous trompent parfois sur la complexité des faits et le flottement des frontières linguistiques, en traçant des limites trop précises entre deux villages éloignés.

2. Le rhotacisme dont nous avons donné des exemples à propos de la carte 53 (f̯onin̯o > f̯orin̯o) permet d'attribuer avec plus de certitude encore à la Transylvanie des textes comme le *Psaltĭrea Scheianǎ* ou le *Codex Voronețean*.

R. Thurneysen.—*Handbuch des Alt-irischen.* I. Teil. Grammatik. Heidelberg (C. Winter), 1909, in-8, xvi-582 p. (*Indogermanische Bibliothek,* I, 6).

Si le celtique a pris peu à peu dans la Grammaire comparée des langues indo-européennes la place qui lui revient, c'est en grande partie à M. Thurneysen qu'on le doit : à l'ordre qu'il a mis dans la grammaire de l'irlandais, à son enseignement, aux indications qu'il a communiquées à M. Brugmann pour son *Grundriss* et à tous ceux qui l'ont consulté. On sera heureux de posséder enfin, exposées par lui-même, avec la précision et la clarté qui lui sont propres, les doctrines que, dans toute une vie de recherches sur ce domaine, il s'est fixées. D'un bout à l'autre du livre, on sent que l'auteur est maître d'un sujet où tous les détails lui sont familiers, et où il a pu mettre en harmonie toutes les idées qu'il s'est formées. Pour écrire un paragraphe comme le § 222, p. 134 et suiv., où les cinq ou six faits qu'on possède sont groupés en une formule lumineuse, il faut posséder à fond toutes les données et se sentir sûr de n'en laisser échapper aucune. Avec la grammaire de M. Vendryes, qui ne saurait prétendre à la même maîtrise, mais que celle-ci ne rend pas inutile (M. Thurneysen lui-même prend soin d'indiquer que la syntaxe est beaucoup plus développée chez M. Vendryes), on a pour assez longtemps tout ce qu'il faut pour étudier la grammaire du vieil irlandais. Il manque encore un dictionnaire : il n'y a malheureusement aucun espoir que le *Thesaurus* de W. Stokes et Strachan soit complété par l'addition du lexique à demi promis. Et surtout l'histoire des formes durant la période du moyen irlandais reste à faire ; comme les textes du moyen âge sont pleins de vieilles formes dont une étude attentive du développement de la langue et de l'usage des écrivains peut seule préciser la valeur, la théorie même du vieil irlandais profitera largement de ce travail qui est maintenant pour les hibernisants le plus urgent à entreprendre.

La grammaire de M. T. est surtout descriptive. Mais elle comporte aussi une part assez large d'explication historique. M. T. tire tout le parti possible des faits positifs, en préférant toujours ceux qui sont le plus proches de la période linguistique étudiée ; il se sert, autant qu'il le peut, des inscriptions ogamiques, des inscriptions gauloises, du vieux gallois. En revanche, on trouvera dans le livre assez peu de grammaire comparée générale : M. T. s'est, avec beaucoup de raison, proposé d'apporter à la grammaire comparée des faits nouveaux et bien étudiés, classés, critiqués plutôt que de répéter, à propos du vieil irlandais, des doctrines connues, désormais fixées dans des manuels où tout le monde peut les chercher aisément. Pour savoir se borner ainsi à l'essentiel, il faut être un maître.

On notera les orthographes : *Diftong, Alfabet,* qui ne sont pas usuelles, mais qui sont excellentes.

P. 129. M. T. enseigne, sans préciser aucune condition (M. Pedersen a cherché à être plus précis), que *l̥* est représenté parfois par *al* et *la,* et *la* n'apparaîtrait que là où l'on a aussi *al*; l'exemple *flaith* donné à ce propos n'est pas heureux ; on n'a pas de *al* dans ce groupe de mots en irlandais ; et l'*a* du got. *waldan* ne peut être qu'un ancien *o* alternant avec *e* ; cf. lit. *veldėti, valdýti.*

P. 180. Ogam. *Avittoriges* suffit-il à prouver que l'*e* du gén. sg. *tuaithe* repose sur **-yēs*? Est-il sûr que, en fin de mot, **-yās* n'ait pu donner **-yes* dès la période des inscriptions ogamiques?

P. 208. M. T. maintient que le datif singulier *nim* (de thème en **-es-*) repose sur la forme de locatif à désinence zéro **nemes.* Mais aucune autre déclinaison ne présente pareille forme en irlandais. Et ces formes de locatif sans désinence exprimée sont rares partout sur le domaine européen. On voit mal pourquoi **nemesi* > **nemehi* > **nemyi* n'aurait pas pu aboutir à *nim.* Il résulterait de là que la 2e pers. abs. *beri* ne repose pas sur **bheresi* ; mais on sait que rien n'est moins évident que le caractère indo-européen d'une forme **bheresi* ; on peut partir de **bhereis,* cf. gr. φέρεις, ou de quelque chose de semblable, et toute difficulté disparaît.

P. 334. La forme *rochuinethar* est expliquée en partant de **kl̥neu-*. Mais rien ne prouve que **kl̥neu-* soit la forme indo-européenne ; on n'en a d'autre garant que skr. *çr̥ṇóti* ; or, l'iranien ne connaît que des formes telles que zd *surunaoiti* (c'est-à-dire un thème *srunau-*) et, dans l'Inde même, M. T. Michelson vient de démontrer que les formes prâkritiques reposent sur **çruṇoti* (K. Z., XLIII, 351) ; le thème **klun-ye-* (**kluni-*) de l'irlandais peut donc très bien avoir toujours eu **klu-*, d'autant plus que le type skr. *vr̥ṇóti*, très explicable dans une racine à élargissement *-u-* comme **welu-*, est assez inattendu dans la racine **kleu-*. Cette racine n'avait pas de présent en indo-européen commun, et chaque langue lui en a donné un de manière indépendante ; rien n'oblige donc à expliquer irl. *cluiniur* par skr. *çr̥ṇóti* ; ce sont sans doute deux formes tout à fait indépendantes l'une de l'autre.

En terminant, il importe de remercier M. T. une fois de plus du précieux instrument de travail qu'il a fourni aux celtisants et aux comparatistes.

A. Meillet.

H. Pedersen. — *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen.* Erster Band. Einleitung und Lautlehre. Zweiter Teil (Bogen, 17-34). Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1909, in-8, p. xiv et 257-544.

La fin de la phonétique ne donne lieu de rien ajouter aux observations générales qui ont été présentées l'an dernier ici même, p. cxxiij et suiv., à propos de la première partie. Les mérites éminents de l'auteur demeurent les mêmes.

Mais on peut maintenant apprécier le plan suivi. Ce plan est entièrement nouveau ; il consiste à donner d'une part un exposé du traitement subi par les phonèmes indo-européens (ou par les phonèmes des mots empruntés) dans les dialectes celtiques, de l'autre un exposé des di-

verses actions phonétiques qui se sont exercées : accent, assimilation, etc. Il y a au fond de ce plan une idée très juste : un exposé fait à un point de vue purement génétique ne permet pas de faire ressortir les actions auxquelles sont dues les innovations ; or, ces actions sont précisément la chose essentielle. Mais le procédé suivi a aussi beaucoup d'inconvénients. D'abord il oblige à une infinité de répétitions et de renvois : à propos de chacune des actions étudiées, on est amené à revenir sur le traitement des phonèmes exposé dans la première partie ; tel paragraphe, comme le § 330, p. 484, est un véritable amas de renvois. De plus, les faits ne sont pas simples : une seule cause n'y intervient pas isolément. Enfin ce procédé d'exposition complique la recherche pour le lecteur ; en attendant l'index qu'apportera seulement la fin du livre, on est très embarrassé pour savoir où M. Pedersen a pu traiter d'un mot donné. On appréciera beaucoup, à ce point de vue, le chapitre final où M. P. indique les origines possibles de chaque phonème des langues celtiques.

M. P. tient compte dans son livre de toute l'histoire des dialectes celtiques. Ceci aussi complique beaucoup l'exposé et l'obscurcit. Dans une grammaire comparée d'un groupe de langues donné, il faut bien tenir compte de toute l'évolution des langues étudiées ; mais il y aurait avantage à ne le faire que dans la mesure stricte où cela est utile pour déterminer les faits communs : une grammaire comparée des langues celtiques ne devrait tenir compte de l'irlandais moyen ou moderne qu'autant que les faits postérieurs fournissent le moyen d'éclairer les formes anciennes et que l'évolution ultérieure indique les tendances de la langue. Sur le fondement de la grammaire comparée générale des langues celtiques, on pourra ensuite faire une grammaire historique du gaélique et une grammaire historique du brittonique. Ce seront deux livres nouveaux et indépendants du premier. Vouloir exposer à la fois la grammaire comparée des langues celtiques, celle des dialectes gaéliques et celle des dialectes brittoniques aboutit à rendre l'exposé très compliqué, pénible à suivre et obscur. C'est précisément parce que l'idée de tenir

compte de toute l'évolution des langues considérées est juste et au fond excellente, qu'il importe de ne pas la compromettre par une application excessive : or, ce n'est pas appliquer le principe que de donner, dans une grammaire comparée du celtique, de longs paragraphes sur la « svarabhakti » en irlandais moderne ; un simple renvoi à ces faits suffirait à montrer le caractère des faits cités de l'ancien irlandais, qui n'ont eux-mêmes qu'une importance secondaire dans une grammaire comparée du celtique. Il est toujours mauvais de réunir plusieurs traités distincts dans un même livre.

P. 270, § 173. Le passage des sourdes initiales des mots accessoires à la prononciation sonore en irlandais suppose-t-il la prononciation de ces sourdes comme sourdes pures, non aspirées? Ce qui a été déterminant dans le phénomène, c'est la faiblesse de l'articulation. Or, la faiblesse de l'articulation est l'un des caractères essentiels des aspirées. En arménien comme en irlandais, on voit la dentale sourde *t* des mots accessoires devenir sonore à l'initiale ; or, en irlandais comme en arménien, i.-e. *t* est représenté en général par une sourde aspirée. Il convient donc de ne pas séparer la prononciation aspirée des sourdes, qui est un fait général en irlandais, d'avec le traitement particulier des mots accessoires. — Quant au fait que la préposition *tri* garde constamment son *t* initial et ne connaît pas de forme à *d*, l'analogie ne suffit pas à en rendre compte, si l'on ne considère pas l'analogie comme une force capricieuse. On sait que, devant *r*, il tend à se produire parfois des différenciations de *d* en *t* ; c'est sans doute à *r* qu'est dû le maintien constant du *t* dans *tri*. Le brittonique connaît en revanche corn. *dre*, bret. *dre*, m. gall. *drwy* (à côté de *trwy*) ; v. p. 286. Il y a donc une certaine indépendance entre les faits gaéliques et les faits brittoniques, ce qu'indique du reste assez la graphie *to-* des plus anciens textes littéraires irlandais, au lieu de *do-* des principaux monuments. — Dès lors on ne voit pas en quoi les faits gallois allégués p. 498 vont contre l'opinion de M. Thurneysen, *Handbuch*, p. 108, lequel cite du reste ces mêmes faits : m. irl. *gan* ne prouve pas qu'il

faille prononcer v. irl. *gen* ce qui est écrit *cen*. — Quant à l'hypothèse que *c, t* intervocaliques (ou finaux) du vieil irlandais, dans *cet, écen,* etc., noteraient des sourdes non aspirées, elle n'est guère vraisemblable : *cretim* (de **krezdh-*) peut-il être autre chose qu'une notation de **kredim*? La valeur sonore de *p, t, c* intervocaliques était celle que les scribes irlandais anciens connaissaient par la prononciation latine de leur temps, on ne doit pas l'oublier ; c'est celle qu'il convient de supposer a priori, jusqu'à preuve du contraire, par opposition à la valeur sourde de *p, t, c* initiaux.

P. 273. M. P. enseigne, sans doute avec raison, que l'*r* de v. irl. *aréle, araill* est dû à une dissimilation, dont le brittonique a d'ailleurs le pendant pour ce même mot (v. p. 491). Mais, étant donné que l'accent tombait ici sur la seconde syllabe, on est trop près des conditions où *l* passe à *r* en moyen irlandais pour séparer les deux faits : le changement a été anticipé en vieil irlandais dans le cas particulier de *alaile,* grâce à l'influence de la dissimilation. Mais il n'est pas légitime de tout attribuer à la dissimilation. On est ici en présence d'un des cas, très nombreux en linguistique, où interviennent des causes complexes.

A. Meillet.

Kuno Meyer. — *A Primer of Irish Metrics.* Dublin, School of Irish learning, 1909, 63 p. in-8.

Cet ouvrage comprend deux parties : un résumé des règles de la métrique irlandaise (p. 1-26), une liste alphabétique des poètes irlandais depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (p. 27-58). Il est terminé par un glossaire des mots les plus rares figurant dans les vers cités.

Les 26 pages consacrées à la métrique compteront parmi les meilleures qu'ait données l'éminent celtiste. Il est impossible d'être plus clair et plus précis dans un sujet où les difficultés de tout genre abondent. Sur la métrique

irlandaise, il n'y avait jusqu'ici aucun travail d'ensemble, rien de définitif, rien surtout de didactique : de savantes éditions de textes dues à M. Thurneysen, travail de déblaiement indispensable, mais inaccessible à des novices ; des aperçus originaux de M. Zimmer ; un exposé consciencieux, mais superficiel, de M. J. Loth comme appendice à sa Métrique galloise. L'ouvrage de M. Kuno Meyer comble donc une lacune ; dans sa concision un peu sèche, ce n'est qu'un résumé scolaire, mais il ne pouvait être écrit que par un maître.

La liste des poètes irlandais est un précieux répertoire, qui a dû coûter beaucoup de travail à son auteur, et qui rendra les plus grands services aux historiens de la littérature.

J. Vendryes.

John Strachan. — *An Introduction to Early Welsh*. Manchester, University Press, 1909, 294 p. in-8.

L'histoire de cet ouvrage posthume du regretté savant est curieuse et triste. Annoncé depuis de longs mois déjà, prêt à paraître, dit-on, dès le mois de septembre 1908, il ne fut mis en vente que le 5 mars 1909 après avoir fait beaucoup parler de lui. Il ne devait pas cette réputation anticipée au respect qui s'attache à la mémoire de Strachan, mais à une malheureuse affaire judiciaire, qui mit aux prises d'une part M. Kuno Meyer, l'ami du savant défunt, chargé par l'Université de Manchester avec son collègue M. Tout d'assurer la publication posthume, et d'autre part M. J. Gwenogvryn Evans, l'auteur bien connu de nombreuses publications de manuscrits. Ce dernier, qui avait autorisé Strachan à utiliser ces publications et lui avait même communiqué les bonnes feuilles de son *White Book Mabinogion*, se plaignit qu'on eût abusé de la permission en faisant de trop longs extraits de ses ouvrages, et surtout que la permission donnée par lui à Strachan ait été transférée à M. Kuno Meyer sans qu'il en eût été averti. L'accord finit par s'établir entre les parties

devant le tribunal, à la condition qu'il ne serait fait aucune mention dans le volume du nom même de M. Kuno Meyer, malgré la part active qu'il avait prise tant à la correction des épreuves qu'à la revision du choix de textes et à la rédaction de l'index. Sans nous permettre de juger d'après nos habitudes françaises les procédés d'Outre Manche, félicitons-nous seulement du résultat. Il eût été vraiment fâcheux d'arrêter au moment même de sa publication la première étude d'ensemble qui ait pour objet le moyen-gallois.

L'intérêt de cette étude est d'être avant tout scolaire et pratique. En se mettant au moyen-gallois pour les besoins de son enseignement, Strachan avait souffert comme tout le monde de l'absence d'un manuel ; il se mit avec courage à la rédaction de celui-ci, qu'il appela *Introduction* pour en marquer à la fois le caractère didactique et élémentaire. Ce n'est en effet qu'un guide permettant de passer en revue les différents aspects de la grammaire. Il ne faut pas y chercher un répertoire méthodique résultant d'un dépouillement complet des textes. Nous n'avons malheureusement pas pour le gallois l'équivalent des consciencieuses monographies que Strachan a consacrées au vieil-irlandais (cf. *Revue Celtique,* XXVIII, p. 426). Comme il ne pouvait songer à en entreprendre lui-même avant d'écrire son livre, ce dernier est sur bien des points incomplet (voir les copieuses additions que M. J. Loth publie actuellement dans la *Revue Celtique,* t. XXXI). Trop consciencieux pour présenter à ses lecteurs des solutions prématurées, Strachan se borne à indiquer que telle question n'est pas au point ou n'a pas même encore été touchée. Ainsi son ouvrage donne souvent l'impression d'un catalogue des enquêtes à faire ou d'un inventaire des lacunes de la philologie galloise. Il faut espérer qu'il suscitera des travailleurs. Maintenant que le terrain est nettement délimité et en gros défriché, d'autres viendront sans doute y faire lever la moisson. Comme dit le vieux barde, les sillons subsistent, quand disparaît celui qui les creusa,

pereid y rycheu
ny phara ae goreu.

Four Anc. Books, p. 289.

Aujourd'hui encore la plupart de ceux qui écrivent sur la grammaire galloise sont beaucoup moins des philologues imbus d'esprit scientifique que des puristes académiques, préoccupés de ramener tous les faits à la norme littéraire. Ainsi, ils ont effacé des grammaires toute trace de distinctions dialectales. Or, nombre de faits mal connus ou incompris de la langue du moyen âge doivent s'éclairer par la connaissance des patois modernes, dont on sait seulement qu'ils existent. Il reste un grand travail à faire sur la dialectologie galloise, mais qui ne peut guère être entrepris que par des philologues indigènes. Strachan n'a que par hasard et accidentellement fait allusion à des distinctions dialectales ; par exemple, à la page 85, où il indique que la finale *-ws* (au lieu de *-wys*) à la 3ᵉ pers. sg. du prétérit est une particularité du Sud de Galles. Mais en général il s'abstient de comparaisons de ce genre, qui pouvaient être cependant fréquemment renouvelées. En revanche, il y a une comparaison qui lui était aisée : celle avec l'irlandais, grâce à sa connaissance intime de la grammaire irlandaise. Il pouvait en tirer largement parti ; il l'a fait avec mesure et discrétion, se bornant à indiquer dans les remarques les rapprochements capables d'interpréter les faits gallois ou de marquer le parallélisme des deux langues. Ainsi à propos du développement d'un *g-* analogique à l'initiale de certains mots commençant par une voyelle (p. 10, § 13, n. 1), il signale le cas de l'*f-* analogique de l'irlandais. De même, p. 22, il fait appel à la comparaison de l'irlandais à propos du nominatif absolu (§ 26), ou p. 42 à propos de l'emploi proleptique de l'adjectif possessif (§ 59, note). Il aurait pu y recourir ailleurs encore. Ainsi, p. 12, à propos de l'aspiration du génitif adnominal (§ 16, B, β) ; p. 21, en indiquant la règle de l'absence d'article (§ 24 *b*). Dans la syntaxe du pronom, il ne dit rien du tour *brodyrion ym ni ar gwr y buost neithwyr yn y ty* (R. B., 203, 5), qui a en irlandais un équivalent exact. Parmi les adverbes négatifs il ne cite pas *dim* pourtant si fréquent (R. B., 5, 20 ; 85, 20 et 22 ; 206, 1 et 23 ; 217, 14 ; 223, 23 ; 241, 9, etc.) et qui existe en vieil irlandais (Ml. 27 *d* 9 ; 70 *c* 14ᵇ ;

75 *b* 20 ; cf. *nephdimde* Ml. 130 *d* 7). La conjonction *yn* (p. 130) rappelle tout à fait la conjonction irlandaise *an* dont l'origine a été indiquée par M. Thurneysen (*Handbuch,* I, p. 282 et 501).

La partie grammaticale de l'*Introduction* s'arrête à la page 136. Ensuite vient un choix de textes qui comprend les morceaux suivants : *Lear and his daughters* (du Red Book of Hergest) ; *The Story of Arthur* (du même) ; *The Hunting of Twrch Trwyth* (du même et de Pen. 4), qui appartiennent à la littérature narrative. Ils sont suivis d'un fragment de texte de lois, puis d'une charte confirmant un privilège, puis de morceaux en vers. Ces derniers auraient pu rester de côté. La langue poétique galloise est fort difficile ; elle obéit à des règles beaucoup plus compliquées que la prose, et aussi beaucoup moins bien connues. Comme la partie grammaticale de l'*Introduction* ne contient rien sur la construction poétique, il eût mieux valu n'en donner aucun exemple.

Enfin, vient un lexique, qui contient tous les mots du choix de textes, mais qui aurait pu faire une plus large place aux mots étudiés dans la grammaire, pour faciliter l'usage de celle-ci.

Nous donnons ci-dessous quelques observations de détail.

P. 3. Il y a des exemples de la graphie *dd* pour la spirante *đ* dans le *Black Book of Carmarthen* ; cf. Mary Williams, *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur,* p. 29.

P. 4. Il y a des cas où *ll* en moyen-gallois n'exprime pas *l* sourd ; ainsi *callonn* « cœur », R. B., 48, 22 ; 204, 1 ; *delleis,* R. B., 54, 17, etc. Cf. le compte rendu de l'*Hanes Gruffydd ap Cynan* au tome XXXI de la *Revue Celtique.*

P. 5. La forme *ceint* signifie « I sang » et non « I sing ».

P. 11. On pouvait insister davantage sur l'aspiration de l'adjectif après le substantif au duel. C'est un fait de morphologie intéressant ; cf. l'édition du Songe de Maxen par M. Ifor Williams, p. 17 en bas.

P. 12, § 16, B, γ. C'était bien le cas de signaler le passage de *vab* à *ab* et finalement à *b-* en combinaison avec des noms propres (*p-* devant *r* ou *h*.)

P. 23, l. 15. Lire **dacrū.*

P. 33. Noter que le *Red Book* a des exemples de *ninneu* (p. 48, 16 ; p. 49, 11) ou *ninheu* (p. 54, 27), à la première personne du singulier. Dans les trois passages, Pen. 4 porte *inheu* (le mot précédent est une première personne en *-wn*).

P. 53, § 90. C'était le cas de signaler l'emploi de *y gwr* « l'homme » comme antécédent du relatif : *y gur am creuyse am nerth* (B. B. C., p. 82, 7) ; d'autant plus que le même emploi se rencontre en irlandais (*R. Celt.*, XIV, 190).

P. 61, § 99. On ne peut dire que le déponent ait disparu du gallois ; car la forme *gwyr* « il sait », de *gwybod*, en présente bien une trace (cf. Rhys, *Revue Celtique*, VI, 42 ; Pedersen, *Vgl. Gramm.*, I, 113 ; Thurneysen, *Handbuch des Alt-irischen*, I, p. 348).

P. 72-74. Il y avait lieu de tenir compte du subjonctif de répétition dans cette énumération des emplois du subjonctif et il fallait mettre à part le subjonctif après *yny* « jusqu'à ce que ».

P. 80. Il eût été préférable de traiter d'ensemble le cas de l'infinitif précédé de préposition et par conséquent de joindre aux exemples cités de *yn*, *gwedy*, *can* et *tan*, ceux de *heb* (*Enyt a oed heb gyscu*), de *wrth* (*wrth hanvot y vam o Rufein*, p. 117) et de *ar* (*gwelem mynyd mawr ar gerdet*, p. 119).

P. 86. La forme *atwaen* demandait un mot d'explication, et un renvoi au § 144 (p. 95), où d'ailleurs *adwaen*, *adwen*, *atwen* sont donnés avec raison comme des présents, ne suffisait pas.

P. 87. Il était possible d'indiquer en deux mots l'origine du prétérit passif en *-pwyt* ; mais il fallait pour cela classer les exemples. Le plus clair est *maethpwyt* qui contient le verbal **makto-* plus le passif du verbe substantif (*buwyt* de *bod*) ; cf. le plus-que-parfait en *-oed* (*dysgadoed*, *cathoed*, etc.).

P. 102. Il est impropre de parler d'un pronom « infixe » dans *yssim ediuar* « je me repens » (B. B. C., 101, 2); l'irlandais *issum écen* n'en contient pas davantage.

P. 108. Aux formes d'imparfait sg. 3 de *pieu* joindre : *y marchawc* biewoed *y pebyll* (Pen. 4, 121, 13); *y gwr da* biewed *y llys* (*ibid.*, 129, 13); *vyn tat i* bieoed *y llys* (*ibid.*, 135, 8-9); *ath gefynderw* biowed *y pen* (*ibid.*, 178, 3-4).

P. 110, § 167. L'exemple *gan uynet dracheuyn* aurait dû venir p. 80, § 126 *c*; et en tout cas il fallait ici un renvoi à ce paragraphe.

P. 117, l. 17. L'exemple *y deuynt drannoeth oc eu hamdiffyn* est également mal placé et devait venir sous la préposition *oc*.

P. 272 (Lexique). *Py* ne signifie pas « what » au § 185; c'est une préposition.

J. Vendryes.

W. Streitberg. — *Gotisches Elementarbuch* (Germanische Bibliothek, 1. Reihe. 2. Band). 3te und 4te verbesserte Auflage. Heidelberg, C. Winter, 1910. M. 3.40 (relié 4).

La deuxième édition du *Gotisches Elementarbuch* de notre confrère M. W. Streitberg date de 1906. Le succès justifié de cet excellent ouvrage en nécessite une nouvelle en 1910 ; mais l'auteur, averti par l'expérience, l'a faite double cette fois, pour n'être pas obligé de recommencer dans quatre ans. Et voilà comment cette nouvelle édition de l'*Elementarbuch* est à la fois la troisième et la quatrième.

Lorsque M. Streitberg devra s'occuper d'une cinquième, ce qui arrivera tôt ou tard, il aura peu de choses à changer ; tant l'ouvrage, amélioré par une pratique de plusieurs années, contient de parties excellentes et définitives. Déjà pour marquer le progrès réalisé sur la précédente, on est contraint d'établir des degrés dans la perfection. Et cependant il semble que celle-ci affirme une maîtrise encore

plus sûre d'elle-même. On sent que l'auteur vient de terminer son admirable *Gotische Bibel* et qu'il est tout plein de son sujet. De là une décision dans le plan, une netteté dans la formule des règles, une précision dans le choix des exemples, qui font de ce manuel un modèle d'exposé linguistique et lui confèrent en même temps une valeur didactique de premier ordre.

Il est juste de reconnaître que le gotique, par sa régularité qui sent presque l'artifice, se prête mieux que tout autre langue aux cadres d'une grammaire méthodique. Mais M. Streitberg, auquel un long commerce a rendu familière la structure intime de cette langue morte, a réalisé le tour de force d'en donner l'impression d'un mécanisme vivant et en action. Il utilise les moindres variantes de l'orthographe, les moindres divergences dans la flexion pour découvrir des rapports chronologiques entre des faits qui semblaient par définition en dehors même du temps. Grâce à lui, le gotique prend dans l'ensemble des dialectes germaniques une importance plus éminente encore, s'il est possible, et en tout cas une portée plus immédiate.

Comme tous les manuels de la collection, l'ouvrage est strictement descriptif et ne fait aucune place à la comparaison. Mais la comparaison est partout latente, et de fréquents renvois à l'*Urgermanische Grammatik* en marquent à chaque pas l'intérêt. Il reste à souhaiter que la seconde édition de cette dernière, depuis quelque temps annoncée, ne fasse pas trop attendre les lecteurs du *Gotisches Elementarbuch*. Dans la syntaxe du verbe notamment, les idées de l'auteur se sont sur certains points assez modifiées, et les deux ouvrages ne se trouvent plus absolument d'accord.

La plupart des chapitres de l'*Elementarbuch* ont subi des changements; ce ne sont guère que des changements de détail. L'aspect général du livre est resté le même. Il faut signaler quelques additions : les §§ 31-32 de la phonétique (p. 53), relatifs au traitement des groupes comprenant une nasale (*mbr* de *mr, m(f)t* de *mt, nds* de *ns* et *ns* de *nds*) et au flottement de *t* et de *þ,* sont nouveaux. De même la partie du § 36 où est indiquée la coupe des

syllabes. Peut-être M. Streitberg eût-il dû annoncer ici d'avance la remarque du paragraphe 84, p. 81, en signalant le cas particulier de la loi de Wrede-Thurneysen relatif aux groupes *cons. sourde* + *semi-voyelle* (p. 92, § 117, 4 ; type *aúhjōdus*) ; il est instructif pour la coupe des syllabes si on le compare au traitement du groupe *-ja-* à l'intérieur : *lubjaleis* ou *wadjabōkōs* en face de *arbinumja* ou *andiláus* (cf. Sievers, *P. B. B.*, XVI, 262).

Parmi les additions, il faut signaler encore deux paragraphes de la syntaxe sur la phrase négative (§ 327) et interrogative simple (§ 328) ; et surtout l'annonce, qui termine le volume (p. 312) de la découverte d'un nouveau fragment de texte gotique. Il s'agit d'une double feuille de parchemin, remontant au début du v[e] siècle et provenant d'Égypte. Elle appartenait sans doute à un évangile bilingue, gotique et latin. On n'a du texte gotique que des fins de lignes se rapportant à l'évangile de Luc 28, 11-14 et 24, 13-17. Il eût été fâcheux que l'ouvrage parût sans cette nouvelle sensationnelle.

Le choix de textes a été modifié. Il a paru à l'auteur que la publication de sa *Gotische Bibel* rendait moins utile un choix portant sur différentes parties du texte, et qu'il y avait au contraire intérêt à donner un long morceau d'un texte suivi. C'est l'évangile de saint Mathieu qui a été choisi à l'exclusion des autres ; il en figure ici intégralement tout ce qui en est conservé. Le glossaire a naturellement été remanié en conséquence ; cependant on n'y trouve ni le mot *plapja* (Mt. 6, 5), ni le mot *siponida* (*ib.*, 27, 57).

J. Vendryes.

Sigmund Feist. — *Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache,* mit Einschluss des sogenannten Krimgotischen. Halle a. S., Niemeyer, 1909. 380 p. 8°.

La langue gotique, dont les textes sont exactement établis, le vocabulaire bien défini et la grammaire fixée une

fois pour toutes, attire particulièrement les étymologistes. En ces derniers temps, nous avons eu l'*Etymologisches Wörterbuch* de M. Uhlenbeck (Amsterdam, 2e éd., 1900) et de M. Grienberger des *Untersuchungen zur gotischen Sprachkunde* (Vienne, 1900), où il y a des remarques personnelles et intéressantes. M. S. Feist, qui s'est déjà fait connaître par un *Grundriss der gotischen Etymologie* (Strasbourg, 1888) publie aujourd'hui à son tour un dictionnaire étymologique. Disons tout de suite qu'il ne fait pas oublier les travaux précédents et qu'en revanche il fera désirer davantage la 3e édition du dictionnaire de M. Uhlenbeck, qui a été confiée à M. E. Lidén et qui sera sûrement — ce nom seul en est une garantie — un instrument de travail indispensable. Ce n'est pas que le travail de M. Feist soit mauvais ; il peut même rendre d'utiles services. Mais le gotique a suscité d'excellents ouvrages, qui font naturellement tort à des travaux simplement honnêtes ; et c'est parmi ces derniers qu'il faut ranger celui de M. Feist. La contribution personnelle de l'auteur y paraît assez mince, et sa bibliographie est insuffisante : on ne saisit pas la raison qui lui fait citer tel devancier plutôt que tel autre, et le choix qu'il établit entre les étymologies proposées n'est pas toujours heureux. Il y a des inexactitudes. Ainsi le verbe *deigan* cité p. 63 n'existe pas ; est seule attestée la forme de participe présent *digandin* (dat. sg.) Rom. 9, 20, et l'on a au participe passif *digana* (pl.) II Timoth. 2, 20 et *gadigans* I Timoth., 2, 13 (cf. Streitberg, *Elementarbuch,* 2e éd., p. 132, § 203). P. 37, la traduction *auk* « auch, denn, aber » ne donne pas le vrai sens : *auk* signifie « car » en gotique et exceptionnellement « mais » ou « et ». Sous *gabatnan,* p. 93, le renvoi à *afletnan* est mauvais, car *afletnan* n'existe pas ; il faut remplacer ce mot par *andletnan* qui figure en effet p. 27. P. 116, il faut lire v. sax. *bigraƀan*. Il eût été bon p. 157, s. u. *intrusgjan* de citer le participe *intrusgans* Rom. 11, 24, qui peut aider à déterminer la forme primitive du verbe (cf. Streitberg, *op. cit.,* 3e-4e éd., p. 143). P. 45 il n'est fourni par erreur aucune étymologie du mot *barn,* lequel se rattache naturellement à *bairan*. Une des raisons

principales qui expliquent le passage des mots *fōtus* et *tunþus* à la flexion des thèmes en *-u-* est dans le nombre de thèmes en *-u-* désignant des parties du corps ; il eût fallu le rappeler ici.

L'indo-européen de N. Feist est parfois sujet à caution ; c'est une singulière méprise de donner *stairnō* (p. 315) comme un exemple du suffixe indo-européen *-erno-*, il est douteux d'ailleurs que ce suffixe ait jamais été indo-européen. On ne voit pas ce que vient faire lat. *crastĭnus* sous le mot *sinteins* (p. 232), car le suffixe latin *-tinus* est à rapprocher du skr. *-tana-* dans *nū́tanaḥ, divā́tanaḥ* et n'a par suite rien de commun avec le mot *nundinae* que M. Feist rapproche de *sinteins*. P. 182, s. u. *liuts,* il y a de bonnes raisons, autres que sémantiques, pour écarter le latin *lūdō,* qui, comme le prouve la forme archaïque *loidos,* remonte à **loid-*. P. 161, s. u. *jiuleis,* il est dit que lat. *iocus* ne peut sortir de **ioquus* puisque l'on a *equus* ; mais *equus* sort de **ekwos* et non de **eqwos,* et d'autre part les mots *hircus, quercus* prouvent qu'en latin *-qu-* devient *-c-* devant la voyelle de timbre *o* ou *u*. P. 235, s. u. *skatts,* le cas de v. sl. *skotŭ* « Vieh, Geld » est intéressant. Mais il n'est nullement nécessaire de supposer que le mot eut les deux sens à l'origine. Le premier a pu sortir du second. Deux mots qui désignaient primitivement une pièce de monnaie, le breton *saout* (de latin *solidum*) et le gallois moyen *ysgrybyl* (de lat. *scripulum*) désignent tous deux le « bétail » dans leur langue respective.

C'est le celtique qui est le moins bien traité dans l'ouvrage. P. 122, s. u. *hafts* il est cité un nom propre gaulois *Manicaptus* ; comment *-captus* pourrait-il être gaulois ? P. 137, s. u. *hiufan,* l'irlandais *coel* « musique, mélodie » est ramené à **kiuplo-* ; ce n'est pas de *cóel* (mot féminin d'ailleurs) qu'il peut s'agir, mais bien de *céol* (qui est neutre). P. 142, s. u, *hnuþō,* l'irlandais *cinteir* ne peut entrer en ligne de compte ; c'est certainement un emprunt à un dialecte brittonique. P. 207, s. u. *ōgan* il fallait citer v. irl. *águr* « je crains » et p. 261 s. u. *taihswa,* le gallois *deheu* « sud » qui présente justement un suffixe *-wo-* (cf.

peut-être gaul. *Dexsiva*). La plupart des formes irlandaises sont données comme appartenant au vieil irlandais (air.), même quand il s'agit de formes toutes modernes ; il est pourtant nécessaire de marquer la différence.

J. Vendryes.

Fr. Kluge. — *Deutsches etymologisches Wörterbuch*, septième édition. Strassburg, J. Trübner, 1910. — 4°, xvi + 519 p.

Exactement cinq ans après le second tirage de sa sixième édition, le Dictionnaire étymologique allemand du maître qu'est M. Fr. Kluge atteint sa septième édition. La première date de 1881. Ce sont là des dates qui en disent long sur la popularité bien méritée du dictionnaire de M. K. et sur la faveur dont il jouit tant auprès des amateurs, des personnes curieuses de se rendre compte de la nature des mots qu'ils emploient, qu'auprès des linguistes, germanistes ou non.

C'est qu'en fait il a rendu et continue à rendre les plus grands services. Tous ceux qui l'ont eu entre les mains, et ils sont nombreux, savent que l'on y trouve une rare abondance de renseignements curieux, d'indications précises et d'aperçus ingénieux. Mais les linguistes en particulier lui doivent, en quelque sorte, une double reconnaissance. Ils lui sont redevables d'abord de toutes les connaissances qu'ils y trouvent, et ensuite de la façon brillante dont l'ouvrage en son entier a servi la cause de la grammaire comparée. En effet, le Dictionnaire de M. K., a été conçu et exécuté de telle manière qu'il devait pénétrer dans le public, et, sortant du cercle étroit des spécialistes, s'insinuer auprès de ceux qui ne sont ni ne veulent être des spécialistes, qui n'ambitionnent pas de jouer un rôle actif, mais qui sont en mesure de s'intéresser à la science du langage, soit que leur culture et leur naturel les y portent, soit qu'ils en aient besoin accessoirement. Et, il n'est pas

douteux que l'autorité qui s'attache au nom de M. K., sa rare compétence en germanique, sur le domaine grammatical proprement dit comme sur celui de la philologie allemande en particulier n'aient contribué largement à répandre le goût des questions de langue et à aiguiller la curiosité de bien des personnes vers la linguistique.

M. K. s'est d'ailleurs attaché à perfectionner son œuvre sans cesse. On peut dire qu'il ne s'est jamais arrêté d'y travailler. Cet homme qui ne se donne pas de repos a fait profiter le dictionnaire qui porte son nom de toutes ses recherches successives. Pas plus que la sixième édition ne ressemblait à la cinquième, la septième ne ressemble à la sixième. Le volume général a augmenté ; les articles ont été en général abrégés, condensés, mais leur nombre s'est accru dans des proportions considérables. Les travaux lexicographiques que M. Fr. Kluge poursuit depuis quelques années avec prédilection ses recherches sur la formation de l'allemand moderne, les éléments dialectaux qui y ont pénétré, les langues spéciales, ont amené l'auteur à introduire dans son dictionnaire une grande quantité de mots qui jusqu'ici avaient été négligés ou exclus.

On voit que c'est dans le sens de la philologie surtout que la nouvelle édition s'est développée. Le dernier grand travail de M. K. sur des questions germaniques communes date aujourd'hui de vingt ans (*Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte,* 1889), mais en revanche la revue *Zeitschrift für deutsche Wortforschung* a été fondée par M. K. en 1900 et est au centre de son activité. La linguistique proprement dite s'est trouvée naturellement un peu moins favorisée. Ainsi les causes qui amènent les substitutions de mots nouveaux aux anciens et que l'on est parvenu à retrouver dans un certain nombre de cas, ne sont pas indiquées : *Bär* remplace un mot primitif sans qu'il soit dit pourquoi. La relation de *Hirsch* (s. v.) à i.-e. **elu-* (sic, malgré lit. *élnis*) n'est pas celle d'un mot moins répandu à un autre qui l'est davantage, mais d'une désignation périphrastique voulue au nom propre systématiquement évité. Certaines étymologies préindo-européennes se retrouvent qui auraient pu sans dommage disparaître (cf.

Vater de i.-e. **patér-* avec *a* : *Mutter* ; *Tochter*), et l'on est assez surpris de lire s. v. *Bruder* que les relations familiales indo-européennes primitives étaient très développées, en général, alors que l'un des traits les plus nets qui soit attesté en linguistique est l'ignorance de toute parenté du côté de la femme. Certaines restitutions phonétiques auraient besoin d'être précisées : ainsi l'ancêtre de *Korn* n'est pas *gr̥nóm* mais comporte un r̥̄ long ; le primitif de *Braue* est un dérivé en *-ā* du **bhrū* conservé dans v. a. *brû* ; le thème racine dont dérivent *Elle* et les mots pareils des autres dialectes est **ŏ̄l-* et non **ŏ̄le-*.

Mais il y a mauvaise grâce à insister sur des points de détail. Il convient plutôt de marquer quelle profonde connaissance de l'allemand et de ses relations non seulement avec les dialectes apparentés mais encore avec les divers idiomes de culture révèle le dictionnaire de M. K. Celui-ci avec un sens très fin et très vif de l'histoire et de la constitution des langues fait sa part à l'héritage ancien, mais ne perd jamais de vue le rôle au moins aussi considérable de la communauté de civilisation, de mœurs et de constitution sociale. L'image que son Dictionnaire donne de l'allemand est remarquablement juste. Il est à souhaiter que la septième édition de « *Kluges Wörterbuch* » s'épuise aussi rapidement que ses aînées.

Rob. Gauthiot.

F. Kluge. *Unser Deutsch,* 2 Auflage. Leipzig (Quelle u. Mayer), 1910, in-8°, II-151 p. (collection *Wissenschaft und Bildung*).

Le titre de ce petit volume est un peu large pour le contenu : il s'agit en réalité d'un livre de vulgarisation portat sur la forme constitutive d'un vocabulaire allemand, mais d'un livre de vulgarisation écrit par l'un des savants qui ont le plus fait pour les études de lexicographie allemande. M. Kluge y montre surtout comment des lan-

gues spéciales, depuis celle des théologiens jusqu'à celle des chasseurs, ont fourni des éléments au vocabulaire de l'allemand moderne. Son exposé est d'un vif intérêt, même pour les linguistes déjà formés, qui y apprendront à tenir compte des parlers propres des divers groupes professionnels. Il serait précieux d'avoir des ouvrages pareils pour chacune des grandes langues de l'Europe moderne.

A. Meillet.

E. A. Gutjahr. *Die Anfänge der neuhochdeutschen Schriftsprache vor Luther.* Streifzüge durch die deutsche Siedelungs-Rechts-und Sprachgeschichte auf Grund der Urkunden deutscher Sprache. Halle a. d. S. (Buchhandlung des Waisenhauses), 1910, in-8°, vii-240 p.

Ce livre est tout à fait en dehors du champ d'études de l'auteur du présent compte rendu. Mais il doit être signalé tout particulièrement à l'attention de nos confrères parce que, depuis longtemps, il n'en a paru aucun où se manifeste mieux la préoccupation de déterminer les causes sociales des faits linguistiques. Au cours du xix[e] siècle, et particulièrement depuis 1870 environ, on s'est surtout efforcé de suivre le développement « naturel » du langage, et la linguistique est apparue à beaucoup d'égards comme une science naturelle ; M. Bréal a été presque le seul à protester contre cette tendance exclusive. Ce qu'on a surtout mis en évidence, ce sont les innovations spontanées qui ont lieu du fait de la transmission du langage de génération en génération ; ces innovations ont lieu en général sans que les sujets en aient conscience, sans intervention de leur volonté, et même malgré leur volonté. Mais on n'explique pas par là la formation des langues communes qui sont le produit de situations sociales données et dont on ne peut rendre compte qu'en déterminant les conditions historiques où elles se sont fixées. Quoi qu'on puisse penser du détail de ses théories, ç'a été le mérite de notre regretté confrère G.

Mohl que de remettre le principe en évidence en ce qui concerne la formation du latin vulgaire. Voici maintenant que les recherches faites sur la formation de l'allemand littéraire moderne conduisent nécessairement et naturellement à étudier l'action des facteurs sociaux. Le titre de l'ouvrage indiqué ci-dessus suffit à en indiquer la tendance, que l'auteur expose du reste en détail dans un premier chapitre sur l'histoire et la méthode de la recherche.

Le fait fondamental est celui-ci : l'allemand moderne s'est fixé, non pas dans l'ancien domaine germanique, mais dans des régions conquises et colonisées par les Allemands au cours du moyen âge. L'histoire de la langue allemande est intimement unie à celle de la colonisation, parce que l'œuvre essentielle des Allemands est cette colonisation qui a abouti à substituer l'allemand au slave dans toute la région orientale de l'empire d'Allemagne actuel ; cette lutte n'a jamais cessé : ce n'est qu'au xviiie siècle que le polabe des bords de l'Elbe a achevé de mourir ; le sorabe est parlé encore par quelques dizaines de milliers d'individus ; et l'on travaille à coloniser la partie de la Pologne que le partage a attribuée à la Prusse, c'est-à-dire à la marche de Brandebourg. C'est au cours de ce grand mouvement de colonisation, et comme une conséquence de ce mouvement, que s'est formé l'allemand commun d'aujourd'hui. M. Gutjahr n'est pas le premier, on le conçoit, qui ait aperçu l'importance de ce grand fait au point de vue linguistique ; mais il a le mérite d'en marquer le caractère essentiel et d'y consacrer la partie principale de son exposé.

L'allemand littéraire moderne s'est constitué dans la bourgeoisie des villes de colonisation de l'Allemagne orientale. Les textes qui permettent d'en suivre en quelque mesure la formation sont les documents émanés des diverses chancelleries urbaines ou princières du xiiie au xve siècle. En examinant ces textes, M. G. peut montrer combien complexe a été l'histoire de cette formation, comment par exemple à Halle, durant tout le moyen âge, il y a eu deux langues, du bas allemand dans la ville de la plaine, du moyen allemand dans la ville de la colline, et par quels faits de colonisation s'explique pareille dualité. Sans doute

les faits sont encore trop peu étudiés. Il est permis de se demander si en Bavière la substitution de *b, g* à de plus anciens *p, k* vers le xi[e] siècle est un fait graphique ou un fait de prononciation (p. 31) ; le *p* et le *k* anciens étaient-ils des sourdes fortes ? Le *b* et le *g* nouveaux ne sont-ils pas des notations de *p* et *k* doux, peu à peu transformés ? Le chapitre où M. G. recherche l'origine de la prononciation diphtonguée des anciens *ī* et *ū* est bref et bien maigre, alors qu'il s'agit pourtant d'un des traits principaux du développement, et alors que l'auteur émet ici une opinion nouvelle, à savoir que la prononciation diphtonguée vient du Nord-Ouest, non du Sud-Est. Mais M. G. montre très bien comment la prononciation *ei, au, eu* est bourgeoise et s'oppose à la prononciation populaire. La plus grosse partie du travail reste à faire Mais c'est déjà beaucoup que d'avoir indiqué la bonne voie, d'avoir reconnu la complexité des faits et d'avoir marqué l'importance décisive du rôle de la colonisation et de la bourgeoisie urbaine. Chacune des grandes langues écrites de l'Europe s'est développée dans des conditions particulières. Le développement de l'allemand est l'un des plus curieux et des plus difficiles à suivre.

A. Meillet.

H. Suolahti. *Die deutschen Vogelnamen*. Strassburg, J. Trübner, 1909, 8°, xxxiii-540 p.

Les travaux sur le vocabulaire et spécialement sur les mots groupés d'après leur sens ont pris depuis quelques années une large place dans l'ensemble des études germaniques. Les *Anglistische Forschungen* qui paraissent à Heidelberg sous la direction de M. J. Hoops comptent plusieurs dissertations intéressantes sur les noms des mammifères, des insectes et des armes en vieil anglais ; à M. Hoops lui-même les linguistes sont redevables d'un ouvrage considérable et justement connu sur les *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum*. Tous ces travaux se rattachent d'ailleurs au mouvement général qui porte au-

jourd'hui les linguistes à tenir compte des faits matériels extérieurs au langage dans les considérations portant sur le vocabulaire.

M. Suolahti-Palander avait dirigé ses recherches dans ce sens dès 1899 : il avait publié alors une dissertation sur les noms des mammifères en vieux haut allemand. Ce n'était là d'après lui-même que la première partie d'un travail d'ensemble sur les noms d'animaux en vieux haut allemand ; la seconde partie est formée par le gros volume qu'il vient de consacrer aux noms des oiseaux. Pourtant le plan de l'ouvrage a changé : M. S. ne se borne plus à l'époque ancienne de l'allemand ; il poursuit son travail à travers le moyen âge et l'époque de la Renaissance jusqu'aux dialectes modernes. On peut se faire par là même une idée du travail de dépouillement que représente son livre. Les documents d'avant 1500 forment la moindre partie de la littérature considérable et fastidieuse que M. S. a utilisée ; à partir du xvi[e] siècle les textes s'accumulent et il est infiniment probable que sur divers points on pourra encore ajouter à ce que M. S. offre dès maintenant, ainsi qu'il le dit d'ailleurs lui-même. Quant au travail dialectologique, il va de soi qu'il est simplement amorcé. Mais il reste que dès maintenant l'on a à sa disposition les renseignements principaux pour l'ensemble, les références précises pour l'époque la plus ancienne, ce dont on ne peut que remercier M. S.

Le danger des études du genre de celles dont il s'agit ici est, comme chacun sait, double : il est à craindre d'abord que les faits matériels dont l'importance, bien entendu, n'est pas en jeu, ne rejettent dans l'ombre les phénomènes linguistiques qui doivent rester le principal. D'autre part il arrive facilement que l'on perde de vue que si l'histoire des choses influe sur celle des mots, il y a d'autres facteurs, aussi ou même plus importants encore qui interviennent eux aussi. Les mots passent avec une facilité remarquable d'un objet ancien à un plus récent et il est singulièrement difficile de discerner ce que les sujets parlants appelaient de noms spéciaux et ce qu'ils désignaient d'une seule et même rubrique, soit qu'il leur parût inutile de distinguer,

soit que toute confusion fût rendue impossible par la nature même des choses. M. A. Meillet a appelé l'attention depuis assez longtemps sur la grande influence que les idées religieuses et les phénomènes sociaux ont toujours exercée sur le vocabulaire ; celles des différentes techniques n'est certes pas moindre. C'est là un fait que M. S. a bien vu et utilisé dans l'examen qu'il a fait des noms des faucons (p. 312 et suiv.). En revanche M. S. n'a pas signalé que le nom du coucou s'est altéré, à des dates différentes dans les divers dialectes, mais conformément à une tendance générale et selon des procédés pareils et restreints : l'emprunt et l'onomatopée. Le moyen allemand *kukuk* (holl. *koekoek*) remplace un nom plus ancien comme le font le russe *kukúška,* le polonais *kukułka,* et comme l'a fait plus tôt le grec κόκκυξ. En haut allemand on emprunte la forme basse allemande ou bien l'on crée le composé *guggouch,* afin de rétablir le redoublement caractéristique, en vertu de la même tendance qui a abouti à substituer en polonais *ze-gzołka* à **żegzołka* et en roman ital. *culculo, cucco* à prov. *coguls.* Il est difficile de séparer cette évolution d'ensemble du sens du mot.

M. S. a dirigé son attention de façon peut-être trop exclusive sur la documentation et sur les questions de fait. La doctrine ne vient qu'au second rang. C'est ce qui apparaît encore quand des questions de linguistique sont en jeu. Il indique bien (p. 345) que la flexion en *u* remplace souvent la flexion consonantique indo-européenne et que germ. **arnu-* pour **aran-* est attendu ; mais il n'explique guère comment **aran-* se rattache à v. sl. *orĭlŭ* (ainsi et non pas *orilŭ*). gall. *eryr.* — L'intonation rude de lit. *gervė* indique une racine dissyllabique **gerə-w-* (p. 292) que rien ne contredit par ailleurs. — Le slave commun **drozdŭ* ne peut être emprunté au germanique * *þrosd-* car *þ* est représenté en slave par *t* (p. 53) et parce qu'en bonne méthode sl. **drozdŭ* doit être rapproché d'abord du balt. **strazd-*. — Il est naturel que M. S. ne tienne pas à discuter la forme slave **gǫsĭ,* mais il est exagéré de la passer sous silence (p. 410). — Le latin *anas* a deux thèmes aux cas obliques : gén. *anitis* est proprement latin et gén. *anatis*

est dialectal ; M. S. cite le second seulement, mais tous les deux se sont perpétués jusque dans les langues romanes. (Cf. Ernout, *Les éléments dialectaux*, p. 107 ss.) — On peut trouver aussi que M. S. est bien sévère pour l'explication que M. A. Meillet a donnée de v. h. a. *gauh*, lit. *geguže̋*.

Tous ces détails ne portent pas atteinte à la valeur et à l'intérêt du livre dans son ensemble. M. S. a mené à bonne fin un travail assez ingrat, en somme, et assez fastidieux, mais nécessaire. Il l'a fait avec un soin et une connaissance du sujet tout à fait remarquables.

Rob. Gauthiot.

O. Jespersen. *A modern english Grammar, Part I* (Germanische Bibliotek, 1 Reihe, 9 Band), Heidelberg, C. Winter, 1909, 8°, xi-485 p., Mk 8 (relié 9).

M. Otto Jespersen, le professeur bien connu de l'Université de Copenhague, s'est proposé dans sa nouvelle grammaire de donner une description de l'anglais moderne, non seulement tel qu'il se montre en surface, mais aussi, en quelque sorte, tel qu'il apparaît en profondeur.

Justement persuadé que le système vivant d'une langue à un moment donné n'est en réalité qu'un instant d'équilibre instable entre ce qui fut et ce qui sera, qu'il est à la fois déterminé par le passé et gros de l'avenir, il a entrepris de faire voir dans l'anglais moderne le prolongement d'une activité incessante et qui aujourd'hui se continue sous nos yeux. Bref, sa *modern english grammar* est, comme le titre l'indique, *on historical principles* : elle repose sur une vue historique des faits actuels, mais elle n'est pas et ne veut pas être une « grammaire historique » à proprement parler. Le passé ne figure qu'en fonction du présent et pour autant qu'il est contenu en lui. M. O. Jespersen, qui est avant tout un remarquable pédagogue et dont on connaît le sens très vif des réalités, continue

d'enseigner ici encore et ce qu'il enseigne c'est l'anglais normal de nos jours ; il s'efforce seulement de faire pénétrer plus avant dans la vie du langage et d'en donner une connaissance à la fois plus exacte et plus complète. Il est intéressant pour des linguistes proprement dits de noter que c'est à la méthode historique et comparative qu'il recourt.

Étant donné son but, M. O. Jespersen avait le choix entre deux procédés d'exposition : l'un ascendant, où le point de départ est l'état actuel, l'autre descendant qui mène aux faits les plus récents comme aux derniers aboutissants connus. C'est cette seconde manière que M. J. a choisie ; c'est en effet la seule claire et surtout la seule qui permette de traiter des phénomènes historiques sans trop les isoler et par conséquent sans trop risquer d'en fausser l'aspect et d'en altérer la portée. Dans l'espèce ce n'était pas la moins commode, d'ailleurs ; on sait en effet que les débuts de l'anglais moderne peuvent être datés, par approximation s'entend, mais de façon assez nette, du début du xve siècle. C'est donc à cette date que M. J. examine d'abord l'état de l'anglais. Il expose quels en étaient les sons et comment ces sons étaient représentés « sounds and spellings » (chap. II à V). Puis il retrace successivement les évolutions les plus anciennes, celles qui s'achèvent avant le XVIIe siècle (chap. VI à X) ; celles qui se font au XVIIe siècle (chap. XI-XII) ; celles du XVIIIe siècle (chap. XIII) ; enfin il conclut en résumant l'état du système phonétique anglais contemporain (chap. XIV à XVI). M. J. procède, comme on le voit, par tableaux d'ensemble successifs ; il se refuse à séparer les uns des autres les divers changements. Le parallélisme des altérations phonétiques et leur simultanéité sont essentiels ; leurs relations exactes peuvent nous échapper, mais il n'est pas douteux que, si l'on veut donner dans la mesure du possible une image de la réalité vivante, il convient de ne pas les détruire. C'est à quoi M. J. s'est attaché.

Il va de soi que les avantages du plan adopté par M. J. ont leur contre-partie : à procéder de la façon qui vient d'être dite, on part, en somme, de l'inconnu. Sans cesse

dans la description de l'état phonétique le plus ancien, on se trouve obligé de définir des sons en renvoyant, en somme, à la conclusion, c'est-à-dire à l'état moderne ; sans cesse on rencontre la formule « articulation as now ». Car il s'agit dans le livre de M. J. d'enseignement et de restitution phonétique véritable et non pas de reconstruction à la façon de celle de l'indo-européen dont les lettres ne représentent pas des phonèmes, mais sont les symboles de concordances régulières. D'ailleurs c'est là un trait essentiel et qui contribue à donner au livre de M. J. son caractère propre : il est didactique. Les recherches et travaux personnels de l'auteur, qui sont très considérables, sont en quelque sorte dissimulés ; toute discussion est bannie (cf. pourtant § 3. 820 et 4. 11, 4. 12) ; les références sont sobres ; on ne trouve dans cette grammaire que des résultats. Il n'y a qu'un point à proprement parler où il soit fait infraction à cette règle et c'est dans l'introduction ; là on trouvera, en effet, une critique très mesurée, mais très juste, des travaux d'Ellis. M. J. montre comment les matériaux fournis par cet innovateur si précieux, ne méritent pas la confiance aveugle et un peu facile qu'on leur a généralement accordée ; obligé de reprendre les recherches d'Ellis, il s'est aperçu que ses données ont toujours besoin d'être contrôlées et il montre pourquoi. L'importance d'une pareille constatation n'échappera à aucun anglicisant.

Un autre inconvénient du plan de M. J. est, par exemple, que certains phénomènes de première importance nous apparaissent aux débuts de l'anglais moderne dans le même état sensiblement qu'à l'époque contemporaine. C'est même là ce qui fait l'unité de l'anglais moderne, sur laquelle M. J. n'a dans ce volume, insisté nulle part, à tort selon nous. Ainsi l'accent d'intensité est traité une fois pour toutes dans le tableau d'ensemble le plus ancien. Même à la description finale des sons de l'anglais contemporain (§ 16. 5) il y est simplement renvoyé.

Enfin il y a nombre de faits qui rentrent mal dans les divisions forcément un peu arbitraires que l'auteur a adoptées. Lui-même signale par exemple au début du chapitre

xi qui est consacré aux modifications qui se sont faites au xviie siècle que la frontière qu'il a tracée n'est qu'approximative. Et au § 2. 414 par exemple *flotsam* qui n'apparaît qu'au xviie siècle est groupé avec *random* qui est du xvie et *ransom* qui est antérieur à 1350.

Mais il y a aussi quelques points dans l'exposé de M. J. qui prêtent à la critique, même si l'on admet son plan et sa conception. La manière didactique tout à fait intéressante et utile dans son ensemble, n'est pas dépourvue d'une certaine raideur dogmatique. L'on perçoit par endroits, à ce qu'il semble, des classifications et des systématisations un peu mécaniques et conçues a priori. Au § 2. 731 l'on est un peu surpris de lire que *ž* qui est traité en cinq paragraphes n'existe pas à proprement parler et n'apparaît que dans *dž*; mais est-il vrai que *ǰ* vaille *d* + *ž*? — M. J. admet que la chute de l'*n* final au début de l'époque de l'anglais moderne, qui est exposée aux § 2. 424 et suiv., est soumise dans son ensemble à une loi unique, troublée seulement par l'analogie, celle du maintien de l'*n* à la pause et devant initiale vocalique, de sa disparition au contraire devant initiale consonantique. Il ne distingue pas entre le cas des monosyllabes proclitiques (*a* : *an* ; *o* : *on* ; *my* : *mine*, etc.) qui font un avec le mot suivant et qui offrent un traitement de « pseudo-finales » et celui des mots plus ou moins indépendants (car dans nos langues à accent d'intensité et à insertion les nuances sont nombreuses et délicates) tels que adjectifs, formes verbales, substantifs et quelques autres. Le traitement des premiers est tout à fait comparable à celui de *of* : *o'* ; celui des seconds relève à la fois de la phonétique et de la morphologie, et de celle-ci peut-être plus que de celle-là. — Au § 2. 429 il eût été intéressant de noter que la chute de l'*n* postvocalique en syllabe inaccentuée s'est produite devant *s* ; au contraire une *n* (ou *ñ*?) est insérée dans la même position devant *-ger* (§ 2. 429) comme une *ñ* devant *-gale* (§ 2. 432). — Le cas de *hit* qui devient *it* est typique : M. J. n'a pas indiqué qu'il s'agit là d'un phénomène dû à l'enclise, exactement comme il s'agit dans le cas de *of* : *o'*, *an* : *a*, etc., d'un fait de proclise. Ces petits

mots ne sont pas seulement inaccentués comme beaucoup, ils n'ont par surcroît pas d'existence indépendante et font corps avec d'autres (cf. § 5. 46 où la nature des faits n'est pas non plus reconnue). Bref, dans la chute de *h-* dans *hit, hem* (§ 2. 942) est comparable à celle de *h-* dans *have, has, had,* etc. (§ 13. 62), qui deviennent enclitiques avec le temps, mais non pas à la chute de l'*-h-* intérieure (§ 13. 63 et suiv.) et encore moins à l'amuissement général de l'*h-* initiale en anglais moderne (§ 13. 681 et suiv.). — Aux §§ 5. 22 et 5. 23 il semble que M. J. exagère l'importance du *value-stress,* de l'accent de sens : la plupart de ces exemples sont douteux et l'accentuation initiale de *wishes, baker, daily, husband* paraît bien être mécanique. De même dans *today ashore* et autres, les petits mots *to-, a-,* etc., sont inaccentués par nature. D'autre part, ce qu'il appelle *unity-stress* est singulièrement fragile (§ 5. 311) ; cet accent d'unité ne se rencontre en fait que dans un petit nombre de prépositions ou d'adverbes composés, dont le second élément est nominal ou considéré comme tel. Il est tout à fait regrettable qu'aux § 6. 511 et suiv., M. J. ait cru devoir donner à la règle d'après laquelle en anglais moderne les sourdes *f,* θ, *s* et *ks* sont devenus *v, d, z* et *gz* entre voyelles, sauf après l'accent, le nom de loi de Verner. En effet, la série d'exceptions reconnue par le savant danois en germanique commun est due au ton musical indo-européen ; celle de l'anglais à l'accent d'intensité. Ce sont là des articulations que l'on n'est que trop porté à confondre et qu'il convient de distinguer avec le plus grand soin chaque fois que l'occasion s'en présente.

L'unité du grand mouvement phonétique qui a atteint toutes les voyelles longues de l'anglais ne paraît pas aussi assurée que M. J. l'admet (§ 8. 11 et suiv.). On sait qu'en vertu d'une tendance générale les longues se sont fermées: *ę̄, ǭ* sont devenus *ē, ō, ē, ō* sont devenus *ī, ū*. Mais *ā* est devenu *ę̄* par un changement que M. J. considère « practically » comme parallèle aux autres, ce qui ne va pas sans quelque difficulté (cf. § 8. 13). Et surtout *ī* et *ū* se sont diphtongués en *ey, ow,* puis *ay aw,* ce qui repose sur une modification différente du système articulatoire.

D'ailleurs le développement de $\bar{\imath}$ et celui de $\bar{u}$ ne sont eux-mêmes pas parallèles ; la diphtongaison de $\bar{\imath}$ est anglaise commune, celle de $\bar{u}$ n'atteint pas les dialectes du Nord. Évidemment M. J. ne tient systématiquement pas compte des dialectes ; son but unique est d'exposer l'évolution de l'anglais normal, d'une κοινή définie. Mais il peut paraître exagéré de ne pas tenir compte des renseignements que donne l'histoire des divers parlers quand ils ont une portée générale et du fait que l'indépendance de la langue normale, par rapport aux dialectes, est toute relative et repose sur des compromis sans cesse renouvelés, sur des moyennes et des adaptations. Ce que dit M. J. à ce sujet (p. vi) explique sa manière de faire, mais semble singulièrement tranchant.

Dans l'ensemble, le livre de M. J. n'est pas seulement l'œuvre d'un spécialiste des plus compétents, mais encore d'un homme qui est à la fois maître de son sujet particulier et des études d'ensemble auxquelles il se rattache. Il est rare que M. J. perde de vue l'idée générale qui éclaire les détails et permet de les grouper ; et ce souci constant de retrouver dans chaque phénomène spécial, sous l'aspect accidentel et secondaire, la tendance universelle ou la loi constante n'est pas un des moindres attraits de l'ouvrage. Il contribue fortement, en tout cas, à en élargir l'horizon. D'autant que M. J., qui sait être à la fois très concis et très clair, excelle à condenser les choses en formules brèves et frappantes (v. p. ex. §§ 1. 7, 2. 746). Le succès de *A Modern English Grammar,* qui n'est pas douteux, sera des plus mérités, et tous les linguistes attendront avec impatience la fin d'un ouvrage qui s'annonce si bien.

Rob. Gauthiot.

A. Schröer. *Neuenglische Elementargrammatik.* Heidelberg. C. Winter, 1909, 8°, viii-216 p.

M. A. Schröer s'est proposé de donner à des adultes

instruits une introduction pratique à l'étude de l'anglais. Sa grammaire élémentaire s'adresse à des débutants sachant bien leur propre langue, l'allemand, et capables de raisonner les difficultés, mais dépourvus ou mal pourvus de secours extérieurs. Aussi M. Schröer s'est attaché à partir toujours de la langue parlée, reproduite dans son petit volume au moyen d'une transcription pratique, suffisamment précise et facilement intelligible à des Allemands. Convaincu, non sans raison, qu'il est de la plus grande difficulté dans le cas d'une langue telle que l'anglais de retrouver la prononciation sous la graphie traditionnelle, il a fait passer la première d'abord.

Sa description des sons de l'anglais est claire et assez détaillée ; elle est accompagnée de petits dessins schématiques indiquant la position de la langue pour tous les phonèmes les plus difficiles à articuler pour l'étranger. Sa morphologie est réduite à des paradigmes ; car, il va sans dire qu'il n'y fait entrer, selon la tradition, que les formes flexionnelles. Enfin M. Sch. donne une liste très complète des suffixes et des préfixes, jugeant avec raison que bien des mots anglais deviennent intelligibles à ceux qui savent en reconnaître les éléments. Mais on est un peu surpris de voir figurer parmi les préfixes, dans une *Elementargrammatik, anthropo-, branchio-, phyto-, urino-* et autres pareils.

Ce qui est plus grave, c'est que les règles de position, qui sont dans toutes les langues modernes, et en anglais autant qu'ailleurs, de la première importance, ne figurent ni à la morphologie à laquelle elles appartiennent en réalité, ni ailleurs. Elles ne sont représentées que par les modèles de phrases qui servent en même temps d'exercices de lecture et de prononciation. Ce n'est peut-être pas suffisant.

Le livre est clairement disposé et d'un maniement commode. Il n'est pas douteux qu'il ne soit appelé à rendre des services.

Rob. Gauthiot.

A. Leskien. *Grammatik der altbulgarischen (altkirchenslavischen) Sprache,* Heidelberg, C. Winter, 1909, 8°, lii-260 p. Mk. 5 (relié 5. 80).

La grammaire du vieux bulgare de M. A. Leskien ouvre une série nouvelle de manuels, parallèle à la *Germanische Bibliothek,* à l'*Indogermanische Bibliothek* et à la *Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher* déjà entreprises et poursuivies avec activité par la maison C. Winter à Heidelberg. Assurément il était impossible de placer les débuts d'une collection slave sous de meilleures auspices. L'autorité de M. Leskien est sans rivale, car elle est fondée sur une longue série de travaux tels qu'à l'heure actuelle il n'est pour ainsi dire pas de slavisant qui ne soit en réalité un élève de M. L., même s'il n'a jamais été en relations directes avec lui.

Le nouveau manuel est digne du maître. La sobriété et la clarté de M. L., sa prudence et sa sûreté s'y retrouvent intactes ; et il faut admirer comment, après tant d'années d'une activité inlassable, à un moment de la vie où la plupart des hommes tendent à s'isoler et à se désintéresser de ce qui se passe loin d'eux et hors d'eux, M. L. se tient au courant de tous les travaux, les suit, les comprend et domine en quelque sorte les études slaves entières. L'introduction à sa *Grammatik* est caractéristique : en quarante-trois pages, M. L. a résumé là avec une précision et une lucidité magistrales tout ce que doit savoir celui qui aborde l'étude du vieux slave. Rien n'est oublié et chaque chose est à sa place. Dans la grammaire même (phonétique et morphologie) les mêmes qualités se retrouvent et font d'elle un guide précieux pour tous les étudiants ou spécialistes. Car c'est bien d'une grammaire qu'il s'agit, et non comme dans le *Handbuch der altbulgarischen Sprache* de M. L. d'un manuel d'introduction à la lecture et à l'intelligence des manuscrits anciens de l'Evangile ; c'est bien un livre nouveau que l'on a devant soi.

Pourtant il semble que la rigueur de M. L. ne s'est pas

exercée pleinement et entièrement dans la conception même du livre, ce qui fait que certains détails peuvent paraître jusqu'à un certain point contestables, malgré la sûreté de méthode de l'auteur. Les collections de manuels du genre de celle qu'ouvre la grammaire de M. L. ont en somme un double objet : placées entre l'histoire et la description elles doivent servir d'une part d'introductions à l'étude comparative des langues et d'autre part de guides pour l'étude de ces mêmes langues en elles-mêmes. Or, ce sont là deux buts qu'il est impossible de poursuivre à la fois. On sait, par exemple, comment M. Hirt dans son *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre* a laissé de côté de parti pris le grec proprement dit pour ne traiter que le dialecte indo-européen qui nous est attesté par l'hellénique ; les langues classiques peuvent, en effet, être supposées connues par ailleurs. Ce n'est pas le cas du germanique ni du slave. M. Streitberg l'a bien vu et il a tranché la difficulté de la façon la plus sûre et la plus juste, à ce qu'il nous semble ; il a donné dans son *Urgermanische Grammatik* la grammaire comparée du gotique et des dialectes voisins, dans son *Gotisches Elementarbuch* il a simplement *décrit* le gotique. Le résultat est que l'un et l'autre livre sont impeccables pour la méthode et d'une sûreté admirable pour les résultats. Il semble qu'un procédé pareil soit nécessaire pour ce qui est du slave. L'étude historique et comparative des dialectes ou, si l'on veut, des variétés de dialectes attestés dans les plus anciens textes gagnerait à être séparée de la grammaire descriptive de la langue de l'Évangile. Il est évident que la critique des textes jouerait ici un plus grand rôle qu'en gotique, où la pénurie de manuscrits facilite la tâche dans un sens, mais la restreint aussi et la rend moins féconde et moins suggestive. Mais les résultats seraient en tout cas plus sûrs et plus riches si l'on procédait ainsi, et la grande raison du léger flottement et des quelques incertitudes que l'on trouve dans la *Grammatik* de M. L. disparaîtrait. Ainsi le nominatif *kamy* appartient à la grammaire comparative, la forme *kamenĭ* à la descriptive ; de même *věmĭ* d'une part et *vědě* de l'autre. L'analyse de la

valeur exacte des graphies glagolitiques et cyrilliques pourrait être poussée à fond dans un exposé du mécanisme phonétique du vieux slave étudié en lui-même, alors qu'il encombre forcément une étude historique.

Enfin dans une grammaire comparative certains faits ressortiraient mieux et se laisseraient plus facilement coordonner que là où ils sont retenus dans le cadre d'une description. Il apparaîtrait par exemple que le correspondant de *ženy* (gén. sg. fém.) est bien autant *dušě* que *dušę*, cette dernière forme n'étant plus placée en vedette parce qu'elle est celle de l'Évangile (cf. p. 109). On pourrait signaler la possibilité que *materĭ* (acc. sg.) soit l'aboutissant direct de **māterm̥*, que le *-ŭ* du génitif pl. représente **-om* et non **-ōm*.

Mais quand on reprend la grammaire de M. L. en mains et qu'on s'aperçoit de tout ce qu'elle contient de renseignements et de saine doctrine, on se demande s'il est légitime de se laisser aller à la critique et de poser des exigences nouvelles : on doute qu'il soit possible de mieux faire et l'on songe avant tout à remercier le maître.

Rob. Gauthiot.

Jagic. — *Istorija slavjanskoj filologij* (*Enciklopedija slavjanskoj filologij*, I). Pétersbourg, 1910, in-8, viii-961 p.

M. Jagič, qui dirige l'*Encyclopédie de la philologie slave* éditée par l'Académie de Pétersbourg, a voulu donner à ses collaborateurs l'exemple du zèle avec lequel ils doivent apporter leur contribution. Sa part, l'histoire de la philologie slave, paraît des premières, et elle est monumentale ; il serait vain d'y louer une érudition immense et un labeur admirable, dont l'auteur a donné tant d'exemples qu'aucune preuve nouvelle ne saurait étonner. M. Jagič s'arrête peu à la période ancienne sur laquelle il a publié des travaux antérieurs. Il insiste surtout sur le xviiie et sur le xixe siècles. Quant aux vivants, il ne leur consacre qu'un

chapitre final assez bref, et où l'on ne trouvera guère que des noms et des titres d'ouvrages. On éprouve un serrement de cœur à y voir M. Jagič compter — avant que l'acte de violence soit accompli — l'Université finlandaise d'Helsingfors, à laquelle la linguistique doit tant, parmi les Universités russes. Il n'est pas juste de dire que, en France et en Angleterre, les publications de philologie slave ne portent que sur la grammaire comparée. Et, parmi les études sur l'accentuation slave, M. J. a eu le tort d'oublier p. 900 le beau travail de M. P. Boyer sur l'accentuation du verbe russe. Le regretté Finck n'était plus à Marburg depuis longtemps ; il vient malheureusement de mourir trop tôt, professeur extraordinaire de linguistique générale à Berlin. On regrettera surtout que le parti pris de mentionner simplement les vivants ait abouti à obscurcir le rôle décisif joué par des maîtres qui continuent de produire, et notamment par M. Leskien. Si M. J. avait omis de toucher à la période où ces savants ont exercé leur action, le mal ne serait pas grand ; mais toutes les proportions de la dernière période de l'histoire racontée par M. J. sont faussées par cette omission de vrais maîtres, qui vivent encore, au profit d'hommes obscurs, qui ont l'avantage d'être morts. Mais il faut remercier M. J. de l'imposant recueil très riche et très précieux de notices qu'il a voulu donner.

A. Meillet.

J. Łoś, K. Nitsch et J. Rozwadowski. — *Rocznik slawistyczny* (*Revue slavistique*). II, Cracovie (chez G. Gebethner), 1909, in-8°, viii-318 p.

Le volume II du *Rocznik* est venu à sa date ; le plan général est pareil à celui du premier volume ; mais il y a de plus un index des matières comprises dans ce volume et dans le précédent. L'utilité du recueil se manifeste de plus en plus ; ni le silence inattendu de l'*Archiv* ni les critiques malveillantes de M. Brückner (auxquelles les

rédacteurs ont brièvement répondu dans une brochure : *W sprawie Rocznika slawistycznego*, Cracovie, 1910) ne sauraient dissimuler le mérite des auteurs, qui a été généralement reconnu. La bibliographie que, après l'apparition du premier volume du *Rocznik,* ont commencé à publier les *Izvěstija* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Saint-Pétersbourg dans chaque fascicule (XIV, 1, 315 et suiv. 2, 353 et suiv. et 3, 318 et suiv., etc.) ne dispense pas non plus d'avoir la publication de Cracovie où l'on trouve de précieux résumés, faits avec compétence. On continue à reprocher au *Rocznik* de laisser de côté la littérature, pour laquelle les *Izvěstija, l. c.,* fournissent du reste l'essentiel ; mais l'étude de la langue et celle de la littérature sont deux disciplines distinctes, et qui, de plus en plus, sont et seront cultivées par des hommes distincts ; même pour le romanisme où elle a été lente à se faire, la coupure commence à se marquer nettement. De plus, il y a une linguistique slave ; il n'y a pas une histoire des littératures slaves, et l'étude de la littérature tchèque ou polonaise n'a pas grand'chose à faire avec celle de la littérature serbe ou même de la littérature russe. Les éditeurs du *Rocznik* agiront donc sagement en ne se laissant pas influencer par leurs critiques.

Les notices détaillées comprises dans ce volume sont au nombre de douze, de M. Zubatý (sur la grammaire de M. Vondrák), de M. Vasmer (sur les derniers travaux relatifs aux rapports entre le slave et le roumain), de M. Nitsch (sur l'article de M. Miletić relatif aux nasales polonaises, et sur le dictionnaire slovince de M. Lorentz), de l'auteur du présent compte rendu (en français) et un second (en allemand) de M. Rozwadowski (sur le dictionnaire de M. Berneker), de M. Smieszek (sur une grammaire polonaise, dont il relève vivement les défauts), de M. Shakhmatov (en russe, sur la grammaire ukrainienne de M. Krymskij), de M. Belić (en polonais, sur un article de l'*Archiv* décrivant le parler čakavien de Cres), de M. Rozwadowski (sur ce qu'a dit M. Kul'bakin du pol. *ro*), de M. Porzeziński (en polonais, sur le livre de M. Rost, de la langue polabe), de M. Loś (sur la dissertation de M. Słoński). Tous ces articles

présentent une discussion approfondie et personnelle des questions ; presque tous apportent des vues neuves et ont le caractère de mémoires originaux ; l'article (en polonais) de M. Rozwadowski sur *ro* par exemple apporte un fait nouveau qui devra tenir une place importante dans la question si controversée et si difficile des diphtongues slaves en *r* et *l* ; et l'étude du même auteur sur le dictionnaire de M. Berneker renferme des étymologies personnelles, en partie hardies et discutables du reste, comme la plupart des étymologies nouvelles. — Il n'y a pas lieu de critiquer ici des critiques. On notera seulement un détail ; dans son article, M. Poržezińskij reproche à M. Rost d'avoir cité la forme v. sl. *mečĭ,* et non *mĭčĭ* ; or, c'est M. Poržezińskij qui se trompe : la forme du vieux-slave est partout *mečĭ,* qui se rencontre souvent ; le *Lexicon* de Miklosich donne *mĭčĭ,* mais d'après un texte notoirement serbe, et c'est en effet en serbe qu'on trouve *mač,* représentant *mĭčĭ* ; ailleurs on a généralement le représentant de *mečĭ.*

A. Meillet.

Materiały i prace komisyi językowej Akademii umiejętności w Krakowie, t. IV. Cracovie, 1909, in-8, 487 p.

Ce recueil, où se manifeste l'heureuse activité des linguistes de Cracovie, devient de plus en plus riche et varié ; les articles qu'il renferme sont pour la plupart de nature à intéresser non seulement les polonisants, mais tous les slavistes, au moins par quelque côté. Voici un aperçu du contenu. La phonétique descriptive y est représentée par des notes de M. J. Stein, sur les voyelles polonaises, et de M. T. Benni sur l'assimilation de sonorité des consonnes, et par un article de M. K. Nitsch sur la prononciation du polonais littéraire. M. Torbiörnsson revient sur la question des diphtongues en *r* et *l*. M. H. Ulaszyn montre l'absence de toute valeur d'un livre récent sur les runes slaves. M. A. Śmieszek produit une série d'étymologies intéressantes de mots slaves. M. J. Rozwadowski étudie le plus

ancien document du polonais, la bulle de 1136. Un article de M. Il'inskij sur l'étymologie de l'énigmatique mot polon. *kobieta* ouvre une discussion où interviennent MM. Rozwadowski, J. Łos, H. Ułaszyn ; et M. Il'inskij répond encore à ses critiques ; mais l'étymologie demeure incertaine : pour donner une étymologie définitive d'un pareil mot, il faudrait évidemment trouver un fait précis, sans doute un fait tout particulier, qu'on n'a pas encore réussi à découvrir.

La plus grande partie du volume est occupée par la suite des recherches dialectologiques de M. K. Nitsch, p. 85-356, avec une carte détaillée en couleurs. M. Nitsch s'occupe cette fois de l'extrémité Sud-Ouest du domaine polonais. — On notera à ce propos que M. Nitsch vient de donner un premier aperçu des résultats auxquels conduisent ses études sur la dialectologie polonaise, dans un article développé du tome XLVI des *Rozprawy* de la section philologique de l'Académie de Cracovie, p. 336-365, avec carte, et dans un bref résumé en allemand, du *Bulletin* de l'Académie de Cracovie, décembre 1909. On peut maintenant se rendre un compte exact de la répartition au moins des principaux traits phonétiques par lesquels se différencient les parlers polonais. M. Nitsch fait remarquer que le vocabulaire n'est pas encore assez étudié. On pourrait utilement donner à l'exposé des résultats des recherches à faire sur le vocabulaire et la morphologie la forme cartographique, qui a eu sur le domaine galloroman de si heureux effets et qui a apporté tant de nouveau.

A. Meillet.

A. Leskien. — *Zur Kritik des altkirchenslavischen Codex Suprasliensis*, extrait des *Abhandlungen d. phil.-hist. kl. k. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, XXVII, 13 (p. 445-465) et XXVIII, 1 (p. 1-26). In-4, Leipzig, 1909 et 1910.

Le *Suprasliensis* fournit une langue sensiblement diffé-

rente de celle des premiers traducteurs slaves. Mais c'est un manuscrit étendu, qui se compose de morceaux assez variés ; et l'on a là un grand nombre de données dont les autres manuscrits vieux-slaves n'ont pas l'équivalent. L'illustre slavisant de Leipzig, M. Leskien, a étudié de près le texte en se servant de l'édition Sever'janov qui a renouvelé le texte et en le confrontant avec les originaux grecs. De cet examen il résulte que les traducteurs ont souvent mal compris le texte qu'ils traduisaient, que partout ils ont calqué l'original si bien que leur traduction est souvent inintelligible, enfin que les copistes ont beaucoup maltraité ces textes déjà si misérables. L'étude détaillée que M. L. a faite des textes du Suprasliensis sera indispensable à tous ceux qui les examineront désormais. Une remarque de détail : p. 873, 6 M. : 487, 24 S. (discuté p. 23 du second article), *ada* est authentique, et joue le rôle de génitif-accusatif ; cf. mon livre sur le *Génitif-accusatif,* p. 29 ; quant à *sŭmrŭti* du groupe *sŭmrŭti i ada,* il faut sans doute lire *sŭmrŭtĭ* ; l'*i* final est une graphie de -*ĭ* qui n'a rien de surprenant devant un *i* suivant.

A. Meillet.

A. Doritsch. — *Gebrauch der altbulgarischen Adverbia.* In-8°, p. vi et 81-192 (du XVI *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig*), Leipzig (chez J.-A. Barth), 1910.

Ce travail est la dissertation inaugurale d'un jeune Bulgare, ancien élève de M. Miletič, à Sofia, qui est venu prendre le doctorat près de MM. Brugmann et Leskien. On y trouvera un examen des adverbes du vieux slave, sans grande nouveauté dans les vues générales ou dans le détail, mais commode et attestant une bonne connaissance du vieux slave ; la forme et l'emploi sont également étudiés. Toutefois, il y a des traces de précipitation et de manque de soin. Ainsi p. 155, parlant de l'instrumental

dĭnĭją, l'auteur cite l'instr. *dĭnoją,* Euch. 36 *b*, 8, sans s'apercevoir qu'il s'agit du nom d'une maladie; et il renvoie à Supr. 252, 23-24, où il n'y a que l'instrumental normal *dĭnemĭ,* nullement adverbial du reste; c'est 292, 23-24 qu'il voulait dire; quant à Supr. 537, 30, on y lit en effet *dĭnĭją* isolé; mais *noštiją* figure 537, 28 et 538, 3. — Les faits même que cite M. D. p. 139 et suiv. excluent une valeur adverbiale de *nicĭ*; *nicĭ* est toujours un adjectif apposé au sujet. — Il est bien vrai que *jelĭma, tolĭma* (p. 106-107), *bŭxŭma* (p. 130), *nudĭma* (p. 155) ont l'aspect extérieur de duels; mais c'est ne rien faire que de les classer comme duels sans un mot d'explication.

A. Meillet.

J.-J. Sreznevskij. — *Materialy dlja slovarja drevne-ruskovo jazyka,* III, 3. Pétersbourg, 1909, in-4°, col. 1057-1684.

Ce troisième fascicule du volume III apporte la fin du grand dictionnaire du vieux russe laissé par Sreznevskij, que la section de langue et littérature russes de l'Académie a édité après la mort de l'auteur — surtout par les soins de l'illustre linguiste Fortunatov, croyons-nous. Un dernier fascicule donnera les additions et corrections; mais on a dès maintenant le dictionnaire complet. L'Académie russe a rendu là un immense service à la philologie slave. Le *Lexicon* de Miklosich, où vieux slave proprement dit, vieux russe et vieux serbe sont emmêlés et où des mots du xvie siècle sont juxtaposés, sans indication précise, à des mots du ixe, est inutilisable à qui n'est pas très versé dans les vieux textes slaves. Il est d'ailleurs très incomplet; car beaucoup de textes ont été édités depuis la publication du *Lexicon*. Les *Materialy* de Sreznevskij, outre qu'ils fournissent le vocabulaire du vieux russe et qu'ils datent les mots cités autant que possible, suppléent dans une large mesure à l'absence d'un dictionnaire vieux-slave; car l'essentiel de la littérature slave ancienne existe dans

les manuscrits russes que Sreznevskij a dépouillés ; la plus grande partie du vocabulaire vieux-slave figure donc dans les *Materialy*, qui sont un complément indispensable du *Lexicon*. Le jour où l'on aurait un dictionnaire équivalent pour le vieux serbe, et où l'on aurait donné des lexiques des textes vieux slaves qui n'en ont pas encore, où l'on aurait notamment le lexique du Suprasliensis promis par M. Severjanov, on pourrait enfin avoir une idée précise du vocabulaire vieux slave. On remerciera vivement l'Académie russe — dont l'activité est si remarquable — du précieux instrument de travail qu'elle a donné aux slavistes.

A. Meillet.

V.-A. Bogorodickij. — *Kratkij očerk dialektologij i istorij ruskovo jazyka* (*Dopolnenije ko 2-mu izd.* « *Obščovo kursa ruskoj grammatiki* »). Kazań (Université), 1910, p. 273-405, plus une page d'avant-propos.

Toujours infatigable, M. V.-A. Bogorodickij complète son cours de grammaire russe en y ajoutant deux chapitres, qui se vendent séparément du reste de l'ouvrage, l'un sur la dialectologie, l'autre sur l'histoire de la langue russe. Le chapitre sur la dialectologie présente les traits essentiels des quatre grands dialectes du russe d'une manière claire et commode, sans faire intervenir aucune considération historique ; les articles sur les origines de la répartition des dialectes, notamment celui de M. Shakhmatov, ne sont signalés qu'au chapitre de l'histoire, incidemment, p. 369, note ; on le regrettera un peu, parce que toute la division des dialectes russes est dominée par l'histoire de l'occupation et de la russification du domaine actuellement occupé par la langue russe, et tout cela est assez récent. Le chapitre de l'histoire suit chronologiquement l'histoire du russe depuis l'indo-européen jusqu'à l'époque moderne. Ce volume ne prétend pas apporter d'idées nouvelles ; mais il présente avec beaucoup de largeur ce que toute personne étudiant le russe a besoin de

savoir sur les questions traitées, et des indications bibliographiques renvoient à des ouvrages et articles où l'on trouvera le complément d'information qu'on pourra désirer.

A. Meillet.

S. Agrell. — *Aspektänderung und Aktionsartbildung beim polnischen Zeitworte.* Ein Beitrag zum Studium der indogermanischen Präverbia und ihrer Bedeutungsfunktionen. Lund (H. Ohlsson), 1908, vii-128 p. (*Lunds Universitets årsskrift,* N. F. Ald. 1, Bd 4, 2).

Ce n'est pas la question de l'aspect dans son ensemble qu'étudie ici le nouveau professeur de slave de l'Université de Lund, M. Agrell, ce n'en est qu'une partie assez étroite, mais il en poursuit l'examen dans le dernier détail, et avec une rare finesse. Contrairement à l'usage allemand ordinaire de désigner par *Aktionsart* tout ce qui concerne les questions d'aspect en général, M. A. distingue l'opposition entre le perfectif et l'imperfectif qu'il nomme aspect, et dont il ne s'occupe pas, des nuances de sens des diverses formes perfectives, auxquelles il attribue le nom de *Aktionsart.* Ce qu'il se propose, c'est de marquer quelle nuance du perfectif est fournie par chacun des préverbes polonais. Pour apprécier une étude aussi délicate, il faudrait avoir une connaissance profonde et le sens intime du polonais. Mais on peut du moins noter que le travail est fait avec précision, et que M. A. oppose avec soin des exemples caractéristiques pris chez les auteurs polonais. Et c'était une idée très heureuse d'examiner pourquoi l'on recourt dans tel ou tel cas à tel ou tel des « préverbes vides », suivant le terme que M. A. emploie volontiers.

P. 84, M. A. repousse le rapprochement de got. *ga-* avec sl. *za,* arm. *z* que j'ai proposé. Je reconnais volontiers que ce rapprochement doit être abandonné, comme je l'ai déjà indiqué ailleurs ; au moment où je l'ai aventuré, je ne pensais pas à la sonorisation des sourdes initiales des mots

accessoires qui a été reconnue depuis ; le *g-* initial du got. *ga-* peut être rapproché du *c-* de lat. *cum, co-,* en admettant cette sonorisation. Mais rien n'empêche de rapprocher sl. *za* de arm. *z*.

A. Meillet.

Il'inskij. — *Makedonskij glagoličeskij listok.* Otryvok glagoličeskovo teksta *Efrema Sirina XI věka.* Pétersbourg, 1909, in-8°, 32 p. (et 2 planches).

La section de langue et littérature russes de l'Académie de Saint-Pétersbourg poursuit la publication des textes vieux slaves. Le petit fragment annoncé ici forme le fascicule VI du tome I de la collection entière. M. Il'inskij, le jeune slaviste bien connu, a publié le texte, en l'accompagnant de l'introduction, de l'étude minutieuse et de l'index des mots qui sont de règle dans ces excellentes éditions.

A. Meillet.

R. Trautmann. *Die altpreussischen Sprachdenkmäler,* Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1910. 8°, xxxii-470 p. Mk 15 (relié 16).

Il faut féliciter M. Trautmann de son édition des rares textes vieux prussiens qui nous sont parvenus. Elle est conçue très judicieusement : d'abord vient la reproduction complète (original allemand et traduction prussienne chaque fois qu'il y a lieu) et diplomatique des documents ; la grammaire complète, sans syntaxe bien entendu, étant donnée la nature des textes, vient ensuite et est suivie d'un lexique qui clôt le volume. Tous les mots vieux prussiens y sont réunis et expliqués au point de vue étymologique. M. T. a donné pour chacun l'indication de

tous les passages où il se trouve, ce qui est indispensable chaque fois que l'on a affaire à des documents aussi restreints.

L'exécution du plan ci-dessus est très soignée. Nous ne sommes pas en mesure de contrôler la reproduction des textes eux-mêmes ; mais la comparaison des documents entre eux et celles des éditions donnent à croire qu'elle a été surveillée de près et que l'on peut s'y fier. La phonétique est des plus minutieuses. En particulier M. T. s'est appliqué constamment à tirer partie des variantes orthographiques pour déterminer la valeur exacte des phonèmes du vieux prussien. Il a aussi distingué partout avec soin entre les diverses sources et les différents dialectes et états chronologiques successifs. Peut-être a-t-il été conduit parfois à prêter une valeur trop grande à des faits en somme minimes et dont la portée et l'origine nous échappent ; certaines règles que pose M. T. se basent sans doute sur des données trop précaires : ainsi celle de la « diphtongaison » de *e* en *ie* (p. 98, § 4), dont les exemples sont trop peu réguliers et qui suppose une influence de l'intonation sur le timbre vocalique. Il y a là une question de nuances que M. T. reconnaît au fond, mais dont la forme dont il use ne rend pas compte : par exemple l'hésitation orthographique entre *u* et *o* brefs (§ 15, p. 110) atteste bien une prononciation ouverte de l'ancien *a* comme le dit M. T., mais ne signifie pas que *u* « devienne » sporadiquement *o*.

De par son système M. T. est amené à toucher à la plupart des questions que pose l'histoire de la phonétique des dialectes baltiques et il va de soi que ses lecteurs différeront d'avis sur plus d'un point. Il s'en faut, en effet, que des solutions définitives soient intervenues dans la plupart des cas. Dans quelques-uns pourtant où l'on commence à entrevoir la vérité M. T. devra sans doute rectifier son enseignement. Ainsi au § 37 (p. 137 ss.), il admet encore la théorie, sûrement erronée de M. Hirt sur l'origine de l'alternance lituanienne *ė* : *ai, ei* et rejette l'explication de M. de Saussure. Des exemples du genre de *snẽgas* : *snaigýti* n'ont aucune valeur car *snaigýti* repré-

sente un ancien **snaĩgyti* dont l'*y* a reçu l'accent par suite de la loi de glissement de douce sur rude. Ainsi encore au § 53 (p. 153), le v. lit. *ellenis* répond à sl. *jelenĭ* avec dispartion du *ə* devant voyelle (**elə + en-*) mais lit. *élnis* présente la même chute de *ə* intérieur que *ántis, bérżas, gérwė,* etc. Au § 87 la chute des occlusives finales est à séparer complètement en bonne méthode des phénomènes très divers que M. T. a groupés avec elle. Au § 98 M. T. qui est très au courant n'a pas tenu compte à ce qu'il semble du caractère commun de l'intonation douce en slave et en baltique, la présence d'un double somme d'intensité (Cf. M. S. L. xi, 336 ss.) ; il ignore aussi, ce qui s'explique d'ailleurs, les travaux de phonétique parus dans *La Parole* (R. Gauthiot, *De l'accent et de la quantité en lituanien,* II, 52 ss.). Il y a des fautes d'impressions, des désaccords dans la rédaction des diverses parties du livre et de petites négligences que M. T. corrigera facilement. A la page xxiii, par exemple, lignes 5 à 9 du haut, une série malheureuse de lapsus réunit un renvoi trompeur (234 pour 334), et sept fautes d'impression. Au § 53 le degré zéro de **ā* est noté par **ə*, mais au § 9*c* par exemple, il l'est par **a*. *Paps* est donné comme un emprunt au moyen bas allemand, § 10*b* (p. 104) ; dans le lexique (p. 39) il est beaucoup plus justement rapproché à la fois de m. b. a. *papc* et de pol. *pop*. M. T. n'emploie pas l'astérisque de façon conséquente : ainsi § 17 (p. 114) on a p. ex. **wlānā* et *wlanā,* mais § 20 (p. 115) on trouve i.-e. *bhewéjō*. Mais le mérite et l'utilité du livre de M. T. restent entiers : il remplace les publications antérieures et sera pour tous ceux qui s'occupent de grammaire comparée des langues indo-européennes en général, de celle des dialectes baltiques et slaves en particulier, le manuel du vieux prussien, par excellence.

Rob. Gauthiot.

S. Feist. — *Europa im Lichte der Vorgeschichte und die Ergebnisse der vergleichenden indogermanischen Sprachwissenschaft* (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie, Heft 19). Berlin, Weidmann, 1910, in-8°, 70 pp.

L'étude de M. S. Feist sur l'Europe préhistorique et les résultats de la grammaire comparée des langues indo-européennes est sortie d'une communication faite au Congrès des philologues et professeurs allemands, tenu à Graz en 1909. Il ne faut donc pas y voir un travail de recherche originale, l'œuvre d'un spécialiste, mais bien le groupement par un érudit bien informé des derniers résultats obtenus par des sciences différentes, anthropologie, géographie, histoire et linguistique sur une même question.

Il n'est pas douteux qu'ainsi prise la brochure de M. F. ne soit destinée à rendre des services. D'abord, elle est au courant; les dernières découvertes tant historiques, sur Babel, Sumer et les Hittites, qu'anthropologiques dans le bassin de la Dordogne surtout, et archéologiques dans le bassin de la mer Egée ainsi qu'en Asie centrale sont utilisées; les derniers travaux linguistiques sont généralement consultés et mis à contribution. Bien entendu M. F. ne saurait être compétent sur toutes les matières qu'il touche et il laisse échapper çà et là des erreurs : pp. 15, 56, il cite les Bulgares comme une tribu finnoise, alors qu'il s'agit d'un peuple turc ; p. 16 il parle d'une « inondation » indo-européenne de l'Asie antérieure au deuxième millénaire av. J.-C., là où il semble plutôt n'y avoir eu que des expéditions de bandes aventureuses mais de faible effectif. Ce qui est plus important et ce qu'il importe davantage de signaler ici c'est que la linguistique de M. F. n'est pas très sûre ; sa méthode n'est pas assez rigoureuse et ses données quelquefois trop fragiles. Voici quelques exemples : M. F. admet (p. 33) que la désignation de l'or par des périphrases pareilles implique qu'il était connu à date

ancienne ; or, il peut s'agir dans l'espèce de développements parallèles et indépendants. P. 56 : le thème de finn. *mesi* et *vesi* n'est pas **met-* ou **med-*, **vet-* ou **ved-*; mais **mete- : meže-*, **vete- : veže-*; le sens de i.-e. **médhu-* est plutôt hydromel que miel ; finn. *kuulen* ne signifie pas « höre » mais « ich höre » ; le « nom » se dit en hongrois *név* et non *nev* ; v. sl. (mieux vaudrait sl. com.) *sŭto* n'est pas un emprunt iranien ; M. V. Thomsen que M. F. cite pourtant volontiers et a l'air de connaître a établi que finn. *sisar* est un emprunt baltique. P. 59 : si M. F. tient à la distinction pourtant bien fragile et inconsistante, des langues en flexionelles, isolantes et agglutinantes, il serait prudent néanmoins de ne pas classer le finnois de jadis parmi les dernières ; le finno-ougrien, dont M. F. ne parle jamais (ce qui fait qu'il compare le finnois avec l'indo-européen !) ne paraît, en effet, pas avoir été agglutinant. — P. 49 : M. F. commet une erreur singulière et tout à fait surprenante de la part d'un homme qui s'est occupé de linguistique quand il prétend tirer de l'examen du système grammatical de l'indo-européen des conclusions quelconques sur son origine. Que l'indo-européen n'est pas une langue primitive, c'est ce que chacun reconnaît aujourd'hui ; mais d'où vient à M. F. cette idée bizarre que ce qui est primitif ou très ancien doit être simple ? D'autre part, M. F. méconnaît gravement la marche des études de grammaire comparée et leur progrès ; les systèmes de MM. de Saussure et Hirt, la théorie de Hübschmann sur le vocalisme indo-européen ne sont pas des essais indépendants et également malheureux. A côté de faits contestables et d'hypothèses aventurées, Hübschmann et M. Hirt ont apporté à la thèse fondamentale de M. de Saussure des améliorations de détail ; pour le fonds même, M. F., s'il s'était mieux informé, aurait pu constater que la doctrine du savant génevois gagnait de façon lente et sûre et qu'un élève de M. Brugmann, M. Streitberg proclamait récemment son triomphe. — P. 50 : les synonymes que pose M. F. n'en sont pas en réalité ; les racines qu'il cite expriment des nuances diverses et le supplétisme ne repose pas sur des identités de sens mais sur des réparti-

tions d'emplois entre mots différents. — P. 35 et passim : M. F. ne tient aucun compte d'une question essentielle : la manière dont les mots changent de sens. Aussi ses comparaisons restent souvent superficielles et trompeuses. Ainsi p. 36 il conclut de l'égalité gr. οἶκος : lat. *uīcus* que des maisons pouvaient être soit isolées, soit réunies en villages ; mais il n'explique pas ainsi le double sens du mot, il en additionne purement et simplement les significations dialectales. Si i.-e. **woikos* a pris le sens de maison et celui de village c'est qu'il désignait la grande famille qui apparaît groupée sous un ou plusieurs toits indifféremment. — P. 51 : l'indo-européen ignore la préfixation. Enfin il est regrettable de retrouver encore sous la plume d'un homme informé l'identification caduque des concepts de langue et de race.

Malgré ces fautes, quelquefois graves, dans le détail, la brochure reste utile et raisonnable dans l'ensemble. Les renseignements y sont groupés de façon claire et le scepticisme de la conclusion répond à l'idée juste qui inspire l'ensemble et qui est de faire ressortir la complexité des questions de préhistoire et l'insuffisance des données dont dispose notre science.

Rob. Gauthiot.

C. Brockelmann. *Précis de linguistique sémitique,* traduit de l'allemand (avec remaniements de l'auteur) par W. Marçais et M. Cohen. Paris (Geuthner), 1910, in-8°, iv-224 p.

Les grammairiens qui ont eu occasion d'étudier d'un peu près deux langues sémitiques n'ont jamais pu en ignorer l'étroite parenté, qui saute aux yeux. Néanmoins les sémitisants, plus préoccupés d'histoire et surtout de théologie que de linguistique, ont longtemps tardé à poser explicitement la grammaire comparée de ce groupe. M. Brockelmann est le premier qui ait réussi à achever une grande

grammaire comparée des langues sémitiques. M. M. Cohen en a rendu compte ici même. Le même savant a donné à peu près en même temps deux formes abrégées de son ouvrage, l'une relativement étendue à la *Porta,* l'autre, tout à fait brève, à la collection Göschen. C'est cette dernière qu'ont traduite nos confrères, MM. W. Marçais et M. Cohen. Leur choix a été heureux : ce précis renferme toutes les idées essentielles de l'auteur, et ceux qui ont besoin de plus de détails ne peuvent pas ignorer l'allemand. Mais il importait de donner à tous ceux qui s'intéressent en France aux langues sémitiques un aperçu de l'état actuel des problèmes. L'auteur a remanié notablement son texte ; on remarquera en particulier l'indication de l'*r* emphatique, § 61, p. 74, où se reconnaît sans doute l'influence de traducteurs qu'il serait déplacé de louer ici.

La grosse lacune est l'absence de toute indication sur l'emploi des formes et la structure des phrases ; une grammaire sémitique où il n'est question ni de la distinction de la phrase nominale et de la phrase verbale, ni de l'ordre des mots, ni même de l'état construit, donne l'impression d'un être arbitrairement mutilé. Si l'on n'a pas les faits en question présents à l'esprit, toute l'évolution des langues sémitiques est inintelligible : l'élimination de la déclinaison ne se comprend que si l'on sait quel était l'ordre des mots et comment cet ordre rendait inutile l'emploi des formes casuelles. — L'auteur ne fait pas ressortir assez fortement le caractère propre des langues sémitiques ; il aurait été bon de noter, p. 50 et suiv., comment les alphabets sémitiques, avec le défaut grave de la non notation des voyelles, mettent en évidence l'originalité de ces langues. — Et surtout le livre manque d'exemples : à l'appui de chacune des correspondances signalées, il aurait convenu de donner un ou deux exemples nets ; le lecteur aurait été heureux de trouver ainsi au cours de la phonétique ou de la morphologie les quelque deux cents concordances de vocabulaire vraiment nettes qu'on trouve ordinairement dans deux langues proches parentes. Et l'exposé aurait perdu un peu du caractère abstrait qu'on

a coutume de donner à la grammaire comparée des anciens dialectes sémitiques. — P. 149, il est vrai que le parfait et l'imparfait sémitiques ne répondent pas au parfait et à l'imparfait indo-européens ; mais le parfait indo-européen désigne bien l'action achevée, et l'imparfait l'action inachevée. — P. 111, il est parlé de phonétique *syntaxique* ; c'est *syntactique* qu'il faut dire ; il est bon de ne se servir de *syntaxique* que comme adjectif de *syntaxe*.

A. Meillet.

Hermann Möller. *Indo-europæisk-semitisk sammenlignende Glossarium (Festskrift udgivet af Kjöbenhavns Universitet i anledning af Universitetets Aarsfest).* Copenhague, Hagerup, 1909, 1 vol. in-8° de iv-170 pages.

Die gemein-indogermanisch-semitischen Worttypen der zwei- und dreikonsonantigen Wurzel und die indogermanisch-semitischen vokalischen Entsprechungen (*Kuhn's zeitschrift,* Bd. XLII, pages 174-191, 1908).

Dans ce *Bulletin* (n° 55, novembre 1907, p. ccxliv et suiv.) on avait critiqué pour le combattre le système de M. H. Möller lors de la publication de son grand ouvrage (*Semitisch und Indogermanisch* [Erster Theil. Konsonanten]. Copenhague, Hagerup, 1907).

L'auteur s'est plaint de ce qu'on n'avait pas toujours fidèlement reproduit sa théorie, en particulier en ce qui concerne les alternances consonantiques. Et, en effet, à la page ccxlvi du *Bulletin* (lignes 23-24), il faut corriger *p* : *P* (sourde forte : sonore forte) et *b* : *B* (sourde douce : sonore douce). De plus, à propos du nom de nombre **šidþ* (sémitique commun), il faut signaler que pour l'auteur *d* sémitique $= g_1$ indo-européen est une correspondance régulière ; l'indo-européen $*s(w)ek_1s$ serait donc un ancien $*s(w)eg_1s$, et on pourrait en rapprocher tout de même le vieil égyptien *s̱is̈*. M. Meillet de son côté avait fait à l'ouvrage une autre critique, savoir que le vocalisme,

si important en morphologie, avait été négligé. C'est sans doute pour y répondre que M. Möller a depuis donné dans la *Kuhn's Zeitschrift* l'article ci-dessus mentionné. En 1909 enfin, à l'occasion de la fête annuelle de l'Université de Copenhague, l'auteur a donné un dictionnaire comparatif de l'indo-sémitique. Cette nouvelle publication ne fait en général que reprendre les rapprochements étymologiques que M. Möller avait proposés déjà dans son premier livre.

Les deux ouvrages et l'article en question ont été également recensés dans la *Revue des Études anciennes*, ceux de 1907 et de 1908 dans le t. XI, juillet-septembre 1909 (pp. 275-279), celui de 1909, dans le t. XII, janvier-mars 1910 (p. 91). Là on s'est contenté simplement d'exposer les vues de l'auteur, sans prendre cette fois parti pour ou contre lui ; on a même fait valoir (t. XI, p. 279) que son système pourrait expliquer certaines anomalies apparentes de la phonétique indo-européenne et permettrait de ramener rigoureusement toutes les racines indo-européennes à la formule de M. F. de Saussure : il n'y a qu'une seule voyelle (*e* : *o* : *zéro*). On verrait ainsi en particulier pourquoi, dans celles des racines indo-européennes qui contiennent une sonante et qui sont dissyllabiques (le second élément de ces racines, à savoir *ə*, représente toujours pour M. Möller une ancienne consonne susceptible de se vocaliser), au degré zéro, la sonante fonctionne comme voyelle (et non pas comme consonne) devant cet *ə*. Ce dernier, consonne à l'origine forçait *r* etc... à fonctionner comme voyelle, ex. racine **sterə-* (**strā-*), « étendre » ; forme à degré zéro (verbal en *-tó-*) : **str̥ətós* c'est-à-dire **str̥̄tos* (et non pas **strətós* (en Europe **strătos*) avec *ə* voyelle et *r* consonne (v. *Glossarium*, p. 129).

Un autre trait phonétique probablement indo-européen lui aussi et auquel on a songé depuis, pourrait être également invoqué en faveur de la nouvelle théorie. C'est le phénomène connu sous le nom de « loi de Bartholomæ ». Quand la morphologie amène la rencontre d'une occlusive sonore aspirée finale de racine et d'une sourde initiale de suffixe, on sait qu'à la différence de la plupart des

autres langues, l'indo-iranien pratique l'assimilation de la seconde consonne à la première, d'où par exemple, dans le cas de *-bh* + *-t-*, un aboutissant indo-iranien *-bdh-*. Il ne fait doute pour personne que le stade *-bdh-* a été précédé d'un stade *-bhdh-* et il y a là une simple application de la loi qui veut que, de deux aspirées consécutives, la première perde son aspiration par dissimilation. Mais on n'a pas réussi à dissiper l'impression d'étrangeté qui s'attache à ce changement conditionné, non plus qu'à résoudre la question de savoir quel est des deux traitements : indo-iranien (*-bdh-*) et européen (*-pt-*) celui qui peut revendiquer la plus haute antiquité. A priori et à cause de son étrangeté même, on devrait considérer comme tel le traitement *-bdh-*, etc., car on sait que la constitution phonétique de l'indo-européen ancien était souvent très différente de celles des langues qui en sont issues, surtout quand il s'agit de formes relativement modernes. D'autre part, si le grec a, bien plus fidèlement que l'indo-iranien, conservé le vocalisme de l'indo-européen, il est reconnu que ce sont le sanskrit et l'iranien qui nous ont permis de voir clair dans le consonantisme originel, de même qu'ils ont conservé, en ce qui regarde la morphologie, tant de précieux archaïsmes qui ont aidé à se faire une idée des formes compliquées de la langue commune. Si donc on admettait le système de M. Möller et que l'on transcrivît les groupes d'occlusives soumis à la loi de Bartholomæ en pré-indo-européo-sémitique, on aurait pour : — *bh* + *t* — par exemple

— *P* + *t* —
ou bien — *P* + *d* —

c'est-à-dire :

sonore forte + *sourde forte*
ou bien *sonore forte* + *sourde douce*,

car si la sonore aspirée indo-européenne remonte toujours pour lui à une sonore forte indo sémitique, la sourde forte aussi bien que la sourde douce primitives aboutissent également en indo-européen à une sourde simple.

La « loi de Bartholomæ » se ramènerait donc dans

cette hypothèse à une simple assimilation *progressive* au point de vue du *mode* d'articulation.

S'il s'agit de *sonore forte + sourde forte,* il y a simplement prolongation des vibrations glottales pendant la durée de la seconde occlusive, celle-ci ressemblant à la première par toutes ses autres qualités[1]. S'il s'agit de *sonore forte + sourde douce,* il y a à la fois prolongation des vibrations glottales et prolongation de la « force » ou de l' « emphase ». De toute façon, et surtout dans la première alternative, on s'expliquerait mieux le phénomène indo-iranien qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Il serait évidemment indo-européen au détriment du traitement *-pt-* s'il était prouvé que l'indo-européen et le sémitique étaient originairement apparentés. Mais c'est précisément ce qu'il s'agit de démontrer.

De ce qu'on a exposé ces vues favorables à l'hypothèse de M. Möller il ne suit pas qu'on soit plus décidé que ne l'est M. E. Boisacq (v. *Revue de l'Instruction publique en Belgique,* 1910, comptes-rendus, p. 29) à l'admettre comme démontrée, mais c'est qu'on a tenu à présenter la doctrine de l'auteur sous la forme la plus impartiale. Du reste l'adhésion d'un linguiste aussi remarquable que M. Holger Pedersen peut suffire à M. Möller et donner à réfléchir aux adversaires de la théorie.

Ce linguiste a émis la même hypothèse que M. Möller dès 1893 (*KZ.* t. XXXII, p. 271). Il a écrit dans cette même revue un article dans le même sens (t. XL, 1907, p. 155), puis dans la *ZDMG.* t. LVII, p. 260. Il est encore revenu sur la question à propos du premier livre de M. Möller dans le tome XXII des *Indogermanische Forschungen* (1907-1908, pages 341-364). Enfin il n'a pas hésité à mettre en œuvre certaines théories de phonétique indo-sémitique dans sa récente *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen,* I, 1 (1909).

Une des étymologies indo-sémitiques[2] que goûte le plus

1. Le *point* d'articulation est ici hors de cause.
2. V. *Glossarium,* pp. 28-29, et déjà *Semitisch und Indogermanisch,* p. 309 suiv.

M. Pedersen est celle qui consiste à rapprocher le prototype indo-européen de lit. *dů̃na* « pain », skr. *dhānāḥ* f. pl. « grains de céréales », avest. *dānu-* f. « grain de céréales », persan moderne *dān-a* « blé », soit i.-e. **dhōno-* de divers mots sémitiques dont le plus important est l'arabe *ṭiḥn*[un] « flour, ground wheat » et le verbe sémitique *ṭaḥan-* « moudre ». Si on donne un jour raison à MM. Möller et Pedersen, il en résultera qu'après avoir, avec V. Hehn, refusé à tort aux Indo-européens toute connaissance, même rudimentaire de l'agriculture, idée de laquelle on est du reste bien revenu (v. Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen*, p. 343 et suiv.), on sera peut-être obligé d'admettre que les commencements de la culture des céréales remontent à une antiquité encore beaucoup plus reculée que l'époque de la communauté indo-européenne, ce qui, du reste, ne serait en désaccord ni avec les données de la préhistoire (v. Hoops, p. 277 et suiv. — les céréales étaient déjà connues à l'époque *paléolithique* —), ni avec les recherches récentes de M. Ascherson sur l'antiquité et la patrie primitive du blé[1].

Comme le dit sagement M. Boisacq, c'est à l'avenir qu'il faut laisser la décision de cette grave question qui en implique tant d'autres.

A. Cuny.

O.-E. Ravn. — *Om Nominernes Böjning i Babylonisk-Assyrisk* (De la flexion nominale en assyro-babylonien), avec un résumé en français. Copenhague, G. E. C. Gad, 1909. — 8°, 119 p.

L'objet de la dissertation de M. O. E. Ravn est, en fait, beaucoup plus restreint et précis que le titre ne l'indique. On sait que la flexion nominale du sémitique commun que les parlers des Arabes du désert ont conservée avec une ténacité admirable jusqu'aux temps modernes, a été

1. *Bulletin de la Société botanique de France* (1910).

altérée dans tous les autres dialectes de façon plus ou moins grave dès l'époque la plus ancienne à laquelle ils nous soient connus. Le babylonien de l'an 2 000 à peu près avant l'ère chrétienne est seul comparable à l'arabe tel qu'il apparaît vers 500 après J.-C. Encore ne l'est-il que dans sa forme savante et officielle, d'après M. O. E. Ravn ; dans la langue parlée de la Babylonie du roi Hammourabi le sentiment de la valeur des désinences casuelles se perdait déjà.

On savait que l'assyro-babylonien des documents était, dès avant l'an 200 av. J.-C., une langue écrite et traditionnelle qui s'écartait sensiblement du parler quotidien. C'est là un point sur lequel les transcriptions grecques ne laissent aucun doute. Elles ne notent jamais les voyelles finales, c'est-à-dire les désinences casuelles. M. R. fait remarquer que dans des documents assyriens beaucoup plus anciens on rencontre déjà des traces de cette chute de *-a, -i, -u,* et de $-a^m$, $-i^m$, $-u^m$. Les scribes qui ont laissé échapper des formes vulgaires oublient parfois de marquer les voyelles qui terminent les mots, et leurs lapsus attestent que les formes écourtées de l'époque hellénistique étaient déjà anciennes alors. D'ailleurs l'emploi qu'ils font des diverses désinences est, on le sait, des plus capricieux. Au temps d'Hammourabi les formes fléchies sont au contraire employées avec une grande correction et M. R. qui veut faire remonter jusqu'à cette époque ancienne les débuts de la décadence des déclinaisons, est obligé de s'appuyer sur les phénomènes particuliers aux mots qui sont à l'état construit. Ceux-ci présentent tantôt les désinences correctes, tantôt le thème nu, sans voyelle terminale aucune, et tantôt enfin des finales incorrectes. De ce dernier fait, M. R. conclut que le sentiment de la valeur des formes flexionnelles était oblitéré déjà (p. 51). C'est bien possible ; et la langue du roi Hammourabi peut bien avoir été une langue littéraire qui se différenciait sensiblement du parler vulgaire. Mais c'est incertain. M. R. reconnaît lui-même que le mot à l'état construit est soumis à un traitement spécial, qu'il perd la mimation phonétiquement (p. 43). Rien ne nous dit que la voyelle finale n'ait pas

été elle-même réduite de la même manière et que les cas relativement assez rares où la désinence n'est pas celle que l'on attend ne sont pas dus à une incertitude graphique. L'opposition que signale M. R. (p. 49) entre les noms à l'état construit placés devant un autre substantif et dépourvus de voyelles finales et ceux qui précèdent un suffixe et qui se terminent par *-i*, est peut-être bien due à une dissimilation (pp. 49-50), mais en tout cas fait ressortir avec netteté le caractère particulier du phénomène. De ce que d'anciennes désinences devenues en quelque sorte simples phonèmes de jonction sont sujettes à être altérées il ne suit pas que les indices casuels normaux ne soient plus sentis comme tels.

Pour ce qui est de la mimation M. R. considère que son absence en assyrien est caractéristique et que, sur ce point au moins, le babylonien ancien et l'assyrien s'opposent l'un à l'autre comme deux dialectes différents. Le babylonien récent aurait subi l'influence de l'assyrien et rompu avec la tradition nationale en renonçant à l'usage du *-m* final.

Il convient de féliciter M. R. d'avoir essayé, malgré les difficultés considérables de l'entreprise et les obstacles, en bonne partie insurmontables, de saisir et de rendre le caractère de la langue littéraire, de la κοινή la plus ancienne sans doute dont la forme phonétique nous soit connue.

Rob. Gauthiot.

J. Szinnyei. — *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft* (*Sammlung Göschen*, n° 463), Göschen, Leipzig, 1910.— 12°, 156 p. Mk 0,80 cartonné.

La collection Göschen qui contenait déjà quatre petits manuels de linguistique, indo-européenne par M. R. Meringer, germanique par M. R. Löwe, romane par M. A. Zauner et sémitique par M. C. Brockelmann vient de s'enrichir d'un cinquième résumé de grammaire comparée,

celui de M. J. Szinnyei, professeur de langues ouralo-altaïques à l'Université de Budapest, sur le finno-ougrien. Il est évident que cette dernière publication est plus importante que toutes celles qui l'ont précédée. Le mérite des auteurs et la valeur des manuels n'est d'ailleurs pas en jeu : mais quelque louable que soit l'entreprise de la maison Göschen quand elle travaille à la vulgarisation intelligente et scientifique des linguistiques indo-européenne, sémitique, romane et germanique, il n'en reste pas moins vrai qu'elle ne fait que mettre à la portée du plus grand nombre des doctrines déjà exposées par ailleurs, des faits connus par d'autres publications. Le cas du manuel de linguistique finno-ougrienne de M. Szinnyei est différent ; non seulement les ouvrages spéciaux concernant les langues de cette famille sont presque toujours difficilement accessibles et intelligibles, mais il n'existait en réalité pas de manuel finno-ougrien en librairie jusqu'aujourd'hui. M. Szinnyei avait bien fait paraître à Budapest, et en hongrois, une *Magyar nyelvhasonlítás* dont la quatrième édition vient de paraître (Budapest, Hornyánszky, 1909), mais c'est là une introduction destinée à des Hongrois, faite en partant du hongrois et où l'auteur s'est proposé en quelque sorte de montrer en quelle mesure et par quels caractères le hongrois se révèle comme un dialecte finno-ougrien. C'est un but pareil que se propose l'ouvrage de M. Simonyi *A magyar Nyelv* récemment traduit et paru en allemand sous le titre *Die Ungarische Sprache*. Un exposé impartial qui tînt compte au même titre du témoignage des diverses langues de la famille et où fussent exposés méthodiquement les systèmes de correspondance manquait.

Pourtant la linguistique finno-ougrienne est l'une des premières, avec celle des langues sémitiques, qui se soit constituées en sciences sur le modèle de la grammaire comparée des dialectes indo-européens. L'ouvrage remarquable de Gyarmathi intitulé *Affinitas linguæ Hungaricæ cum linguis Fennicæ originis grammatice demonstrata* a paru dès 1799 (le livre de Bopp *Ueber das Conjugationssystem...* est de 1816) et l'activité de Budenz, l'élève de

Benfey, le fondateur de l'école linguistique hongroise, a commencé vers 1860. Aujourd'hui la grammaire comparée finno-ougrienne est l'une de celles dont la méthode est la plus sûre, la doctrine la plus rigoureuse. Ses points de contact nombreux avec le turco-tatare d'une part, l'indo-européen de l'autre ont déjà attiré l'attention plus d'une fois. L'on peut attendre encore bien des renseignements précieux de son développement.

Le petit livre de M. Szinnyei, qui est un résumé fidèle, et fait par un érudit que l'on sent maître de son sujet, des faits principaux donne une idée assez juste de l'état actuel de la linguistique finno-ougrienne. Le système consonantique est dès à présent connu de façon assez satisfaisante ; sur certains points la sagacité de quelques savants, en particulier de M. Setälä, a même pénétré jusque dans le détail. En revanche la restitution du vocalisme est encore à ses débuts ; elle se heurte en effet à des difficultés très graves et qui peuvent paraître inextricables, mais qu'il sera sans doute réservé à des travaux méthodiques d'élucider au moins en une certaine mesure. La morphologie est bien développée ; la syntaxe est encore inexistante.

C'est que l'étude des langues finno-ougriennes et leur comparaison comporte des difficultés particulières. Si elles paraissent être demeurées en contact plus longtemps que les dialectes indo-européens (dans le fonds commun de leur vocabulaire figurent des termes d'origine indo-iranienne dialectale), elles ont perdu en revanche leur cohésion dans des circonstances particulièrement troublées. Tandis que les langues indo-européennes, portées par des peuplades victorieuses et douées d'une rare force d'expansion s'étendaient en se prolongeant pour ainsi dire et gardaient sinon leurs domaines anciens, du moins leurs positions respectives, les parlers finno-ougriens étaient relégués dans l'Europe septentrionale, loin des centres de civilisation et soumis à des influences diverses et contraires. Un groupe de dialectes aussi net que celui des langues ougriennes est représenté par exemple en Europe centrale par le hongrois, en Sibérie par le vogoule et l'ostiak qui sont l'un et l'autre en voie de disparition. Le

stock de formes et de mots communs est donc réduit et les documents sont tout à fait récents : pour certaines langues ils datent de l'époque moderne. Il faut regretter que M. Szinnyei n'ait pas marqué en quelques lignes ces conditions générales. D'ailleurs, nulle part, M. Sz. n'a insisté sur les considérations d'ensemble : il a préféré s'en tenir aux faits bruts, ce qui donne à son exposé une allure un peu étriquée, mais ce qui s'explique, au moins en partie, par l'exiguïté du cadre qui lui était imposé. Dans certains cas pourtant il eût été possible de donner quelques brèves indications ; il est remarquable qu'à l'initiale le finno-ougrien n'ait pas connu de groupes de consonnes (p. 22), mais il ne l'est pas moins que la consonne qui commençait les mots était toujours une sourde ; on n'a, en fait de sonores, que des sonantes. Sauf les cas cités pages 103 et 104 comme exceptionnels, il est admis que les suffixes se divisent en déverbatifs et dénominatifs et nulle part il n'est exposé comment, dans l'ensemble, les radicaux se divisent en verbaux et nominaux. Dans la morphologie, la classification des morphèmes est restée en somme telle qu'elle a été établie par Budenz : elle aurait sans doute besoin d'être améliorée et la valeur de chacun voudrait être précisée. Que leur définition soit vague, c'est ce qu'explique l'état imparfait de nos connaissances, mais ce que nous ne pouvons supposer comme ancien ou primitif (p. 142). Le fait que les thèmes modaux sont régulièrement verbaux et que les formations temporelles sont nominales doit reposer et repose en fait sur un développement d'intérêt général (p. 138).

Il est vraiment regrettable que M. Szinnyei ait été empêché, sans doute par les conditions matérielles de sa publication, d'adopter la transcription des *Finnisch-ugrische Forschungen*. Et il est difficile d'approuver sa décision de transcrire non seulement les langues qui n'ont pas de littérature propre et d'orthographe nationale, mais encore l'este, le finnois et le hongrois. Il nous paraît que ces langues doivent figurer dans une grammaire comparée du finno-ougrien dans les mêmes conditions que l'anglais, l'allemand, le suédois ou le danois dans un cours de lin-

guistique germanique et que le français, l'espagnol et l'italien dans un ouvrage sur le roman par exemple. Ce sont, en effet, des langues littéraires où la graphie fait partie du mot et en influence à l'occasion la prononciation soit dans le sens conservateur, soit dans la direction contraire ; ce sont des langues communes où souvent les mots n'ont de réalité que sous la forme écrite.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Szinnyei est destiné à rendre les plus grands services. Il servira à tous les linguistes, à quelque discipline particulière qu'ils soient adonnés, à se faire une idée suffisante du finno-ougrien, qu'il n'est plus permis à personne d'ignorer ; il instruira en particulier les indo-européanisants et les turcologues sur la nature et le mécanisme des dialectes qui ont conservé tant d'emprunts précieux puisés dans l'iranien, le baltique, le germanique, le slave et le vieux bulgare par exemple ; il montrera enfin ce qu'est la linguistique finno-ougrienne véritable, dégagée des hypothèses aventurées de l'ouralo-altaïsme et du japonisme. Quant à ceux qui s'intéressent à l'étude des dialectes finno-ougriens ils auront dans le petit manuel de M. Sz. un résumé commode et clair et ils seront reconnaissants à l'auteur d'avoir entrepris le premier un travail qui était indispensable, et qu'il y avait un mérite véritable à exécuter dans l'état actuel des connaissances, alors que le nombre des faits acquis de façon définitive est si faible relativement, que les divergences d'opinion sont encore si nombreuses et les hypothèses si incertaines.

Rob. Gauthiot.

H. Paasonen. — *Mordwinische Chrestomathie.* Helsingfors, Finnisch-ugrische Gesellschaft, 1909. — 8°, iv + 155 p. Frcs 3.

La *Société Finno-ougrienne* de Helsingfors publie une série de recueils de textes destinés à faciliter l'étude des langues finno-ougriennes et à mettre à la portée de tous des spécimens suffisants, corrects et intelligibles de langues

qui n'ont point ou guère de littérature et dont il est difficile de se procurer des textes. Elle a fait paraître déjà une petite chrestomathie laponne de M. K. B. Wiklund, une chrestomathie votiake de M. Y. Wichmann, et un manuel du carélien de M. H. Ojansuu ; la chrestomathie mordve de M. H. Paasonen, professeur de linguistique finno-ougrienne à l'université de Helsingfors, forme le quatrième volume de la collection.

L'auteur, M. P., est un spécialiste ; il a fait de longs séjours en pays mordve et sa dissertation académique (parue en 1893) traitait de la phonétique du mordve. Il a recueilli lui-même au cours de ses voyages, des textes nombreux qui ont paru dans le *Journal* de la Société Finno-ougrienne, et il n'était pas moins désigné pour traiter le mordve que MM. Wichmann et Wiklund pour entreprendre la publication des morceaux choisis votiaks et lapons. Comme ses aînés, le recueil de M P. est accompagné d'un glossaire comprenant tous les mots des textes publiés, avec traduction en allemand. Mais il comporte de plus, comme introduction une esquisse grammaticale, ou mieux la série des paradigmes flexionnels nominaux et verbaux des deux dialectes mordves, l'erze et le mokche. C'est là une addition heureuse ; elle se trouve déjà dans le manuel carélien de M. Ojansuu, mais elle fait défaut et il faut le regretter, dans la chrestomathie votiake de M. Y. Wichmann. Des recueils de textes tels que celui de M. Wiklund qui a publié des morceaux choisis lapons peuvent s'en passer, parce que les grammaires ne manquent pas ; mais là où les descriptions de la morphologie et de la syntaxe sont rares ou presque inabordables, de simples modèles de déclinaison et de conjugaison comme ceux que M. P. a donnés sont des fils conducteurs précieux.

Le glossaire de M. P. donne dans la mesure du possible l'indication sommaire de l'origine des mots : les emprunts russes et lituaniens sont suivis de leurs originaux, les termes qui se retrouvent en finnois ou en hongrois sont accompagnés des formes correspondantes. Seuls les emprunts iraniens ne sont pas signalés, leur détermination et leur origine n'étant pas encore élucidées de façon suf-

fisante au gré de M. P., qui, d'ailleurs, est spécialiste en la question. On peut regretter seulement que les mots russes et lituaniens ne soient pas accentués.

Les textes eux-mêmes sont donnés dans la transcription adoptée par la revue des *Finnisch-ugrische Forschungen*, qui est adoptée assez généralement, et qui se prête à la notation des nuances les plus délicates. Quelques-uns d'entre eux ont été recueillis par M. P. précédemment et extraits de ses publications antérieures ; le plus grand nombre sont inédits, mais ont été notés eux aussi par M. P. Enfin l'un des morceaux (p. 21-23) est extrait d'un recueil, sous presse encore en 1909, où M. A. A. Šaxmatov, le slavisant bien connu, a réuni des textes populaires erzes du district de Saratov.

Grâce au manuel de M. Paasonen il est maintenant possible à chacun de se rendre compte de ce qu'est le mordve et d'en lire quelques spécimens caractéristiques et authentiques. Grâce à la précision de la notation, il est possible aussi de se faire une juste idée de l'aspect phonétique de cette langue parlée encore au cœur même de la Russie par un groupe de population des plus importants. Enfin, dans les pays où il existe un enseignement de la grammaire comparée des langues finno-ougriennes, c'est-à-dire en Finlande, Suède, Norvège et Hongrie, on pourra maintenant mettre entre les mains des étudiants un manuel commode, élégant et de prix modique.

Rob. Gauthiot.

E. A. Meyer-Z. Gombocz. — *Zur Phonetik der ungarischen Sprache*. Upsala, 1909 (Extrait du *Monde Oriental*, 1907-08). — 8°, 66 p.

L'étude de phonétique instrumentale *Zur Phonetik der ungarischen Sprache* est le fruit de la collaboration de deux savants connus : M. E. A. Meyer, docent de phonétique à l'Université d'Upsala, à qui l'on doit des observations très intéressantes particulièrement sur la prononciation de l'an-

glais et de l'allemand, et M. Z. Gombocz, privat-docent de phonétique et de grammaire finno-ougrienne à l'Université de Budapest, qui a publié des travaux remarqués à juste titre de linguistique hongroise et finno-ougrienne. Elle renferme les résultats de recherches faites en 1904 à l'institut de physiologie de l'Université d'Upsala sur les sons du hongrois tels qu'ils apparaissent dans le dialecte occidental, celui de M. Gombocz qui est né à Sopron (Oedenburg). Elle ne traite donc, en fait, que de la prononciation d'un seul sujet, normal il est vrai, et dont la parole ne semble se distinguer en rien de celle de ses compatriotes immédiats.

MM. Meyer et Gombocz ont étudié principalement la quantité des voyelles, la nature des occlusives sourdes et palatalisées, la quantité des consonnes et la pression de l'air contenu dans la bouche avant leur explosion, enfin la nasalisation. Les résultats sont intéressants tant au point de vue général qu'à celui de la phonétique hongroise en particulier. Ainsi MM. M. et G. ont vérifié à nouveau, après que M. M. l'avait établie pour l'anglais et retrouvée en allemand du Nord, quoique moins accentuée, la règle d'après laquelle les voyelles les plus fermées sont moins longues que les ouvertes et que l'*a* surtout, à conditions égales (p. 12 ss.). On sait que cette loi a joué un très grand rôle dans l'histoire de la plupart des langues et qu'elle se vérifie en grammaire comparée. De même MM. M. et G. ont constaté (p. 57) que la pression buccale est plus forte pour les voyelles fermées que pour les voyelles ouvertes et que celle de $b+i$, $b+u$, $p+i$, $p+u$, par exemple dépasse de beaucoup celle que l'on constate pour $b+a$, $p+a$. Il faut lire aussi (p. 60 ss.) les observations sur *p* et *pp*, *b* et *bb* intervocaliques dans les dissyllabes à accent sur l'initiale ; si elles ne sont pas concluantes, elles sont du moins intéressantes et instructives. Les résultats qu'ont obtenus MM. M. et G. à propos des palatalisées hongroises, *ty* et *gy* en orthographe normale, *t'* et *d'* dans la transcription adoptée par nos auteurs, sont tout à fait clairs (p. 35 ss.) ; ils illustrent de façon excellente la différence, trop souvent négligée, entre les palatales et les palatalisées.

Au point de vue hongrois il serait curieux de vérifier si

le caractère propre des occlusives est le même dans d'autres dialectes que dans celui de Sopron. On a là, en effet, d'après MM. M. et G. des phonèmes qui sont en quelque sorte intermédiaires entre ceux du slave et du roman d'une part, ceux du germanique de l'autre : *p, t, k* n'y sont pas accompagnés d'une expiration comme en allemand, anglais ou scandinave, mais ils n'y sont pas non plus en contact immédiat avec l'élément vocalique suivant (p. 22 ss.). Les lèvres de la glotte ne sont pas ouvertes comme chez des Allemands ou des Anglais au moment de l'explosion et il ne se produit pas d'échappement d'air, de *h* ; elles sont rapprochées déjà, mais ne vibrent pas encore : à peine si, parfois, elles se meuvent mollement. Au point de vue du hongrois, il s'agirait de savoir si une pareille articulation est occidentale seulement, c'est-à-dire propre aux parlers les plus voisins de l'allemand. Au point de vue général il est intéressant de saisir sur le vif un degré intermédiaire entre *p, t, k* et *ph, th, kh*.

Rob. Gauthiot.

C. Meinhof. — *Die Sprachen des dunkeln Weltteils*. Stuttgart (chez Greiner u. Pfeiffer), 1909, in-8, 39 p. (*Gegenwartsfragen,* n° 10).

M. Meinhof, l'un des maîtres de la linguistique africaine, expose brièvement dans cette brochure les résultats acquis dans l'étude des langues de l'Afrique, et surtout le travail à faire, qui est immense et qui importe au plus haut point à l'établissement d'une linguistique générale. Dès maintenant, on voit qu'il existe en Afrique trois grands groupes : le groupe bantou est le plus nettement déterminé de tous parce qu'il a des formes grammaticales bien définies et qu'il comporte dès maintenant une grammaire comparée qui se constitue rapidement ; — le groupe soudanais, dont on ne doit peut-être pas séparer le hottentot, est au contraire un groupe très mal défini, parce qu'il se compose de langues remontant à un type sans forme gram-

maticale, comparable au type chinois, et où les parentés de langues ne sont nullement établies, où elles sont même très malaisées à établir ; — le groupe hamitique se compose de langues maintenant très différentes les unes des autres et dont l'étude sera difficile parce que la plupart ne sont attestées pratiquement qu'à date récente (les anciens textes libyques sont actuellement inutilisables) et que, à en juger par l'égyptien, elles ont dû évoluer très tôt et très fortement. — Par malheur, l'étude n'est pas organisée, et l'on compte surtout sur la bonne volonté des missionnaires et des amateurs. Il n'existe à Paris un enseignement officiel ni du berbère — bien que les parlers berbères soient tous dans le domaine colonial de la France ou dans des régions auxquelles la France s'intéresse particulièrement —, ni des parlers hamitiques de l'Afrique orientale — bien qu'ils soient parlés dans une région où la France a depuis longtemps de grands intérêts —, ni du bantou, bien que notre colonie du Congo soit en partie de langue bantoue — et toutes les langues soudanaises, si variées, doivent se contenter d'une unique chaire, une simple chaire complémentaire, à l'École des langues orientales, où l'enseignement a nécessairement un caractère surtout pratique. Même à Alger, où notre éminent confrère M. Basset a fondé l'étude des dialectes berbères et où notre confrère, M. Destaing, qui a publié récemment la description la plus complète d'un parler berbère, poursuit avec succès ses études, l'enseignement du berbère n'a pas de chaire magistrale. L'étude scientifique des langues de l'Afrique est tout entière à organiser — surtout en France.

A. Meillet.

Ch. Sacleux. — *Grammaire des dialectes swahilis*. Paris (Procure des PP. du Saint-Esprit), 1909, in-8°, xxvii-335 p. et 2 tableaux — et *Grammaire swahilie*, ib., in-8°, xvi-269 p. et 2 tableaux.

Ces deux ouvrages se recouvrent à peu près l'un l'autre

et utilisent en grande partie la même composition typographique ; mais le second n'a pas quelques pages qui figurent dans le premier ; notamment la partie historique de l'introduction, les indications sur la phonétique comparée des dialectes swahilis et quelques observations sur la langue de la poésie. Le swahili a été beaucoup étudié surtout en Allemagne ; mais on n'en avait jusqu'ici en français aucun manuel satisfaisant. Le présent ouvrage n'est pas une simple mise au point des travaux antérieurs, dont l'auteur semble même faire entièrement abstraction. Il repose sur une connaissance personnelle, acquise par une pratique prolongée durant un long séjour. De retour en France, l'auteur a acquis de solides connaissances en linguistique, particulièrement en phonétique, comme l'a montré son *Essai de phonétique,* appliquée aux idiomes africains (Paris, 1905). Son ouvrage sera donc le bienvenu. Non seulement il comble une lacune, mais on y trouve partout une connaissance directe, un sentiment intime de la langue.

A. Meillet.

Renward Brandstetter. — *Wurzel und Wort in den Indonesischen Sprachen.* Lucerne, 1910, in-8°, librairie Haag, 52 pages.

La dernière publication de M. Renward Brandstetter sur la linguistique indonésienne, est, à l'habitude de l'auteur, merveilleusement documentée ; la méthode scientifique y est irréprochable ; les conclusions sont logiquement déduites de faits clairement exposés. Ce travail présente, de plus, un intérêt spécial en raison de l'importance des phénomènes étudiés et mis en lumière.

Le dictionnaire des langues indonésiennes contient un très grand nombre de dissyllabes du type *yxy*, *yxyx*, *xyxy*, qui sont désignés sous le nom de *Grundwörter* ou *thèmes radicaux*. En effet, à l'aide d'affixes, ils se développent en préfixe + thème radical, thème radical + suffixe, préfixe

+ thème radical + suffixe ; enfin, ils n'existent pas dans la langue parlée sous une forme plus réduite que le dissyllabe. D'autre part, à l'intérieur d'une même langue, en vieux javanais, on trouve des thèmes radicaux dissyllabiques tels que : *siṅgul,* pousser, heurter ; *aṅgul,* repousser ; *taṅgul,* défendre contre ; *agul,* hardi, audacieux, ayant en commun le monosyllabe trilittère[1] *gul* qui, pour employer l'expression de Wundt, se retrouve immuable dans une série de mots à sens identique (p. 3). Il est légitime d'en conclure que les mots précédents sont des composés de la racine (*Wurzel*) *gul* et d'un élément affixal.

Ceci posé, M. B. montre par 42 exemples pris en vieux javanais, que les rapprochements précédents ne sont pas isolés. A l'exception de *tĕluṅ* qui est une forme à infixe : *tuṅ* + infixe *ĕl,* les 40 autres exemples se réduisent à : *ṅis* + préfixes *i, ta* ; *tuk* + préfixes *tu, pa* ; *tĕr* + préfixes + *a, han* ; *dĕl* + préfixes *in, kan* ; etc. Même phénomène en Karo de l'intérieur de Sumatra : *ṅut* + préfixes *ri, pĕr* ; *tar* + préfixes *an, ba.* D'une langue à l'autre, du Karo au Bisaya des Philippines, constatation semblable : Karo *bĕ-tat, ĕr-dan, ka-nam* ; Bisaya *ko-tat, hag-dau, hi-nam.* Cf. également § 28 et suivants, des comparaisons identiques et aussi décisives entre les langues Tagal, Bisaya ; Bugui, Tontemboan et Bulu des Célèbes ; Makassar, vieux Javanais ; Gayo et Minankabau de Sumatra ; Malais et Malgache.

La racine indonésienne est quelquefois un bilittère du type *xy,* mais plus généralement un trilittère du type *xyx.* M. B. a constaté, en outre, des cas de variation des phonèmes composants de la racine (en Karo : *gĕh* et *guh, lap* et *lat, kir* et *kis, dĕh* et *dĕk, jĕk et jak*) ; de transformation d'une racine bilittère *xy* en une racine trilittère *xyx,* par l'adjonction d'un élément consonantique déterminatif (*li* > *lih, ju* > *jul, pi* > *pit, ka* > *kas*) ; de métathèse (*woy* et *yow, lew* et *wel, duy* et *yud, tus* et *sut,* etc.) ; d'homophonie et des différences de sens. Lorsque des différences

1. *Trilittère* est ici employé dans son sens littéral et non dans celui qu'il a en grammaire sémitique.

sémantiques importantes sont constatées dans des thèmes radicaux issus d'une même racine, il y a lieu de rechercher, et l'auteur n'y a pas manqué, quel est le sens initial.

Le troisième chapitre est consacré à l'étude de la formation du thème radical (*Bildung des Grundwortes aus der Wurzel,* p. 30 et suiv.). M. B. signale d'abord six sortes de racines usitées en qualité de *Grundwörter* ; puis des cas de transformation de racines en thèmes radicaux par redoublement ; des cas de thèmes radicaux formés par la réunion de plusieurs racines dont l'exemple le plus typique est : Bugui *kuwaetopa* = *ku* + *a* + *e* + *to* + *pa* ; des cas de formation de thèmes radicaux du type racine + affixes, c'est-à-dire : racine + suffixe (*-an, -ĕn, -n, -i*), racine + infixe (*-ĕr-, -ĕl-, -um-, -in-*), racine + préfixe (*a-, ĕm-, i-, ka-, ta-, pa-, rĕ-, sĕ-*). Ainsi obtenu, le thème radical peut être un substantif, un adjectif, un verbe. Par une nouvelle adjonction d'affixes, il est susceptible de prendre les multiples développements que comporte la morphologie des langues agglutinatives de l'Indonésie.

La conclusion qui se dégage nettement de cette magistrale étude, si substantielle et condensée qu'à faire des citations il faudrait tout citer ; la conclusion très nette est qu'un grand nombre de thèmes radicaux dissyllabiques des langues indonésiennes peuvent être ramenés à une racine monosyllabique.

Au début de son travail (p. 4), M. B. montre par quelques exemples, la parenté étroite de trois dialectes parlés dans des îles très éloignées l'une de l'autre : le Formosan, le Batan des Philippines et le Huva ou Merina de Madagascar. Mais en faisant intervenir la dialectologie, on peut établir que la parenté du Malgache avec les autres dialectes est plus étroite encore :

	FORMOSAN	BATAN	MALGACHE ANCIEN	MERINA
	—	—	—	—
nerf, veine. . .	*ugat*	*uyat*	**uyat*	*uzatra*
cinq.	*rima*	*dima*	*dima*	*dimi*

Le yod de **uyat* nous est attesté par la graphie arabico-malgache des dialectes orientaux اُيَرّ litt. *uyatra* ; et sa

finale fermée *-at,* par le relatif moderne *i-uzat-ana* = préfixe relatif *i* + thème radical *uyat* + suffixe verbal *ana.* Malg. *dima* est encore vivant dans les complexes *dima-m-pulu,* 50 ; *dima-n-dzatu,* 500, où la nasalisation de l'*a* final de *dima* lui a donné une solidité particulière. Donc, Batan ou Malais *dīma* > Malg. *dīma* > *dīmi* ; également Malais *tempa,* forger > Malg. *tēfa* > *tēfi* (*tefa* dans le complexe *ompanefa-vi,* litt. forgeron de fer ; *ompanefa-vula-mena,* forgeron d'or, orfèvre ; *ompanefa* = *on* + *fan* + *tefa*). De ces deux exemples et de quelques autres, on peut déduire la loi suivante sur laquelle je reviendrai : au malais *xīxă* ou *xēxă,* le malgache ancien répond par un paroxyton à vocalisme identique, qui a évolué, en malgache moderne, en paroxyton du type *xīxĭ* ou *xēxĭ.* Il y a eu évidemment contamination à distance de l'atone brève par la tonique longue, d'où le passage de l'*ă* final à *ĭ.*

Gabriel Ferrand.

Theodor Kluge. *Studien zur vergleichenden Sprachwissenschaft der Kaukasischen Sprachen.* II *Die lykischen Inschriften* (1er fascicule de la 15e année des *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft.* — Leipzig, *J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung,* 1910), in-8°, 135 pages.

Toutes les inscriptions lyciennes connues ont été rassemblées dans le grand recueil *Tituli Asiae Minoris* I publié, il y a dix ans, par le Pr Kalinka, de l'Institut archéologique de Vienne. C'est à ce recueil que s'est référé Théodore Kluge (après Bugge et Torp, dans leurs derniers essais) : il a, de plus, suivi pour ses lectures, et sans la discuter, la transcription assez satisfaisante en somme du savant Viennois. L'intérêt n'est pas dans ces questions de transcription depuis longtemps résolues, mais bien, et tout entier, dans l'interprétation des textes. Kluge, écartant les grandes inscriptions nos 26, 38, 44, 55, 65 et 149, a repris une à une les épitaphes et dédicaces du type des monuments bilingues : le sens général du texte étudié est

connu par avance. Le propriétaire du tombeau ne se contente pas toujours, comme Sidarios de Limyra (n° 117), de déclarer qu'il a fait construire pour lui-même, sa femme et ses enfants, son sarcophage ; il assigne de plus, devant les autorités chargées de recouvrer l'amende encourue par lui. l'usurpateur ou le violateur du monument. Ces autorités composaient ce que les textes grecs du pays appellent la *mindis,* en lycien *miñti.* Kluge voudrait croire, qu'en plusieurs cas, le constructeur a seulement déclaré qu'en raison de l'assistance reçue, ou de la protection attendue, il a déboursé à la *mindis* telle somme (p. 10) ; mais il est plus naturel d'admettre, dans les textes qui se terminent par la phrase isolée *miñti adaijẽ* + un chiffre, qu'il s'agit de la somme à payer à la *mindis* par le violateur. Le lecteur ne pouvait interpréter autrement cet énoncé de sommes.

Du reste, autant qu'il est permis de le prononcer, certains possesseurs de tombeaux ont nettement spécifié que l'intrus devait payer à la *mindis* une somme pour sa violation : Idamaxas (n° 57) punit le sacrilège qui violera la chambre inférieure d'une amende en sicles, sans en indiquer le montant que la *mindis* fixera, et du double (*tupñme*) de cette peine l'usurpateur de la chambre supérieure. Cette traduction qui était reçue depuis longtemps me paraît seule acceptable ; une amende de *un* sicle eût été dérisoire, et l'on voit que les sommes d'argent sont suivies d'un chiffre dans nos inscriptions. Le n° 26 renferme même plusieurs expressions numériques.

Une particularité de la langue, à laquelle Kluge a prêté peu d'attention, est l'apparition du possessif *hi,* soit avec la voyelle *i* propre au locatif et au datif, quand il s'agit d'un substantif commun dont on dépend (par exemple *prñnezijehi* « de la maison », s'appliquant à un seul ou à plusieurs indifféremment, pluriel n° 6, singulier n°s 28, 116, 150) ; soit sans la voyelle, pour exprimer le génitif d'un nom propre (n° 6) ou avec la voyelle *e* (*ibidem*). Le possessif se décline en quelque sorte ; ainsi à l'accusatif singulier, il est *-hñ* (n° 25). C'est un véritable génitif accusatif : *urtaqijahñ cbatru* a pour traduction τὴν Ὀρτακία

θυγατέρα. Je rends de même n° 90 *Se jẽn lusãtrahñ* par « et le père de Lysandre, Καὶ τὸν Λυσανδρου πατέρα ». La double mention du n° 103 me paraît se rapporter à un seul, Teburselis lui-même, qui était probablement le fils (sous-entendu) de Lysandre (τὸν Λυσανδρου) et le neveu de Kindaburis (Τὸν Κινδαβυριος). — A l'accusatif pluriel, on trouve *-his* = n. 39 *cbijehis* = « qui appartiennent à un autre », au régime direct. Au datif pluriel, on a *-ha* = n° 139 *marazija miñtaha* « aux patrons de la *mindis* », où il s'agit des divinités protectrices ; Kluge, en n'acceptant comme nom propre dans ce passage, que le dernier, *Murñna* (p. 113), a méconnu l'inscription limyrène qui termine son texte grec par ces trois mêmes noms (Ελμμεδαυαι καὶ Μλαχυσει καὶ Μορναι ; voir Kalinka, p. 89) ; la seule présence de la conjonction ne permet pas de supposer que quelque chose de semblable aux inscriptions phrygiennes de l'époque romaine s'est passé ici, et que nous aurions une formule en langue lycienne conservée à la fin d'une épitaphe grecque assez banale.

Une critique plus grave s'adresse à la traduction de Kluge par le discours direct. Jusqu'ici on avait cru qu'un Lycien parlait de lui à la 3e personne, et les mots *hrppi atli ehbi, ladi ehbi, tideime ehbije* signifiaient clairement à tous « pour lui-même, pour sa femme et ses enfants ». La rencontre d'un autre pronom, d'une physionomie un peu différente, *ẽmi, ẽmis* n'était pas un embarras ; l'exemple étant isolé, on rendait le passage par le pronom à la première personne, et c'était un trait d'hellénisme qui semblait se révéler. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de la traduction par « ma femme et mes enfants » du n° 106, je ne consens pas à abandonner l'interprétation traditionnelle de la première phrase des épitaphes à la troisième personne. Sans doute, les désinences flexionnelles rappellent le grec ; nous ne devons pas en être surpris : *prñnawate* ou *prñnawatẽ* est, on en a le sentiment, à la troisième personne ; de même, *prñnawãtẽ* rendu dans le grec par 'εργάσαντο (n° 6). Kluge lui-même traduit les verbes du n° 103 à la troisième personne.

Ces réserves faites, je n'ai que des éloges pour l'élégante

simplicité de ce mémoire : les traductions des mots les plus fréquents avaient été proposées de divers côtés, il fallait choisir. Kluge a préféré la traduction de *lati* « il mourra » (une troisième personne !) avancée par Thomsen, à celle défendue par Torp « il veut » (p. 92) ; en revanche, il se range du côté de Torp pour le sens de « maître », « possesseur », « propriété » à attacher à l'expression *sijẽni* (p. 73). Mais contre Torp il soutient que les mots *ẽnehi* et *kñnahi* se rapportent au père et à la mère (p. 65 et 78) et qu'*esedẽñnewi* désigne les frères, par exemple n° 39 *esedeñnewi kñnahi ehbijehi* = für den Bruder (sc. Brüder) *meiner* Mutter. — Ces décisions sont fort raisonnables.

Au reste, ce travail de longue haleine montre que l'auteur n'a rien ignoré de ce que les savants scandinaves Bugge, Torp, Thomsen (Pedersen a été oublié) ont écrit de plus pénétrant sur les inscriptions lyciennes ; il a, autant qu'il l'a pu, adopté leurs leçons, mais il était hanté par l'idée de rapprocher le lycien du groupe les langues caucasiques. Son mémoire se termine par un petit abrégé de grammaire et un lexique des mots les plus fréquents, acquisitions plus ou moins précaires dues à la divination des interprètes. Kluge a enrichi ce trésor de quelques trouvailles heureuses.

Une table à la fin du volume récapitule les inscriptions traduites.

Errata : p. 9, n° 1, le nom est *zuhrijah* ; p. 19, au bas, lisez *cizzaprñna* au lieu de *kizzaprñna* (c'est croyons-nous, le nom du satrape Tissapherne) ; p. 39, n° 129, lisez *hlah* ; p. 41, Λύκιοι et plus loin ἡγουμενου ; p. 53, lire Θρύφιος correspondant à *Crup*[*sseh*] du texte lycien, au lieu de 'Ορυφιος ; p. 56, n° 153, le nom est *eketeija* (Ἑκατα̃ιος) et non *eketerija* ; p. 63, n° 36, *pizibideh* et non *Pizidibeh* ; p. 77, n° 56, Λητω̃ et non Δητω̃ ; p. 100, avant-dernière ligne, lire *puwejehe* ; p. 111 *kawã* et non *kãwã*.

Un dernier mot : à côté du lycien ont essayé de se produire divers idiomes plus ou moins apparentés, tels que celui du grand sarcophage d'Antiphellus = le n° 55 de Kalinka, et de la face Ouest de la stèle xanthienne = n° 44,

et le dialecte de Cadyanda = n° 35. Kluge s'est abstenu d'en parler. J'espère que l'étude qu'il promet (p. 72) de consacrer à la stèle xanthienne, où l'inscription « milyenne » occupe une place si importante, lui permettra de combler cette lacune.

J. Imbert.

Moussa Travélé. *Petit manuel français-bambara*. Paris (chez Geuthner), 1910, in-8°, v-68 p.

Ce petit manuel, qui se présente avec la recommandation autorisée de notre confrère M. Delafosse, est l'œuvre d'un indigène, et c'est ce qui en fait l'intérêt. On y voit en effet comment un indigène instruit, interprète de profession, conçoit sa propre langue ; et on y trouve des textes dont l'authenticité ne saurait faire doute. M. Moussa Travélé a très bien su éviter le danger de retrouver dans un idiome mandé — à peu près sans grammaire proprement dite — les catégories de la grammaire française.

A. Meillet.

F. Bork. *Die Mitannisprache*. Berlin (Wolf Peiser), 1909, in-8°, 126 p. (*Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft,* xiv).

On a, en caractères cunéiformes, des inscriptions du peuple de Mitanni, datant d'environ 1400 av. J.-C. M. Bork traduit ces textes et en donne une grammaire aussi détaillée que le permet la faible étendue des textes. Je n'ai pas essayé de contrôler la traduction de M. B., et je ne saurais par suite que signaler ce travail précis et net dans ses conclusions à ceux qu'il intéressera. L'auteur rapproche la langue de Mitanni surtout des langues caucasiques

du Nord ; il est inutile de rappeler que de pareils rapprochements n'acquerront une valeur certaine que le jour où la grammaire comparée des langues caucasiques aura été faite en quelque mesure.

A. Meillet.

C.-C. Uhlenbeck. *Ontwerp van eene vergelijkende vormleer van eenige Algonkin-talen,* in-8°, vii-67 p., Amsterdam (chez John Müller), 1910 (extrait des *Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam, N. R. XI, 3) — et *Grammatical Distinctions in Algonquian demonstrated especially from the Ojibway-dialect,* Leide (Maison E.-J. Brill), 1909, in-8°, 20 p.

L'esquisse de morphologie comparée des dialectes algonquins que vient de publier M. Uhlenbeck forme le pendant de l'esquisse qu'a publiée le même auteur de la morphologie comparée des dialectes esquimaux. La petite brochure donne un aperçu rapide et très clair de la structure grammaticale de l'algonquin, en marquant la place de ce type dans la linguistique générale. Il importe de signaler ici ces études d'un comparatiste éprouvé qui ouvrent une voie nouvelle : les langues américaines ont été singulièrement négligées jusqu'ici par les comparatistes. Il faut déterminer exactement les relations des langues américaines entre elles, poser la grammaire comparée de chaque groupe et rechercher si certains de ces groupes n'ont pas de parenté entre eux. Il y a là un travail immense auquel M. Uhlenbeck a le courage de s'attaquer; il est à souhaiter qu'il trouve chez nous des imitateurs et que les langues américaines prennent dans nos *Mémoires* leur place légitime.

A. Meillet.

Julio de Urquijo é Ibarra. *Los refranes vascos de Sauguis traducidos y auotados.* Bayonne, 1909, in-8°, 51 p. — (Du même auteur : un *Apéndice* de 16 p. in-8°, Paris, 1909).

M. J. de Urquijo vient de rendre un nouveau service aux études basques en publiant les proverbes inédits de Sauguis (xviie siècle). Ces proverbes en effet sont précieux pour les euskarisants, car quelques-uns d'entre eux paraissent inconnus aujourd'hui et d'autre part ils offrent quelques formes relativement archaïques. Voici l'économie générale de ces deux brochures. La première débute par une introduction bibliographique où il est question sommairement (car l'auteur compte dans un ouvrage détaillé revenir sur le sujet) des diverses sources où l'on peut puiser pour traiter dans leur ensemble un certain nombre de problèmes que soulève la parémiologie basque. A partir de la page 30, le texte de Sauguis est donné et traduit avec un certain nombre de commentaires. Il est regrettable que M. de U. n'ait pas signalé à part tout ce qu'il y a d'intéressant au point de vue linguistique et philologique dans les textes qu'il a publiés, mais il est probable que cette lacune sera comblée bientôt. La seconde brochure est le développement d'un travail qui a paru à Naples en février 1909. Elle contient un certain nombre d'additions suggérées à M. de U. par divers lecteurs.

Il convient de féliciter très vivement M. de Urquijo des efforts qu'il fait depuis plusieurs années déjà pour donner aux basquisants les instruments de travail qui leur faisaient défaut. Un immense champ est ouvert à sa généreuse activité.

G. Lacombe.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Notre regretté confrère Eugène Rolland est mort sans avoir pu terminer la publication des deux précieux ouvrages qu'il avait entrepris : *Faune populaire* et *Flore populaire*. On sera heureux d'apprendre que le tome VIII de la *Flore populaire* vient de paraître, chez l'éditeur Staude, 3, rue de l'Estrapade, Paris (Ve). Notre confrère, M. Gaidoz, qui a pu conserver les notes d'Eug. Rolland, a pris sur lui la tâche, très lourde, de continuer la publication de la *Faune populaire* ; l'éditeur Staude annonce la publication du tome XI et la mise sous presse du tome VIII et du tome XIII ; le tirage est limité à 200 exemplaires.

CORRESPONDANCE

La rédaction a reçu de M. R. Wagner la réponse suivante au compte rendu des *Grundzüge der griechischen Grammatik* paru dans le dernier numéro du Bulletin, et se fait un devoir de la reproduire telle quelle :

La critique de mes « Grundzüge der griechischen Grammatik » par Monsieur Vendryes dans le n° 57 du Bulletin renferme une récusation si catégorique, que je ne puis espérer qu'une explication changera son jugement. Je ne puis pourtant, malgré tout, m'empècher d'attirer, pour ma justification, votre attention sur le point que voici.

Mon éditeur m'avait chargé de couler le « Triennium », une œuvre complètement vieillie, comme Monsieur Vendryes lui-même le reconnaît, dans un moule tout à fait nouveau. Or, comme le domaine de la philologie classique est si étendu, naturellement j'étais obligé de me borner à donner simplement les résultats des recherches modernes ; et je ne crois pas qu'il y ait maintenant des philologues compétents pour toutes les parties de la philologie classique. Quant aux détails cités par Monsieur Vendryes, le fait est que des chapitres particulièrement blàmés dans mon exposition aux pages 33, respect. 153 et seq., l'un se fonde sur des remarques récentes d'un professeur éminent de l'Université, tandis que sur l'autre un homme de métier et de grand renom s'est prononcé à plusieurs reprises, oralement et par écrit, de la manière la plus approbative. Tant de naïveté ne peut pourtant donc pas se trouver précisément dans ces passages pour toute personne capable de porter un jugement. Mais en tout cas j'ai conscience de m'en être tenu, pour tous les points essentiels, aux idées émises dans les grammaires de Brugmann et de n'avoir suivi ma propre initiative que dans quelques questions moins importantes. Mes classifications des pages 68-77,

qui certes ne sont pas exemptes d'amélioration, devaient montrer la richesse de la langue grecque quant aux suffixes et offrir une liste commode pour ceux qui auraient le désir de se livrer à l'étude des particularités ; c'était un essai qu'un autre linguiste compétent a même admiré. Pour ce qui concerne enfin les chapitres de bibliographie, Monsieur Vendryes a, ce me semble, négligé aussi bien les renvois au premier volume du « Triennium » resp. des « Grundzüge der klassischen Philologie » et à « Brugmann », que la phrase finale de la préface ; il a négligé par exemple le renvoi à la page 16 du « Triennium » dans la « Lautlehre » (la phonétique) qui certainement alors m'était encore la moins familière. Que j'aie eu là la mauvaise fortune de ne pas encore avoir attiré mon attention sur le « Traité d'accentuation grecque » de Monsieur Vendryes, je le regrette, et cela même sans que l'auteur me le reproche. Du reste, je somme M. Vendryes de dire quel autre livre offre effectivement ce que j'avais à exécuter et que, à son avis, j'ai exécuté d'une manière si peu satisfaisante. *Meillet-Printz* pour le moins, dont Monsieur Vendryes ne peut pourtant contester la compétence, présente dans sa bibliographie, outre les grands ouvrages de Gustav Meyer, K. Brugmann et Kühner et les ouvrages moins complets de H. Hirt, Otto Hoffmann, Albert Thumb, Georg Curtius, W. Prellwitz, Leo Meyer, Émile Boisacq, Vendryes lui-même et Cuny, présente, dis-je, simplement — « R. Wagner, *Griechische Grammatik* (in Grundzüge der klassischen Philologie, Bd. II, 1. Abt.) Stuttgart 1908 », avec ce jugement élogieux dans une certaine mesure : « nur referierend ; viel Tatsachenmaterial ; bequem angeordnet » (ne donne qu'un aperçu des résultats ; beaucoup de matériaux positifs ; commodément ordonné).

D'ailleurs je m'efforcerai, jusqu'à une nouvelle édition de ma grammaire, de faire disparaître les défauts reprochés par Monsieur Vendryes, autant que je peux les reconnaître moi-même.

R. Wagner.

Esslingen, le 31 octobre 1909.

VARIÉTÉ

QUELQUES ÉTYMOLOGIES EUSKARIENNES

1° HIDOI$_1$A, « bourbe, boue » sans doute de *ki* suffixe abrégé en *i* comme dans *Garaia*, « élévation, hauteur » et du Béarnais (dial. d'Aspe), *Hedou*, « mauvaise odeur » pour un archaïque *Hedo* à rapprocher du latin *faetor*, même sens ; litt. « pars faetoris ».

2° HIGO$_1$A, « biche » n'est, somme toute, autre chose que le vieux béarnais *Egoa*, *egoe*, « jument », béarnais *Yègue*, *Jégoué*, *Jegue-Egue* et (dialecte montagnard), *Yega*, même sens ; cf. espagnol, *Yegua* et portugais, *Egoa,* du latin *Equa*, « jument ». Le *h* initial est euphonique comme dans *Harma*, « arme ». Pour le *e* devenu *i*, voy. *Egr̦uzoki$_1$a* et *Higozki$_1$a*, « soleil » et *Hidoi$_1$a*, « boue ». La transition de l'idée de « jument » à celle de « biche » n'offre rien de bien étrange. Ces transpositions sémantiques, surtout lorsqu'il s'agit de noms d'animaux, se retrouvent dans une foule de langues. Citons, par exemple, le bas-navarrais *Luki$_1$a* « renard » peut-être bien d'origine celtique et qui n'est autre chose que le grec Λύγξ, « lynx ». Rapprochez-en l'allemand *Luchs*, même sens ; vieux saxon *Loex* ; anglo-saxon *Lox* ; hollandais *Losch* ; vieux haut allemand, *Luhs* ; suédois *Lô* ; gothique *Læuho* ; lituanien *Luszis*. Il est à remarquer que ce même terme, vraisemblablement de provenance indo-européenne, reparaît en ostyak-samoyède, mais avec la valeur de « renard », tout comme en basque ; ex. (dial. du Tag), *Lokâ* ; (dial. Karassine), *Lokka* ; (dial. du

Narym), *Loga*. Faut-il en rapprocher le magyar *Rokas*, « renard »?.

Nous mentionnerons encore le basque *Oxo*$_1$*a*, « loup », déformation, suivant toute apparence, de l'espagnol *oso*, « ours », dérivé du latin *Ursus*, ainsi que *Ahuña*, « chevreau » pris au gaulois *Ognos*, « agneau ».

Par le même procédé, le russe *Olon* et polonais *Jélen*, « cerf » ont donné le lithuanien *Elnis* « élan » et tongouse *Oron*, *Olon*, *iriani*, « renne ». L'on retrouve aussi le sanskrit *Bukka*, « bouc », dans le polonais *Byk* et russe *Bykŭ*, « taureau » et même le mongol *Buchu*, *bugu*, « cerf, renne ».

N'oublions pas que Pictet assimile au point de vue étymologique, le sanskrit *Edaka*, sorte de brebis ou de chèvre sauvage avec le phrygien *Atagus*, « bouc » et grec Ἄττηγος, même sens. N'est-ce pas ce même terme que nous rencontrons bien qu'un peu déformé dans le Samoyède-Ostyak *Até*, *ati*, « renne »?

Chose curieuse à signaler, il semble avoir passé dans plusieurs langues de l'Amérique du Nord, toutefois à une époque impossible à préciser. Un fait certain, c'est que l'Algonkin dit *Atik* et le Cri *Attik* pour « caribou » ou « renne des forêts ». Le Chippeway, lui, emploie *Attik* comme synonyme de « daim ».

Il convient d'ajouter que l'Algonquin moderne se sert du mot *Atik* pour désigner les gros pachydermes ou ruminants. Il dira p. ex. *Nabetik* pour « bœuf », litt. « *Atik* mâle », réservant pour le caribou, le terme *Inanatik*, litt. « véritable *Atik* ». En tout cas, ce vocable n'est point, à coup sûr, le seul, ainsi que nous nous sommes efforcés de l'établir dans un précédent travail, qui ait passé d'un continent à l'autre.

Mais puisque nous sommes en train de rechercher les exemples de ces applications de noms d'animaux d'une espèce à l'autre, n'oublions pas le terme *Orignal* ou grand cerf du Canada, déformation du basque *Oreña* ou *Cervus elaphus*. Les Français faisant la traite avec les Peaux-Rouges ont d'autant plus être disposés à choisir ce mot pour désigner un quadrupède d'espèce nouvelle qu'en dé-

finitive, parmi eux se trouvaient beaucoup d'indigènes de la région pyrénéenne ainsi que le fait remarquer le vieux narrateur Lescarbot.

Terminons en rappelant que les confusions entre les noms du chien et du loup se reproduisent constamment dans les dialectes de l'Asie Boréale et Occidentale.

Le turk oriental *Bouré*, *bouri* « lupus » est-il autre chose, au fond, que le morduine *Ourou*, « chien » d'après Pallas ? N'oublions pas que le chien des populations sibériennes, tout aussi bien que celui des Peaux-Rouges ressemble assez à un loup C'est ce qui nous explique d'ailleurs l'affinité du *Xyt*, *Khyt*, de l'Ostyak-lénisséen, du *Hetten*, *Ethet* du Tschouktchi nomade « lupus » avec le *Séta* « canis » à la fois de l'Aïno de Yésso et des Santhalis, population kolarienne du Bengale. On ne contestera pas, sans doute, davantage l'identité étymologique du *Kousch* « lupus » du Samoyède-Ostyak avec le *Khoshah* « canis » des Kamtschadales du Nord. Le même mot reparaît avec sa valeur primitive de *Lupus* chez quelques populations américaines ; cf. le *Kowtsch* du Kolouche, le *Koodze* du Haïdah.

3° *Garai*$_1$*a*, « excellent, éminent » et comme substantif « élévation, partie supérieure » est visiblement pour *Garaki*$_1$*a* (voy. *Hidoi*$_1$*a*). Toutefois, la forme primordiale a certainement dû être *Ganaki*$_1$*a*, litt. : « Portio superior, pars elevationis » de *Gan* ou *Gain*, « sur, dessus ». Le *r* de *Garai*$_1$*a* représente, en effet, un *n* plus ancien. Cf. *Belhaurika*, « à genoux » pour *Belhaunika*, de *Belhaun*$_1$*a*, « genou ».

4° *Garagar*$_1$*ra*, « orge » présente une ressemblance frappante, mais vraisemblablement purement fortuite avec le *Gargar*, « grain, pépin » de l'hébréo-phénicien, ainsi que nous l'apprend le docte M. Halévy. Reconnaissons-y simplement le vieux provençal *Garag* « guéret » avec la finale locative *Ar*. Pour les Basques, l'orge est donc la céréale que l'on sème après le blé et lorsque les bestiaux ont fourni un nouvel engrais au sol.

5° *Garailla* « gravier » est visiblement apparenté au vieux français *graille*, *graile*, *graisle*, *gresle*, « grêle,

menu », du latin *gracilis.* L'intercalation du *a* euphonique entre les deux consonnes initiales, comme dans *Balaka*, « flatter, amadouer » du latin *Placare* semblerait attester que ce mot est entré en basque dès une époque relativement ancienne.

6° Herdoil$_1$a, « rouille » ne saurait guère, comme nous avions cru, tout d'abord, devoir le faire, être rapproché du béarnais *Berdet* « vert-de-gris » ou de l'espagnol *Verdel*, « verdier », litt. « oiseau de couleur verte », non plus que de *Verdoyo*, sorte de mousse aquatique d'un vert éclatant. Somme toute, vert-de-gris et rouille sont deux objets assez différents, ne fût-ce que par leur teinte.

La présence du *o* initial dans la forme dialecte *Ordoya* « ordure » nous avait un instant portés à voir dans le mot basque une déformation du béarnais *Ordyre*, « ordure » et de l'espagnol *Ordura*, dérivés eux-mêmes du latin *Horridus.* Il y aurait eu mutation du *o* de la première syllabe en *e* ainsi que dans *Leku$_1$a*, « lieu, endroit » du latin « Locus » ; *Mendi$_1$a*, « montagne » de *Montem*. On ne devine pas trop, en effet, comment de la notion d' « ordure », on serait passé à celle de « rouille ».

Mieux vaut, sans doute, tirer *Erdoil$_1$a* du vieux provençal *Roïl, roil*, « rouille » et français (forme dialectique), *Rouil*, d'un bas-latin *Rubiculum*, même sens, tiré à son tour, de *Robigo*, lequel constitue un dérivé de *Ruber*. La voyelle initiale est euphonique, aucun mot basque (sauf dans le dialecte de Roncal) ne pouvant commencer par un *r*. On sera passé d'un hypothétique *Ordoil$_1$a* aux formes locales *Ordoya*, *Erdoi$_1$a*, *Herdoil$_1$a*, *Erdoil$_1$a*.

Le *d* suivant le *r* pourrait s'expliquer de deux façons, ou bien il serait simplement adventice comme dans *Bida*, « deux » pour *bi$_1$a* — *Eduki*, « tenir » pour un primitif *Euki* ou bien, il représenterait un *b* plus pncien, ainsi que dans *Gudalet$_1$a*, « gobelet ». Dans cette dernière hypothèse qui nous semble plus acceptable, le basque *Erdoil$_1$a* nous reporterait à une forme archaïque du français *Rouil*, laquelle se rapprocherait davantage du bas-latin *Rubiculum*.

En tout cas, et quoique nous en ayons pensé d'abord,

le terme ici étudié n'offre qu'une ressemblance phonétique purement fortuite avec le béarnais *Hardulhe*, « les hardes, amas de hardes » de *Harde* et, en vieux béarnais *farde*, « hardes, effets d'habillement ».

7° Herensuge$_1$a, « dragon, hydre, sorte de monstre fantastique » semblerait, au premier abord, synonyme de « troisième serpent, tiers de serpent », ce qui, somme toute, ne voudrait pas dire grand'chose ; (voy. d'ailleurs *Heren$_1$a*, « tiers » et *Suge$_1$a*, « serpent »). Suivant toute apparence, ce mot serait une altération pour *Huren sugea*, « le serpent d'eau », définition qui s'applique parfaitement à l'hydre. Le *u* a pu, fort bien, se transformer en *e* comme dans *Mende$_1$a*, « siècle, monde séculier », cf. espagnol, *mundo*, « monde », du latin *mundus*.

Larramendi nous présente le même mot, mais sous une forme plus abrégée, à savoir *Usuge$_1$a*, le *u* initial étant visiblement pour *Ura*, *Hura*, « aqua ».

Quant au *Leherensugea*, *lerensugea* ou « premier serpent, serpent primitif » dont nous parle Chaho, nous serions très disposés à y voir simplement le résultat d'une faute de graphie pour *Hurensuge$_1$a*.

3° Herketz$_1$a, « droit, qui est droit », synonyme de *Chuchen$_1$a* nous fait tout l'effet d'être à l'espagnol *Recto*, du latin *Rectus*, à peu près dans le même rapport que *Ertor$_1$a*, « curé » est à *Rector*. La finale *tz* indiquerait ici possession, comme dans *Aberatz$_1$a*, « riche », de *Abere*, « troupeau ». Nous rendrons donc litt. *Herketz* par « rectitudine, *qualitate* recti prœditus ».

4° Herreka, « ordre, rang, rangée » ; cf. béarnais, *Arrèque*, « ligne creusée pour planter des arbres », dont *Arrec*, « sillon, fossé, ravin, ruisseau » paraît bien n'être qu'un doublet. Rapprochez-en *Arreca*, « repiquer, planter par rangées ». Pour le *A* d'une syllabe initiale devenu *e*, v. le basque *Gereño$_1$a* « étalon », de l'espagnol *Garañon*. Pour le *H* initial euphonique, cf. *Harma*, « arme ».

9° Herrenka, « rang, rangée ». Cf. vieux provençal et vieux catalan *Renc*, béarnais *Arrenc*, *renge*, « rangée ». Tous ces mots sont d'ailleurs d'origine germanique ; v. vieux haut-allemand, *Hring*, « cercle » ; allemand, *ring*,

« anneau, bague ». Au reste, l'allemand *Rang*, « rang, rangée » qui possède le même radical est, visiblement, comme l'observe M. Kluge, pris au français.

10° Herresta, « trace, traînée, empreinte sur le sol », n'est, sans doute, malgré une notable déviation de sens, que le béarnais « reste » synon. de notre mot français, d'où le verbe *Resta*, « rester, demeurer ». Cf. espagnol, italien et vieux provençal, *Resta*, « pause, repos » du latin *Restare* « rester, demeurer » ; cf. *Re* préfixe et *Stare*. Le terme *Herresta* signifie donc litt. « Ce qui reste, ce qu'on laisse comme preuve de passage dans un endroit donné ».

11° Herroka, doublet de *Herreka* et synon. de *Lerro*$_1$*a*, « rang, rangée », nous offre la même mutation du *e* en *o* que l'on rencontre dans *Harmor*$_1$*a*, « maison en torchis » lequel est lui-même apparenté à l'espagnol *Armera* « râtelier d'armes, devanture d'une boutique ».

12° Herronka, « rangée, ordre » n'est qu'un doublet du précédent. Il a seulement pris un *n* euphonique comme dans *Lanro*$_1$*a*, « lac ».

13° *Hertze*$_1$*ak*, « boyaux, intestins » constitue un doublet de *Esteak*, même sens, le *r* étant visiblement ici intercalé comme dans *Bortz*, « cinq » à côté de la forme *Bost*, *Bertze*$_1$*a*, « autre » et *Beste*$_1$*a* est d'une interprétation passablement obscure. On ne saurait songer à le rapprocher du gallois *Bistel*, « fiel » et encore moins du bas-breton *bouzellen*, « boyau, intestins ». Conviendrait-il d'y voir une abréviation de notre mot « intestin » ; espagnol *Intestino*. Il faudrait admettre une chute de la partie primitive du mot, comme dans *Ezter*$_1$*a*, « aiguiser, meule à aiguiser » pris à l'espagnol *Aguzadera* ; dans le grec Τράπεζα, « table » pour Τετράπεζα, litt. « qui a quatre pieds » ou le français « gouailler », d'une ancienne forme *goguayer*. Le *n* final serait tombé ainsi que dans *Arrai*$_1$*a*, « poisson » à côté de *Arrain*$_1$*a*.

14° *Eslayo*$_1$*a*, « fanfaron, hâbleur, extravagant », n'est, somme toute, qu'une abréviation du béarnais, *Eslayute*, « flûte »; vieux béarnais *Eslaiute*, même sens, à rapprocher du vieux français *Flajot*, *flajol*, « flageolet » ; vieux provençal, *Flauhol*, *flaujol*. Ce sont des diminutifs du

vieux français *Fluste*, « flûte » ; vieux provençal, espagnol et portugais *Flautâ* ; italien *Flauto*. Tous ces mots apparaissent comme formés d'une façon un peu irrégulière du latin *fistula*. On sait que le *f* initial suivi d'un *l* devient parfois *Es* en béarnais ; ex. : *Eslama*, « flamber, enflammer », *Eslayet*, *eslayetch*, « fléau », du vieux béarnais *Flayet*, *flayeg*, pris lui-même au latin *Flagellum* ; *Eslou*, du latin *Flos*. Que l'on ait adopté le nom d'un instrument de musique comme adjectif à sens préjoratif, cela n'offre rien de surprenant. Ne disons-nous pas d'un homme qui fait beaucoup de bruit sans résultat que c'est une « cymbale retentissante ». Pour la chute de la syllabe finale *te*, voy. *Ao*, « bouche » du béarnais *Gaute* ; *Brus*, « usé » du français « fruste ».

15° Esne₁a, « lait » est certainement, un des mots les plus singuliers à étudier au point de vue étymologique. Il serait difficile de ne pas le rapprocher du gaëlique d'Écosse *Aisnig*, même sens. Il est donné uniquement dans la partie anglaise gaëlique du dictionnaire d'Armstrong, ce qui semble bien indiquer que son emploi n'est pas des plus fréquents. Toutefois, il reparaît encore en irlandais (voy. Edward Lhuyd, *Archaeologia britannica* (Oxford) sous la forme *Asnik*. En tout cas, ce terme diffère absolument de ceux qui désignent le lait dans les autres idiomes indo-européens et rien ne nous permet d'affirmer son origine aryenne. Aurait-il été pris par certaines tribus celtiques aux idiomes de peuplades à idiomes plus ou moins apparentés avec le basque. Si ce dernier a reçu des hommes de race gauloise, un certain nombre d'éléments de son lexique, quoi d'étrange à ce qu'il leur en ait fourni aussi quelques-uns ?

16° Espain₁a, « lèvre » que l'on trouve aussi écrit *Espan₁a* et *Ezpaña* est pris en dialecte labourdin, comme synonyme de « bord, bordure, frange ». Ne disons-nous pas en français, « les lèvres d'une plaie » pour « ses bords » ? D'autre part, chez les Égyptiens de l'époque ptolémaïque (voy. Chabas, *Études sur l'antiquité d'après les sources égyptiennes*, chap. iv, p. 175, Paris, 1873), le littoral du delta se trouvait qualifié de « lèvre du grand bassin ». Le

i de *Espain$_1$a* est visiblement euphonique comme dans *Falkoin$_1$a*, « faucon », du latin *Falconem*. Ce terme, comme ceux qui désignent plusieurs parties du corps, semble bien indigène et se prête peu, par suite, aux recherches des étymologistes. En tout cas, le rapprochement avec le nom d'Espagne, proposé par certains auteurs, nous semble, ce qu'il y a de moins soutenable.

17° *Espar$_1$ra*, sorte de mouche qui attaque les bêtes à cornes pendant les chaleurs qui s'écrit parfois aussi *Esparça* ne semble bien être autre chose que le vieux français *Espare*, *esparre*, « barre de fer, javelot, flèche », mot visiblement d'origine germanique ; cf. allemand *Sparren*, « piquet, barre, chevron », moyen haut-allemand, *Sparre*, m. s. ; vieux haut-allemand *Sparro*, anglais *spar*, « barre de bois » et *spear*, « lance ». Rapprochez-en le grec Σπαίρω, « s'agiter » et le sanskrit *Spar*, *Sphar*, « lancer, s'agiter ». On s'explique sans peine, la transition de l'idée d'instrument pointu à celle d'un insecte qui pique.

18° ESNE$_1$TU, « réveiller se, réveillé, exciter, é » et, en dialecte labourdin, « faire, fait venir le lait au pis des vaches ». Ce dernier sens nous semble le plus ancien. Il est clair que pour traire les vaches à temps, il convient de se lever et, par suite de s'éveiller de bonne heure. *Esna$_1$tu* se trouve donc à *Esne$_1$a*, dans le même rapport, au point de vue phonétique que *Fagora$_1$tu*, « favoriser, é » à *Fagore$_1$a*, « faveur ». Ajoutons que le doublet *Erna$_1$tu*, « Réveiller se, réveillé ; exciter, é ; animer, é » ne constitue qu'un doublet de *Esna$_1$tu*. Il y a eu simplement durcissement de la sifflante en *r* comme dans *Oro$_1$a*, « entier, tout » tiré de *Oso$_1$a*, m. s.

19° *Estakuru$_1$a*, « défaut » et, dans les dialectes guipuzkoan et labourdin ; « présexte » contient visiblement le même élément primitif que nous retrouvons dans *Estaka*, « pieu, poteau, bâton, échalas », cf. espagnol *Estaca*, « palissade » et *Estacas*, « volets, gros clous de charpente » ; portugais, *Estaca*, « pieu, palissade » ; vieux béarnais *Estac*, *estanc*, « fût, colonnes, p. ex. dans *Estanc de fust*, « poteau » et *Estanc de Pèyre*, « pillier », litt. « poteau de pierre ». Rapprochez-en encore, le vieux français *Estace*,

estache, *estaiche*, *estaque*, « pieu, pilori, colonne, poteau », et, sans doute, par extension, « fanal, but, point d'attache », ainsi que l'italien *Stecca*, « éclisse, queue de billard », *stecco*, « épine, brochette » et *stacca*, « crampon ». Tous ces mots sont d'ailleurs d'origine germanique ; cf. anglais *Stake*, « pieu, poteau » et *Stick*, « bâton, baguette » ; hollandais, *Staak*, « perche, rame, pieu » ; allemand, *Stechen*, m. s. ; moyen haut-allemand *Stëcke* ; vieux haut-allemand *Stëccho*, *Stëhho*. Le sens primitif semble bien avoir été celui d' « objet pointu ». Cf. allemand *Stechen*, « piquer ». De là, on sera tout naturellement passé à l'idée de « piquet, bâton dont la pointe est enfoncée dans le sol ».

Quant à la finale *uru*, ne serait-ce pas celle que nous retrouvons dans $Aiduru_{1}a$, « en expectative » pour un plus ancien $Aidoro_{1}a$, le *ro* constituant une désinence adverbiale.

En tout cas, le sens de « prétexte » nous apparaît comme le plus ancien. Celui de « défaut » devrait être tenu pour dérivé.

20° $\text{E}{\small THOR}_{1}{\small RI}$, « venir, venu », synonyme de $Yi_{1}n$ nous avait d'abord fait l'effet d'avoir une origine celtique et pouvoir être rapproché du bas-breton (dial. de Leon) *Eat*, *eet*, « été, allé », participe passé irrégulier de *Mont* « aller ». Cf. dial. de Tréguier et de Cornouailles *Oet*, *et*. Toutefois, la finale *or* reste difficile à expliquer. Aussi préférerons-nous voir dans le mot basque, un emprunt au vieux provençal, vieux béarnais, espagnol et portugais, *Tornar*, « tourner, revenir » ; béarnais *Tourna* ; vieux-français, *Torner* ; italien et latin *Tornare*, « tourner, travailler au tour ». Le *e* initial serait prosthétique comme dans $Ebil_{1}i$, « marcher » qui ne paraît être autre chose que notre verbe « filer ».

C[te] DE CHARENCEY.

AVIS

—

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

LISTE DES MEMBRES
DE
LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er JUILLET 1910

MEMBRES DONATEURS

MM. † ASCOLI, Prince ALEXANDRE BIBESCO, MICHEL BRÉAL, † JAMES JACKSON.

MEMBRES PERPÉTUELS

MM. Lucien ABEILLE.
Alexandre ALEXANDROWSKI.
† G.-I. ASCOLI.
Daniel BARBELENET.
J. BAUDOUIN DE COURTENAY.
Philippe BERGER.
Prince Alexandre BIBESCO.
Alphonse BLANC.
F. BONNARDOT.
† Alexandre BOUTROUE.
Paul BOYER.
Michel BRÉAL.
† Sophus BUGGE.
Ph. COLINET
† Georges COUSIN.
Alexis DELAIRE.
† Hartwig DERENBOURG.
† O. DONNER.
Edmond DUCHESNE.
Émile DURAND-GRÉVILLE.
† Émile EGGER.
Émile ERNAULT.
M. FÉGHALI.
Louis FINOT.
† Jean FLEURY.
† Christian GARNIER.
Alfred GASC-DESFOSSÉS.
Rob. GAUTHIOT.
GONNET.
† GOULLET.
Giacomo DE GREGORIO.
Émile GUIMET.
F. HAVERFIELD.
Louis HAVET.
† Victor HENRY.
L. HÉRIOT-BUNOUST.
† James JACKSON.
Charles JORET.
Jean KIRSTE.
Marquis DE LABORDE.
Georges LACOMBE.
Charles R. LANMAN.
Henri LARAY.

MM. Jules LEBRETON.
† Gustave LECOCQ.
Louis LEGER.
† Albert LEPITRE.
J.-F. LOUBAT.
G. MASPÉRO.
A. MAZON.
A. MEILLET.
Paul MELON.
† Demetrios DE MENAGIOS.
Paul MEYER.
Paul OLTRAMARE.
† Gaston PARIS.
† Théodore PARMENTIER.
Paul PASSY.
† S. M. Dom PEDRO II.
MM. Antonio PEÑAFIEL.
† Charles PLOIX.
John RHŶS.
Maurice ROGER.
† Eugène ROLLAND.
Jules RONJAT.
Ch. L. ROSAPELLY.
Ch. SACLEUX.
Ferdinand DE SAUSSURE.
A.-H. SAYCE.
Gustave SCHLUMBERGER.
Paul SÉBILLOT.
Émile SENART.
Edmond SÉNÉCHAL.
Johan STORM.
Léopold SUDRE.
Adrien TAVERNEY.
Ės. TEGNÉR.
† Dr THOLOZAN.
Mlle DE TCHERNITZKIJ
MM. Vilh. THOMSEN.
Max VASMER.
Joseph VENDRYES.
Melchior DE VOGÜÉ.
† Edward R. WHARTON.
A. WILBOIS.
Ludvig WIMMER.

LISTE GÉNÉRALE

MM.

Abeille (Lucien), professeur à l'École supérieure de Guerre et au Collège national, Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu le 23 mai 1891 ; membre perpétuel.

Adjarian (Hratchia), élève diplômé de l'École pratique des hautes études, professeur au séminaire arménien de Nakhitchevan s. l. Don (Russie). — Élu le 27 février 1897.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres. Villa Suvretta, Campfer (Suisse). — Élu le 28 mai 1892 ; membre perpétuel.

Altenkirch (Dr R.), dom *Volga*, Furmannij Pereulok, Moscou (Russie). — Élu le 19 juin 1909.

Anglade (Joseph), professeur de langues et littératures méridionales à l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). [Adresse de vacances : Lézignan (Aude).] — Élu le 28 mars 1903.

Anwyl, professeur, 62 Marine Terrace, Aberystwyth, Wales (Angleterre). — Élu le 8 décembre 1906.

Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie). — Élu le 18 janvier 1896.

Azquen (M. l'abbé Resurreccion Maria de), 5, auf dem Berlich, Cologne (Allemagne). — Élu le 13 février 1904.

Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1866.

10. Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 3, rue de Candolle, Genève (Suisse). — Élu le 10 mars 1900.

Barbelenet (Daniel), professeur au Lycée, 43, rue Édouard-Adam, Rouen (Seine-Inférieure). — Élu le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.

Barth (Auguste), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VIe). — Élu le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien), consul de France, professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, Villa du Guilan, rue des Trois-Chantiers, Chaville (S.-et-O.). — Élu le 16 février 1884 ; vice-président en 1910.

Basset (René), correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des Lettres, Villa Louise, rue Denfert-Rochereau, Alger. — Élu le 2 juin 1888.

Baudisch (Julius), docteur en philosophie, Gersthoferstrasse, 43, Vienne (Autriche). — Élu le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (Prof. Dr J.), Vasilievskij Ostrov, Kadetskaja Linija, no 9, kv. 14, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (Ve). — Élu le 9 janvier 1875.

Benoist-Lucy (L.), 2 bis, rue Schnapper, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). — Élu le 2 février 1901.

Berger (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, sénateur, 5, rue Leverrier, Paris (VIe). — Élu le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

20. Bibesco (Le prince Alexandre), 8, rue Brémontier, Paris (XVIIe). — Élu le 6 juin 1874 ; président en 1894 ; membre perpétuel, donateur.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, villa Caprice, route d'Agde, Cette (Hérault). — Élu le 20 février 1875 ; membre perpétuel.

Bloch (Jules), agrégé de l'Université, 57, boulevard de Vaugirard, Paris (XVe). — Élu le 5 décembre 1903.

Bloch (Oscar), professeur au Lycée, 13, rue de la République, Orléans (Loiret). — Élu le 28 mars 1903.

Blum (Léon), maître des requêtes au Conseil d'État, 126, boulevard du Montparnasse, Paris (XIVe). — Élu le 18 décembre 1909.

Bogoroditskij (Vasilij Aleksêjevič), professeur à l'Université de Kazan (Russie). — Élu le 21 janvier 1905.

Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). — Élu le 13 février 1892.

Boucherie (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille (Bouches-du-Rhône). — Élu le 9 juin 1906.

Bonnardot (François), archiviste-paléographe, conservateur honoraire de la Bibliothèque municipale de Verdun, Champlan par Longjumeau (S.-et-O.). — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Boudet (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). — Élu le 4 décembre 1897.

30. Boyer (Paul-*Jean-Marie-Gabriel*), administrateur de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894 ; président en 1901 ; membre perpétuel.

Brandstetter (Prof. Dr R.), Reckenbühl, villa Johannes, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (Ve). — Membre de la Société en 1865, membre perpétuel, donateur ; secrétaire depuis 1868.

Brunot (Ferdinand), professeur à l'Université, 8, rue Leneveux, Paris (XIVe) ; et à Chaville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903, président en 1907.

Cabaton (Antoine), chargé de cours à l'École des Langues orientales, 21, rue François-Bonvin, Paris (XVe). — Élu le 19 janvier 1901.

Cahen (Maurice), agrégé de l'Université, Vardegade, 23, Copenhague (Danemark). — Élu le 4 mai 1907.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (Ve). — Élu le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire de 1894 à 1898 ; trésorier de 1899 à 1907, président en 1909.

Champion (Pierre), 4, rue Michelet, Paris (VIe). — Élu le 27 janvier 1906.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 72, rue de l'Université, Paris (VIIe). [Adresse de vacances : Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire ; bibliothécaire de 1868 à 1873 ; président en 1885.

Chatelain, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, Sorbonne, Paris (Ve). — Élu le 31 janvier 1903.

40. Cohen (Gustave), 3, rue Sévéro, Paris (XIVe). — Élu le 24 avril 1909.

Cohen (Marcel), agrégé de l'Université, 45, Chaussée d'Antin, Paris (IXe). — Élu le 2 décembre 1905.

Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu le 25 juin 1892 ; membre perpétuel.

Constans (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 42, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Élu le 4 juin 1898.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, Laimburggasse, 11, Graz (Styrie), Autriche. — Élu le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, 1, passage Saint-Ives, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 25 janvier 1879.

Courant (Maurice), secrétaire interprète du ministère des affaires étrangères, maître de conférences à l'Université de Lyon, 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). — Élu le 7 avril 1900.

Cuny (Albert), professeur à l'Université, 9, rue du Jardin-des-Plantes, Bordeaux (Gironde). — Élu le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904 ; vice-président en 1907.

David (René), ingénieur, 59, avenue Raspail, La Varenne Saint-Hilaire (Seine). — Élu le 18 février 1882.

Delaire (Alexis), 29, boulevard des Batignolles, Paris (VIIIe). — Élu le 18 novembre 1876 ; membre perpétuel.

50. Delafosse, chargé de cours à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 54, Rue Vaneau, Paris (VIIe). — Élu le 18 décembre 1909.

Delaplane (A.), chef de bureau honoraire au Ministère des travaux publics, 82, rue Bonaparte, Paris (VIe). — Admis dans la Société en 1868.

Deny (Joseph), professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 29, rue Saint-Guillaume, Paris (VIIe). — Élu le 20 mars 1909.

Destaing, directeur de la Médersa, Alger. — Élu le 12 mars 1910.

Dianu (Jean *N.*), professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). — Élu le 7 février 1891.

Dihigo (Dr Juan M.), professeur à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu le 15 décembre 1894.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur à l'Université, 37, rue de Fougères, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 6 décembre 1884 ; bibliothécaire de 1888 à 1891.

Duchesne (*Charles*-Edmond), docteur ès lettres, 132, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (Xe). — Élu le 24 février 1900 ; membre perpétuel.

Durand-Gréville (Émile-*Alix*), 3, rue de Beaune, Paris (VIIe) [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu le 1er avril 1882 ; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIIIe). — Élu le 19 juillet 1879.

60. Ernout (Alfred), docteur ès lettres, professeur au lycée, 13, rue du Cirque, Troyes (Aube). — Elu le 3 décembre 1904.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2 *bis*, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). — Élu le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Fay (Professor Edwin W.), University of Texas, 200, W, 24th Street, Austin (Texas, États-Unis). — Élu le 15 décembre 1894.

Féghali (abbé M. T.), chargé d'un cours libre à l'Université, 135, rue de Saint-Genès, Bordeaux (Gironde). — Élu le 24 avril 1909; membre perpétuel.

Ferrand (Gabriel), attaché commercial pour les Pays Germaniques, 140, boulevard Saint-Germain, Paris (VIe). — Élu le 30 novembre 1901.

Finot (Louis), professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 11, rue Poussin, Paris (XVIe). — Élu le 25 juin 1892; membre perpétuel; trésorier de 1895 à 1898; président en 1910.

Gaidoz (Henri), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 22, rue Servandoni, Paris (VIe). — Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, 23, rue du Lycée, Évreux (Eure). — Élu le 9 mars 1889; membre perpétuel.

Gaudefroy-Demombynes (M.), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur à l'École coloniale, 9, rue Bara, Paris (VIe). — Élu le 24 mai 1900, président en 1906.

Gauthiot (Robert), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Élu le 4 décembre 1897; membre perpétuel; trésorier en 1907; administrateur depuis 1905.

70. van Gennep, 4, rue Froidevaux, Paris (XIVe). — Élu le 18 mai 1907.

Goelzer (Henri), professeur à l'Université de Paris, 32, rue Guillaume-Tell, Paris (XVIIe). — Élu le 16 janvier 1909.

Gonnet (L'abbé), professeur à l'Université catholique à Francheville (Rhône). — Élu le 12 juin 1875; membre perpétuel.

Goy, professeur à l'École Normale, Lyon. — Élu le 18 février 1905.

Grammont (Maurice), professeur à l'Université, 4, rue Jacques-Draparnaud, Montpellier (Hérault). — Élu le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles-*H.*), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu le 29 mai 1886.

Grasserie (Raoul de la), docteur en droit, correspondant du Ministère de l'instruction publique, juge au Tribunal, à Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 14 mai 1887.

Grenier, maître de conférences à l'Université, 46bis, rue Jean-Lamour, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 18 décembre 1909.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 49, rue des Crépalles, Huy (Belgique). — Élu le 15 février 1896.

Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 207, Via Stabile, Palerme (Sicile). — Élu le 1er décembre 1900; membre perpétuel.

80. Guesde, chargé d'un cours libre à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 15, avenue Élisée-Reclus, Paris (VIIe). — Élu le 18 décembre 1909.

Guimet (Émile), directeur du Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVIe), — Élu le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Gulian, professeur à Anatolia College, Mersivan (Turquie). — Élu le 1er février 1908.

Gustafsson (Dr Fridolf-*Vladimir*), professeur à l'Université, 41, Unioninkatu, Helsingfors (Finlande). — Élu le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 9, rue Champollion, Paris (Ve). — Élu le 13 janvier 1872; président en 1888.

Haverfield (F.), professeur, Headington Hill, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 18 novembre 1882 ; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 18, quai d'Orléans, Paris (IVe). — Élu le 20 novembre 1869 ; secrétaire adjoint de 1870 à 1882 ; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis). — Élu le 19 novembre 1887 ; membre perpétuel.

Homburger (Mlle Lilias), 5, avenue d'Eylau, Paris (XVIe). — Élue le 15 janvier 1910.

Huart (Clément-*Imbault*), consul de France, premier secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Villersexel, Paris (VIIe). — Élu le 24 juin 1899 ; président en 1903.

90. Hubert (Henri), directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, conservateur-adjoint des Musées nationaux, 3, rue Nouvelle-Stanislas, Paris (VIe). — Élu le 21 mai 1910.

Imbert (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, l'Ile Bouchard (Indre-et-Loire). — Élu le 14 décembre 1889.

Jacobsohn (Dr Hermann), privat-docent à l'Université, Helmtrudenstrasse, 1, Munich (Allemagne). — Élu le 5 décembre 1908.

Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 107, rue Charles-III, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 21 novembre 1885.

Joret (*Pierre-Louis*-Charles-*Richard*), membre de l'Institut, professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 64, rue Madame, Paris (VIe). — Élu le 10 janvier 1874 ; président en 1902 ; membre perpétuel.

Kantchalovskij (Mlle V.), répétitrice à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 11, rue Méchain, Paris (XIVe). — Élue le 16 janvier 1909.

Keller (Otto), professor d^r, K. K. öster. Hofrat, 38, Reinsburgstr. Stuttgart (Allemagne). — Élu le 14 janvier 1893.

Kern (H.), professeur honoraire, 45, Willem-Barenstraat, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 15 mars 1873.

Kirste (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche). — Élu le 7 janvier 1882 ; membre perpétuel.

100 Kluge (Dr Theodor), Nauen bei Berlin (Allemagne). — Élu le 15 janvier 1910.

Krebs (Adrien), professeur à l'École alsacienne, 36, rue de Fleurus, Paris (VIe). — Élu le 14 décembre 1901.

Kuhn (E.), professeur à l'Université de Munich, Hessstr. 5. — Élu le 22 décembre 1906.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VIIe). — Élu le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lacombe, 137, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e). — Élu le 9 février 1907 ; membre perpétuel.

Lacôte (Félix), chargé de cours à l'Université, 20, Cours Morand, Lyon (Rhône). — Élu le 2 décembre 1905.

Lamouche (Léon), l^t-colonel de la gendarmerie ottomane (mission française), à Constantinople (Turquie). — Élu le 29 février 1896.

Lanman (Charles R.), professeur à l'Université de Harvard, 9, Farrar-Street,

Cambridge, Mass. (États-Unis d'Amérique). — Élu le 23 juin 1906 ; membre perpétuel.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Lycée, 11bis, boulevard de la Liberté, Bourges (Cher). — Élu le 21 décembre 1907.

Lebreton (l'abbé Jules), docteur ès lettres, 12, rue du Regard, Paris (VIe). — Élu le 14 janvier 1899 ; membre perpétuel.

110. Leger (Louis-*Paul*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis l'origine ; administrateur vice-président de 1866 à 1869 ; président en 1882 ; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VIe). — Élu le 17 mai 1890 ; président en 1898.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (Ve). — Élu le 10 janvier 1885 ; président en 1893.

Lévy (Ernest), agrégé de l'Université, 20, rue Jacob, Paris (VIe). — Élu le 15 janvier 1910.

Lévy (Isidore), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 4, rue Focillon, Paris (XIVe). — Élu le 30 janvier 1904.

Lindsay (Prof. W.-M.), the University, Saint-Andrews (Écosse). — Élu le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), correspondant de l'Institut, professeur au Collège de France, Paris (Ve). — Élu le 25 mai 1878.

Loubat (le duc Joseph-Florimond), associé étranger de l'Institut de France, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris (XVIe). — Élu le 5 décembre 1903 ; membre perpétuel.

Magnien, professeur au Lycée, 5, boulevard de Courtais, Montluçon (Allier). — Élu le 5 décembre 1908.

Marçais, inspecteur de l'Enseignement indigène, 27, Rampe Valée, Alger.— Élu le 30 avril 1904.

120. Marouzeau (Jules), docteur ès lettres, 4, rue Schœlcher, Paris (XIVe). — Élu le 27 janvier 1906.

Marx (J.-P.), élève de l'École des Chartes, 88, rue Lafayette, Paris (IXe). — Élu le 18 juin 1910.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte). — Membre de la Société en 1867 ; membre perpétuel ; président en 1880.

Maxoudiantz (Mesrop), 160, rue Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu le 15 janvier 1910.

Mazon (A.), secrétaire de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 9 février 1907, membre perpétuel.

Meillet (Antoine), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, professeur au Collège de France, 24, boulevard Saint-Michel, Paris (VIe). — Élu le 23 février 1889 ; membre perpétuel ; secrétaire adjoint depuis 1907.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VIe). — Élu le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVIIe). — Élu le 19 novembre 1870 ; membre perpétuel.

Mertz, professeur au lycée, 21, rue Saint-Éloi, Orléans (Loiret). — Élu le 16 janvier 1909.

Merwart (Charles), Professor D^r^, ancien professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, XIII, Bahnhofsstrasse 22, Vienne (Autriche). — Élu le 21 juin 1884.

130. Meunier (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, directeur de l'Institution du Sacré-Cœur, Corbigny (Nièvre). — Élu le 17 décembre 1898.

Meyer (Alphonse), professeur retraité, 53, rue Lagrange, Bordeaux (Gironde). — Élu le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VIIe). — Membre de la Société en 1867 ; membre perpétuel.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique). — Élu le 16 février 1878.

Millardet, docteur ès lettres, professeur au Lycée, 135, rue du Tondu, Bordeaux (Gironde). — Élu le 21 mars 1908.

Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 67, avenue Milcamps, Bruxelles, (Belgique). — Élu le 9 janvier 1885.

Morel-Fatio, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, 15, rue de Jussieu, Paris (V^e^). — Élu le 15 janvier 1910.

Nicolas (A.-L.-M.), chez Me Veuve Nicolas, 119, rue de la Tour, Paris. — Élu le 27 mai 1902.

Nitsch (Casimir), docteur de l'Université, 27, rue Lobzowska, Cracovie (Autriche). — Élu le 30 avril 1903.

Nordemann, 19, rue Cacheux, Paris (XIIIe). — Élu le 18 décembre 1909.

140. Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 4, rue de Siam, Paris (XVIe). — Élu le 15 mai 1886.

Passy (Paul-*Édouard*), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 17 décembre 1892 ; membre perpétuel.

Patrubány (Luc de), docent à l'Université, 6, Karátsonyi utcza, Budapest (Hongrie). — Élu le 23 mars 1907.

Patte (Henri), 15, rue Perdonnet, Paris (X^e^). — Élu le 19 décembre 1908.

Peñafiel (Docteur Antonio), professeur à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu le 11 mai 1889 ; membre perpétuel.

Pernot (Hubert), docteur ès lettres, répétiteur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu le 1er décembre 1894 ; vice-président en 1910.

Pognon (Henri), consul de France, chez M. Bourdon, Clos Savoiroux, Chambéry (Savoie). — Elu le 16 février 1884.

Porteau (Paul), professeur au lycée Ampère, 99, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon. — Elu le 15 janvier 1910.

Privat (Edmond), 10, Florissant, Genève (Suisse). — Elu le 20 février 1909.

150. Psalmon (Fr.), professeur délégué au lycée Condorcet, 27, rue Bouchardon, Paris (X^e). — Élu le 18 juin 1910.

Psichari (Jean), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 16, rue Chaptal, Paris (IXe). — Élu le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889 ; président en 1896.

Reby, bibliothécaire à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 6, place de la Sorbonne, Paris (V^e). — Élu le 22 décembre 1906.

Reinach (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 4, rue de Traktir, Paris (XVIe). — Élu le 21 février 1880.

Reinach (Théodore), docteur ès lettres, membre de l'Institut, député, 9, rue Hamelin, Paris. — Élu le 14 janvier 1899, président en 1905.

Rhys (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 9 janvier 1875 ; membre perpétuel.

Rivet, assistant au Mésum, 61, rue Buffon, Paris (V^e). — Élu le 18 juin 1910.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris (XVIIe). — Élu le 20 mars 1886 ; membre perpétuel.

Ronjat (Jules), 11, quai du Rhône, Vienne (Isère). — Élu le 18 décembre 1909 ; membre perpétuel.

Roques (Mario), professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, directeur-adjoint à l'École pratique des hautes études, 2, rue de Poissy, Paris (V^e). — Élu le 5 décembre 1903.

160. Rosapelly (Le docteur *Marie*-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, 24, rue Dauphine, Paris (VIe). — Élu le 27 mai 1876 ; président en 1900 ; membre perpétuel.

Rosset (Théodore), maître de conférences à l'Université de Grenoble (Isère). — Élu le 18 juin 1910.

Roudet (Léonce), professeur au lycée de Nancy, 6, rue Gambetta, Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 28 mai 1904.

Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (V^e). — Élu le 17 avril 1886 ; président en 1895.

Sacleux (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (V^e). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894 ; membre perpétuel.

Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, 47, rue Denfert-Rochereau, Paris (V^e). — Élu le 18 mai 1901 ; président en 1908.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université, Genève (Suisse). — Élu le 13 mai 1876 ; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891 ; membre perpétuel.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 5 janvier 1878 ; membre perpétuel.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut, 29, avenue Montaigne, Paris (VIIIe). — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, 9, Kristoffelstraat, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu le 5 décembre 1891.

170. Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 80,

boulevard Saint-Marcel, Paris (Ve). — Élu le 28 avril 1883; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut, 18, rue François 1er, Paris (VIIIe). [Adresse des vacances: château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868; membre perpétuel.

Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 23, rue Vaneau, Paris (VIIe). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Solmsen (Félix), professeur à l'Université, 62, Poppelsdorfer Allee, Bonn (Allemagne). — Élu le 12 mars 1910.

Speijer (J.-S.), professeur à l'Université, 25, Herrengracht, Leyde (Pays-Bas). — Élu le 2 février 1878.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Streitberg (Wilh.), professeur à l'Université, Isabellastrasse, 31, Munich (Allemagne). — Élu le 21 décembre 1907.

Sudre (Léopold), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 85, boulevard Port-Royal, Paris (VIe). — Élu le 2 avril 1887; membre perpétuel.

Ščerba (Lev Vladimirovic), Vasilijevskij Ostrov, 11ja linija, no 44, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 30 mai 1908.

180. Taverney (Adrien), avenue Druey, 9, Lausanne (Suisse). — Élu le 17 mars 1883; membre perpétuel.

Tchernitskij (Mlle Antoinette de), répétitrice au Kievskij Institut, Kiev (Russie). — Élue le 27 avril 1895; membre perpétuel.

Tegnér (Esaias), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu le 17 avril 1875; membre perpétuel.

Thomas (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 32, avenue Victor-Hugo, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 25 janvier 1902, président en 1904.

Thommen (Édouard), 31, Leonhardstrasse, Bâle (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905.

Thomsen (Vilhelm), professeur à l'Université, membre associé de l'Institut, 36, St-Knuds Vej, Copenhague (Danemark). — Élu le 21 mai 1870, membre perpétuel.

Thumb (Albert), professeur à l'Université, Marburg (Allemagne). — Élu le 21 mars 1908.

Vasmer (Max), privat-docent à l'Université, Peterburgskaja Storona, Bolšoj Prospekt, no 4, kv. 15, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 21 mai 1910; membre perpétuel.

Vaz (M.-J.), professeur, 61, Kalbadevie Road, Bombay (Inde). — Élu le 5 décembre 1903.

Vendryes (Joseph), chargé de cours à l'Université, 85, rue d'Assas, Paris (VIe). — Élu le 21 mai 1898; membre perpétuel; trésorier depuis 1908.

190. Vogüé (Le marquis Melchior de), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879 membre perpétuel.

Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, Göttingen (Allemagne). — Élu le 20 novembre 1886.

Wilbois (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 8, rue des Chalets, Le Mans. — Élu le 15 avril 1876; membre perpétuel.

Wimmer (Ludwig), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu le 29 mars 1873; membre perpétuel.

Winkler (Dr Heinrich), Herdainstrasse, 39, Breslau (Allemagne). — Élu le 30 novembre 1889.

Zubatý (Joseph), professeur à l'Université, Smíchov, Ferdinandovo nábřeži, 3, Prague (Bohême). — Élu le 19 décembre 1891.

Zünd-Burguet (Adolphe), 1, rue de Stockholm, Paris (VIIIe). — Élu le 12 juin 1897.

Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoï, Tonkin. — Admise dans la Société le 7 avril 1906.

Bibliothèque de l'École pratique des hautes études (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (Ve). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

200. Bibliothèque de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Admise dans la Société le 18 juin 1910.

Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, Paris (Ve). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bibliothèque royale, Berlin (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Breslau (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Göttingen (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser: à MM. Asher et Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque universitaire, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

Bibliothèque universitaire, Bordeaux (Gironde). — Admise dans la Société le 12 mars 1910.

210. Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

Bibliothèque universitaire, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Admise dans la Société le 16 janvier 1909.

Bibliothèque universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

Bibliothèque universitaire, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

Bodleian Library, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 4 mai 1901.

British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser : à Messrs. Dulau & Co, libraires, Londres, chez M. H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (VIe). — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

Cambridge philological society, A. Cowman, Little Saint-Mary's Lane Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 28 mai 1904.

Indogermanische Bibliothek, Universität, Vienne (Autriche). — Admise dans la Société le 18 décembre 1909.

Indogermanisches Seminar, Universität, Munich (Allemagne). — Admis dans la Société le 19 juin 1909.

220. Library of Queen's College, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Meyrick Library, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Philologisk-Historisk Laboratorium, Universitetet, Copenhague (Danemark). — Admis dans la Société le 20 mars 1909.

Paulinische bibliothek, Münster-en-Westphalie (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 16 mars 1901.

Sprachwissenschaftliches Seminar der Universität, Akademisches Kunstmuseum, Bonn (Allemagne). — Admis dans la Société le 12 mars 1910.

Taylor institution, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

University of Chicago Press. Adresser à MM. Stechert et Cie, libraires, 76, rue de Rennes, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 15 janvier 1910.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

MM.

1864-65. † A. D'ABBADIE.
1866. † Émile EGGER.
1867. † Ernest RENAN.
1868. † Wl. BRUNET DE PRESLE.
1869. † F. BAUDRY.
1870-71. † Émile EGGER.
1872. † Charles THUROT.
1873. † Gaston PARIS.
1874. † Charles PLOIX.
1875. † L. VAÏSSE.
1876. † Émile EGGER.
1877. † Eugène BENOIST.
1878. † Robert MOWAT.
1879. † Abel BERGAIGNE.
1880. G. MASPÉRO.
1881. H. GAIDOZ.
1882. Louis LEGER.
1883. † D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
1884. † Stanislas GUYARD.
1885. H. DE CHARENCEY.
1886. Rubens DUVAL.
1887. † James DARMESTETER.
1888. Joseph HALÉVY.

MM.

1889. † Charles PLOIX.
1890. F. BONNARDOT.
1891. † M. DE ROCHEMONTEIX.
1892. Philippe BERGER.
1893. Sylvain LÉVI.
1894. Alexandre BIBESCO.
1895. P. ROUSSELOT.
1896. Jean PSICHARI.
1897. † Alexandre BOUTROUE.
1898. Paul LEJAY.
1899. † Th. PARMENTIER.
1900. Ch. ROSAPELLY.
1901. Paul BOYER.
1902. Charles JORET.
1903. Clément HUART.
1904. † Alexandre LIÉTARD.
1904. Antoine THOMAS.
1905. Théodore REINACH.
1906. GAUDEFROY-DEMOMBYNES
1907. F. BRUNOT.
1908. L. SAINÉAN.
1909. Th. CART.
1910. Louis FINOT.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

Abbadie (Antoine d'), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.

Arbois de Jubainville (H. d'), membre de l'Institut. — Membre en 1867; président en 1883. Décédé le 26 février 1910.

Ascoli (Graziadio), associé de l'Institut de France. — Élu le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel, donateur. Décédé en 1907.

Backer (Louis de), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

Baissac (Charles), professeur au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

Baize (Louis), professeur au lycée Condorcet. — Élu le 22 janvier 1881 ; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur de l'École des langues orientales. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884. Décédé en 1908.

Baron (Charles), maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand. Élu le 22 janvier 1887. Décédé le 18 janvier 1903.

Baudry (Frédéric), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

Benloew (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.

Benoist (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870 ; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

Bergaigne (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864 ; secrétaire adjoint en 1868 et 1869 ; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). — Élu le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 10 décembre 1898.

Boissier (Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869. Décédé en 1908.

Boucherie (A.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — — Élu membre le 21 novembre 1868. Décédé en 1883.

Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite. — Élu le 12 mai 1883. Décédé le 7 mars 1903.

Boutroue (Alexandre-*Antoine*), avocat à la Cour d'appel de Paris. — Élu le 30 juin 1894 ; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.

Brunet de Presle (Wladimir), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Bugge (Sophus), associé de l'Institut de France. — Élu le 5 janvier 1878 ; membre perpétuel. Décédé le 8 juillet 1907.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire de Lille. — Élu le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1899.

Carrière (Auguste), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Élu le 10 février 1873. Décédé le 25 janvier 1902.

C. Chabaneau, correspondant de l'Institut. — Élu en 1868. Décédé en 1908.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (*Marie-Antoine*-Alexis), inspecteur général de l'Université. — Élu le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Cousin (Georges), maître de conférences à l'Université de Nancy. — Élu le 8 février 1890 ; membre perpétuel. Décédé en 1907.

Darmesteter (Arsène), professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

Darmesteter (James), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Élu le 20 décembre 1873 ; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

Delondre (Gustave). — Membre en 1865. Décès notifié le 25 novembre 1907.

Derenbourg (Hartwig), membre de l'Institut, professeur à l'école des langues orientales, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis 1866, secrétaire adjoint de 1866 à 1868 ; membre perpétuel. Décédé en 1908.

Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

Devic (Marcel), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu le 19 février 1876 ; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées. — Élu le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Donner (Otto), professeur à l'Université de Helsingfors, président et fondateur de la Société Finno-ougrienne. — Élu le 19 juin 1869. Décédé le 17 septembre 1909.

Dosson (Simon-*Noël*), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Duvau (Louis), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études. — Élu le 6 décembre 1884 ; administrateur du 1er janvier 1892 à juillet 1903. Décédé le 14 juillet 1903.

Édon (Georges), professeur au lycée Henri IV. — Élu le 29 mai 1880. Décès notifié en 1905.

Egger (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Estlander (C. G.), professeur à l'Université de Helsingfors. — Membre de Société en 1867, décédé le 28 août 1910.

Étienne (E.). — Élu le 6 décembre 1890. Décédé en 1907.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg. — Élu le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

Florent-Lefèvre, député. — Élu le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Garnier (*Charles-François-Paul*-Christian), lauréat de l'Institut. — Mort à Paris le 4 septembre 1898 ; inscrit comme membre perpétuel le 27 mai 1899.

Georgian (Professeur Dr C.-D.). — Élu le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Godefroy (Frédéric). — Élu le 24 mai 1879. Décédé en 1897.

Goldschmidt (Siegfried), professeur à l'Université de Strasbourg. — Élu le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet. — Élu le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu le 24 avril 1869.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté de lettres de Paris. — Élu le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Gréard (Octave), membre de l'Institut, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris. — Élu le 14 décembre 1889. Décédé le 25 avril 1904.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. — Élu le 13 avril 1878 ; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Docteur). — Élu le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Harlez (Mgr Charles de), professeur à l'Université de Louvain. — Élu le 18 novembre 1876. Décédé le 14 juillet 1899.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Élu le 1er février 1873. Décédé en octobre 1900.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraires à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Hauvion. — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 5 juin 1909.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Henry (Victor), professeur à l'Université de Paris. — Élu le 22 janvier 1881; membre perpétuel. Décédé le 6 février 1907.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu le 22 juin 1879; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société le 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

La Berge (Camille de), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur à l'University College de Londres. — Élu le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy. — Élu le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Laurent, professeur au Collège Stanislas. — Élu le 14 avril 1884. Décès notifié le 25 novembre 1907.

Lecoq (Gustave). — Élu le 3 mai 1890; membre perpétuel. Décédé en 1907.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Lepitre (Abbé A.), professeur à l'Université catholique, Lyon. — Élu le 30 novembre 1901. Décédé en 1906.

Le Saint (François), ancien officier. — Membre de la Société en 1866. Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Liétard (le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine. — Membre de la Société en 1866, président en 1904. Décès notifié à la Société le 13 février 1904.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Lœb (Isidore), professeur au Séminaire israélite. — Élu le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutoslavski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1865; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Massieu de Clerval. — Membre de la Société depuis 1866. Décédé le 18 juin 1896.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider. — Élu le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien

directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868 Décédé le 12 février 1892.

Menagios (Demetrios de), docteur en droit et en philosophie. — Élu le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1866 ; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Mohl (F.-G.), lauréat de l'Institut, professeur agrégé à l'Université de Prague, professeur à la Ceskoslovanská Akademie. — Élu le 21 novembre 1895, administrateur en 1890-91. — Décès notifié le 21 septembre 1904.

Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux. — Élu le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.

Montalk (J.-W.-E. Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu le 18 juin 1890. Décédé le 6 septembre 1901.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Osthoff (Hermann), professeur à l'Université de Heidelberg. — Élu le 8 juin 1895. Décédé le 7 mai 1909.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Élu membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonsky (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie. — Élu le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872 ; président en 1873 ; membre perpétuel. Décédé le 5 mars 1903.

Parmentier (Théodore), général de division en retraite. — Élu le 17 mars 1883 ; président en 1899 ; membre perpétuel. Décédé le 28 avril 1910.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, Lugano. — Élu le 3 mars 1883. Décédé en août 1901.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1866. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Rambaud (Jean-Baptiste-*Antoine*), capitaine breveté d'artillerie coloniale. — Élu le 7 décembre 1900. Décès notifié à la Société le 18 juin 1904.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de

France. — Membre de la Société depuis l'origine ; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Élu le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Ricochon (Le docteur Jean), conseiller général des Deux-Sèvres. — Élu le 24 février 1900. Décédé le 4 mai 1902.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études. — Élu le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu le 7 juin 1873 ; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Rolland (Eugène). — Décédé en septembre 1909.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université. — Élu le 28 décembre 1889. — Décédé le 15 mai 1909.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. — Élu le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Specht (Édouard). — Membre de la Société depuis 1866. Décédé en 1906.

Stokes (Whitley), associé de l'Institut de France. — Élu le 5 avril 1881. Décédé en avril 1909.

Sturm (Victor), directeur de l'École industrielle, Esch-sur-l'Alzette (grand-duché de Luxembourg). — Élu le 20 février 1875. Décès notifié à la Société le 6 avril 1905.

Tholozan (Le Dr Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine. — Élu le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.

Thurot (*François*-Charles, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Admis dans la Société en 1868; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow, professeur d'hébreu et conservateur de la bibliothèque à Trinity College (Dublin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Tournier (Édouard), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872. Décédé le 29 mars 1899.

Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1866 ; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule.* — Élu le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 11 mars 1893. Décès notifié à la Société le 15 novembre 1902.

Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). — Élu le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

TABLE DU TOME XVI DU BULLETIN

COMMUNICATIONS

On n'indique ici que les communications qui ont fait l'objet d'un résumé un peu détaillé et qui ne figurent pas *in extenso* dans les *Mémoires*.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Les noms des auteurs des comptes rendus sont donnés entre parenthèses à la suite du titre des ouvrages. Les initiales A. M. désignent M. A. Meillet, J. V., M. J. Vendryes et R. G., M. R. Gauthiot.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

(SIÈGE SOCIAL : A LA SORBONNE)

N° 59

(XVII)

SOMMAIRE :

Procès-verbaux des séances du 19 novembre 1910 au 17 juin 1911. — Ouvrages offerts à la Société. — Conditions de vente des publications de la Société. — Comptes-rendus critiques. — Table.

Ce Bulletin est publié exclusivement *pour les Membres de la Société et n'est pas mis dans le commerce*

PARIS

SEPTEMBRE 1911

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1911

Président : M. H. Pernot, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine).

Vice-présidents : M. Barthélemy, au Petit-Jouy, route de Versailles, (S.-et-O.)
M. Lot, professeur au Collège de France, Paris, V^e^.

Secrétaire : M. Michel Bréal, 87, boulevard Saint-Michel, Paris, V^e^.

Secrétaire-adjoint : M. A. Meillet, 24, boulevard Saint-Michel, Paris, VIe.

Administrateur et bibliothécaire : M. Rob. Gauthiot, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris, XIVe.

Trésorier : M. J. Vendryes, 85, rue d'Assas, Paris, VIe.

Membres du Comité de publication : MM. P. Boyer, L. Havet, C. Huart, L. Leger, A. Thomas.

Les Sociétaires sont instamment priés de faire connaître immédiatement tout CHANGEMENT D'ADRESSE *à M. Rob. GAUTHIOT, administrateur de la Société, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe Arr^t^). Cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des Mémoires, Bulletins et Convocations.*

COTISATIONS

La cotisation annuelle doit être payée intégralement *dans les trois premiers mois* de chaque année.

Tout Membre qui, n'étant redevable à la Société d'aucune cotisation arriérée, versera une somme égale à dix cotisations annuelles deviendra par ce fait Membre perpétuel. Les bibliothèques et établissements scientifiques ne sont pas admis à remplacer les cotisations annuelles par ce versement unique.

Les COTISATIONS *doivent être adressées* exclusivement *au trésorier, M. J. VENDRYES, 85, rue d'Assas, à Paris (VIe Arr^t^).*

PUBLICATIONS

Les Membres nouveaux ont droit à tous les fascicules des Mémoires et du Bulletin parus dans l'année de leur admission ; il n'est fait exception que pour les Membres qui, élus à la fin de l'année (novembre et décembre), sont exemptés de la première cotisation.

Les Sociétaires peuvent se procurer, à prix réduit, tout ou partie des volumes des Mémoires et du Bulletin antérieurs à leur admission. Les conditions sont indiquées p. xv du texte et p. 4 de la couverture du présent bulletin.

La *Collection linguistique*, publiée sous les auspices de la Société, est la propriété de M. Champion, éditeur. Tout membre de la Société a droit, en s'adressant à l'éditeur, d'acquérir avec 50 °/₀ de réduction un exemplaire unique de chaque volume de la *Collection*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Nº 59

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 19 NOVEMBRE 1910 AU 17 JUIN 1911

SÉANCE DU 19 NOVEMBRE 1910.

Présidence de M. HUART, président de 1903.

Présents : MM. Abeille, Barthélemy, Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Delafosse, Deny, Ferrand, Gauthiot, Halévy, Mlle Homburger, MM. Huart, Lacombe, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Maxoudiantz, Meillet, Mélèze, Reby, Vendryes.

Nouvelles. Le président en ouvrant la séance adresse au secrétaire adjoint de la Société, M. A. MEILLET, les félicitations de toute la Société de Linguistique à l'occasion de sa nomination récente au grade de *doctor philosophiae honoris causa* de l'Université de Berlin. M. A. Meillet remercie et répond que s'il accepte les félicitations de ses confrères, c'est surtout qu'il a été désigné dans le diplôme de l'Université jubilaire de Berlin comme le

représentant *studiorum grammaticorum inter Gallos laeta spe efflorescentium*.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. C. Juret, professeur au collège à Altdorf (Uri) en Suisse par MM. Meillet et Vendryes, Rébeillé, professeur au lycée à Douai (Nord) par MM. Meillet et Marouzeau, P. Le Roux, chargé de cours à l'Université de Rennes, par MM. Dottin et Vendryes. Sont aussi présentées la Bibliothèque royale universitaire de Bonn par MM. Solmsen et Gauthiot et la Bibliothèque royale de Berlin, par MM. Gauthiot et Meillet.

Commission des Finances. — MM. Ferrand. I. Lévy et Marouzeau sont élus pour faire partie de la commission chargée d'examiner les comptes de l'année 1910.

Communications. Mlle Homburger examine la question du vocalisme des pronoms de première et de deuxième personnes en bantou. Des remarques sont faites par MM. A. Meillet et Ferrand.

M. I. Lévy montre comment dans la version des Septante les occlusives sémitiques sont représentées en grec.

M. Gauthiot présente à la Société les dix premiers noms de nombre cardinaux et ordinaux tels qu'ils sont représentés en sogdien dans un certain nombre de documents bouddhiques rapportés d'Asie Centrale par la mission Pelliot. Remarque de M. A. Meillet.

M. Abeille expose comment s'est établi et se pratique le tutoiement en espagnol de l'Argentine. Le président remercie M. Abeille, notre collègue de Buenos-Ayres, d'avoir saisi l'occasion d'un voyage à Paris, pour faire profiter la Société de son savoir et de ses études.

Séance du 17 Décembre 1910.

Présidence de M. Finot, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, J. Bloch, Boyer,

Delafosse, Deny, Ferrand, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Mlle Homburger, M. Huart, Mlle Kantchalovski, MM. Lacombe, Lejay, Maxoudiantz, Meillet, Psalmon, Reby, Rivet, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nouvelles. Le secrétaire adjoint annonce que M. Ferdinand de Saussure, membre de la Société, professeur à l'Université de Genève, vient d'être élu membre correspondant de l'Institut. Il rappelle en peu de mots quelle a été l'importance de l'enseignement que M. de Saussure a donné autrefois à l'Ecole des Hautes Etudes à Paris et du rôle qu'il a joué dans la vie de notre Société alors près de ses débuts.

Le président adresse à M. Gaudefroy-Demombynes les félicitations de tous ses confrères de la Société à l'occasion de sa nomination comme professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Élections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société, MM. C. Juret, professeur au collège d'Altdorf, Rébeillé, professeur au lycée de Douai, P. Le Roux, chargé de cours à l'Université de Rennes. Sont aussi admises à l'unanimité les Bibliothèques royales universitaires de Bonn et de Berlin.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société : MM. R. Thurneysen, professeur de grammaire comparée à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, Sternwaldstr., 31, par MM. Grammont et Vendryes ; Deloustal, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 9, avenue Marigny à Fontenay-sous-Bois (Seine), par MM. Boyer et Meillet ; J. Paulhan, chargé de cours à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 24, rue Saint-Sulpice (Paris), par MM. Boyer et Meillet ; Aleksandr Aleksandrovitch Smirnov, magister, 2aja Roždestvenskaja, d. nº 27, Saint-Pétersbourg (Russie), par Mlle Kantchalovski et M. Boyer.

Commission des Finances. Le rapport annuel sur la gestion du trésorier et de l'administrateur pendant l'année 1910 est lu par M. Ferrand. Ce rapport est adopté à l'unanimité.

MESSIEURS,

Après examen des comptes de votre trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 18 décembre 1909 au 17 décembre 1910.

RECETTES :

Report d'exercice. .	3 621 fr.	24
Cotisations de 1909.	23	90
Cotisations de 1910.	2 427	»
Cotisations perpétuelles.	600	»
Subvention de l'État. .	1 000	»
Vente de publications.	253	90
Rentes de la Société. .	1 553	»
Intérêts des dépôts.	23	75
TOTAL.	9 502 fr.	79

De cette somme totale il faut mettre à part les revenus de la fondation Bibesco, qui s'élèvent actuellement à 893 fr., dont 290 fr. 83 représentant les intérêts normaux de la fondation en 1910. La Société sera donc en mesure de décerner à la fin de 1911 un nouveau prix Bibesco de 1 000 fr.

DÉPENSES :

Factures de l'éditeur. .	3 759 fr.	»
Frais généraux, service, gratifications. .	284	50
Indemnité de l'administrateur.	400	»
Frais de banque.	15	30
Solde { à la Société Générale.	4 673	59
Solde { en caisse du trésorier.	370	40
TOTAL ÉGAL.	9 502 fr.	79

Si le chiffre des dépenses est assez faible cette année, c'est que, comme nous l'avons fait remarquer dans notre précédent rapport, il était l'année dernière particulièrement élevé. En effet, les frais de publications qui constituent notre principale dépense subissent d'une année à l'autre certaines fluctuations par le fait que la publication de chaque volume de nos Mémoires s'étend sur deux exercices. D'autre part nous n'avons eu cette année aucune dépense à faire pour notre collection linguistique. Déduction faite des 893 fr. de la fondation Bibesco, la Société possède en propre 4 150 fr. 99. De ce total il faut mettre à part les 600 fr. provenant de cotisations perpétuelles qui seront conformément aux statuts employées à l'achat de rentes 3 pour 100 sur l'État. Le reste, soit 3 550 fr. 99, n'est grevé d'aucune charge spéciale; la Société peut en disposer librement.

Notre situation financière, grâce surtout à l'augmentation du nombre des membres, est donc satisfaisante et nous permet de poursuivre sans crainte le développement de notre activité.

I. Lévy.
G. Ferrand.
J. Marouzeau.

Paris, le 17 décembre 1910.

Élection du Bureau. Il est procédé à l'élection du bureau pour l'année 1911, au scrutin secret. Le bureau est composé comme il suit :

Président :	M. H. Pernot.
Premier Vice-président :	M. Barthélemy.
Second Vice-président :	M. Lot.
Secrétaire :	M. M. Bréal.
Secrétaire adjoint :	M. A. Meillet.
Administrateur et bibliothécaire :	M. R. Gauthiot.
Trésorier :	M. J. Vendryes.

Les pouvoirs des membres du comité de publication MM. Boyer, Havet, Huart, Leger et Thomas sont renouvelés à l'unanimité.

Prix Bibesco. L'administrateur rappelle que le prix Bibesco sera décerné à nouveau par la Société à la fin de l'année 1911 et donne lecture de la circulaire qui sera adressée à tous les intéressés.

Communications. M. G. Ferrand traite de quelques points touchant la phonétique malgache.

M. A. Meillet étudie l'étymologie de pers. *xudāy* ; le *d* intervocalique ne peut reposer que sur un ancien *t* ; la forme sogdienne indique un *v* final ; il faut donc poser *x^{v}a-tāvya-, qui équivaut à gr. αὐτοκρατώρ et en est sans doute une traduction, faite à l'époque arsacide. Observations de MM. Huart, Vendryes, Gauthiot.

Séance du 11 Janvier 1911.

Présidence de M. Pernot, président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, J. Bloch, de Charencey, Finot, Halévy, Mlle Homburger, MM. Huart, I. Lévy, Marouzeau, Maxoudiantz, Mazon, Meillet, Pernot, Reby, Rivet, Rousselot, Thomas, Vendryes.

Assistants étrangers : MM. Chlumský et Gudski.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Charencey dépose sur le bureau de la Société un mémoire sur « Les noms des points de l'espace chez les Aryens de l'Europe occidentale et de l'Asie » dont il fait don à la Société.

Elections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société MM. Thurneysen, professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau, Deloustal, professeur, et Paulhan, chargé de cours à l'École spéciale des langues orientales vivantes et Smirnov.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : M. Chlumsky, 9, impasse Chartière, Paris, par MM. Rousselot et Pernot et la Bibliothèque des Facultés catholiques de Lyon par MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. M. J. Bloch communique une note de M. Oscar Bloch, sur une évolution phonétique dans quelques patois lorrains ; une forme locale du type *še-* n'est maintenue que dans un mot tout local, tandis que les noms de la « chair » et du « char » ont reçu des formes venues du parler, relativement central, de Remiremont. Observations de M. A. Thomas, qui montre l'intérêt de la communication.

M. Rousselot expose le résultat de ses recherches sur la phonétique aïno ; il a eu l'occasion d'observer à Londres quelques indigènes et de prendre un bon nombre de tracés. Il constate que, à beaucoup d'égard, la prononciation se meut entre des limites assez vastes et que les phonèmes ne sont pas strictement définis.

M. Halévy présente quelques observations historiques à propos du mot grec φωλός.

Séance du 18 Février 1911.

Présidence de M. Pernot, président.

Présents : MM. Barthélemy, Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Boyer, de Charencey, Deloustal, Deny, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Guesde, Mlles Homburger, Kantchalovski, MM. S. Lévi, Marouzeau, Maxoudiantz, Meillet, Pernot, Reby, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société M. Chlumsky et la Bibliothèque des Facultés catholiques de Lyon.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Lévy-Bruhl, professeur à l'Université, 7, rue Lincoln, Paris, par MM. Meillet et Vendryes ; Figaret, capitaine d'artillerie coloniale à Nîmes, par MM. Delafosse et Pernot ; Ramón V. Caballero, 29, avenue Henri-Martin, par MM. Pernot et Rousselot.

Communications. M. Rivet parle de ses recherches sur les langues de l'Amérique du Sud. Il fait voir comment la nécessité de recherches méthodiques et précises s'impose, et montre par l'exemple des langues de la famille Betoya comment un groupe linguistique s'est trouvé recevoir son nom d'un dialecte, qui lui est, en fait, étranger. Des remarques sont faites par M. de Charencey, par M. Boyer qui fait ressortir le mérite et l'intérêt des recherches de M. Rivet, par M. Gauthiot, qui indique comment la méthode linguistique comparative née, pour des raisons qui ne sont pas fortuites, de l'étude des langues indo-européennes, s'est constituée enfin de façon assez forte et indépendante pour pouvoir servir aux savants qui, comme

M. Rivet, ont besoin d'un instrument sûr pour des études qui ne relèvent pas de leur spécialité.

M. de Charencey propose l'explication étymologique d'un certain nombre de mots français, tels que *crapaud, chagrin, ravauder, galvauder,* etc.

M. Deny expose les résultats de ses recherches sur la forme de la racine des verbes en turc osmanli. Il indique quelles sont les formes possibles des racines verbales à une et à deux syllabes et donne les raisons pour lesquelles l'ancienneté de celles du type *cons.-voy.-cons.-voy.-cons.* lui paraît pouvoir être suspectée ; elles apparaissent comme des élargissements possibles de racines du type *cons.-voy.-cons.-voy.* Des remarques sont faites par MM. Boyer, de Charencey, Gauthiot.

M. Gauthiot annonce à la Société qu'il a eu la bonne fortune de reconnaître dans le document araméen en langue inconnue, rapporté de Chine par MM. A. Stein, et publié par M. Cowley dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* (janvier 1911, p. 159 et suiv.) le dialecte iranien appelé sogdien noté en une écriture sogdienne elle aussi. M. A. Meillet souligne l'intérêt de cette identification.

Il développe ensuite l'hypothèse que skr. *pusta* et *pustaka,* dont la forme est manifestement étrangère, ont été empruntés d'une part au tamoul dans le sens de « plâtrage, modelage » ainsi qu'il résulte des recherches faites par M. J. Bloch, et d'autre part à l'iranien dans celui de « livre, écrit ». Des remarques sont faites par MM. Gaudefroy-Demombynes et Vendryes.

Séance du 18 Mars 1911.

Présidence de M. Pernot, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, J. Bloch, M. Cahen, de Charencey, Delafosse, Deloustal, Deny, Finot,

Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, S. Lévi, I. Lévy, Marouzeau, Maxoudiantz, Mazon, Meillet, Paulhan, Pernot, Reby, Rivet, Roques, Sacleux, Salmon, Thomas, Vendryes, Wackernagel.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. — Sont élus membres de la Société à l'unanimité MM. Lévy-Brühl, professeur à l'Université de Paris, Figaret, capitaine d'artillerie coloniale et R.-V. Caballero.

Présentation. Est présenté pour faire partie de la Société : M. Andreas, professeur à l'Université de Göttingen, par MM. Wackernagel et Gauthiot.

Communications. M. Roques étudie d'après les cartes de l'Atlas linguistique le sort qui a été fait dans diverses régions aux représentants du mot *geai,* principalement par suite de la confusion quasi-absolue qui s'établirait entre eux et ceux du mot *coq*. Des remarques sont faites par M. Thomas sur divers points de détail et par M. Meillet qui fait ressortir l'importance du principe d'explication introduit par M. Roques pour rendre compte de certains changements dans le vocabulaire, à savoir la confusion phonétique entre mots appartenant au même groupe.

M. Wackernagel, qui est de séjour à Paris et veut bien consacrer à la Société l'un de ses après-midis, l'entretient des recherches entreprises par M. Andreas sur la valeur de la tradition avestique et dont quelques-uns des résultats sont sur le point de paraître dans les Nachrichten de l'Académie des Sciences de Göttingen. Après que le président a remercié M. Wackernagel au nom de toute la Société, MM. Meillet et Gauthiot font ressortir l'importance du travail critique entrepris par MM. Andreas et Wackernagel, l'originalité et la justesse de la conception que M. Andreas s'est faite de l'histoire de la transmission du texte avestique et critiquent divers points de détail.

Séance du 29 Avril 1911.

Présidence de M. Pernot, président.

Présents : MM. J. Bloch, de Charencey, Delafosse, Deny, Finot, Gauthiot, Mlle Homburger, M. Huart, Mlle Kantchalovski, MM. Lejay, Marouzeau, Meillet, Michel, Pernot, Reby, Vendryes.

Assistant étranger : M. Marr, professeur de langues arménienne et géorgienne à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Election. Est élu membre de la Société à l'unanimité M. F. C. Andreas, professeur à l'Université de Göttingen.

Présentation. M. Karl Brugmann, professeur à l'Université de Leipzig, est présenté pour faire partie de la Société de Linguistique, par MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. Mlle Homburger expose quels sont, à son avis, les points communs entre le bantou d'une part et le wolof de l'autre et qui témoignent d'un lien de parenté ancienne entre la grande famille de l'Afrique du Sud et la langue soudanienne. Des remarques sont faites par MM. Delafosse, Meillet et de Charencey.

M. A. Meillet montre comment les verbes qui en indo-européen n'avaient pas de présent de forme thématique ont été altérés dans la suite du développement des dialectes.

M. R. Gauthiot traite de quelques emprunts faits par le sogdien et le turc aux langues de l'Inde, c'est-à-dire, au sanskrit, d'une part (mots savants transcrits), et au prâkrit (mots d'usage transmis, en partie au moins, oralement), d'autre part.

Séance du 20 Mai 1911.

Présidence de M. Pernot, président.

Présents : MM. J. Bloch, Boyer, Deny, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Mazon, Mélèse, Meillet, Pernot, Reby, Rivet, Sacleux.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Election. M. Brugmann, professeur de grammaire comparée à l'Université de Leipzig, est élu à l'unanimité membre de la Société.

Présentation. Est présenté pour faire partie de la Société : M. D. Serruys, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes Études, par MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. M. Delafosse propose, à titre d'hypothèse de rapprocher les Peuls des *Put* de la Bible ; en rapprochant les traditions arabes, égyptiennes et hébraïques, on peut retrouver la place occupée à date ancienne par les ancêtres des Peuls et retracer, à peu près, le chemin qu'ils auraient suivi jusqu'aux pays soudaniens. Des remarques sont faites par Mlle Homburger, au point de vue phonétique, M. I. Lévy de celui de l'histoire, de l'égyptologie et de la critique biblique et enfin par M. Pernot.

Reprenant une idée qui remonte à M. Andreas, M. A. Meillet montre que tous les emprunts iraniens de la série ancienne en arménien représentent la langue du Nord ou arsacide et non pas celle du Sud-Ouest ou du Fārs. Grâce aux textes pehlvis de Tourfan, la chose est démontrée aujourd'hui avec évidence. Observations de MM. Maxoudiantz et Gauthiot.

M. Boyer invite les membres de la Société de Linguistique à soutenir par leur présence ou par leur collaboration la section linguistique que comprendra le Congrès

des Sociétés Savantes qui se tiendra en Pâques 1912, à Paris.

Séance du 17 Juin 1911.

Présidence de M. Pernot, président.

Présents : MM. Delafosse, Deny, Gauthiot, Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, E. Lévy, I. Lévy, Marouzeau, Maxoudiantz, Meillet, Pernot, Reby, Ronjat, Serruys.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. M. D. Serruys, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes Études, est élu membre de la Société à l'unanimité.

Nouvelles. M. A. Meillet rappelle brièvement la carrière de M. Rubens Duval, qui a été longtemps membre de la Société, qui l'a présidée en 1886, et qui vient d'être enlevé par la mort après avoir rendu les plus grands services à l'étude des langues sémitiques, en particulier du syriaque.

L'administrateur fait part à la Société du deuil cruel qui frappe la linguistique et la philologie en la personne de M. Félix Solmsen, membre de la Société depuis l'année dernière. M. Solmsen a été victime, le 13 juin, à Mehlem, près Bonn, d'un accident de chemin de fer lamentable : tombé en descendant à contre-voie il a été écrasé par un train. Il venait d'être nommé professeur à l'Université de Bonn et la carrière qu'il méritait s'ouvrait enfin devant lui. Il avait d'ailleurs fait ses preuves : il était non seulement un philologue classique remarquable mais un linguiste de grand mérite et de grande érudition, puisqu'elle allait du latin et du grec jusqu'aux langues slaves. C'est à juste titre que l'on fondait sur lui de grandes espérances. La Société de Linguistique ne peut que s'associer tout entière au deuil que cause une pareille perte.

Communications. M. Marouzeau parle de quelques accidents de la phonétique latine, au point de vue de l'*urbanitas,* en particulier de l'usage de l'aspiration et de la prononciation des voyelles brèves devant labiales. Observations de M. Deny.

M. Maxoudiantz expose quels sont dans le dialecte arménien de Zeïtoun les traitements de *e* et *r* anciens. Remarques de M. A. Meillet.

M. D. Serruys étudie la question de la transformation de l'accent grec, entre l'époque ancienne et la byzantine. Des observations sont faites par MM. A. Meillet, Pernot, I. Lévy.

Cette séance étant la dernière de l'année le procès-verbal est immédiatement lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ

(Les titres des ouvrages dont un compte rendu paraît dans ce même Bulletin ne figurent pas ici.)

PÉRIODIQUES :

Journal asiatique, 10e série, t. XV, nº 2 et 3 ; — XVI, nº 1, 2 et 3 ; — t. XVII, nº 1 et 2. — Paris, Leroux,

Sphinx, vol. XIV, fasc. 2 à 6 ; vol. XV, fasc. 1 et 2. — Akademiska Bokhandeln, Upsala.

Eranos, vol. X, fasc. 2 et 3. — Göteborg, Eranos' förlag.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de la Habana, vol. X. nº 2 ; — vol. XI, nº 1 à 3 ; — vol XII, nº 1.

Ziraja Starina, année XIX, fasc. 1 à 4 ; — année 20, fasc. 1. — Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. 44, fasc. 1-2. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht.

Glotta, t. 2, fasc. 4 ; — t. 3, fasc. 1 et 2. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht.

Transactions of the American Philological Association, vol. XL.

Göteborgs Högskolas Arsskrift, vol. XV.

Annuaire de l'Université libre de Bruxelles, année 1905-1910.

University of Nevada, Bulletin, vol. III, number 1.

VOLUMES :

R. BRANDSTETTER, *Gemeinindonesisch und Urindonesisch*. — Luzern, Haag, 1911.

DENISON, *Morphology of the Mexican Verb*. — Chicago, Denison, 1911.

GABRIELSON, *Rime as a criterion of the pronunciation of Spencer, Pope, Byron and Swinburne*. — Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1909.

HILDEBRAND, *Die Discourse der Mahlern und der Mahler der Sitten*. — Almqvist et Wiksell, 1909.

JELINEK, *Mittelhochdeutsches Wörterburch*. — Heidelberg, Winter, 1911.

SCHÖNFELD, *Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen*. — Heidelberg, Winter, 1911.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 1er AOUT 1911

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Collection complète des *Mémoires* (tomes I à XVI complets; tome XVII fasc. 1 à 3)	280 fr.
Volumes isolés : tome I	12 fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun	15 fr.
— tome VII	12 fr.
— tomes VIII et suivants	18 fr.
Fascicules isolés : chacun	3 fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires	4 fr. 50

Les numéros du *Bulletin*, dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, à savoir les tomes VI à XVII complets, et les numéros dépareillés des tomes II à V, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

N.-B. — Le 1er no du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IX-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Memoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique* ; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 °/o* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à M. Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris.

Ont déjà paru : *Les Dialectes Indo-européens,* par A. Meillet, prix réduit 2 fr. 25.

Mélanges Linguistiques, offerts à M. F. de Saussure, prix réduit 5 fr. 25.

Les Eléments dialectaux du Vocabulaire latin, par E. Ernout, prix réduit 3 fr. 75.

Le port est à la charge de l'acheteur.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

V. Porzezin'ski. — *Einleitung in die Sprachwissenschaft.* Autorisierte Uebersetzung aus dem Russischen, von dr E. Boehme. Leipzig et Berlin (B. G. Teubner), 1910, in-8, (iv)-229 p.

Ce petit livre, dont les prétentions sont modestes, mais qui a déjà eu un réel succès puisqu'il en est à sa seconde édition russe et que le voici traduit en allemand, passe en revue, d'une manière naturellement très sommaire et sans vues personnelles, mais suivant des principes corrects et avec une information généralement exacte, les principales questions de la linguistique générale.

Toutefois on doit faire dès l'abord un reproche à l'auteur : il déclare que, pour lui, *linguistique générale* signifie *histoire du langage*. Ce n'est nullement exact : il existe une phonétique générale qui étudie la prononciation indépendamment de toute histoire ; et l'on peut de même étudier quels sont d'une manière générale les procédés par lesquels les langues humaines rendent les sens à exprimer ; ces procédés sont peu variés, et il existe une morphologie générale, qui est encore peu formulée, mais dont tous les linguistes ont, au moins obscurément, quelque idée. M. Porzezin'ski lui-même en donne un aperçu, qui n'a rien d'historique, p. 112 et suiv. Ce n'est pas à faire de l'histoire que peut servir la comparaison des langues non parentes dont il est question p. 7. Comme la plupart des linguistes, M. P. embrouille deux ordres de faits distincts : l'alternance *a*/*ä* qui, dans le type all.

hand : händchen, caractérise les diminutifs, et le fait historique du passage allemand de *a* à *e* (*ä*) sous l'influence d'un *i* suivant, dont all. *eltern* en regard de *alt* est un résultat ; le fait historique est la condition qui a permis la réalisation de l'alternance employée aujourd'hui ; mais l'alternance, qui est un procédé morphologique de l'allemand moderne, est un fait de tout autre nature que le fait historique de la transformation purement phonétique de *a* à *e* en ancien allemand.

Le livre renferme un assez petit nombre de faits concrets, et tous ne sont pas sûrs.

P. 42. La védique et le sanskrit classique ne peuvent guère être considérés comme deux *dialectes*, d'autant moins que l'on passe du védique au sanskrit classique par une série de transitions insensibles, et que la distinction entre la langue du Rgveda et le sanskrit classique proprement dit est d'ordre chronologique autant et plus que d'ordre dialectal.

P. 46. M. P. parle des emprunts de l'albanais au slave, au turc et au grec ; il oublie les emprunts au latin vulgaire, dont l'importance n'est pas moindre, surtout pour le linguiste.

P. 77. Le malgache appartient au groupe indonésien (malais) au sens étroit, et non pas au polynésien.

P. 79. L'affirmation que le langage humain dans ses stades les plus primitifs est très peu compliqué est arbitraire et ne repose sur rien. Il y a des langues civilisées et des langues sauvages relativement simples, et il y en a de compliquées.

P. 128. Le type *tutudī* a ses correspondants en celtique (v. irl.-*cūala*, m. gall *cigleu*, cf. skr. *çuçrāva*, v. Thurneysen, *Hndb. d. Altir.,* § 690, p. 396) et en indo-iranien ; il n'est donc pas licite d'affirmer que *tutudī* repose sur **tetudī*.

P. 152. M. P. présente les « lois phonétiques » à un point de vue tout historique, suivant l'usage. Il serait plus conforme à la réalité d'y voir des faits de correspondance entre les langues comparées. Les faits de correspondance sont la seule réalité avec laquelle puisse opérer le compa-

ratiste : quoi qu'en dise M. P., p. 198, les comparaisons ne permettent jamais de *restituer* vraiment une forme antérieure du langage, pour bien des raisons, et en particulier pour celle-ci que, avec le temps, toutes les langues d'un même groupe perdent les mêmes particularités : toutes les langues indo-européennes ont perdu de très bonne heure le parfait à redoublement, la distinction du subjonctif et de l'optatif, etc. ; si différentes que soient entre elles les langues néo-latines, elles ne donnent pas une idée de ce qu'était le latin à l'époque de la séparation.

A. Meillet.

A. Meillet. *Linguistique,* neuvième section (pp. 265 à 314) du volume *De la Méthode dans les Sciences (2e série).* Paris, Alcan, 1911, in-12.

Le mémoire de M. Meillet sur les méthodes de la linguistique avait paru dès 1910 dans la *Revue du Mois* (t. X, 2e livraison) et a été reproduit dans le volume collectif cité plus haut avec de légers changements. Cette réédition était prévue dès l'abord, et les dimensions de l'article se sont donc trouvées déterminées, par des considérations extérieures.

Mais pour être bref, il n'en est pas moins clair et complet. Rien n'y est dit qui ne soit l'aboutissant d'une information sûre et d'un effort personnel vers une idée générale.

Le plan de l'exposé est le suivant : après avoir défini la position propre de la linguistique en peu de mots, M. M. distingue et définit tour à tour les trois modes sous lesquels se présente l'étude de la parole humaine : d'abord le *langage* qui offre lui-même trois aspects, objets de trois formes d'étude, la phonologie, la grammaire et la lexicologie ; ensuite la *langue* dont les deux termes extrêmes sont le parler local d'une part, la langue littéraire de l'autre ; enfin l'*histoire*, le développement dans le temps

des langues et du langage. Ces trois modes n'avaient jamais encore été reconnus avec autant de netteté. Et pourtant il est nécessaire de les distinguer parce que les méthodes de la linguistique varient avec eux et que cette multiplicité est précisément caractéristique de la science du langage.

En phonologie les méthodes sont celles de l'acoustique et de la physiologie, avec cette réserve essentielle qu'elles ne s'appliquent en l'espèce qu'aux phonèmes ayant une valeur significative. Cela limite singulièrement l'intervention de leurs moyens d'étude les plus ingénieux. En grammaire et en lexicologie on se propose d'isoler les morphèmes et les mots ; pour cela on rapproche des phrases comparables et on y recherche les éléments susceptibles d'être substitués les uns aux autres. L'étude des langues appelle d'autres méthodes : s'il s'agit d'une langue morte, connue seulement par des documents écrits, le linguiste applique les règles de la philologie et de la critique historique avant de rechercher par observation et combinaison à définir le système d'ensemble qu'est une langue ; s'il s'agit d'une langue écrite dite vivante, sa critique portera à la fois sur les textes et sur les paroles prononcées, mais avant tout peut-être sur leurs actions et réactions réciproques ; s'il s'agit d'un parler enfin, c'est à l'enquête qu'il a recours et il procède, en bonne partie, à la manière des ethnographes. — Jusqu'ici il s'est agi surtout de description : avec l'étude historique le linguiste aborde l'explication. Celle-ci consiste, comme on sait, dans la détermination des éléments communs à différentes langues, et par suite dans la définition de leurs traditions communes et de leurs développements propres. Le linguiste fait appel ici tant pour la critique des faits que pour leur interprétation à toutes les ressources de la philologie, aux documents des archéologues et des ethnographes, aux principes établis par les sociologues, aux observations de toute nature faites sur les parlers contemporains.

On s'est efforcé dans le résumé qui précède de donner une idée de la structure de l'exposé de M. M. Pour en

compléter l'image il convient de rappeler que le souci de rendre la diversité des aspects de la linguistique n'a pas empêché M. M. de marquer au moins aussi fortement son unité : de l'observation du langage sous ses diverses formes, on passe à celle des langues pour aboutir à l'étude historique de la grammaire comparée et à l'élaboration de la linguistique générale. Toutes les disciplines mises en cause, depuis l'acoustique jusqu'à la géographie, ne figurent qu'en fonction de leur application à la linguistique. Or c'est là un point essentiel qui est trop souvent perdu de vue par des observateurs emprisonnés dans des considérations de détail.

Quelques points particuliers nous paraissent devoir être mis en relief, bien que l'exposé de M. M. forme un tout dont il n'est pas loisible de distraire telle ou telle partie. Nous signalerons d'abord (p. 276 et suiv.) que la grammaire est ramenée par M. M. à la morphologie, c'est-à-dire à l'étude des morphèmes dont la définition se trouve renouvelée. La syntaxe disparaît de la grammaire ; on pourra peut-être appliquer ce terme à l'avenir à l'ensemble des faits de stylistique qui reposent sur la place relative des mots dans les langues dites à ordre libre.

Un autre point que M. M. a mis en relief est le rôle que les langues littéraires constituées jouent en linguistique (p. 288) ; il a marqué avec netteté l'utilité de ce rôle et sa légitimité ; mais il a signalé aussi avec franchise la part de convention qui y est attachée et que l'on oublie trop aisément. Enfin, on nous permettra d'attirer l'attention sur la place que M. M. fait à la linguistique générale (p. 311 et suiv) ; quand on examine la masse de renseignements dont on dispose dès maintenant et qui portent sur les époques et les domaines les plus différents, on est frappé de la monotonie des procédés et des changements. Si l'on essaie de classer ces renseignements, on s'aperçoit que les possibilités sont limitées en matière linguistique. M. M. est d'avis qu'il y a là matière à une étude systématique utile et féconde.

Pour finir il est bon de signaler que si l'étude de M. M. porte bien sa marque personnelle, elle a en même

temps une valeur représentative et qu'elle exprime sous une forme prégnante les idées d'un certain nombre de linguistes.

R. Gauthiot.

Revue de phonétique publiée par l'abbé Rousselot et H. Pernot. Tome premier, premier fascicule. Paris (23, rue des Fossés-Saint-Jacques), 1911, in-8, 104 p.

MM. Rousselot et Pernot entreprennent de publier une nouvelle revue, uniquement consacrée à la phonétique, et tout particulièrement à la phonétique dite expérimentale. Le nombre des périodiques scientifiques s'accroît sans cesse, et l'on n'a pas toujours l'impression que le nombre des résultats acquis et la valeur des mémoires publiés croissent à proportion. Il y a sans doute déjà trop de publications périodiques dont le tort est de devoir paraître à tout prix, et qui, à défaut de bons travaux, en offrent parfois de médiocres ou de mauvais. L'avenir montrera si une nouvelle revue uniquement consacrée à la phonétique était indispensable.

Dans sa préface, M. Rousselot se plaint de ce que « des personnes graves et sensées » aient accepté le terme de phonétique *instrumentale* au lieu d'*expérimentale*. Je soupçonne que c'est moi qui suis désigné par ce pluriel flatteur et majestueux. Quand récemment j'ai écrit dans un article de généralités « phonétique expérimentale, ou plutôt instrumentale », je ne croyais rien dire de désobligeant, je voulais seulement indiquer que le phonéticien qui se sert d'instruments n'a pas en général le moyen de faire varier l'objet de son enquête ; il se borne à des enregistrements. Sa supériorité sur celui qui observe par l'oreille consiste dans l'emploi d'appareils, et c'est ce que le nom de phonétique instrumentale mettrait bien en évidence. Si M. Rousselot trouve le mot « expérimental » plus flatteur — et il est en effet plus juste en certains cas qu'il indique —, je ne lui en chicanerai pas l'emploi,

pourvu qu'on veuille bien ne pas oublier que *expérimenter* est une chose et *enregistrer* une autre, et que le phonéticien enregistre bien plus souvent qu'il n'expérimente. En aucun cas, le terme employé par moi n'est malveillant, et M. Rousselot ne l'ignore pas. Il ne vise pas à rabaisser la valeur d'appareils, dont plusieurs ont du reste provoqué des critiques justifiées.

Le premier fascicule présente les articles suivants :

Rousselot. *Classification des voyelles* : l'*a* de *patte,* l'*o* de *hotte* sont aigus, donc fermés, et il y aurait avantage à les noter en phonétique *á, ó* ; l'*à* de *pâte,* l'*ô* de *hôte* sont graves, donc ouverts, et il y aurait avantage à les noter *à, ò.* Surtout en ce qui concerne *ó* et *ò* : l'*ô* de *hôte* est ouvert comme l'*è* de *tête.*

Chlumský. *Une variété de l'r lingual* (le *ř* tchèque). Article un peu trop long ; on est surpris que l'auteur néglige de citer la *Phonétique slave* de M. O. Broch, dont les observations, § 35, sont très justes.

Chlumský. *Appareils nouveaux.* Cet article renferme de la polémique, en partie latente.

Rousselot. *Dictionnaire de la prononciation française.* On n'en a ici qu'une partie de l'avant-propos ; l'article est destiné évidemment à se prolonger à travers de nombreux fascicules.

Marguerite de Saint-Genès. *Cours de gramophone.*

Une chronique précise et bien fournie de faits donne des nouvelles qui peuvent intéresser les phonéticiens.

On souhaitera que la nouvelle revue apporte beaucoup de résultats nouveaux et justifie ainsi son existence.

A. Meillet.

Th. Rosset. *Recherches expérimentales sur l'inscription de la voix parlée.* Paris (Colin), 1911, in-8, 103 p. et 11 planches.

M. Rosset critique les appareils dont on s'est servi jus-

qu'ici pour enregistrer la voix parlée et décrit un appareil ingénieux qu'il a conçu et fait exécuter. La part de nouveauté de cet appareil dont l'auteur s'est efforcé d'éliminer les causes d'erreur dans la mesure du possible consiste en ce que le son est à la fois enregistré au moyen d'un rayon lumineux (le procédé d'enregistrement le plus sûr) et inscrit sur un cylindre phonographique ; on a donc constamment le moyen de comparer l'enregistrement graphique au son, ce qui ne semble pas avoir été obtenu jusqu'ici. Et il ne s'agit pas d'un appareil de physicien, mais d'un appareil de linguiste, construit en vue de recherches linguistiques.

Très convaincu de l'excellence de son appareil, M. R. semble faire un peu trop bon marché des recherches faites sur la production des sons ; s'il importe d'enregistrer les sons émis, le linguiste a un bien plus grand intérêt encore à examiner de près la façon dont ils sont émis. Au surplus, la reproduction des sons par le phonographe est imparfaite, surtout la reproduction des consonnes ; il est donc permis de croire que M. R. s'exagère l'excellence des résultats obtenus. Ses espoirs sont parfois un peu ambitieux et vagues, ainsi p. 18. Et les résultats que M. R. annonce dès maintenant manquent de nouveauté : il enseigne p. 98 que les voyelles ne sont pas des sons homogènes, qu'on y distingue des périodes. Assurément ; mais c'est chose bien connue et que les lecteurs des *Principes* de M. Rousselot n'ignorent pas depuis longtemps. Du reste, les quelques graphiques donnés en exemple par M. R. sont beaux et font vivement désirer que cette description d'appareil soit suivie à bref délai d'études sur des faits précis faites au moyen de l'appareil ; alors et alors seulement, le linguiste pourra apprécier la portée de l'invention mécanique de l'auteur.

A. Meillet.

L. Roudet. — *Éléments de phonétique générale.* Paris, Welter, 1910, xii+363 p., in-8.

L'idée d'un manuel élémentaire de phonétique générale est heureuse, et il faut féliciter M. Roudet d'avoir entrepris de la réaliser. Il est utile que les résultats acquis en matière de phonétique par les divers moyens d'observation dont disposent les linguistes soient résumés, disposés avec clarté et rendus abordables, surtout maintenant où la phonétique tend à reprendre dans l'étude du langage la place qui lui revient et n'apparaît plus, ainsi qu'elle l'a fait pendant un certain temps, comme l'essentiel de la linguistique. M. R. qui est un phonéticien averti en même temps qu'un linguiste et qui s'est fait connaître avantageusement par des études de phonétique instrumentale originales devait être naturellement tenté par l'entreprise et était, à ce qu'il semble, bien armé pour la mener à bonne fin.

Mais il ne faut pas se dissimuler que la tâche est délicate. L'abondance et la diversité des renseignements d'une part, d'autre part la variété des sciences et des procédés qui interviennent dans les recherches, exigent un effort de coordination, une maîtrise des sujets difficiles à atteindre. Certaines données essentielles ne doivent jamais être perdues de vue et veulent être poursuivies avec rigueur. C'est ainsi que, comme M. R. le dit avec précision au début de son livre (p. 3), la phonétique est une branche de la linguistique, et si elle étudie les sons par lesquels s'exprime la pensée, elle ne les considère qu'*en tant que phénomènes linguistiques.* Il suit de là que dans un manuel de phonétique il faut que ce mot soit pris de façon constante dans la même acception et que tous les faits phonétiques soient envisagés en tant qu'éléments du langage. M. R. n'y a pas toujours réussi ; si l'on examine par exemple ce qu'il dit du mot et de sa réalité, sur laquelle il professe d'ailleurs une opinion qui nous paraît fort correcte, on constate qu'il en affirme l'existence à propos des images

verbales (p. 40), qu'à propos de la décomposition du discours en ses éléments (p. 63 et suiv.) il la reconnaît franchement dans l'analyse grammaticale, à un degré moindre dans l'analyse logique, mais encore dans l'analyse psychologique où interviennent maintenant des images verbales autres que celles qui répondent à des mots, qu'il la nie enfin dans l'analyse phonétique ; celle-ci est devenue étrangère à la linguistique. Ainsi encore lorsqu'il est question de la combinaison des sons parlés (p. 168) : les phonèmes ne sont plus considérés en tant que phénomènes du langage. Il en est tout autrement au paragraphe 135 (p. 259 et suiv.), où se trouvent exposés quelques arguments définitifs établissant l'existence *phonétique* du mot.

Cet exemple dénonce un manque de rigueur qui est réel dans le manuel de M. R. et qui apparaît aussi dans le détail. Personne, assurément, ne demandera à M. R. d'être ni un sanskritiste, ni un helléniste ; mais il aurait dû veiller à la correction de ses citations et de ses renseignements. La phonétique des Prātiçākhyas est de l'orthoépie traditionaliste : il s'agit pour leurs auteurs de conserver et de perpétuer la parole sacrée jusque dans ses moindres nuances de prononciation (cf. p. 12). L'alphabet de transcription dont use une partie des orientalistes et qui a été arrêté au Congrès de Genève ne saurait figurer à aucun titre parmi les « systèmes d'écriture phonétique » ; il s'agit d'un système de translitération mécanique d'un alphabet spécial en caractères latins (p. 56). Il est à noter d'ailleurs que M. R. qui fait l'éloge de cette transcription ne s'y conforme pas : il écrit *ś* pour *ç* (p. ex. pp. 12 et 70), *ē* pour *e* (p. 12 ; p. 181, note 1), mais, il est vrai, *o* (p. 71) Il est regrettable aussi que M. R. ait laissé subsister (p 107-8) que le digamma a disparu complètement des dialectes grecs dès le cinquième siècle ; ou encore que le *g* allemand soit devenu fricatif dans l'Allemagne du Nord, alors qu'il s'agit probablement d'une substitution de son (p. 148) ; ou bien encore que l'harmonie vocalique est uniquement un cas particulier de vélarisation ou de palatalisation que l'on rencontre dans *toutes* les langues ouralo-altaïques. Pour ce qui est des langues mo-

dernes, citées de préférence par M. R., on remarquera de même que l'allemand n'est pas défini et que *äu* est écrit *aü* (pp. 113, 114)[1].

Un autre trait vient fortifier l'impression que l'on a en lisant le livre de M. R., que l'auteur ne domine pas entièrement sa matière et ne la régit pas : la critique ne s'y exerce pas ainsi qu'il convient dans un traité scientifique. Quelqu'élémentaire que l'on conçoive un manuel scientifique, il est indispensable de n'y admettre que des notions définies avec précision et de rendre compte avec exactitude de la portée et de la nature des méthodes ou procédés: or cela n'a pas été fait par M. R., au paragraphe 11 par exemple, où la phonétique expérimentale est donnée comme la seule voie où la phonétique puisse faire désormais des progrès marqués et comme le moyen de découvrir les *causes* des changements phonétiques[2]. Les *méthodes* de recherches dont il est question au paragraphe 43 sont, en réalité, des procédés plus ou moins ingénieux. A propos du palais artificiel (p. 80) il n'est pas examiné si l'abaissement de la voûte palatale qu'entraîne son usage ne modifie pas forcément le contact de la langue. Enfin l'appareil enregistreur, souvent cité et invoqué, n'est nulle part caractérisé et les causes d'erreurs qui lui sont inhérentes ne sont signalées nulle part.

Pour finir nous dirons que le titre du livre de M. R. « Eléments de phonétique générale » ne nous paraît pas tout à fait juste: phonétique générale n'est pas phonétique en général ni phonétique dans son ensemble. Le mot « éléments » lui-même ne convient pas exactement au manuel de M. R. : on y trouve, en effet, plus et mieux que des notions élémentaires. M. R. qui a fait, comme on l'a dit déjà, des observations précises et ingénieuses, en a enrichi son livre. Ainsi, tout ce qui concerne les variations du débit et de la pression de l'air et leurs relations avec la hauteur, l'intensité, etc., repose sur ses recher-

1. Les paragraphes 30 et 31 sur les centres d'association et les aphasies ne sont pas à jour.

2. On regrettera de ne pas trouver dans ce chapitre le nom de M. Marey.

ches personnelles, à peu de chose près. Enfin bien des descriptions empruntent une netteté et un accent nouveau au fait que M. R. les a notées, pour ainsi dire, sur le vif.

R. Gauthiot.

Minnesskrift utgifven af *Filologiska Samfundet i Göteborg på tioårsdagen af dess stiftande den 22 oktober 1910*. Göteborg (Wettergren et Kerber), 1910, in-8, viii-128 p. (*Göteb. Högsk. Arsskr.* xvi, 2).

Ce recueil publié pour fêter le dixième anniversaire de la fondation de la Société philologique de Göteborg et qui fait en même temps partie des publications de l'Ecole supérieure de Göteborg comprend plusieurs articles relatifs à la linguistique et doit être signalé ici. On y trouvera :

J. Vising. *Deux étymologies françaises* (*wivre, guivre* et *guètres*). P. 1-6.

E. Hellquist. *Om ordet* nippertippa *och likartade bildningar*. P. 13-18.

C. O. Koch. *Ein altdeutsches Glossar* (ms. Berlin, Lat. 73, 8). p. 19-27.

V. Lundström. *Botaniska lexika från den grekiska medeltiden*. P. 42-52.

E. Strömberg. *Zur Geschichte des starken Präsens im Neuhochdeutschen*. P. 53-62.

W. Cederschiöld. *Orden* grina, gren *och* grind. P. 71-75.

E. Bjorkman. *Några namnstudier*. P. 76-81.

E. Wadstein. *Eine altlateinische Bestätigungsformel im Hildebrandsliede*. P. 86-91.

H. Pipping. *Fsv.* biltogher. P. 106-108.

O. Lagercrantz. *Ein lateinisches Gesetzeswort* (*sirempse*). P. 114-117.

E. Lidén. *Ett bidrag till nordisk ordhistoria* (isl. mod. *kvos*, norv. *kaus*, etc.). P. 118-122.

G. Danell. *Runömålets* flan, *finlnsvenskt* flade. P. 123-128.

On voit quelle est la variété de cette série de notes.

A. Meillet.

K. Brugmann und B. Delbrück. — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprache.* 2ter Band, 2ter Teil, 2te Lieferung, von K. Brugmann. Zweite Bearbeitung, Strassburg, Trübner, 1911, xxii + 568 p., in-8°.

M. Brugmann poursuit la mise au point et la publication de la seconde édition du *Grundriss* devenu classique avec une admirable régularité. Moins de deux ans après le premier fascicule, voici le second de la deuxième partie du tome II qui paraît. Comme les volumes qui l'ont précédé, le dernier venu mérite pleinement les éloges qui ont paru dans ce même *Bulletin* (t. XV, p. xxviij et t. XVI, p. lxix) et qui pour se répéter ne deviennent aucunement banaux ni machinaux : c'est, au contraire, un rare mérite pour une œuvre d'aussi longue haleine et si variée, que de ne pas fléchir et de rester constamment un exposé riche et clair, précis et complet.

Le dernier volume apporte d'ailleurs un changement important à l'ordonnance de l'ancien *Grundriss*. Ainsi que le faisait prévoir le plan que M. B. avait adopté dans la rédaction de son *Abrégé de grammaire comparée,* ce qui concerne l'emploi des cas a été détaché de la syntaxe pour être joint à la morphologie. M. B. s'est mis d'accord avec M. Delbrück pour supprimer les deux premiers volumes, parus en 1893 et 1897, de l'ancienne *syntaxe* et pour en répartir la matière dans la *morphologie*. Dans le dernier fascicule il est donc traité de la signification des nombres, singulier, pluriel et duel ; — de la valeur des cas et de leur emploi ; — de l'adjectif ; — de la forme des adverbes et des prépositions et de leur rôle, c'est-à-dire en réalité de

ce que nous appellerions les mots invariables (sauf les particules). Nous ne pouvons que louer la distribution nouvelle adoptée par M. B. : les cas sont proprement définis par leurs emplois ; ils n'ont pas de sens en dehors d'eux et M. B. a raison de se refuser (§ 449-450) à en donner des définitions abstraites.

Il va de soi que M. B., conséquent avec lui-même, continue son œuvre dans le sens dans lequel il l'a commencée: il lui garde donc son caractère de répertoire et évite, comme auparavant, l'esprit de système et les constructions rigoureuses. On n'en donnera donc qu'un exemple en passant : à la page 652 et suivantes où il est traité de l'adjectif et de ses relations avec les autres classes de mots en indo-européen, la motion est simplement rappelée d'un mot et d'un renvoi au premier fascicule de la seconde partie, alors que la propriété de changer de genre et de s'accorder est proprement le caractère distinctif de l'adjectif.

Une préoccupation qui s'accuse dans les derniers travaux de M. B. et dans ses nouveaux volumes du *Grundriss* est celle de la psychologie et surtout de la psychologie « individuelle ». Il est significatif que les renvois aux ouvrages connus de M. Paul et surtout de M. W. Wundt apparaissent fréquemment. Mais M. B. lui-même s'attache à donner des faits du langage des explications et des commentaires psychologiques. Il aime à montrer au moyen d'exemples pris aux langues modernes et surtout à l'allemand, ainsi qu'il est naturel, ce qui se passe et ce qui a dû se passer dans tel ou tel cas dans l'esprit des sujets parlants. On peut s'en rendre compte aisément en étudiant, par exemple, les pages consacrées dans le nouveau volume au duel. Le rôle de mots tels que *ambō* *ἄμφω* *ubhaú* sur la disparition du duel y est expliqué psychologiquement et il y est insisté sur la relation entre le concept du duel et son expression morphologique. La conclusion est que pour M. B. la suppression du duel qui s'est produite on peut dire dans tous les dialectes indo-européens à des dates variées relève le plus souvent de processus psychologiques généraux, dans quelques cas d'altérations phonétiques. Du coup il n'y a plus de place

pour des faits du genre de celui qui a été mis en relief par M. Meillet, savoir l'absence du duel chez les civilisés, sa présence assez générale chez les peuples dits « sauvages ».

On notera avec satisfaction la place faite au celtique et à l'arménien, grâce d'ailleurs aux travaux de MM. Thurneysen, Vendryes et A. Meillet, que M. B. a dépouillés avec grand soin.

R. Gauthiot.

O. Schrader. — *Die Indogermanen.* Leipzig (Quelle u. Mayer), 1911, in-8, 165 p. (Collection Wissenschaft und Bildung).

Petit volume de vulgarisation, clairement et agréablement écrit par un savant dont la compétence est indiscutée, et qui a fait plus que personne pour unir les données linguistiques aux données historiques et aux données archéologiques. A cet effort M. S. a perdu en précision sur tous les domaines, et la façon un peu approximative dont il traite les faits linguistiques est parfois choquante. Ainsi, le chapitre intitulé *Stamm und Volk* est très joli et semble juste au fond ; mais les faits linguistiques cités le sont d'une façon trop souvent peu exacte : le rapprochement de gr. πλῆθος avec lat. *plēbēs* est lointain, celui de all. *Leute* avec got. *liudan* « croître », arbitraire, la forme *tōtā* est seulement ombrienne (l'osque dit *touto*) et rien ne prouve que ce mot, propre à l'indo-européen occidental, soit parent du lat. *tumeō* (auquel M. S. prête gratuitement un *u* long) et citer skr. *ārya nāma* « Arischer Name », est purement barbare ; tout cela dans la seule page 113. Mais ces agaçantes petites inexactitudes n'enlèvent au fond rien à l'intérêt de ce bref exposé de l'état actuel de la question indo-européenne.

A. Meillet.

R. Dussaud. — *Les civilisations préhistoriques dans le bassin de la mer Égée.* Études de protohistoire orientale. Paris (Geuthner), 1910, in-8; viii-314 p., avec 207 gravures et 2 planches hors texte.

L'une des plus graves lacunes dans les données dont on dispose pour faire l'histoire des langues indo-européennes, est que l'on connaît peu ou que l'on ne connaît pas les langues des peuples qui peuplaient les pays où se sont établies les diverses langues de la famille, et que l'on ne sait rien des conditions dans lesquelles les populations de langue indo-européenne ont établi leur domination. En ce qui concerne le grec, on entrevoit qu'il s'est établi dans un domaine où dominaient des langues apparentées à celles de l'Asie Mineure occidentale. Au moment où sont arrivés les « Hellènes » (pour employer le nom classique, sûrement impropre à cette date), il existait dans la Méditerranée orientale, et surtout en Crète, une civilisation très avancée, originale, entièrement distincte de la civilisation grecque classique, qui en est séparée par un long moyen âge. A défaut de la langue, dont les vieux textes crétois non déchiffrés gardent et garderont sans doute longtemps le secret, M. Dussaud qui a étudié de près les monuments, et surtout ceux de Cypre, expose quelle était, d'après l'état actuel des trouvailles, la civilisation dans la Méditerranée orientale durant le second millénaire avant l'ère chrétienne. Ce travail d'ensemble, qui permet de se faire une idée générale de la question, sera le bienvenu pour les linguistes auxquels il épargnera de longues recherches dans des travaux d'archéologie.

Une vue curieuse de M. D., sur laquelle il convient d'attirer l'attention, est celle qui est relative aux origines de l'alphabet grec. M. D. croit que l'alphabet phénicien et l'alphabet grec auraient été tirés indépendamment d'un alphabet syllabique égéen. Les noms des caractères grecs seraient dus à un rapprochement secondaire de l'alphabet grec avec l'alphabet phénicien. L'hypothèse est risquée ;

mais on doit reconnaître que l'influence de la civilisation et du vocabulaire phéniciens sur le monde grec ancien apparaissent de plus en plus faibles au fur et à mesure que l'histoire du monde égéen durant le second millénaire avant notre ère se précise. On sait que le nombre des mots du grec ancien sûrement empruntés au sémitique est dérisoirement petit.

A. Meillet.

Wörter und Sachen. — *Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach- und Sachforschung.* — Herausgegeben von R. Meringer, W. Meyer-Lübke, J.-J. Mikkola, R. Much, M. Murko ; Band II, Heidelberg, C. Winter, 1910-1911, 239 p. in-4.

Le programme et le caractère de ce périodique nouveau ont été signalés dans le volume précédent du *Bulletin*, p. lxxv et suiv. Ils n'ont changé ni l'un ni l'autre et il n'y a rien à ajouter sur ce point à ce qui a été dit déjà ; les collaborateurs aussi sont, en partie, les mêmes que pour le premier volume.

Les deux difficultés qui ont été signalées par M. A. Meillet en 1909 ont subsisté : dans ce tome, comme dans le premier, on voit partout que le cadre indo-européen de la revue ne recouvre presque jamais une communauté de civilisation et que les mémoires portent plus souvent soit sur les *Wörter,* soit sur les *Sachen,* que sur les *Wörter und Sachen.*

L'article de M. Th. Bloch sur les mots sanskrits *uḍupa, ṛṣi* et *gardabhá* qui ouvre le recueil, n'est pas fait pour prédisposer favorablement le lecteur. Il manque trop de précision et de méthode. Mais il est suivi de trois grands mémoires intéressants de MM. Fr. Kaufmann, O. Behaghel et M. Murko, tous déjà connus comme germanistes ou slavisant. Dans le premier (*Altdeutsche Genossenschaften*), M. Kaufmann propose d'interpréter comme

termes corporatifs un certain nombre de mots allemands et germaniques, dont le sens précis était resté généralement indéterminé jusqu'ici. L'idée est certainement juste en une très large mesure. Il n'y a pas lieu de s'arrêter sur les préliminaires de M. K. qui prend parti pour une interprétation « sociologique » des faits historiques et combat la théorie individualiste de M. H. Paul. La position de l'auteur est louable, mais sa doctrine est imprécise ; il ignore les travaux de l'école sociologique dont le chef est M. Durkheim et s'appuie, par exemple, sur MM. Wundt et Eduard Meyer. On doit noter en revanche comment il rend compte de certains rapprochements et de certaines formations de mots au moyen de faits sociaux, définis pour une bonne part à l'aide de l'ouvrage de M. Gierke (*Genossenschaftsrecht*).

Le mémoire de M. O. Behaghel (*die deutschen Weiler-Orte*) porte sur l'origine très controversée des noms de lieux en *-weil* et *-weiler* qu'il ramène à des originaux romans *uilla, uillare* et *uillarium*. Sa thèse est développée avec le plus grand soin et nous paraît établie de façon très solide. L'idée qu'exprime M. B. au sujet de l'origine des substantifs, allemand *weiler* et germanique **rīks* qui seraient l'un et l'autre abstraits de noms propres empruntés est très séduisante. — M. Murko dans un long travail (*das Grab als Tisch*) de caractère nettement ethnographique, traite de la coutume des repas mortuaires sur les tombes chez les Slaves. Son étude se rattache à des articles précédemment parus de MM. Strzygowski et Meringer et contient une grande quantité de matériaux utiles, et des illustrations intéressantes. Il constitue un beau témoignage sur la ténacité des traditions païennes chez les Slaves et dans l'Église grecque. Il se termine par la collection des termes techniques relatifs aux coutumes décrites : il est intéressant de voir que tandis que les usages sont antérieurs au christianisme pour une bonne part, les mots sont étrangers et d'origine ecclésiastique. Il s'est produit pour le vocabulaire le même phénomène que pour la plupart des dates des fêtes : le fonds s'est maintenu, le vêtement a changé.

Le second fascicule s'ouvre aussi par un article de caractère ethnographique : *Eine isländische Mahrensage* de M. v. Unwerth. La grammaire n'entre en ligne que pour la détermination de l'étymologie de v. isl. *mǫrn* « cauchemar » où M. v. U. voit un ancien thème en *-u-*, élargi au moyen d'un suffixe *-n-*. — En revanche l'article de M. J. Kalima, *Alte Berührungen zwischen finnisch-ugrischen und slavischen Sprachen* est de pure étymologie. Il est consacré à établir l'origine finno-ougrienne de russe *sani* et *narty* « traîneau » ; la chose est probable pour le premier qui est ancien, certaine pour le second qui est récent ; mais le moment culturel ne se montre nulle part. — Viennent ensuite des contributions de M. Riegler (*Zwei mythische kernamen*), de Mme A. Sperber (*Zur Animalisierung von Gegenständen*) et M. R. Hartmann (*Zum Problem des tischförmigen Grabstiens*).

M. Jacobsohn propose, dans un article intéressant (*Lat.* vibia = γέφυρα) de ramener *uibia* « poutre » à **gʷebhia* et de le rapprocher ainsi de gr. γέφῡρα « pont ». C'est de la pure étymologie. — M. Ułaszyn (*Zur Semasiologie von slav.* **rǫkā, lit. ranka* « *Hand* ») aborde et soutient l'étymologie courante de *ranka*, contre l'explication proposée par M. Mikkola : *rankà* remonterait bien à **ronkā* « la ramasseuse, la preneuse » et non **wronkā* « la recourbée ». A cet effet, il cite un certain nombre de dénominations argotiques de la main dérivées de mots signifiant « prendre, saisir » et en général de termes désignant les fonctions de la main. Ses données manquent un peu de précision ; le français *abatis*, par ex., n'est aucunement un nom d'instrument : il désigne à l'origine les pattes, ailerons, cou et tête des volailles apprêtées, les parties « abattues » et a été employé secondairement à désigner les membres et plus spécialement les bras et les mains de l'homme. Mais surtout M. U. n'a pas considéré qu'il y a une différence profonde de nature entre l'origine de dénominations argotiques, qui visent simplement à être plus ou moins inintelligibles et qui sont d'ailleurs techniques (presque toutes signifiant en réalité « la voleuse ») et celles des mots divers qui dans les dialectes indo-euro-

péens servent à désigner la main. Dans ce dernier cas il s'agit, le plus souvent, d'une interdiction religieuse ancienne portant sur l'emploi du nom propre de la main.

Le volume se termine par des étymologies sardes (*Sardische Etymologien*) de M. L. Wagner, et des notes étymologiques pures et simples de MM. Holthausen, Ettmayer et Mikkola.

R. Gauthiot.

G. Holbrooke. — *Âryan Word-building*, New-York (Knickerbrocker Press), 1910, in-8, xii-442 p.

Sans aucune valeur. L'auteur ne connaît pas les premiers éléments de la grammaire comparée. A la première page, on voit skr. *pibāmi* et *pivāmi* tenus pour des formes distinctes et irl. *pithim* rapproché de skr. *pītaḥ* !

A. Meillet.

M. van Blankenstein. — *Untersuchungen zu den langen Vocalen in der ē-Reihe*. Ein Beitrag zur Lehre des indogermanischen Ablauts. Göttingen (Vandenhoeck und Ruprecht), 1911, in-8, [iv-]165 p.

La théorie du vocalisme indo-européen a été bien négligée depuis le livre de M. Hirt. Voici enfin un nouveau travail sur la question, qui est une thèse de Leyde, mais il ne sort pas de l'école de Leipzig ; dans le bref avant-propos de la thèse, écrit en néerlandais, l'auteur se réclame de MM. Uhlenbeck, Pedersen et W. Schulze. La jeune école de Leipzig — et surtout MM. Streitberg et Hirt — a eu le grand mérite de chercher à poser une théorie générale du vocalisme qui, embrassant la théorie déjà posée par M. F. de Saussure, tiendrait compte des

faits que celle-ci n'avait pas encore réduits à des formules simples. Il reste de cet effort un progrès considérable à plusieurs égards. Mais la doctrine d'ensemble n'a pas paru solide; elle n'a pas convaincu, et, même dans le groupe de Leipzig, il semble que l'on ait renoncé soit à la compléter, soit à la démontrer plus complètement, soit à en tirer des conséquences nouvelles. L'étude de M. van Blankenstein est en pleine réaction contre cette doctrine, et avec raison. Le tort de la jeune école de Leipzig a été de mettre au premier plan la théorie phonétique des alternances vocaliques indo-européennes. Or, comme ces alternances étaient déjà fixées à l'époque de l'indo-européen commun, on n'a aucun moyen de voir comment elles se sont développées; on ne peut faire à ce sujet que des hypothèses qui échappent à toute vérification. Là était le vice essentiel de ces recherches; et il n'y aurait lieu de les reprendre que le jour où l'on aurait reconnu définitivement la parenté de l'indo-européen avec quelque autre groupe de langues, où par suite il serait possible de reculer par la comparaison l'étude des langues indo-européennes de quelques siècles dans le passé. Les recherches sur le vocalisme indo-européen ne seront tout à fait saines que le jour où l'on aura compris que la question des alternances vocaliques indo-européennes n'est pas, *en l'état actuel des données,* une question de *phonétique historique,* mais *uniquement* une question de *morphologie.*

A ce point de vue, l'étude de M. v. B. marque un progrès; mais l'auteur, qui, dans tout le cours de son exposé, se tient scrupuleusement aux faits attestés, se laisse aller dans ses conclusions à l'espoir de faire la théorie des origines des alternances. Espoir chimérique tant qu'on n'aura d'autres données que les faits indo-européens à expliquer.

M. v. B. a relevé les exemples du degré long dans la série *ĕ,* c'est-à-dire dans la principale série des types vocaliques indo-européens. Il énumère d'abord les racines indo-européennes qui comprennent des formes du degré long, puis il reprend les mêmes faits dans chacune des langues indo-européennes et conclut par quelques observations sur l'usage du degré long dans certains types

grammaticaux. Incidemment, il est amené à refuser toute valeur à la loi dite de Brugmann sur le traitement indo-iranien *ā* de i.-e. **ŏ*.

Il est à regretter que M. v. B. ait fait son énumération en se plaçant au point de vue des racines qui présentent le degré long, et non au point de vue des types grammaticaux. Il a été obligé de faire un choix, nécessairement un peu subjectif, entre les étymologies proposées, comme il le dit lui-même, et dès le principe son travail a par là une part d'arbitraire. En partant de chacun des types grammaticaux, il aurait évité d'attribuer à certaines formes une valeur probante qu'elles n'ont pas. Il est surtout très choquant de voir les longues radicales des itératifs slaves revenir à chaque instant, alors que notoirement l'itératif est en slave une catégorie productive, et que des voyelles développées en slave même ont reçu des allongements (type *-bĭrati* : *-birati*) ; les longues des itératifs slaves prouvent dans leur ensemble, mais chaque exemple pris isolément est *absolument* dénué de valeur probante, et v. sl. *pro-badati* ne prouve à aucun degré que la racine * *bhedh-* ait eu en indo-européen un degré long. La même observation s'applique au type de causatif-itératif indo-iranien de skr. *bhārayati* : M. v. B. n'hésite pas à utiliser des formes qui, comme celle-ci, ne sont même pas védiques et apparaissent seulement en sanskrit classique ; le zd *bārayeiti* ne prouve pas davantage ; seul le type indo-iranien de cette formation dans son ensemble est à retenir. Et ainsi, à des degrés divers, de plusieurs autres cas. Il pourrait être utile de discuter de près certains exemples qui portent en eux-mêmes des garanties d'antiquité. Mais, en principe, on ne peut accorder aucune valeur probante à un exemple isolé d'un type grammatical productif. Or, le plan suivi par M. v. B. le conduit à commettre à chaque instant cette faute essentielle de méthode, faute qui ne lui est pas particulière et qui vicie presque à chaque page la plupart des travaux de grammaire comparée.

Une forme n'est utilisable en grammaire comparée qu'après qu'on en a fait l'histoire. Par exemple, dans la

famille de **ped-* « pied », il y a quantité de voyelles longues ; mais il y a de grandes chances pour que toutes procèdent de la longue du nominatif singulier : got. *fotus* est un compromis entre la forme du nominatif **pōts* (cf. dor. πῶς, chez Hesychius) et celle de l'accusatif singulier, attestée par gr. πόδα, arm. *otn* avec *ŏ* ; le latin, qui a généralisé le timbre *e*, a aussi l'opposition de *pēs, pĕdem*. En somme, got. *fotus* contribue simplement à prouver que le nominatif singulier des mots de cette forme avait en indo-européen une voyelle longue.

Les formes d'une même langue doivent être examinées dans leur ensemble avant d'être rapprochées de celles des autres langues. Par exemple, de la racine **sed-*, le slave n'offre guère que des formes à voyelle longue ; il y a là un fait à expliquer dans son ensemble, et l'on ne saurait faire état de la longue de chacune des formes isolément, même si chacune comporte une explication. Une étude attentive de la racine montrerait du reste aisément que plusieurs des formes slaves s'expliquent : *saditi* répond à des formes indo-iraniennes, skr. *sādáyati*, zd *nišāδayōiš* (2e pers. opt.), v. p. *niyašādayam* qui, appartenant à un type productif, ne prouvent rien en particulier pour cette racine, et, ce qui serait plus curieux, à irl. *sāidim* (mais M. v. B. est-il sûr de cette forme ? où est la preuve de la longue ? M. Thurneysen ne paraît connaître que *saidim* avec *ă*). La forme *saditi* s'explique en tout cas.

sěždą, sěděti serait assez surprenant *a priori* ; mais on s'explique bien un vocalisme *ē* dans un présent tel que lit. *sė́dmi*. Le védique en aurait-il une trace dans l'énigmatique *sādádyonim* R̥ V., V, 43, 12 ? M. Oldenberg, dans son commentaire, signale l'étrangeté de cette forme sans se prononcer de manière décisive ; M. Wackernagel, *Aind. Gramm.*, II, 1, p. 318, mentionne cet ἅπαξ sans le discuter. Or, on sait par le cas de v. sl. *viždǫ*, en regard de l'impératif *viždĭ*, que le présent slave en *-i-* a pris en partie la place des présents athématiques presque entièrement éliminés du slave. Si donc *sěždǫ* indique quelque chose, c'est qu'il a existé un présent **sēd-mi*, comparable à **ēd-mi*.

Un dérivé ne prouve rien quand on sait de quelle

forme il est tiré et que le vocalisme concorde avec celui des primitifs ; il est étrange de citer lat. *rēgius* et *rēgīna* avant *rēx*, comme le fait M. v. B. p. 116 et d'attribuer à la correspondance de *rēgius* avec skr. *rājyáḥ* (dont le dictionnaire de Saint-Pétersbourg cite un seul exemple, pris dans un brâhmaṇa) une importance particulière, comme il est fait p. 117 et déjà p. 50. Incidemment, on notera que l'irl. *rīge* « royaume » n'est pas un thème en *-ion-*, comme il est enseigné p. 50 et 117, mais un thème en *-yo-*, exactement comparable à skr. *rāj(i)yám*. Le seul fait intéressant pour le vocalisme dans tout cela est l'existence d'un thème **rēg₁-* « roi », sans alternance vocalique connue, attesté par l'accord du sanskrit, du celtique et du latin.

On voit que M. v. B. n'a pas posé avec précision les questions fondamentales :

1° Quel est l'emploi du degré long dans chacun des types morphologiques de chacune des langues indo-européennes ?

2° Ce premier problème résolu, et les langues étant rapprochées, non pas forme à forme, mais système à système — sauf en ce qui concerne les mots isolés, — quel était en indo-européen l'emploi du degré long dans chaque type morphologique ?

3° Comment est-on passé de l'état indo-européen à l'état attesté dans chacune des langues ?

Il était licite, et même sage, de limiter le sujet étudié, de se borner à l'examen ou de certains types morphologiques ou de certaines langues ; mais il ne l'est pas de prendre les formes toutes brutes, sans en faire la critique, sans en suivre l'histoire. On voit mal ce que le travail de M. v. B. tel qu'il se présente ajoute aux théories déjà établies.

Ceci dit, il serait injuste de ne pas reconnaître que M. v. B. a fait un sérieux effort, et réussi, pour rassembler les formes longues des éléments radicaux, et que ses conclusions, sans être très neuves, paraissent assez correctes. Mais on se demandera pourquoi il s'est limité aux éléments radicaux : l'*ō* de skr. *pắt* = dor. πῶς est-il d'autre nature

que celui de skr. *nápāt* = lat. *nepōs*? Quoi qu'il en soit, on aura là un recueil de faits commode.

Voici quelques remarques de détail : P. 145, il aurait convenu de rappeler skr. *hā́rdi* près de gr. κήρ, arm. *sirt*, etc. — P. 12, les mots « asl. *dly*, g. *delŭva* » sont assez malheureux. — P. 18, arm. *iž* a tout autant de chances d'être apparenté à gr. ὄφις qu'à gr. ἔχις. — P. 19, le *-ul-* de arm. *kul-* rappelle beaucoup lat. *gula* ; il doit s'agir d'une forme spéciale à *u* de i.-e. *° *l* ; de même dans *kur*, cf. lat. *gurges*, lit. *gurkt̃ys*, etc. — P. 33, ce n'est pas sous la racine de κεραΐζω, mais sous celle de lit. *skiriù* « je sépare » que devait être cité arm. *çrem* « je disperse », et l'on sait que la voyelle tombée entre *ç* (représentant **sk*) et *r* est *i*, sans doute issu de *ē*, car on a le mot *çir* « dispersé » ; c'est un bon exemple à joindre à la petite liste de la p. 119. Il y faudrait joindre aussi *threl* « pétrir » dont M. v. B. ne parle pas sous la racine **ter-* (plutôt **terə-*) et qui suppose sans doute **thir* (mais cf. Lidén, *Arm. Stud.*, I, p. 108). — P. 101, l'intonation douce de *gũdas* et *gõdas* (près de *gedù*, dont M. v. B. les sépare, sans doute à tort), de *prõtas* (près de *prantù*, *pràsti*), *nũmas* (près de lett. *nemu*) n'inquiète pas M. v. B., bien qu'il la mentionne p. 28 ; il est curieux qu'elle apparaisse surtout là où le baltique a conservé des formes à voyelle brève dans d'autres représentants de la racine ; pour la racine **stheg-*, où le baltique a généralisé la longue, on a *stógas* en face de *stẽgiu*. — Les étymologies employées sont parfois défectueuses, ainsi le rapprochement de arm. *šel* avec gr. σκολιός. — On voit mal pourquoi les mots védiques sont cités tantôt avec et tantôt sans accent.

Pour terminer sur une critique générale, on regrettera que M. v. B. fasse abstraction de la distinction entre les racines monosyllabiques et les racines dissyllabiques. Quoiqu'on pense des vues de M. Hirt sur l'absence totale du degré long dans le premier élément des racines dissyllabiques du type **terə-*, **trē-*, il est certain que le degré long est relativement rare en ce cas, et c'est un fait de première importance que M. Hirt a eu raison de mettre en évidence. Les défauts éclatants du livre de M. Hirt ne doi-

vent pas y faire méconnaître les résultats solides et durables.

A. Meillet.

Mélanges d'indianisme offerts par ses élèves à M. Sylvain Lévi le 29 janvier 1911, à l'occasion des vingt-cinq ans écoulés depuis son entrée à l'École pratique des Hautes-Études. — Paris, Leroux, 1911, III + 345 p., in-8.

M. Sylvain Lévi n'est pas un linguiste et dans l'enseignement extraordinairement fécond et vivant qu'il donne maintenant depuis vingt-cinq ans passés c'est l'indianisme entier, l'étude de l'Inde chez elle et au dehors qui est seule en jeu. Mais on sait que les textes védiques intéressent autant la grammaire comparée que la philologie hindoue; on sait aussi que plus récemment l'Inde a été dépouillée de son apparence de monotonie et d'immobilité et que la linguistique a profité au moins autant que toute autre science des découvertes qui ont révélé ses développements variés et des enquêtes qui ont mis au jour sa diversité. Or, sur ce point, M. S. L. a été un promoteur.

D'ailleurs les membres de la Société savent quel intérêt M. S. L., leur confrère, porte personnellement à la linguistique, ainsi qu'à toute discipline qui touche au domaine immense qu'il domine ; ils ne s'étonneront pas trop qu'un bon tiers des mémoires qui composent les *Mélanges* (exactement huit sur vingt-trois) soient de grammaire comparée. Ce sont les suivants, dont seuls nous avons à nous occuper ici :

J. Bloch, *Sur quelques transcriptions de noms indiens dans le Périple de la mer Erythrée* (p. 1-16) ; M. J. B. étudie les mots hindous cités dans le *Périple* et examine quelles sont les conclusions qu'il est possible d'en tirer sur l'état des langues parlées dans l'Inde à la date du Périple.

A. Cuny, *Sanskrit védique : apāṣṭháḥ* (p. 79-83) ; étymologie du mot qui est rapporté à la racine *aç-*.

A. Ernout, *Skr. çraddhā, lat. crēdō, irl. cretim* (p. 85-

89) ; examen de quelques points de détails touchant le rapprochement de ces trois mots.

R. Gauthiot. *Paonano Pao* (p. 111-120) ; étude sur l'extension du titre perse « roi des rois » et sur l'influence de sa forme.

M. Grammont, *La métatèse en pali* (p. 65-78) ; chapitre nouveau ajouté aux recherches de M. G. sur la métathèse en général ; les exemples palis sont particulièrement nombreux.

M. et Mme Marouzeau, *Sur les formes et l'emploi du verbe « être » dans le Divyāvadāna* (p. 151-158) ; étude sur l'emploi et la répartion des formes tirées des racines *as-* et *bhū-* dans le texte indiqué.

A. Meillet, *La finale -uḥ de skr. pitúḥ, vidúḥ, etc.* p. 17-33) ; détermination de la valeur exacte de la finale *-uḥ* en tant qu'elle repose sur un élément originel contenant *r* et explication du traitement de *-r̥* à la finale.

J. Vendryes, *Le type verbal en -ske/o- de l'indo-iranien* (p. 173-182) ; M. V. montre que le suffixe de *gacchati* par exemple est secondaire et sert simplement à former des présents thématiques.

R. Gauthiot.

Bruchstücke buddhistischer Dramen herausgegeben von H. Lüders. Berlin (G. Reimer), 1911, in-8, [v]-89 p. et 6 planches (*Königliche preussische Turfan-expeditionen. Kleinere Sanskrit-texte,* Heft 1).

Les trouvailles faites en Asie Centrale élargissent et renouvellent nos connaissances de la manière la plus imprévue. On sait tout ce que la linguistique leur doit déjà ; deux dialectes d'une langue indo-européenne jusqu'ici inconnue, le « tokharien », dont MM. Sieg et Siegling ont donné un premier aperçu (les textes de la mission Pelliot déchiffrés par M. S. Lévi commencent à paraître en ce moment dans le *Journal asiatique*) ; une langue indo-

iranienne non moins inconnue ; un dialecte iranien dont on connaissait l'existence, mais dont on n'avait rien, le sogdien et que M. Andreas a su heureusement identifier (les textes longs et importants de la mission Pelliot, déchiffrés par M. Gauthiot, doivent commencer à paraître en 1912) ; des textes en deux dialectes pehlvis, admirablement édités par M. F.-W.-K. Müller, l'un du Sud-Ouest, dont la graphie a confirmé et complété les vues de Hübschmann, l'autre du Nord à peu près inconnu jusqu'ici ; des quantités de vieux turc ; pour l'Inde, des textes en moyen indien de formes très diverses ; sans parler des textes qu'on ne peut encore déchiffrer.

Les deux drames hindous dont de menus fragments rapportés par M. von Le Coq ont permis à M. Lüders de donner une idée grâce à une méthode philologique rigoureuse appliquée avec une patience et une ingéniosité admirables, laissent entrevoir une forme des prākrits littéraires plus ancienne que toutes celles qu'on possédait, et bien différente. Il s'agit de deux drames bouddhiques, antérieurs de plusieurs siècles aux drames classiques, et dont un colophon trouvé après coup permet d'attribuer au moins l'un à l'illustre poète Açvaghoṣa. Comme les drames classiques, ces drames sont composés partie en sanskrit, partie en divers prākrits. Le sanskrit, transmis du reste d'une manière assez fautive, n'enseigne à peu près rien de neuf : la langue était fixée dès cette date, et le sanskrit bouddhique, celui d'Açvaghoṣa en particulier, est bien connu ; on retrouvera ici la curieuse forme *tuṣṇīm* sur laquelle M. L. appelle l'attention ; et l'on notera, dans un mot naturellement vulgaire, le traitement *ri* de *ṛ* du mot *k(r)ima(y)o* ; cette introduction de formes vulgaires en sanskrit à date ancienne mérite d'être observée. Mais ce qui, dans la publication, est intéressant pour le linguiste, c'est surtout qu'il y trouve la preuve que la forme sous laquelle apparaissent les prākrits dans le drame classique est une forme postérieure et déjà très évoluée ; le drame de l'époque d'Açvaghoṣa employait des prākrits, qui sont au fond à peu près les mêmes, mais sous une forme plus archaïque : les sonores intervocaliques sont conservées, les sourdes intervocaliques

sont encore sourdes, et là où par exemple la Māgadhī des grammairiens et des drames classiques a *hage* (toutefois *ahake, hake* sont attestés), celle des drames édités par M. L. a encore *ahakaṃ*: Le mot accessoire *bhavati* est déjà *bhoti,* mais l'initiale n'a pas encore subi l'altération en *h* due précisément à ce qu'il s'agit d'un mot accessoire. On sait donc désormais qu'il a existé des prākrits littéraires à un stade linguistique correspondant à celui des prākrits épigraphiques et du pali. Et par suite les prākrits littéraires connus par les œuvres littéraires et sur lesquels ont travaillé les grammairiens de l'Inde doivent être tenus pour des adaptations à un état plus récent du développement de la langue. Il y a eu évolution des prākrits littéraires. Les données sur le développement des langues de l'Inde entre la période védique et le commencement des langues vulgaires modernes sont si insuffisantes qu'on a là une indication de grande valeur.

M. L. est sans doute trop affirmatif sur certains points. On hésite à lui accorder que le *çc* de la Māgadhī postérieure soit issu de *cch,* et le *sk* de *kkh,* parce que la vieille Māgadhī de son drame a déjà *cch* et *kkh* (p. 37). Le passage de *cch* et de *kkh* à *çc* et *sk* est assez difficile à concevoir phonétiquement, et le retour exact à la forme phonétique initiale serait singulier. Rien ne prouve que la graphie des textes réponde de tous points à la prononciation réelle du dialecte, et l'on a pu employer la graphie *cch, kkh* des autres prākrits alors qu'elle traduisait mal la prononciation locale de la Māgadhī ; il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit pas de notations rigoureuses d'une langue populaire, mais de textes littéraires. Quand, ensuite, on a rapproché la graphie du parler réel, on a noté d'une part des prononciations récentes, de l'autre *çc* et *sk* qui se trouvaient être des archaïsmes conservés. M. L. s'autorise, il est vrai, de ce que *rth* est représenté en Māgadhī classique par *sth* pour affirmer que le *sth* répondant à skr. *sth* a passé par *tth* ; mais il est facile de concevoir que *rth* ait donné *sth* là où l'on prononçait *rtth*, comme l'indiquent les grammairiens et certaines graphies.

M. L. a tiré un parti vraiment remarquable des misé-

rables fragments qu'il a eus à sa disposition, et on lui devra une grande reconnaissance.

A. Meillet.

Harold-H. Bender. — *The suffixes mant and vant in Sanskrit and Avestan.* Baltimore (J.-H. Furst Company), 1910, viii-116 p.

Dissertation américaine consciencieuse, où, comme d'ordinaire, la statistique tient la plus grande place. L'auteur a eu le malheur que, avant la publication de son travail, il a paru de M. Wackernagel un article court, mais où est indiqué tout l'essentiel de la question et qui a défloré tous ses résultats (K. Z., XLIII, 277-288). On sait donc maintenant de façon précise que le suffixe indo-iranien *-mant-*, dont aucune autre langue indo-européenne n'a de correspondants, est après les thèmes terminés par *-u-* le substitut de *-vant-*, lequel se retrouve seulement dans gr. -ϝεντ- (le rapprochement de lat. *-ōsus* dont M. Bender fait encore état est au moins incertain, comme on le sait maintenant). C'est l'ancien iranien qui a le mieux conservé l'état de choses indo-iranien : on n'y rencontre pas un seul exemple de *-vant-* après *-u-* ; M. B. cite naïvement, p. 83, deux exemples qui, sans qu'il s'en aperçoive, sont vieux perses, et non avestiques, où *-vant-* suit *-h-* (i.-e. **-s-*) et où un *-u-* a été introduit par le vieux perse entre *h* et *v*, suivant la règle : *hara(h)uvatī* et *sikaya(h)uvatī* (ce dernier nom propre, dont on ne connaît pas l'étymologie et dont on ne peut tirer en l'espèce aucun parti). Quant aux exemples de *-mant-* après *-a-* dans l'Avesta, ils semblent peu réels comme l'a montré M. Wackernagel.

Ce qui est dit du sens de ces deux suffixes est assez défectueux. On sait que le sens est à peu près constamment « qui a, pourvu de ». M. B. cherche à tracer des distinctions, qui sont dénuées de réalité. Le fait que skr. *karuṇāvant-* se traduit par angl. *pitiable* n'autorise pas à poser

une catégorie de sens ; le mot signifie « pourvu de pitié (*karuṇā*) », d'une façon active ou passive, il n'importe, et ainsi de quantité d'autres cas.

A. Meillet.

O. Hoffmann. — *Geschichte der griechischen Sprache. I. Bis zum Ausgange der klassischen Zeit.* Leipzig, 1911, in-8, 159 p. (*Sammlung Göschen*, n° 111).

La petite histoire de la langue grecque dont on a ici le premier volume est très savoureuse. M. Hoffmann a étudié à fond toutes les données relatives au développement de la langue grecque ; il a lu et repensé par lui-même tout ce qui a été publié à ce sujet. Le volume qu'il publie est plein d'idées, riche de faits, instructif et suggestif d'un bout à l'autre. Il est consacré, non à l'histoire des prononciations et des formes, mais à l'histoire extérieure de la langue grecque. Dans une première partie sont exposées la manière dont la langue grecque a occupé les domaines où on la rencontre à l'époque historique et la répartition des dialectes. Dans une seconde partie, M. H. traite des faits de l'époque historique, d'abord de la langue parlée, puis des langues littéraires.

Par la faute du sujet, M. H. est souvent obligé de se contenter d'éléments de preuve minces et fragiles. Parfois même la brièveté à laquelle le contraignait l'espace très petit dont il disposait l'a amené à normaliser les faits cités, et il en résulte que ces faits reçoivent plus d'importance qu'ils n'en méritent. Pour établir l'existence d'un groupe achéen, comprenant à la fois l'arcado-cypriote et l'éolien (éolien d'Asie, thessalien et béotien), M. H. se sert, entre autres données assez minces, d'un rapprochement de cypr. κυμερηναι avec éol. κυμερνᾱτᾱς ; or, de cet éol. κυμερνᾱτᾱς on n'a d'autre témoignage que l'indication donnée par un grammairien que les Éoliens disaient κυμερνήτην ; mais on sait combien le terme d' « éolien » est élastique chez les

grammairiens, et la forme n'est pas rassurante avec ses η. La conservation de l'ancien μ dans ce mot et l'absence de dissimilation ne prouvent du reste pas que les dialectes qui restent ainsi fidèles à l'état ancien aient entre eux une parenté spéciale. — Il est risqué de mettre, p. 38, la forme isolée cypr. πεισει sur le même plan que le traitement normal π- de $*k^w$- devant *e* à l'initiale en éolien.

Parmi les traits intéressants de l'exposé, on relèvera le souci qu'a l'auteur de protester contre une normalisation excessive des textes. Les indices que l'on possède de la liberté dont usaient les auteurs attiques par exemple sont signalés avec soin.

A. Meillet.

E. Fraenkel. — *Geschichte der griechischen Nomina agentis* auf -τήρ, -τωρ, -της (-τ-). Erster Theil. Entwicklung und Verbreitung der Nomina im Epos, in der Elegie und in den ausserattischen[1] Dialekten. Strasbourg (chez K. Trübner), 1910, in-8, xi-245 p. (Untersuchungen zur indogermanischen Sprach- und Kulturwissenschaften, herausgegeben von K. Brugmann und A. Thumb, I).

La collection qui commence de manière heureuse avec ce volume de M. Fraenkel est sans doute destinée à remplacer les *Beihefte* des *Indogermanische Forschungen* dont la série, commencée au volume XIX de ce périodique et arrêtée au volume XXI, s'est bornée à deux cahiers. Le volume initial de cette collection dirigée par M. Brugmann a du reste tous les caractères d'une production de l'école berlinoise. C'est l'œuvre d'un comparatiste, mais très philologue, et ce qui en fait le fond, c'est l'examen minutieux de tous les faits grecs relatifs à un groupe de mots, celui des noms d'agent.

La grammaire comparée a très souvent opéré jusqu'ici

1. Le titre porte à tort *ausserionisch-attischen*. L'erreur a été signalée par l'auteur lui-même.

avec des faits étudiés seulement en gros et dont le détail précis n'était pas bien connu. Toutes les questions importantes doivent être reprises de manière à déterminer exactement l'état réel des données. Ce travail, auquel on s'est mis depuis quelques années, demandera un long temps et la collaboration de beaucoup de savants. M. Fraenkel, qui s'est déjà fait connaître par un excellent ouvrage sur la formation des verbes dérivés du grec et par des notes très riches de faits et d'observations ingénieuses, fournit maintenant l'examen complet et définitif d'un problème qu'il avait déjà plusieurs fois abordé. Son ouvrage, dont on n'a encore que la première partie, pourra servir de modèle à ceux qui voudront faire des recherches du même genre. Les faits y sont énumérés au complet, discutés en détail avec une connaissance personnelle de la philologie grecque, et ils ont été relevés avec soin dans les textes eux-mêmes. — La grammaire comparée n'est naturellement pas seule à profiter d'un travail ainsi fait d'après les sources, à la fois littéraires et épigraphiques. Les observations sur l'emploi des suffixes -τήρ, -τωρ et -τᾱς dans la lyrique chorale faites p. 167 et suiv. montrent une fois de plus que Pindare et Bacchylide ne peuvent être qualifiés proprement d'écrivains doriens : un homme qui, comme Bacchylide, employait κυβερνήταν pour éviter la succession désagréable de deux ᾱ ne pouvait être bien délicat sur l'emploi de dor. -τήρ, -τωρ ou de -της, forme de son parler maternel (qu'il dorisait en -τᾱς).

Le livre établit d'une manière solide deux grands faits : 1° les dialectes autres que l'ionien-attique employaient -τήρ, -τωρ dans les mots simples, et -τᾱς dans les composés (on ne voit pas bien pourquoi le titre a la forme spécifiquement ionienne-attique -της, au lieu de -τᾱς du grec commun) — on sait que -τᾱ- est une forme élargie de *-*t*- qui est la forme courante du suffixe en sanskrit dans les mêmes conditions ; 2° l'ionien-attique a éliminé le type -τήρ, -τωρ et généralisé -της même dans les mots simples (l'étude relative à l'attique n'a du reste pas encore paru). Dès lors, ainsi qu'on doit l'attendre, le texte homérique, dont le premier fonds est éolien, offre beaucoup de mots

simples en -τήρ, -τωρ ; mais, surtout parmi les dérivés et verbes dénominatifs, et dans les parties relativement récentes de l'Iliade et de l'Odyssée, il ne manque pas de mots simples en -της, comme ἀγορήτης ; αἰσυμνήτης se lit seulement Θ 258, dans un morceau nettement postérieur, tandis que αἰσυμνήτηρ est conservé Ω 347. A cet égard comme à tous les autres, il se dénonce de manière éclatante que le premier fonds de la langue des poèmes homériques est éolien et que l'ionien représente une couche superficielle et secondairement ajoutée, mais impossible à isoler dans les poèmes conservés.

La principale critique à faire porterait sur la façon dont est traité le vocalisme indo-européen. M. F. n'a pas sur ce domaine la sûreté qu'il a en matière de philologie grecque. Ainsi, p. 39, M. F. a raison de protester contre les affirmations injustifiées de M. Vollmer qui refuse toute valeur aux témoignages relatifs à l'_ē_ de lat. _ēst_ « il mange » ; mais il n'est pas légitime de mettre l'η de -ηστης (ἀλφηστής, ὠμηστής) sur le même pied que la longue de -βήτης, -βώτης, -φήτης, -δώτης, -πώτης ; car, dans _*ed-_ la racine est une racine à voyelle brève _*ĕd-_, et le type de lat. _ēst_, lit. _ėst_(_i_), sl. _*ěstĭ_ a le degré long ; au contraire la voyelle longue de *$g^{w}\bar{a}$-, *$g^{w}\bar{o}$-, _*bhā-_, etc. représente le degré normal, le degré _ĕ_ de ces racines. Il n'y a donc aucun rapport entre le cas de -ηστης et celui de -βητης. Sur le type de gr. -ηστης, il fallait renvoyer à Wackernagel, _Dehnungsgesetz_. — P. 42, dans une racine dissyllabique comme celle de πελάτης, -πλητης (et πλᾶτις), πελᾰ- et πλᾱ- représentent ou peuvent représenter deux sortes de degré _e_ (Vollstufe) ; on n'est sûr d'avoir un degré zéro (Tiefstufe) que là où les deux tranches de la racine dissyllabique sont au degré zéro, comme dans τάλᾰ-ρος, en face de τελᾰμών et de τλή-μων ; il est possible que τλᾱ- représente un degré zéro _*tḹ-_, mais ce n'est pas certain, et la forme τλᾱ- est ambiguë. Plus étrangement encore, M. F. semble prendre, p. 69, -δαμάτωρ pour une forme à « Vollstufe », et δμᾱτήρ d'Alcman pour une forme à degré zéro. — P. 54. M. F. enseigne que gr. γνήσιος répond exactement à skr. _jātyaḥ_ ; on pouvait croire cela en 1878 ; mais on sait maintenant que γνήσιος, qui a

un η panhellénique, repose sur un type radical i.-e. *g_1*nē-*, dont on a le degré ō *g_1*nō-* dans got. *knoþs,* et dont le correspondant sanskrit est *jñātiḥ,* avec un *ā* reposant sur *ē* ou sur *ō*. — Sans entrer dans la discussion des vues exprimées par M. F. sur le double ton, complètement imaginaire, de *μέμᾰμέν (ou de son original indo-européen), on se demandera comment la racine de μέμονα peut être qualifiée de dissyllabique ; c'est le type même de la racine monosyllabique : skr. *mántra-*, *mantár-,* *mánman-*, *mántave* et *matá-, matí-*. — P. 90. Il est fait état d'une alternance **līnā́mi* (cité sans astérisque, par un accident malheureux), **lĭnəmés* ; cette alternance est supposée sans que le moindre fait soit donné à l'appui, et il serait en effet impossible d'en citer aucun, puisque le type *krīṇā́mi* apparaît seulement en sanskrit classique, on le sait, et que, d'après le témoignage de la métrique, le védique admet uniquement *krĭṇā́mi,* d'accord avec les prākrits. La théorie lumineuse de M. F. de Saussure a d'ailleurs montré pourquoi l'on n'a pas **līnāmi* en fait, mais seulement **lĭnāmi* (skr. class. *linā́mi,* gr. λίναμαι, etc.) M. F. se réfère à une théorie de Joh. Schmidt relative à l'influence de la place du ton sur la quantité de *i* et de *u* en indo-européen ; cette théorie n'est pas fondée sur les faits, et elle est caduque comme à peu près tout ce que Joh. Schmidt a enseigné sur les alternances vocaliques indo-européennes. En revanche l'*ū* de véd. *dhūnóti* n'a rien de surprenant ; mais il ne faut pas chercher dans le contraste entre véd. *dhūnóti* et skr. class. *dhunoti* quelque chose d'ancien : la théorie des verbes à infixe nasal montre que le thème, propre au seul sanskrit, de *dhūnóti* ne saurait être indo-européen ; véd. *dhūnóti* est une création hindoue ; l'*ŭ* de skr. class. *dhunoti* provient de formes comme *dhuvate, dhuvatī* et comme *dhunīyāt.* On se demande comment, p. 92, M. F. a pu en venir à attendre un *ī* dans βιῶναι (type radical **gʷiyō-*). — P. 110. M. F. reproduit l'affirmation que l'opposition de πένθος : αἰνοπαθής représenterait un type indo-européen ; ce n'est pas impossible, mais cet exemple ne le prouve pas. On conçoit que le substantif πένθος ait subsisté, tandis que la forme correspondante au second terme d'un composé ayant

une valeur verbale plus prononcée aurait subi l'influence de παθεῖν ; et, même en tant que substantif, on a en effet πάθος là où la valeur de la racine verbale est sensible. Quant à l'idée que ἔρος serait à *ἀρής ce que lat. *sōdēs* est à skr. *svadhāḥ*, elle repose sur une confusion des degrés *e, o,* du degré zéro et des degrés longs qui est évidente.

Outre cette critique générale, un ouvrage aussi riche de faits — et auquel on est souvent tenté de reprocher que des détails intéressants mais inattendus viennent interrompre le cours normal de l'exposé — prêterait naturellement à beaucoup de discussions. Il ne sera fait ici que quelques remarques.

P. 2. Même si l'on croit que le pamphylien renferme une part d'éléments occidentaux, il est excessif de donner le δικαστηρ de Sillyon comme exemple de -τηρ- sur le domaine dorien ; qu'est-ce qui prouve que δικαστηρ ne fait pas partie du fonds arcado-cypriote, puisque att. δικαστήριον donne lieu de supposer que le mot était grec commun ? Il est de même abusif de citer béot. Ϝιστορες comme exemple dorien, simplement parce que le béotien, qui au fond est éolien, renferme des éléments occidentaux.

P. 55. L'observation faite par M. F. de Saussure sur -βρεμέτης : βροντή ôte toute valeur probante à ce qu'enseigne sur ce point M. F. (cf. A. Meillet, *Dialectes indo-européens,* p. 68 et suiv.).

P. 67, n. 2. L'hypothèse sur skr. *kṣumati* de **psumati* est jolie ; mais, tant que l'index n'aura pas paru — et même après — ira-t-on la chercher dans ce coin de note ?

P. 70. La transcription des mots avestiques cités ici est vieillotte et ne concorde du reste pas avec celle qui est employée p. 74. — Il vaudrait mieux éviter d'appeler *altbaktrisch* la langue de l'Avesta ; car il n'est pas du tout établi — et il est même très peu probable — que cette langue soit le bactrien. — Enfin les exemples iraniens allégués ne prouvent rien. M. F. veut établir que le zend a conservé des traces de thèmes en *-tar-* à vocalisme présuffixal zéro, comparables au type δοτήρ. Or, des trois exemples qu'il cite, deux (*kərətā* et *dərətā*) sont des ἅπαξ des gāthās, qui

admettent et sans doute exigent une autre interprétation que celle qu'on admettait autrefois par des noms d'agent en *-tar-* ; le troisième *bərəta-ča*, dont le *-tă-* final suffirait à écarter l'hypothèse qu'il s'agit d'un nominatif **bəreta* devant *ča,* s'explique aussi autrement. Il y a deux mots que M. F. aurait pu citer s'il avait ouvert le dictionnaire de M. Bartholomae : *ābərətar-* et *frabərətar-* ; mais ils ne sont pas probants non plus, à ce qu'il semble ; on conçoit bien en effet que le nom de prêtre **frabartar-* (= skr. *prábhartar-,* cf. ombr. *ars-fertur*) ait subi l'influence d'un autre nom de prêtre, *ābərət-,* c'est-à-dire **āp-bhr̥t-* « porteur de l'eau » ; et ce même *ābərət-* a pu agir aussi sur *ābərətar-*. En aucun cas, ce n'est cet unique *-bərətar-* (avec *ā-* et *fra-*) de l'Avesta récent qui peut suffire à établir l'existence d'un type à degré présuffixal zéro dans les thèmes en *-tar-* de l'indo-iranien. — En fait le type de δοτήρ ne semble pas être représenté en indo-iranien ; le vocalisme indo-iranien *-ā-* de skr. acc. sg. *-tāram,* nom. plur. *-tāraḥ* indique un ancien timbre *o,* qui est celui du type δώτορα, δώτορες. Le latin aussi n'a que le timbre *o* dans *-tōr-,* et le vocalisme radical de *dător* est dû à *datus, datiō,* etc. ; dans les cas de ce genre, on sait que les radicaux latins ne conservent pas un vocalisme propre.

P. 78. Sauf δάμαρ qui est à part et ne s'analyse pas en grec même, tous les exemples cités appartiennent à des types dissyllabiques à seconde voyelle longue. L'élargissement -ᾱ- du suffixe -τ- n'a pas été ajouté en grec lorsque la syllabe précédente se terminait par une voyelle longue. — Mais alors la valeur de nom d'agent est peu nette, et ἀγνώς peut même signifier « inconnu », ἀμφιτρής signifie « utrimque perforatus », etc. Ceci est utile pour expliquer le vocalisme anomal de gr. γνωτός, en regard de lit. *pa-žìntas,* got. *kunds* ; le lat. *cognitus,* du reste peu clair, suffit à indiquer que *(g)nōtus* n'est pas ancien, bien que le sanskrit ait aussi *jñātáḥ* (parce que la forme normale **jātáḥ* se confondrait avec *jātáḥ* « né » ; lat. *nōtus* et *cognitus* s'expliquent de même).

P. 144. Même si la parenté — du reste assez lointaine et établie par peu de faits et de peu importants — entre

l'éolien et l'arcado-cypriote était plus nette qu'elle ne l'est, le groupement des faits des deux dialectes ne servirait pas à éclaircir les choses. De l'exposé de M. F. il résulte que le suffixe en *-*ter*- est assez bien établi pour l'éolien (c'est ce qu'indique du reste assez le texte homérique) ; quant à l'arcado-cypriote, on trouve -τηρ- en cypriote et en pamphylien, -τᾱ- en arcadien : on voit ici une fois de plus que l'arcadien a une place de transition et qu'il touche à l'ionien-attique, ce qui s'accorde bien avec l'hypothèse de M. Kretschmer sur l'habitat ancien des Ioniens.

P. 168. M. F. tient κυβερνάτᾱς d'Alcman et de Pindare pour un mot dorien authentique. On n'a pas le moyen de démontrer le contraire. Mais il est plus vraisemblable que le mot est emprunté à l'ionien ; la civilisation ionienne a eu sur toute la Grèce une grande influence, et les divers dialectes ont dû emprunter à l'ionien beaucoup de mots ; comme les sujets parlants avaient le sens des correspondances entre les dialectes, ces mots ont été adaptés, et les emprunts ne se laissent pas reconnaître d'ordinaire à des indices phonétiques. Mais le suffixe -τᾱ- est ici une indication ; il est même possible que κυβερνᾱτήρ soit, non un mot dorien indigène, mais un mot ionien un peu plus adapté, en ce sens que le suffixe aussi aurait été modifié. On sait que la forme grecque commune avait μ : cypr. κυμερηναι ; l'élément -νᾱ- n'est pas grec commun.

P. 191. M. F. transforme le mot m. irl. *ara* (acc. *araid*) « serviteur », correctement cité par M. Brugmann, I. F., XIX, 384 (auquel il renvoie), en un v. irl. *araid*, et le rapproche de skr. *aratiḥ*, comme si les deux mots se recouvraient d'une manière exacte.

P. 210. M. F. emprunte à M. W. Schulze l'exemple v. sl. *nevěstŭka* pour établir que *-*ikā* servait dès l'indo-européen à fournir des féminins. L'exemple n'est pas heureusement choisi. D'abord *nevěstŭka* est un dérivé d'un féminin *nevěsta* qui a le même sens, et par suite -*ĭka* ne sert pas ici à féminiser un mot masculin ; c'est un simple élargissement. De plus, le mot n'est pas proprement vieux slave ; c'est le russe *nevěstka*, qui se rencontre déjà dans les textes russes du moyen âge ; or, on sait que, en russe

et dans les dialectes slaves occidentaux, on a le suffixe -(*ĭ*)*ka* pour caractériser le féminin en regard du masc. *-ĭcĭ,* tandis que le vieux slave a *-ica,* type r. *sámec,* fém. *sámka.* — D'une manière générale, il est malaisé d'établir que l'emploi de **-ikā* pour former des féminins soit indo-européen ; il y en a quelques exemples en sanskrit, mais presque tous postérieurs à la période védique, v. F. Edgerton, *The k-suffixes of Indo-Iranian,* I, p. 58 ; les exemples de l'Avesta ne sont pas dans les gāthās et ne sont pas iraniens communs : l'Avesta récent seul a *nāirikā,* tandis que *nāirī* est déjà dans les gāthās ; l'Avesta récent a *pairikā* (désignation d'un être malfaisant de sexe féminin), en face de pers. *parī.* Il s'agit sans doute là de développements parallèles de diverses langues : **-kā-* (ou **-ikā-*) avait une marque claire de féminin qui s'opposait bien au type masculin **-ko-* (**-iko-*), et l'extension de ce type a eu lieu facilement.

P. 215. On voit mal pourquoi Euripide aurait dû emprunter ἀροτήρ à l'ionien vivant. Ce n'est pas à l'ionien en tant que parler vivant que les poètes tragiques d'Athènes ont emprunté des mots ; c'est à l'ionien en tant que langue littéraire, et si le mot était sorti de l'usage ionien à l'époque d'Euripide, l'emprunt n'en aurait pas été moins aisé pour cela. La langue de la tragédie a un vocabulaire tout littéraire, et ce n'est que par accident que ce qui était noble et littéraire à Athènes parce que c'était emprunté à des textes littéraires et poétiques pouvait être courant ou même vulgaire en Ionie. — Le mot βοτήρ, fréquent chez les tragiques, ne semble pas se retrouver dans les textes ioniens conservés ; mais ce peut être par hasard. En tout cas, le mot a persisté dans l'usage en dehors de la langue polie d'Athènes ; car il se retrouve dans la κοινή hellénistique. — Il faut de plus tenir compte de la possibilité que les mots techniques grecs communs ἀροτήρ et βοτήρ se soient maintenus dans l'usage de localités rurales, même des domaines ionien et attique. L'une des observations les plus curieuses de M. F. est du reste celle-ci que l'ionien, fixé plus tôt que l'attique, a conservé plus de noms techniques ou archaïques en -τήρ, -τωρ, et la κοινή en a hérité en partie,

peut-être parce que l'ionien se trouvait concorder ici avec les dialectes non ioniens-attiques.

Il a paru bon d'insister sur les critiques à faire au livre de M. F. parce qu'il est un des meilleurs et des plus approfondis qui aient paru depuis plusieurs années sur une question particulière de grammaire comparée. A côté de mérites éminents, on y voit bien un défaut qui n'est pas propre à M. F. et qui se retrouve plus ou moins chez plusieurs des jeunes comparatistes : une attention insuffisante à ce qui fait le fond même de la méthode comparative, une certaine négligence de l'indo-européen, une imprécision dans l'usage fait des rapprochements entre les diverses langues.

A. Meillet.

O. Lautensach. — *Die Aoriste bei den attischen Tragikern und Komikern.* Göttingen (chez Vandenhoeck und Ruprecht), 1911, in-8°, iv-309 p. Prix 10 mk. (*Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik*, herausgegeben von P. Kretschmer, Fr. Skutsch, J. Wackernagel, I).

Cette collection, qui paraît chez l'éditeur de *Glotta* et sous la direction des directeurs de *Glotta,* accrue de M. Wackernagel, formera le pendant de celle que dirigent MM. Brugmann et Thumb chez l'éditeur des *Indogermanische Forschungen.* Elle est dirigée par des linguistes illustres ; mais le volume de début est un travail de pure grammaire descriptive. Le sujet en est heureusement choisi à ce point de vue. L'aoriste est, avec le présent, la plus importante des formes du verbe grec ; et l'examen d'ensemble de la littérature dramatique d'Athènes permet d'envisager tous les types ; car la langue artificielle de la tragédie fournit beaucoup de formes archaïques ou dialectales étrangères à l'attique du v[e] ou du iv[e] siècle, et la comédie fournit les formes courantes ; l'étude simul-

tanée de la comédie et de la tragédie permet de faire, dans la comédie, la part, très importante, de ce qui est dû soit à la parodie des tragiques, soit à la langue artificielle de la poésie lyrique. Le livre de M. Lautensach donne donc une idée de l'aspect des formes aoristiques en grec d'une manière assez large, d'autant plus que l'auteur ajoute des indications nombreuses sur les formes des divers textes littéraires dont il n'a pas fait une étude personnelle. Néanmoins, comme ce n'est là qu'une partie des formes de l'aoriste grec, il est impossible de fonder sur ces données incomplètes une théorie d'ensemble, et l'auteur s'est rigoureusement abstenu de toute vue générale. Le livre n'a ni introduction, ni conclusion. C'est une énumération des formes suivant les classes connues, et avec des indications critiques ; des matériaux pour une théorie de l'aoriste grec, — et, à ce qu'il semble, des matériaux recueillis avec beaucoup de soin et de compétence, — des matériaux déjà dégrossis et prêts à figurer dans une construction, mais de simples matériaux, et aucun édifice, pas même provisoire. Et, quand M. L. s'essaie à exprimer des idées générales, cela ne lui réussit pas : à la p. 1, il enseigne la doctrine bizarre, et d'ailleurs inexacte, que les aoristes sont des prétérits dont le thème n'a aucune valeur d'expression du passé ; puis, dans une seconde phrase, que les types d'imparfaits ἔλεγον, ἐνεμόμην ne se distinguent pas des types d'aoristes ἔτεκον, ἐγενόμην ; mais il aurait fallu ajouter que la distinction apparaît si l'on s'adresse aux formes nominales : λέγειν, νέμεσθαι, en face de τεκεῖν, γενέσθαι ; et, si ἔφην est fait comme ἔβην, le résultat est que ἔφην peut servir d'aoriste, comme l'enseigne M. L., p. 12.

M. L. aurait dès lors agi sagement en n'introduisant pas de grammaire comparée dans un exposé qui est au fond tout descriptif. A côté de quelques-uns des verbes grecs cités, il indique des rapprochements avec d'autres langues. Mais, comme il ne semble pas avoir une connaissance personnelle de la grammaire comparée, ses rapprochements sont souvent fautifs et déparent un ouvrage dont le grand mérite est d'être par ailleurs exact et correct. Il

est fâcheux d'écrire skr. *kṣanoti* p. 79, plus fâcheux de faire état p. 78 d'un v. p. *vī-san,* faussement orthographié et qui ne figure plus du reste dans les dernières éditions des inscriptions achéménides depuis la revision du texte, ou d'un zd *sāna,* qui n'est que la fin d'un mot dont le début manque, p. 21 d'un skr. *pāmi,* dont l'existence est problématique, bien plus fâcheux encore de rapprocher, p. 99, du gr. θείνω le présent v.-irl. *benim* dont on sait depuis longtemps que les formes obligent à poser la racine en celtique sous l'aspect *bi-*. Mais il est inutile de citer du sanskrit, de l'iranien ou de l'irlandais quand on décrit la langue des poètes dramatiques d'Athènes.

Il en irait autrement s'il s'agissait d'expliquer les formes. Mais alors ce ne sont pas des présents qu'il faudrait citer ; ce sont les aoristes sanskrits, iraniens, arméniens ou slaves répondant aux aoristes grecs qu'il y aurait à utiliser. L'aoriste arménien *arar* « il a fait » est précieux pour établir l'antiquité de ἤραρε ; M. L. ne le cite pas, et il n'y a pas à lui en faire grief : sa description n'en vaudrait pas plus. Il faudra qu'un jour on fasse en effet une théorie de l'aoriste grec ; pour cela, on devra examiner tout l'ensemble des aoristes grecs dans tous les dialectes, et le travail de M. L. fournira de précieux matériaux tout prêts ; on rapprochera ces aoristes, non de formes isolées des autres langues, mais du système entier de l'aoriste dans chacune des langues où il en existe un. Ce travail sera très difficile, car il faudra se rendre compte, dans toute la mesure du possible, de l'histoire que chacune des formes d'aoristes attestées a derrière elle. Pour le faire, une connaissance profonde de la grammaire comparée des langues indo-européennes sera nécessaire, et la discussion sera délicate.

Ces réserves une fois indiquées, il convient de remercier vivement M. L. du répertoire de formes qu'il fournit. Les comparatistes y trouveront un sujet abondant de réflexions. Si, par exemple, on voit p. 80 et suiv. que l'indicatif correspondant au subjonctif θένῃ, à l'optatif θένοι, à l'impératif θένε, aux formes nominales θενών et θενεῖν (ce dernier rare), n'est pas attesté, on se souviendra que l'in-

do-iranien a en regard un présent athématique skr. *hánti*, zd *jainti* ; au fond, il ne s'agit pas d'un ancien aoriste, mais de formations tirées de quelques formes ambiguës, comme le participe θενών, qui ont été prises pour des aoristes ; le plus sage est de ne pas fabriquer un aoriste indicatif ἔθενον avant qu'on l'ait rencontré dans quelque texte. — Le contraste de κτείνω et de skr. *kṣaṇóti* indique nettement une racine qui, en indo-européen, n'avait pas de présent thématique, et à laquelle le sanskrit et le grec ont donné indépendamment des présents obtenus d'une manière secondaire. Le thème seul, sans suffixe, fournissait une forme athématique à valeur aoristique ; on l'a dans le type ἔκτατο, ἔκταμεν, ἔκτατε, κτάμενος, sur lequel on a refait par exemple un singulier ἔκτα ; la 3e plur. originairement athématique ἔκτανον et le participe κτανών ont donné lieu à la formation du type thématique ἔκτανον, ἔκτανες ; enfin, sur κτείνω, on a fait l'aoriste normal ἔκτεινα ; les trois types existent déjà chez Homère, et les tragiques en ont gardé l'usage, bien que la prose attique et Aristophane connaissent seulement ἀπέκτεινα. Le fait que les tragiques ont encore à la fois ἔκταν, ἔκτανον et ἔκτεινα, avec et sans préverbes, montre combien leur langue est archaïsante. L'usage fait de ἔκανον, dont on connaît maintenant le caractère dorien et que Xénophon a pris au dorien (v. L. Gautier, *La langue de Xénophon*, p. 22), achève de montrer ce caractère artificiel de la langue des tragiques. Le tableau de toutes ces formes donné p. 207 est donc d'un vif intérêt. — Les racines qui ont fourni des aoristes athématiques sont très curieuses. Ainsi le mieux serait de ne pas séparer ἔχεα de ἔχυτο, χύμενος. On a ici, il est vrai, un présent thématique χέω ; mais le skr. *juhóti* indique assez que cette forme ne doit pas être ancienne ; et c'est ce que confirment les formes à élargissement de lat. *fundō* et de got. *giuta*.

P. 118. Une forme isolée comme le ξυνῄκαθ' d'Aristophane, *Ach.* 101, ne saurait être tenue pour aussi sûre que le veut M. L. p. 118 et suiv. M. L. s'autorise des faits offerts par les tragiques ; mais on sait que les tragiques ont fortement subi l'influence de l'ionien ; or, le type ξυνή-

κατε existait en ionien. On cite d'autre part des formes de Ménandre ou d'Alexis ; mais c'est déjà le commencement de la κοινή, où le type ξυνήκατε est normal. Il serait sans doute excessif de la part d'un éditeur de corriger le texte d'Aristophane ; mais le grammairien doit ici le tenir pour suspect. Les arguments invoqués pour l'authenticité ne prouvent pas. Ici et ailleurs, par exemple p. 41 à propos de ἔταφον ou p. 56 à propos de ἤλιτον, il aurait été bon de rappeler combien la langue des tragiques est éloignée de l'attique courant ; la flexion proprement dite est attique chez eux ; mais les mots et les thèmes verbaux qu'ils emploient sont dans une très large mesure empruntés à des langues littéraires déjà existantes.

En somme, utile recueil de faits.

A. Meillet.

L. Gautier. — *La langue de Xénophon*. Genève (Georg et Cie), 1911, in-8, 215 p.

Xénophon est celui des auteurs de la période attique qui fait le mieux prévoir la κοινή. Athénien, il a quitté sa ville de bonne heure pour vivre constamment à l'étranger, surtout en pays dorien ou parmi des Doriens. Il s'est donc trouvé dans une de ces situations qui ont rendu nécessaire l'existence d'une κοινή. Parmi les recherches les plus indispensables à l'étude du développement de la κοινή, un examen approfondi des ouvrages de Xénophon s'impose. C'est cet examen qu'a fait M. L. Gautier, avec une étendue de connaissances, un sentiment des nuances, une délicatesse, une mesure, une élégance qui le classent dès l'abord parmi les meilleurs de ceux qui font maintenant l'histoire de la langue grecque.

Une étude de la langue de Xénophon ne peut guère porter que sur le vocabulaire. De la prononciation de Xénophon, l'orthographe des textes n'a sans doute jamais laissé deviner beaucoup, et le peu que pouvaient indiquer les manuscrits originaux a naturellement disparu lors des

éditions et des copies successives. Les formes grammaticales offrent quelques particularités ; M. G. y consacre un petit chapitre ; mais, comme l'indique M. G. lui-même, le texte de Xénophon n'est pas assez bien établi pour que les formes de κοινή présentées par le texte puissent être données avec confiance comme remontant à Xénophon lui-même ; les textes littéraires ne peuvent, en pareille matière, rien ajouter de solide aux témoignages contemporains, ceux des inscriptions et des papyrus. Si les manuscrits de Xénophon donnent οἴδαμεν, οἴδασιν, οἶδας, cela prouve peu ; et du reste, là où M. G. signale ces formes p. 64 (hors du chapitre de la grammaire où elles auraient figuré légitimement), il n'indique pas en quelle mesure Xénophon garde les formes proprement attiques.

C'est sur le vocabulaire qu'a donc porté surtout l'effort de M. G., avec pleine raison. Les faits sont examinés systématiquement en une série de chapitres, puis vient un *Lexilogus* alphabétique, qui fait bien ressortir les particularités du vocabulaire de Xénophon. L'énumération des dorismes de Xénophon est particulièrement précieuse, et M. G. se décide avec beaucoup de tact en ces matières délicates. On ne voit pas pourquoi le mot μόλωσιν, mis par Xénophon dans la bouche d'un Béotien, mais que Xénophon n'emploie jamais pour son compte, ne serait pas béotien : l'emploi fréquent de μολών, etc. chez Homère montre que le mot a dû être éolien, puisque l'ionien n'a pu le fournir. Au contraire, le ῥήτρη unique d'Homère est peut-être un ionisme, puisque le mot se retrouve en ionien d'Asie Mineure, au Nord ; toutefois on peut se demander si les Ioniens du Nord ne devraient pas ce mot à l'éolien, comme ils paraissent avoir gardé de l'éolien jusqu'à des formes grammaticales. — Parmi les plus jolies remarques de M. G., on notera celle sur ἄσιος qui serait un terme de la langue religieuse, à laquelle Xénophon est presque le seul auteur attique qui s'intéresse. On remarquera aussi que la forme ναός, qui a triomphé dans la κοινή, figure déjà plusieurs fois chez Xénophon, d'après les manuscrits.

A. Meillet.

E. Nachmanson. — *Beiträge zur Kenntnis der altgriechischen Volkssprache.* Upsal (chez C.-J. Lundström) [1910], in-8°, vi-87 p. (extrait des *Skrifter af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala,* XIII, 4).

Les éditeurs d'inscriptions en κοινή sont enclins à voir des fautes de graveur dans la plupart des formes barbares qu'offrent les inscriptions. Mais, soit qu'elles émanent des graveurs, soit qu'elles proviennent des modèles (ce qui arrive aussi, ainsi que l'a noté M. Nachmanson), ces formes peuvent indiquer des faits de langue curieux, ainsi qu'on s'en rend compte de plus en plus. En les rassemblant et en les groupant, on peut faire apparaître des particularités linguistiques, là où l'examen des inscriptions isolées ferait croire à des accidents. C'est ce que fait M. N., et il aboutit à des résultats intéressants. Ainsi, il établit l'existence dans la κοινή de Phrygie et de Pisidie d'une forme πος de la préposition πρoς ; une préposition d'origine dialectale (type arcado-cypriote) se serait perpétuée dans cette région ; on sait en effet que les petits mots semi-grammaticaux comme les particularités grammaticales sont sujets à se maintenir localement, même après le triomphe d'une langue commune. Mais beaucoup des rapprochements de faits proposés par M. N. emportent moins la conviction. Il s'agit surtout de dissimilations et d'assimilations de consonnes ; or, on conçoit bien que, de même que la langue évite la répétition d'un même mouvement, un « scripteur » omette par exemple de répéter un même caractère ; les dissimilations énumérées par M. N. sont-elles l'image de dissimilations réelles ou sont-elles des dissimilations simplement graphiques ? Il est difficile d'en juger ; car, par malheur, M. N. n'a réuni que des lettres non notées, et non pas des phonèmes transformés, ce qui ne serait pas ambigu.

A. Meillet.

Alois Walde. — *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* (2e édition), Heidelberg, Winter 1910, in-8, xxxi-1044 pages ; prix, broché 10 m. 40.

Quatre ans à peine ont suffi pour épuiser la 1re édition du *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* de M. Walde, qu'on avait pourtant, je crois, tirée à 1 500 exemplaires. Un tel succès prouve la valeur du livre aussi bien que sa nécessité ; il montre aussi quel intérêt toujours croissant on porte aux études linguistiques.

La nouvelle édition se présente notablement améliorée. D'abord le livre, bien qu'augmenté de 174 pages, a diminué de prix de plus de moitié ; l'éditeur a renoncé au papier mince et transparent pour en adopter un plus opaque, qui a permis l'emploi d'un caractère plus lisible. Ces avantages matériels ont bien leur valeur. Au point de vue du fond, M. Walde, avec un zèle inlassable, a mis à profit tous les travaux parus de 1906 à 1910, notamment les nombreux comptes rendus que son livre avait suscités, et les nouveaux fascicules du Thesaurus. Aussi sans fausse honte a-t-il renoncé à des étymologies démontrées insoutenables, d'autre part maint article a reçu des additions notables ; la part de l'élément dialectal a été bien mise en valeur. Enfin, au point de vue philologique, les lexicographes ont été plus souvent utilisés et cités, et les renvois du composé au simple sont également bien plus nombreux.

Voici les nouveaux articles que j'ai relevés dans les quatre premières lettres : *Aborigines* — *affinis* — *ago* — *arcifinius* — *armilla* — *arnanti* — *assus* — *ave* — *axamenta* — *bado* — *bafer* — *bargena* — *basus* — *bellis* — *berna* — *biceps* — *birrus* — *brutis* — *calabrix* — *calcatrippa* — *capanna* — *cascabus* — *cattia* — *caucum* — *celox* — *cirrones* — *clibanus* — *cohortor* — *conflages* — *conueho* — *conuerto* — *cordus* — *Couella* — *crepundia* — *curtio* — *cuturnium* — *delicia*.

Parmi les nouvelles étymologies adoptées, citons celles

de *aestumo* donnée par M. Havet, *M. S. L.*, VI, 18, de *aprilis*, de M. Cuny, *ibid.*, XIV, 286.

Quelques remarques de détail : *Ansa* : le véd. *aṃsau* est à écarter ; il désigne les deux épaules de la femme auxquelles est comparé l'autel védique, et n'a rien à voir avec *ansa*. — *arvina*, ajouter *arbilla* ; *castanea*, noter que les langues romanes remontent à **castinea* ; sur *columba*, et *colus*, citer Meillet, *Études sur l'étym. et le vocab. du v. sl.*, 271 et 357 ; *dīrus* ; ajouter que l'arménien *erknčim* « je crains », *erkiwł* « crainte » prouve une racine **dwei-* ; *Faunus*, citer la glose *Haunii, di agrestes* ; *flos*, rapprocher lit. *báltas*, v. sl. *bělŭ* ; ajouter dans la lettre G, *golaia* « tortue », cf. Meillet, *Etym. et vocab. v. sl.*, p. 268 ; *gratulor* : au lieu de reconstruire un hypothétique **gratitulor*, il est plus simple de penser à un dérivé de **grator*, de même que *iaculare*, *ambulāre* dérivent de *iacio*, *ambio* ; entre *habito* et *habus* insérer *habris*, mollis dans Nonius 149, 9, du grec ἁβρός ; *harena*, citer Havet, *M. S. L.*, IV, 405 qui rapproche gr. χάος ; *hir*, ajouter arm. *jeṙn*, alb. *dorε* ; ajouter *magalia* omis ainsi que *mapalia* et qui sont tous deux notamment dans Virgile ; avec *mane*, donner *manius*, surnom donné à l'enfant qui naît le matin, Varron, *L. L.*, IX, 60 ; s. v. *manus* lire *Duvau* ; *matertera* pour le suffixe, voir Meillet, *Etym. et voc. v. sl.*, 167 ; *pustula*, ajouter arm. *phukh* ; *ruber*, cf. en outre *rufius* loup-cervier, *rutilus*, et le nom propre *Rutuli* ; sur *silicernium* citer Niedermann *ĕ und ĭ im lateinischen*, p. 98 ; ajouter *silo* Nonius 25, 17, *sircula*, *siser* ; *stiva* : les langues romanes attestent *stēva*, Meyer-Lübke, *Einführung*, 110 ; *turdus*, ajouter v. sl. *drozdŭ* ; par contre le θ et le vocalisme du gr. στρουθός sont inexplicables.

L'index a été grossi de 13 pages. Par là s'augmente encore la valeur de ce précieux instrument de travail.

A. Ernout.

Le remarquable dictionnaire de M. Walde est devenu un outil si indispensable par la masse des informations qu'il contient et par l'indépendance du jugement, par le

sens de la mesure, par la justesse d'esprit dont fait preuve son auteur, que c'est rendre un service général d'y relever les détails qui semblent criticables. Voici ceux qu'on a notés et qu'on soumet à l'auteur en vue de sa 3e édition :

antae. Skr. *ā́tāḥ* s'emploie d'ordinaire au pluriel comme lat. *antae*.

artus. Le correspondant le plus exact est arm. *ard* (gén. *ardu*) « ornement, forme », et, plus ordinairement, avec préverbe *z-*, *zard* (gén. *zardu*) « ornement ».

cacō. L'accord des autres langues semble indiquer que *cacāre* repose sur **caccāre*.

cicer. Lire arm. *siseṙn* (et de même p. 307, *duṙn*). L'arménien est parlé en Asie, mais semble d'origine *européenne* (thraco-phrygienne !).

crās. M. W. est, avec raison, très sceptique sur le rapprochement de *crās* avec skr. *çváḥ*. Si l'*ḥ* de *çváḥ* représentait *-*rs*, la forme devant sonore serait sans doute **çvar* ; cf. *punaḥ* et *punar*. Et *k_1*wr̥s*, qui expliquerait *cr¯s*, ne se concilie pas avec le *k_1*wers*, qui expliquerait skr. *çváḥ*.

cūnae. Lire *cūnābula*.

dominus. A l'air d'être à *domus* ce que got. *þiudans* est à *þiuda*. Le *dominus* latin serait donc le « maître de maison » comme le δεσπότης grec. L'indo-européen paraît avoir distingué : chef de maison, chef de village, chef de tribu, et peut-être « roi ».

equos. Le fém. *equa* répond à skr. *áçvā*, lit. *aszvà*, mais est néanmoins de formation purement latine ; il s'agit de formations parallèles, et non d'un mot indo-européen **e*k_1*wā*.

forma. N'est-ce pas *fōrma* ? En tout cas, il convenait d'écrire *ōrdō*, p. 546. Mais pourquoi *crūsta* avec *ū*, p. 204 ?

glans. On voit mal sur quoi repose l'hypothèse *g^w*elē* ; on sait que lit. *gìlė* est *g^{wo}*l-* plus un suffixe *-*yē*-, secondaire. Lat. *glans* et gr. βάλανος supposent *g^w*lə-*, *g^{wo}*lə-*. — Le rapprochement avec v. sl. *žlěza*, arm. *getjkh* « glande » est assez lointain et doit être mis à part.

in négatif. Mon rapprochement avec v. sl. *ne-ję-věrŭ* « incrédule », que reproduit M. W., est erroné ; le *ję*-

est ici l'élément radical de sl. *jęti* « prendre », et il s'agit d'un composé du type ἀρχέκακος.

lūna. Pour le remplacement du nom ancien de la « lune » par une épithète religieuse signifiant « brillante » il aurait été bon de citer le fait grec parallèle ; il en serait résulté l'indication que le fait a eu lieu indépendamment dans chacune des langues indo-européennes où il se rencontre ; la concordance entre la forme italo-celtique et le v. sl. *luna* n'atteste pas un mot indo-européen ; et en fait, l'arménien a un mot de même racine, mais autre, *lusin* « lune », que M. W. a négligé de citer.

oculus. Lire arm. *ačk'* ; de même arm. *čork',* p. 630 ; on lira *ołb,* p. 849 ; *xaxank',* p. 104.

pinsō. L'article de M. Meringer sur le pilon dans *Wörter und Sachen,* n'est pas cité. Qu'est-ce que av. *pišant-* ?

rosa. A l'idée que *rosa* serait un emprunt indépendant à la langue de civilisation méditerranéenne qui a fourni Ϝρóδον au grec, M. W. objecte justement que *s* devrait alors être passé à *r* ; mais le mot peut être dialectal, comme *miser* l'est peut-être aussi suivant M. Ernout ; ou il peut être passé par l'étrusque. En tout cas le *ῥóζα grec supposé est purement hypothétique, et l'idée d'un emprunt au grec est en l'air. — La forme perse citée doit être posée non pas comme *varda-,* mais sûrement avec *r̥* (pers. *gul*) et probablement thème en *-i-* (à en juger par arm. *vard,* gén. pl. *vardic̣*), donc * *vr̥di-*.

spatium. Le rapprochement avec *patēre* reste le plus satisfaisant pour le sens ; pour *s-* initiale, cf. lit. *splet-* (*splìsti*) en regard de *platùs.* L's initiale de **spethə-* n'est attestée qu'en latin, comme celle de **splethə-* ne l'est qu'en baltique.

stēlla. Le primitif **stērlā* est possible ; mais arm. *astł* enseigne qu'on peut partir de **stēlnā,* et c'est peut-être plus vraisemblable.

Assurément, il est à souhaiter que des précisions philologiques soient ajoutées à l'étude des mots ; mais on ne saurait demander à un seul savant de faire les recherches nécessaires qui sont infiniment longues. M. Walde a spirituellement convié les philologues à apporter ces préci-

sions (I. F. XXVIII, 407). Quant à lui, il a fait un livre qui, autant qu'on peut raisonnablement le demander, traduit l'état actuel des connaissances sur l'étymologie latine, et il a fourni à ceux qui veulent pousser l'étude plus avant une base de recherches excellente.

A. Meillet.

F. Stolz. — *Geschichte der lateinischen Sprache,* Leipzig, 1910, in-8, 147 p. (*Sammlung Göschen,* n° 492).

M. Stolz, qui a déjà tant fait pour faire connaître le développement de la langue latine, expose ici d'une façon claire, agréable et intéressante, et avec la compétence qu'on lui connaît, l'histoire extérieure de la langue, en citant des faits bien choisis et en marquant bien les traits essentiels.

Toutefois M. S. a eu tort de repousser l'idée d'une période d'unité italo-celtique. Il constate lui-même que M. Pedersen, qui a profondément étudié les langues celtiques, croit à cette unité ; et il est difficile, pour qui a vu d'un peu près le celtique, d'avoir une autre impression. Le génitif en *-i* des thèmes en *-o-* du type lat. *uirī* ne se retrouve pas seulement en gaulois ; on sait qu'il existait en irlandais : ogam. *magi* et v. irl. *fir* (en regard de nom. *fer*). Dans le verbe, ce n'est pas le passif seul (avec le déponent) qui est propre à l'italo-celtique, c'est aussi tout le système de la formation du subjonctif en *-ā-* et en *-s-* indépendant de l'indicatif, par ex. v. lat. *uenam* en face de *ueniō*. Le parallélisme de l'italique et du celtique est visible jusque dans le détail de la grammaire ; et c'est merveille qu'il se reconnaisse aussi nettement alors que le latin et l'irlandais sont connus à des dates si différentes. On voit mal ce qu'entend M. S. par des rapports linguistiques étroits entre le latin et le celtique, s'il ne s'agit pas d'une période de développement commun.

Quand il parle des vieux textes latins, M. S. ne marque

pas assez qu'ils ne sont pas seulement archaïques, mais qu'ils semblent de plus dialectaux ; durant l'époque républicaine, la banlieue de Rome écrivait sa langue, comme on le voit à Préneste, ainsi que l'a montré M. Ernout ; et des traces de formes rurales ne manquent pas dans les inscriptions officielles : lat. class. *nōminis, senātūs* ne s'expliquent pas en partant des formes de l'inscription relative aux Bacchanales : *nominus, senatuos*. Et, citant à la fois *Manios med fhefhaked* et *Duenos med feced*, il aurait pu marquer plus fortement le caractère dialectal de *fhefhaked*, qui est seulement indiqué. Ce caractère légèrement dialectal du vieux latin, déjà signalé par M. Ernout, est très digne de remarque.

A. Meillet.

Altitalische Inschriften ausgewählt, von H. Jacobsohn, Bonn (Marcus und Weber), 1910, in-8, 32 p. (prix 80 pfennig).

Ce petit volume, le cinquante-troisième de la collection si commode des textes usuels de la maison Marcus et Weber, de Bonn, fournit un excellent choix d'inscriptions de toutes les langues indo-européennes — ou paraissant indo-européennes — de l'Italie autres que le latin et le grec, réuni par un jeune linguiste qui a déjà fait ses preuves de maîtrise, M. Jacobsohn. On sait que M. Diehl avait publié en 1909, dans la même collection, pour un prix aussi très modique, un recueil de vieilles inscriptions latines.

Le recueil de M. J. donne une idée de l'étrange variété des langues qui ont été parlées dans les diverses parties de l'Italie durant les derniers siècles avant l'ère chrétienne. Sans parler de l'étrusque, qui n'est décidément pas une langue indo-européenne et que M. J. laisse de côté avec raison, on y trouvera du falisque, de l'osque, du pélignien, du marse, du marrucin, du vestin, de l'ombrien, du vo-

lsque, du sicule, du messapien, du vieux sabellique, les inscriptions de Novilara, du vénète, du lépontien (?) et du gaulois, et tout cela obscur, inintelligible ou peu s'en faut, donnant au linguiste des désirs, mais à peine des illusions, sauf les inscriptions en dialectes italiques apparentés au latin, c'est-à-dire le falisque et les dialectes osco-ombriens. Il suffit de parcourir ce recueil pour se rendre compte de la nécessité sociale qu'a représentée une langue commune et pour s'expliquer le succès du latin.

A. Meillet.

Ch.-E. Bennett. — *Syntax of early Latin,* vol. I, *The Verb,* Boston (Allyn and Bacon), 1910, in-8, xix-506 p.

La syntaxe de l'ancien latin de Holtze est trop brève et vieillie, celle de Plaute de M. Lindsay est sommaire et limitée à un seul auteur. Le livre de M. Bennett répond à un besoin. Il est clair, bien ordonné, riche d'exemples et rendra des services. Mais il prète aussi à bien des critiques. La méthode de la syntaxe n'est pas assise, malgré de longues discussions, et l'on n'a pas le sentiment d'être sur un terrain solide. De plus, pour faire œuvre d'historien de la langue, il faudrait une connaissance de la grammaire comparée autrement approfondie que celle dont fait preuve M. B.

La partie essentielle du livre est la théorie du subjonctif. M. B. se rend mal compte de la façon dont la question se pose au point de vue comparatif. On ne peut juger de l'état de choses indo-européen que par la comparaison du grec et de l'indo-iranien : la distinction du subjonctif et de l'optatif n'a été maintenue nulle part ailleurs — ce qui tient pour beaucoup à ce que les autres langues sont attestées trop tardivement. Les emplois grecs et indo-iraniens concordent en assez grande partie et laissent entrevoir que les types de phrases où était employé le subjonctif indo-

européen sont ceux qui expriment la volonté, l'attente, et que les types de phrases où était employé l'optatif sont ceux qui expriment une action considérée comme possible, mais non affirmée comme un fait, très souvent une chose souhaitée, d'où le nom, assez impropre, d'optatif. En tenant le sens de « désir » pour essentiel à l'optatif, M. Delbrück paraît commettre une erreur, dont M. B. ne se rend pas compte. — La distinction du subjonctif et de l'optatif n'est maintenue à aucun degré en latin. Mais on constate que les formes latines dénommées « subjonctif » reposent en partie sur l'optatif indo-européen (ainsi les types *sim, uelim, dīxerim*, etc.), jamais d'une manière sûre sur le subjonctif indo-européen ; ceux des subjonctifs indo-européens qui ont survécu de manière certaine n'ont fourni au latin que des futurs : *erō, dīxerō, dīcēs*, etc. De là vient que les emplois du subjonctif qui sont caractéristiques du subjonctif indo-iranien, comme l'emploi dit « délibératif », sont à peu près ignorés du « subjonctif » latin ; tous les exemples de jussif de M. B. se laissent plus ou moins aisément rattacher à l'optatif. — Il ne faut pas se laisser tromper par l'identité du nom employé. Le subjonctif latin ne peut pas être rapproché directement du subjonctif, ni même précisément de l'optatif indo-européen comme le fait M. B. ; en revanche il recouvre en grande partie le « subjonctif » celtique, et c'est d'un type italo-celtique qu'il faut partir ; ce type était caractérisé, on le sait, par deux formations, indépendantes à l'origine des deux thèmes de l'infectum et du perfectum, l'une en *-ā-* qui a fait en latin une grande fortune, l'autre en *-s-* dont il ne reste que des traces altérées, le type *faxō, faxim* (M. B. a le grave tort de voir dans ces formes des perfectums : il n'y a rien de commun entre *faxō, faxim* et *fēcerō, fēcerim*). Pour rendre compte des emplois latins, ce n'est pas à la comparaison avec le grec et l'indo-iranien qu'il faut recourir, mais à la comparaison avec l'irlandais, dont M. B. ne parle à peu près jamais. Les fondements historiques sur lesquels s'appuie M. B. sont ruineux, et toute la partie théorique du livre est dénuée de valeur.

Un exemple des inconvénients qu'il y a à reproduire

des théories de comparatistes sans les contrôler se voit p. 172, à propos de la prohibition, et p. 348, à propos de l'impératif. M. B. affirme que la prohibition était exprimée en indo-européen par **mē* avec l' « injonctif » ; or, ceci est doublement douteux : en premier lieu **mē* prohibitif est propre à trois dialectes indo-européens seulement, l'indo-iranien, le grec et l'arménien (et *mā* est la forme de toute négation en tokharien B) ; la quantité longue de lat. *nē* s'explique en partant de *nĕ,* par le fait que les monosyllabes à valeur pleine du latin allongent leur voyelle finale, comme le montre *dā* en face de *dăte,* et la forme *nē* ne suppose aucune influence de **mē,* dont il n'y a pas trace en italo-celtique non plus qu'en germanique, en baltique ou en slave. Et, en second lieu, l' « injonctif » est une particularité de l'indo-iranien que rien n'autorise à tenir pour indo-européenne.

Préoccupé de théories préhistoriques sur lesquelles il n'a pas de jugement propre, M. B. ne met pas assez en évidence les faits latins caractéristiques, notamment celui-ci que le subjonctif tend en latin à devenir avant tout le signe d'un rapport entre deux phrases. C'est là l'innovation essentielle, celle qui définit proprement l'état latin.

La distinction de l'infectum et du perfectum qui domine tout le verbe latin n'est pour ainsi dire pas marquée ; à lire M. B., on pourrait croire que l'indicatif latin comprend six temps autonomes, alors que, en réalité, il se compose de deux groupes nettement distincts ayant chacun trois formes temporelles à l'indicatif : présent, prétérit et futur. C'est une des originalités du verbe latin, et il convenait de la mettre en grande évidence. Rien n'est dit de la distinction du perfectif et de l'imperfectif, bien que M. Barone y ait consacré tout un petit volume. Et ceci amène l'auteur à rapprocher des choses qui sans doute sont distinctes historiquement : le latin a gardé un bon nombre de vieux parfaits, et, parmi ceux-ci, quelques-uns à valeur de présents, *meminī, ōdī,* sans doute *nōuī* ; il en faut séparer les formes dont le latin a l'infectum correspondant et dont la valeur de présent tient en partie au sens

du perfectum latin, en partie à l'aspect perfectif : *periī, occidī, interiī*. Rien n'autorise à couper le perfectum latin en deux séries pour le sens ; il est vrai que le perfectum latin est, dans la mesure où l'on en connaît l'origine, un mélange d'aoriste et de parfait (le perfectum en *-uī* reste obscur) ; mais, pour le sens, toutes les formes ont une même valeur et une seule : le perfectum indique l'action achevée, par contraste avec l'infectum qui indique l'action en voie d'accomplissement ; l'exemple d'Amphitryon, 429, cité p. 34, est mal interprété : il y a opposition de *cadus erat uini* (indication de la situation, sans idée d'achèvement) et de *inde impleui hirneam* (action accomplie). Il n'y a pas deux valeurs du futur du perfectum (futur improprement appelé antérieur) ; c'est la forme qui indique qu'une action sera achevée dans l'avenir : *Amph.* 53 *deus sum, commutauero* « je suis dieu, le changement sera chose faite (par moi) » ne diffère pas du tout au point de vue latin de *Rud.* 1135 *si falsa dicam, frustra dixero* « si je dis des choses fausses, ce seront des mensonges dits inutilement ». La grande erreur de presque tous ceux qui étudient la valeur des formes est de faire des distinctions arbitraires et sans rapport avec la réalité.

Toutes ces réserves n'empêchent pas le livre de M. B. d'être un recueil de faits riche, commode et utile.

A. Meillet.

M. Niedermann. — *Historische Lautlehre des Lateinischen*, 2te Auflage. Heidelberg (chez C. Winter), 1911, in 8°, xvii-124 p. (*Sprachwissenschaftliche Gymnasialbibliothek*, herausgegeben von M. Niedermann, I).

Le précis de phonétique latine de M. Niedermann est à la fois un chef-d'œuvre et un tour de force ; un chef-d'œuvre, parce que l'auteur a su être bref, clair, exact et précis ; un tour de force, parce qu'il a réussi à donner une idée de la plupart des faits caractéristiques de la phonétique

historique du latin, sans faire appel à aucun idiome non latin, pas même au grec. Le succès en a été éclatant. L'édition française de 1906 a été suivie d'une édition allemande en 1907, d'une traduction hollandaise en 1909, d'une traduction anglaise et d'une traduction russe en 1910, et voici que déjà en 1911, les 3 000 exemplaires de l'édition allemande étant épuisés, celle-ci doit être rééditée, et l'auteur a revu son travail pour la circonstance.

Maintenant que l'expérience est faite et qu'elle est réussie dans la mesure du possible, il est permis de se demander si M. Niedermann n'a pas poussé à un véritable excès l'application du principe. S'il s'était tenu à une phonétique de la période historique du latin, on n'aurait rien à objecter. Mais il a, autant qu'il l'a pu, donné une idée des faits préhistoriques ; et, sans termes de comparaison, il n'a pu le faire que d'une manière gauche et incomplète. Par exemple, p. 53, il enseigne que la gutturale *gu* passe à *u* entre voyelles ; le contraste de *ninguit, nix* et de *niuis* lui permet d'accrocher cette remarque bien plus que de la démontrer. Mais si l'étudiant poursuivant ses études continue à faire de la grammaire comparée, il sera obligé de désapprendre tout cela et de voir que la consonne en question est un ancien *$g^w h$, passé à *x^w en italique, et en latin à *gu* après nasale, à *u* consonne entre voyelles. Il aurait suffi de renvoyer au grec pour enseigner qu'il s'agit d'une ancienne aspirée et pour montrer que le passage de *g^w à *u* consonne n'est pas limité à l'intervocalique ; en citant βαίνω et la forme osco-ombrienne, on pouvait étudier *ueniō,* faire ressortir le rapport de *ueru* et de ombr. *berva,* etc. — Le renoncement à toute comparaison a empêché de faire aucune théorie de *f* en latin ; un fait aussi curieux que la parenté de *faciō*, *fēcī* avec le *-dō* de *condō,* etc. a même dû être passé sous silence ; on notera en passant que M. N. a sans doute eu tort de rapprocher *red-dere, trā-dere* de *dare,* p. 20 ; le rapprochement est au moins douteux, et *red-dis* n'a rien à faire avec *dās*.

Malgré le soin avec lequel le livre est écrit, il prête naturellement à des critiques de détail.

P. 3. La rigueur avec laquelle M. N. affirme la constance

des « lois phonétiques » est excessive ; et les dernières discussions sont loin d'autoriser la formule tranchante enseignée ici.

P. 32. Le maintien de *au* n'est pas limité au latin écrit. On sait que le latin vulgaire de plusieurs régions de l'Empire a maintenu aussi *au*.

P. 39. Il conviendrait d'écrire *dedĕrunt* plutôt que *dedērunt*. Les deux quantités existent dans les textes, et les langues romanes attestent *-ĕrunt*.

P. 40. Il n'est pas évident que *fer* ne soit pas une forme athématique comme *fers, fert*. — A propos de la quantité des finales, il y aurait lieu de signaler la vue de M. Havet suivant laquelle une voyelle brève finale de monosyllabe reçoit en latin la quantité longue : *dā* (et *dās*) en face de *dămus, dătis, dăre*.

P. 47 et suiv. La prononciation aspirée de certaines consonnes, dans *Gracchus, pulcher*, etc., ne serait-elle pas le fait d'Italiens ayant d'autres langues que le latin à l'origine ? A en juger par la prononciation actuelle des Toscans et par la graphie étrusque, les habitants de l'Étrurie devaient prononcer les occlusives sourdes avec une aspiration, donc *ph, th, ch,* au lieu de *p, t, c*. M. W. Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 172 et suiv., explique par exemple *Gracchus* par l'étrusque.

P. 52. Les mots *in agro teurano* qui figurent à la fin de l'inscription de Bacchanales — en caractères plus grands que le reste — sont la meilleure preuve du fait que le *-d* final après voyelle longue était amui dès le moment où a été gravée l'inscription et que la graphie constante par *-d* de la partie officielle du texte, copiée sur l'original envoyé de Rome, est archaïsante. Le contraste est assez joli pour mériter d'être cité. En reproduisant l'inscription à la fin du volume, M. N. ne donne même pas ces derniers mots.

P. 58. Il n'aurait pas été inutile — au moins pour les romanistes — de noter la longue bien attestée de *quīntus* (et de *quīnque*).

M. N. donne sur la question de *l* et *ł* un enseignement très correct, mais dispersé, si bien que l'étudiant s'en ren-

dra compte malaisément. Le fait que *ll* n'est jamais vélaire aurait pu être employé pour expliquer la curieuse opposition de *uīlla* : *uīlicus, mīlle* : *mīlia, stīlla* : *stīlicidium, stētla* : *stēliō,* comme l'a fait M. L. Havet.

A. Meillet.

L. Havet. — *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins.* Paris (Hachette), 1911, in-4°, xiv-481 p. (prix 50 francs).

Il s'agit d'un *manuel* en ce sens que la critique verbale des textes latins est traitée systématiquement et didactiquement ; mais ce manuel n'est pas un simple résumé des idées courantes ; c'est le résultat, tout personnel, des longues réflexions d'un savant, qui se propose de mettre en évidence ce qui lui paraît juste, et ne se soucie pas de savoir si d'autres ont admis déjà ces idées, qui insiste même sur ses conclusions les plus contestées, pourvu qu'elles lui semblent fondées sur une application correcte des principes de la critique. Des centaines de passages d'auteurs latins sont discutés au cours de l'exposé.

Ce manuel intéresse les linguistes à plusieurs égards.

D'abord par les observations qu'il renferme sur les formes latines. On sait que M. L. Havet est un maître de la linguistique latine, et ses opinions, pour brièvement exposées qu'elles soient, sont précieuses à recueillir. Il n'est pas de ces philologues étroits qui ignorent la linguistique ou n'en ont qu'une connaissance superficielle ; il en tient compte avec soin, ainsi § 263. On ne se bornera pas à lire les chapitres sur l'orthographe et sur la grammaire, où se rencontrent la plupart des observations qui intéressent directement le linguiste ; on ne manquera pas de voir le chapitre sur *Le copiste et son parler* (§ 1059 et suiv.). La remarque sur le pluriel *cōpiās* que Plaute aurait employée en parodiant les *Tabulae triumphales* est au § 160 ;

on notera le mot *afluo* § 135 ; l'observation du § 1058 A sur le fait que les formes du type *laudāuērunt* passent pour non classiques simplement parce qu'elles n'entrent pas dans le vers dactylique, est juste et précieuse. — On discutera parfois les idées de M. H. Au § 921, l'exemple *ulmitriba* est mal choisi pour illustrer le traitement de la voyelle finale du premier terme des composés ; phonétiquement, on attendrait *e* comme dans *legerupa*, à en juger par *genetrix* en face de *genitor*. — Au § 928, il est excessif d'affirmer que les consonnes *u* et *b* n'ont jamais été confondues dans la prononciation ; à l'initiale, elles sont toujours demeurées distinctes (sauf peut-être dans le cas où des mots étaient liés dans la prononciation) ; mais, en position intervocalique, il y a eu de bonne heure confusion, et de là vient le flottement présenté par les manuscrits ; le flottement à l'initiale est analogique du flottement à l'intérieur du mot. — Au § 948, on peut se demander si l'*h* de *herum*, due à l'influence du germanique, n'a pas été réelle ; l'influence germanique sur la prononciation a laissé des traces dans certaines langues romanes, comme on le voit en français par *haut* ou par *gué, gaine*, etc. — Au § 953 A, la forme archaïque *paruom* est sans doute moins le résultat d'une conservation de l'ancien *paruom* que du maintien du contact entre l'adverbe *parum* et l'adjectif *paruos, paruī*, contact rompu à l'époque classique. — La curieuse remarque sur *auriculis* présentée au § 1059 ne concorde pas dans la forme avec celle du § 292, qui est correcte.

Plus encore que pour les détails, les linguistes auront intérêt à lire le manuel pour les réflexions qu'ils trouveront occasion d'y faire sur la méthode. Tout d'abord ils y apprendront que les textes qui leur fournissent les formes sur lesquelles ils opèrent sont gravement fautifs et qu'il faut toujours s'en méfier. Toutefois ils ne devront jamais perdre de vue que la transmission des textes latins est un cas relativement simple : il n'y a pas eu à Rome comme en Grèce des éditions savantes faites à diverses époques, et l'on a moins à se défier du travail des philologues antiques que pour les auteurs grecs ; de plus, pour la plupart des

auteurs considérés, il ne peut guère y avoir eu de ces fabrications tendancieuses qui ont introduit dans les textes des remaniements et des interprétations postérieures aux originaux, chose que le linguiste doit toujours avoir présente à l'esprit.

Les linguistes verront aussi dans le manuel quelles précautions on doit prendre en utilisant des statistiques, ainsi § 956 à propos de l'alternance *-āuerō* / *-ārō* dont on a tiré des conclusions inexactes. Et surtout ils y trouveront un modèle de discussion sur les méthodes.

Sans doute la méthode du linguiste comparatiste diffère de celle du critique des textes Tous deux ont à restituer, au moyen de données ultérieures, une histoire dont le détail ne leur est pas livré. Mais le linguiste a affaire à un objet qui n'est pas abandonné au caprice individuel et qui ne peut être modifié que par la collectivité des sujets parlants. Le critique au contraire se trouve constamment aux prises avec le résultat d'accidents ou de volontés individuelles. Mais beaucoup de choses restent communes aux deux méthodes. De même que *la correction n'est pas l'objet du critique des textes* (§ 114), la restitution des formes préhistoriques n'est pas l'objet du linguiste. Pas plus que le critique, le linguiste ne saurait déterminer complètement les causes des faits qu'il observe : il doit se contenter d'en déterminer certaines conditions ; tout ce § 402 est aussi juste pour le linguiste que pour le critique. La vraie classification des faits de l'histoire des langues n'est pas celle des changements réalisés, que M. H. repousse avec raison de sa théorie ; c'est la classification des procès. Quand on voudra faire un manuel de linguistique historique, on fera bien d'avoir sous les yeux le livre de M. H. ; on commettrait un contresens en le copiant et une imprudence en ne s'en inspirant pas.

A. Meillet.

M. Niedermann. — *Proben aus der sogenannten Mulomedicina Chironis* (Buch II und III). Heidelberg (chez C. Winter), 1910, in-8, x-68 p. (Sammlung vulgärlateinischer Texte, herausgegeben von W. Heraeus und H. Morf, 3).

Il s'en faut de beaucoup qu'on ait tiré des textes de la basse époque latine tous les enseignements qu'ils comportent sur l'évolution du latin vulgaire, et la création d'une collection destinée à l'étude des textes latins vulgaires est heureuse. Sans doute les hommes qui ont écrit ces textes se proposaient d'écrire le latin littéraire correct ; mais, en s'attachant à ceux des textes dont les auteurs étaient peu lettrés et en négligeant, au moins provisoirement, les textes écrits par des hommes cultivés (que, par une singulière aberration, certains grammairiens semblent se plaire à étudier plus spécialement), on peut espérer entrevoir les commencements des innovations qu'offrent les langues romanes. Le texte de la *Mulomedicina Chironis* — dont M. Niedermann donne une édition partielle, soigneusement revue sur le manuscrit unique (malheureusement du xve siècle) et comportant quantité de précieuses observations critiques — est l'un de ceux qui ont le plus attiré l'attention dans les derniers temps.

L'observation de M. Niedermann sur *ab* employé devant *s* + consonne, p. vi, est curieuse, mais présentée sous une forme peu claire. On ne voit pas si M. N. suppose que l'auteur a écrit *ab* (*i*)*stercore* et que des copistes ont effacé ce vulgarisme ou que l'auteur prononçait *ab* (*i*)*stercore*, mais écrivait *ab stercore* ; la seconde hypothèse est la plus vraisemblable.

A. Meillet.

Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft. *Wilhelm Meyer-Lübke zur Feier der Vollendung seines 50 Lehrsemesters und seines 50 Lebensjahres gewidmet.* Teil I. Halle a. d. S. (M. Niemeyer), 1910, in-8, xii-213 p. [avec une gravure représentant M. Meyer-Lübke]. (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 26).

Parmi les maîtres du romanisme actuel, aucun n'a des principes plus nets, une connaissance plus ample de tout le domaine roman, un souci plus vif de tenir compte de toutes les langues du groupe, un intérêt plus prononcé pour les questions générales que M. W. Meyer-Lübke. Ses publications et les résultats de son enseignement montrent qu'il est cette chose infiniment rare : un professeur de grammaire comparée des langues romanes, un linguiste. Et par suite aucun n'a fait école autant que lui. On n'est pas surpris de voir quelques-uns de ses meilleurs élèves lui offrir un recueil de *Mélanges*, qui ne se compose pas de petites notes, ou d'articles sur des questions de détail, mais où les grands problèmes du romanisme — et, on peut le dire, de la linguistique générale — sont abordés en face, et où se marque très fortement l'influence du maître auquel ils sont dédiés. L'un des traits caractéristiques du recueil est le peu d'importance qui est attribué au susbtrat préroman des diverses langues néolatines ; les auteurs s'accordent avec leur maître à tenir l'influence de la langue éliminée pour à peu près négligeable. Le recueil complet comprendra trois volumes. Le premier, déjà paru, se compose de quatre grands articles.

K. von Ettmayer (p. 1-16). *Benötigen wir eine wissenschaftliche deskriptive Grammatik.* Observations quelque peu décousues, où est indiqué le contraste entre une grammaire historique descriptive et une réduction des faits à leurs principes généraux. — Le passage de Consentius que discute M. v. E. p. 10 et suiv. se rapporte suivant toute vraisemblance à la distinction du latin entre *l* et *ł* (*l* vé-

laire) et n'a sans doute rien à faire avec la palatalisation romane de *l* dans les cas tels que *cl*.

Sextil Puscariu (p. 17-75). *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*. Article très intéressant où il est montré que le roumain forme une unité nette, mais que la distinction actuelle en quatre dialectes a ses origines en partie dans le roumain commun (*urrumänisch*). Sans prétendre faire l'histoire des Roumains au moyen de l'histoire de leur langue — ce qui serait inadmissible — M. P. établit que la linguistique n'apporte pas de preuves à l'appui de l'hypothèse d'une origine sud-danubienne des Roumains : ceux des dialectes roumains qui connaissent le passage de *n* intervocalique à *r* sont ceux du Nord, alors que celui des dialectes albanais qui offre le même phénomène est le toske, parler du Sud. M. P. conclut très raisonnablement que les groupes slaves et roumains actuels ne sont devenus cohérents que par slavisation d'éléments roumains et par roumainisation d'éléments slaves. Les passions nationalistes n'ont pas de profit à retirer de cette solution, et c'est pour cela que le problème linguistique des origines du roumain a cessé de passionner l'opinion publique chez ses compatriotes. C'est de même parce que la grammaire comparée ne peut rien pour prouver l'existence de « peuples aryens » que bien des gens ont cessé de s'y intéresser. Quand les études historiques ne servent pas leurs désirs et leurs intérêts, les partis ont tôt fait de s'en détourner.

E. Herzog (p. 76-186). *Das to-Partizip im Altromanischen* (Ein Beitrag zur Lehre vom syntaktischen Wandel). M. H. suit l'histoire des types *j'ai fait* et *je suis venu* depuis le début, c'est-à-dire depuis les plus anciens textes latins, jusque vers le xiiie siècle. Son exposé, plein d'analyses fines et de données de fait, montre combien il est impossible de deviner un grand développement tel que celui-là ; seul, un examen attentif du détail des faits permet de s'en faire quelque idée ; car la création d'un type d'ensemble comme celui du prétérit composé résulte d'une série d'innovations particulières qui se commandent les unes les autres ; du reste, le développement a été en grande

partie tardif et particulier à chacune des langues, où il affecte en effet une forme propre. — M. H., qui tient compte de tous les faits latins et romans, ne parle nulle part du développement identique des langues germaniques, qui a lieu à la même date que celui étudié par lui ; le type *habeo factum* est trop particulier — propre en fait au germanique et au roman — pour que le problème d'une influence réciproque des deux groupes voisins ne se pose pas. — Quand § 39, p. 104, il traite d'exemples avec *fui*, il manque à noter que, dans les deux exemples cités, *fui* précède le participe ; et du reste il ne signale nulle part le fait remarquable étudié par M. Marouzeau, *Philologie et linguistique* (Mél. L. Havet), p. 243 et suiv., le passage du type *factus est* au type *est factus* ; ce passage a été de grande importance. — L'affirmation que le type *habeo* avec le participe, existant en germe à l'époque de Plaute, a été évité à dessein par tous les auteurs depuis l'époque classique est fragile ; en fait, c'est au moment où le type *est factus* tend à prendre la valeur passive que *habeo factum* reçoit la valeur de parfait et tend à devenir une forme grammaticale.

Margarete Roesler (p. 187-205). *Das Vigesimalsystem im Romanischen.* Il n'y a aucune preuve que les traces d'expression vigésimale en roman viennent du celtique, comme on l'a souvent enseigné (c'était la pensée de notre regretté confrère L. Duvau, que Mlle Rösler nomme Davau, p. 196). Le type *six-vingts*, *quatre-vingts*, etc. ne semble même dater en français que du xiie siècle ; les preuves de cette datation ne sont pas bien fortes, il est vrai.

Des index des matières et des mots terminent le volume.

L'absence de titre courant dans un recueil d'articles est très incommode et devrait d'ailleurs être toujours évitée.

A. Meillet.

Helge Ahlquist. — *Studien zur spätlateinischen Mulomedicina Chironis* (Dissert. inaug.); 148 pp. in-8. Upsala, 1909.

Petit à petit le nombre augmente des études consacrées à ce curieux texte dont nous devons la publication à M. Oder. La syntaxe du verbe a été étudiée par M. Pirson (Festschrift zum XII. allgemeinen Neuphilologentage) et par moi-même (Mélanges L. Havet); M. Ahlquist traite cette fois : 1° de l'emploi et de la confusion des cas ; 2° de l'usage des prépositions. Les deux chapitres sont connexes, et constituent une contribution importante à l'histoire du développement des prépositions dans le latin vulgaire. M. Ahlquist connaît bien son texte, et a classé méthodiquement ses exemples.

Dans un appendice consacré à la critique du texte, il a examiné un grand nombre de passages difficiles ou corrompus, pour lesquels il propose des solutions généralement heureuses. Il en faudra tenir compte dans une seconde édition du texte.

A. Ernout.

W. Meyer-Lübke. — *Romanisches etymologisches Wörterbuch*. Lieferung I u. II, Heidelberg (C. Winter), 1911, in-8, xxii-160 p. (Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, III, 3). [L'ouvrage aura 11 livraisons environ, à 2 mk.]

Très peu de romanistes embrassent dans toute son étendue le domaine des langues néo-latines ; depuis Dietz, le seul essai qui ait été fait d'exposer les résultats acquis par l'étymologie romane est celui de Körting, et l'on sait combien le résultat est défectueux. La publication d'un dictionnaire étymologique des langues romanes par le maître qu'est M. W. Meyer-Lübke est donc un événement.

Il sera rendu compte en détail de ce livre capital par un romaniste dans le *Bulletin* quand la publication sera finie; mais la rédaction du *Bulletin* tient à donner à nos confrères dès maintenant l'heureuse nouvelle de cette publication.

Il s'agit essentiellement d'un vocabulaire du roman commun. Les mots empruntés à date récente par une seule langue n'y figurent donc pas. Mais M. M.-L. a cru devoir tenir compte des emprunts, même assez peu anciens, qui sont communs à plusieurs langues. Les emprunts au latin écrit en sont exclus. — L'auteur indique sommairement si les mots sont latins ou d'origine grecque, gauloise, germanique; mais il n'entre dans aucun détail sur l'origine lointaine des mots qui sont entrés dans les langues romanes: *capanna* est cité comme mot latin, sur le même pied que *capere*. Au surplus, toutes les indications sont brèves; car le livre est très court pour le sujet. La recherche de la brièveté est poussée au point, excessif, de ne pas indiquer dans les renvois bibliographiques, les noms des auteurs des articles cités, mais seulement la revue où ont paru les articles, avec chiffres du tome et de la page. — Le livre ne s'adresse pas aux profanes, mais seulement à des romanistes exercés; sauf exception, la quantité des voyelles n'est même pas indiquée dans les mots latins cités, ce qui n'est pas sans inconvénients, bien que la vue des mots romans permette de la reconstituer presque toujours. — Pour le lecteur averti, l'ouvrage est d'une valeur inappréciable; on ne peut s'empêcher de regretter que l'extrême brièveté des indications en rende l'usage difficile pour qui n'est pas spécialement romaniste; on y trouvera une foule de rapprochements; mais l'histoire des mots n'est jamais qu'indiquée sommairement, dans un coin d'article. Tel que l'a voulu M. M.-L., l'ouvrage est singulièrement plein. Il suffit de le parcourir pour apercevoir combien grande est la part des emprunts étrangers dans le vocabulaire roman et combien peu il y subsiste de l'ancien latin; encore beaucoup des mots qui demeurent sont-ils des dérivés et non les primitifs, *cantāre,* et non *canere*.

Le jour où l'on fera, non plus, comme ici, un lexique

sommaire des mots romans, mais un véritable dictionnaire étymologique, il importera de marquer quels sont ceux des mots romans qui ont passé au grec, au germanique, au slave; c'est une donnée essentielle qu'il faut posséder si l'on veut faire vraiment l'histoire du vocabulaire roman.

A. Meillet.

E. Landry. — *La théorie du rythme et le rythme du vers français,* avec une étude expérimentale de la déclamation de plusieurs poètes et comédiens célèbres, du rythme des vers italiens, et des nuances de durée dans la musique. Paris (Champion), 1911, in-8, 427 p.

Le livre de M. Landry se termine par 49 conclusions numérotées et renferme beaucoup de chiffres. Mais il n'a pas proprement le caractère d'un livre de science : l'auteur a trop le sens artistique, il voit trop l'ensemble des objets qu'il étudie et sait trop peu faire les simplifications nécessaires pour poser des conclusions abstraites. Il est trop écrivain aussi, et, en écrivant, trop rythmicien, comme il le remarque du reste lui-même. Ses phrases sont élégantes et bien rythmées : elles ne sont pas toujours claires (ainsi p. 141, celle qui commence par *En tout cas*) ni même toujours françaises (p. 382 : *d'un plaisir esthétique le plus élémentaire*).

L'objet de son étude est, il faut le lui concéder, malaisé à définir. Le vers français a été fixé en un temps où la prononciation était tout autre qu'elle ne l'est aujourd'hui; le vers classique suppose des *e* muets prononcés partout et des liaisons toujours faites ; or, le français parlé d'aujourd'hui a supprimé plus des deux tiers de ces *e* muets et ne fait plus la plupart de ces liaisons. En récitant un vers classique, un moderne a donc le choix entre prononcer à la manière moderne et le fausser, ou prononcer d'une manière archaïque, nécessairement artificielle. De là — et de quelques autres causes — vient que la déclamation des vers classiques est dans une entière anarchie. Ni les comé-

diens ni les poètes ni les lettrés ne savent au juste comment procéder, et tous prononcent arbitrairement. M. L. a eu beau s'adresser à des maîtres de la diction comme MM. Mounet-Sully, P. Mounet, G. Berr, M[mes] Bartet et Moreno, il n'a pu en obtenir ce qui n'existe pas, une déclamation vraiment traditionnelle et régulière du vers français.

Les découvertes de M. L. ont parfois été faites assez longtemps avant lui, sans qu'il paraisse s'en douter ; ainsi l'explication des syllabes antiques longues par position p. 292 (M. L. croit visiblement que *arma* et *aratrum* ont même étymologie !). Et l'assurance avec laquelle il parle des choses les plus diverses ne doit pas faire toujours illusion sur la précision de ses connaissances, ainsi quand p. 130, il parle « du vers sanskrit dans les parties épiques des Védas, vers isosyllabique qui ne devient métrique que pour les trois syllabes de la fin ». Il évite d'ailleurs souvent de discuter ou de citer ses prédécesseurs.

Bien que la conception générale du rythme admise par M. L. soit bonne, bien que les analyses qu'il propose soient souvent délicates et ses critiques (par exemple celle des idées bizarres de M. Saran p. 252 et suiv.) souvent justifiées, et bien que les faits qu'il a réunis soient en partie très intéressants, il est permis de se demander si l'ouvrage apporte autant de nouveautés et donne à la théorie du vers une base aussi solide que le ton un peu ambitieux de l'auteur le donnerait à penser.

A. Meillet.

O. Schultz-Gora. — *Altprovenzalisches Elementarbuch,* zweite verbesserte Auflage, 1 vol. in-8, x-189 p. Heidelberg, Winter, 1911 (prix : M. 3,60). — Constitue le numéro 3 de la première série de la *Sammlung romanischer Elementar-und Handbücher* publiée sous la direction de M. W. Meyer-Lübke.

Voici une deuxième édition de ce petit manuel. La

première datait de 1906. Celle-ci, qui n'en diffère pas essentiellement, suit à cinq ans d'intervalle. C'est un beau succès en l'espèce ; car les personnes qui s'intéressent au vieux provençal ne sont pas légion, même de l'autre côté du Rhin. L'accueil favorable qu'on a fait à ce volume s'explique aisément. On manquait jusqu'à ces dernières années d'un manuel de vieux provençal, formant un tout distinct, commode à manier et à consulter. Le *Manualetto provenzale* de V. Crescini avec une introduction grammaticale de 167 pp., l'*Outline of the phonology and morphology of old Provençal* de Grandgent, c'est tout ce que les débutants provençalistes avaient à leur disposition. Il n'est pas étonnant qu'ils se soient procuré avec empressement ce petit livre d'un prix fort abordable.

Aussi bien cet ouvrage est-il véritablement pratique pour des commençants. Une bibliographie courte mais précise (p. 1-7), une phonétique (p. 11-62), une morphologie (p. 63-105), un aperçu sur la formation des mots (p. 106-113), une syntaxe (p. 114-140), un choix de textes en prose et en vers (p. 141-164), un glossaire pour ces textes (p. 166-172), un index de tous les mots et de toutes les formes étudiées dans la grammaire (p. 173-188), tel est le contenu du manuel, et, à part quelques notions sur la métrique et la versification des troubadours, que je serais heureux d'y trouver, je ne vois pas qu'on puisse lui demander plus, surtout si l'on songe que le livre a moins de 190 pages.

Quant à la valeur de l'exposé, elle est à certains égards satisfaisante. Il faut louer surtout la sobre précision avec laquelle l'auteur a tracé l'esquisse de la syntaxe. Il y a là des pages qui seront d'autant plus utiles que ce sujet a été plus ou moins laissé de côté par la plupart des provençalistes. Je me permets néanmoins de faire observer que la syntaxe de M. S.-G., à l'exception peut-être d'un seul paragraphe (p. 133, § 200), est purement descriptive, nullement explicative. Dans la morphologie et la phonétique, l'auteur part du latin pour expliquer les formes et les sons du provençal. Pourquoi n'a-t-il pas agi de même à propos de la syntaxe ?

Sans doute il y a intérêt à avoir, pour une langue donnée, à un moment de son évolution, une description statique : bien plus, une dynamique ne peut être fondée que sur une série de statiques. Qu'on fasse donc la statique d'une syntaxe, rien de mieux, surtout si l'on n'oublie pas que le but visé par la linguistique est en fin de compte la dynamique. Mais n'est-ce point commettre une faute que de confondre, dans un seul et même ouvrage, la statique et la dynamique, en appliquant la première de ces méthodes à une série de faits et la deuxième à une autre série, alors que ces deux séries demandent à être examinées d'un même point de vue? Que toute la grammaire soit descriptive, ou bien qu'elle soit toute historique et explicative.

On répondra peut-être qu'il y a un avantage pédagogique à procéder comme l'a fait l'auteur : la syntaxe évolutive est, pour des commençants, moins facilement abordable que la syntaxe descriptive.

Je n'ai garde d'oublier le caractère de l'ouvrage : c'est un livre élémentaire, très élémentaire, peut-être même un peu trop. Les personnes qui désirent s'initier au vieux provençal, en dehors des purs littérateurs à qui l'histoire de la langue importe peu, sont ou bien des linguistes de profession, ou bien des jeunes gens déjà formés, qui peuvent sans inconvénient être mis, dès le début, au courant des principales difficultés. Le manuel de M. Grandgent, bien qu'élémentaire lui aussi, me semble mieux répondre à ces besoins.

M. S.-G. a pensé sans doute qu'il devait faire court. Mais il aurait certainement pu gagner de la place en adoptant pour la phonétique un plan moins compliqué. Il y a trop de divisions, de subdivisions, dans cette partie de l'ouvrage. Voyez par exemple le chapitre des voyelles atones (§ 47-61). A quoi bon distinguer les voyelles protoniques à l'initiale absolue, des voyelles protoniques initiales précédées d'une consonne. Cette classification amène l'auteur à exposer séparément des cas analogues, tels que celui d'*obrir* > *ubrir* d'une part et *morir* > *murir* de l'autre, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de commettre une inconséquence lorsqu'il classe dans la deuxième catégorie

l'_o_ de _operare_ > _obrar_ (p. 29, l. 33). Je ferai la même observation à propos des voyelles post-toniques (p. 33-5). Quel avantage y a-t-il, étant donné qu'il s'agit uniquement du domaine provençal et que M. S.-G. ne parle pas du catalan, à distinguer le sort de l'-_a_ dans _domina_ > _domna_ et dans _dominas_ > _domnas,_ de l'-_u_ dans _caballu_ > _caval_ et dans _caballus_ > _cavals,_ de l'-_e_ dans _flore_ > _flor_ et _flores_ > _flors,_ etc. ? De même, dans le chapitre des consonnes, le sort de -_b_ final pouvait être étudié avec celui de -_v_ (p. 41). Au lieu de répéter chaque fois à propos de _p,_ puis de _b,_ puis de _t,_ puis de _d,_ que chacune de ces consonnes reste intacte à l'initiale, au lieu de disperser dans des paragraphes différents l'étude de groupes intervocaliques tels que -_pr_- > -_br_-, -_cr_- > -_gr_-, etc., pourquoi n'avoir pas réuni sous le même chapitre l'étude des phénomènes semblables ? Ils seraient plus aisément compris du lecteur, se graveraient plus sûrement dans sa mémoire, lui permettraient de mieux saisir dans son ensemble le mouvement général de l'idiome[1].

Je passe maintenant à l'examen du détail en suivant l'ordre même de l'ouvrage[2].

1. Le morcellement de la matière et l'abondance des subdivisions n'empêchent qu'on chercherait vainement dans l'ouvrage certains faits qui ont leur importance, tel le passage de -_g_- à -_u_- dans _sagma_ > _sauma_, _phlegma_ > _fleuma_.

2. Voici quelques fautes d'impression qui n'ont pas été relevées par l'auteur :

P. 21, l. 16, lire _riba,_ non _rị̄ba._
32, l. 33, — _*cùminitiáre,_ — _*cuminitiáre._
33, l. 29, — _duplu(m),_ — _đuplu(m)._
35, l. 36, — _-atcum, -aclum, -iclum, -uclum._
39, l. 36, — _*nacsere,_ non _*nacscere._
52, l. 4, — _canorgue,_ — _canonyue._
54. Placer la ligne 28 (_j_) avant la ligne 24.
60, l. 31, lire _-unxi,_ non _unxi._
72, l. 2, — f. (avec un point), — _f._
85, l. 20, — _vendessẹtz,_ — _ven dessẹtz._
97, l. 25, — _-inxi, -unxi,_ — _inxi, unxi._
106, l. 16, — _-trix,_ — _trix._
112, l. 31, — _se esbaudeiar,_ — _sé esbaudeiar._
112, l. 32, — _*-ĭcire,_ — _*ĭcire._
185. Les mots _poble, pobol_ figurent hors de leur place alphabétique.
187, v° _trẹi._ La référence 18 est fausse.

P. 15, l. 13. *Termini* n'est pas un mot héréditaire. Il a été pris au bas latin à une époque relativement récente : cf. A. Thomas, *Essais,* p. 89. — Ib., l. 21. Dans l'accentuation du lat. vg. *placuímus* (cl. *placúimus*) > prov. *plaguém,* il faut voir non seulement une influence analogique des deuxièmes personnes du pluriel, mais encore un effet de la tendance en vertu de laquelle *filiolum, capréolum, mulíerem,* etc. sont représentés en latin vulgaire par *filiólu, capreólu, muliére,* etc. C'est une loi de phonétique générale : lorsque deux voyelles restent en contact, l'une, la moins claire, tend à se fermer, et peut même perdre sa valeur syllabique. De même qu'on a eu **mulyére,* on a eu **placwímu, hábuerunt, ténueram,* cf. O. Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik,* p. 192, et Millardet, *Et. de dial. land., Phon. add.,* p. 72-3. — P. 16, l. 8. *Battúere* est une forme fausse : le latin vg. dit **báttuere* > *báttere* pour une raison analogue à celle qui vient d'être exposée, et aussi sous l'influence de *báttuo.* — Ib. Dans *cabér* < *capere,* le déplacement d'accent ne date pas seulement de l'époque provençale ; il remonte jusqu'au latin vulgaire, comme le prouvent esp. port. *caber,* cat. *cabrer* et fr. *-cevoir.* Il faut supposer déjà en latin l'existence des types *capĕre, *capēre* (*-cipēre*) et aussi **capīre* (à moins que ital. *capire* soit une fausse forme savante en regard de a. ital. *capere*). — P. 16, l. 31. Je ne me résigne pas à admettre que l'*i* de *tuit* représente l'*i* final de *tǫtti* attiré dans la racine, et que l'*ǫ* soit passé à *u* par *Umlaut.* L'explication de G. Mohl, *Et. s. le lexique du lvg.*, p. 102-4, est bien préférable : il part de **tŭcti,* forme due au croisement de *tǫtti* et de *cūncti.* — P. 17, l. 6. « La diphtongaison de *ę* et *ǫ* toniques est *facultative* (« fakultativ »)... » L'expression manque de précision. D'ailleurs tout ce paragraphe sur la diphtongaison demanderait à être mis au courant des travaux qui se sont faits en France, et en particulier de l'article capital de M. A. Meillet sur la *Différenciation des phonèmes,* M. S. L., XII, 30. — Ib., l. 27, et p. 20, l. 16. Lire *ec(c)lĕsia* non *ecclĕsia.* Cf. *Zs.* XXV, 344. Faire d'ailleurs remarquer que le mot n'est pas strictement populaire. — Ib., l. 29. *Postea* > *puoissas* est inexact : lire *puoissa*(*s*). — Ib., l. 32. Puis-

qu'on met un astérisque à _trŏja,_ pourquoi n'en met-on pas à _pĕjus_? — P. 18, l. 5. Lvg. _*ĕo_ (< _ego_) a été traité comme _eu̯_ sans doute sous une influence syntactique : _*eu̯ *ai̯o > ieu ai_ « j'ai » ; mais _*eo *dao > io dau_ « je donne ». — Ib., l. 14. _Puosc, puesc,_ ainsi d'ailleurs que les subj. _puosca, puesca,_ doivent leur diphtongue à l'analogie du pf. _puec < potui._ — P. 20, l. 5-6. Dans _cilh,_ l'_i,_ au lieu de _ę,_ n'est pas inexplicable : cf. Meyer-Lübke, _Hist. Gr. fr. Spr.,_ p. 55-6. _Meravilha_ est plus embarrassant. — Ib., l. 20. Il existe des deuxièmes personnes pluriel d'ind. pr. qui ont _ę_ conformément à la phonétique : on peut citer au moins _avętz_ et _podętz_ à côté des formes _avẹtz_ et _podẹtz._ — P. 21, l. 7. Peut-on expliquer _vas < versus_ uniquement par l'emploi atone du mot ? Je n'invoquerai pas, comme le fait M. Grandgent, _Old Prov.,_ § 42, 1, l'analogie de _az < ad._ Mais je propose d'attribuer l'_a_ à l'influence de l'_r._ Cette influence a pu se produire très anciennement (cf. _Probi App.,_ éd. P. Meyer, 113 : « _anser_ non _ansar_ »), à une époque où l'_r_ de _versus_ n'était pas encore tombée dans le lvg. du sud de la Gaule. — P. 21, l. 34. Pr. _plǫia < *plŏia_ non _*plŏvia._ — P. 23, l. 1. Prov. _sui < sŭi_ est fort bien attesté. En voici deux exemples dans un seul et même vers : _sui conte e sui contor, Gir. de Ross._ — P. 25, l. 31. Pourquoi citer ici _aun_ « ils ont », _faun_ « ils font » sans en rendre compte. L'explication de ces formes ne se trouve nulle part dans le livre : _faun < faunt,_ CIL, IV, 689, Pompéi, à côté de _facunt,_ ib., III, 3551 ; _aun < *habunt._ — P. 27, l. 2. Lire _*agurium._ — Ib., l. 7. Dans _Eloïtz <_ germ. _Heilwidis_ (pour _Heilwid_), en regard de _aigro <_ germ. _heiger,_ la perte de l'_i_ de la diphtongue _ei_ s'explique par la dissimilation, comme _augurium > *agurium, Augustum > agustum._ — Ib., l. 10 suiv. _Aquel, aqui, aquo, aisso, aicel, aissi_ s'expliquent mal par la base _eccu-._ Il me paraît indispensable de partir de _*accu-_, résultat d'une fusion entre _eccum_ et _atque_ pris dans un sens apodictique. Cf. Bourciez, _Elém. de ling. rom.,_ p. 127. — Ib., l. 14. _Olifan_ n'est pas populaire. L'auteur lui-même le remarque p. 31, l. 14. — P. 28, l. 6. _Drectum_ existait déjà en latvg. dans la plus grande partie du domaine roman. Inutile de reve-

nir, dans une grammaire provençale, sur des faits de ce genre. — P. 30, l. 8. Dans *Leenors* > *Lïenors, Beatritz* > *Bïatritz, creatura* > *crïatura,* il n'y a pas à proprement parler de « dissimilation vocalique », mais simplement fermeture de l'*e* en hiatus. Cf. ci-dessus à propos de p. 15, l. 21. — P. 33, l. 17. Lorsque -*u* apparaît dans les textes à la place de -*o,* dans des cas tels que *laupart* < *leopardem,* il n'est pas purement graphique. Il y a eu fermeture de l'*ọ* en *u.* — Ib., l. 28. L'-*e* final après consonne + *l, r,* dans *duplu* > *doble, amplu* > *ample, alteri* > *altre,* etc., ne peut guère être considéré comme continuant la voyelle finale latine correspondante, *u, i, e,* etc. Je crois que cet -*e* est une voyelle anaptyctique issue de -*l̥*, -*r̥*. C'est la voyelle indifférente de l'idiome. C'est ce que prouve *minor* > *menre.* Il faut sans doute en dire autant des cas cités à la page suivante : *asinu* > *asne, *Jacomu* > *Jacme,* etc. Il en est de même de *mielher* < *melior, pieier* < *pejor* (p. 35). Cf. *Et. dial. land.,* p. 158-60. — P. 34, l. 3. Le cas de *Agatha* > *Agda* est mal classé. La forme intéressante est *Agde, Agte.* — P. 36, l. 7-9. Il paraît douteux que *lágrema* < *lacrima, tébeza* < *tepida, or(r)eza* < *horrida,* etc., soient purement populaires. Entre ces formes et *larma* (*lerma*), *tebe, or(r)a,* etc., il y a une différence que n'explique pas une pure diversité dialectale. — P. 38, l. 25. Aux cas de dissimilation de *l* + *l* > *r* + *l* ajouter : **umbilīculu* > *emborígol.* — P. 40, l. 12. La division des consonnes en labiales, dentales, *palatales* n'est pas heureuse. Il y a plus de vélaires que de palatales en latin. Et puis, à certains égards, les nasales et liquides ne forment pas une classe distincte ; il y a des nasales et liquides labiales, dentales, vélaires etc. — P. 41, l. 23. Dans *essemps, nemps,* le -*p*- n'est pas dû à l'analogie de *temps.* Comparer des formes dialectales telles que *comps, vescomps* < *comes, resimps* < **racīmos,* etc. Il y a eu production d'un -*p*- transitoire. Entre *m* sonore et *s* sourde, s'est produite une sorte de *m* sourde par anticipation de l'assourdissement caractéristique de *s.* Un phénomène analogue, quoique un peu différent, a eu lieu dans *dompna* < *domna, dampnatge* < *damnatge.* Cf. *op. cit.,* p. 94-5,

97-8. — P. 41, l. 29, et p. 43, l. 22. Il est peu probable que *blasmar* représente *blasphemare*. Les formes coexistantes *blastemar, blastimar,* parallèles à esp. port. *lastimar,* roum. *blestemà,* lucq. *biastimare,* etc., permettent de rattacher plutôt le prov. à **blastimare* (analogique de *æstimare*). — P. 44, l. 29. Dans germ. *Baldwin* > *Baldoin, Grimwart* > *Grimoart,* on ne peut dire qu'il y ait passage de *w* à *o*. Il ne faut pas être dupe de la graphie. L'*o* de *Baldoin,* etc., est le signe graphique de *u* et non autre chose. — P. 47, l. 21. Le *-d-* de *ades* s'explique par *ad id ipsum*. — Ib., l. 32. Dans *metge* < *medicum,* les lettres *-tg-* marquent une mi-occlusive palatale ou prépalatale sourde ou mi-sourde. — P. 49, l. 21. *Feiron, feira* ne peuvent être classés avec *preiron, meiron*. S'il était vrai que ces quatre formes soient purement phonétiques, — ce qui n'est certainement pas, — les deux premières reposeraient sur lat. *c* + *r* et les deux dernières sur lat. *s* + *r*. — P. 51, l. 13. Pour le traitement de *-cr-,* il est indispensable de distinguer les cas où le groupe est primaire et ceux où il est secondaire : lat. *-cr-* > *-gr-* : *acrem* > *agre, macrum* > *magre*. Au contraire *-c'r-* > *-ir-* : *cŏc(ĕ)re* > *coire, dīcĕre* > *dire, dūcĕre* > *duire, facĕre* > *faire* (inutile de supposer **fagere* : même observation p. 53, l. 21), *nocĕre* > *noire,* etc. — Ib., l. 18. Le cas de *aquila* > *aigla* doit être distingué des autres cas de *c* + *l*. Il ne doit pas être séparé du cas de *aqua* > *aiga*. Le traitement particulier s'explique par la présence de *w* : *aquila* > *aχwila* (assimilation : occl. + fric. > fric. + fric.) > *aiwila* (différenciation : vél. + vél. > pal. + vél.) > *aigwila* > *aigla*. De même *aqua* > *aχwa* > *aiwa* > *aigwa* > *aiga*. — Ib., l. 33. Cf. ci-dessus à propos de p. 16, l. 31. — P. 54, l. 14. Dans les graphies *sorzer* < *surgere, esparzer* < *spargere, borzes* < **-burgense,* le *-z-* désigne non une *-s-* sonore, mais bien une mi-occlusive alvéolaire sonore, *-dz-,* qui correspond bien à la mi-occlusive palatale ou prépalatale, *-dy-* ou *-dž-* attestée par les graphies *argen, borges,* etc. — Ib., l. 30. Il n'est nullement sûr que le *y-* latin soit partout devenu mi-occlusif à l'initiale. Certains dialectes modernes du domaine provençal ont encore *y-* (palatale fricative sonore), et il me

paraît inadmissible que l'on considère ce *y* comme provenant d'une mi-occlusive précédente. — Ib., l. 32 suiv. Peut-on dire que le *jod* latin après voyelle « devient *i* » devant consonne où à la finale : *bajulare* > *bailar, Majum* > *mai*? L'*i* graphique n'est autre chose qu'un *jod,* ou, si l'on veut, un *i* assyllabique (*i̯*), ce qui revient à peu près au même, mais nullement un -*i*. Cf. mon observation à propos de p. 44, l. 29. L'auteur oublie parfois que la phonétique est la science des phonèmes et non des lettres de l'alphabet. — P. 58, l. 33. Ce n'est pas le voisinage de deux *r,* mais bien l'action dissimilante du premier -*m*-, qui dans *marmore* > *marbre* a dénasalisé le second *m* en *b*. — P. 60, l. 27, « Devant *c* lat. intervocalique (prov. *g*), *n* peut devenir *r* : *monacum* > *morgue, canonicum* > *canorgue, manica* > *marga.* » Qui ne voit qu'il s'agit d'une pure dissimilation? Il en est de même d'ailleurs pour les mots que l'auteur cite précédemment, *anima* > *arma, *minimare* > *mermar*, ou plus loin, *Damridieu* < *dominum deum.* — P. 65, l. 29. *Arbres* (lat. *arbor*) n'est pas classé à sa place. — P. 67, l. 3. Mettre un astérisque devant **floris.* — P. 71, l. 25. Lire *cinc* au lieu de *cin, cins.* — P. 73, l. 33. Pour la forme du cas régime fém. sg. du pron. pers. tonique de la 3ᵉ pers., *lieis,* l'explication de M. A. Thomas, *Essais,* p. 336-8, me paraît excellente : *lieis* < *illeius* (= **illaeius,* forme refaite d'après *cuius, huius,* etc., et non forme complexe due à la combinaison de dat. fém. *illae* + dat. f. *ei,* comme M. A. Thomas l'avait cru tout d'abord). Sur les différentes explications proposées, voir Ascoli, *Arch. glott. it.,* XV, 314, 396. — P. 74, l. 24. Les formes *loi, lai* s'expliquent par *lo* + *i, la* + *i* (*ĭbī* > *i* s'emploie souvent avec la valeur d'un datif, même pour représenter une personne). Il est moins naturel de voir dans *loi, lai* une dissimilation de *lo li, la li.* — P. 76, l. 20. Supprimer l'astérisque devant *coster.* — P. 76, l. 37, etc. Voir ci-dessus à propos de p. 27, l. 10. — P. 77, l. 1. *Aicel* ne sort pas directement de *ecce ille.* — Ib., l. 36. Lire *uns gras.* — P. 83, l. 26. Lire *párton, -o.* — P. 86, l. 4. L'-*i* qui apparaît parfois au lieu de -*e* à 1 ind. pr. de la conj. faible, *cǫbri* à côté de *cǫbre, ǫbri* à côté de *ǫbre,* etc.,

n'est pas « une voyelle de soutien ». Il est plutôt analogique des 1 ind. pr. en *-i* : *ai, crẹi, dẹi, sọi, vẹi* et des 1 pf. — P. 87, l. 37. Les parfaits en *-ai* ne sont pas communs à toute la Gascogne. Voir *Revue de dial. rom.*, 1909, p. 127-8. — P. 90, l. 3. Donner la qualité de l'*e* de 3 sbj. pr. *estẹi*. Pourquoi dans les listes qui suivent ne pas donner la qualité de tous les *e* ou *o* sans exception, là du moins où cette qualité nous est connue par la versification. — P. 92, l. 26. Lire **vídĭstis*. — P. 97, l. 29. Je connais au moins un exemple de *mis* 3 pf. de *mẹtre* : *Gir. de Ross.*, dans Appel, *Chrest.*, 618. — P. 98, l. 3. Mettre un astérisque devant **plọvuit*, dont l'existence supposée par M. Suchier, Z., II, 255 suiv., a été d'ailleurs révoquée en doute par M. Meyer-Lübke, II, p. 365. — P. 104, l. 13. L'*ẹ* fait en effet difficulté à la 3e pers. sg. ind. pr. de « être » : prov. *ẹs*, en regard de lat. *ĕst* = gr. ἐστί, skr. *ásti*, etc. Il faut partir de lvg. *ẹst*. Il y a eu certainement en latin vulgaire deux séries de formes pour 2 et 3 sg. : *ęs, ęst* à côté de *ẹs, ẹst*. Comment expliquer *ẹs* ? Il est peu vraisemblable qu'il faille s'appuyer sur la quantité de la prosodie latine *ēs*. Cette quantité paraît être un reste de l'ancien *ĕss* = gr. ἐσσί, réduit à *es* devant consonne dès l'époque italique commune, mais conservé devant voyelle en latin archaïque. L'*ẹ* du lvg., attesté à la 2e pers. par engad. *ēš(t)* et obwald. *eis*, et à la 3e par prov. *ẹs*, s'explique sans doute par l'emploi atone qui a fermé l'*ę* dès une époque ancienne. — P. 105, l. 27. Il y a, en provençal, comme dans les autres langues romanes, des exemples, — rares, il est vrai, — de dérivation à l'aide de suffixes vocaliques atones. Voir sur ce point A. Thomas, *Essais*, p. 74-91. — P. 110, l. 19. Le suffixe qui apparaît dans *foldat* (sur *fol*), *escarsedat* (sur *escars*), etc., ne peut être tiré de mots tels que *bontat* < *bonitatem*, *ciutat* < *civitatem*, *volontat* < *voluntatem*. Il faut, si l'on veut rendre compte du *-d-*, partir de formes telles que *castedat*. — P. 121, l. 17-22. Le pronom adverbial *en* n'est pas employé en fonction de génitif mais bien d'ablatif dans la phrase citée : *Qu'ieu cre qu'enans m'en venha dans que bons*. *En* a bien le sens de l. *inde* « qu'il vienne du mal *de là*, c.-à-d. *de lui* ». — Ib., l. 33. *P. Car-*

dinal si fo de Velhac. Si ne me paraît pas être un datif éthique ; c'est bien plutôt la particule *si* < *sic*, employée pour renforcer le verbe. — P. 122, l. 2. Il faut dire : « le pron. non réfléchi de la 3e pers. ». — P. 122, l. 22. *Li Genoes lo meneron pres en* sa *terra*. L'emploi particulier de *sa* dans cette phrase est défini en termes trop vagues. Ce qu'il y a de remarquable dans ce tour, c'est que le possessif de l'*unité* tient lieu du possessif de la *pluralité*. — P. 125, l. 21 suiv. La classification est assez arbitraire. Dans les emplois énumérés, il s'agit de *mode* (infinitif) et non de *temps*. — P. 129, l. 32. Dans des phrases telles que *non crei pieier mortz sia* ; *es sazos fassam*, etc., la proposition qui vient en second lieu ne peut être appelée principale « Hauptsatz » : la conjonction *que* a beau manquer, il s'agit d'une proposition subordonnée « Nebensatz », absolument comme dans le tour latin *necesse est facias*, du moins à l'époque classique.

G. Millardet.

G. Panconcelli-Calzia. — *Italiano.* Fonetica-Morfologia. Testi. Leipzig et Berlin (Teubner), 1911, petit in-8, 139 p. (*Skizzen lebender Sprachen*, 4). Prix : 3 mk. 60.

Ce très petit livre n'a pas la prétention de fournir une description complète de la langue italienne ; la phonétique et la morphologie n'y sont que sommairement esquissées ; les textes sont courts, bien qu'ils occupent les deux tiers du volume ; ce qui en fait le prix, c'est que les paradigmes et les textes y sont accompagnés constamment d'une transcription phonétique. En l'espèce, l'esquisse phonétique et les transcriptions phonétiques ont ici une valeur particulière, parce qu'elles émanent d'un phonéticien distingué, et qui a complété par des études faites au moyen d'appareils les observations de son oreille. Sans doute M. Panconcelli-Calzia n'a pu encore utiliser les ressources du laboratoire de phonétique (de l'Institut colonial de Hambourg) qu'il a été chargé d'organiser. Mais déjà il a pu

tirer des recherches expérimentales d'intéressantes précisions. On regrettera seulement, au point de vue scientifique, sinon au point de vue pédagogique, qu'il ait cru devoir consacrer à des généralités une trop forte partie du petit espace dont il disposait et que les particularités phoniques de l'italien soient trop sommairement indiquées ; des faits caractéristiques comme le staccato de la prononciation des syllabes ou le type de la prononciation des occlusives (type roman, et non type germanique) ne sont pas signalés expressément. Mais on aura là un précieux moyen d'étudier la prononciation courante de l'italien.

A. Meillet.

R. Ekblom. — *L'extinction des verbes avec prétérit en -si et en -ui en français.* Upsal (Almqvist et Wiksell), 1908, in-8 (III-)-186 p.

Cette thèse suédoise, présentée à l'Université d'Upsal en novembre 1908, n'est parvenue à la Société que cette année. M. Ekblom a eu une heureuse idée : il se demande pour quelles raisons certaines formes grammaticales viennent à disparaître, et il prend pour objet d'examen les prétérits simples des verbes forts français : type très difficultueux qui a donné lieu à un nombre infini d'innovations analogiques. Les causes qu'il détermine sont d'ordre morphologique : tout d'abord il arrive que l'évolution naturelle de la forme suivant les lois phonétiques aboutisse à une forme nouvelle qui est en dehors de tout paradigme ; ou bien la langue est amenée à hésiter entre plusieurs formes ; ou bien encore deux verbes tout différents en viennent à n'avoir qu'un seul et même prétérit qui dès lors est ambigu, etc. M. E. est du reste plus neuf dans le détail que dans ses généralités, cela va sans dire.

Le lecteur français est constamment gêné par le fait que le français dont parle M. E. est celui des livres, et de livres archaïques. Beaucoup de verbes dont parle M. E.,

parce qu'il les a vus dans les dictionnaires, sont hors d'usage, même dans une langue écrite très littéraire. Et beaucoup plus encore sont de peu d'usage ou hors d'usage dans la langue parlée ; ainsi, quand p. 81 et suiv., M. E. enseigne que *croire* et *croître* se sont maintenus malgré l'identité du participe passé et du prétérit simple, il ignore que *croître* ne s'emploie plus guère ; pour ma part, c'est un mot qui est entièrement étranger à mon vocabulaire, au moins en parlant, sinon en écrivant. Il est parlé sérieusement de l'emploi de *duire*, p. 95 et suiv. On lit avec stupeur p. 129 que *raire* est d'un emploi très limité et p. 146 que *tistre* est peu usité. M. E. oublie que les verbes forts tendent normalement à sortir de l'usage, qu'ils s'éliminent peu à peu, et que seule la fréquence de l'emploi en conserve un certain nombre qui, même en dehors de toute circonstance spéciale, se réduit constamment.

Au surplus, M. E. considère toujours le prétérit simple comme vivant ; il fait abstraction du grand fait que dans tout le français du centre, dans un rayon de 200 à 300 kilomètres autour de Paris, le prétérit simple est depuis assez longtemps sorti de l'usage dans la langue parlée. Ce prétérit ne vit que dans les écoles, dans les livres, dans les dictionnaires et les grammaires. M. E. aurait eu à se demander si l'extrême embarras où s'est trouvée la langue qui formait et reformait sans cesse le prétérit des verbes forts n'a pas contribué à faire éliminer tout à fait ce type de prétérits.

A. Meillet.

F. Brunot. — *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome III. *La formation de la langue classique* (1600-1660). Deuxième partie. Paris (Colin), 1911, in-8, p. 421-738.

Cette seconde partie du volume III du monumental ou-

vrage de M. Brunot est l'une des plus importantes du livre tout entier. Car la période étudiée est celle où le français écrit se fixe définitivement, et les faits de syntaxe qui sont examinés dans cette fin de volume sont précisément ceux qui intéressaient les hommes qui ont fixé la langue, ceux dont ils ont eu conscience, sur lesquels ils ont exprimé des opinions et sur lesquels le public et les auteurs du temps ont pris délibérément parti. L'objet principal de M. Brunot est donc moins de déterminer ici comment la langue a évolué que de montrer, par l'exposé des opinions des grammairiens et de l'usage des auteurs, sur quels points et en quels sens il a été pris des décisions. Ceci donne à l'exposé un caractère tout particulier et neuf ; la connaissance étendue qu'a M. B. des grammairiens français de cette période lui permet de faire œuvre originale et curieuse.

Si certaines questions graves, comme celle de l'emploi des diverses formes de prétérits et de leur valeur, viennent à être négligées, d'autres sont éclairées indirectement, et d'une manière parfois très nette. Ainsi ce début du xviie siècle est la période où le substantif en vient à se faire accompagner constamment par l'article défini ou indéfini ; l'une des grandes originalités du français se fixe alors ; car nulle part la constance de l'emploi de l'article n'est plus grande qu'en français : à peu près nulle part on n'est allé si loin que de créer un article indéfini du pluriel. — C'est alors aussi que le pronom personnel sujet cesse d'être un mot autonome pour devenir un élément accessoire indispensable au verbe ; ceci se reconnaît à deux traits : d'une part, le pronom ne peut plus manquer (p. 477 et suiv.), de l'autre il ne se laisse plus éloigner des verbes (p. 656 et suiv.). De même la réunion de l'auxiliaire et du participe (p. 659 et suiv.) montre que le type *j'ai fait* est devenu une forme une.

L'un des grands mérites des fixateurs de la langue au début du xviie siècle a été de n'y presque pas laisser subsister de doubles emplois ni d'usages flottants, laissés à la fantaisie. Il en est résulté quelques règles bizarres et incommodes, et M. B. accuse Vaugelas, à propos de

même, d'avoir jeté un fagot d'épines sur la route (p. 471). Ç'a été la rançon d'un grand bien, et si fort qu'on en veuille à ces grammairiens, dénués de sens historique, il convient avant tout de leur savoir gré de leur œuvre : s'ils avaient eu le sens du développement et le sens de la liberté, nous n'aurions pas le français net et sobre qu'ils nous ont fait. Leur sens des tendances naturelles de la langue a été du reste juste en général. Là où la langue ne faisait pas de distinction sur un point important, ils ont su n'en pas faire. Par exemple, trouvant *pas* et *point* et n'apercevant pas de différence de sens nette entre les deux, ils n'en ont pas créé ; et ce qui prouve qu'ils ont vu juste, c'est que la langue a, comme elle le fait toujours en pareil cas, éliminé l'un des deux synonymes ; tandis que *pas* subsistait et devenait la négation à lui seul, *point* disparaissait peu à peu.

Les questions de syntaxe et les questions de style sont liées les unes aux autres, et une partie du livre se rapporte à la formation du style français. Ainsi la remarque sur l'emploi des noms de nombre avec valeur non définie p. 476 est une pure remarque de style. Or, tout ce qui est dit de la phrase, p. 684 et suiv., n'est relatif qu'au style. M. Brunot semble un peu croire qu'il y a des langues où la phrase complexe serait chose naturelle ; c'est assurément une erreur : la période est partout un produit de l'art ; le grec ne l'a créée que lentement et avec un grand effort ; le latin a fait la sienne à l'imitation du grec, et le français à son tour a imité le latin ; la conclusion de la p. 710 (où *celle-là* est fâcheusement ambigu) attribue au français comme une originalité un trait commun à toutes les langues.

M. B. a maintenant posé les fondements de l'étude du français moderne ; il lui reste à la poursuivre jusqu'en 1900. Mais, tandis que l'auteur continuera cet ouvrage capital, on souhaitera que de nombreux travailleurs complètent et précisent maintenant tous les détails de son exposé ; on le comprendrait mal si l'on croyait que ce livre d'ensemble marque le terme d'une recherche ; il a ouvert les voies, facilité le travail ultérieur ; il importe maintenant qu'il

soit suivi et qu'on éclaire entièrement une histoire où, grâce à M. B., on commence enfin à voir clair.

A. Meillet.

H. Pedersen. — *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen,* II[ter] Band, *Bedeutungslehre (Wortlehre).* I[ter] Teil (Bogen 1-22, § 354-608). Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1911, in-8, 352 p.

Avec une puissance de travail admirable, M. Pedersen donne déjà la première partie, la plus grosse, du second volume de sa belle grammaire comparée du celtique, comprenant la morphologie. On sait par le premier volume, on voit encore par celui-ci que M. Pedersen unit une connaissance profonde des faits celtiques à une science également profonde de la grammaire comparée et qu'un esprit original et inventif, une vision toujours personnelle des choses lui permettent de tirer parti de ces connaissances, à la fois si étendues et si sûres. Le comparatiste a rarement l'occasion de lire un ouvrage aussi savoureux. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, ce qui est dit de la *Biverbierung,* opposée à l'*Univerbierung,* p. 12 et suiv., est tout à fait joli.

Le plan de ce second volume est moins différent du plan habituel des grammaires comparées que celui du premier volume. L'emploi des formes est étudié avec les formes elles-mêmes, et même l'indication des catégories (cas du nom, temps des verbes par exemple) précède celle des formes. C'est logique, puisque en indo-européen, et encore en celtique, les catégories n'ont pas chacune une expression propre. Les notions de datif, de parfait, etc. ne sont pas des expressions morphologiques, mais bien des expressions syntaxiques.

M. P. suit l'histoire de chaque forme jusqu'à l'indo-européen, et, au besoin, par delà l'indo-européen même. Mais ce sont les faits proprement celtiques qui dominent

l'exposé. Il est trop bon linguiste pour commettre la faute de faire d'une grammaire celtique une grammaire des faits indo-européens conservés ou transformés par le celtique.

On n'en voudra pas à l'auteur, qui est très personnel, d'affirmer vigoureusement ses opinions propres. Mais on n'oubliera pas que toutes les affirmations de M. P. sur l'indo-européen ne sont pas également sûres. Il est assez douteux par exemple que la finale de l'ablatif des thèmes en *-o-* ait été **-ād*, p. 83 ; le slave n'indique rien à cet égard, et le lituanien même est loin d'être probant. On voit mal sur quoi repose l'hypothèse d'une désinence **-bhēm* du datif duel, p. 84 et suiv.

M. P. ne met pas toujours assez en évidence ce que le celtique a altéré. Le celtique, langue d'un peuple venu à la civilisation méditerranéenne plus tard que les peuples d'Italie, est à bien des égards plus archaïque que le latin. La composition des noms par exemple y tient plus de place. Néanmoins le type si important ἀρχέκακος ne semble pas y être représenté ; et il aurait été bon de le dire.

Dans le détail, on aurait à discuter souvent, bien que, sur la morphologie, les doctrines de M. P. soient très scrupuleusement établies. Au § 365, p. 18, on ne voit pas ce qui autorise l'auteur à poser **-skā-*, et non **-kā-* dans gall. *gwisq*. Au § 399, 3, la forme propre au grec — et à une petite partie du grec — θέαινα ne peut être mise sur le même plan que le vieux féminin indo-européen πότνια. Au § 432, p. 87, la flexion de *ben* est indiquée sans que son caractère tout particulier au point de vue indo-européen soit signalé ; et pourtant le contraste du nom. v. irl. *ben* et du génitif *mnā* est un vieux fait de date indo-européenne, dont seule la variation de suffixe de gr. γυνή, γυναικός et de arm. *kin*, *kanaykh* fournit la clé ; il aurait du reste été bon de renvoyer ici au composé irl. *ban-chū*, qui suppose **g^{wo}nā-*.

M. P. promet d'abondants index qui permettront d'utiliser la masse énorme de faits et d'idées que renferme ce remarquable ouvrage.

A. Meillet.

Tomás ó Máille. — *The language of the Annals of Ulster.* Manchester (University Press), 1910, in-8, xiii-207 p.

Des travaux minutieux ont déterminé avec une précision très grande la grammaire du vieil irlandais, qui est maintenant exposée dans les livres d'ensemble de MM. Vendryes et Thurneysen. Il reste à suivre l'histoire de l'irlandais durant toute l'époque historique. Pour cela, il importerait de dresser la carte linguistique de l'Irlande pour la partie du pays où l'irlandais a continué d'être employé : c'est une tâche dont les Irlandais devraient s'acquitter sans retard. Et il faut surtout tirer parti de la très grande littérature médiévale qu'on possède. Les Annales d'Ulster sont une compilation du xve siècle, dont l'auteur a par bonheur reproduit assez fidèlement le texte de ses sources. Le regretté Strachan et M. K. Meyer avaient constaté que l'on y peut, en une certaine mesure, suivre, grâce à cette circonstance le développement de la langue depuis les dernières années du viie siècle — moment où les sources contemporaines en irlandais sont employées par le compilateur. M. Tómas ó Máille a arrêté son étude à la date de 1050. Il fournit ainsi des données pour l'histoire de l'irlandais durant trois siècles, les trois siècles où s'opère le passage de l'ancien irlandais au moyen irlandais. Et ceci est particulièrement curieux ; car l'irlandais a ceci de précieux au point de vue linguistique, qu'il a été noté alors que la langue était en pleine transformation : le vieil irlandais a été noté en un moment où la langue était entièrement instable et sous une forme qui ne pouvait durer. Le livre de M. T. ó. M. permet de saisir sur le fait des transitions qui autrement échapperaient. Par exemple, on sait que v. irl. *ml* est représenté en moyen irlandais par *bl* ; un passage de la chronique, en date de 732, fournit la forme de transition *mbl-,* à côté de *ml,* dans *mbleguim.* L'archaïque prétérit à redoublement, encore attesté en 946 dans *coroimid* par exemple, fait place à une forme en *-s-,* avec *ro* autonome :

co remid 920, *co remaidh* 995, etc. Les faits ne sont pas toujours groupés par l'auteur de manière qu'ils ressortent pleinement. Mais des index très bien faits permettent de trouver rapidement tout ce que l'on cherche.

L'interprétation donnée p. 117 du passage de *w* initial à *f* en irlandais n'est pas évidente. On sait que ce changement n'est pas ancien (v. Thurneysen, *Handbuch*, § 200, p. 120) ; un nom propre de la chronique est orthographié *Uinniani* en 578 (plus tard on a *Finnian*). Mais l'unité de signe pour *w* initial et intérieur ne prouve pas que le *w* était sonore ; de même l'emprunt de lat. *uīnum* sous la forme v. irl. *fīn* ne prouve pas que le *w* était un *w* sonore au moment de l'emprunt. L'irlandais a pu remplacer par son *w* sourd le *w* sonore initial du latin dont il n'avait pas l'équivalent. Il est impossible de n'être pas frappé du parallélisme de traitement entre *y* et *w* : *y* assourdi a passé à *h*, d'où zéro ; *w* a passé à *w* sourd, d'où *f*. Ce traitement est parallèle au traitement grec de **y* et **w* ; **y* a donné *h*, et **w* a donné un phonème réduit, sans doute sourd dans la plupart des dialectes, ce qui en a entraîné la disparition plus ou moins précoce.

A. Meillet.

B. Delbrück. — *Germanische Syntax, I, Zu den negativen Sätzen* ; *II, Zur Stellung des Verbums* (extraits du tome 28 des *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences de Saxe). Leipzig, Teubner, 1910-1911, 64 et 76 pages ; prix, 2 marks et 2 marks 50.

M. B. Delbrück, continuant la série d'études de syntaxe germanique qu'il a commencée il y a quelques années déjà, a publié dernièrement une étude sur les phrases négatives et une autre sur la question si disputée de la place du verbe, où il s'est efforcé d'appliquer la méthode comparative qu'il avait illustrée par ses travaux antérieurs.

L'une et l'autre étude sont conduites avec clarté et avec

aisance ; on perçoit partout sous la sobriété des citations la grande érudition et la perspicacité de l'auteur de la grande syntaxe du *Grundriss*. Comme dans toute étude de syntaxe comparée c'est le sanskrit qui joue le rôle de principal témoin de l'usage indo-européen, ou même de seul témoin. Il est assez difficile qu'il en soit autrement étant donné l'état des témoignages. Peut-être serait-il désirable, précisément à cause de cet état de chose, que l'on profite de chaque occasion pour élargir la base sur laquelle on opère et que l'on s'efforce de retrouver l'indo-européen derrière le sanskrit. Par exemple la discussion de la valeur ancienne du *-na* de skr. *caná* (*Germ. Synt.* I, p. 10) ne saurait être limitée aux faits attestés en sanskrit ; d'autres langues doivent entrer en ligne de compte.

Le chapitre I de la première étude de M. D. est consacré à l'examen de l'opposition des types lat. *nēmo non videt* et v. h. a. *nioman ni weiz*. M. Gebauer, et à sa suite M. Mourek, avait vu dans la règle que deux négations valent une affirmation, une tradition ancienne ; l'état germanique, et aussi slave et baltique, provenait d'après eux d'une répartition d'emploi entre les négations, celle de *nioman* portant sur la quantité, celle de *ni weiz* sur la qualité. M. D. croit que cette répartition, si elle s'est faite, a été le fruit de la réflexion et que le redoublement de la négation repose sur la contamination des types *ioman ni weiz* et *nioman weiz*, *nioman* formait une unité et dans *ni weiz*, *ni* était devenu inséparable de *weiz* dès qu'il s'agissait d'une proposition négative, de quelque nature qu'elle fût. Mais ce n'est pas tout dire que d'indiquer (v. p. 38) que la double négation se rattache à la fusion de *ni* avec le pronom indéfini : à ce compte *nioman ni weiz* serait comparable à *nēmo nescit*. D'autre part c'est se priver de moyens d'investigation réels que de séparer la construction germanique de celle du slave et du baltique. Il est probable que comme l'indique M. D. il n'y a pas de différence de sens entre la négation de *nioman*, celle de *nĕkas* ou de *niktó* et celle de *nēmo* ; mais il y a entre elles une différence de portée : *nēmo* nie à la fois **-hemo* et le verbe de la proposition, au contraire *ni-* n'intéresse que *-io-*

man, tout comme *në-* ne touche que *-kas* et *ni-* que *-któ.* Notons à ce propos que la traduction de véd. *ná tvávān indra káç caná ná jātó ná janiṣyate* n'est pas certaine et que l'on peut y voir soit deux, soit trois propositions.— Le second chapitre de l'étude de M. D. est le complément du premier ; après avoir examiné comment la négation s'est introduite en double dans les propositions négatives en se joignant à des pronoms indéfinis. M. D. recherche comment le même phénomène s'est produit grâce à l'union de **nè* et de **q^we* et aux nuances de sens de ce dernier.

Le second travail de M. D. est une contribution à l'étude de la place du verbe en germanique. On sait que M. D. s'est rallié récemment à l'idée de M. Wackernagel sur la distinction ancienne entre propositions principales et subordonnées au point de vue de la position du verbe ; il affirme à nouveau son adhésion et l'appuie d'exemples tirés principalement des langues scandinaves. On sait la faiblesse de l'hypothèse ingénieuse de M. Wackernagel : elle repose sur la convention tacite que des formes atones sont par là-même enclitiques. Rien n'est moins certain ; et l'exposé de M. D. en souffre. Malgré sa clarté et le soin coutumier de l'auteur dans le choix et le groupement des exemples, le dessein de l'article a quelque chose de flou et l'on n'éprouve pas à le lire la sensation que l'on progresse autant que l'on voudrait. On se demande si vraiment le ton est pour quelque chose dans la forme qu'a prise la phrase dans les dialectes germaniques et si la réglementation de la place du verbe n'est pas concomitante avec l'établissement de l'accent d'intensité initial. On a le sentiment que certains faits devraient entrer en ligne de compte, dont il n'est pas question : la présence du pronom, par exemple, à côté du verbe tient à des raisons de morphologie : *hann* dans *hann fór* et dans *fór hann,* *ek* dans *ek fór* et dans *fór ek* sont de simples morphèmes indiquant la personne. Bref, il semble que pour éclaircir la question prise par M. D., il faille la renouveler par l'intervention d'arguments différents de ceux que la tradition a consacrés.

R. Gauthiot.

H. Schröder. — *Ablautstudien* (*Beiträge zur germanischen Sprach-und Kulturgeschichte II*). Heidelberg (C. Winter), 1910, in-8, xi-108 p. (Germanische Bibliothek, Untersuchungen und Texte, I, 2).

Pour étudier les alternances vocaliques, on peut se placer au point de vue de la morphologie ou à celui de l'étymologie. Dans le premier cas, on est en présence de faits certains, clairs ; mais il n'y a sans doute plus grand chose de vraiment neuf à trouver. Dans le second cas, on est livré à tous les hasards ; car une « étymologie » n'est démontrable qu'à proportion du nombre d'éléments communs qu'on peut reconnaître entre les mots rapprochés : le rapprochement de skr. *pitā́,* de gr. πατήρ et de lat. *pater* est sûr parce qu'il s'agit de mots entièrement identiques pour la forme et que à l'identité des éléments phonétiques s'ajoute celle de la flexion et celle du sens ; mais un rapprochement qui porte seulement sur des éléments radicaux est triplement incertain parce que le nombre des éléments phonétiques à rapprocher est petit, parce que l'on ne dispose pas de concordances de formes grammaticales, et parce que les faits de sens considérés, se limitant à une notion générale, sont trop vagues pour rien prouver. Une étymologie n'est donc solide que si elle porte sur des mots bien définis et par la forme grammaticale et par un sens précis, aussi concret que possible, et non sur une racine seulement. — Les recherches de M. Schröder appartiennent au second type ; elles sont donc nécessairement hasardeuses.

L'introduction de M. S. contient des remarques très justes sur la façon dont les mots se groupent dans la phrase. Mais il est malaisé d'appliquer ces observations à l'étymologie indo-européenne. L'objet de M. S. est de montrer comment des bases de la forme *ene* + consonne ou *ewe* + consonne peuvent apparaître en germanique sous des formes variées. Une obscurité trouble le lecteur d'un bout à l'autre : s'agit-il de faits de vocalisme indo-

européen ? alors il faudrait examiner les faits des autres langues plus que ne le fait l'auteur, et il en a eu lui-même le sentiment ; s'agit-il de faits intérieurs au germanique ? alors il faudrait les expliquer par la phonétique du germanique et discuter de près les faits de phonétique germanique. Des deux manières, le livre laisse à désirer. Soit par exemple la première étymologie du livre : M. S. rapproche l'all. *meer* d'une base signifiant « amer » : lat. *amārus,* norv. suéd. *amper* « amer », etc. ; mais en posant **mari* comme original de all. *meer*, il oublie que le celtique a **mor-,* et non **mar-,* et toute sa construction s'écroule ; du reste, sur quoi repose son i.-e. *amr*>*ambr* ? où est la preuve que i.-e. **mr* ait donné **mbr* autrement que dans le développement de dialectes isolés comme le grec ? — P. 50 et suiv., M. S. admet que la racine i.-e. **wek^{w}-* « dire » appartient à une « base » **ewek* ; mais il est singulier que l'aspect **euk-* d'une « base » aussi répandue soit limité au germanique ; tant qu'on n'aura pas retrouvé ce **euk-* ailleurs, on hésitera à l'attribuer à l'indo-européen comme le fait hardiment M. S. — Du reste M. S. procède avec la même aisance en matière de phonétique : la forme v. sax. *juhu,* qu'il n'est sans doute pas impossible d'expliquer autrement (v. Holthausen, *Altsächs. Elementarbuch,* § 440, p. 163), lui suffit pour affirmer que la racine **yeh-* du germanique repose sur **euk-* : **eu-* aurait passé à *ea, eo* ; *ia, io* > *ie,* etc. Aucune preuve n'est fournie de cette doctrine pour le germanique commun, sinon les rapprochements, qui sans cela seraient en effet impossibles. Pour croire aux étymologies de M. S., il sera peut-être prudent d'attendre qu'il en ait donné des justifications phonétiques plus précises. Avec les transformations illimitées qu'il reconnaît à **eu-* initial et dont le *eu* intérieur ne fournit pas l'équivalent, on peut expliquer tout, mais on ne peut plus rien démontrer ; car on ne prouve qu'à l'intérieur de formules précises et rigoureusement définies. Si *eu-* s'est transformé à ce point, on ne pourra établir pour les mots commençant par **eu* aucune étymologie sûre.

C'est du côté des réalités concrètes qu'il faut se tour-

ner si l'on veut trouver des étymologies démontrables ; il faut faire l'histoire des mots à l'aide des faits matériels et à l'aide de la géographie linguistique. Même si l'on a le droit de poser *(*a*)*n-án*(*a*)*þ-* avec M. S., p. 9, on ne se sent pas tenté d'expliquer got. *-nanþjan* « avoir la hardiesse de » par le groupe de mots qui désigne le souffle (got. *-anan,* lat. *animus,* etc.). Si le rapprochement de v. angl. *hýf* « rucher » avec v. h. a. *hamf* « mutilé », etc. a une valeur, c'est grâce aux faits positifs indiqués par M. Gauthiot, M. S. L., XVI, 270 et suiv. Des étymologies faites au moyen d'un système sur les alternances indo-européennes ne sauraient emporter la conviction ; il faut avant tout des faits positifs, des données historiques.

A. Meillet.

P. Glaue u. K. Helm. — *Das gotische lateinische Bibelfragment der Universitätsbibliothek zu Giessen.* Giessen (chez Töpelmann), 1910, in-8, 38 p. (extrait de la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*).

Le petit morceau d'évangéliaire gotique édité avec soin par M. Helm est curieux parce que, venu d'Égypte, il autorise à espérer d'autres trouvailles et parce qu'il fait partie d'un évangéliaire bilingue, latin et gotique. Mais, au point de vue linguistique, les fragments qu'il apporte — quelques lettres sur des fins de lignes — sont si petits qu'ils n'ajoutent malheureusement rien à ce que l'on savait sur le gotique.

A. Meillet.

W. Streitberg. — *Die gotische Bibel.* Zweiter Teil : gotisch-griechisch-deutsches Wörterbuch. Heidelberg, C. Winter, 1910, xvi + 180 p. (Germanische Bibliothek, III, 2).

Le dictionnaire gotique de M. Streitberg forme la seconde partie de la *Gotische Bibel,* dont le premier volume contenant les textes a paru en 1908 (v. *B. S. L.,* t. XVI, p. cxxxiv). Il contient deux suppléments à ce premier tome : un errata et une édition extrêmement soignée du fragment gotique de Giessen (v. ci-dessus).

Pour ce qui est du dictionnaire de M. S., il est de tout premier ordre ; et l'on peut dire vraiment que l'étudiant qui aborde l'étude du gotique est des plus favorisés, maintenant qu'il dispose du *Gotisches Elementarbuch* et des deux parties, texte et lexique, de la *Gotische Bibel* de M. S. Les mots gotiques sont accompagnés de traductions en allemand mais sont, en réalité, expliqués par leurs équivalents grecs, ainsi qu'il est correct ; c'est, en effet, du grec que le gotique traduit de façon plus ou moins précise, c'est à des modèles grecs que sont adaptées les formations gotiques. Une comparaison constante avec l'original peut seule permettre de définir les caractères propres de la traduction. Bien entendu, cette façon de procéder n'est possible que si l'on possède le texte grec à côté du texte gotique et suppose un travail philologique préparatoire considérable, qui se trouve condensé dans la première partie de la *Gotische Bibel.*

Il reste, dès lors, que si l'on n'hésite pas à féliciter vivement l'étudiant de posséder un instrument de travail qui repose sur une connaissance aussi approfondie du gotique, qui se présente sous une forme aussi claire malgré le grand nombre des renseignements que l'on y trouve sur la grammaire et le lexique, on ne peut s'empêcher de songer au Dictionnaire Gotique que M. S., et lui seul, possède chez lui, dont les linguistes ont besoin, qui sera définitif pour longtemps, et qui nous est promis.

R. Gauthiot.

N. van Wijck. — *Franck's Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche Taal,* tweede Druk, 'S-Gravenhage (La Haye), M. Nijhoff, 1910-1911, fasc. 1 à 5, p. 1 à 320, in-8. — fl. 1,20 la livraison.

Le Dictionnaire étymologique de la langue néerlandaise de Franck datait de 1892 et il appelait une revision sérieuse. Bien des choses avaient changé depuis, tant au point de vue des faits qu'au point de vue de la conception même de l'étymologie. M. N. v. W. s'en est pleinement rendu compte et il a fait de l'ouvrage à rééditer un livre nouveau, où sa part d'auteur responsable est considérable, car il a refait ou modifié presque tous les articles.

C'est d'ailleurs là un travail qu'il a mené avec le plus grand soin, une grande érudition et, il faut le dire de suite, avec grand succès. Le dictionnaire de Franck, tel qu'il sort de ses mains, est vraiment un livre qui mérite d'être accueilli avec la plus grande faveur par les Hollandais et de faire rendre sa place au néerlandais, trop souvent négligé par les étrangers. Ce n'est pas un livre du genre de celui de M. Walde pour le latin ou de M. Berneker pour les langues slaves, c'est-à-dire un ouvrage qui s'adresse d'abord aux spécialistes et qui vise à donner des références bibliographiques complètes. C'est bien plutôt un manuel étymologique de même espèce que le *Deutsches etymologisches Wörterbuch* de M. Kluge, un livre clair et accessible pourvu d'un minimum d'appareil savant, un guide sûr et maniable. Il n'y a pas lieu de lui demander une littérature qu'il ne cherche pas à donner.

En revanche M. v. W. s'est attaché à tirer parti des données germaniques de la façon la plus satisfaisante ; il a eu soin de mettre à contribution ce que l'on sait des dialectes de la Hollande, franciques, saxons et frisons. Il l'a fait avec succès et il faut l'en louer ; les articles de son dictionnaire ne pouvaient qu'y gagner en intérêt et en portée. On peut s'en convaincre en consultant par exemple des articles comme *azijn* « vinaigre », *beuk* « hètre », *bij*

« abeille », _bijster_ « égaré, affolé » dont l'étymologie est difficile et pour laquelle M. v. W. accepte le rapprochement de i.-e. _*bheyə-_ (et non pas _*bhei-_), comme _boter_ « beurre », _brein_ « cerveau », _enkel_ « cheville » et beaucoup d'autres.

Les origines ne souffrent d'ailleurs pas de l'importance accordée à juste titre aux dialectes modernes et aux patois. M. v. W. remonte toujours de la façon la plus méthodique du germanique occidental au germanique commun, de celui-ci à l'indo-européen : ainsi de _klei_ « argile, glaise », _clei_ au moyen âge il remonte d'abord au germanique _*klaija-_ par la comparaison du bas allemand, du frison et du vieil anglais : puis il restitue l'indo-européen _*$g_2$lei-_ : _*$g_2$loi-_ au moyen de germ. _*klaija-_, gr. γλοιός, russe _glej_, qu'il y aurait eu avantage à remplacer par le slave _*glĭjĭ_ puisqu'à côté du russe _glej_, on a _hlej_ en petit-russe, _glej_ en polonais. Ce n'est pas tout : très justement M. v. W. a jugé qu'autour de la forme simple de la racine, il convient de grouper ses élargissements et ses dérivés primaires, si l'on veut remettre la base ancienne à sa vraie place et donner une idée exacte de son importance et de son rôle. C'est ainsi que dans notre exemple on retrouve à côté de _*$g_2$lei-_, _*$g_2$lit-_, _*$g_2$lin-_, _*$g_2$lis-_, _*$g_2$lid(h)-_ d'une part et d'autre part les formations en _-m-_ et en _-w-_. M. v. W. en s'attachant à disposer tous les articles de son dictionnaire sur ce même plan, a beaucoup aidé à le rendre clair.

Il va sans dire que M. v. W. a puisé ses renseignements sur les différentes langues indo-européennes aux meilleures sources. Sa terminologie est, pour la plus grande partie, celle de M. Hirt dont il suit, en gros, la théorie sur les bases ; il n'est d'ailleurs pas rigoureux et il écrit sous _berk_ « bouleau » _*$bh_e rəg_1 o$-_, mais sous _dier_ « animal » _*dhewā-_, _*dhū-_, pour n'en donner qu'un exemple. Il faut noter d'autre part que M. v. W. est, en général, prudent et qu'il cède peu au désir d'expliquer tout qui n'est que trop naturel chez l'auteur d'un dictionnaire étymologique. Peut-être M. v. W. est-il cependant un peu indulgent pour certains rapprochements : celui de _baar_ « nu » et de gr. ψιλός ; — celui de _bad_ « bain » du germanique _ƀáþa-_ avec la

racine **bhē-* : **bhō-* « briller, être éclatant de blancheur » dont la signification est par trop différente ; — les formes de *barsten* « crever » et consorts qui remontent à **brest-* ne peuvent représenter le degré *e* dont sl. *brŭstĭ* (cité sous la forme petite russienne *brost'*) serait le degré zéro ; — M. Wackernagel a séparé (*K. Z.*, 41, 305 s.) la famille de *beven* « trembler » de celle de v. sl. *bojǫ sę*, skr. *bháyate*. On peut ajouter à titre d'exemples que le rapprochement de *gapen* « béer » et de *gean* est peu vraisemblable et que skr. *vi-hā-* ne l'explique guère ; — que la réunion (sous *gewaad* « vêtement ») de germ. **wēđ- : wеđ-* et de lit. *áudžu* en **awedhe-* est bien difficile, *áudžu* remontant à **awə-d(h)-*.

Mais il n'y a dans tout cela que des défaillances minimes et c'est avec empressement que l'on signalera dans ce *Bulletin* les progrès et l'achèvement du dictionnaire que M. v. W. est en train de refaire.

R. Gauthiot.

Fr. Kluge. — *Seemannssprache*. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1911, xi + 847 p., in-4.

Le ministère prussien des affaires ecclésiastiques, d'enseignement et de médecine ayant conçu le projet et assuré l'exécution d'un dictionnaire des termes de marine allemands en a confié l'exécution à M. Fr. Kluge, il y a de cela une dizaine d'années. La *Seemannssprache* « manuel de l'histoire du vocabulaire nautique allemand ancien et moderne » est le produit vraiment monumental du travail assidu du germaniste de Fribourg-en-Brisgau.

C'est un ouvrage presque uniquement lexicographique et où la philologie joue un grand rôle ; la description en revanche aucun. M. Fr. Kluge qui s'est spécialisé dans l'étude des questions de vocabulaire allemand, dans la *Wortforschung* et qui était tout désigné pour assumer la tâche posée par le ministère intéressé, n'en est pas moins un « terrien » de l'Allemagne du Sud, étranger à la *Wa-*

terkante, à la région maritime et à sa vie. Il n'a pu donner de définitions que de seconde main. D'ailleurs il a borné son étude au vocabulaire le plus archaïque relativement, à la terminologie de la navigation à voile. Bien entendu elle comprend un grand nombre de mots communs, de valeur générale : mais il reste que le nombre des voiliers et leur importance tendant à diminuer, le nombre des termes qui ne se rapportent qu'à eux se réduit peu à peu, qu'ils vont perdant de leur précision et de leur pittoresque, et que, pour une part enfin, ils deviennent archaïques ou désuets.

Tout naturellement le dépouillement des textes s'est trouvé jouer un grand rôle : les ouvrages techniques plus ou moins anciens, les périodiques spéciaux, les récits de voyages et d'aventures apparaissent comme les sources principales du lexique de M. Fr. Kluge. La vie maritime proprement dite, le développement actuel de la navigation à vapeur n'apparaissent qu'à l'arrière-plan, ou sont absents. En revanche l'histoire des mots techniques jusqu'au milieu du XIXe siècle ressort avec clarté. Elle n'apprend à peu près rien au point de vue de la phonétique parce que les termes techniques qui appartiennent en propre à la langue des marins, et qui ne sont pas simplement des mots connus pris dans une acception spéciale, sont soit d'étymologie inconnue, soit empruntés, soit enfin, et c'est le cas le plus rare, réguliers en bas-allemand. Alors ils répondent souvent à des formations connues de la langue littéraire.

Mais il faut insister sur l'intérêt lexicologique du travail de M. Fr. Kluge. Il est intéressant d'y rechercher et d'y reconnaître d'abord un fonds de mots de la mer du Nord, de termes communs au bas-francique (hollandais), au bas-allemand, au frison et au saxon d'Angleterre ; de discerner ensuite les apports scandinaves et venus de la Baltique ; de noter enfin l'importance des influences exercées par la navigation méditerranéenne, et la navigation hollandaise, celle de l'anglaise n'intervenant qu'à date relativement récente. Il est curieux aussi d'observer comment les mots étrangers s'assimilent et com-

ment les termes bas-allemands sont transposés en haut-allemand. A ce propos on notera que nombre de termes maritimes allemands existent à la fois sous la forme dialectale et sous la forme commune, ce qui n'a pas été sans faire quelques difficultés à M. Fr. Kluge pour la mise en ordre alphabétique de son lexique.

Ajoutons pour finir que le dictionnaire de la *Seemannssprache* de M. Fr. Kluge est le premier en son genre et que l'on doit souhaiter qu'il provoque, si possible, l'apparition de lexiques spéciaux du même genre dans les autres pays maritimes. Sans doute servira-t-il aussi de point de départ à des études de vocabulaire plus spéciales. En tout cas il est le complément indispensable du grand dictionnaire allemand commencé par les frères Grimm, où la langue des marins n'est presque pas représentée à cause de sa forme basse allemande.

R. Gauthiot.

E. Eckhardt. — *Die Dialekt-und Ausländer-typen des älteren Englischen.* Teil. 1. *Die Dialekttypen.* Louvain 1910, in-8, xv-163 p. (*Materialien zur Kunde des altenglischen Dramas*, édités par W. Bang, vol. XXVII).

En Angleterre au xvi-xviie siècle, comme partout en Europe à pareille date, on manque de textes et même de données quelconques pour faire l'histoire des dialectes. M. Eckhardt s'est proposé de tirer parti des parties dialectales que renferment les drames. La source est évidemment assez trouble. Mais c'est à peu près la seule dont on dispose. M. Eckhardt l'utilise avec les précautions qui conviennent.

A. Meillet.

G. Walter. — *Der Wortschatz des Altfriesischen* (*Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philologie,* Heft LIII). Leipzig, A. Deichert, xii + 82 p., in-8.

M. Walter s'est proposé de déterminer quelle est la situation du frison par rapport aux autres dialectes germaniques et particulièrement au vieil anglais au moyen du vocabulaire. C'est là une tentative singulièrement risquée. M. W. indique lui-même quelques-unes des raisons pour lesquelles le témoignage de la *Wortgeographie* peut être récusé en matière de dialectologie historique : il insiste sur le caractère fragmentaire et fortuit de notre connaissance du vocabulaire des langues anciennes, sur la difficulté qu'il y a à écarter les emprunts. Mais il ne souligne pas l'argument essentiel, à savoir que les résultats très intéressants de la *Wortgeographie* diffèrent en général par nature de ceux de la grammaire comparée. Les premiers portent avant tout sur des faits de civilisation, les seconds sur des faits de structure du langage : les raisons de phonétique et de morphologie dont font état les partisans de l'unité anglo-frisonne, ne sont nullement ébranlées par les concordances de vocabulaire relevées par M. W. Il n'importe pas pour eux qu'elles soient probantes ou non, ils peuvent même les approuver sans changer d'avis : elles ne concernent pas ce qu'ils croient pouvoir établir, à savoir l'origine du frison, mais seulement sa position à un moment donné, d'ailleurs tardif.

Dans la disposition de son travail, il est un autre fait capital dont M. W. n'a pas tenu compte : à côté de l'emprunt franc, il existe des calques et des adaptations de mots étrangers, des modifications de termes originaux au moins aussi nombreux, sinon davantage. Entre dialectes voisins comme l'ont été le vieux frison et le vieux bas-allemand, cette forme d'altération du vocabulaire par influence étrangère est particulièrement féconde. On en trouvera sans peine des exemples nombreux dans la dissertation de M. W. aux pages 33 à 59.

Ce que le livre de M. W. illustre le mieux c'est l'influence profonde que le bas allemand soit par lui-même, soit comme intermédiaire a exercée sur le frison.

R. GAUTHIOT.

B. HESSELMANN.— *De Korta vokalerna iochy i svenskan*. Upsal, Akademiska Bokhandeln, 1909-1910, xx + 250 p. in-8.

On sait avec quel zèle et quelle méthode les études dialectales sont poursuivies en Suède. Les documents concernant les parlers vivants et recueillis sur place sont réunis et classés systématiquement dans des archives spéciales qui constituent ainsi un instrument d'études dialectales comme il en est peu. M. H. a mis à profit cet instrument ; il a étudié la représentation de l'*i* et de l'*y* brefs suédois communs dans le suédois proprement dit, c'est-à-dire dans la langue littéraire et les patois du Svealand, au moyen des collections de notes et de documents amassées à l'Université d'Upsala et auxquelles M. H. a d'ailleurs contribué.

Aussi son livre est-il extrêmement touffu. Il met en circulation et rend accessible à tous une quantité considérable de matériaux classés de façon méthodique. Et de quelque façon que l'on interprète les faits concernant les modifications dont *i* et *y* sont atteints en suédois, il faudra toujours avoir recours au livre de M. H. Celui-ci a d'ailleurs enrichi sa documentation de nombreux témoignages historiques qu'il a réunis en dépouillant soigneusement les auteurs suédois du XVIIe siècle.

Il faut regretter que M. H. n'ait pas visé à grouper les résultats principaux de son travail, résultats qui n'intéressent pas seulement le sort d'*i* et d'*y*, dans une conclusion systématique. La forme de son livre si utile, bien qu'assez mal construit, y eût gagné.

R. GAUTHIOT.

Festschrift zum 14. Neuphilologentage in Zürich 1910. Zürich (chez Rascher et Cie), 1910, in-8 (v-)-396 p.

Un groupe de linguistes suisses qui s'occupent de langues et de littératures modernes a composé ce recueil destiné à donner une idée de l'activité scientifique qui se manifeste en Suisse dans l'étude de la linguistique des idiomes vivants. Il est inutile d'indiquer à quel point, par sa situation propre et par la complexité même de son état linguistique, la Suisse se prête à des recherches curieuses et suggestives. M. J. Jud, qui a signé l'Avant-propos, sans prendre part à la rédaction, parle avec raison du « regen wissenschaftlichen Geiste » que l'on observe à cet égard chez ses compatriotes.

Les articles suivants, qui occupent toute la fin du volume à partir de la p. 158, intéressent la linguistique.

E. Tappolet. *Die e- Prothese in den französischen Mundarten,* p. 158-183. M. Tappolet distingue trois séries d'après les origines : l'Influence d'un verbe possédant *é-* : *épince,* d'après *épincer* ; environ 50 cas — 2° Agglutination de l'article dans les mots à valeur plurielle : *éciseau* est tiré de *les ciseaux,* mal analysé ; environ 40 cas. — 3° Contamination : *éfléau,* sous l'influence de *écossoir* ; *écrevisse* par contamination de germ. *krebiz* avec lat. *scarabaeus,* etc. ; environ 8 cas. — Le second type de faits, qui est curieux, appellerait une étude plus approfondie qui ne pourrait être faite qu'en examinant de près un parler ou un groupe de parlers.

A. Baumgartner. *Die deutsche Sprache in Amerika,* p. 203-222. Une langue qui, comme l'allemand des émigrés aux États-Unis, n'est employée qu'à la maison et qui se trouve en face d'une grande langue de civilisation ayant tout le prestige et servant seule à toutes les relations extérieures, dégénère promptement. M. B. montre comment l'allemand des États-Unis est tout pénétré d'anglais ; il signale des phrases comme *Milch gleicht der Onkel nit* « Uncle does not like milk » qui sont bien caractéristi-

ques. L'abondance des emprunts est inévitable en pareil cas. Ce qui est surtout curieux, c'est comment les verbes de sens vague si commodes qui servent à toutes sortes d'usages en anglais et deviennent de vrais auxiliaires ont été substitués aux verbes allemands variés par lesquels on devrait les traduire ; par exemple *stand* est emprunté avec toutes ses valeurs, et l'on dit *Das könnt ich nicht ständen* d'après *I could not stand that.* Il y a là un type d'emprunt singulier, et qui montre que, dans des circonstances favorables, tout peut s'emprunter.

A. Rossat. *Rondes enfantines, berceuses, jeux et empros en patois jurassien,* p. 223-253.

Ch. Luchsinger. *Die Aelplerfamilie in den romanischen Alpendialekten der Schweiz,* p. 254-293. Étude curieuse des dénominations techniques de tous les individus qui participent à l'alpage : bergers, fromagiers, etc.

B. Fenigstein. *Zum Superlativ im Französischen,* p. 294-302.

B. Fehr. *Zur Agglutination in der englischen Sprache,* p. 303-334. Étude critique des phénomènes bien connus du type *an awl* coupé *a nawl,* d'où *nawl* ; *mine uncle* coupé *my nuncle,* d'où *nuncle* (on sait que le fait est courant avec les noms de parenté ; cf. le type inverse fr. *ma mie*), *Saint Andrew* coupé *Sain Tandrew,* d'où *Tandrew, Tander.* M. Fehr indique judicieusement quelles circonstances particulières rendent possibles ou provoquent les agglutinations de ce genre.

L Gauchat. *Régression linguistique,* p. 335-360. La consonne *l* s'est amuie dès avant le XIXe siècle dans le parler du val de Bagnes (Valais) ; l'auteur d'une description du Valais indique en 1820 que les Bagnards disent *o muhet* pour « le mulet ». Mais, au fur et à mesure que l'influence de la vallée du Rhône d'où vient toute civilisation s'est fait sentir, on a tendu à restituer *l* dans les mots où la forme de la vallée était identifiée avec la forme locale ; on dit donc maintenant *lœ*^{ü} « loup », et *œ*^{ü} ne subsiste que dans des noms de lieux, comme *plã dü œ*^{ü} « plan du loup », etc. ; comme injure, on dit *lātso* « lâche », et *ātso* ne subsiste qu'au sens de « rendu de fatigue et de faim » ;

une vieille femme de 82 ans d'un village très élevé (1 100 mètres) a fourni *ãpyə*; d'ailleurs on n'entend que *lãpyə* « lampe ». Mais *ãžērda* « lézard » a subsisté. Cette restitution de *l* est ce que M. Gauchat appelle une régression phonétique, et il montre quelle est l'importance des faits de ce genre dans l'évolution linguistique. Avec raison assurément. Mais on voit mal en quoi cette observation intéressante est de nature à rien enseigner sur l'évolution phonétique dite « spontanée ». L'amuissement de *l* a été un phénomène nouveau sur le développement duquel on ne sait rien, et qu'on constate simplement. La restauration de *l* est un phénomène d'*emprunt*; jamais aucun « néogrammairien » n'a contesté l'importance de l'emprunt. Ce qui est nouveau et ce que montrent les recherches sur les parlers gallo-romans, c'est que l'emprunt a, dans certaines langues au moins, une importance décisive et plus grande que tout ce que l'on soupçonnait. Mais ce serait un recul très grave et un obscurcissement de toutes les idées si l'on venait à emmêler, comme le fait très malheureusement M. Gauchat, les innovations dites « spontanées » avec les phénomènes d'emprunt.

G. Pult. *Ueber Aemter und Würden in romanisch Bünden,* p. 361-396.

A. Meillet.

E. Berneker. — *Slavisches Etymologisches Wörterbuch,* Heidelberg, C. Winter, fasc. 4-5, p. 241 à 400, in-8.

Les trois premiers fascicules du dictionnaire étymologique slave de M. Berneker ont été examinés en détail dans ce *Bulletin* (t. XVI, p. clviij et suiv.); on y a signalé l'importance et les rares mérites du nouvel ouvrage de M. B., et aussi ses petits défauts.

Aujourd'hui nous avons sous les yeux les fascicules 4 et 5 (le fascicule 6 doit être en vente actuellement). Nous tenons à signaler ici leur apparition et à tenir nos lecteurs au courant des progrès d'une entreprise

aussi importante. Il va de soi que ses caractères généraux et sa disposition d'ensemble n'ont pas changé et l'on attendra pour examiner dans le détail les nouveaux cahiers que le dictionnaire soit plus avancé. On notera, en passant, que M. B. consacre dix pages à l'initiale *f*, sous laquelle ne figurent, d'après lui-même, que trois mots slaves, trois onomatopées. Le fait est caractéristique de la conception que M. B. s'est faite de sa tâche et qui a été signalée ici même.

Il faut souhaiter que le passage de M. B. de l'Université de Breslau à celle de Munich et les occupations qui l'attendent dans son nouveau séjour n'entravent pas les progrès du Dictionnaire étymologique slave.

R. Gauthiot.

O. Broch. — *Slavische Phonetik*. Heidelberg, C. Winter, 1911, x + 347 p. ; prix 6 Mark.

La série dite *Sammlung slavischer Lehr- und Handbücher* dont la maison Winter a entrepris la publication s'est ouverte, on le sait, par un ouvrage de premier ordre, la *Grammatik der altbulgarischen Sprache* de M. Leskien ; elle se continue de façon non moins heureuse par l'édition allemande du *Očerk fiziologii slavjanskoj rěči* (Esquisse de la physiologie de la prononciation slave) qui forme la livraison V, 2 de la *Enciklopedija slavjanskoj filologii* (Encyclopédie de la philologie slave) publiée sous la direction de M. Jagić par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg.

L'auteur du *Očerk* en russe, de la *Slavische Phonetik* en allemand est bien connu de tous les slavisants. Ses études et publications antérieures, toutes intéressantes et parfois de première importance, ont porté sur des dialectes slaves très divers, depuis le serbe jusqu'au grand russe en passant par le slovaque et le petit russe. Elles se distinguent par une grande finesse d'observation et une précision rare. Leur auteur est manifestement l'un des spécialistes qui

ont observé de façon personnelle et directe le plus grand nombre de langues slaves modernes et qui les ont le mieux entendues. Il était désigné en première ligne pour rédiger une phonétique slave et le choix de M. Jagić a été couronné de succès.

On retrouve dans le livre de M. B. ce goût prononcé pour l'observation phonétique et cette remarquable habileté à discerner à la simple audition les finesses de la parole qui distinguent les précédents travaux du même auteur et la plupart de ceux de ses collègues scandinaves. Par sa curiosité toujours en éveil, par son entraînement systématique et par ses dons naturels, M. B. se rattache à la lignée des Storm et des Jespersen. C'est dire qu'il est aussi un phonéticien général très averti, et le premier chapitre de son livre qui renferme les généralités indispensables est rédigé avec une sûreté et une clarté remarquables. Il contient un certain nombre de définitions qui sont à peu près les meilleures que l'on puisse donner actuellement et forme un petit résumé des données d'ensemble dont la lecture est à recommander à tous. Sa qualité principale est peut-être bien qu'il ne dissimule rien de l'incertitude relative des délimitations et qu'il rend dans la mesure du possible l'aspect vivant des choses. Il est systématique mais non pas schématique ni livresque.

C'est d'ailleurs ce que la phonétique de M. B. n'est nulle part ; ce qui vient d'être dit du premier chapitre, s'applique à tous les autres. Tous sont comme soutenus et éclairés par un souci permanent de l'ensemble ; tous sont traités de cette façon large propre aux auteurs qui rattachent le moindre détail à une idée générale.

L'ordonnance du livre est la suivante : des consonnes en slave ; des consonnes dans chaque langue slave en particulier ; des voyelles slaves ; des voyelles dans chaque langue slave en particulier ; de la combinaison des phonèmes. C'est là une disposition claire et, dont les avantages sont évidents au point de vue de l'enseignement. Son inconvénient principal est de briser l'unité d'exposé du système phonétique des langues étudiées : cela se marque de façon particulièrement nette à propos de la pa-

latalisation et des consonnes molles et mouillées. Ces dernières sont naturellement liées de la façon la plus intime à la première; la description des phonèmes isolés et celle du fait général chevauchent sans cesse. M. B., qui n'est pas s'en s'être rendu compte de la chose y a paré habilement au moyen d'une grande précision de langage et de renvois nombreux.

Il ne saurait être question ici d'aborder l'examen détaillé du livre de M. B.; il est trop riche en observations à signaler, trop plein de suggestions de tout genre. On se bornera à mettre en relief quelques points, à titre d'exemples, afin de donner une image de ce que le lecteur trouvera dans la *Slavische Phonetik*. On approuvera d'abord le conservatisme que M. B. a observé dans ses transcriptions; comme il le dit (p. 5), c'est là un point sur lequel il ne faut innover qu'en cas de nécessité établie et quand il y a des chances sérieuses qu'il s'établisse un accord un peu général. Aux paragraphes 18-20 on trouvera une bonne définition des séries molles et mouillées dont la distinction est si importante au point de vue de l'histoire du phonétisme slave. On y remarquera le rôle que M. B. assigne au timbre de la consonne à côté de celui du bruit propre (v. aussi § 174 et suiv.). Il y a là une distinction ingénieuse et dont l'importance n'est pas niable. La mollesse des labiales tient d'abord à leur timbre, comme le montre bien M. B. (§ 55 et ailleurs); c'est la prédominance du timbre qui permet l'incertitude relative de l'articulation de l'*ł* dur en grand russe (§§ 29-31). Ce qui est dit (§ 34) du *ŕ* est précis et explique l'instabilité de ce phonème dans toutes les langues où il est apparu. Il est intéressant de voir (§ 53) comment l'histoire de l'*h* tchèque et son origine (il remonte, comme on sait, à **g*) expliquent son assourdissement à l'intervocalique; le **g* s'est altéré par suite de l'ouverture des organes et il aboutit à *h* sourd, qui est le dernier terme de cette évolution là où les organes tendent le plus à s'ouvrir, c'est-à-dire entre voyelles.

On remarquera d'autre part ce que M. B. dit des positions d'indifférence (p. 110 et surtout § 151 et suiv.) où

l'auteur insiste clairement sur le fait que les phonèmes d'une langue forment un système. C'est d'ailleurs un point qu'il ne perd jamais de vue, ce dont il faut le louer sans réserve : les phonéticiens ne tendent que trop facilement à perdre de vue qu'ils n'étudient les sons qu'en fonction du langage, qu'en tant que moyens d'expression groupés et alternants. M. B. distingue partout avec rigueur la règle de l'accident (v. p. ex. § 54).

Bien des points aussi sont dignes d'attention dans les chapitres consacrés à la combinaison, c'est-à-dire en quelque sorte à la synthèse des phonèmes exposés jusqu'alors de façon analytique. Tout ce qui concerne la *Palatalisierung* est d'une grande finesse; pour toucher un détail en passant, il me paraît que le timbre des consonnes molles du russe est particulièrement sensible dans les finales en *-ovĭ* de mots du type de *ljubóvĭ* à la fin de l'*o*, au moment où va s'articuler le *v*. On notera ce qui est dit de la quantité des consonnes et des voyelles (§ 218 et suiv.) et on remarquera la finesse d'analyse dont M. B. fait preuve dans les paragraphes relatifs à l'accent et à l'intonation. A propos de ceux-ci quelques remarques en passant : la comparaison du cas de serbe *sȍ* avec *ȕmro* peut se légitimer, à ce qu'il semble, si l'on ne perd pas de vue qu'il s'agit en fait d'établir que le sujet parlant a conscience que *sȍ* comporte un élément final *-o*, de valeur spéciale et défini par son alternance avec *-l-* ; c'est un de ces cas où le système de la langue fait sentir son action sur le phonétisme. Il n'importe pas que *ȕmro* devienne ordinairement *ȕmro*. En revanche les remarques pages 288-9, sur la valeur du témoignage des appareils enregistreurs et des auditeurs exercés sont fort justes dans l'ensemble et il est vraisemblable que le double sommet des monosyllabes est en voie de disparition : il y a là tout un contrôle à faire. Des observations notées à la page 297, celle de M. Vondrák semble indiquer que ce savant ne s'est pas rendu compte par la pratique du rendement des inscriptions de la parole et de leurs tracés vers 1900.

On voit que le manuel de M. B. est d'importance capitale non seulement pour les slavisants, mais pour les pho-

néticiens en général. Il abonde en renseignements précieux et la méthode y est impeccable. Grâce à lui, il sera plus aisé de dresser un jour le tableau d'ensemble des modifications caractéristiques de la phonétique slave, en face de l'indo-européenne.

R. Gauthiot.

J. Los', K. Nitsch et J. Rozwadowski. — *Rocznik slawistyczny* (*Revue slavistique*), III. Cracovie (chez G. Gebethner), in-8, viii-398 p.

Outre la bibliographie détaillée et les comptes rendus critiques, qui cette fois sont au nombre de treize (par MM. Nitsch, Mladenov, Los', Meillet, Asbóth, *Šč*epkin, Sokolov [en russe], Vasmer, Belic' et Korš), le recueil comprend cette fois deux mémoires originaux, l'un de M. Baudouin de Courtenay, sur les lois phonétiques, en polonais (avec résumé détaillé en français), l'autre de M. Belic', en allemand, sur l'état actuel des études de dialectologie serbe. Sauf cette innovation, le recueil a gardé sa physionomie coutumière, que les directeurs ont maintenue avec raison malgré des critiques malveillantes, multiples, mais qui émanent toutes d'une même personne. On remerciera les directeurs de ce précieux recueil de leur dévouement, on appréciera leur ponctualité, et l'on souhaitera que la publication se maintienne au niveau élevé où ils ont su la mettre.

A. Meillet.

W. Vondrák. — *Kirchenslavische Chrestomathie.* Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1910, iv + 232 p., 7 marks.

M. V. s'est proposé de réunir en un volume commode et qui fût à la portée de tous ceux qui s'intéressent à l'étude du

vieux slave et de son histoire des spécimens de textes suffisants et caractéristiques. Les progrès de la paléographie et de la philologie slaves lui ont semblé permettre son entreprise et il faut reconnaître qu'il a trouvé dans l'imprimerie de la *Politika* à Prague l'instrument nécessaire au point de vue de l'exécution matérielle.

La partie la moins neuve du livre de M. V. est la première, celle où sont groupés les documents vieux slaves. On trouve, en effet, dans des manuels tels que celui de M. Leskien des spécimens à peu près suffisants des textes les plus archaïques, de ceux où l'on retrouve sinon le dialecte bulgare des premiers traducteurs de l'Évangile, du moins ses formes les moins altérées. On y trouve même de la glagolica. M. V. a augmenté les exemples de vieux textes notés dans cette écriture difficile et dont il a amélioré quelques caractères ; mais il ne s'en est pas moins conformé, en général, à l'usage éminemment pratique qui consiste à transcrire la glagolica : ses extraits les plus abondants des manuscrits glagolitiques sont en écriture cyrillique.

Ce qui est proprement neuf et vraiment commode est la réunion dans la seconde partie du livre de spécimens sériés des formes altérées du vieux slave, des langues écrites ecclésiastiques bulgares, serbes et russes. Il est bon que l'étudiant puisse se rendre compte de la pénétration progressive de la langue religieuse par les formes parlées et dialectales, de l'altération des graphies, du changement de valeur des signes. On trouvera dans cette partie des spécimens de glagolica carrée.

En règle générale les extraits de M. V. sont puisés dans des éditions déjà parues des documents intéressés. Ces éditions sont le plus souvent excellentes, ou bien accompagnées de fac-similés et l'on comprend que M. V. se soit adressé à elles et non aux originaux. Mais on regrettera que sa reproduction n'ait pas été plus mécanique, plus diplomatique. Il y aurait eu avantage dans un livre comme le sien qui vise un intérêt documentaire à respecter par exemple la division des textes en lignes et l'état de leur ponctuation. La façon dont les mots sont coupés

n'est pas sans intérêt et il n'est pas bon que les extraits du Marianus par exemple aient reçu une ponctuation à la moderne.

Le lexique qui termine le volume comprend tous les mots du texte des Évangiles ; mais il est très sommaire et donne simplement le sens des mots de façon générale et approchée en allemand.

R. Gauthiot.

Endzelin. — *Slavjano-baltijskie etjudy.* Khar'kov, 1911, in-8, viii-208 p.

Le slave et le baltique présentent un grand nombre de traits communs. On s'explique d'ordinaire ces ressemblances par une période de communauté balto-slave, postérieure à la séparation d'avec l'indo-européen, comparable à la période indo-iranienne. J'ai contesté l'existence de cette période et supposé que les ressemblances entre le slave et le baltique, dans la mesure où elles ne sont pas dues à des emprunts, tiennent d'abord à ce que les deux groupes sont issus d'un seul et même dialecte indo-européen et ensuite à ce que le développement a eu lieu depuis dans les mêmes conditions. La question est délicate parce que l'on ne saurait déterminer avec rigueur quels critères permettent de se déterminer en un sens ou dans l'autre. Tout ce que l'on peut dire, c'est que seules prouvent une période de vie commune les concordances de type singulier qui ne résultent pas du développement naturel d'un même type linguistique ; ce ne sont pas les plus grands faits de la langue qui prouvent, ce sont bien plutôt certaines particularités de détail qui n'ont pu vraisemblablement se développer qu'une seule fois. M. Endzelin, qui traite le sujet avec sa connaissance profonde du baltique et avec sa science de comparatiste rigoureusement formé, largement instruit, ne marque peut-être pas assez ce principe. La conclusion à laquelle il aboutit ne diffère du reste de la mienne que par une nuance. Il admet que, après la

séparation de l'indo-iranien, le slave et le baltique ont continué de vivre côte à côte, les populations qui parlaient les deux langues se comprenant l'une l'autre et s'influençant par suite l'une l'autre ; mais il ne croit pas à une langue commune balto-slave. Cette conclusion n'a rien que de raisonnable et de modéré ; j'y souscris, quitte à discuter le détail d'une partie des preuves. Et je n'ai au fond rien soutenu de bien différent. Je me propose de revenir ailleurs sur le détail du livre où sont abordés et discutés avec compétence les principaux problèmes de la grammaire comparée du baltique et du slave. Je me bornerai ici à une observation.

P. 82, au cours de la discussion du traitement de **eu* en baltique et en slave, M. E. est arrêté par les formes balt. *tauta* et *laukas,* en regard de got. *þiuda* et de gr. λευκός ; il ne retrouve pas ici le traitement *iau* attendu. Mais alors, au lieu d'invoquer l'alternance normale de *e* et de *o,* qui expliquerait tout et qui est peu surprenante dans des mots de cette forme (le grec a même un mot λοῦσσον), il rappelle le cas unique et énigmatique de v. isl. *þiórr* en regard de gr. ταῦρος, dont il rapproche, on ne sait pourquoi, balt. *vaina* : v. sl. *vina* ; dans ce dernier cas, rien n'empêche encore de voir l'alternance normale *o* : *e*. Le vocalisme indo-européen est chose en somme assez claire, et il est surprenant qu'on ne se tienne pas aux principes simples, formulés depuis longtemps. — Quant à la façon dont M. E. conçoit le passage de i.-e. **eu* à sl. *ju,* balt. *iau,* elle n'est peut-être pas la plus simple possible. En slave d'une manière nette, en baltique d'une manière plus incertaine, il apparaît que dans la période préhistorique, les consonnes étaient yodisées devant les voyelles prépalatales ; donc **teu-* se prononçait **t'eut-* ; puis l'*e* de *eu* s'est assimilé à l'*u* suivant, d'où balt. *au,* sl. *ou* > *u* ; mais la yodisation est restée, d'où balt. **t'au-,* sl. **t'u-* ; c'est le reste de cette yodisation qui est noté en baltique par *i* dans les cas tels que *liaupsẽ,* en slave par *j* dans les cas tels que *bljudǫ.* L'explication est très simple et ne comporte presque aucune part d'hypothèse. Si les choses se sont passées ainsi, on voit que tout ce que le slave et le baltique ont

de commun ici, c'est le grand fait de la tendance à yodiser les consonnes devant les voyelles prépalatales, c'est-à-dire une tendance qui s'explique par des faits de phonétique générale et qui ne suppose aucune période de vie commune.

A. Meillet.

S. Mladenov. — *Staritê germaniski elementi v slavjanskitê ezici.* Sofia, 1910, in-8, 155-ii p. (extrait du *Sbornik za narodni umotvorija,* XXV).

L'ouvrage de M. Mladenov se compose essentiellement d'un dictionnaire des emprunts réels ou supposés du slave commun au germanique. Les mots sont étudiés successivement ; l'auteur signale les opinions émises, donne une bibliographie détaillée, critique brièvement les principales hypothèses et indique son opinion. L'historique de la question est fait en quelques pages au début, et quelques pages à la fin résument les conclusions de M. M. On est en présence d'une étude attentive ; l'information est complète ; l'auteur est bon linguiste, et le recueil rendra d'utiles services.

Mais M. M. a un peu trop le parti arrêté de réduire le nombre des emprunts en germanique. Il lui suffit en somme qu'un mot ne s'explique pas en germanique pour que l'emprunt lui apparaisse douteux ou peu probable. Et ainsi il s'est privé de voir le fait fondamental que les anciennes influences de civilisation subies par les Slaves viennent du monde germano-latin ; de là sont venus les perfectionnements de l'art militaire et de l'armement, de la culture et du jardinage ; de là est venu d'abord le christianisme. Les influences grecques, à la différence de ces premières influences germano-latines, n'ont pas atteint le monde slave en son entier ; elles sont postérieures et partielles. M. M. met assez bizarrement une sorte de point d'honneur à nier ces influences occidentales dont la plupart sont évidentes.

Sans doute on ne connaît pas l'étymologie dernière du nom de l'âne ; mais on sait que l'âne n'était pas connu des Indo-Européens, et les populations indo-européennes ne l'ont connu qu'après être entrées en contact avec les Sémites ou avec les populations de la Méditerranée : sl. *osĭlŭ* est un emprunt germano-latin, tout comme got. *asilus* est un emprunt latin ; il n'y a pas là matière à contestation. — Le flottement entre *mečĭ* (que M. M. ne cite pas et qui pourtant est la forme du vieux slave) et *mĭčĭ* (dans les sources serbes) suffit à indiquer que ce mot est un emprunt, et que par suite l'origine en est en germanique ; il est possible que les Germains avaient eux-mêmes emprunté ce mot à on ne sait qui ; mais ceci n'empêche pas de croire que les hommes qui ont emprunté *helm* (d'où v. sl. *šlěmŭ*) ont dû aussi emprunter *mečĭ, mĭčĭ*. — Ce n'est qu'en groupant par sens et par types de formes les emprunts au germano-latin que l'on pourra déterminer au juste la part à faire aux influences occidentales dans le vocabulaire slave. — Il va de soi que l'influence germano-latine n'a pas eu besoin de s'exercer sur tous les Slaves : les mots une fois slavisés ont passé d'un parler à l'autre. Et il est probable que les parlers étaient déjà différenciés quand certains emprunts (et sans doute la plupart des emprunts) ont eu lieu : le mot *kraljĭ* par exemple n'a pu être emprunté qu'à l'époque de Charlemagne ou après ; et cela ne l'empêche pas d'avoir dans chaque dialecte sa forme correcte ; c'est que, en passant d'un parler à l'autre par emprunt, le mot a subi les transpositions nécessaires ; les Slaves de cette époque avaient le sentiment des correspondances entre les divers dialectes qui étaient encore peu différenciés ; le phénomène est courant et rend impossible la datation linguistique des emprunts le plus souvent. Les emprunts de la langue chrétienne occidentale faits par les Slaves peuvent donc être très peu anciens, et en partie pas plus anciens que le VIIIe ou même le IXe siècle.

En revanche, M. M. est encore un peu trop porté à tenir *mlěko* pour un emprunt au germanique (p. 81 *bligim* est moyen irlandais, et non vieil irlandais) ; il n'a pu

malheureusement tenir compte des publications de M. Janko à ce sujet.

En somme le travail représente une réaction en partie saine, en partie exagérée contre le grand rôle attribué aux emprunts germaniques dans la formation du vocabulaire slave.

A. Meillet.

S. M. Kul'bakin. — *Drevne-cerkovno-slovjanskij jazyk. I Vvedenie. Fonetika.* Khar'kov, 1911, in-8, viii-124 p.

M. Kul'bakin entreprend avec ce fascicule la publication de tout un manuel de grammaire comparée des langues slaves, qui serait en effet très utile. Ce premier cahier comprend d'abord, outre quelques indications générales sur le groupement des langues slaves, une définition du vieux slave ; la partie essentielle en est une phonétique du vieux slave combinée avec une théorie de la phonétique du slave commun. Il résulte de là un certain embarras dans le plan ; il semble que l'exposition aurait pu être plus nette si l'auteur avait séparé deux choses distinctes : le passage de l'indo-européen au slave commun, d'une part, l'exposé de l'état de choses vieux slave avec le passage de l'état slave commun à l'état vieux slave, de l'autre. Toutefois le vieux slave est encore à tant d'égards si voisin du slave commun que le procédé n'a pas d'inconvénients décisifs.

Dans le détail, l'exposé de M. Kul'bakin est exact, clair, précis. L'information est large, la bibliographie abondante et au courant. La méthode est correcte. Le livre ne peut qu'être recommandé aux étudiants auxquels M. K. le destine. Ils y trouveront une bonne initiation aux problèmes de la linguistique slave. Le principal défaut du livre consiste en ceci qu'il se compose un peu trop de faits envisagés isolément et que les ensembles ne sont pas assez mis en évidence.

M. K. ne cherche pas à proposer de vues nouvelles. La façon dont il choisit entre les doctrines émises est le plus souvent judicieuse. Toutefois, on est assez souvent tenté de voir les choses autrement que lui.

P. 74. On ne comprend pas comment il a pu se laisser séduire par la théorie de M. Mikkola sur l'origine du *c* des types *otĭcĭ, naricati,* etc., et pourquoi il hésite à admettre la doctrine évidente de M. Baudouin de Courtenay. Puisque, dans une période ancienne du slave commun *k* a passé à *č* devant *ě, e, i, ĭ,* il est à peu près évident *a priori* que *kj* a dû passer à *čj,* et c'est ce que montrent en effet tous les exemples sûrs : l'idée que *naricati* reposerait sur **narikjati* ne repose sur rien, pas plus que l'original **attikyo-* de *otĭcĭ.* La palatalisation de *k* en *c* date d'une seconde époque, comme on le voit nettement par les types *vlĭci, vlĭcěxŭ* et *cvětŭ,* dont le dernier n'est même pas slave commun ; le cas de *otĭcĭ* doit donc être aussi de cette seconde période ; et ceci est si vrai que *c* se maintient dans le génitif-locatif pluriel *sicěxŭ,* ce qui donne la preuve que le locatif pluriel *otĭcixŭ* est analogique (M. K. est bien obligé de l'accorder p. 75). Si l'on avait un doute sur cette histoire, l'examen des diverses formes de *vĭsĭ* le lèverait entièrement : on ne peut douter que *vĭsĭ* soit issu de **vĭxŭ* et réponde à lit. *visas.*

P. 82. Il est malaisé de voir ce qui a pu conduire M. K. à supposer que *sedmŭ* repose sur **sebdĭmŭ* ; le maintien du *d* s'explique par le fait que, étant appuyé sur le *b* précédent, il était plus fort que le *d* du groupe **dm,* dans *věmŭ* « nous savons ». Si le suffixe était **-imo-,* le **-bd-* ne s'expliquerait pas ; et l'on ne voit pas pourquoi le *ĭ* de **sedĭmŭ* aurait disparu. L'hypothèse est en l'air.

P. 91. M. K. repousse comme incroyable l'idée que les voyelles *ě, e, i, ĭ* des premiers traducteurs, telles que les note l'alphabet glogolitique, soient fortement yodisées et pareilles aux voyelles prépalatales du russe moderne. Sans doute la yodisation a disparu de bonne heure dans le slave du Sud, et l'alphabet cyrillique le montre bien. Mais elle a pu exister. Oblak en a retrouvé des traces en Macédoine. La distinction de *e* et *o* représentant *ĭ* et *ŭ* en bulgare oc-

cidental (en regard de la confusion de *ĭ* et *ŭ* dans tout le reste du slave méridional) suffit à montrer que les parlers slaves sur lesquels repose la langue des premiers traducteurs ont gardé la distinction des voyelles prépalatales et postpalatales. On ne s'expliquerait pas sans cette hypothèse la confusion graphique de *ě* et *ja*, *e* et *je*, *i* et *ji*, *ę* et *ję* en glagolitique, alors que le glagolitique distingue bien *u* et *ju*.

A. Meillet.

V.-A. Bogorodickij. — *Obščij kurs russkoj grammatiki* (*iz universitetskix čtenij*), 3e édit., Kazań, 1911, in-8, vi-494 p.

La grammaire russe de M. Bogorodickij n'est pas une simple description des particularités grammaticales du russe. Élève de M. Baudouin de Courtenay, M. B. ne perd jamais de vue les questions générales et situe avec soin dans des ensembles étendus les détails qu'il expose. Son livre renferme donc et de la linguistique générale, et de la grammaire comparée du slave avec les autres langues indo-européennes, et de l'histoire et de la dialectologie de la langue russe. Ce caractère général est plus marqué dans la nouvelle édition que dans la précédente ; car les deux chapitres sur la dialectologie et l'histoire du russe, qui avaient d'abord été édités à part, font maintenant corps avec le livre. Et tout un chapitre nouveau, utile et très intéressant, sur les emprunts du russe à d'autres langues a été écrit pour cette 3e édition. Si M. B. ne décrit pas en détail toutes les formations, tous les petits procédés de la langue, il en éclaire la structure de tous les côtés. C'est une sorte de théorie générale de la langue russe qu'il donne sous le titre de grammaire.

Phonéticien avant tout, l'auteur insiste longuement sur la prononciation. Et c'est en notation phonétique — accompagnée de l'orthographe usuelle — qu'il énonce les formes

grammaticales. Dans la syntaxe, il insiste avec soin sur la façon dont la voix monte et descend dans l'émission des diverses sortes de phrases en russe. C'est sans doute la première fois qu'une syntaxe est toute pleine de notations musicales ; et il est à souhaiter que l'exemple donné par M. B. dans cette 3e édition soit suivi. On a ainsi des données essentielles, et dont l'importance est trop souvent méconnue : la façon dont la phrase est intonée fait partie de la syntaxe, et M. B. rend un grand service en mettant en pleine évidence un fait incontestable, et toujours négligé.

P. 278 et suiv., en traitant de la phrase nominale, M. B. présente les choses comme si un verbe « être » faisait normalement partie de ce type de phrases. En réalité, la grammaire comparée des langues indo-européennes et la linguistique générale montrent que la phrase nominale est une phrase à deux termes nominaux où un élément de liaison entre les deux termes est commode et parfois indispensable, mais où il n'est pas nécessaire en principe et où surtout il n'affecte pas nécessairement la forme d'un verbe. Le type russe de phrase nominale sans verbe « être » ne comporte donc aucune ellipse.

A. Meillet.

O. Hujer. — *Slovanská deklinace jmenná.* Prague, 1910, in-8, xviii-173 p. (*Rozpravy české Akademie,* tř. III, čísloz 33).

Il faut beaucoup de courage pour s'attaquer maintenant à un sujet aussi ingrat que l'explication des formes de la déclinaison slave. Les problèmes ont été retournés en tous les sens depuis le livre célèbre de M. Leskien. Ceux qui comportent une solution sont pour la plupart résolus depuis longtemps. Un grand nombre sont indéterminés, et, à moins de découvertes nouvelles imprévues, la solution en semble quasi désespérée. Il y a en effet trois ordres de difficultés : en premier lieu, les formes indo-européennes

de la déclinaison ne sont fixées que dans une mesure assez restreinte ; les formes casuelles divergent souvent beaucoup d'une langue à l'autre ; les formes dont on dispose peuvent souvent se concilier dans plusieurs hypothèses ; en somme, on ne peut nullement restituer dans le détail la déclinaison indo-européenne. On est fixé sur quelques formes comme l'accusatif singulier, le nominatif pluriel, le génitif singulier des thèmes consonantiques, par exemple ; mais quelle était la forme de l'instrumental singulier? ou plutôt quelle était la répartition des formes attestées? quelle était la désinence du datif singulier? etc. — En second lieu, la solution des questions est liée à la théorie des finales ; mais la plupart du temps les exemples tirés des formes casuelles sont les seuls dont on puisse se servir, si bien que l'on est dans un cercle vicieux dont rien ne permet de sortir. Ainsi on admettra que *-ē̃ donne sl. -*i*, si v. sl. *mati* et *dŭšti* répondent à lit. *mótė*, *duktẽ* ; on n'en a pas d'autre garantie. Si *-*ō̃i* final a pu donner v. sl. -*u*, le v. sl. *vlĭku* répond à lit. *vilkui* ; et *-*ō̃i* final donne v. sl. -*u* si l'on admet que v. sl. *vlĭku* répond à lit. *vilkui* ; c'est le seul fait dont on dispose. M. Hujer tient pour absurde que le -*y* final de l'instrumental pluriel repose sur *-*ōis*, et par suite que v. sl. *vlĭky* répond à skr. *vṛ́kaiḥ*, lit. *vilkaĩs* ; c'est une opinion ; mais il n'a aucun fait contraire à citer. Toutefois M. H. est peut-être trop sceptique sur ces deux points : le passage de *-*ōi* à *-*ōu*, *-*u* et celui de *-*ōis* à *-*ū*, -*y* offrent un certain parallélisme, et comme il n'est guère douteux que les formes dont le slave a hérité aient été *-*ōi* et *-*ōis*, l'hypothèse admise par M. Fortunatov, par M. Pedersen et par moi-même n'est peut-être pas aussi dénuée de vraisemblance que le croit M. H. Mais la preuve en est impossible. — Enfin, en troisième lieu, le slave a beaucoup innové en matière de morphologie ; les actions analogiques y sont innombrables, et le système slave est à beaucoup d'égards un système nouveau ; c'est précisément ce qui empêche de rien affirmer absolument sur le cas de *vlĭku* et de *vlĭky*. On ne peut donc pas s'attendre à ce que le travail de M. H. fasse faire un grand pas à la question étudiée.

Néanmoins, il n'est pas inutile. M. H. a réuni toutes les opinions émises et permet ainsi de les embrasser rapidement. Sa discussion, sans être très personnelle, est correcte. On a devant soi une mise au point de l'état actuel des théories.

Le principal tort de M. H. est d'examiner chaque problème isolément, sans chercher assez à poser la question d'ensemble. Ainsi la question si délicate de l'origine du nominatif-accusatif v. sl. *vlĭkŭ* est discutée en grand détail, mais sans que le fait essentiel ressorte assez. On a une donnée certaine : **-on* aboutit à *-ŭ* dans la 1[re] personne *padŭ*; l'accusatif *vlĭkŭ* = skr. *vṛ́kam* peut donc être phonétique. Au contraire il n'y a pas d'exemple *certain* où la finale **-os* aboutisse à *-ŭ*. Mais le problème est de savoir si le nominatif *vlĭkŭ* peut s'expliquer par analogie : le slave tend-il à confondre au masculin le nominatif avec l'accusatif ? Il y a pour cela des points de départ ; mais les conditions de réalisation étaient-elles réunies ? Et si *vlĭkŭ* répond à skr. *vṛ́kam,* pourquoi *igo* répond-il à *yugám* ? Si, comme semble le croire M. H., **-os* final ne donne que *-o,* on peut soupçonner que la répartition de *-ŭ* et de *-o* s'est fixée dans l'adjectif déterminé où l'on a *novŭ-jĭ* (de **novŭ-jŭ*) nominatif-accusatif masculin et *novo-je* (de **novo-jo*) nominatif-accusatif neutre. Or, *jĭ* peut être ici un ancien **is* au nominatif. Ceci à titre de possibilité. Comme l'a fait M. Leskien, le mieux est sans doute de laisser le problème ouvert, mais il en faut poser les conditions avec précision.

M. H. touche à une foule de détails, et son livre prêterait à des discussions infinies. P. 2, il s'autorise de γυνή pour affirmer que la place de l'accent dans *žená* est ancienne; la différence de vocalisme radical ôte toute valeur à cette conclusion. — P. 4, il était inutile de faire intervenir le mot racine gr. χρή là où il est question du suffixe balt. *-(j)ē-,* v. sl. *-ja-,* cf. lat. *-iē-* ; il n'y a rien de commun entre ces formes. — Page 13. On sait maintenant que la 1[re] personne *vezŭ* n'existe pas. — P. 72. La désinence de 1[re] et 3[e] personnes moyennes attestée par indo-iran. **-ai,* germ. **-ai,* v. lat. *-ei* (lat. class. *-ī*) doit être celle qui

se retrouve dans *vĕdĕ* ; les doutes qu'indique M. H. reposent sur des combinaisons en l'air et ne trouvent d'appui dans aucun fait.

A. Meillet.

K. Nitsch. — *Mowa ludu polskiego*. Cracovie (L. Frommer), 1911, (vii)-162 p. et une carte.

Dans cet ouvrage de vulgarisation, M. Nitsch donne une esquisse des parlers polonais à tous les points de vue : caractéristiques phonétiques et morphologiques, classement, influences subies et exercées. M. Nitsch est, on le sait, le savant qui a fait le plus pour l'étude de la dialectologie polonaise. Malgré la faible étendue du livre et bien que, écrivant pour une « bibliothèque populaire de sciences naturelles » et s'adressant au grand public, il ne suppose aucune connaissance linguistique chez le lecteur. M. N. est tellement maître de la dialectologie polonaise, qu'on a plaisir et profit à le lire. Nulle part on ne trouvera la question ainsi résumée. Et l'on recueillera au passage de jolis faits de détail, comme la conservation de la 1re personne du duel, avec sa valeur de duel, en quelques localités (p. 69), ou des calques curieux de l'allemand en polonais (p. 136): *jå to móm sprzedané* valant *sprzedałem* « ich habe verkauft ».

L'étude des parlers polonais n'est pas encore assez avancée pour qu'on ait pu se rendre compte — comme on l'a fait déjà pour les patois français — du grand fait que les parlers locaux ne représentent généralement pas le développement autonome de la langue se transmettant de génération en génération entre deux moments fixés. Des influences de langues communes s'exercent constamment. L'affirmation de la p. 17 et suiv. sur le développement entièrement indépendant des parlers ne répond sans doute pas à la vérité d'une manière complète. Si l'on faisait sur le domaine polonais un atlas linguistique où seraient mis au premier plan les faits de vocabulaire, on verrait sans doute, comme on l'a vu pour la France par l'Atlas de MM. Gillié-

ron et Edmont, que les parlers locaux ont subi depuis longtemps des influences de langues communes.

Le fait cité p. 38 de la prononciation *czarny* qu'ont admise des sujets de langue russe polonisés dans une région où l'on a *c*-, et non *č*, ne prouve pas une influence de la langue première des gens qui changent de langue. Les Russes qui se sont polonisés ont accepté non la prononciation provinciale, qui paraissait vulgaire, mais la prononciation *č* de la langue littéraire et commune.

A. Meillet.

Hans Bauer. — Die Tempora im Semitischen (*Beiträge zur Assyriologie und semitischen Sprachwissenschaft*, VIII, 1). Leipzig, Hinrich, 1910, 53 p., 3 mark 50.

M. Bauer proclame la nécessité de faire des hypothèses, si on veut que la grammaire comparée des langues sémitiques ne se borne pas à un classement à courte vue des faits les mieux constatés dans les différentes langues du groupe. Et il en expose une sur une question qui lui paraît — avec raison — de première importance : le système des deux temps du verbe sémitique. Il a raison, parce qu'il faut bien chercher à remonter le plus possible dans le passé et à relier par un lien historique les phénomènes que nous livre l'observation grammaticale. Raison aussi, parce que son hypothèse ingénieuse lui permet d'encadrer en une explication unique un grand nombre de faits au premier abord contradictoires.

L'expérience faite ici est d'un bon exemple : la démonstration de M. B. peut n'être pas convaincante : mais on ne pourra la réfuter qu'en voyant comme lui de près les faits syntaxiques : toute la partie où il examine les rapports des deux temps dans les différentes langues est de bonne critique, les exemples non accumulés, mais bien choisis, l'idée poursuivie avec clarté et obstination.

La voici : seul le temps appelé généralement imparfait,

— caractérisé essentiellement par la présence d'une voyelle unique dans le radical, et aussi par la préfixation des désinences verbales — est primitif ; il a d'abord existé seul, et ne précisait aucun moment de la durée ni état de l'action. Il s'est plus tard formé un temps nouveau — à deux voyelles radicales et à suffixes (sauf en assyrien) — d'origine participiale, à valeur de présent, plus rarement de passé. Par contraste avec cette formation nouvelle la forme ancienne aurait pris une valeur temporelle, plus spécialement celle de passé quand le nouveau venu a la valeur de présent, celle de présent-futur quand ce nouveau temps vient ensuite à prendre le rôle d'un passé.

Ce renversement de valeurs est le point central de l'hypothèse : par lui on explique les exceptions, nombreuses surtout en hébreu, au classement général imparfait = présent-futur, parfait = passé. Et aussi l'assyrien apparaît non plus en dehors de l'évolution, mais à son origine, quand il attribue à sa forme à une voyelle *ikšud* la valeur de passé et à sa forme à deux voyelles *ikašad* celle de présent-futur.

Mais ce renversement de valeur d'un temps nouveau en sémitique est une pure hypothèse, et M. B. ne l'étaie sur aucun document positif : pas plus que d'autres auteurs n'appuyaient l'autre hypothèse, à savoir que les deux formations verbales existaient dès l'origine, mais avec une valeur mal déterminée, de sorte qu'il a pu se faire (pour quelle raison?) des spécialisations différentes en sémitique occidental et en sémitique oriental (assyro-babylonien).

L'hypothèse nouvelle a seulement l'air plus raisonnable.

Pourtant, sur un détail, elle se heurte à une très grosse invraisemblance : B. dit qu'au moment où l'assyro-babylonien s'est détaché des langues formant le groupe occidental, l'ancienne forme verbale n'était pas encore spécialisée dans la fonction de présent-futur. Mais alors il faut expliquer ceci : en assyro-babylonien seulement la forme à deux voyelles a une valeur presque constante d'imparfait, et là seulement elle a des préfixes au lieu de suffixes : l'explication la plus prochaine est que le sémitique oriental, au moment de diverger, emportait cette notion que

le temps à sens d'imparfait devait être muni de préfixes, non de suffixes : quand donc le radical à une seule voyelle s'est trouvé réservé à l'emploi de passé, il n'a pas perdu ses préfixes, mais il les a donnés par analogie à son substitut fonctionnel à deux voyelles radicales. L'explication donnée par M. Bauer à la page 20 (extension analogique de la confusion réalisée entre les 3es personnes masculin singulier des deux temps aux formes dérivées des verbes) est ingénieuse ; mais elle ne me paraît pas suffisante ; tout au plus peut-on croire qu'il y a eu là un adjuvant à la transformation, non une cause véritable. Mais pourquoi la forme à une voyelle est-elle un passé en assyro-babylonien ? Influence d'une langue non-sémitique ? Là-dessus il n'existe pas d'hypothèse satisfaisante, et c'est pourquoi — malgré la difficulté interne abordée ici — l'hypothèse de M. Bauer reste séduisante.

Elle se heurte malheureusement à d'autres difficultés. Il est bien vrai que l'hypothèse — si elle sert à encadrer rigoureusement des faits connus — est permise et recommandable, là où cesse l'information historique ; mais là seulement. Or M. B. fait état des rapprochements entre langues sémitiques et chamitiques (berbère, vieil-égyptien, groupe couchitique) : il reproduit, p. 6, sans la prendre formellement à son compte, mais avec complaisance, cette considération de Praetorius que les langues berbères et couchitiques semblent ne connaître que la forme d'imparfait ; d'autre part il indique p. 7 que l'égyptien fait difficulté, en exhibant un parfait en décomposition, mais aucune trace d'un imparfait. Il y a là les amorces d'une solution historique qui serait la vraie, et rendrait inutiles toutes autres considérations. C'est dans cette voie qu'on aimerait à chercher encore, patiemment, par accumulation de petits faits, avant de voir paraître une hypothèse qui couvre tout, mais en surface.

Pour l'origine du parfait, que l'histoire ou le flair inductif prouve que son apparition est secondaire, encore faut-il essayer de voir clair dans sa formation ; là-dessus B. a une explication prête ; mais au mépris de la méthode historique, de nouveau trop visible, elle ajoute trop de

désinvolture à l'égard des questions de forme : que le parfait à deux voyelles naisse de formes adjectivales également à deux voyelles, et que les différents timbres vocaliques qui s'y rencontrent s'expliquent par les différentes vocalisations de ces adjectifs-participes, c'est une supposition tentante : mais n'y a-t-il aucune difficulté à mettre sur le même plan des adjectifs à première voyelle longue, à seconde voyelle longue, ou à deux voyelles brèves, le tout à l'occasion d'une forme verbale toujours à deux voyelles brèves ? Au moins faudrait-il aborder de front cette difficulté. De même il est exact en gros de retrouver dans les désinences verbales les mêmes éléments que dans les pronoms personnels ; mais ne vaudrait-il pas la peine d'en voir un peu le détail, et en particulier de se prononcer sur l'absence de voyelle ou sur l'*a* final de la 3e pers. masc. du parfait ?

Enfin on ne saurait passer sous silence une des plus aventureuses considérations de M. B., à savoir que le parfait, forme participiale, aurait correspondu aussi bien à des participes présents (indiquant une action en devenir) qu'à des participes passés (action accomplie), d'où sa faculté de remplir des emplois opposés suivant les époques et les langues : à défaut de traces formelles et historiquement attestées de la naissance postérieure d'un parfait formé de telle ou telle manière, seule une autre démonstration pourrait nous satisfaire : elle consisterait à montrer que la création de ce temps correspond au désir d'exprimer telle relation précise dans la durée : si cette volonté d'expression était constatée à un certain moment dans le développement du groupe sémitique, il serait déjà moins important d'étudier dans le détail la forme qui la réalise. Mais tout échappe si vraiment la forme innovée est d'un emploi aussi mal défini. La volonté toute simple qu'aurait eu le sémitique d'exprimer dese différences de temps prend une allure mythique, si on n'y peut pas distinguer nettement comme point de départ l'expression précise du présent ou de tel degré du passé.

Encore une fois il n'y a là qu'une hypothèse séduisante, pas une explication satisfaisante.

Ce n'est pas l'affaire de ce compte rendu déjà trop long de relever toutes les difficultés de détail, ni surtout de reconstruire à la place de l'édifice qui se révèle ainsi fissuré. Non plus d'ailleurs de signaler toutes les jolies explications fragmentaires que donne M. Bauer.

Rien ne serait plus fâcheux que de suppléer à la lecture de ce savoureux petit ouvrage ; il faut au contraire la recommander vivement à qui veut faire sérieusement de la grammaire comparée des langues sémitiques, en évitant tous les simplismes — ceux que n'a pas évités M. Bauer, et ceux qu'il combat avec une critique si ingénieuse.

M. Cohen.

Abbā Takla Māryām. — *Marha ṣəḥifa maləkt* (Manuel épistolaire). Rome, 1909, 55 p.

Kəfəl sawāssəw sāləs (Chapitre iii du Sawassew). Rome, 1910, 54 p.

Mamhəra ləsāna gəᶜz (Le professeur de langue geᶜez). Rome, 1911, 37 p.

M. Gallina, le savant professeur de l'institut oriental de Naples, travaille avec un zèle infatigable à faire imprimer les œuvres d'Abyssins vivants. C'est ainsi qu'on lui doit le premier roman écrit en amharique, par Afawarq, et une courte vie de Ménélik du même auteur.

Je veux signaler aux lecteurs du *Bulletin* les œuvres de Abbā Takla Māryām dues à la même initiative. L'étude du geᶜez va se perdant en Abyssinie ; des prêtres la plupart ignorants la conservent mal ; la masse du public s'en détourne ; les intellectuels actifs vont aux études européennes et, s'ils écrivent, veulent écrire en amharique moderne. Il est donc grand temps de recueillir la tradition indigène de l'éthiopien ancien.

La besogne est déjà faite en partie, grâce aux missionnaires : la majorité des savants abyssins les plus intelli-

gents et les plus instruits se sont tournés à la fois vers la culture et les christianismes occidentaux. On a fait d'abord le principal : la mission suédoise de l'Asmara a publié à Moncullo en 1889 un Sawassew, ou manuel de ge^{c}ez rédigé en amharique, dû à Alaqā Tayya, et la mission catholique en a publié un autre à Keren en 1907, écrit précisément par Abbā Takla Māryām.

Depuis, celui-ci a écrit trois opuscules en ge^{c}ez, langue dont il est partisan impénitent.

Le premier est un petit manuel épistolaire, utile comme document, mais où interviennent des choses trop peu abyssines, comme la formule pour écrire au pape ou à un cardinal.

Le second, sous le titre de chapitre III du Sawassew, traite de quelques difficultés de détail et exceptions de la grammaire ge^{c}ez : l'objet même du livre est très original, si on pense que la moyenne des lettrés abyssins considère les règles du ge^{c}ez comme absolues et sans variantes.

La troisième brochure est la plus intéressante ; elle reprend les faits les plus connus de la grammaire ge^{c}ez, en ajoutant une notation de l'accent et un commencement de notation de la gémination de consonne. L'écriture éthiopienne, comme la nôtre, néglige de noter l'accent tonique. Elle n'a pas non plus de signe pour la gémination, qui joue pourtant un rôle important dans toutes les langues du groupe éthiopien. D'autre part, pour l'accentuation du ge^{c}ez, il subsiste en Abyssinie une tradition qui répond certainement à un état ancien, sinon au plus ancien. Il est donc urgent de recueillir cette tradition, et en différentes régions, pour le cas où il y aurait des variantes suivant les provinces ou les écoles religieuses. L'opuscule de Abbā Takla Māryām est un premier pas très bienvenu dans cette voie.

Les défauts en sont gros. La notation de l'accent est trop compliquée ; celle de la gémination n'est envisagée qu'en relation avec l'accent et pas constamment appliquée.

On souhaiterait de posséder plus que des paradigmes accentués ; à défaut d'un dictionnaire complet, il faudrait au moins des textes un peu étendus. Il reste encore beau-

coup à faire sur ce domaine, et le profit en serait essentiel pour la connaissance de l'histoire des langues éthiopiennes et même des langues sémitiques en général.

Il faut se réjouir de voir au moins commencer cette collaboration féconde de savants européens et abyssins.

M. Gallina qui a tant fait déjà ne pourrait-il pas donner une traduction de ces opuscules? Au risque de dénoncer mon ignorance, je déclare que ce ge^cez grammatical n'est pas aisé à lire.

M. Cohen.

St. Langdon. — *A Sumerian Grammar and Chrestomathy* with a Vocabulary of the principal Roots in Sumerian and a list of the most important syllabic and vowel transcriptions. Paris (Geuthner), 1911, in-8, vii-ii-311 p.

On sait que les textes sumériens présentent des difficultés de tout ordre, que la lecture en est souvent ambiguë, l'interprétation bien plus souvent encore incertaine. Néanmoins l'importance décisive qu'ont les textes sumériens pour l'histoire ancienne de la Babylonie a conduit dans les dernières années les assyriologues à étudier de près ces textes redoutables. On en a déjà tiré des faits historiques précieux. Mais on n'a quelque sûreté dans l'interprétation qu'à partir du moment où la grammaire est posée. Des travaux de détail à cet effet ont déjà paru ; on notera en dernier lieu la note sur le *Génitif en sumérien*, *Revue d'assyriologie*, VIII, 88 et suiv., de M. Thureau-Dangin, dont l'auteur n'a pu tirer parti. Avec le brillant courage de la jeunesse, M. Langdon a réuni tout ce qui lui semble acquis, et il rend par là un service : on a désormais une base précise pour toutes les discussions.

M. L. se borne à exposer les faits ; la langue qu'il décrit est assez informe ; et les catégories grammaticales sont indiquées seulement par des particules. D'autre part l'étude de M. L. n'aboutit à aucun rapprochement avec d'autres langues, et l'auteur fait sur les vues de notre sa-

vant confrère M. Halévy un silence complet. Je ne puis malheureusement émettre sur le travail de M. L. aucune opinion. Je me bornerai à lui conseiller la prudence quand il touche au domaine indo-européen : presque aucun linguiste s'occupant de langues indo-européennes n'oserait affirmer, comme il le fait p. 126, que le **-mi* du type gr. φημι soit un ancien pronom personnel.

A. Meillet.

E. Lewy. — *Zur finnisch-ugrischen Wort- und Satzverbindung*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1911, xi + 106 p., in-8 : prix mk 4,80.

Sous ce titre, M. E. Lewy examine, au cours d'une étude fort intéressante, une série de faits qu'il considère comme plus spécialement propres au finno-ougrien et qu'il met en relation avec l'absence ancienne dans cette famille de langues de conjonction signifiant « et ». Il n'y a pas, en effet, en finno ougrien de mot ou particule qui réponde à i.-e. **q*^{w}*e*, skr. *ca*, gr. τε, lat. *que*. En revanche on y use, selon M. L., d'un procédé auquel il ne donne pas de nom propre, mais qu'il désigne d'une façon générale par le mot « parallélisme » : c'est-à-dire que les éléments à joindre sont réunis au moyen d'un suffixe identique répété. Ainsi en hongrois on a *orrán, száján* « sur son nez et sur sa bouche », *mennyre, földre* « par le ciel et la terre », *szokásból, kegyeletből* « par habitude et par piété » ; en ostiak *tājemat*, *kējejat* « avec la hache et l'épée », *ēveja, paga* « à la fille et au gars » ; en votiak *ńańen, suren, kumìškaḁen* « avec du pain, de la bière et de la kumyška ». Il n'est pas douteux qu'il y a là un procédé intéressant que M. L. a bien fait de mettre en relief et d'illustrer par des exemples nombreux tirés du hongrois, qui est visiblement celle des langues finno-ougriennes qui lui est la plus familière, de l'ostiak et du votiak. Car il s'est volontairement borné à ces trois langues qui selon lui représentent

trois types d'évolution : le hongrois est celle qui a subi le plus fortement l'influence des langues environnantes d'origine indo-européenne, l'ostiak la plus archaïque au contraire et la moins altérée au point de vue finno-ougrien (cf. p. ex. p. 10), le votiak enfin est à un étage intermédiaire (v. p. 24). C'est incontestablement là une classification trop simpliste sous une forme aussi générale : quelque primitif que soit l'ostiak et quelques soient les précieux archaïsmes qu'il nous conserve il ne saurait à aucun titre passer pour du finno-ougrien presque pur ; il est certain qu'il a fortement évolué, son caractère proprement ougrien est nettement accusé et il a subi l'influence lui aussi de langues étrangères diverses. Quant aux citations tirées du votiak, elles nous paraissent surtout précieuses parce qu'elles font intervenir un dialecte autre que l'ougrien, bien plutôt qu'à cause de l'état propre du votiak.

Cependant M. L. montre bien comment le parallélisme tend à être renforcé par l'emploi de conjonctions : en hongrois le type *a kocsisnak és lovaknak* « au cocher et aux chevaux » tend à se répandre ; de même en votiak celui de *pudoịez životez no* ou de *pudoịez no životez no* « le troupeau et le bétail ». Il fait bien ressortir aussi (v. p. 5 et suiv.) comment le hongrois a utilisé pour exprimer une nuance de sens particulière, la coexistence des deux types de jonction qui viennent d'être cités : le second s'emploie de préférence dans le cas de juxtaposition simple, le premier dans celui de juxtaposition intime tendant à la composition.

Ici M. L., qui a eu le tort de ne pas définir avec assez de rigueur son sujet et de ne pas distinguer avec netteté les séries de faits qu'il se proposait d'étudier, fait entrer dans son travail l'examen des mots que je proposerai d'appeler « couplés » : il s'agit des groupes du type représenté en ostiak par exemple (car il ne peut être question de faire état ici des différentes langues finno-ougriennes ; cf. cependant dans le livre de M. L. § 139) par *pot'-xos* « excrément-urine » c'est-à-dire « souillure, ordure », *tvlà-luŋ* « hiver-printemps » c'est-à-dire « année », ou

encore *kart ńōgo, vāx ńogo* « chair de fer, chair de métal » c'est-à-dire « chair de métal de fer », ou même *ser unt mor unt* « forêt sauvage, forêt solitaire » c'est-à-dire « sauvage forêt solitaire ». Ces couplages sont plus ou moins intimes, comme on voit : mais ils forment tous des unités qui se marquent extérieurement de la façon la plus nette en ce que seul leur dernier élément est capable de flexion : « dans la sauvage forêt solitaire » se dit *ser unt mor untna* ; de plus l'ordre des termes est fixe ou tend à l'être (v. p. 55). Quant au procédé de couplement lui-même il eût gagné à être rapproché des faits plus ou moins analogue d'autres langues et d'être défini avec le plus de netteté possible. Il est certain par exemple que des groupes tels que *pot'-xos* ou *tvlà-luŋ* rappellent les « dvandvas » de l'indo-européen d'une part, tels que skr. *gāúr áçvaḥ* « bœuf et cheval », lit. *vyrmoterìnis* « concernant l'homme et la femme » c'est-à-dire « concernant les époux », russe *rod-plemja* « famille-race » c'est-à-dire « parenté », *xlĕb-sol'* « pain-sel » c'est-à-dire « hospitalité » ; d'autre part ils ressemblent beaucoup aussi aux couples de mots du chinois du genre de *mai-mai* « acquisition-vente » soit « commerce. Bref il s'agit là d'un procédé d'expression très général, sinon universel, dont l'originalité en ostiak, sinon en finno-ougrien, est en réalité sa plasticité. Car il va de soi qu'un phénomène général apparaît dans chaque langue particulière avec des traits plus ou moins variés.

Il n'est pas jusqu'à la forme phonétique de ces couples de mots qui ne dépasse le finno-ougrien. M. L. remarque et expose, page 66 et suivantes, que dans ces « composés » le second élément est de préférence celui qui commence par une labiale. Il en donne des exemples aux paragraphes 89-90 pour l'ostiak, 99-100 pour le votiak et 106-107 pour le hongrois ; mais il reconnaît lui-même que contrairement à ce qu'il dit à la page 67 de « l'action profonde du fait sur la structure des langues finno-ougriennes », c'est dans la langue qu'il donne lui-même pour la plus évoluée, le hongrois, que la chose est la plus claire et la mieux attestée. De plus c'est dans les *Reimbildungen,* dans les

formes rimées et les onomatopées qu'elle se manifeste de préférence ; ailleurs ce n'est qu'un procédé secondaire et peut-être bien analogique. Dès lors elle est comparable aux faits identiques de l'allemand et de l'anglais, que M. L. cite d'ailleurs lui-même p. 83 et viii, ou analogues du finnois et du turc (v. p. 83).

Si M. L. peut réunir ainsi des phénomènes qui nous paraissent devoir être plutôt distingués c'est que sa méthode n'est pas strictement historique et comparative ; son point de départ est l'esprit qui anime le finno-ougrien, son génie, sa « tendance à exprimer de la façon la plus claire possible les traits particuliers, significatifs de chaque situation » (v. p. 99) ; il insiste sur « la tendance prononcée du finno-ougrien à saisir et à exprimer deux points d'un ensemble d'intuitions, d'un groupe de sensations, là même où nous ne pouvons reconnaître de dualité qu'avec peine ou point du tout » (p. 100) ; et sa conclusion est qu'il « faut ajouter à la loi fondamentale de la structure grammaticale de l'ouralo-altaïque reconnue par M. H. Winckler de la subordination des éléments antécédants de la phrase, une loi de juxtaposition d'après laquelle des éléments qui se suivent dans le discours peuvent être tenus pour équivalents, à condition que chacun d'eux comporte à son tour deux éléments » (v. p. 87). Dans ces conditions il est naturel qu'aux deux catégories de faits qui viennent d'être présentées, M. L. joigne encore le parallélisme des membres de phrases et des propositions qui paraît, à vrai dire, être un procédé très général du style populaire dans des langues très diverses et aux époques les plus variées. Des expressions du genre de *mosa sårtna-ki pitlən, mosa* *oŋʿkna-ki pitlən* « si tu tombes dans un mal, si tu tombes dans un fossé » en ostiak, *porjos-dori̊ ožmaśki̊ni̊, kužmo-josi̊n joznaśki̊ni̊* « guerroyer avec les Tchérémisses, se battre avec les héros » en votiak suggèrent immédiatement de nombreuses comparaisons à tout linguiste.

L'imprécision de la doctrine de M. L. se fait aussi sentir, comme il est naturel, dans les détails ; il a glissé sur certains faits précis qu'une comparaison rigoureuse et systématique lui eût fournis, pour rechercher les tendances

générales, l'esprit du finno-ougrien. Dans son examen des faits ostiaks, il a bien montré comment on a, d'une part, *kur-a, uč-a* « aux pieds, au vêtement » et d'autre part *kur-en, uč-en-a* « (à) tes pieds, à ton vêtement » (cf. p. 2). Ceci nous paraît d'ailleurs signifier que *kur* et *uč* ne formant pas couple, sont susceptibles de recevoir chacun le même suffixe qui se trouve ainsi à la fois les séparer phonétiquement et les rapprocher par l'identité de leur rôle, qui est soulignée à l'occasion par le fait qu'un second suffixe ne s'ajoute qu'au dernier des deux mots. Bref *kur-a uč-a* nous semble s'opposer à *pot'-xos-a* (v. ci-dessus) tout comme d'autre part *kur-en uč-en-a* Mais M. L. n'a pas envisagé la question du substantif dit indéfini, c'est-à-dire du thème pur et simple employé soit comme nominatif, soit comme accusatif ; il y a là pourtant un cas particulier qui doit attirer l'attention. L'examen de l'emploi du duel en ostiak a suggéré à M. L. un rapprochement fort intéressant avec celui de l'instrumental en ostiak dans certains cas, mais n'a pas été utilisé systématiquement. Sans doute M. L. serait arrivé sans cela à préciser de façon suggestive la notion de « parité » que le duel exprime selon lui, au plus grand profit de la linguistique aussi bien finno-ougrienne que générale et il aurait ajouté ainsi à l'intérêt de son étude.

R. Gauthiot.

A.-A. Šaxmatov. — *Mordovskoj etnografičeskij Sbornik,* Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, 1910, ix-848 p.

Le recueil considérable publié par M. S. contient des documents recueillis par lui-même ou par des aides sur la langue et les coutumes de deux villages mordves de la région de Saratov, Suxoj Karbulak et Orkino. La plus grande partie du volume est remplie par des textes qui sont disposés ethnographiquement, selon la matière dont

ils traitent. On a ainsi comme rubriques les traditions, les usages, le mariage, les contes, les devinettes, proverbes et dictons, les chansons, les récits et lettres. Pourtant M. S. a eu soin, de mettre à part les textes provenant de Mordves autres que ceux des villages étudiés et de les rejeter dans un appendice qui comprend en outre une notice historique et géographique sur le village d'Orkino due à M. Minx et l'esquisse d'une phonétique et d'une morphologie des parlers d'Orkino et de Suxoj Karbulak par M. S., le second étant pris pour base.

L'abondance des textes est remarquable. M. S. a su visiblement choisir de bons narrateurs et s'est attaché des collaborateurs indigènes zélés et bien doués. La plupart des textes sont notés en lettres latines par M. S. lui-même avec le plus grand soin et un souci extrême de rendre l'aspect phonétique de la parole entendue. Or, la finesse et l'exactitude des observations de M. S. sont bien connues par ailleurs ; elles apparaissent dans toutes ses études de phonétique slave et russe. Il est d'autant plus remarquable que M. S., dont les notations confirment dans l'ensemble celles de M. Paasonen, déclare n'avoir pas pu distinguer les nuances de quantité assez délicates que le savant finlandais avait reconnues pour certaines consonnes (cf. p. VIII). Il serait très intéressant de contrôler, au besoin par des moyens graphiques, l'existence de ces variétés quantitatives dans les parlers d'Orkino et de Suxoj Karbulak ; quelque soit le résultat de l'épreuve, ce sera un renseignement précieux. Ou bien il établira que les Mordves observés par M. S. ont perdu une variété assez délicate d'articulation, ce qui est d'autant plus facile à supposer que Orkino et Suxoj Karbulak sont entourés de villages russes ou russifiés ; ou bien il montrera qu'il y a pour l'observateur, même le plus exercé, une difficulté singulière à percevoir des nuances qu'il ignore totalement dans sa langue et à accoutumer son oreille à un système étranger. Il est évident qu'un Finnois est tout préparé pour saisir les variations quantitatives des consonnes.

Les textes notés au moyen de l'alphabet russe proviennent pour la plus grande partie de M. R.-F. Učaev, le

principal collaborateur de M. S., et pour la plus petite de M. I. A. Cybin. Le premier est de Suxoj Karbulak, le second d'Orkino, et leurs contributions ont été publiées par M. S. après revision, mais avec le moins de corrections possible. Ces documents et ceux qui sont dûs à M. S. lui-même sont entremêlés par suite de la disposition du volume, telle qu'elle est donnée ci-dessus ; l'unité de l'ensemble est cependant réelle car c'est M. S. seul qui a contrôlé le tout.

Les habitants d'Orkino et de Suxoj Karbulak sont des erzes et leur langue se rattache de très près aux parlers déjà connus du même dialecte. La comparaison est rendue des plus aisées grâce à la petite grammaire qui termine le volume, et qui permet de se faire rapidement une image nette des particularités observées par M. S. Aucune d'ailleurs n'est essentielle.

Il faut remercier et louer M. S. de sa publication. Non seulement elle lui fait le plus grand honneur, mais elle indique que l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg n'a pas encore renoncé complètement aux études finno-ougriennes : elles étaient tombées bien bas en Russie, et depuis longtemps la place de Sjögren et de Wiedemann reste inoccupée.

R. Gauthiot.

G. Mészöly. — *Az -ít képzőnek két rosszul olvasott alakjáról* (De deux formes mal lues du morphème *-ít*) dans *A Kunszentmiklósi Ref. Gimnázium Értesitője* (Programme du Gymnase réformé de Kunszentmiklós), 1910, p. i à xxii, in-8.

A -nyi képző eredete (Origine du morphème *-nyi*). Extrait des *Nyelvtudományi közlemények,* Budapest, 1910, 32 p., in-8.

L'histoire du suffixe de causatif *-ít* est assez difficile à retracer ; le point de départ et celui d'arrivée sont connus, mais les stades intermédiaires le sont mal. L'origine

est finn.-ou. *-*kt-* ; l'état pré-hongrois est *-*xt-,* le développement de *-*xt-* en -*ít* est mal déterminé.

La doctrine courante est que * -*xt-* est devenu *-*ẋt-* et par adjonction de la voyelle finale du thème **o-ẋt-* (noté -*oht-* dans des gloses), qui a été altéré successivement en -*ojt-*, -*ëjt-* et -*ét,* -*ít.* Mais les graphies des Codex du bas moyen âge sont obscures : on y lit -*eht,* -*yht,* et -*iht* que l'on a lues *-*ēt,* *-*īt* mais où M. M. croît reconnaître des graphies beaucoup plus archaïques pour *-*eẋt,* et **iẋt.* Il semble en effet que la longue ait été notée, quand elle l'était, en redoublant la voyelle, mais non pas au moyen d'un -*h*-. La conséquence est que *-*oẋt* n'a pas donné *-*ojt* puis *-*ejt* mais que *-*oẋt* est devenu *-*eẋt*, à côté duquel on a eu *-*íẋt,* comme l'on a aujourd'hui -*ét* : -*ít.*

L'hypothèse de M. M. est ingénieuse et, pour autant que l'on peut juger sans avoir les documents nécessaires, elle est séduisante. Elle contribue d'ailleurs à faire apparaître comme moins irrégulière la graphie des documents historiques du hongrois.

Le second travail de M. M. est d'un caractère plutôt moins philologique que le premier : il s'agit de l'origine du suffixe -*nyi* qui sert à former des adjectifs du sens de « qui à la grandeur de..... ». Depuis Budenz, on voyait dans ce morphème le reste d'un mot anciennement indépendant *nyáj* « troupeau » ; M. M. est d'avis que -*nyi* repose sur le suffixe du latif : selon lui *embernyi* « de la taille d'un homme » aurait signifié non pas « de la masse d'un homme » mais « qui va à un homme », « *der bis zum Mann* ». M. M. compare le sens que présente le datif en vogoule et en ostiak et s'efforce de déterminer la valeur des formes anciennes de -*nyi* dans les textes, ainsi que leurs rapports avec des morphèmes analogues. Sa démonstration n'est pas sans force, mais elle n'emporte pas la conviction : l'hypothèse de Budenz qui n'était que probable, l'est aujourd'hui un peu moins qu'avant, mais trouvera-t-on jamais le fait décisif qui permettra de trancher la question posée?

R. Gauthiot.

A. von Le Coq. — *Sprichwörter und Lieder aus der Gegend von Turfan* (*Bessler-Archiv, Beiheft I*), Leipzig-Berlin, Teubner, 1910, iv-100 p., grand in-4.

M. von Le Coq n'est pas linguiste et il n'y prétend pas, mais il a profité de son séjour au Turkestan chinois comme chef de la seconde expédition allemande pour étudier la langue du pays et réunir des documents qui puissent servir de contributions utiles à l'étude des dialectes turcs de la Chine. Profitant des occasions favorables il a noté et il publie aujourd'hui 312 proverbes, 12 chansons d'amour ou satiriques, et un panégyrique en l'honneur de la mission qu'il dirigeait dont l'auteur est un certain *Ōbul Mäxdī* de Qara Xōja. Le tout est précédé de quelques remarques sur la langue et les habitudes graphiques des mullās, et suivi d'un lexique.

L'édition est disposée d'excellente façon ; le texte en écriture indigène, en notation phonétique absolument indépendante et, enfin, la traduction sont placés parallèlement. La collection des mots recueillis par M. von Le Coq à Tourfan forme un lexique dont l'ordre est celui de l'alphabet arabe, mais qui est entièrement en notation phonétique. On y trouve des explications et commentaires intéressants, et aussi l'indication de l'origine de certains des termes. Mais celle-ci n'est pas du tout donnée de façon systématique : ainsi on trouve l'indication *persisch* à côté de *āwāz* « voix », mais non à côté de *ävrišini* « soie ».

Mais il n'importe ; ce qu'il faut retenir c'est le témoignage nouveau apporté par M. v. Le Coq sur l'état phonétique des parlers de la région de Tourfan. Il est du plus grand intérêt de comparer ses données à celle de MM. Radloff sur le dialecte tarantchi, Shaw sur la langue du Turkestan oriental, Raquette sur le turc oriental de Yarkand et de Kachgar. Ainsi M. von Le Coq a observé des distinctions de quantités dans les voyelles qui paraissent bien répondre à la réalité des faits.

Une jolie illustration de la façon dont l'*r* disparaît dans

le parler de Yarkand est la forme *žähim* que M. von Le Coq a entendue pour le nom propre *raḥīm*.

R. Gauthiot.

N. Aschmarin (N.-I. Ašmarin). — *Thesaurus Linguae Tschuvaschorum* (*Slovar' čuvašskago jazyka*), Kazan, édition de la Commission de Traduction près la Direction du district scolaire de Kazan, fasc. I, 1910, p. ix-160, in-8.

Les dialectes turcs et tatars proprement dits forment un groupe remarquablement cohérent et archaïque : les différences entre les parlers sont faibles et aucun d'entre eux n'apparaît aujourd'hui comme très évolué par rapport aux formes les plus anciennes connues. Mais il existe deux langues turques qui se séparent nettement du grand bloc turco-tatar qui s'étend de l'Asie centrale au cœur de la Russie et à Constantinople, le yakoute en Sibérie et le tchouvache dans le gouvernement de Kazan. Le développement indépendant et original de ces deux langues leur assure tout naturellement une place importante dans la constitution de la grammaire du turco-tatar et il importe, on le voit, au point de vue linguistique que l'on soit particulièrement bien informé sur l'un et l'autre de ces dialectes. Ajoutons pour ce qui est du tchouvache qu'il est le représentant moderne d'une ancienne langue de domination politique et de culture, le bulgare dont l'influence s'est étendue sur le hongrois d'une part, les dialectes permiens (zyriène et votiak) du finno-ougrien d'autre part.

Aussi le tchouvache avait-il déjà été l'objet d'études diverses qui avaient pour auteurs surtout des Russes, des Hongrois ou des Finlandais. Parmi eux un spécialiste M. Ašmarin s'était distingué par deux ouvrages qui sont restés fondamentaux, ses *Matériaux pour l'étude de la langue tchouvache* (Kazan, 1898) et ses *Bulgares et Tchouvaches* (Kazan, 1902). Vivant sur place, pour ainsi

dire, aisément mêlé à l'existence journalière de ceux dont il étudie la langue, familier avec leurs coutumes et leurs pensées, M. Ašmarin était tout désigné pour devenir l'auteur d'un dictionnaire tchouvache précis et, dans la mesure du possible, complet. Le premier cahier de ce dictionnaire a paru récemment et s'il est prématuré de vouloir juger d'un livre sur un seul fascicule, il est du moins possible de se rendre compte des tendances qui l'animent et de ses traits principaux.

Il ne s'agit pas comme pour le vocabulaire tchouvache de M. Paasonen dont il a été question dans ce Bulletin il y a deux ans (*B. S. L.,* tome XVI, p. cxcij) d'un lexique dialectologique et étymologique : M. Ašmarin se propose, lui, de présenter l'ensemble du vocabulaire tchouvache actuel sous la forme la plus accessible et la plus claire. Les mots communs figurent sous la forme de la langue dite littéraire (dialecte *anatri* ou bas-tchouvache), sauf impossibilité, dans l'orthographe commune de la Mission Orthodoxe ; ils sont accompagnés d'ailleurs de leur prononciation figurée selon le système de transcription dont M. A. s'est servi déjà dans ses ouvrages antérieurs. Leur sens est donné en russe et en latin, comme le titre du livre le fait prévoir, afin de rendre son usage possible ou plus facile à ceux qui ignorent ou savent mal le russe. C'est là une attention à l'égard des « occidentaux » dont il faut remercier l'auteur, sans se faire d'illusions sur sa portée : il est impossible en fait de se livrer à l'étude des langues turco-tatares dans leur ensemble sans savoir lire le russe.

Ces définitions sont accompagnées d'un grand nombre d'exemples variés qui les complètent de façon excellente ; M. A. s'est appliqué à rendre sensibles la signification et l'emploi des mots et il a eu recours pour cela au seul moyen efficace. Le souci de M. A. d'exprimer la réalité se manifeste encore dans le premier fascicule de son *Thesaurus* de façon particulière à l'article *aɢa* « charrue » où sont groupés près d'une cinquantaine de termes techniques relatifs à l'*aɢa,* d'éclaircissements abondants et de quatre dessins.

Dans tout le fascicule ou perçoit une recherche de la précision, une connaissance intime des détails de la vie et de la langue journalières dont on est impatient de voir se développer les résultats.

R. Gauthiot.

E.-K. Pekarskij. — *Slovar' Jakutskago Jazyka* (Dictionnaire de la langue yakoute). [*Trudy jakutskoj ekspedicii* (travaux de l'expédition yakoute), t. III, 1re partie], fasc. 1 et 2, Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, xix-639 p., in-4.

Ainsi qu'il vient d'être dit à propos du *Thesaurus* de M. Ašmarin, le yakoute est de la plus grande importance pour l'étude comparative des langues turques. On s'était rendu compte depuis longtemps de son originalité et l'on avait pu l'utiliser en grammaire comparée grâce aux études de Böhtlingk « *Über die Sprache der Jakuten* » et à la grammaire remarquable que le grand sanskritiste avait publiée dès 1851 de ce d'alecte turc de la Sibérie. Mais si l'on avait ainsi l'essentiel grâce à l'expédition de von Middendorf, il s'en fallait que l'on fût renseigné de façon suffisante, surtout au point de vue du vocabulaire.

Or, c'est précisément là un point particulièrement important dans l'étude du yakoute. Celui-ci ne contient guère en somme qu'un tiers de mots turcs, et il est nécessaire que l'on connaisse ces mots dans la plus large mesure possible afin de pouvoir augmenter le nombre des comparaisons du yakoute avec les autres langues turques : les équivalences assurées et les correspondances régulières entre ces dernières et le yakoute ne sont pas tellement abondantes. De plus il faut que le stock des mots mongols devienne accessible, qu'il soit étudié au point de vue de son origine et du traitement que les termes étrangers ont subi en yakoute. Il y a là un problème que le progrès des études mongoles permettra un jour prochain d'aborder et qui intéresse de près tout mongolisant. Pour

finir, il reste la masse très considérable des mots d'origine diverse ou inconnue, où l'on retrouvera sans doute des emprunts variés à des idiomes connus et surtout des mots « sibériens », communs à des langues de familles différentes mais parlées par des peuples qui ont subi des influences culturelles pareilles et qui ont participé à des civilisations semblables.

Le dictionnaire que M. Pekarskij publie avec la collaboration de MM. D.-D. Popov et V.-M. Ionov sous les auspices et avec l'aide du Comité Russe pour l'exploration de l'Asie et de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg comblera cette lacune. Non seulement M. Pekarskij lui-même a recueilli sur place, en terre yakoute, la presque totalité de son dictionnaire, mais il a pris comme collaborateurs des personnes familières elles aussi avec le pays et la langue ; de plus il a eu à sa disposition, outre un certain nombre de publications plus ou moins difficilement accessibles, de nombreux essais manuscrits soit de vocabulaires, soit de grammaires. On peut d'ailleurs se faire une idée de la richesse des matériaux réunis par M. Pekarskij d'après le fait que les deux livraisons du dictionnaire que nous avons sous les yeux, ensemble 639 pages in-4, ne comprennent que les lettres *a*, *ä* et *b* jusqu'à *bïsïta*.

La transcription adoptée par M. P., après des essais variés dont on trouvera l'exposé dans la préface, est celle de Böhtlingk ; étant donnée l'importance primordiale de la *Jakutische Grammatik*, il nous paraît que M. P. a bien fait de suivre un auteur dont on ne devait s'écarter qu'en cas de nécessité indiscutable. Sur un point seulement M. P. a cru reconnaître cette nécessité : il a remplacé le signe de l'*n* mouillé de Böhtlingk par *nj*, parce que *nj* passe à *nǰ*, tout comme *l'* (qu'il écrit aussi *lj*) à *lǰ*, *d'* (noté *dj*) à *ǰ* et enfin *j* lui-même à *ǰ*. M. P. a en effet déduit de tous ces phénomènes parallèles et, en partie, ignorés de Böhtlingk que c'est la prononciation du *yod* qui varie en yakoute entre *y* et *ǰ*, de façon d'ailleurs mystérieuse, au moins jusqu'à présent ; c'est d'ailleurs une hypothèse fort vraisemblable, étant donnée l'instabilité bien connue du

yod consonne : la confusion du *d'* et du *j* en *ǰ* paraît assez naturelle et le fait que *ń* (= *nj*) aboutit lui aussi à un simple *ǰ* s'expliquerait par le fait que l'*n* dans **n*^d*ǰ* aurait tendu à perdre son caractère palatal. En tout cas la graphie de M. P. est commode pour le lecteur averti.

Après ce qui a été dit plus haut, il est inutile de signaler l'intérêt des définitions et des exemples donnés par M. P. Ses indications étymologiques ajoutées plus tard, sont parfois moins sûres et d'ailleurs toujours très sobres ; surtout la dialectologie ne joue qu'un rôle tout à fait effacé. Sauf des cas spéciaux, l'origine propre d'un mot n'est pas donnée ; les variantes ne sont ni réparties ni localisées. Mais il ne faut pas oublier que sauf les termes puisés dans ses sources écrites, M. Pekarskij donne, en somme, le vocabulaire d'une partie de la région où se parle le yakoute ; sa valeur documentaire et descriptive est donc telle que l'on ne peut que souhaiter son achèvement prochain.

R. Gauthiot.

A.-D. Rudnev. — *Materjaly po Govoram Vostočnoj Mongolii (Matériaux intéressant les parlers de la Mongolie orientale),* tome 30 des *Publications* de la Faculté des Langues Orientales de l'Université de Saint-Pétersbourg. Saint-Pétersbourg, 1911, xxxii + 258 p., grand in-8.

La publication des *Matériaux* de M. Rudnev est un nouveau symptôme du développement favorable des études mongoles et permet d'augurer bien de leur avenir. On sait comment le mongol a été envisagé d'abord comme une langue religieuse et littéraire, comme l'un des véhicules du bouddhisme, comment les circonstances ont permis rapidement de reconnaître que la langue écrite était la chose la plus fuyante et la plus trouble qui fût et enfin comment l'étude du mongol s'est basée sur la connaissance des dialectes modernes. Non seulement on ignore et le point de départ du mongol littéraire et son âge,

mais on sait à peine le lire ; sa graphie imprécise n'est appuyée sur aucune tradition, car il est devenu étranger, pour ainsi dire, à son peuple et a été supplanté chez les lettrés, les prêtres, par le tibétain ; et les mongols mongolisants s'abandonnent librement aux fantaisies graphiques et aux innovations les plus variées. En revanche les dialectes modernes sont devenus non seulement accessibles, mais presque d'actualité : ils sont parlés dans une grande partie du Nord de la Chine, et de la Sibérie russe, sur des terres où s'exercent des influences rivales. Aussi a-t-on vu succéder aux travaux essentiellement philologiques de Kovalevskij et de Schmidt ceux de MM. Ramstedt en Finlande, Kotvič, Pozdněev, Rudnev en Russie, qui sont plus proprement linguistiques.

L'un des premiers résultats de ce mouvement important a été un coup nouveau porté à l'ouralo-altaïsme : les spécialistes finno-ougriens avaient déjà été amenés à réunir en un groupe particulier les langues ougriennes, finnoises, laponnes et samoyèdes ; les turcologues de M. Grönbech à M. Melioranskij avaient demandé eux aussi que les dialectes turco-tatars fussent d'abord comparés entre eux ; et voici qu'au début de son nouveau livre M. Rudnev proteste en un langage très ferme et très clair contre tout rapprochement prématuré entre les parlers mongols et n'importe quelle autre langue asiatique. Il soutient avec raison que tant que le *mongol commun* n'aura pas été restitué, dans la mesure du possible, il sera illicite et vain de vouloir remonter à une unité plus ancienne.

En même temps, M. Rudnev indique combien on est loin de posséder les éléments nécessaires à la construction d'une grammaire mongole. Sans parler des dialectes mongols proprement dits, le bouriate au nord n'est guère connu et le kalmuk au nord-ouest commence seulement à l'être : heureusement l'un et l'autre sont à l'étude tant en Finlande qu'en Russie. Le livre de M. Rudnev lui-même tend à combler une grave lacune, sans d'ailleurs prétendre y réussir complètement ; en 1906, M. Ramstedt dans son étude sur les pronoms mongols (*Journ. Soc. Fin.-ougr.*, t. XXIII) se trouvait dans l'impossibilité de faire état

d'aucun parler mongol de l'est ou du sud : ses données plus ou moins complètes se bornaient au khalkha, au moghol, au kalmuk et au bouriate. Aujourd'hui grâce à M. Rudnev on possède des spécimens plus ou moins étendus de la langue parlée, phrases usuelles, conversations, proverbes, devinettes, chansons ou récits de sept variétés du mongol oriental. Notés avec soin par un spécialiste des études mongoles, par un phonéticien averti et habile ces spécimens offrent toute garantie : avec le plus grand scrupule M. Rudnev s'est attaché à reproduire la parole courante, fût-elle fautive ou inintelligible. Dans ce dernier cas il a simplement signalé les obscurités au moyen d'un point d'interrogation. Ce procédé qu'il croit devoir défendre dans sa préface (p. vii), ne semble pas avoir besoin d'être légitimé : il répond en l'espèce au but que s'est proposé M. R. Des questions posées aux sujets parlants sont dans certains cas très intéressantes et peuvent donner des éclaircissements précieux, mais il n'est pas douteux qu'elles risquent beaucoup de troubler l''ingénuité de la parole.

A la suite des spécimens en question qui forment le noyau du livre de M. R. figurent d'autres documents et travaux. D'abord un lexique comparatif où les mots des textes sont rapprochés de ceux des autres dialectes, les emprunts, chinois pour la plupart, des originaux ; ensuite une phonétique descriptive où sont présentés, soigneusement décrits et groupés, les phonèmes qui se rencontrent en mongol oriental. M. R. a conçu cette partie de son livre comme la première partie (*čast' opisatel'naja*), de la phonétique, la seconde étant comparative. Il nous paraît qu'il y a avantage à tous les points de vue à séparer la description de la comparaison, la reproduction d'un état donné de la recherche historique. En fait les *materjaly*, les spécimens et le lexique sont inutilisables pour qui n'a pas d'abord lu la première moitié de la troisième partie du livre, qui est, en réalité, l'introduction au volume entier. La phonétique comparative est construite de la même façon, dans l'ensemble, que celle publiée par M. Ramstedt dans le *Journal de la Société Finno-ougrienne,* tome XXI : tout comme le savant finnois avait rapproché le dialecte

d'Ourga de la langue écrite, M. R. compare dans son livre les parlers orientaux et la langue littéraire. Étant donnée la nature de celle-ci, il apparaît immédiatement que la norme commune a besoin d'être déterminée avec beaucoup de prudence et qu'elle n'est utilisable en réalité que pour des mongolisants familiers non seulement avec les textes littéraires mais encore avec la langue parlée actuelle; qu'il suffise de rappeler que l'écriture mongole est du type ouïgour et que la lecture exacte des consonnes par exemple n'est connue que de façon indirecte. D'autre part le grand avantage qu'il y a à rapporter tour à tour tous les dialectes à un idiome unique est évident : il suffit de parcourir successivement les deux études de MM. Ramstedt et Rudnev, pour s'apercevoir que grâce à ce procédé des travaux d'origines diverses se rapprochent naturellement et forment comme des chapitres parallèles d'un ouvrage d'ensemble.

A la phonétique se rattachent la morphologie et une série d'addenda dont une carte fort utile des groupements des Mongols du sud et de l'est. Ajoutons que la liste des abréviations de titres et de noms d'auteurs qui figure en tête du volume, derrière la préface constitue une véritable bibliographie.

On doit souhaiter que M. R. continue dans la même voie et que l'élaboration de la grammaire du mongol dans son ensemble se poursuive dans la direction où elle apparaît aiguillée aujourd'hui et avec l'esprit de méthode et de critique que l'on remarque dans les *Materjaly*.

R. Gauthiot.

Renward Brandstetter. — *Monographien zur Indonesischen Sprachforschung : Sprachvergleichendes Charakterbild eines Indonesischen Idiomes*. Lucerne 1911, in-8. Librairie Haag, éditeur.

La présente monographie est consacrée à l'étude du bugui des Célèbes en comparaison avec le vieux javanais,

le makassar des Célèbes qui est étroitement apparenté au bugui, le tontemboan des Célèbes, le bontok des Philippines, le kamber des îles méridionales de l'archipel des Célèbes, le malgache et le malais. Elle est divisée en quatorze courts chapitres qui traitent successivement : du vocabulaire, de la phonétique, de la racine et du thème radical, du verbe, du substantif, de l'adjectif, du pronom, de l'article, des noms de nombre, de la préposition, de la construction de la phrase, du style poétique, de la langue spéciale des magiciens, du langage dit de Bakkĕ ou langage symbolique et, enfin, du vieux bugui. C'est, en somme, en quelque 70 pages, un exposé des principaux faits phonétiques, morphologiques et syntaxiques du bugui, en comparaison avec les langues précitées et certaines autres langues et dialectes indonésiens.

J'ai déjà dit, ici même, en quelle estime doivent être tenues les publications de M. Brandstetter : cette nouvelle monographie n'est pas moins recommandable que les précédentes. On y retrouve la documentation sûre et variée, les aperçus ingénieux, les rapprochements inédits qui caractérisent les travaux du savant professeur de Lucerne. Comme d'habitude, je ne trouve guère à indiquer que quelques additions en malgache ancien : P. 8 in fine et 36 § 67 II. La conjonction bugui *na* « et », = malg. anc. *na* avec le même sens. Ce rapprochement permet d'identifier la conjonction malgache que j'étais disposé à considérer comme une survivance bantoue. *Na* existe, en effet, en bantou oriental, avec le même sens aussi. P. 13, l. 11. Ajouter malg. anc. *lima,* cinq, qui est passé postérieurement à *limi. Lima* nous est du reste attesté par les deux complexes encore vivants : *limăpulu,* en graphie usuelle *lima-m-pulu,* 5 dizaines = 50, et *limădzatu,* en graphie usuelle *lima-n-dzatu,* 5 centaines = 500, où la nasalisation de l'*a* a donné à la voyelle une solidité particulière.

189. La préposition *i* existait en malg. anc. Cf. cette expression très fréquemment usitée dans les textes magiques : qu'on fasse une amulette de telle ou telle façon, qu'on y inscrive telle et telle formule et ensuite *afehi i-vuzuñ, i-luha,* qu'elle soit attachée au cou, à la tête.

Les exemples (§ 44 VI et § 53 III) de : malais *tanda,* signe ; bugui *tanra,* malg. *tandra* = *tãdra* ; malais *pindah,* changer ; bugui *pinra,* malg. *findra* = *fĩdra* ; laissent supposer que les formes malg. modernes *tãdra, fĩdra* sont issues d'anciens **tãra, *fĩra* ; c'est-à-dire qu'au groupe indonésien *-and-* = *a* + *n* + *d,* le malg. a répondu par **-anr-* > *-ãr-* qui se serait ensuite normalement développé en *-ãdr-,* par intercalation euphonique de la dentale. C'est une reconstitution possible sur laquelle je reviendrai, du procès qui a abouti à la formation de la double consonne moderne *da* après voyelle nasale.

Gabriel Ferrand.

M. Dubois. — *Cuốc ngữ* et mécanisme des sons de la langue annamite. Étude phonétique pratique, *Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient,* 1909 [78 p. in-8].

Le premier mot du titre donne au lecteur un soubresaut. On écrit couramment *quốc ngữ,* avec le mot *quốc* qui veut dire « pays » alors que le mot *cuốc,* qui existe aussi, signifie « pioche ». Si l'auteur déroge violemment à l'ortografe usuelle, c'est qu'il est partisan d'une réforme ortografique, mais il a peut-être tort de l'appliquer avant que le lecteur ait pu prendre connaissance de ses raisons. M. Dubois trouve que l'écriture traditionnelle n'est pas fonétique puisqu'il lui arrive de traduire un même son par des signes différents et d'employer un signe unique pour des sons distincts. C'est une complication inutile et troublante ; comment deviner que *qua* « armes » se prononce *qwa* alors que dans *mua* « acheter » on se trouve en présence d'une diftongue dont l'*u* est l'élément dominant ? Observation parfaitement juste ; l'écriture *quốc ngữ* est fort compliquée et incommode sur ce point. Il propose d'écrire *w* là où la sonante joue le rôle de consonne et de réserver *u* pour les cas où elle est nettement voyelle ; on ne saurait qu'approuver en principe. Maleureusement

l'exemple *quốc* est mal choisi. Il est bien vrai que dans les régions du Tonkin que l'auteur a eu l'occasion d'étudier, la prononciation de *quốc* se confond avec celle de *cuốc,* comme il le dit p. 33. Nous avons en effet rencontré la grafie *cuốc* pour *quốc,* par exemple dans le *Dictionnaire français-annamite* de Tru'ong Vĩnh Ký, au mot « étranger ». Mais la prononciation *qwốc* est celle de la Cochinchine et de l'Annam. Le *quốc ngữ* n'est pas fait pour le parler de telle ou telle région, mais pour tout l'ensemble des dialectes annamites, et, comme l'écrit M. Dubois lui-mème, p. 34, « qu'arriverait-il si chacun prenant pour base l'*accent de terroir* de la région qu'il habite se mettait à apporter des modifications à la notation moyenne adoptée? » Certainement le *quốc ngữ* manque de simplicité pour la question qui nous occupe, mais en somme, grâce à certains artifices, il ne prête jamais à la confusion. Ainsi l'on sait que *ua* ne peut se prononcer *wa* qu'après un *q* ; ailleurs *ua* constitue une diftongue dont l'*u* est l'élément voyelle dominant ; quand la prononciation *wa* se présente à l'initiale ou après une consonne autre que *q,* le *quốc ngữ* la rend par *oa.*

Puisque nous avons commencé par une critique, présentons-en vite une autre, pour n'avoir plus guère que des éloges à adresser à l'auteur. Pour expliquer que les mots commencent et finissent d'une manière nette et brusque par un son qui a dès le début ou jusqu'à la fin toute l'intensité qu'il pourra présenter ailleurs, il expose (p. 4, p. 5, p. 9, etc.) que ces explosions et ces occlusions instantanées sont dues à des mouvements d'ouverture et de fermeture du voile du palais ; c'est la glotte qu'il fallait dire ; le voile du palais ne joue ce rôle de clapet que lorsqu'il s'agit des nasales.

Cette erreur n'empêche pas M. Dubois d'être un observateur de premier ordre. Il décrit en général la position et le jeu des organes buccaux avec une précision et une exactitude que ne dépasserait pas le fonéticien le plus exercé. Il a même imaginé des représentations schématiques (p. 6 et 7) de la forme extérieure de l'ouverture labiale, qui sont fort ingénieuses et pourraient être utili-

sées, avec les modifications requises, pour l'étude de la prononciation de n'importe quelle langue.

Son livre se propose avant tout d'être pratique, et il l'est. Il s'adresse au débutant qu'il s'agit d'introduire dans la connaissance de la langue annamite. M. Dubois s'élève avec raison contre la métode qui consiste en une étude muette de textes écrits et qui ne connaît d'autres exercices que le tème et la version fabriqués à coups de dictionnaire. En annamite la prononciation est tout. Des flexions il n'i en a pas, des liaisons ou des règles d'accord pas davantage, de la sintaxe à peu près point. Si l'on veut comprendre les indigènes et se faire comprendre d'eux, il faut avoir exercé son oreille à saisir et ses organes buccaux à reproduire correctement les sons de leur langue. M. Dubois fait étudier d'abord les sons isolés, puis les groupes de sons qui constituent les mots. Il n'ignore pas que lorsqu'on fait jouer ses propres organes comme l'indigène fait jouer les siens, on produit exactement les mêmes sons que lui. C'est pourquoi il s'attache pour chaque son à décrire avec grand soin ce jeu des organes. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas jugé à propos d'indiquer le timbre des voyelles. Faites-vous prononcer tel mot, puis tel autre, c'est une métode ; mais ici l'auteur oublie peut-être son but qui est d'être pratique. Car, si l'Indo-Chine est près de certains endroits, elle est loin de beaucoup d'autres, et l'on n'a pas partout un annamite à sa disposition. Or nous prétendons qu'avec un livre bien fait on peut apprendre à prononcer correctement l'annamite tout seul au coin de son feu. Il n'est pas plus difficile de faire comprendre le timbre d'une voyelle que de décrire le fonctionnement de la langue.

L'auteur pourrait aisément combler cette lacune ; il s'est tiré à son onneur de questions autrement difficiles. Nulle part, par exemple, nous n'avons vu exposée d'une manière aussi simple et aussi nette la prononciation des diftongues et des triftongues, ce qu'il appelle les sons voyelles composés. Même observation pour les consonnes finales ; celles-ci sont uniquement implosives ; elles finissent sur une occlusion violente, non suivie d'explosion.

L'ouvrage se termine par 12 exercices dont les exemples sont choisis de façon à fournir des applications commodes et graduées de ce qui est exposé au cours du livre.

Maurice GRAMMONT.

M. DUBOIS. — Annamite et français. Étude phonétique pratique, *Hanoi-Haiphong*, *Imprimerie d'Extrême-Orient,* 1910 [52 p. in-8].

Après ce qu'on vient de lire sur l'ouvrage précédent, nous n'avons pas grand chose à dire sur celui-ci. Nous ne pourrions que répéter les mêmes éloges et aussi les mêmes critiques. Même métode, mêmes qualités d'observation pénétrante et en général mêmes défauts.

Ce petit livre comprend deux parties, l'une où l'on étudie les sons de l'annamite pour un Français, l'autre où l'on décrit les sons du français pour un Annamite. La première partie, qui nous intéresse davantage, reprend exactement les mêmes questions que l'ouvrage précédent et dans le même ordre, mais elle ne le remplace pas. D'abord en effet les exercices qui terminent le « *Cuốc ngũ* et mécanisme des sons » ne reparaissent pas ici, et d'autre part, si certaines parties sont plus développées, d'autres, qui avaient été largement traitées la première fois, sont brièvement résumées la seconde. On remarquera que l'auteur a rectifié quelques menues erreurs qui s'étaient glissées dans son premier travail, et que sur certains points il a affermi son opinion qui était encore ésitante. On notera parmi les additions eureuses l'introduction d'un certain nombre de schémas représentant la position de la langue ; on lira enfin, non sans intérèt, un exposé complet des idées de l'auteur sur une simplification du *quốc ngữ*. Ses desiderata à ce sujet sont en somme fort raisonnables et modérés ; mais nous ferons ici la même restriction que plus aut : l'auteur n'a pas

toujours recherché avec assez de soin si les diverses notations employées par l'ortografe usuelle pour un son qui est unique dans les parlers qu'il a particulièrement étudiés, ne correspondent pas à d'anciennes nuances de prononciation qui sont encore largement représentées dans d'autres dialectes.

Maurice GRAMMONT.

M. L. CADIÈRE. — *Monographie de la semi-voyelle labiale en sino-annamite et en annamite.* Essai de phonétique comparée de ces deux langues. Hanoï, 1910, in-8, 341 p. (extrait du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient,* 1908-1910).

Le Bulletin de l'*École française d'Extrême-Orient* qui, sous la direction de M. Finot et de ses successeurs a pris si vite une place imposante parmi les revues d'orientalisme, publie depuis quelques années une étude approfondie du P. Cadière, l'un des meilleurs connaisseurs européens de la langue annamite, sur la semi-voyelle *w*. L'auteur vient de réunir en un gros volume cette série d'articles. On pourra ainsi examiner d'ensemble cette vaste étude, la plus considérable qui ait encore été faite sur l'annamite ; on trouvera de plus dans ce tirage à part un index et un errata.

On sait que l'annamite, très différent du chinois en son fond, a emprunté beaucoup au chinois, qui est pour toute la partie de l'Indo-Chine où se parle l'annamite, la langue de civilisation, et ceci à deux reprises, d'abord à une date ancienne, puis à une date moderne ; le chinois se trouve ainsi constituer une part très importante du vocabulaire annamite. On appelle sino-annamite la lecture annamite des caractères chinois ; le sino-annamite est une prononciation traditionnelle et littéraire de l'annamite, malheusement très défectueuse, parce que les caractères chinois n'en fixant pas la tradition, elle n'offre aucune garantie d'authenticité : les changements de pro-

nonciation de la langue courante ont pu et dû atteindre dans une large mesure la prononciation littéraire. Mais c'est tout ce que l'on possède, et le P. Cadière a fait œuvre utile en en tirant parti. Il se sert aussi des prononciations dialectales ; mais il importera qu'on fasse des relevés exacts et complets des types dialectaux et qu'on décrive dans le détail des parlers ruraux locaux.

Je ne saurais apprécier le travail du P. Cadière ; mais il importait de le signaler ici comme l'un des efforts les plus grands qu'on ait consacrés à l'annamite. Prudemment, le P. Cadière s'est borné à des comparaisons ; l'histoire de l'annamite ne pourra se faire que le jour où les langues sauvages de l'Indo-Chine auxquelles l'annamite est apparenté auront été décrites complètement et où l'on pourra ainsi faire vraiment de la grammaire comparée. Nul n'est plus qualifié que le P. Cadière pour entreprendre un travail, auquel cette grande publication montre qu'il est très bien préparé. Il ajouterait ainsi aux services très grands qu'il a déjà rendus à la linguistique.

A. Meillet.

C. Meinhof. — *Grundriss einer Lautlehre der Bantusprachen.* Zweite durchgesehene und vermehrte Auflage. Berlin (Dietrich Reimer), 1910. Gr. in-8. x-340 p. Avec 2 gravures et une carte.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici tout ce que la linguistique africaine doit aux écrits de M. Meinhof. Il a su attirer l'attention de savants de tous pays sur le bantou et susciter de nombreux travaux qui facilitent les études de linguistique comparée. L'apparition d'une 2e édition du *Grundriss* est la meilleure preuve du succès de son œuvre ; nous l'en félicitons bien sincèrement.

Le nouveau volume est beaucoup plus gros que l'ancien mais cela tient en partie à l'emploi de caractère typographiques plus gros. M. Meinhof n'a pas augmenté le nombre de langues étudiées, mais il a refait l'exposition des six primitivement choisies.

Le chapitre consacré à la phonétique et à l'orthographe a été remanié et développé ; les amateurs y trouveront les éléments de phonétique dont ils auront besoin pour rédiger des monographies sur les parlers africains et les phonéticiens pourront s'y rendre compte rapidement des faits les plus curieux de la phonétique bantoue.

Dans le chapitre consacré au bantou commun, M. Meinhof émet quelques hypothèses sur les éléments constitutifs des parlers bantous modernes : ils comprendraient : *a*) un fond de langues nègres monosyllabiques ; *b*) des éléments morphologiques et un certain nombre de thèmes fournis par une langue qui connaissait (comme le peul aujourd'hui) la répartition des substantifs en classes ; *c*) des emprunts aux langues non bantoues avoisinantes (bochimane, hottentote, chamitiques) ; *d*) des emprunts aux langues asiatiques et européennes.

Le supplément comprend près de 500 thèmes (230 env. de plus que dans la 1re éd.) et l'index a été considérablement augmenté ; il comprend un vocabulaire bantou-allemand et allemand-bantou qui facilite les recherches.

La bibliographie renferme plus de 200 noms d'auteurs mais elle est incomplète et présente des anomalies, on se demande par exemple pourquoi les ouvrages si remarquables de M. Junod sur le groupe thonga n'y sont pas mentionnés, alors que le petit traité de M. Berthoud sur un dialecte de ce groupe y figure.

La belle carte qui complète le volume présente malheureusement de graves lacunes. Le lecteur non prévenu s'imaginerait que les langues de l'ouest sont séparées de celles de l'est par une vaste région à parlers inconnus. Il n'en est heureusement rien ; grâce aux travaux de MM. Jacottet, Madan, Sims, Swan, etc., nous pouvons suivre l'évolution des dialectes d'un océan à l'autre, tant dans le bassin du Zambèze que dans celui du Congo.

M. Meinhof semble ignorer que le vocabulaire sotho de Mabille (qu'il cite) a été remplacé par un autre publié par M. Jacottet et dont la 3e éd. (Morija 1904) renferme des mots qui manquent apparemment en pédi. Ainsi les thèmes suivants du supplément sont attestés en sotho -ATO

par *mokoro,* pl. *mikoro* ; *k*ANGA par *hlaku* : « un grain » ; YALÎ par *morali* : « fille » en face de *mora* : « fils » (*mora* + *ali*) *k*UVI par *hluibila* : « saisir arracher » qui atteste le sens primitif du nom appliqué dialectalement à des animaux différents.

En dehors de ces omissions il y a lieu de relever les faits suivants :

P. 217. souah. *angalia* = kagourou *langa* = lolo *laki* : « voir » < B **langa* ; YANGA signifie « étendre », cf. *atla* : « prospérer » *atlatsa* : « ouvrir (les mains), étendre », *leoatle* = xosa *lwandle* : « la mer ».

P. 218. γIKUTA est une forme réfléchie de KOLA (cf. p. 228) ; souah. *yayi* : « œuf » = tchouana *letsae* = fiote *diaki* et atteste donc un thème distinct.

P. 219. herero *ejo* : « dent » atteste régulièrement un thème *γeγo* qui signifie « molaire » dans les langues de l'est (cf. pokomo *gego,* gitongo *igegw*).

220. douala *ngengeti* = souah. *nyenyezi* et se rattache à 2 γELA p. 217.

P. 222. P. *selepe* atteste la contraction du préfixe *lu-* avec le radical qui commençait par γ ; il y a de nombreux ex. de telles contractions (cf. *lengau* : « léopard »).

P. 225. P. *mosaḷi* est une contraction régulière de *mosehaḷi* < **ke* (cf. p. 230) + *kalî* (cf. sotho *tsehali* : « femelle » avec *ts* après le préfixe *n*).

P. 257. Il est probable que douala *eṅe* : « voir » = mpongoué *djena* : « voir » qui atteste régulièrement 2 γELA, car BVONA semble être attesté en mpongoué par *bona* : « regarder ».

N'étant point disciple de M. Meinhof et envisageant autrement que lui l'évolution phonétique du bantou nous rencontrons souvent dans son exposé des explications qui nous paraissent discutables. Nous ne pouvons en signaler que quelques-unes ici.

P. 21 § 4. « Leichtes *u* verändert..... die vorhergehenden Konsonanten öfter in velare Laute ». Cette assimilation n'a lieu que lorsque *u* > *w* devant une autre voyelle.

P. 28 § 11. M. Meinhof affirme que le bantou n'avait

que des spirantes sonores et il recourt à des théories assez compliquées pour expliquer l'évolution de ces spirantes après un préfixe *n* (p. 32 § 14 c.), et devant les voyelles initiales de certains suffixes (p. 36, § 15). Tous les faits signalés se comprennent facilement si l'on y voit des alternances attestant les évolutions diverses d'occlusives en fonction des phonènes en contact. L'absence de sonores occlusives intervocaliques dans la plupart des parlers modernes ne prouve pas qu'il n'y en ait pas eu (qu'on se rappelle *occlus. son.* > *spir.* en certains patois français, en grec moderne, en persan).

P. 36, § 15. Dialectalement certains phonèmes exerceraient une action analogue à celle du préfixe *n*. Tous ces faits s'expliquent si l'on admet que tout amuissement a été marqué par ' ou *h*. Devant une consonne il y a eu métathèse et ' > *h* après une consonne sourde. Ainsi par exemple *nik, ik* > *n'k, 'k* > *nkh, kh, nib, ib* > *n'b, 'b* > *mb', b'*.

P. 63, § 15. La contraction de *mo-* a eu lieu devant des consonnes non labiales. Ex. sotho *noka* : « fleuve » = koua *moloka,* sotho *ngaka* : « médecin » = souah. *mganga* (cf. thonga *noro* : « rêve » pl. *miloro,* etc.).

P. 114, § 3. On ne rencontre régulièrement *v* < B*v* en herero que devant *a, e, i* (cf. §§ 7, 8).

Quant au phénomène appelé palatalisation des labiales que M. Meinhof explique par la dissimilation (p. 74, § 34, c.) nous pensons qu'il s'agit d'une assimilation à *y* < *u,* soit que la consonne ait empêché le passage de *u* à *w* (cf. thonga *bu,* gén. *bya* en face de *lu* gén. lwa), soit que *u* ait été palatalisé par une ancienne palatale (dans la plupart des cas en effet *w* < **u*γ).

Mais quelles que soient les critiques de détail que l'on peut faire de cet ouvrage, il n'en reste pas moins vrai qu'on y trouve réunis un très grand nombre de faits intéressants, et les linguistes sauront gré à l'auteur de leur avoir fourni un aussi précieux instrument de travail.

L. Homburger.

F.-W.-H. Migeod. — *The languages of West-Africa. Vol. I.* London (Kegan Paul), 1911, in-8, viii et 373 pages, avec index et carte.

D. Westermann. — *Die Sudansprachen. Eine sprachvergleichende Studie.* Hamburg (Friederichsen), 1911, gr. in-8, 222 pages, avec tables, index et carte (Abhandlungen des Hamburgischen Kolonialinstituts, Band III).

Nous ne possédions jusqu'à présent aucun ouvrage d'ensemble sur les langues de l'Afrique Noire autres que les langues bantoues; par suite d'une heureuse coïncidence, il vient d'en paraître deux à la fois : l'un, en anglais, est dû à F.-W.-H. Migeod, *transport officer* à la Gold Coast, qui nous avait déjà donné en 1908 une très remarquable étude sur la langue *mende* (Sierra-Leone) ; l'autre, en allemand, est l'œuvre du Pr D. Westermann, bien connu par ses beaux travaux sur la langue *ewe* (Togo-Dahomey) et sur la langue *ful* (peul).

*
* *

Le livre de F.-W.-H. Migeod n'est que le premier volume d'un travail que l'auteur pense compléter en 1912. C'est l'étude comparée d'un grand nombre de langues ou dialectes parlés entre le Sahara et le golfe de Guinée depuis l'Atlantique à l'ouest jusqu'au Kamerun et au lac Tchad à l'est. En fait, cette étude embrasse, sinon toutes les langues de l'Afrique Occidentale, au moins tous les groupes linguistiques de cette vaste région. Elle se compose principalement de tableaux comparatifs donnant : 1° les principales règles morphologiques et syntaxiques en 33 langues ou dialectes (*songaï, haoussa, kanouri, foula* (peul), *mandingue, bambara, soussou, vaï, konno, mendé, soninké, ouolof, kéguem* (sérère), *temné, boullom, néouolé, mékyibo* (vétéré), *goua* (mbato), *adioukrou, twi* (akouapim), *gouan* (laté), *gan, éfé* (éwé), *yorouba, igara, noupé, gbari, igbira, kakanda, ibo, éfik, boubi*), pages 87 à 112, chap.

IV ; 2° la numération en 190 langues ou dialectes (dont un certain nombre de langues sénoufo et voltaïques et quelques langues parlées à l'est du Tchad), pages 128 à 161, chap. VI ; 3° une liste de 101 courtes phrases montrant l'application de quelques principes grammaticaux en 53 langues ou dialectes (dont 13 de la famille agni-twi ou agni-assanti), pages 228 à 350, chap. IX. Ces tableaux comparatifs sont fort intéressants, tant par la manière heureuse dont ils sont disposés que par la masse d'éléments d'études qu'ils renferment. Malheureusement tous ces éléments ne sont pas d'égale valeur : je suis intimement persuadé que ceux recueillis directement par l'auteur sont d'une grande exactitude, si j'en juge par ses travaux antérieurs et notamment par son étude de la langue *mendé* ; mais, comme il le dit lui-même dans sa préface, il n'a pu à lui seul recueillir tous les documents qui lui étaient nécessaires ; ses onze ans de séjour en Afrique Occidentale se sont écoulés presque entièrement à Lokodja et surtout à Sekondi et il ne lui a été possible d'étudier sur place qu'une partie des langues qu'il s'est donné la tâche de comparer entre elles (61 numérations, sur les 190, ont été recueillies par l'auteur lui-même, ce qui représente un chiffre considérable). Pour les autres dialectes, il s'est servi de listes de mots et de phrases que lui ont procurées des informateurs dont la bonne volonté est certaine mais dont la compétence nous demeure inconnue, et surtout de travaux publiés antérieurement, qui sont cités aux pages 159-161 et 350 ; il est regrettable que, pour certaines langues fort importantes et ayant été l'objet de nombreuses publications, l'auteur se soit contenté de travaux aussi imparfaits, parfois même aussi mauvais, que ceux par exemple de C.-A.-L. Reichardt pour le peul, de Faidherbe pour le sérère, de Schlenker pour le temné, de Koelle pour un grand nombre de dialectes, etc. ; il aurait pu, semble-t-il, puiser à des sources plus récentes et meilleures, notamment en ce qui concerne le peul aux travaux de Guiraudon, Gaden et Westermann, qui l'auraient éclairé sur bien des points de première importance que Reichardt a embrouillés comme à plaisir.

Ce côté défectueux de sa documentation se trahit dans les tableaux comparatifs, principalement dans ceux donnant les règles morphologiques et syntaxiques — les plus importants assurément, — par des erreurs nombreuses et d'une exceptionnelle gravité, erreurs que j'ai pu constater pour les langues ayant fait l'objet spécial de mes études. C'est ainsi qu'il range le peul parmi les langues à flexion, alors que le peul est au contraire le prototype des langues purement agglutinantes ; qu'il prétend que la même langue ne peut former de mots par addition d'affixes à une racine pure, alors que c'est précisément là le seul mode de formation des mots usité en peul ; qu'il avance que cette langue possède un article, ce qui est assurément erroné ; qu'il dit que le régime direct se place en bambara tantôt avant et tantôt après le verbe, alors qu'il se place toujours avant sans aucune exception, etc. De même, beaucoup des phrases données aux pages 240 et suivantes sont tout à fait incorrectes ; pour n'en citer que quelques exemples, la proposition « c'est la maison du roi » est traduite en peul par *lamdo sudu o ni,* que l'auteur entend sans doute « roi maison elle ici », alors qu'il faudrait *sudu lamdo woni* « maison roi est » : l'incorrection est ici excessivement grave, puisqu'il s'agit d'un exemple destiné à servir de base de comparaison ; page 255, il traduit en mandingue « si la pluie vient nous ne partirons pas » par *ni sa ji na da nti takha* : il faudrait écrire *ni san-ji na-da n ti tarha* et traduire « si la pluie est venue je (et non *nous*) ne partirai pas » ; même page, « il l'a mal fait » est traduit par *nyi nka kojugu ke,* ce qui veut dire « cela je (et non *il*) l'ai mal fait », etc.

Pour ces raisons, je préfère de beaucoup aux tableaux comparatifs les chapitres substantiels où l'auteur traite d'une manière plus ample et plus générale certains faits linguistiques spéciaux, en se basant sur des langues qu'il connaît personnellement. Le chapitre III (*Preliminary remarks on language*) me semble particulièrement remarquable, aussi bien par la haute philosophie dont il est empreint que par la justesse des observations relatives à la prétendue pauvreté et au prétendu état primitif des

langues nègres. Le chapitre v sur la numération, le chapitre vii sur le pluriel et le chapitre viii sur le verbe sont des plus intéressants et, malgré de légères inexactitudes de détail, donnent bien la physionomie réelle des phénomènes linguistiques afférents à ces divers sujets. Je regrette seulement que l'auteur ait passé sous silence le phénomène si captivant des classes de noms, qui est d'une importance capitale notamment en ce qui concerne le peul, le ouolof, la sérère, les langues voltaïques et nombre de langues côtières, et qui serait à rapprocher du même phénomène en bantou. Les classes de verbes — ou les formes diverses que peut revêtir un verbe donné — auraient également mérité d'être examinées plus à fond, car elles sont loin d'être spéciales à la langue haoussa et présentent un développement remarquable dans plusieurs langues ouest-africaines, le peul entre autres. Mais sans doute ces omissions sont volontaires de la part de l'auteur, qui se réserve probablement de les réparer largement dans son second volume.

M. M. n'a pas voulu tenter pour l'instant une classification définitive des langues de l'Afrique Occidentale ; il estime justement que la comparaison des vocabulaires ne peut servir en général que pour discerner des affinités ou des divergences dialectales et que l'étude comparative de la morphologie et de la syntaxe est le meilleur moyen d'arriver à une bonne classification des langues. Il donne de cela un exemple frappant et excellent en citant le *broken English* qui est devenu la langue maternelle des Noirs européanisés de Sierra-Leone et dans lequel les mots sont anglais bien que la langue soit indubitablement africaine. Mais, surtout dans le but pratique de faciliter la localisation d'un idiome donné, il a réparti provisoirement les quelque 200 langues et dialectes qu'il a étudiés en 13 groupes différents, en se basant sur les noms de nombre ; il ne prétend pas donner cette répartition comme scientifiquement rationnelle, et en effet les noms de nombre, même les plus simples, peuvent parfaitement être empruntés à une langue étrangère, si celle-ci est parlée par le peuple dont l'influence civilisatrice est prédominante :

je n'en citerai comme preuve que la numération usitée aujourd'hui par les tribus des lagunes de la Côte d'Ivoire, numération dont plusieurs termes sont analogues ou identiques aux termes correspondants des langues agni-twi, alors que la parenté de ces dernières avec les langues dites « lagunaires » serait fort difficile à établir.

En somme la répartition de M. M. est surtout géographique, au moins autant que celle que j'avais proposée dans un essai très imparfait publié en 1904 et concernant seulement une soixantaine de langues ou dialectes de la Côte d'Ivoire et de la Bouche du Niger[1]. Aussi ai-je quelque droit de m'étonner que (page 82), après m'avoir décerné des compliments auxquels je demeure très sensible, l'auteur semble regretter que mes groupements ne soient parfois que géographiques, ajoutant que « such a division of the Mandingo dialects as he has selected, mainly based on whether the word for ten is *fu* or *tan,* is not one that can be accepted for more than a temporary arrangement ». Mon classement des langues mandé serait en effet bien arbitraire s'il était *basé* sur les différentes manières dont le nombre « dix » est rendu dans ces langues, mais il n'en est pas ainsi : ayant, pour des raisons d'ordre purement linguistique, divisé les langues mandé en trois groupes, cherchant ensuite quel nom donner à chaque groupe pour la commodité des lecteurs et la mienne propre, et ayant remarqué que, par une coïncidence qui peut très bien n'être que fortuite, le mot « dix » se disait généralement *fu* (ou *pu* ou *vu* ou *bu*) dans le premier groupe, *tã* dans le second et *tamu* (ou *tèmi*) dans le troisième, j'ai proposé d'appeler respectivement ces trois groupes « mandé-fou, mandé-tan et mandé-tamou » ; il s'agit là de simples dénominations, qui n'ont pas plus de portée que celle de « langues d'oc » et « langues d'oil », mais qui peuvent avoir le même avantage pratique.

La répartition proposée par M. Migeod, le premier et le dernier de ses treize groupes mis à part, ne présente

1. Cette répartition provisoire a été depuis rectifiée et amplifiée ; j'en ai donné un résumé dans les Mémoires de la Société de Linguistique (tome XVI ; fasc. 6, page 386).

d'ailleurs avec ma classification des langues de l'Afrique Occidentale que quelques divergences de détail. Je m'étonne toutefois d'y trouver le *koulango* rangé dans le « groupe mandingue » et le *bobo* (dialectes *tara* et *kyan*) rangé dans le « groupe agni-twi », alors que ces deux langues appartiennent très certainement à la famille voltaïque. Quant à l'*adioukrou* que M. M. place avec les autres langues lagunaires de la Côte d'Ivoire, ainsi que je l'avais placé moi-même tout d'abord, je le rattacherais à la famille que j'appelle « côtière » et qui correspond, d'une façon générale, avec le « groupe occidental » de l'auteur.

Les matériaux font encore défaut pour bien des langues de l'Afrique Occidentale ; pour d'autres, ceux que nous possédons sont déplorablement mauvais ; bien rares sont les travaux présentant à la fois le caractère scientifique et l'exactitude phonétique indispensable quand il s'agit de langues uniquement parlées : dans ces conditions, faire la grammaire comparée des langues ouest-africaines est une tâche ardue et l'on ne saurait faire grief au premier qui l'ait tentée de n'être pas arrivé immédiatement à la perfection. Tous ceux qui se sont occupés de linguistique soudanaise ont commis des erreurs, et ma part personnelle dans ce chiffre d'erreurs est assez lourde pour que j'en puisse parler à bon escient. Aussi je n'hésite pas à dire que la tentative de M. M. est tout à fait digne d'éloges ; si je me suis permis quelques critiques à son égard, je désire qu'on ne les considère que comme une preuve de l'intérêt que j'ai pris à la lecture de son ouvrage et du désir que j'ai de le voir complété bientôt par un second volume.

*
* *

L'ouvrage de M. Westermann est très différent de celui que je viens d'analyser. Malgré son titre — *Die Sudansprachen,* qui pourrait faire naître l'idée d'une étude générale des langues soudanaises, l'auteur s'est à peu près borné à l'étude comparée de huit langues de l'Afrique Noire sus-équatoriale, dont cinq ont leur domaine localisé dans une petite portion de la côte de Guinée (le *twi,* le

gã, l'*ewe,* le *yoruba* et l'*efik*) et dont les trois autres appartiennent au bassin du Haut Nil (le *kunama,* le *nuba* et le *dinka*).

Je dirai tout de suite que, à mon avis, l'intérêt principal du volume réside précisément dans les rapprochements faits entre ces deux groupes de langues, séparés géographiquement l'un de l'autre par tout le Soudan central ; la lecture de l'ouvrage de M. W. démontre suffisamment, je crois, que cette distance n'est que géographique et que rien ne s'oppose à ce que l'on range le *kunama* de l'Abyssinie sous la même étiquette que le *twi* de la Côte d'Or, à condition toutefois que l'étiquette ait une large envergure. Cette étiquette, c'est le titre même du livre : *die Sudansprachen.* Elle me convient assez et le mérite de M. W. n'est pas mince, à mon avis, non pas d'avoir trouvé cette étiquette, mais d'avoir le premier songé à en démontrer la possibilité et d'avoir réussi à le démontrer au moyen d'une méthode scientifique et de recherches approfondies. Je me permettrai seulement quelques observations.

D'abord l'auteur ne nous dit pas explicitement quelles sont les langues qui, pour lui, constituent la « famille soudanaise » : seule, la carte placée à la fin du volume nous renseigne à cet égard et nous apprend que l'auteur appelle langues « soudanaises » toutes les langues africaines parlées au nord de l'équateur qui ne sont ni bantoues, ni hamitiques, ni sémitiques. En sorte que ce groupement est en réalité plus négatif que positif.

M. W. a refusé la qualité de langues soudanaises au haoussa et au bari, que sa carte nous présente comme langues hamitiques : il a assurément pour cela ses raisons, que j'aurais cependant aimé connaître, le caractère hamitique du haoussa en particulier étant loin de m'apparaître comme évident, bien que j'aie été, je crois, l'un des premiers à signaler l'influence profonde et indéniable exercée par les langues hamitiques sur le haoussa. Mais il est une autre constatation qui m'étonne bien davantage : c'est que l'auteur a refusé aussi la qualité de langue soudanaise au peul, sans nous dire pourtant à quelle famille il le rattache ; les taches blanches qui, sur sa carte, repré-

sentent le domaine de la langue peule — domaine bien amoindri d'ailleurs en ce qui concerne le haut Niger et la Boucle — ne portent aucune indication. Or je ne puis m'expliquer comment M. W., qui a fait une étude spéciale du peul, refuse à cette langue la qualité de langue soudanaise, alors que sa carte accorde cette qualité au ouolof, au sérère, aux langues de la haute Volta, c'est-à-dire à des langues dont les principales caractéristiques sont certainement moins éloignées de celles du peul que de celles du kanouri et du téda par exemple. Les études auxquelles je me suis livré durant ces dernières années ont fait naître chez moi la conviction que, si les Peuls proprement dits appartiennent incontestablement par leur origine à la race blanche et très probablement à la famille sémitique, la langue qu'ils parlent actuellement, empruntée par eux à une population de race noire (les ancêtres des Toucouleurs du Fouta Sénégalais), est aussi incontestablement une langue nègre et une langue nègre sus-équatoriale, c'est-à-dire une « langue soudanaise », pour employer la terminologie de M. W.

D'autre part, si — sous la réserve que je viens de faire relativement au peul — le groupement imaginé par l'auteur me paraît très admissible, il me semble assez difficile pour le moment de l'adopter autrement que comme un groupement négatif, ainsi que je le disais tout à l'heure, c'est-à-dire basé principalement sur ce que les langues qu'il renferme ne sont ni sémitiques, ni hamitiques, ni bantoues. Quant à considérer ce groupement comme formant une famille linguistique déterminée, telle par exemple que la famille sémitique, la famille hamitique ou la famille bantoue, ce serait peut-être aller un peu loin. Assurément le ouolof, le twi, le yorouba, le dinka — pour ne citer que quelques-unes des langues « soudanaises » — ont bien entre eux quelque chose de commun, mais leur affinité consiste en majeure partie en ce qu'aucun d'eux ne saurait être rattaché aux trois familles susnommées. Partant de ce principe, il n'y aurait aucune raison pour ne pas faire des langues « soudanaises » et des langues bantoues une famille unique, sous le prétexte que ni les unes

ni les autres ne sont hamitiques ni sémitiques. En l'espèce, j'estime qu'il y a plus de différences entre le temné du Sierra-Leone, par exemple, et le sénoufo de la haute Côte d'Ivoire, qu'entre le temné et les langues bantoues en général. Et je ne serais pas éloigné de réunir les langues bantoues aux langues « soudanaises » de M. W., pour faire du tout un ensemble de familles de langues nègres à opposer à l'ensemble des familles de langues asiatiques ou nord-africaines représentées dans le continent qui nous occupe par les langues proprement sémitiques et hamitiques. Cela revient à dire que, si l'on veut se livrer à une analyse positivement comparative des langues « soudanaises » de M. W., on arrivera fatalement à les séparer en un nombre assez considérable de familles linguistiques, dont chacune méritera tout autant le titre de « famille » que la famille bantoue et sera aussi distante de chacune des autres que de la famille bantoue elle-même. Cette dernière ne m'a jamais paru avoir rien, en dehors de son homogénéité et de sa grande extension territoriale, qui la différencie *radicalement* des familles sus-équatoriales, de même que les nègres dits bantous ne m'ont jamais semblé bien différents, au point de vue anthropologique, des nègres dits nigritiques ou soudanais.

Mais toutes ces remarques ne sont motivées, après tout, que par le titre du volume de M. W., sa préface et la carte qui termine l'ouvrage, car celui-ci, ainsi que je le disais plus haut, se compose en réalité d'une étude comparative, très serrée et remarquablement menée, de la structure des mots, du substantif, du verbe et de l'accent dans les huit langues précitées, et de la comparaison de 323 mots qui, dans ces mêmes langues et — pour certains mots — dans quelques autres, semblent provenir chacun d'une même racine primitive.

La première partie de l'ouvrage, consacrée à la grammaire comparée de l'*ewe,* du *twi,* du *gã,* du *yoruba,* de l'*efik*, du *kunama,* du *nuba* et du *dinka,* est conçue dans un esprit réellement scientifique et présente le plus haut intérêt ; les exemples donnés sont nombreux et la question est en général traitée à fond. La seconde partie, où l'auteur

a cherché à reconstituer la racine primitive, en une sorte de langue soudanaise type, de chacun des 323 mots étudiés, est fort séduisante et offre une véritable mine aux recherches des linguistes. Je me demande seulement si l'on ne s'expose pas à nombre d'erreurs en disséquant avec autant de précision des mots que l'on ne connaît après tout — puisque ceux qui les prononcent ne les écrivent pas — que pour les avoir entendus, ou — ce qui est plus grave encore — pour les avoir lus tels que les a transcrits de son mieux celui qui les a entendus. Si l'on tient compte des défauts d'oreille inhérents à chacun et de la difficulté qu'éprouve tout Européen, même le mieux doué et le plus consciencieux, à saisir exactement et à rendre correctement les sons inaccoutumés et excessivement variés des langues nègres, il y a, dans ces comparaisons et ces études de mots isolés, un écueil qu'il convient tout au moins de signaler. En ce qui concerne les mots issyllabiques, j'ajouterai que, s'il s'agit d'une langue que l'on ne parle pas soi-même et que l'on ne connaît pas à fond, il est difficile de savoir si tel mot donné par un auteur est bien présenté dans sa forme pure et radicale ou si au contraire on n'a pas affaire à un dérivé dans lequel il devient malaisé d'isoler la racine d'un affixe que l'on peut ne pas soupçonner.

Je ne voudrais pas cependant que ces quelques observations, qui n'ont pas la prétention d'être des critiques, pussent faire croire que je n'apprécie pas à sa valeur le mérite de l'ouvrage et de son auteur. Celui-ci est en réalité le premier qui ait tenté un essai sérieux dans le domaine de la grammaire comparée des langues soudanaises, et la manière dont il a conduit cette tentative nous fait espérer que les travaux ultérieurs de M. W. nous fixeront enfin sur ce groupe jusqu'ici un peu trop délaissé par le monde savant.

Ceux qui se sont adonnés à l'étude des langues nègres et, d'une manière plus générale, tous les linguistes doivent être reconnaissants à M. Westermann et à M. Migeod de leur avoir montré des horizons nouveaux et d'avoir élargi le champ des recherches linguistiques africaines. Il semblait que, par une fortune singulière, le bantou détenait pour lui seul l'attention : il était temps de montrer que,

quelle que soit son importance, il existe en dehors de lui dans l'Afrique Noire d'autres langues méritant qu'on les étudie sérieusement.

M. Delafosse.

F. Froger. — *Étude sur la langue des Mossi* (Boucle du Niger) suivie d'un vocabulaire et de textes. Paris, Ernest Leroux, 1910, in-8, xxiv et 259 p.

Cet ouvrage présente un double intérêt : tout d'abord il est le premier qui traite d'une façon étendue, sinon complète, d'un idiome appartenant à l'une des plus importantes familles linguistiques de l'Afrique sus-équatoriale, la famille voltaïque (voir la note relative à cette famille, dont le mossi constitue la langue principale, dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris,* 1910, tome XVI, cinquième fascicule) ; ensuite le livre de M. Froger est le premier, au moins en France, qui ait appliqué à l'étude d'une langue soudanaise la méthode d'analyse scientifique. A ce double titre, nous devons être très reconnaissants à l'auteur de nous avoir fait profiter des résultats de son travail et à M. le gouverneur Clozel d'en avoir permis la publication grâce à l'aide pécuniaire du budget de sa colonie.

La tâche que s'était imposée M. Froger était ardue et délicate : il s'agit ici d'une langue à peu près inétudiée jusqu'ici et, qui plus est, d'une langue non écrite, sur laquelle on ne peut se procurer d'autres documents que ceux recueillis de la bouche des indigènes ; celui qui veut faire l'exposé rationnel d'une telle langue doit tout d'abord se l'assimiler parfaitement et, pour y arriver, il doit jouir d'une excellente oreille ; lorsqu'il procède ensuite à l'analyse des documents recueillis, il lui faut, en outre d'une bonne préparation théorique, une réelle puissance de raisonnement. Un pareil ensemble de conditions se rencontre rarement, et c'est pourquoi, si nous avons pour les langues soudanaises un nombre respectable de vocabulaires et de grammaires dus aux patients efforts de voyageurs,

missionnaires, officiers et fonctionnaires civils, nous sommes très pauvres en fait d'études linguistiques dignes de ce nom. M. Froger a comblé cette lacune en ce qui concerne le mossi et il convient d'autant plus de le louer d'y avoir réussi qu'il a choisi un sujet pour ainsi dire inédit.

Sans doute son travail n'est ni parfait, ni complet, ainsi qu'il nous le fait observer lui-même ; tel qu'il se présente cependant et étant donnée la matière traitée, je ne crains pas de dire qu'il est, dans son ensemble, excellent. Il permettra en tout cas aux linguistes de se faire une idée juste de toute une famille de langues jusqu'ici inconnue ou presque et mettra à leur disposition une base sérieuse d'étude et de documentation.

M. Froger a exposé d'abord la phonétique du mossi, puis sa morphologie et en troisième lieu l'étude de la phrase ; une série de vocabulaires français-mossi nous donne ensuite les verbes et leurs dérivés, les substantifs, les adjectifs, les pronoms, les noms de nombre et les particules. Enfin un recueil de chansons, fables, contes et récits divers (35 textes en tout, accompagnés chacun d'une version littérale et d'une traduction française) constitue une sorte de monument littéraire d'un intérêt incontestable.



Le matériel phonétique du mossi est le suivant :

Voyelles pures : *i*, *e* (fermé), *è* (ouvert), *a* (fermé), *à* (ouvert), *ò* (ouvert), *o* (fermé), *ö* (eu dans « bonheur »), *u* (ou), *ü* (u français, tantôt voyelle, tantôt semi-voyelle ou consonne).

Voyelles nasales : *ĩ* (in), *ẽ* (e nasalisé), *ã* (an), *õ* (on).

Semi-voyelles : *w*, *y*.

Consonnes :

		Occlusives.	Constrictives		
			fricatives.	nasales.	vibrantes.
Labiales	sonores..	*b*	*v*	*m*	.....
	sourdes .	*p*	*f*	.....	.....
Dentales	sonores..	*d*	*z*	*n*	*r*
	sourdes .	*t*	*s*	.....	*l*
Gutturales	sonores..	*g*, *gh*	.....	.....	*rh* (r vélaire grasseyé)
	sourdes .	*k*	.....	*ñ* (gn)	.....

Ce qui frappe le plus dans la phonétique mossi, c'est la prédominance des consonnes sur les voyelles ; les voyelles pures se nasalisent très fréquemment ou même disparaissent : « elles sont un obstacle pour l'organe mossi, naturellement prédisposé aux sons durs et gutturaux » ; à cause surtout de l'énergie apportée dans l'émission de la syllabe accentuée, il n'est pas rare de rencontrer trois, même quatre et parfois cinq consonnes se suivant sans s'appuyer sur aucune voyelle : d'où des articulations fort difficiles à reproduire pour nos organes français. (Citons les mots *bâsdba, zarhsrho*, *sikkdba, pabrhdba, gendrhdba,* en notant toutefois que *rh* représente un phonème unique). On trouve bien aussi plusieurs voyelles se suivant sans interruption, mais alors l'une d'elles est brève et joue presque le rôle d'une consonne ou tout au moins d'une semi-voyelle.

L'aspiration ne se rencontre pas sous l'aspect d'une véritable consonne : elle consiste dans la postaspiration de nombreuses voyelles et de certaines consonnes et, plus rarement, dans la préaspiration de quelques voyelles.

Parmi les phénomènes d'accommodation cités par F., il convient de noter que les uns sont communs à la plupart des langues nègres et à beaucoup d'autres langues (comme la transformation de *m* et *n* en *ñ* devant *g*), tandis que d'autres sont plus spéciaux au mossi (comme la transformation de *m* en *n* devant *rh,* de *l* en *ñ* devant *g*, de *l* en *n* devant *d*). Rien de bien spécial ne concerne les phénomènes d'assimilation. Les substitutions ou permutations de consonnes sont fréquentes en mossi, mais elles ne se produisent qu'entre consonnes de même catégorie (labiales entre elles, dentales entre elles, gutturales entre elles), alors que, dans certaines familles linguistiques du Soudan (mandé par exemple), on trouve des substitutions bien plus curieuses (*k* substitué à *s* ou *t* entre autres) ; on rencontre pourtant en mossi des cas de *s* transformé en *rh,* et, comme la substitution de *k* à *rh* n'est pas rare, on peut en conclure à la possibilité de substitution de *s* à *k*. A un autre point de vue, il est à remarquer que les permutations de consonnes ne paraissent avoir en mossi qu'un

intérêt purement phonétique et ne constituent pas, comme en peut par exemple, un phénomène grammatical dû à une modification du nombre ou de la classe.

Je crois devoir dire ici que certains phénomènes considérés par F. comme simplement phonétiques me paraissent appartenir plutôt au domaine de la morphologie. C'est ainsi que ses cas d'apocope vocalique à la fin du premier élément d'un mot composé me semblent consister en une chûte du suffixe nominal : dans *pugh-dikre* « mariage » (pour *pugha-dikre*), il n'y a pas, à mon sens, apocope phonétique de la voyelle *a,* mais chûte du suffixe *a* de *pugh-a* « femme », conformément aux règles morphologiques de la composition mossi. Mais c'est surtout dans l'explication de ce qu'il appelle l' « apocope consonantique » — ou plus exactement « syllabique » — que F. a dû prendre pour un phénomène phonétique ce qui semble bien être le résultat d'une loi de morphologie. La chûte de la syllabe finale d'un nom en composition ou devant le suffixe du pluriel ne me paraît pas due, au moins le plus souvent, au « principe de destruction qu'apporte avec lui l'accent d'intensité », mais simplement au fait que cette syllabe n'est autre chose qu'un suffixe de classification ou de détermination nominale, spécial au singulier, et qui disparaît en composition pour ne laisser subsister que la racine intacte : si *zū-ghu* « tète » donne avec *puto* « substance blanche » le mot *zū-puto* « cervelle », c'est que le mot *zū-ghu* se compose d'une racine *zū* et d'un suffixe *ghu,* lequel disparaît en composition, mais ce n'est pas par suite d'une règle phonétique qui voudrait l'apocope de *gh* ou de *ghu* devant la consonne *p*. Il en est de même pour beaucoup de pluriels de noms dont l'analyse a été, je crois, imparfaitement expliquée par F. et dans lesquels la consonne qu'il appelle « caractéristique thématique » — et qui, d'après lui, tomberait par apocope devant le suffixe du pluriel — fait partie, non pas du radical, mais du suffixe du singulier ; *Mōgha* « un habitant du Mossi » fait au pluriel *Mōse* ou *Mōsi, fūgu* « habit » fait au pluriel *fūtu* : il semble bien que les consonnes *gh* et *g* ne sont pas des « caractéristiques thématiques » pré-

cédant des suffixes *a* et *u*, mais appartiennent réellement aux suffixes du singulier, lesquels sont *gha* dans le premier cas et *gu* dans le second, la racine de *Mōgha* et *Mōse* étant *Mō* (qu'on retrouve dans *Mō-rho* « pays mossi », *Mō-rhe* « langue mossi »), celle de *fūgu* et *fūtu* étant *fū* (qu'on retrouve dans *fū-sĩh-ta* « tailleur »). Nous avons *sōrhe* « administrer », *sōghe* « posséder », *sō* « appartenir » : la racine de ces trois mots est assurément *sō* ; par suite, dans *sō-ba* « propriétaire », le *b* fait partie du suffixe *ba* qui, étant le suffixe nominal du singulier, est remplacé au pluriel par *drāmba*, suffixe du pluriel de la classe de substantifs à laquelle appartient *sō-ba* : il n'y a pas apocope d'un *b* soi-disant « thématique », il y a simplement changement de suffixe. Si *parha* « femme » fait au pluriel *parhba* tandis que *bārha* « chien » fait *bāse*, ce n'est pas parce que la « caractéristique thématique » *rh* disparaît devant *se* et se maintient devant *ba*, c'est parce que *parh-a* provient d'une racine *parh* et *bā-rha* d'une racine *bā*.

Cette constatation nous amènerait à modifier, en le simplifiant singulièrement, l'énoncé des règles données par F. pour la formation du pluriel des noms et des adjectifs. Il ne serait plus question de la soi-disant « caractéristique thématique » et il suffirait de dire que, étant donné un nom quelconque, son pluriel se forme en changeant son suffixe du singulier en un suffixe pluriel correspondant, sans toucher au radical :

le suffixe	*a*	se changera en	*dāmba*, *rāmba*, *nāmba* ou *ba*, parfois en *se* ;
—	*da* ou *ta*	—	*dba* ou *tba*, ou simplement *ba* [1] ;
—	*ba* (pour *da*)	—	*dba* ou *drāmba*, parfois en *se* ou *namse* ;
—	*la*	—	*li* [2] ;

1. Le *d* ou *t* du suffixe *da* ou *ta* constitue à lui seul un élément dérivatif indiquant le nom d'agent ; c'est pourquoi il subsiste généralement au pluriel. Ce suffixe *da* ou *ta* est en réalité un groupe de deux suffixes : *d* ou *t*, élément dérivatif, et *a*, suffixe du singulier qui se change régulièrement en *ba* au pluriel.

2. Il est probable que *l*, dans le suffixe *la*, est un élément dérivatif analogue à *d* ou *t* dans *da* ou *ta* ; il semble caractériser les diminutifs.

le suffixe *ga, gha* ou *rha*	se changera en	*se* ou *si* ;
— *le, de, li* ou *di*	—	*a* ;
— *re* ou *rhe*	—	*a, yã,* ou parfois *se* ;
— *ri*	—	*a* ou *yã* ;
— *o, go, gho, rho* ou *do*	—	*do* ou *to,* parfois en *se* ;
— *gu, ghu* ou *rhu*	—	*du* ou *tu* ;
— *fo*	—	*di* ;
— *fu*	—	*i* ou *ni* ;

les suffixes *se, ni* et *bu* (et parfois *re*) n'ont pas de suffixe pluriel correspondant.

Il semble que F. n'a pas exactement saisi cette constitution essentielle des mots mossi en racine invariable — phénomènes phonétiques proprement dits mis à part — et suffixe. A vrai dire, il est souvent difficile de déterminer quelle est la racine et quel est le suffixe d'un mot donné, si l'on envisage ce mot pris isolément ; mais on peut arriver à une détermination exacte pour un grand nombre de cas, en comparant ensemble les diverses formes issues d'un même radical et en rapprochant des mots simples les mots composés qui en dérivent. Les racines mossi sont monosyllabiques et commencent toutes par une consonne ou une semi-voyelle en tenant lieu ; elles se composent, ou bien d'une consonne et d'une voyelle pure ou nasalisée ou aspirée, ou bien d'une voyelle précédée d'une consonne et suivie d'une, de deux ou plus rarement de trois consonnes, chaque consonne pouvant être ou simple, ou mouillée, ou nasalisée, ou aspirée. La racine ne s'emploie isolément — c'est-à-dire sans addition d'aucun suffixe — que dans les pronoms simples, les particules proprement dites, certains noms de nombre, de rares substantifs, et enfin pour l'infinitif, l'impératif, le subjonctif et le présent indéterminé des verbes à racine terminée par une voyelle. On ne trouve pas d'exemple de racine à terminaison consonantique pure employée isolément[1].

1. Il se pourrait que ces racines à terminaison vocalique soient, en dernière analyse, les seules racines proprement dites du mossi, et que les radicaux à terminaison consonantique ne soient que des thèmes dérivés dans lesquels la ou les consonnes placées après la voyelle constitueraient des éléments suffixaux. Ce n'est là d'ailleurs

Le mossi est une langue agglutinante, sans flexions intérieures ni désinentielles ; elle ne possède ni préfixes ni infixes : sa morphologie ne procède que par addition à la racine de suffixes servant à préciser sa valeur actuelle et à former des substantifs, des adjectifs ou des verbes, ou bien par juxtaposition d'une racine et d'un mot pour former des mots composés. C'est ainsi que la racine *bī* et le suffixe *ga* donnent le mot dérivé *bī-ga* « enfant », que la racine *tī* et le même suffixe *ga* donne le mot dérivé *tī-ga* « arbre » et que cette dernière racine *tī* et le mot dérivé *bī-ga* donnent le mot composé *tī-bī-ga* « fruit » (enfant d'arbre).

Bien que F. n'ait pas élucidé cette question, il paraît à peu près certain que plusieurs consonnes jouent le rôle d'éléments suffixaux de dérivation et, s'intercalant entre la racine et le suffixe nominal ou verbal, amènent une modification dans le sens primitif de la racine. C'est ainsi que *d* ou *t*, marquant l'action, sert à former les noms d'agent en *da* ou *ta* ; c'est ainsi encore que *l* sert à former des diminutifs en *la*. Parlant des noms de qualité caractérisés par des suffixes *ri, ĕm, ŏm,* etc., F. nous dit que ces noms comportent parfois apocope de la dernière consonne radicale : peut-être ce qu'il a pris dans ce cas pour la dernière consonne radicale est-il un élément de dérivation suffixé à la racine et qui disparaît dans le nom de qualité, non par suite d'un phénomène phonétique, mais parce que sa présence n'a plus de raison d'être au point de vue morphologique. Ainsi F. cite *pèl-ĕm* « blancheur » comme venant de *pèlgh-e* « blanchir » ; il est permis de se demander si *gh* dans *pèlgh-e* appartient bien à la racine et si *pèl-ĕm* ne proviendrait pas, non d'un thème dérivé *pèl-gh* exprimant l'idée transitive de « rendre blanc », mais d'une racine *pèl* exprimant simplement l'idée d' « être blanc », racine que nous retrouvons dans *pèl-gha,* pl. *pèl-se* « blanc ». Comparez *tūl-rh-e* « faire chauffer, faire brûler », qui provient sans doute de *tūl-e* « être chaud,

qu'une hypothèse que rien ne permet actuellement d'affirmer ni de nier.

ètre brûlant, être actif », d'où *tũl-a* « actif », *tũl-õm* « activité » ; *moñ-gh-e* « rougir, rendre rouge » et *mon-õm* « chose rouge » ; *zin-d-i* « s'asseoir », *ziñ-g-i* « faire asseoir » ; *sõ* « se baigner », *sõ-l-rh-e* « baigner » ; *gã-d-e* « se coucher », *gãñ-gh-e* « faire coucher », *gãh-ĩla* « lit », etc. On aurait un élément dérivatif *g, gh* ou *rh* indiquant l'idée transitive ou factitive, *d* indiquant l'idée réfléchie, etc. Cf. en peul *war-ude* « venir », *war-n-ude* « faire venir », *war-t-ude* « revenir », etc.

Le verbe mossi est invariable aux différentes personnes des deux nombres : les pronoms sujets sont donc d'un emploi nécessaire pour marquer le nombre et la personne, sauf à la 3e personne lorsque le sujet est un substantif : *m pek-e* « je lave », *tõnd pek-e* « nous lavons ». Ces pronoms sujets sont au singulier *m* (1re pers.), *f* (2e pers.), *a* (3e pers.) et au pluriel *tõnd* (forme abrégée *d*), *ñyãmb* (forme abrégée *yi*), *bãmb* (forme abrégée *b*). Quant aux temps et aux modes, ils sont indiqués, soit simplement par l'addition d'un suffixe à la racine ou au thème, soit en plus par une particule de temps placée avant le verbe.

F. a reconnu l'existence de onze temps ou modes différents, qui se forment de la manière suivante lorsque la racine verbale est terminée par une consonne (et aussi lorsqu'on a affaire à un thème dérivé, lequel est nécessairement terminé par une consonne) :

1° Infinitif, servant de présent indéterminé lorsqu'il est précédé d'un sujet (suffixe *e* ou *i*, parfois nasalisé en *em* ou *im*) ;

2° Présent déterminé ou absolu (suffixe *dă*) ;

3° Imparfait (présent déterminé précédé de la particule *da*) ;

4° Prétérit indéterminé (suffixe *ăme*) ;

5° Prétérit intensif (prétérit indéterminé précédé de *da*) ;

6° Futur simple (forme de l'infinitif précédée de la particule *na* ou *nã*) ;

7° Futur antérieur (infinitif ou prétérit indéterminé précédé de la double particule *da-na*) ;

8° Conditionnel (particule *na* et suffixe *ĩ* ou *è*) ;

9° Conditionnel passé (conditionnel précédé de *da*) ;

10° Subjonctif (infinitif, avec la forme abrégée du pronom sujet) ;

11° Impératif (à la 2e pers. du sing., infinitif sans pronom sujet ; à la 1re pers. du plur., infinitif avec la forme abrégée du pronom sujet, comme au subjonctif ; à la 2e pers. du plur., suffixe *yã* sans pronom sujet).

Si la racine est terminée par une voyelle (pure, nasalisée ou aspirée), l'infinitif n'a pas de suffixe, le suffixe *dă* du présent prend en général la forme *tă* ou *ttă* et le suffixe *ăme* du prétérit devient *me* avec allongement de la voyelle radicale si elle n'est pas longue déjà.

L'ordre des mots dans la phrase est le suivant : sujet, verbe, attribut ou régime, que la phrase soit affirmative ou négative. Le déterminatif (qualificatif, démonstratif, nombre) se place après le nom déterminé. Si l'adjectif possessif semble faire exception à cette règle, c'est qu'en réalité il n'y a pas en mossi de possessif ayant une valeur d'adjectif : on indique la possession au moyen du pronom personnel régime du nom et précédant ce dernier ; nous disons « mon cheval », les Mossi disent « moi cheval » pour « le cheval de moi », comme ils disent « chef cheval » pour « le cheval du chef ». Le régime d'un nom se place en effet avant ce nom ; le suffixe du nom régime disparaît dans le cas d'un mot composé mais subsiste dans le cas contraire : *tẽñ-ga* « village » et *nā-ba* « chef » donnent *tẽn-nāba* « un chef de village » et *tẽñga nāba* « le chef du village » ; tout au moins est-ce là la loi qui paraît se dégager des textes publiés par F., car il ne nous donne pas d'explications précises à ce sujet. Le régime d'un verbe suit ce verbe, le régime indirect se plaçant tantôt avant, tantôt après le régime direct.

L'emploi du relatif régime donne lieu à des observations intéressantes : pour traduire « le bœuf que j'ai acheté », on dit « bœuf moi lequel ai acheté lui » ; pour « la femme dont tu as tué l'enfant », « femme toi laquelle as tué son enfant » ou « femme laquelle de tu as tué son enfant ».

La négation est *ka* ou *pa* et précède le verbe ; parfois elle se place avant la particule de temps, là où celle-ci existe, mais en général elle s'intercale entre cette particule et le verbe proprement dit. De plus la phrase négative se termine habituellement par une sorte de particule intensive *ye*.

L'interrogation se marque, soit simplement par l'intonation de la phrase, soit par un adverbe ou pronom interrogatif placé au début de la phrase, ou à la fin, ou encore entre le sujet et le verbe, soit enfin par la particule *bi* « ou bien » laquelle prend alors le sens de « ou bien non » et se place à la fin de la phrase (système commun à un grand nombre de langues soudanaises).

F. nous fait part d'un fait curieux qui semble inconnu aux langues géographiquement voisines du mossi : dans ces langues on tutoie toujours la personne à laquelle on s'adresse, quel que soit l'ordre hiérarchique des deux interlocuteurs ; en mossi au contraire, on emploie la 2[e] pers. du plur. pour s'adresser à un supérieur ou — entre gens de la haute classe — à un égal ; on n'use du tutoiement qu'en s'adressant à un inférieur ou entre camarades, parents ou gens de peu. L'enfant cependant tutoie ses père et mère, mais les frères et sœurs disent « vous » à leur frère aîné.

En parlant des particules, F. ne cite comme particules proprement dites que des conjonctions ; pourtant, en dehors de ses fonctions coordinatives, la particule *la* semble bien avoir parfois la valeur d'une préposition — d'ailleurs postposée à son régime en mossi, — marquant tantôt la possession — *kwilgh-burh-la fo ñyū a kōm,* « le marigot lequel du (dont) tu bois son eau », — tantôt une tendance vers l'objet — *a dīgh f l ăme*[1] ou *a dīgh f la me,* « il t'a chassé » (à noter l'intercalement du pronom régime *f* entre la racine verbale ou le thème *dīgh* et le suffixe de temps *ăme* ou *me*) ; *m kō-tă f la lirh-di* « je donne toi à cauries (je te donne des cauries) ».

1. F. considère ici *l,* qui pourtant semble bien être *la* avec élision de *a,* comme un *l* « euphonique » (page 90).

Les vocabulaires donnés par F. sont suffisamment abondants : celui des verbes est surtout intéressant en raison de la grande quantité de dérivés qu'il indique. On pourrait seulement regretter l'absence d'un vocabulaire mossi-français qui, entre autres avantages, nous permettrait de déterminer le sens des nombreux exemples cités dans la phonétique et la morphologie ; l'auteur nous dit (page 33, note) que l'on trouvera facilement la traduction de ces exemples dans le vocabulaire, mais cette recherche est au contraire fort malaisée puisqu'il n'existe pas de vocabulaire mossi-français.

J'avoue n'avoir pas très bien compris la note de la page 138, dans laquelle, à propos de *tẽñga* se prononçant *tã* en composition, F. dit qu' « il serait facile, en se servant de l'alphabet arabe, d'écrire *tã* sans s'éloigner de la forme *tẽñga* » et que l'alphabet arabe permettrait une transcription phonétique plus exacte du mossi que l'alphabet latin. Je me demande comment, avec le système graphique arabe, on pourrait arriver à rendre les nasalisations si nombreuses et si importantes du mossi et en particulier comment on pourrait exprimer les prononciations *tã* ou *tẽñga* de façon précise ? Je ne puis suivre davantage l'auteur lorsqu'il ajoute que le mossi a fait « certainement » de « nombreux emprunts » à l'arabe, « tant de tournures que de mots » ; en fait de tournures, je n'en vois pas une seule en mossi présentant quelque analogie avec une tournure arabe correspondante, à part certaines tournures qui se trouvent communes à de nombreuses langues de familles très diverses et que le mossi n'a eu nul besoin d'emprunter à l'arabe pour les posséder ; en fait de mots, je n'en ai pas rencontré dont l'origine arabe soit simplement possible, en dehors de quelques termes désignant des objets ou des concepts d'importation islamique, et encore ces termes ont été incorporés au mossi par l'intermédiaire du peul ou du mandé. Il suffit d'ailleurs de connaître l'histoire du pays mossi, rempart du paganisme autochtone contre l'envahissement musulman, pour comprendre que l'idiome mossi doit être, de toutes les langues de la région, celle qui a le moins emprunté à l'arabe. Du reste les em-

prunts faits à l'arabe par les langues soudanaises, même par celles dont les emprunts sont les plus abondants, n'intéressent que le vocabulaire et n'ont jamais affecté la physionomie ni la structure de ces langues.

Ces quelques critiques de détail ne diminuent en rien le mérite de l'ouvrage de M. Froger, qui demeure et demeurera sans doute longtemps encore la seule base sérieuse de toutes les études auxquelles se livreront les linguistes sur la langue mossi et, d'une façon plus générale, sur les langues voltaïques.

M. Delafosse.

Père Butaye. — *Grammaire congolaise.* Roulers, Jules de Meester, 1910, 90 pages in-8.

A. Seidel et J. Struyf. — *La langue congolaise* (grammaire, vocabulaire systématique, phrases graduées et lectures). Paris et Heidelberg, Jules Groos, 1910, viii et 224 pages in-12.

Ces publications ont trait toutes les deux au *ki-kongo,* langue bantoue déjà bien connue par les travaux français des PP. Visseq sur le dialecte *Sorongo,* Carrie sur le dialecte *Landana,* Ussel sur le dialecte « fiote » ou *Loango,* Cambier, etc., les travaux anglais de Craven et Barfield (dialecte de *Palaballa*), Guinness (dialecte des cataractes en aval du Stanley-Pool), Bentley (dialecte de San-Salvador), etc., sans compter les ouvrages du xviie siècle de Martinez, Brusciotto, Merolla, etc., qui nous donnent la physionomie du dialecte de San-Salvador tel qu'il était parlé il y a plus de 200 ans. Il ne s'agit donc pas ici d'une langue sur laquelle nous puissions attendre des révélations.

Les deux ouvrages récents dus au P. Butaye et à la collaboration de A. Seidel et du P. Struyf n'en sont pas moins fort intéressants à divers titres. Le premier traite plus spécialement du *haut ki-kongo,* c'est-à-dire du dialecte

parlé entre l'Inkisi et le Stanley-Pool, tandis que le second prend comme base d'étude le *bas ki-kongo* ou dialecte de San-Salvador. Le P. Butaye et le P. Struyf ont séjourné longtemps dans le bas Congo et y ont recueilli une quantité de légendes, contes et proverbes indigènes qui leur ont fourni d'excellents matériaux pour l'étude de la langue.

Le premier a indiqué, au début de sa grammaire, les principales divergences qui existent entre le haut ki-kongo et le bas ki-kongo : ce dernier dialecte a une tendance à éliminer le *b* initial ou à le transformer en *w* ou en *y* (*antu* ou *wantu* au lieu de *bantu* en haut ki-kongo, *umuntu* au lieu de *bumuntu, yeto* au lieu de *beto*), à changer les gutturales en labiales (*vova* au lieu de *goga, vanga* au lieu de *ganga, mpovele* au lieu de *ngogele*), à user des sonores *v* et *z* à la place des sourdes *f* et *s* (*kiamvu* au lieu de *kiamfu, maza* au lieu de *masa*), etc. Une lecture simultanée des deux ouvrages peut fournir d'ailleurs un bon élément d'étude comparative des deux dialectes. Je note à ce sujet que la numérotation des classes n'est pas la même dans les deux ouvrages : le P. Butaye appelle 2e classe la 4e de Seidel et Struyf (préfixe *n* ou *m* doux), 3e classe la 2e de S. et S. (préfixe *mu* pluriel *mi*), 4e classe une section de la 2e de S. et S. (préfixe *n* ou *m* dur), 5e classe la 3e de S. et S. (préfixe *ki*), 6e classe la 5e de S. et S. (préfixe *di*), 8e classe la 6e de S. et S. (préfixe *lu*), 9e classe la 8e et la 9e de S. et S. (préfixe *bu* ou *wu*) ; seules ses 1re classe (préfixe *mu* pluriel *ba* ou *wa*), 7e (préfixe *ku*) et 10e (préfixe *fi*) conservent le même numéro d'ordre chez S. et S.

La grammaire du P. Butaye n'est pas volumineuse, mais elle est claire et précise, enrichie de nombreux exemples ; l'exécution typographique est remarquable, ce qui a son importance. Ce petit livre n'a pas les allures d'une dissertation scientifique, mais, à mon avis, il constitue un précieux et commode instrument d'étude, tant pour ceux qui veulent apprendre à parler le *ki-kongo* que pour ceux qui s'occupent de linguistique africaine en général et des langues bantoues en particulier.

L'ouvrage de A. Seidel et du P. Struyf m'a paru de valeur égale à celui du P. Butaye, mais il est conçu de

façon très différente. Après quelques remarques générales sur l'ensemble des langues bantoues et la place qu'occupe le *ki-kongo* dans cette famille, suivies d'un très court exposé phonétique, on trouve 90 pages consacrées à une grammaire pratique conçue selon la méthode Gaspey-Otto-Sauer et 70 pages renfermant un riche vocabulaire systématique des mots usuels, une liste de phrases courantes et un recueil de textes accompagnés de traductions. La partie grammaticale contient, après l'exposé des règles faisant l'objet de chaque leçon, des listes de mots et des exercices de version et de thème : les exemples d'application des règles sont par suite très multipliés. Ce livre est évidemment destiné surtout à l'étude pratique du *ki-kongo* et je suis certain qu'il rendra de réels services dans cette direction.

Je me permettrai seulement d'exprimer le regret que, sur les 25 pages de textes en langue congolaise qui terminent le volume (50 pages avec les traductions), on ne trouve que 9 pages consacrées à une littérature proprement indigène, dans l'espèce à des fables et contes : le reste renferme des traductions ou adaptations d'extraits du Nouveau Testament, rédigées — je le crois — en excellent *ki-kongo,* mais qui ont le tort d'être des traductions d'une littérature tout à fait étrangère, dans sa forme et son esprit, à la mentalité congolaise, et qui, par suite, peuvent difficilement donner une physionomie exacte de la langue à étudier.

M. Delafosse.

J. Calloc'h. — *Vocabulaire français-sango et sango-français.* Langue commerciale de l'Oubangui-Chari. Précédé d'un abrégé grammatical. Paris (Geuthner), 1911, in-8, viii-86 p.

Ce petit volume doit être signalé tant pour son intérêt propre que parce qu'il est le premier d'une série. Au point de vue de l'étude des idiomes indigènes comme à d'autres, la colonie du Congo est l'une de celles qui ont le plus grand

retard à rattraper. Le P. Calloc'h en est revenu récemment avec une série d'études linguistiques soigneusement faites. Celle-ci est la première parue; d'autres suivront bientôt[1]. Et l'on s'en félicitera hautement, car le Congo, placé à la limite du groupe bantou et des types soudanais, offre un intérêt tout particulier au linguiste.

A. MEILLET.

A. DUPUIS-YAKOUBA. — *Les Gows ou Chasseurs du Niger.* Légendes songaï de la région de Tombouctou, publiées et traduites, avec préface de M. Delafosse. Paris (Leroux), 1911, in-8, VIII-305 p. (et une carte).

Ce qui fait pour le linguiste l'intérêt de ce recueil de textes accompagnés de traductions, c'est que, comme l'indique M. Delafosse dans une excellente introduction, la langue songaï dans laquelle ils sont composés est jusqu'ici très peu connue. Le recueil est d'autant plus précieux que l'auteur a vécu de la vie indigène durant de longues années et qu'il a de la langue une pratique constante: il est allé jusqu'à joindre à son nom français un nom indigène, on le voit. On a donc ici les meilleures garanties d'authenticité. D'après M. Delafosse, le songaï ne se rattacherait immédiatement à aucun des types soudanais déjà connus.

A. MEILLET.

P. H. NEKES. — *Lehrbuch der Jaunde Sprache.* Mit einem Anhang. *Uebungs- und Wörterbuch mit genauer Tontranskription,* von P. H. NEKES und Dr. W. PLANERT. Berlin (G. Reimer), 1911, in-8, XIV-303 p. (*Lehrbücher des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin,* XXVI).

Le P. H. Nekes, principal auteur du livre, a résidé plu-

1. Trois autres ont paru depuis la rédaction de la notice ci-dessus; elles seront annoncées dans le prochain *Bulletin* [Note de correction].

sieurs années au Cameroun allemand, et son objet a été de faire un manuel pratique de l'un des principaux idiomes du pays. Mais, rentré en Allemagne, il est entré en relations avec M. Planert, qui est, on le sait, l'un des linguistes qui, en ces dernières années, ont montré dans l'étude des langues de populations peu civilisées le plus de clairvoyance et d'ouverture d'esprit. La description a été précisée par des observations de plus en plus minutieuses et précises qu'a permises la présence à Berlin d'un indigène. Et ainsi a été préparé un ouvrage qui, tout en restant pratique, fournira au linguiste des matériaux précieux et faciles à utiliser. Du reste le temps est passé des descriptions trop brèves ; les langues « sauvages » ne sont pas plus simples que les langues « civilisées », et, pour être exactes, les descriptions doivent comporter beaucoup de détails et l'indication d'un grand nombre de nuances. Les descriptions doivent même être d'autant plus précises et détaillées que ces idiomes ont pour les Européens un aspect plus insolite. La description grammaticale et le vocabulaire (tout sommaire) sont accompagnés de textes soigneusement notés et surtout soigneusement accentués, si bien que le lecteur est, dans toute la mesure possible, mis en présence de réalités.

Le yaunde est un idiome bantou, mais assez fortement altéré, au point de vue phonétique, par la chute des voyelles finales et par nombre de changements : « homme » s'y dit *mot*. Et surtout sa position au Nord-Ouest du domaine, tout près du groupe soudanais, a eu pour conséquence un aspect tout particulier. Les groupes *ku, gu* sont représentés par *kp, gb,* comme il arrive si souvent dans les langues soudanaises. Chose plus remarquable encore : les tons et les intonations de toute sorte jouent dans la langue un rôle essentiel, tout comme en indo-européen et comme encore en grec ancien et en védique, un rôle si essentiel que la seule connaissance des tons et intonations et du nombre des syllabes des mots dans une phrase permet d'en deviner le sens ; les tons varient suivant que le mot est à la pause ou à l'intérieur du mot, ce qui est intéressant pour faire comprendre la barytonaison et l'oxytonaison antiques.

Les exercices de la chrestomathie permettent d'étudier ce jeu si original des tons dans la phrase. Les auteurs ont donné là aux linguistes un matériel de faits d'un rare intérêt.

A part même le caractère tout particulier que l'importance de l'élément musical donne à cette langue bantoue de caractère quasi soudanais, on y trouvera matière à beaucoup de remarques curieuses. Ainsi le yaunde est l'un des idiomes où *k* et *t* subsistent, mais où *p* devient *f* : on sait que ce contraste se rencontre souvent et un peu partout dans le monde. Le yaunde sait distinguer entre l'inclusif et l'exclusif, en disant *nous-toi* et *nous-lui* (p. 133).

Le P. N. a su éviter en général de présenter les faits au point de vue des langues européennes. Cependant il lui arrive encore de faire un chapitre du relatif, pour dire qu'il n'y en a pas (il y aurait tout au plus lieu de faire un chapitre sur la façon dont on traduit en yaunde le relatif des langues indo-européennes). P. 141, en parlant d'une copule (qui n'est en rien un verbe « être »), le P. N. cite un énigmatique fr. *ne ce pas* (évidemment *n'est-ce pas*). — On aurait aimé à savoir comment on accentue en yaunde les phrases interrogatives.

A. Meillet.

Denys de S. Bray. — *The Brahui language*. Part I. Introduction and Grammar. Calcutta, 1909, in-8, viii-237 p.

Les langues dravidiennes occupent tout le Sud de l'Inde et vont dans le centre jusqu'à la ligne du tropique. Très loin au Nord-Ouest, dans le Béloutchistan, se trouve la langue *brahui*, sûrement dravidienne. On ne sait comment elle se trouve là. De quelque manière qu'elle y soit arrivée, et même si sa localisation actuelle tient à un assez grand déplacement vers le Nord-Ouest, cette langue a l'air d'être un débris de parlers dravidiens parlés autrefois dans des régions de l'Inde qui ont aujourd'hui des parlers

aryens (le mot aryen est pris ici dans son sens propre, le seul où un linguiste puisse l'employer). On a depuis longtemps supposé que les langues aryennes de l'Inde s'étaient développées sur un fond dravidien. La création — en des conditions du reste bien définies — des cérébrales que l'iranien commun ignore en est une preuve très forte. On a aussi allégué la résistance à la confusion entre *r* et *l*, confusion qui est totale en iranien et dans l'indo-aryen du Nord-Ouest représenté par la langue des parties anciennes du Rgveda et à laquelle le reste de l'indo-aryen a échappé, au moins à l'initiale et à l'intervocalique. Une concordance plus remarquable peut-être que cette dernière est celle-ci que le sanskrit ignore les spirantes, comme le dravidien, et au contraire de l'iranien où le développement des spirantes a joué un rôle décisif. On ne pourra donc déterminer en quelle mesure la forme prise dans l'Inde par l'indo-iranien est due à des influences locales que le jour où aura été posée nettement la grammaire comparée des parlers dravidiens (on verra d'intéressantes remarques dans le compte rendu de M. J. Bloch, *Journal asiatique*, 1911, I, p. 162 et suiv.). Et pour cela, la connaissance d'un parler complètement séparé de tous les autres comme l'est le brahui est de première importance. Aussi doit-on remercier vivement M. Denys de S. Bray d'avoir donné de cette langue une description précise, clairement présentée et qui offre toutes les garanties d'exactitude, puisque l'auteur a résidé quatre ans dans le pays et a largement usé des renseignements fournis par un indigène intelligent et cultivé.

A. Meillet.

Materialy po jafetitcheskomu jazykoznaniju. — I. Il'ja Tchkonija. *Gruzinskij glossarij. Slova ne vošedšija v Slovari Savy-Sulkhana Orbeliani i Davida Tchubinova.* Pétersbourg, 1910, in-8, vii-74 p. — II. N. Marr. *Grammatika Čanskago (Lazskago) jazyka s khrestomatieju i slovarem.* Pétersbourg, 1910, in-8, xxx-240 p. — III. I. Kipshidze. *Dopolnitel'nyje svědênija o Čanskom jazykě.*

Pétersbourg, 1911, vi-33 p. (Publications de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg).

Il est bien connu que le géorgien forme un groupe très défini avec le mingrélien, le laze et le svane. Mais les matériaux dont on dispose pour faire la grammaire comparée de ce petit groupe, matériaux presque tous publiés dans le *Sbornik* du Caucase, sont insuffisants et assez incommodes à consulter. M. Marr a donc eu une heureuse idée en fondant la collection annoncée ici, dont les premiers volumes complètent la connaissance que l'on avait du laze — surtout par le travail de M. Adjarian, paru dans nos *Mémoires* — et du géorgien, et dont les volumes promis doivent renfermer une grammaire du mingrélien par M. Kipšidze et des grammaires du svane et du géorgien par M. Marr, ainsi qu'une grammaire comparée du caucasique du Sud (que M. Marr aime à nommer japhétique) et enfin, comme couronnement, une grammaire comparée du « japhétique » et du sémitique. On sait que M. Marr tient le groupe caucasique du Sud pour étroitement apparenté au sémitique. Il y aura lieu d'examiner le fond de la thèse quand M. Marr aura publié les grammaires comparées promises. En attendant on se félicitera d'avoir les faits nouveaux qu'apportent ces nouvelles publications et les observations nouvelles faites sur les lieux (cf. Marr, *Iz poězdki v tureckij Lazistan*, extrait du *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1910). Pour une critique plus détaillée et pour la discussion des critiques adressées à M. Adjarian, on renverra aux articles de MM. Reby et Adjarian (*Journal de la Société asiatique*, 1911, I. p. 361 et suiv.) et de M. Adjarian (dans la revue arménienne *Ararat*, 1911, p. 414 et suiv.).

A. Meillet.

B. Carra de Vaux. — *La langue étrusque. Sa place parmi les langues*. Étude de quelques textes. Paris (H. Champion), 1911, in-8, xxix-195 p.

M. Carra de Vaux a eu la révélation que l'étrusque a

des « rapports » avec l' « altaïque », et l' « altaïque » avec l' « aryen ». Je dis des rapports, car la notion de parenté de langues, trop précise, n'est pas celle avec laquelle opère l'auteur. L'exemple suivant donnera une idée de la manière de M. C. de V. et dispensera de toute critique :

P. 93. « *Idus* ou *itus,* jour ; mot étrusque d'après Varron. Racine UT, temps. Vig. *ut, ud,* temps. Ce mot se retrouve en magyar : *ido,* temps ; en allemand : *heute,* et il paraît une autre fois en latin sous la forme *hodie.* »

A. Meillet.

C. C. Uhlenbeck. — *Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques*, traduit avec revision de l'auteur par G. Lacombe. Paris (Champion), 1910, in-8, 120 p.

Quelques linguistes connaissant et pratiquant vraiment la méthode historique ont enfin abordé de front dans les dernières années l'étude de la langue basque. M. Schuchardt que les tâches neuves et difficiles séduisent toujours, a apporté à cette recherche sa maîtrise admirable. M. Uhlenbeck a eu le courage de rédiger, le premier, un exposé d'ensemble de la phonétique comparative des dialectes basques, et il a donné là un modèle, en même temps qu'il indiquait la voie à suivre.

Il ne peut encore s'agir que d'une esquisse. Car on n'a des dialectes basques qu'une connaissance générale, et l'étude détaillée des parlers locaux n'a pas été faite. On n'a pas encore le moyen de dresser une carte linguistique du pays basque : c'est une entreprise urgente et dont les basquisants français et espagnols devraient prendre sans retard l'initiative. C'est seulement quand on aura des données exactes sur tout l'ensemble du pays basque qu'il sera possible de faire une phonétique historique du basque, en s'aidant des vieux textes — malheureusement peu anciens — et en utilisant les mots empruntés aux langues voisines.

Il y aura lieu aussi de déterminer les emprunts que les dialectes basques se sont faits les uns aux autres. Quand tout ce travail long et délicat aura été fait, et alors seulement, on aura une base solide pour essayer d'établir la position du basque parmi les langues humaines.

M. Lacombe a très bien fait de traduire, et la si utile *Revue des études basques,* de publier, d'abord dans ses fascicules, puis à part, ce petit livre de M. Uhlenbeck, qui pose la question avec méthode et avec prudence. Occupé par ses travaux sur les langues américaines, M. Uhlenbeck n'a pu faire que des corrections de détail au texte paru en 1900, et n'a pu refondre son travail, en tenant compte des derniers résultats obtenus par M. Schuchardt, comme il en aurait eu le désir. On souhaitera néanmoins que cette publication suscite des vocations et indique aux linguistes français et espagnols le type des travaux à faire. Il importe qu'une méthode historique rigoureuse vienne enfin éclairer le problème basque, si obscur et si troublant.

A. Meillet.

AVIS

—

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er JUILLET 1911

MEMBRES DONATEURS

MM. † ASCOLI, † Prince ALEXANDRE BIBESCO, MICHEL BRÉAL, † JAMES JACKSON.

MEMBRES PERPÉTUELS

MM. Lucien ABEILLE.
Alexandre ALEXANDROWSKI.
† G.-I. ASCOLI.
Daniel BARBELENET.
J. BAUDOUIN DE COURTENAY.
Philippe BERGER.
† Prince Alexandre BIBESCO.
Alphonse BLANC.
F. BONNARDOT.
† Alexandre BOUTROUE.
Paul BOYER.
Michel BRÉAL.
† Sophus BUGGE.
Ph. COLINET
† Georges COUSIN.
Alexis DELAIRE.
† Hartwig DERENBOURG.
† O. DONNER.
Edmond DUCHESNE.
Emile DURAND-GRÉVILLE.
† Émile EGGER.
Emile ERNAULT.
M. FÉGHALI.
Louis FINOT.
† Jean FLEURY.
† Christian GARNIER.
Alfred GASC-DESFOSSÉS.
Rob. GAUTHIOT.
GONNET.
† GOULLET.
Giacomo DE GREGORIO.
Émile GUIMET.
F. HAVERFIELD.
Louis HAVET.
† Victor HENRY.
L. HÉRIOT-BUNOUST.
† James JACKSON.
Charles JORET.
Jean KIRSTE.
Marquis DE LABORDE.
Georges LACOMBE.
Charles R. LANMAN.
Henri LABAY.

MM. Jules LEBRETON.
† Gustave LECOCQ.
Louis LEGER.
† Albert LEPITRE.
J.-F. LOUBAT.
G. MASPÉRO.
A. MAZON.
A. MEILLET.
Paul MELON.
† Demetrios DE MENAGIOS.
Paul MEYER.
Paul OLTRAMARE.
† Gaston PARIS.
† Théodore PARMENTIER.
Paul PASSY.
† S. M. Dom PEDRO II.
MM. Antonio PEÑAFIEL.
† Charles PLOIX.
Sir John RHŶS.
Maurice ROGER.
† Eugène ROLLAND.
Jules RONJAT.
Ch. L. ROSAPELLY.
Ch. SACLEUX.
Ferdinand DE SAUSSURE.
A.-H. SAYCE.
Gustave SCHLUMBERGER.
Paul SÉBILLOT.
Émile SENART.
Edmond SÉNÉCHAL.
Johan STORM.
Léopold SUDRE.
Adrien TAVERNEY.
Es. TEGNÉR.
† Dr THOLOZAN.
Mlle DE TCHERNITZKIJ
MM. Vilh. THOMSEN.
Max VASMER.
Joseph VENDRYES.
Melchior DE VOGÜÉ.
† Edward R. WHARTON.
A. WILBOIS.
Ludvig WIMMER.

LISTE GÉNÉRALE

MM.

Abeille (Lucien), professeur à l'École supérieure de Guerre et au Collège national, Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu le 23 mai 1891 ; membre perpétuel.

Adjarian (Hratchia), élève diplômé de l'École pratique des hautes études, professeur au séminaire arménien de Nakhitchevan s. l. Don (Russie). — Élu le 27 février 1897.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres. Villa Suvretta, Campfer (Suisse). — Élu le 28 mai 1892 ; membre perpétuel.

Andreas (F. C.), professeur de philologie orientale à l'Université, Herzberger Chaussee, 101, Göttingen (Allemagne). Élu le 29 avril 1911.

Anglade (Joseph), professeur de langues et littératures méridionales à l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). [Adresse de vacances : Lézignan (Aude).] — Élu le 28 mars 1903.

Anwyl (Sir Edward), professeur, 62 Marine Terrace, Aberystwyth, Wales (Angleterre). — Élu le 8 décembre 1906.

Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie). — Élu le 18 janvier 1896.

Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1866.

Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 3, rue de Candolle, Genève (Suisse). — Élu le 10 mars 1900.

10. Barbelenet (Daniel), professeur au Lycée, 13, rue Édouard-Adam, Rouen (Seine-Inférieure). — Élu le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.

Barth (Auguste), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VIe). — Élu le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien), consul de France, professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, au Petit Jouy, route de Versailles (S.-et-O.). — Élu le 16 février 1884 ; vice-président en 1910.

Basset (René), correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des Lettres, Villa Louise, rue Denfert-Rochereau, Alger. — Élu le 2 juin 1888.

Baudisch (Julius), docteur en philosophie, Gersthoferstrasse, 43, Vienne (Autriche). — Élu le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (Prof. Dr J.), Vasilievskij Ostrov, Kadetskaja Linija, no 9, kv. 14, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (Ve). — Élu le 9 janvier 1875.

Benoist-Lucy (L.), 2 bis, rue Schnapper, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). — Élu le 2 février 1901.

Berger (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, sénateur, 5, rue Leverrier, Paris (VIe). — Élu le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, La Massale, par Ganges, Cette (Hérault). — Élu le 20 février 1875; membre perpétuel.

20. Bloch (Jules), agrégé de l'Université, 57, boulevard de Vaugirard, Paris (XVe). — Élu le 5 décembre 1903.

Bloch (Oscar), professeur au Lycée, 13, rue de la République, Orléans (Loiret). — Élu le 28 mars 1903.

Blum (Léon), maître des requêtes au Conseil d'État, 126, boulevard du Montparnasse, Paris (XIVe). — Élu le 18 décembre 1909.

Bogoroditskij (Vasilij Aleksêjevič), professeur à l'Université de Kazan (Russie). — Élu le 21 janvier 1905.

Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). — Élu le 13 février 1892.

Boucherie (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille (Bouches-du-Rhône). — Élu le 9 juin 1906.

Bonnardot (François), archiviste-paléographe, conservateur honoraire de la Bibliothèque municipale de Verdun, Champlan par Longjumeau (S.-et-O.). — Admis dans la Société en 1868; président en 1890; membre perpétuel.

Boudet (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). — Élu le 4 décembre 1897.

Boyer (Paul-*Jean-Marie-Gabriel*), administrateur de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 8 décembre 1888; trésorier de 1892 à 1894; président en 1901; membre perpétuel.

Brandstetter (Prof. Dr R.), Reckenbühl, villa Johannes, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902.

30. Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (Ve). — Membre de la Société en 1865, membre perpétuel, donateur; secrétaire depuis 1868.

Brugmann (Karl), professeur de linguistique indo-européenne à l'Université, Schillerstrasse, 7, Leipzig (Allemagne). — Élu le 20 mai 1911.

Brunot (Ferdinand), professeur à l'Université, 8, rue Leneveux, Paris (XIVe); et à Chaville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903, président en 1907.

Caballero (Ramon V.), 29, avenue Henri-Martin, Paris. — Élu le 18 mars 1911.

Cabaton (Antoine), chargé de cours à l'École des Langues orientales, 21, rue François-Bonvin, Paris (XVe). — Élu le 19 janvier 1901.

Cahen (Maurice), agrégé de l'Université, Vardegade, 23, Copenhague (Danemark). — Élu le 4 mai 1907.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (Ve). — Élu le 17 décembre 1892; bibliothécaire de 1894 à 1898; trésorier de 1899 à 1907, président en 1909.

Champion (Pierre), 4, rue Michelet, Paris (VIe). — Élu le 27 janvier 1906.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 72, rue de l'Université, Paris (VIIe). [Adresse de vacances: Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; président en 1885.

Chatelain, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, Sorbonne, Paris (Ve). — Élu le 31 janvier 1903.

40. Chlumský, 9, impasse Chartière, Paris. — Élu le 18 février 1911.

Cohen (Gustave), 7, rue Chasseloup-Laubat, Paris (XVe). — Élu le 24 avril 1909.

Cohen (Marcel), agrégé de l'Université, 45, Chaussée d'Antin, Paris (IXe). — Élu le 2 décembre 1905.

Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu le 25 juin 1892; membre perpétuel.

Constans (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 42, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du Rhône). — Élu le 4 juin 1898.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, Laimburggasse, 11, Graz (Styrie), Autriche. — Élu le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, 1, passage Saint-Ives, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 25 janvier 1879.

Courant (Maurice), secrétaire interprète du ministère des affaires étrangères, maître de conférences à l'Université de Lyon, 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). — Élu le 7 avril 1900.

Cuny (Albert), professeur à l'Université, 9, rue du Jardin-des-Plantes, Bordeaux (Gironde). — Élu le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904; vice-président en 1907.

David (René), ingénieur, 59, avenue Raspail, La Varenne Saint-Hilaire (Seine). — Élu le 18 février 1882.

50. Delaire (Alexis), 29, boulevard des Batignolles, Paris (VIIIe). — Élu le 18 novembre 1876; membre perpétuel.

Delafosse, chargé de cours à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 54, Rue Vaneau, Paris (VIIe). — Élu le 18 décembre 1909.

Delaplane (A.), chef de bureau honoraire au Ministère des travaux publics, 82, rue Bonaparte, Paris (VIe). — Admis dans la Société en 1868.

Deloustal, professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 9, avenue Marigny, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu le 11 janvier 1911.

Deny (Joseph), professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 29, rue Saint-Guillaume, Paris (VIIe). — Élu le 20 mars 1909.

Destaing, directeur de la Médersa, Alger. — Élu le 12 mars 1910.

Dianu (Jean N.), professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). — Élu le 7 février 1891.

Dihigo (Dr Juan M.), professeur à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu le 15 décembre 1894.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur à l'Université, 39, boulevard Sévigné, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 6 décembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.

Duchesne (*Charles*-Edmond), docteur ès lettres, 132, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (Xe). — Élu le 24 février 1900; membre perpétuel.

60. Durand-Gréville (Émile-*Alix*), 3, rue de Beaune, Paris (VIIe) [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu le 1er avril 1882; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIIIe). — Élu le 19 juillet 1879.

Ernout (Alfred), docteur ès lettres, professeur au lycée, 13, rue du Cirque, Troyes (Aube). — Élu le 3 décembre 1904.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2 *bis*, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). — Élu le 18 décembre 1875; administrateur de 1882 au 24 mai 1884; membre perpétuel.

Fay (Professor Edwin W.), University of Texas, 200, W. 24th Street, Austin (Texas, États-Unis). — Élu le 15 décembre 1894.

Féghali (abbé M. T.), chargé d'un cours libre à l'Université, 135, rue de Saint-Genès, Bordeaux (Gironde). — Élu le 24 avril 1909 ; membre perpétuel.

Ferrand (Gabriel), attaché commercial pour les Pays Germaniques, 140, boulevard Saint-Germain, Paris (VIe). — Élu le 30 novembre 1901.

Figaret, capitaine d'artillerie coloniale, Nîmes (Gard). — Élu le 18 mars 1911.

Finot (Louis), professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 11, rue Poussin, Paris (XVIe). — Élu le 25 juin 1892 ; membre perpétuel ; trésorier de 1895 à 1898 ; président en 1910.

Gaidoz (Henri), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 22, rue Servandoni, Paris (VIe). — Membre de la Société en 1867 ; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; président en 1881.

70. Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, 23, rue du Lycée, Évreux (Eure). — Élu le 9 mars 1889 ; membre perpétuel.

Gaudefroy-Demombynes (M.), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 9, rue Bara, Paris (VIe). — Élu le 24 mai 1900, président en 1906.

Gauthiot (Robert), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Élu le 4 décembre 1897 ; membre perpétuel ; trésorier en 1907 ; administrateur depuis 1905.

van Gennep, 4, rue Froidevaux, Paris (XIVe). — Élu le 18 mai 1907.

Goelzer (Henri), professeur à l'Université de Paris, 32, rue Guillaume-Tell, Paris (XVIIe). — Élu le 16 janvier 1909.

Gonnet (L'abbé), professeur à l'Université catholique à Francheville (Rhône). — Élu le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

Goy, professeur à l'École Normale, Lyon. — Élu le 18 février 1905.

Grammont (Maurice), professeur à l'Université, 4, rue Jacques-Draparnaud, Montpellier (Hérault). — Élu le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles-*H.*), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu le 29 mai 1886.

Grasserie (Raoul de la), docteur en droit, correspondant du Ministère de l'instruction publique, juge honoraire, 12, rue des Fossés, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 14 mai 1887.

80. Grenier, maître de conférences à l'Université, 46bis, rue Jean-Lamour, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 18 décembre 1909.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 49, rue des Crépalles, Huy (Belgique). — Élu le 15 février 1896.

Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 207, Via Stabile, Palerme (Sicile). — Élu le 1er décembre 1900 ; membre perpétuel.

Guesde, chargé d'un cours libre à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 15, avenue Élisée-Reclus, Paris (VIIe). — Élu le 18 décembre 1909.

Guimet (Émile), directeur du Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVIe), — Élu le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.

Gustafsson (Dr Fridolf-*Vladimir*), professeur à l'Université, 41, Unioninkatu, Helsingfors (Finlande). — Élu le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 9, rue Champollion, Paris (V^e^). — Élu le 13 janvier 1872 ; président en 1888.

Haverfield (F.), professeur, Headington Hill, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 18 novembre 1882 ; membre perpétuel.

HAVET (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 18, quai d'Orléans, Paris (IVe). — Élu le 20 novembre 1869 ; secrétaire adjoint de 1870 à 1882 ; membre perpétuel.

HÉRIOT-BUNOUST (*Étienne-Eugène*-Louis), Villa Bénéfiat, Cannes (Alpes-Maritimes). — Élu le 19 novembre 1887 ; membre perpétuel.

90. HOMBURGER (Mlle Lilias), 5, avenue d'Eylau, Paris (XVIe). — Élue le 15 janvier 1910.

HUART (Clément-*Imbault*), consul de France, premier secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Villersexel, Paris (VIIe). — Élu le 24 juin 1899 ; président en 1903.

HUBERT (Henri), directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, conservateur-adjoint des Musées nationaux, 3, rue Nouvelle-Stanislas, Paris (VIe). — Élu le 21 mai 1910.

IMBERT (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Brezolles (Eure-et-Loire). — Élu le 14 décembre 1889.

JACOBSOHN (Dr Hermann), professeur à l'Université, Marburg (Allemagne). — Élu le 5 décembre 1908.

JOB (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 107, rue Charles-III, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 21 novembre 1885.

JORET (*Pierre-Louis*-Charles-*Richard*), membre de l'Institut, professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 64, rue Madame, Paris (VIe). — Élu le 10 janvier 1874 ; président en 1902 ; membre perpétuel.

JURET (G.), professeur au Collège, Altdorf (Uri) [Suisse]. — Élu le 17 décembre 1910.

KANTCHALOVSKIJ (Mlle V.), répétitrice à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 11, rue Méchain, Paris (XIVe). — Élue le 16 janvier 1909.

KELLER (Otto), professor dr, K. K. öster. Hofrat, 38, Reinsburgstr. Stuttgart (Allemagne). — Élu le 14 janvier 1893.

100. KERN (H.), membre associé de l'Institut, professeur honoraire, 45, Willem-Barentsstraat, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 15 mars 1873.

KIRSTE (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche). — Élu le 7 janvier 1882 ; membre perpétuel.

KLUGE (Dr Theodor), Nauen bei Berlin (Allemagne). — Élu le 15 janvier 1910.

KREBS (Adrien), professeur à l'École alsacienne, 36, rue de Fleurus, Paris (VIe). — Élu le 14 décembre 1901.

KUHN (E.), professeur à l'Université de Munich, Hessstr. 5. — Élu le 22 décembre 1906.

LABORDE (Le marquis Joseph DE), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VIIe). — Élu le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

LACOMBE, 137, boulevard Saint-Michel, Paris (Ve). — Élu le 9 février 1907 ; membre perpétuel.

LACÔTE (Félix), professeur à l'Université, 20, Cours Morand, Lyon (Rhône). — Élu le 2 décembre 1905.

LAMOUCHE (Léon), lt-colonel de la gendarmerie ottomane (mission française), à Constantinople (Turquie). — Élu le 29 février 1896.

LANMAN (Charles R.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université

de Harvard, 9, Farrar-Street, Cambridge, Mass. (États-Unis d'Amérique). — Élu le 23 juin 1906; membre perpétuel.

110. Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu le 31 mai 1890; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Lycée, 11bis, boulevard de la Liberté, Bourges (Cher). — Élu le 21 décembre 1907.

Lebreton (l'abbé Jules), docteur ès lettres, 12, rue du Regard, Paris (VIe). — Élu le 14 janvier 1899; membre perpétuel.

Leger (Louis-*Paul*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis l'origine; administrateur vice-président de 1866 à 1869; président en 1882; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VIe). — Élu le 17 mai 1890; président en 1898.

Le Roux (Pierre), maître de conférences à l'Université, 17, rue de Vitré, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 17 décembre 1910.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (Ve). — Élu le 10 janvier 1885; président en 1893.

Lévy (Ernest), agrégé de l'Université, 20, rue Jacob, Paris (VIe). — Élu le 15 janvier 1910.

Lévy (Isidore), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 4, rue Focillon, Paris (XIVe). — Élu le 30 janvier 1904.

Lévy-Bruhl, professeur à l'Université, 7, rue de Lincoln, Paris. — Élu le 18 mars 1911.

120. Lindsay (Prof. W.-M.), the University, Saint-Andrews (Écosse). — Élu le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), correspondant de l'Institut, professeur au Collège de France, Paris (Ve). — Élu le 25 mai 1878.

Loubat (le duc Joseph-Florimond), associé étranger de l'Institut de France, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris (XVIe). — Élu le 5 décembre 1903; membre perpétuel.

Magnien, professeur au Lycée, 5, boulevard de Courtais, Montluçon (Allier). — Élu le 5 décembre 1908.

Marçais, inspecteur de l'Enseignement indigène, 27, Rampe Valée, Alger.— Élu le 30 avril 1904.

Marouzeau (Jules), docteur ès lettres, 4, rue Schœlcher, Paris (XIVe). — Élu le 27 janvier 1906.

Marx (J.-P.), élève de l'École des Chartes, 88, rue Lafayette, Paris (IXe). — Élu le 18 juin 1910.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte). — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel; président en 1880.

Maxoudiantz (Mesrop), 15, rue Jean-Goujon, Paris. — Élu le 15 janvier 1910.

Mazon (A.), secrétaire de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 9 février 1907, membre perpétuel.

130. Meillet (Antoine), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, professeur au Collège de France, 24, boulevard Saint-Michel, Paris (VIe). —

Élu le 23 février 1889 ; membre perpétuel ; secrétaire adjoint depuis 1907.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VIe). — Élu le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVIIe). — Élu le 19 novembre 1870 ; membre perpétuel.

Mertz, professeur au lycée, 21, rue Saint-Éloi, Orléans (Loiret). — Élu le 16 janvier 1909.

Merwart (Charles), Professor Dr, ancien professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, professeur à l'Académie de Commerce, Bahnhofsstrasse 22, Vienne, XIII (Autriche). — Élu le 21 juin 1884.

Meunier (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, directeur de l'Institution du Sacré-Cœur, Corbigny (Nièvre). — Élu le 17 décembre 1898.

Meyer (Alphonse), professeur retraité, 53, rue Lagrange, Bordeaux (Gironde). — Élu le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VIIe). — Membre de la Société en 1867 ; membre perpétuel.

Michel (Charles), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 12, avenue Blonden, Liège (Belgique). — Élu le 16 février 1878.

Millardet, chargé de cours à l'Université, Villa Prolo, 12, rue Saint-Hubert, Montpellier (Hérault). — Élu le 21 mars 1908.

140. Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 67, avenue Milcamps, Bruxelles, (Belgique). — Élu le 9 janvier 1885.

Morel-Fatio, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, 15, rue de Jussieu, Paris (Ve). — Élu le 15 janvier 1910.

Nicolas (A.-L.-M.), chez Me Veuve Nicolas, 119, rue de la Tour, Paris. — Élu le 27 mai 1902.

Nitsch (Casimir), professeur extraordinaire de l'Université, rue Salvator, Cracovie Zwierzyniec (Autriche). — Élu le 30 avril 1903.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 5, rue Eugène-Delacroix, Paris (XVIe). — Élu le 15 mai 1886.

Passy (Paul-*Édouard*), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 17 décembre 1892 ; membre perpétuel.

Patrubány (Luc de), docent à l'Université, 6, Karátsonyi utcza, Budapest (Hongrie). — Élu le 23 mars 1907.

Patte (Henri), 15, rue Perdonnet, Paris (Xe). — Élu le 19 décembre 1908.

Paulhan, chargé de cours à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 24, rue Saint-Sulpice, Paris. — Élu le 11 janvier 1911.

150 Peñafiel (Docteur Antonio), professeur à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu le 11 mai 1889 ; membre perpétuel.

Pernot (Hubert), docteur ès lettres, répétiteur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu le 1er décembre 1894 ; vice-président en 1910.

Pognon (Henri), consul de France, chez M. Bourdon, Clos Savoiroux, Chambéry (Savoie). — Élu le 16 février 1884.

Porteau (Paul), professeur au lycée Ampère, 31, rue Malesherbes, Lyon. — Élu le 15 janvier 1910.

Privat (Edmond), 10, Florissant, Genève (Suisse). — Élu le 20 février 1909.

Psalmon (Fr.), professeur délégué au lycée Condorcet, 27, rue Bouchardon, Paris (Xe). — Élu le 18 juin 1910.

Psichari (Jean), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 16, rue Chaptal, Paris (IXe). — Élu le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.

Rebeillé, professeur au lycée, Douai (Nord). — Élu le 17 décembre 1910.

Reby, bibliothécaire à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 4, rue Thiband, Paris (XIVe). — Élu le 22 décembre 1906.

Reinach (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 4, rue de Traktir, Paris (XVIe). — Élu le 21 février 1880.

160. Reinach (Théodore), docteur ès lettres, membre de l'Institut, député, 9, rue Hamelin, Paris. — Élu le 14 janvier 1899, président en 1905.

Rhŷs (Sir John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

Rivet, assistant au Muséum, 61, rue Buffon, Paris (Ve). — Élu le 18 juin 1910.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris (XVIIe). — Élu le 20 mars 1886; membre perpétuel.

Ronjat (Jules), 11, quai du Rhône, Vienne (Isère). — Élu le 18 décembre 1909; membre perpétuel.

Roques (Mario), professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, directeur-adjoint à l'École pratique des hautes études, 2, rue de Poissy, Paris (Ve). — Élu le 5 décembre 1903.

Rosapelly (Le docteur *Marie*-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, Appoigny (Yonne). — Élu le 27 mai 1876; président en 1900; membre perpétuel.

Rosset (Théodore), maître de conférences à l'Université de Grenoble (Isère). — Élu le 18 juin 1910.

Roudet (Léonce), professeur au lycée de Nancy, 6, rue Gambetta, Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 28 mai 1904.

Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu le 17 avril 1886; président en 1895.

170. Sacleux (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (Ve). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, 47, rue Denfert-Rochereau, Paris (Ve). — Élu le 18 mai 1901; président en 1908.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université, Genève (Suisse). — Élu le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891; membre perpétuel.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut, 29, avenue Montaigne, Paris (VIIIe). — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), docteur en philosophie, lecteur à l'Université, Donders-straat, 18 B, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 5 décembre 1891.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires,* 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (V^e^). — Élu le 28 avril 1883; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut, 18, rue François 1er, Paris (VIIIe). [Adresse des vacances: château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868; membre perpétuel.

Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 23, rue Vaneau, Paris (VIIe). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

180. Serruys (Daniel), directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, 2, rue Le Regrattier, Paris (IVe). — Élu le 17 juin 1911.

Smirnov (Aleksandr-Aleksandrovič). — Élu le 11 janvier 1911.

Speijer (J.-S.), professeur à l'Université, 25, Heerengracht, Leyde (Pays-Bas). — Élu le 2 février 1878.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Streitberg (Wilh.), professeur à l'Université, Isabellastrasse, 31, Munich (Allemagne). — Élu le 21 décembre 1907.

Sudre (Léopold), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 85, boulevard Port-Royal, Paris (VIe). — Élu le 2 avril 1887; membre perpétuel.

Ščerba (Lev Vladimirovič), Vasilijevskij Ostrov, 11^ja^ linija, n° 14, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 30 mai 1908.

Taverney (Adrien), Belles-Roches, A, Lausanne (Suisse). — Élu le 17 mars 1883; membre perpétuel.

Tchernitskij (Mlle Antoinette de), répétitrice au Kievskij Institut, Kiev (Russie). — Élue le 27 avril 1895; membre perpétuel.

Tegnér (Esaias), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu le 17 avril 1875; membre perpétuel.

190. Thomas (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 32, avenue Victor-Hugo, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 25 janvier 1902, président en 1904.

Thommen (Édouard), rédacteur en chef du Bulletin de l'Office international du Travail, 31, Leonhardstrasse, Bâle (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905.

Thomsen (Vilhelm), professeur à l'Université, membre associé de l'Institut, 36, St-Knuds Vej, Copenhague (Danemark). — Élu le 21 mai 1870, membre perpétuel.

Thumb (Albert), professeur à l'Université, Universitätsstrasse, 28, Strasbourg (Allemagne). — Élu le 21 mars 1908.

Thurneysen (R.), professeur à l'Université, Sternwaldstrasse, 31, Fribourg (Allemagne). — Élu le 11 janvier 1911.

Vasmer (Max), privat-docent à l'Université, Peterburgskaja Storona, Bolšoj Prospekt, n° 4, kv. 15, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 21 mai 1910; membre perpétuel.

Vendryes (Joseph), chargé de cours à l'Université, 85, rue d'Assas, Paris (VIe). — Élu le 21 mai 1898; membre perpétuel; trésorier depuis 1908.

Vogüé (Le marquis Melchior de), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France,

2, rue Fabert, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.

WACKERNAGEL (Jakob), professeur à l'Université, Göttingen (Allemagne). — Élu le 20 novembre 1886.

WILBOIS (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 8, rue des Chalets, Le Mans. — Élu le 15 avril 1876; membre perpétuel.

200. WIMMER (Ludvig), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu le 29 mars 1873; membre perpétuel.

WINKLER (Dr Heinrich), Herdainstrasse, 39, Breslau (Allemagne). — Élu le 30 novembre 1889.

ZUBATÝ (Joseph), professeur à l'Université, Smíchov, Ferdinandovo nábřeží, 3, Prague (Bohême). — Élu le 19 décembre 1891.

ZÜND-BURGUET (Adolphe), 1, rue de Stockholm, Paris (VIIIe). — Élu le 12 juin 1897.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT, Hanoï, Tonkin. — Admise dans la Société le 7 avril 1906.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (Ve). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Admise dans la Société le 18 juin 1910.

BIBLIOTHÈQUE DES FACULTÉS CATHOLIQUES, Lyon, 25, rue du Plat. — Admise dans la Société le 18 février 1911.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE, Berlin (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

210. BIBLIOTHÈQUE ROYALE UNIVERSITAIRE, Berlin (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 17 décembre 1910.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE UNIVERSITAIRE, Bonn (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 17 décembre 1910.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET UNIVERSITAIRE, Breslau (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE UNIVERSITAIRE, Göttingen (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET UNIVERSITAIRE, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE UNIVERSITAIRE, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser: à MM. Asher et Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

Bibliothèque universitaire, Bordeaux (Gironde). — Admise dans la Société le 12 mars 1910.

Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

230. Bibliothèque universitaire, Nancy (Meurthe-et-Moselle) — Admise dans la Société le 16 janvier 1909.

Bibliothèque universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

Bibliothèque universitaire, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, Paris (Ve). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bodleian Library, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 4 mai 1901.

British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser : à Messrs. Dulau & Co, libraires, Londres, chez M. H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (VIe). — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

Cambridge philological society, A. Cowman, Little Saint-Mary's Lane Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 28 mai 1904.

Indogermanische Bibliothek, Universität, Vienne (Autriche). — Admise dans la Société le 18 décembre 1909.

Indogermanisches Seminar, Universität, Munich (Allemagne). — Admis dans la Société le 19 juin 1909.

240. Library of Queen's College, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 iuin 1901.

Meyrick Library, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Philologisk-Historisk Laboratorium, Universitetet, Copenhague (Danemark). — Admis dans la Société le 20 mars 1909.

Paulinische bibliothek, Münster-en-Westphalie (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 16 mars 1901,

Sprachwissenschaftliches Seminar der Universität, Akademisches Kunstmuseum, Bonn (Allemagne). — Admis dans la Société le 12 mars 1910.

Taylor institution, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

University of Chicago Press. Adresser : The University of Chicago Press, Library Department, 5750-5758 Ellis Ave, Chicago (Ill.) Etats-Unis de l'Amérique du Nord. — Admise dans la Société le 15 janvier 1910.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

MM.

1864-65. † A. D'ABBADIE.
1866. † Émile EGGER.
1867. † Ernest RENAN.
1868. † Wl. BRUNET DE PRESLE.
1869. † F. BAUDRY.
1870-71. † Émile EGGER.
1872. † Charles THUROT.
1873. † Gaston PARIS.
1874. † Charles PLOIX.
1875. † L. VAÏSSE.
1876. † Émile EGGER.
1877. † Eugène BENOIST.
1878. † Robert MOWAT.
1879. † Abel BERGAIGNE.
1880. G. MASPÉRO.
1881. H. GAIDOZ.
1882. Louis LEGER.
1883. † D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
1884. † Stanislas GUYARD.
1885. H. DE CHARENCEY.
1886. † Rubens DUVAL.
1887. † James DARMESTETER.
1888. Joseph HALÉVY.

MM.

1889. † Charles PLOIX.
1890. F. BONNARDOT.
1891. † M. DE ROCHEMONTEIX.
1892. Philippe BERGER.
1893. Sylvain LÉVI.
1894. † Alexandre BIBESCO.
1895. P. ROUSSELOT.
1896. Jean PSICHARI.
1897. † Alexandre BOUTROUE.
1898. Paul LEJAY.
1899. † Th. PARMENTIER.
1900. Ch. ROSAPELLY.
1901. Paul BOYER.
1902. Charles JORET.
1903. Clément HUART.
1904. † Alexandre LIÉTARD.
1904. Antoine THOMAS.
1905. Théodore REINACH.
1906. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.
1907. F. BRUNOT.
1908. L. SAINÉAN.
1909. Th. CART.
1910. Louis FINOT.

1911. H. PERNOT.

TABLE DU TOME XVII DU BULLETIN

COMMUNICATIONS

On n'indique ici que les communications qui ont fait l'objet d'un résumé un peu détaillé et qui ne figurent pas *in extenso* dans les *Mémoires*.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Les noms des auteurs des comptes rendus sont donnés entre parenthèses à la suite du titre des ouvrages. Les initiales A. M. désignent M. A. Meillet, et R. G., M. R. Gauthiot.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

